

INSTITUT DE RECHERCHES NÉOHELLÉNIQUES / F.N.R.S

ENQUÊTES EN MÉDITERRANÉE

Les expéditions françaises d'Égypte, de Morée et d'Algérie

ACTES DE COLLOQUE

Athènes-Nauplie, 8-10 juin 1995



édités par

Marie-Noëlle BOURGUET, Daniel NORDMAN,
Vassilis PANAYOTOPOULOS, Maroula SINARELLIS

ATHÈNES 1999

**ENQUÊTES EN
MÉDITERRANÉE**

Les expéditions françaises d'Égypte, de Morée et d'Algérie

Institut de Recherches Néohelléniques / F.N.R.S
48, rue Vass. Constantinou, 116 35 Athènes, tél. 72.73.554, fax 72.46.212

ISBN 960-7916-09-3

INSTITUT DE RECHERCHES NÉOHELLÉNIQUES/F.N.R.S.

ENQUÊTES EN MÉDITERRANÉE

Les expéditions françaises d'Égypte, de Morée et d'Algérie

ACTES DE COLLOQUE

Athènes-Nauplie, 8-10 juin 1995

édités par

Marie-Noëlle BOURGUET, Daniel NORDMAN,
Vassilis PANAYOTOPOULOS, Maroula SINARELLIS

ATHÈNES 1999

TABLE DES MATIÈRES

AVERTISSEMENT.....	7
--------------------	---

DE LA MÉDITERRANÉE

Marie-Noëlle BOURGUET et Bernard LEPETIT, <i>Remarques sur les images de la Méditerranée (1750-1850)</i>	13
Vassilis PANAYOTOPOULOS, <i>L'identité méditerranéenne</i>	27
Anne RUEL, <i>Le concept de la Méditerranée à la fin du XIX^e siècle</i>	31

ÉCHOS ET REFLETS

Loukia DROULIA, <i>Reflets et répercussions de l'expédition française en Grèce</i>	45
Georges TOLIAS, <i>La lanterne magique de Stamati Boulgari (1774-1842)</i>	57
Jean TUCOO-CHALA, <i>La Relation de Bory de Saint-Vincent: un "reportage en direct" sur la Grèce en 1829</i>	69
Patrice BRET, <i>La Méditerranée médiatrice des techniques: regards et transferts croisés durant l'expédition d'Égypte (1798-1801)</i>	79

ESPACE ET NATURE

Yanis SAÏTAS, <i>La documentation cartographique des trois péninsules méridionales du Péloponnèse élaborée par l'armée française (1829-1832)</i>	105
Maroula SINARELLIS, <i>La géologie et l'image de la Méditerranée</i>	131

- Daniel NORDMAN, *La notion de région dans l'Exploration scientifique de l'Algérie. Premiers jalons* 141
- Costas B. KRIMBAS, *L'expédition scientifique de Morée. Section des sciences physiques: pierre angulaire de l'histoire naturelle en Grèce ou début de confrontation d'influences scientifiques?* 159

ART ET HISTOIRE

- Monique DONDIN-PAYRE, *L'entrée de l'Algérie antique dans l'espace méditerranéen* 179
- Nassia YAKOVAKI, *La Chronique de Morée arrive au Péloponnèse* . . .193
- Fanny COLONNA, *Le modèle de la Cité Antique dans les représentations des sociétés maghrébines: aux origines d'un débat toujours brûlant* . . 209
- Antoine PICON, *L'Orient saint-simonien: un imaginaire géopolitique, anthropologique et technique* 227
- Sarga MOUSSA, *La "décadence" des Coptes: des récits de voyage en Orient à la Description de l'Égypte* 239
- Vassiliki PETRIDOU, *Les considérations artistiques dans les expéditions françaises en Égypte et en Grèce* 253

MONUMENTS

- Olga POLYCHRONOPOULOU, *L'expédition scientifique de Morée et les monuments préhistoriques: le cas d'Edgar Quinet et d'Abel Blouet* 273
- Nabila OULEBSIR, *La définition du paysage architectural dans les expéditions scientifiques de Morée et d'Algérie* 293
- Panayotis TOURNIKIOTIS, *La lettre ou la pierre: géographie des monuments de Morée* 315
- Ioli VINGOPOULOU, *Dessins originaux créés par Prosper Baccuet pendant l'expédition scientifique de Morée.* 333

AVERTISSEMENT

Ce volume *Enquêtes en Méditerranée. Les expéditions françaises d'Égypte, de Morée et d'Algérie n'est pas seulement la reproduction de communications données au colloque international L'invention scientifique de la Méditerranée. Égypte, Morée, Algérie, qui s'est tenu à Athènes, les 8-10 juin 1995. Il est aussi et surtout l'acte de clôture d'un programme marqué par l'heureuse rencontre de préoccupations scientifiques qui se sont fait jour, à peu près simultanément, en Grèce et en France.*

Du côté français, une recherche collective a été engagée, en 1992, comme réponse à un appel d'offres lancé par le ministère de la Recherche et de la Technologie ("Intelligence de l'Europe. Méditerranée: échanges et affrontements"). Une équipe d'une trentaine d'universitaires et de chercheurs, y compris quelques collègues grecs, s'est réunie dans un séminaire mensuel pendant deux années consécutives, à l'université Paris-VII-Denis Diderot, sous les auspices de l'Institut universitaire de France. Les Actes de ce séminaire, regroupant un certain nombre de textes et dédiés à la mémoire de Bernard Lepetit – coresponsable du séminaire et tragiquement disparu –, ont paru l'année dernière.¹ Ce séminaire a été prolongé à Paris, le 5 avril 1995, par une journée d'études, organisée grâce à l'appui de la Maison des Sciences de l'homme, sur le même thème ("Expéditions scientifiques en Méditerranée, 1750-1900. Une approche comparative européenne"), mais non publiée.

De son côté, l'Institut de Recherches Néohelléniques du FNRS, inscrivant ses travaux dans le cadre d'un programme sur l' "Histoire du peuplement de la Grèce (XV^e-XX^e siècle)", organisait un colloque en Grèce (Limeni, Aréopolis, 4-7 novembre 1993), auquel ont pris part, symétriquement, quelques chercheurs du groupe français.² Comme il arrive souvent, des initiatives parallèles, institutionnellement distinctes, ont permis à des chercheurs, principalement ceux des deux pays, de se rencontrer, de se revoir, de renforcer des liens scientifiques et personnels, et de prouver, s'il est encore nécessaire, qu'il n'est guère de travail collectif qui ne se fonde solidement sur des circonstances fortuites sans doute, mais aussi et surtout sur des affinités et, ici, sur des passions communes pour les ciels de la Méditerranée.

De cette convergence, les Actes qui suivent sont le témoignage, le dernier en

¹ Marie-Noëlle BOURGUET, Bernard LEPETIT, Daniel NORDMAN et Maroula SINARELLIS, éd., *L'invention scientifique de la Méditerranée. Égypte, Morée, Algérie*, Paris, Éd. de l'EHESS, 1998, 328 p., cartes, ill.

² Yannis SAÏTAS, éd., *Mani. Témoignages sur l'espace et la société. Voyageurs et expéditions scientifiques XV^e-XIX^e siècle*, Athènes 1996, 723 p., ill.

date. Mais la continuité suppose aussi des inflexions, nettes si l'on compare, même brièvement, les textes du séminaire français et ceux de ce volume. Comme il se devait, la part de la Grèce s'est ici considérablement accrue. Les aspects scientifiques de l'expédition de Morée n'étaient traités, comme objet unique de communication, que dans deux ou trois des textes publiés en France; dans beaucoup d'autres, ils figuraient dans des ensembles d'exemples, qui permettaient de rapprocher, de comparer - mais non nécessairement de conclure à une unité définitivement constituée de la Méditerranée. Le patronage institutionnel, la présence, dans le colloque, de collègues grecs nombreux, le lieu de la rencontre, voire l'orientation ancienne vers la Grèce contemporaine de recherches menées en France ont permis de rassembler, jusqu'à concurrence de la moitié des textes, des études centrées sur l'expédition de Morée - et de révéler aux chercheurs français des aspects méconnus en France, on le sait, de l'histoire récente de la Grèce.

Le projet présenté en 1992 en France mettait, au premier plan de l'enquête en projet, la construction de l'image savante du monde méditerranéen entre la fin du XVIII^e et le milieu du XIX^e siècle: il s'agissait de retracer l'histoire des sciences les plus diverses qui ont tenté de définir des paysages, des climats, des particularités ethniques ou culturelles, les uns et les autres qualifiés de "méditerranéens". Ce n'était pas la seule approche, puisque la guerre, l'armée, les liens subtils entre la science et le politique en général ne pouvaient pas ne pas être inclus, au moins de facto, dans les travaux; mais la thématique disciplinaire avait largement dominé, dans les textes comme dans les discussions, et les Actes ont répondu à cette définition du projet en traitant, entre autres disciplines, de géographie, de cartographie, d'archéologie, d'architecture ou d'ethnographie. Les travaux menés en Grèce, en maintenant l'intérêt pour la fabrique de ces diverses disciplines, introduisent en même temps de fortes nuances, en ce sens qu'ils portent davantage d'attention aux acteurs, aux implications et aux répercussions politiques et idéologiques - comme le montre la partie du volume consacrée aux "Échos et Reflets": ainsi ont été réinsérés, et situés au premier plan de la réflexion, l'histoire de l'Indépendance grecque et les liens entre le mouvement national et la France. Il était nécessaire et urgent que ces perspectives, qui ne sont classiques qu'en apparence, fussent à nouveau explorées et réévaluées, car c'était là l'occasion de mettre en lumière, beaucoup plus d'ailleurs qu'une simple résurgence d'aspects ignorés de l'histoire politique du XIX^e siècle, des formes de savoir diffuses enfouies au cœur même du politique.

Sur un dernier point, qui n'est pas sans rapport avec le précédent, la publication présente apporte une nouveauté: une plus grande profondeur est attribuée au passé, ne serait-ce qu'en raison de la découverte de la "préhistoire" de la Grèce ou de celle du Moyen Âge du temps de la Croisade. Plus d'ampleur dans le temps s'est ainsi manifestée, plus de continuité dans l'invention du passé,

plus d'attention a été portée à un passé érigé en modèle ou en moment de la conscience grecque, méditerranéenne ou européenne. Ainsi se sont trouvées rééquilibrées les perspectives d'ensemble, au profit du temps, du passé et de ses imaginaires.

Le colloque d'Athènes et la publication des Actes n'auraient pas été possibles sans les deux institutions de tutelle, le ministère français de la Recherche et de la Technologie, dont la subvention a permis, in fine, de contribuer aussi à l'édition, et la Fondation Nationale de la Recherche Scientifique en Grèce. L'École Française d'Athènes a accueilli avec la plus grande générosité une partie des travaux du colloque: qu'elle en soit chaleureusement remerciée, ainsi que son directeur, Roland Étienne, qui n'a pas ménagé sa peine et son intérêt pour l'entreprise scientifique. Plusieurs collègues, dont les communications ne sont pas comprises dans le volume, ont participé au colloque et aux débats. À Paris, l'École des Hautes Études en Sciences Sociales a accordé, au moment de la préparation des manuscrits, son aide financière. Monique Garito, avec beaucoup d'attention et de talent, a aidé les responsables à mettre au point les textes. Nos remerciements s'adressent à tous, institutions et personnes.

M.-N.B., D.N., V.P., M.S.

DE LA MÉDITERRANÉE

MARIE-NOËLLE BOURGUET - BERNARD LEPETIT*

REMARQUES SUR LES IMAGES DE LA MÉDITERRANÉE (1750-1850)

La Méditerranée existe-t-elle? La question semble tenir du paradoxe, tant la Méditerranée est une entité ancrée dans notre imaginaire collectif et, semble-t-il, immémoriale. Mais derrière la permanence des mots –*mare mediterraneum*, mer méditerranée, Méditerranée, région méditerranéenne– a-t-on désigné toujours la même chose?

On opéra ici pour l'hypothèse négative. On supposera que la fixité du vocabulaire masque la diversité des définitions et des limites qui furent conférées à cet espace, la variété des images qui lui furent associées. Pour le vérifier, on choisira un moment –la période qui va du début du XVIII^e siècle au milieu du XIX^e siècle– où, en Europe et particulièrement en France, tout se conjugue sur le plan culturel et politique pour constituer la Méditerranée en objet d'investigation: l'accumulation et la rationalisation du savoir sur le monde; le déploiement d'un projet politique et économique régional, affirmé à l'échelle de la Méditerranée; la construction d'une image enrichie et renouvelée de l'espace méditerranéen, grâce à une succession de voyages scientifiques, parmi lesquels, au premier chef, les trois expéditions françaises d'Égypte, de Morée et d'Algérie.

Balayant sur un siècle un ensemble de textes (dictionnaires géographiques, relations de voyages, mémoires scientifiques, traités politiques), on leur adressera à tous une même question: quelle est la Méditerranée dont ils traitent; quelles sont les limites qu'ils en proposent, les caractères qu'ils lui attribuent? Ce que l'on souhaite interroger, à travers l'exemple méditerranéen, c'est la logique du développement des savoirs et finalement l'évidence des êtres géographiques.¹

* La disparition soudaine de Bernard Lepetit a empêché qu'il puisse revoir ce texte, que nous avons conçu et écrit ensemble. J'ai essayé d'en préserver la variété de ton et de style, hommage rendu à la manière si vive et allègre que mettait Bernard à toutes choses (M.-N.B.).

¹ Cette étude prend appui sur les travaux du séminaire qui s'est tenu de 1992 à 1994 à l'Université Paris VII-Denis Diderot sur "L'invention scientifique de la Méditerranée. Égypte, Algérie, Morée" (cité ensuite: Séminaire Méditerranée). Une partie de ces textes a été publiée dans M.-N. BOURGUET, B. LEPETIT, D. NORDMAN, M. SINARELLIS (s. la dir.), *L'invention scientifique de la Méditerranée. Égypte, Morée, Algérie*, Paris Éd. de l'EHESS, 1998.

I. Mer(s)

Pour point de départ, une définition, prise dans le *Dictionnaire universel, géographique et historique* publié à Paris en 1708:

"Méditerranée: mer qui commence au détroit de Gibraltar et qui parcourt plus de mille lieues jusqu'au royaume de Syrie, d'Occident en Orient; en latin *Mare Mediterraneum*. On lui a donné le nom de Méditerranée à cause qu'étant au milieu de toutes les terres de l'Ancien Monde, elle les divise en trois parties, qui sont l'Europe, l'Asie, l'Afrique."²

Sous des formules diverses, cette définition est commune à tous les dictionnaires de la fin du XVII^e et du XVIII^e siècle. Rattachée à l'étymologie latine du nom, elle désigne la Méditerranée par sa situation topographique –une "mer au milieu des terres"–, situation qui fait d'elle une barrière et institue la division du monde ancien en trois continents.³

Pour comprendre l'origine de cette mer, deux modèles s'opposent. Buffon fonde sa théorie de la terre sur l'hypothèse d'un accident géologique, entraînant l'irruption soudaine de l'Océan par le détroit de Gibraltar. Au contraire, dans l'*Encyclopédie méthodique*, Desmarest explique la formation de la Méditerranée par la confluence naturelle des eaux fluviales. Mais géographes et naturalistes s'accordent tous sur le principe de l'unité originelle de l'ancien monde.

"Qu'étoit la Méditerranée avant la rupture de cette barrière du côté de l'Océan? Pour répondre à cette question, ... il faut réunir sous un même coup d'œil l'Asie, l'Europe et l'Afrique, et les regarder comme un seul continent."⁴

Barrière liquide interposée entre trois continents, la Méditerranée est donc d'abord une frontière. Tôt forgée, cette image dure jusqu'au XIX^e siècle. La voici, par exemple, chez Bory de Saint-Vincent, qui parle de l'

"immense fracassement longitudinal qui ... fendit d'Orient en Occident un ancien continent pour interposer notre Méditerranée entre deux continents distincts".⁵

Mais le ton employé ("notre Méditerranée") suffit à suggérer que, sous la permanence des représentations, un autre découpage alors s'est mis en place: on y reviendra.

² Th. CORNEILLE, *Dictionnaire universel, géographique et historique*, t. 2, Paris, 1708, p. 641.

³ Ainsi, dans la première édition du *Grand dictionnaire historique* de L. MORERI, la Méditerranée est une "mer interne ... C'est la mer de notre continent, entre l'Europe, l'Asie et l'Afrique" (Lyon, 1674, p. 923). De même, dans le *Grand dictionnaire géographique et critique* de Bruzen de La Martinière, la Méditerranée est "la mer ... qui est entre l'Europe et l'Afrique au couchant et au midi, et l'Asie à l'Orient" (La Haye, t. 5, 1735, p. 150).

⁴ G. L. Leclerc, comte de BUFFON, *Histoire naturelle. Histoire et théorie de la Terre, second discours* (1749), in: J. Piveteau (éd.), *Buffon*, Paris, PUF, 1954, p. 56; N. DESMAREST, *Encyclopédie méthodique. Géographie physique*, t. 4, Paris, Agasse, 1811, p. 583.

⁵ J.-B. BORY de SAINT-VINCENT, *Expédition scientifique de Morée. Section des sciences physiques*, Paris, Levrault, 1832-1836, t.1, 1836, *Relation*, p. 84.

À entrer dans le détail des rubriques, l'image se complique bientôt. Voici le *Grand dictionnaire historique* de Moreri. Après la classique définition de la mer frontière, il poursuit :

"Ses principales parties sont l'Archipelague, *mare Ægeum*, le golfe de Venise, *mare Adriaticum*, la mer Ionienne, *mare Ionium*, le golfe de Satalie, *mare Asiaticum*, le golfe de Lion, *mare Gallicum* et la mer de Toscane, *mare Tyrrhenum*."⁶

Au fil des éditions, l'inventaire se morcelle et multiplie les dénominations locales :

"Les pilotes partagent ordinairement cette mer en deux grandes parties, qu'ils appellent *mer de Levant* et *mer de Ponant*. La mer de Levant, ou la partie orientale de la mer Méditerranée, comprend la mer de Levant propre, le golfe de Satalie, *mare Ægeum*, vers l'isle de Chypre, l'Archipel, *mare Asiaticum*, la mer de Marmara, la mer Noire et la mer de Zabache ... La mer de Ponant contient la mer Ionienne, *mare Ionium*, le golfe de Venise, *mare Adriaticum*, la mer de Toscane, *mare Tyrrhenum*, le golfe de Lion, *mare Gallicum*."⁷

Tant de toponymes, issus de la pratique séculaire des marins qui sillonnent ses eaux et témoins de l'histoire des peuples qui habitent ses rives, font de la Méditerranée un espace pluriel, cloisonné, par contraste avec l'unité des temps antiques.

"La Méditerranée, dit l'*Encyclopédie*, s'appeloit autrefois *la mer de Grèce* et *la Grande Mer*, elle est maintenant partagée en différentes divisions qui portent différents noms."

La multiplication des termes en témoigne : la Méditerranée se trouve comme absorbée dans la localité et la particularité des pays qu'elle baigne ; comme en un reflet, ses eaux donnent à en voir la carte.

À vrai dire, s'il est une identité de la Méditerranée, à travers les dictionnaires, elle est dans son nom seul. "On la nomme aussi simplement *la Méditerranée*", constate dès 1735 Bruzen de la Martinière. L'usage de cette expression semble admis, en effet : "Les mers intérieures, telles que la Méditerranée, la mer Caspienne, la mer Baltique, ne paroissent pas sujettes [au flux et au reflux]", écrit le minéralogiste Patrin. Ce glissement de l'adjectif au substantif, qui fait de la

⁶ L. MORERI, *op.cit.*, Lyon, 1674, p. 923. On trouve une liste similaire chez Corneille : "Cette mer en comprend deux autres, sçavoir la mer Adriatique qui va depuis l'Isle de Corse et le cap d'Otrante entre la Dalmatie et l'Italie jusques à Venise, et la mer Egée qui, courant de l'isle de Crète du côté du septentrion, arrive jusqu'aux Dardanelles, où elle reçoit les eaux de la mer Majeure ou du Pont-Euxin" (*op. cit.*, t. 2, p. 641) ; ou chez Bruzen de la Martinière : "Elle contient plusieurs grands golphes. Les principaux sont le golphe du Lion, le golphe Adriatique, l'Archipel, et le golphe de Barbarie. Elle contient trois grandes presqu'îles, sçavoir l'Italie, la Grèce, et la Natolie" (*op. cit.*, t. 5, p. 296).

⁷ L. MORERI, *op. cit.*, nouv. éd., t. 7, Paris, 1759, p. 464. L'*Encyclopédie méthodique* elle aussi multiplie les divisions : "La Méditerranée est partagée en différentes divisions qui portent différents noms. Entre le Roussillon, le Languedoc et la Provence, elle reçoit le nom de golfe de Lion ; près des îles Baléares, elle a celui de mer de Majorque ; au nord de l'île de Corse, c'est la mer de Gênes", etc. (*Encyclopédie méthodique. Géographie moderne*, t. 2, Paris, Panckoucke, 1784, p. 322).

Méditerranée un nom propre (un "nom adjectif", dit Bruzen) ouvre pour elle une fonction sémantique nouvelle: mer intérieure par excellence, la Méditerranée devient, dès la seconde moitié du XVIII^e siècle, un type, le modèle de référence pour toutes les mers intérieures du globe. Voici l'*Encyclopédie méthodique*, à l'article "Mer":

"Les voyageurs modernes ont... remarqué que la Méditerranée se retiroit des côtes méridionales de la France, vers Aigues-Mortes, Arles, etc., et l'on pourrait conjecturer qu'au bout de quelques milliers d'années, cette mer disparaîtra totalement... M. Celsius présume que cela arrivera à la mer Baltique. On peut en dire autant de la mer Noire, de la mer Caspienne."⁸

Un pas encore est franchi dans l'usage de son nom lorsque la Méditerranée, perdant son individualité, devient un nom commun, un terme générique, presque un concept. En 1811, l'*Encyclopédie méthodique* consacre une rubrique spéciale aux "méditerranées":

"Qu'on examine de même les autres méditerranées, comme la mer de Californie, les mers de la Chine, etc."⁹

II. Rivages

Passons du livre au terrain, du savoir fixé des dictionnaires au récit construit par les voyageurs qui –indice d'un espace marin relativement pacifié– ont sillonné la Méditerranée aux XVIII^e et XIX^e siècles, en particulier lors des trois expéditions françaises. Que trouve-t-on de neuf ou de remarquable dans les images produites par l'expérience du voyage?

D'abord, ce que l'on pourrait appeler, selon l'expression de Bory de Saint-Vincent lui-même, une "opération de mémoire".¹⁰ Car il n'est pas de voyageur sans bagage, c'est-à-dire sans quelque anticipation de ce qu'il va voir ou trouver. Ce travail de remémoration, effectué à partir d'un savoir livresque ou du souvenir de précédents voyages, est le premier effet du voyage. Et cela d'autant plus que nombreux sont les voyageurs qui visitent les rivages de la Méditerranée à plusieurs reprises, en des lieux différents: le botaniste Peyssonnel quitte la Provence pour explorer la Barbarie au nom du roi Louis XV; Dolomieu connaît la Sicile et le Portugal, les Pyrénées et les Alpes, Malte et l'Égypte; Vivant Denon a vu la Sicile avant d'explorer l'Égypte; Chabrol de Volvic connaîtra la

⁸ A. A. BRUZEN de La MARTINIÈRE, *ibid.*; E. L. M. Patrin, "Mer", in C. N. S. SONNINI de MANONCOURT et al., *Nouveau dictionnaire d'histoire naturelle appliquée aux arts... par une société de naturalistes et d'agriculteurs*, t. XIV, Paris, Déterville, an XI (1803), p. 323; "Mer", *Encyclopédie méthodique, Géographie moderne, op. cit.*, pp. 333-334.

⁹ N. DESMAREST, "Méditerranées ou mers intérieures", *Encyclopédie méthodique. Géographie physique*, t. 4, Paris, 1811, pp. 582-588.

¹⁰ BORY de SAINT-VINCENT, *Relation, op. cit.*, t. 1, p. 5.

Ligurie après l'expédition égyptienne; Puillon de Boblaye participe à l'expédition de Morée, puis à celle d'Algérie; Bory de Saint-Vincent enfin herborise en France entre les voyages qui le conduisent successivement en Espagne, en Morée, en Algérie.

Deux aspects surtout dans les processus de mémoire auxquels donnent lieu ces parcours croisés et multiples intéressent la question de la construction méditerranéenne. Le premier est lié au savoir cartographique, au rôle de la carte dans les représentations et dans les attentes du voyageur. Bory de Saint-Vincent l'analyse très finement:

"La Méditerranée n'a jamais produit sur moi d'autre émotion que celle qui peut résulter de la vue d'un grand lac, dont le rivage s'est effacé dans le lointain. Elle ne me donna jamais l'idée de l'infini; l'habitude de voir des cartes d'Europe, où elle n'occupe guère qu'un espace égal à celui de certains empires, la rapetisse beaucoup dans ma mémoire."¹¹

En contribuant à atténuer l'impression provoquée par l'expérience concrète de la mer, à donner de son étendue une vision étrécie, l'image dessinée sur la carte conduit le voyageur à appréhender les deux rives de la Méditerranée en un seul coup d'œil, comme un simple lac:

"Dès longtemps, et avant de connaître les bords africains autrement que pour les avoir discernés des cimes ou des rives d'Andalousie, j'avais, en signalant la ressemblance frappante des deux contrées, démontré que le bras de mer qui les sépare n'exista pas toujours."

Première intuition d'une continuité originelle entre l'Europe et l'Afrique que ses voyages allaient vérifier: "[Mes preuves] furent tirées de la comparaison des productions naturelles communes aux deux régions."¹²

Un deuxième effet du travail de la mémoire passe par les associations, les analogies, les comparaisons qu'autorisent chez le voyageur l'expérience et le souvenir des espaces précédemment visités. Voici Peyssonnel, visitant les environs d'Alger en 1725:

"La ville d'Alger est environnée de collines qui s'étendent à deux ou trois lieues aux environs... Toutes ces collines sont très bien cultivées; on y voit quantité de vignes et d'arbres fruitiers... Ces collines sont garnies de belles maisons de campagne, qu'on appelle ici *masseries*, ce qui revient aux bastides de Marseille, et donnent un fort joli point de vue."¹³

Quant à Bory de Saint-Vincent, explorant la Morée en 1830 après divers voyages en Espagne et en Italie, il remarque que la végétation y est semblable à celle "de l'Italie méridionale et de la Bétique".¹⁴ Point de dépaysement ni

¹¹ BORY de SAINT-VINCENT, *ibid.*, p. 23.

¹² BORY de SAINT-VINCENT, "Sur la flore d'Algérie", *Comptes rendus des séances de l'Académie des sciences*, séance du 3 juillet 1843, Paris, t. 17, 1843, pp. 19-26.

¹³ J.-A. PEYSSONNEL, *Voyage dans les régences de Tunis et d'Alger*, présentation et notes de L. VALENSI, Paris, La Découverte, 1984, p. 256.

¹⁴ BORY de SAINT-VINCENT, "Nouvelle flore du Péloponnèse et des Cyclades", *Comptes rendus*

d'exotisme: par le jeu entre mémoire et observation se tisse pour les voyageurs une vision de l'espace méditerranéen tout à la fois familière, enrichie et unifiée.

Les caractères naturels de cette région, en particulier sa végétation, sont les premiers à être définis.¹⁵ Dans le cadre du débat sur l'histoire de la Terre et sur l'origine de la Méditerranée, les observations sur la ressemblance des plantes ou sur l'identité des animaux qui habitent son pourtour viennent au service des arguments d'ordre géologique, tirés de la nature des roches et de leur disposition. L'usage qui est fait de ces similitudes manifeste au demeurant, de façon remarquable, l'extrême plasticité des signes que l'on fait servir à la construction d'une image. Car, sur le constat partagé de la ressemblance des flores d'une rive à l'autre, on voit se développer des argumentations presque terme à terme opposées. Voici, d'un côté, Alexandre de Humboldt qui voit dans la Méditerranée un obstacle aux migrations végétales et le facteur d'une discontinuité radicale:

"La grande catastrophe qui a ouvert le détroit de Gibraltar et creusé le lit de la Méditerranée a empêché les plantes de l'Afrique de passer depuis lors dans l'Europe australe: aussi en trouve-t-on fort peu d'espèces au nord des Pyrénées."¹⁶

Pour son contemporain, le botaniste Augustin-Pyramus de Candolle, l'accent est au contraire mis sur la continuité:

"Il est des mers qui semblent avoir moins que les autres arrêté le passage des végétaux; telle est par exemple la mer Méditerranée, qui présente sur ses deux bords une végétation presque semblable: sur 1577 espèces observées par M. Desfontaines en Barbarie, il y en a seulement 300 environ, soit à peine 1/5, qui n'aient pas été retrouvées en Europe."

À l'appui de sa vision continuiste, Candolle avance une série d'explications:

"Ce phénomène peut tenir ou à la multitude des îles qui sont dispersées dans cette mer, ou à ce qu'elle est depuis plus longtemps que toute autre parcourue par des navigateurs, ou peut-être à ce qu'elle a dû son origine à quelque irruption de l'océan postérieure à l'origine de la végétation."¹⁷

En associant dans son énumération les facteurs géographiques et physiques aux facteurs humains et historiques, Candolle compose une image compréhensive du monde méditerranéen, conçu comme un ensemble qui englobe la mer et ses rivages, et dont la construction et l'unité sont le produit d'une dynamique séculaire, sinon millénaire, née des voyages, des contacts, des échanges. Il

des séances de l'Académie des sciences, séance du 18 juin 1838, Paris, t. 6, 1838, p. 850.

¹⁵ Peu de notations, en revanche, traduisent une perception unifiée et homogène de l'étendue marine elle-même, sinon quelques remarques sur la faune qui l'habite: "La Méditerranée abonde en poissons, particulièrement en thons... [Elle] produit en la côte d'Afrique et en celle de la Provence proche des Stecades du corail rouge en grande abondance." (CORNEILLE, *op. cit.*, t. 2, p. 642).

¹⁶ A. de HUMBOLDT, *Essai sur la géographie des plantes*, Paris, Schœll, 1807 (repr. Éditions Erasmé, Nanterre, 1990), p. 17.

¹⁷ A.-P. de CANDOLLE, "Géographie botanique", in: F. CUVIER (dir.), *Dictionnaire des sciences naturelles*, Paris, Levrault, t. 18, 1828, p. 405.

propose même pour cette entité géographique un nom, celui de "région méditerranéenne" –expression qu'il est, semble-t-il, le premier à utiliser– et s'applique à en dessiner les limites physiques et climatiques:

"La région méditerranéenne ... comprend tout le bassin géographique de la Méditerranée; savoir la partie de l'Afrique en deçà du Sahara, et la partie d'Europe qui est abritée du Nord par une chaîne plus ou moins continue de montagnes."¹⁸

La facilité des échanges et des confluences, l'homogénéité du climat, ces facteurs expliquent, enfin, la principale spécificité de l'espace méditerranéen: un paysage commun, caractérisé par une végétation composite. Du Péloponnèse à l'Espagne, en passant par l'Italie méridionale, note Bory de Saint-Vincent, partout

"se mêlent aux végétaux de notre Europe plusieurs plantes africaines ou mieux barbaresques et libyques; il y existe en outre quelques asiatiques".

C'est ce mélange qui crée l'identité méditerranéenne, par rapport aux espaces voisins. En une remarquable inversion de la définition géographique ancienne, la mer de barrière qu'elle était devient trait d'union: elle est, dit Bory, "un lien entre les trois parties du monde des anciens".¹⁹

La nouveauté ne se borne pas au simple renversement des signes et des valeurs. Plus remarquable est de voir à partir de ce point s'autonomiser la représentation de la région méditerranéenne comme un tout, un espace distinct des masses continentales dont elle est la bordure, et suffisamment homogène pour laisser percevoir des nuances, des variations locales, des subdivisions internes, qui opposent le nord et le sud, l'est et l'ouest, les côtes et l'arrière-pays. Par le jeu de ces dichotomies se forge ce que l'on pourrait appeler, aujourd'hui, une notion de "méditerranéité": les paysages sont moins décrits par référence à l'Europe, l'Asie ou l'Afrique voisines que par leur appartenance à une même aire, qualifiée de méditerranéenne, dont ils sont une illustration plus ou moins exemplaire. D'où l'étonnante catégorie de "méditerranéen renforcé" qu'invente Bory de Saint-Vincent pour décrire le paysage aperçu dans les environs d'Hyères, à son retour de Morée:

"C'était celui que l'on peut appeler méditerranéen, mais renforcé, s'il est permis d'employer cette expression; il y avait plus de Péloponnèse encore que de Provence dans la physionomie de tout ce qui m'entourait."

La Méditerranée s'invente, ici, à partir de ses rives, comme entité naturelle: elle est, d'abord, un paysage.²⁰

¹⁸ "Explication de la carte botanique de France", in: J.-B. de LAMARCK et A.-P. de CANDOLLE, *Flore française*, 1805, t. 2, pp. VI-VII.

¹⁹ BORY de SAINT-VINCENT, "Nouvelle flore du Péloponnèse", *op. cit.*, p. 850.

²⁰ BORY de SAINT-VINCENT, *Relation*, *op. cit.*, pp. 4-5. Cf. S. BRIFFAUD, "L'expédition scientifique de Morée et le paysage méditerranéen"; J.-M. DROUIN, "Note sur les premiers emplois de l'expression 'région méditerranéenne' en géographie botanique"; M. SINARELLIS, "Bory de Saint-Vincent et la géographie méditerranéenne" (Séminaire Méditerranée).

C'est donc dans le domaine de l'histoire naturelle que l'idée méditerranéenne trouve, dans les premières décennies du XIX^e siècle, sa formulation la plus précoce et la mieux définie. Les choses sont différentes, et beaucoup moins claires, dès qu'il s'agit des faits humains.

On sait que le développement de l'anthropologie dans les années 1800 appartient, à double titre, à la dynamique des Lumières. D'une part, il est lié au désenchantement du monde et au progrès de la science empirique, qui permettent de prendre l'homme pour objet d'observation, décrit, mesuré, classé selon des procédures venues de l'histoire naturelle. Son projet se fonde, d'autre part, sur un présupposé généalogique qui est au cœur de la pensée des Lumières: l'idée que, pour comprendre l'homme, il faut remonter à ses origines.²¹ Les voyageurs méditerranéens du début du XIX^e siècle sont à replacer dans ce contexte intellectuel, qui voit s'affronter polygénistes et monogénistes: là encore, parce qu'il a beaucoup voyagé et beaucoup écrit, Bory de Saint-Vincent est pour ces représentations un excellent indicateur. Polygéniste convaincu (c'est le seul point sur lequel il ne variera pas), il veut retrouver, à partir de ses collections de crânes, de ses dessins et de ses mesures, la distribution originelle des races et des espèces humaines. Les contours qu'il propose pour cette géographie anthropologique sont loin de présenter la stabilité qui conférerait à l'espace méditerranéen unité et cohésion: trois configurations, très différentes, se succèdent dans son œuvre.²²

Un premier schéma est fourni par son *Essai sur les Iles fortunées*, paru en 1804.²³ Dans cet ouvrage, consacré à l'archipel des Canaries et à l'origine de son peuplement, Bory de Saint-Vincent élabore l'hypothèse d'un continent disparu, l'Atlantide, qui s'étendait de l'Anatolie aux Canaries, prenant en écharpe l'Europe, la bordure occidentale de l'Asie, la vallée du Nil, l'Afrique du Nord. Dans cette zone, affirme-t-il, "tous les peuples... semblent être d'une même famille". Redécouvrir l'Atlantide, continent centré sur un bassin méditerranéen élargi, revient donc à inclure l'Europe et ses bordures asiatiques et africaines dans un même ensemble, distinct des masses continentales voisines: "Le reste de l'Asie et de l'Afrique est peuplé d'autres nations très différentes."²⁴

Une vingtaine d'années plus tard, lorsqu'il publie *L'homme (homo). Essai zoologique sur le genre humain*,²⁵ Bory de Saint-Vincent renonce à cette vision

²¹ G. BOËTSCH et J.-N. FERRIÉ, "L'impossible objet de la raciologie. Prologue à une anthropologie physique du nord de l'Afrique", *Cahiers d'études africaines*, 129, 1993, pp. 5-18.

²² Cf. A. THOMSON, "Bory de Saint-Vincent et l'anthropologie de la Méditerranée" (Séminaire Méditerranée).

²³ BORY de SAINT-VINCENT, *Essai sur les Iles fortunées et l'antique Atlantide ou Précis de l'histoire générale de l'archipel des Canaries*, Paris, Baudouin, an XI.

²⁴ Dans son *Guide du voyageur en Espagne* (Paris, L. Jamet, 1823), Bory de Saint-Vincent garde encore la trace d'un schéma unificateur semblable, en reconnaissant un caractère méditerranéen aux populations de l'Espagne orientale, du midi de la France, de la Syrie et de l'Anatolie.

²⁵ BORY de SAINT-VINCENT, *L'homme (homo). Essai zoologique sur le genre humain*, Paris, Rey

inclusive: la Méditerranée redevient un espace morcelé, où s'affrontent peuples d'espèce "japétique" au nord et peuples d'espèce "arabique" au sud. La division de ces espèces en races multiples ainsi que les mouvements de population survenus au cours de l'histoire compliquent encore le tableau. En Espagne, par exemple, un peuplement japétique s'est mêlé à la population originaire, d'espèce arabique. La Grèce seule a un schéma plus simple: en dépit des accidents de l'histoire, la population du Péloponnèse est restée sans mélange, véritable "souche" de l'espèce européenne, conservée intacte dans le physique et le langage des habitants des montagnes.

En 1845, enfin, après l'expédition algérienne, Bory de Saint-Vincent procède à une dernière révision de son schéma, dans une communication sur "l'anthropologie de l'Afrique française", présentée à l'Académie des Sciences.²⁶ Prolongeant l'effet de découpage de son titre, Bory propose de distinguer en Afrique deux peuplements distincts: l'un, autochtone (les Berbères, Maures ou Kabyles), est de souche atlante, comme "nos aïeux" celtes et ibères à qui il ressemble; l'autre, rapporté, est constitué des Arabes ou Bédouins, race adamique originaire du sud-est méditerranéen, et de peuples de race éthiopienne ou nègre, venus du sud.

Il est aisé de renvoyer cette anthropologie à contours variables à un opportunisme politique à courte vue: le projet de rattacher la Grèce à l'Europe puis celui de lier l'Algérie à la France y trouvent une justification sans détour. Plus importante est la permanence du partage humain que manifestent ces représentations: une fois l'Atlantide disparue du modèle, la mer demeure chez Bory de Saint-Vincent une barrière anthropologique. C'est seulement par fragments que les populations des rives africaine et orientale se voient dotées des traits somatiques partagés avec celles du nord de la Méditerranée.²⁷ Tout se passe comme si l'unification de la Méditerranée, tôt acquise sur le plan de la nature, ne pouvait découler sur le plan humain que d'une volonté: elle doit chercher ses points d'appui dans une vision historique, un projet géopolitique. C'est ce dernier aspect qu'il convient, pour finir, de considérer.

III. Horizons

Deux textes permettent d'analyser l'élaboration de ce nouveau découpage: la "Préface historique" publiée par Joseph Fourier en introduction à la *Description*

& Gravier, 1827, 2 vol.

²⁶ BORY de SAINT-VINCENT, "Sur l'anthropologie de l'Afrique française", *Comptes rendus des séances de l'Académie des Sciences*, tome 20, Paris, 1845.

²⁷ D. NORDMAN, "Mission de savants et occupation: l'Exploration scientifique de l'Algérie (vers 1840-1860)", *Vers l'Orient par la Grèce avec Nerval et d'autres voyageurs*, sld L. DROULIA et V. MENTZOU, Paris, Klincksieck, 1993, pp. 81-89.

de l'Égypte en 1809²⁸ et le "Système de la Méditerranée" que fait paraître Michel Chevalier en 1832 dans *Le Globe*, journal saint-simonien.²⁹ Tous deux constituent la Méditerranée en un ensemble régional, inscrit dans une géographie et une chronologie.

La géographie, d'abord. L'échelle adoptée est celle d'un "ancien continent", défini par opposition au Nouveau Monde (l'Amérique) et constitué de trois éléments, l'Afrique, l'Asie et l'Europe. Caractériser un espace, c'est aussi désigner le centre autour duquel il s'organise. L'aire méditerranéenne possède le privilège de cette situation, au cœur de l'ancien monde: l'Égypte, dit Fourier, "placée entre l'Afrique et l'Asie, et communiquant facilement avec l'Europe, occupe le centre de l'ancien continent". Fourier détaille les avantages de cette position de contact, rêvant aux possibilités ainsi ouvertes: échanges avec les pays d'Asie, pénétration du continent africain à la découverte de mines d'or et de fer, contrôle des côtes d'Afrique du Nord, siège de la piraterie. Les caractères de l'espace méditerranéen découlent de ce projet d'expansion. L'étendue marine n'est plus un obstacle ni un *no man's land*: pacifiée, ouverte à une navigation qui "semble être l'apanage de [la France] et de ses alliés naturels", elle s'agrège aux espaces riverains et participe de leur continuité; elle est un trait d'union entre l'Égypte et la France. Dans l'utopie rétrospective qu'est devenue la préface de Fourier au moment de sa parution, la Méditerranée se fait "mer française".

Le schéma méditerranéen proposé par Michel Chevalier en 1832 est en apparence moins crûment annexionniste: "Désormais, la Méditerranée doit être comme un vaste forum", écrit-il; et il précise la vocation internationale de cet espace régional de caractère nouveau:

"La Méditerranée ... deviendra le centre d'un système politique qui ralliera tous les peuples de l'ancien continent et leur permettra d'harmoniser leurs rapports entre eux et avec le Nouveau Monde".

Le texte explique l'organisation géopolitique ancienne, marquée par la guerre à l'intérieur de l'Europe comme, à l'extérieur, entre Chrétienté et Islam. Il s'agit de lui substituer une autre configuration: le "système de la Méditerranée", dont l'avènement se fera avec le développement économique et la paix générale entre les peuples. D'abord conduite à l'échelle de l'Europe seule, la réflexion change d'échelle pour inclure le monde entier dans un plan de paix et d'émancipation:

"Les peuples sont les membres de l'humanité; l'humanité ne sera heureuse que lorsqu'elle aura le libre exercice de tous ses membres, c'est-à-dire lorsque chaque peuple occupera dans l'atelier, dans le laboratoire et dans le temple la place que lui assigne la nature."

²⁸ J. FOURIER, "Préface historique", *Description de l'Égypte. Recueil des observations et des recherches qui ont été faites en Égypte pendant l'expédition de l'armée française*, [1809], 2^e édition, Paris, Panckoucke, 1821-1830, t. 1, *Antiquités*, pp. I-CIV.

²⁹ M. CHEVALIER, "Système de la Méditerranée", *Le Globe, journal de la religion saint-simonienne*, 20 janv., 31 janv., 5 févr. et 12 févr. 1832.

Et Chevalier appelle l'histoire au secours de son scénario pacifiste:

"Il s'est passé au monde des luttes plus acharnées et plus longues que celles où les nations chrétiennes s'entre-déchiraient les flancs; l'Occident et l'Orient en portent encore les cicatrices ... Le jour de la pacification du monde sera celui où sera signé le traité de paix qui clora la rivalité immense de l'Orient et de l'Occident."

L'invention de la Méditerranée met ainsi rhétoriquement fin à la figure d'un antagonisme pluriséculaire, celui du Chrétien et du Turc: "La Méditerranée va devenir le lit nuptial de l'Orient et de l'Occident."

Une nouvelle géographie en résulte. Au fractionnement de l'espace maritime que donnaient à voir les représentations anciennes succède la mer ouverte, définie comme "une série de grands golfes qui sont chacun l'entrée d'un large pays sur la mer". L'opposition bloc contre bloc s'efface au profit d'un "système" formé du déploiement d'un réseau de lignes de transport et de communication (canaux, chemins de fer, bateau à vapeur, télégraphe), par quoi se fait l'échange des produits, des hommes et des informations. Au terme de l'évolution, imagine Chevalier,

"il deviendra facile de gouverner la majeure partie des continents qui bordent la Méditerranée avec la même instantanéité qui subsiste aujourd'hui en France".

Gouverner: le mot conserve une part d'ambiguïté. Certes, il s'agit "de communiquer l'impulsion du centre jusqu'à l'extrême circonférence". Mais le fait de voir un modèle dans la France et dans la forte centralisation politique qui la caractérise suggère une connotation: la figure topologique de la centralité pointe, ici, vers d'autres figures, plus politiques, celle de l'impérialisme et de la domination coloniale.

L'invention de la Méditerranée passe donc par un remodelage imaginaire des espaces. Mais définir une communauté d'appartenance suppose encore un horizon temporel, une destinée commune, un passé partagé. Dans la redéfinition de l'aire méditerranéenne, l'histoire aussi est un enjeu: contre un présent fait de destinées distinctes et opposées, elle permet d'assembler les éléments d'un passé commun, utilisable à des fins unificatrices.

L'archéologie fournit, ici, l'une des bases essentielles de l'invention savante d'une communauté méditerranéenne. Le relevé des sites en Égypte et en Grèce, l'inventaire des monuments en Algérie, les premières fouilles un peu partout lors des missions de reconnaissance rendent possible l'élaboration d'un passé régional commun, à l'échelle de la Méditerranée.³⁰ La référence historique permet, d'abord, de construire un continuum chronologique dans lequel s'inscrivent successivement l'Égypte, la Grèce, puis Rome.³¹ Elle permet, ensuite, d'établir entre le passé et le présent une série d'analogies. En Égypte, les ingénieurs chargés d'aménager le Nil

³⁰ Cf. A. FORGEAU, "Le repérage des sites de l'Égypte pharaonique par les membres de la Commission des sciences et des arts"; N. OULEBSIR, "L'exploration architecturale de l'Algérie: les relevés de Ravoisié, 1840-1844" (Séminaire Méditerranée).

³¹ La fascination des antiquaires et des voyageurs pour le beau monument les rend aveugles souvent

s'intéressent aux systèmes d'irrigation et aux canaux créés à l'époque des Pharaons. En Algérie, dans les années 1840, des officiers de l'armée française marquent une curiosité fascinée pour les traces locales de l'antique occupation romaine: l'archéologie fournit à la conquête française à la fois un modèle et une légitimation. Mieux, elle conduit à l'élaboration implicite d'un "espace organisé autour des vestiges du passé", celui de l'occupation romaine qui, par delà la mer, unit l'Algérie à la France.³² Par ce passé retrouvé, arraché à l'indifférence oublieuse des indigènes et réinterprété, la communauté supposée des espaces d'hier, matériellement inscrite encore dans des traces monumentales, soutient les projets d'unification du présent, nourrit le rêve d'une destinée méditerranéenne partagée. En contribuant à forger l'idée d'une communauté de civilisation entre les deux rives de la Méditerranée, l'archéologie (romaine au premier chef) apporte à l'invention géopolitique de la Méditerranée la caution de l'histoire.

Du côté du futur, il en va de même. La mission civilisatrice que s'était attribuée en Égypte l'expédition française reposait sur le constat d'un déclin de la région, amorcé avec la conquête musulmane, et sur le postulat d'un renversement possible du cours du temps:

"L'état des connaissances humaines en Égypte au temps de Moïse fournit... la preuve incontestable qu'à cette époque les Égyptiens étaient déjà un ancien peuple. C'est aujourd'hui un peuple qui paraît à peine sorti de l'état sauvage."³³

Inverser le temps, permettre aux peuples du pourtour méditerranéen d'échapper au piège temporel dont ils semblent captifs: le projet soutient chacune des expéditions militaro-scientifiques françaises du début du XIX^e siècle. En Égypte, Bonaparte voulait "offrir à l'Orient l'utile exemple de l'industrie européenne".³⁴ Trente ans plus tard, Michel Chevalier voit partout les indices qui autorisent à affirmer que "les peuples chrétiens ne sont pas aujourd'hui les seuls qui aient soif de progrès".³⁵ Déjà sur le lieu des trois expéditions apparaissent les signes de ce futur commun. Les institutions scientifiques, les écoles techniques d'ingénieurs, les sociétés savantes qui sont créées au cours du siècle en Égypte, en Grèce, en Algérie, jouent d'une certaine manière ce rôle: elles témoignent par leur activité d'un horizon temporel

à d'autres traces que celles du passé antique, qu'il s'agisse des basiliques chrétiennes ou des bâtiments arabes.

³² Cf. F. COLONNA, "La carte Carbuccia au 1/100 000e de la subdivision de Batna, ou le violon d'Ingres du 2ème de la Légion étrangère" et M. DONDIN-PAYRE, "La production d'images sur l'espace méditerranéen dans la Commission d'exploration scientifique de l'Algérie: le capitaine Delamare et l'archéologie" (Séminaire Méditerranée); M. DONDIN-PAYRE, *Le capitaine Delamare. La réussite de l'archéologie romaine au sein de la Commission d'exploration scientifique d'Algérie*, Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, nouvelle série, tome XV, Paris, 1994.

³³ P.-S. GIRARD, "Mémoire sur l'agriculture, l'industrie et le commerce de l'Égypte", *Description de l'Égypte. État moderne*, t. 2, Paris, 1813, p. 692.

³⁴ FOURIER, "Préface", *op. cit.*, p. VIII.

³⁵ CHEVALIER, *art. cit.*, 5 févr. 1832.

partagé (dans le passé, pour l'École française d'Athènes, dans l'avenir pour l'École polytechnique du Caire) et attestent l'existence d'un espace méditerranéen à la construction duquel elles contribuent dans le même temps.³⁶

Reste enfin –dernier horizon de cette Méditerranée de papier– la question de la diffusion de cette image savante hors de son lieu de production, de sa réception dans les pays qu'elle prétend inclure, des formes de réaction –acceptation, adaptation, refus, ignorance– qu'elle a pu susciter. L'enquête sur ce point reste à conduire. On évoquera seulement ici le cas de l'Égypte, à ce jour le plus précisément étudié. Particulièrement intéressant pour une réflexion sur la place de la Méditerranée dans l'élaboration des savoirs et dans la construction sociale des identités, il invite à maintes nuances et réserves.

Ici en effet, c'est une géographie tout autrement centrée que donnent à voir les écrits égyptiens, tout au long du XIX^e siècle.³⁷ À vrai dire, c'est même d'absence de la Méditerranée qu'il faudrait plutôt parler. Chez Rifâ'a al-Tahtâwî, qui vient en France à la fin des années 1820 pour une mission scolaire et rédige une relation de son voyage, l'usage de terme Méditerranée est exceptionnel. Pour la pensée musulmane, où l'importance des continents est fonction de leur proximité à l'Islam, la Méditerranée est une frontière, elle est la "mer des Rûm", c'est-à-dire des Romains ou des Byzantins. Si traditionnelle soit-elle, cette représentation est largement diffusée tout au long du XIX^e siècle: c'est dans les textes de Tahtâwî que les jeunes Égyptiens apprennent à lire. Elle exprime, d'ailleurs, une vision largement partagée par les élites modernisatrices du pays. Au demeurant, la Méditerranée n'est, en elle-même, ni un objet d'investigation ni même une échelle pertinente d'observation: dans la grande enquête de statistique régionale qu'Alî Mubârak, ministre des travaux publics et ancien élève de l'École polytechnique de Bulâq, a confiée aux ingénieurs des services de l'irrigation –lointain écho de l'enquête topographique confiée aux ingénieurs de l'expédition française–, un seul volume sur les vingt que comporte l'ouvrage, publié entre 1886 et 1889, traite d'Alexandrie et de la bordure maritime.³⁸ Derrière sa frange méditerranéenne, l'Égypte semble tourner le dos à la mer.

La Méditerranée est une référence qui semble n'apparaître que tardivement dans le débat intellectuel égyptien, au début du XX^e siècle et surtout entre les deux guerres. Alors, pour autant qu'elle soit évoquée, la *Description de l'Égypte* ne conduit à aucun rattachement méditerranéen: elle alimente plutôt la recherche

³⁶ Cf. A. RUEL, "Des expéditions au discours méditerranéen: le rôle de l'archéologie"; Y. BETTAHAR, "Le rôle de la Commission d'exploration de l'Algérie dans la création d'une tradition scientifique locale, 1830-1840" (Séminaire Méditerranée). G. ALLEAUME, *L'École polytechnique du Caire et ses élèves. La formation d'une élite technicienne dans l'Égypte du XIX^e siècle*, thèse multigravée, Université de Lyon II, 1993, 2 vol.

³⁷ Cf. D. RIVET, "L'oubli de la Méditerranée dans la pensée égyptienne au XIX^e siècle: essai d'investigation" (Séminaire Méditerranée).

³⁸ ALLEAUME, *op. cit.*, t. 2, pp. 575-620.

d'une spécificité égyptienne et constitue l'une des origines du nationalisme.³⁹ Même la reprise d'un projet modernisateur ne paraît pas se faire par référence à un système de valeurs communes: elle se vit plutôt comme une sorte de "version actualisée du jihâd", un combat mené contre soi-même pour "rattraper l'autre".⁴⁰ Parce qu'il se construit dans l'opposition et la rivalité, ce projet ne suppose ni passé ni espace partagés. À ce titre, la Méditerranée reste bien, vue d'Égypte, une mer européenne.

Pour conclure, rappelons à grands traits le bilan de l'enquête. "Mer au milieu des terres", la Méditerranée est d'abord, pour les géographes du XVIII^e siècle, définie comme une barrière, qui divise le vieux monde en trois continents, espace morcelé et désuni. À partir de la description de ses rives, cette image peu à peu se recompose au début du XIX^e siècle. Une perception plus homogène de l'espace et du paysage méditerranéens fait alors contraste avec l'accent mis sur la diversité anthropologique de son peuplement: une sur le plan de la nature, la Méditerranée reste plurielle sur le plan humain. Dans les années 1830-1840, enfin, la recombinaison des jeux d'opposition anciens (Occident/Orient, Chrétienté/Islam), tout à la fois reformulés (progrès/archaïsme) et déplacés (Nord/Sud), opère une unification de la Méditerranée, en tant qu'espace régional centré sur la mer et intégré à l'espace mondial. Par sa construction, l'image est européenne: sa pertinence se mesure aux effets qu'elle suscite jusque dans les représentations contemporaines.

De cette évolution schématiquement brossée ressort l'extrême plasticité qui caractérise tout au long de la période la manière dont se construit l'image de la Méditerranée: multiple et changeante, celle-ci se renouvelle par fragments, se recompose selon des contours, des échelles, des configurations variables. Pour autant, il serait réducteur de lire cette image comme un simple reflet des intérêts politiques et économiques qui marquent alors l'avancée des puissances européennes dans cette partie du monde. Construction savante d'une région méditerranéenne, définition géopolitique du même espace, déploiement des entreprises militaires: tous ces phénomènes sont, il est vrai, concomitants. Mais, on l'a vu, l'analyse des pratiques et l'examen de la chronologie suggèrent entre eux des relations plus complexes. À l'inverse, une conception angélique de l'évolution des savoirs serait naïve, et tout aussi univoque, comme suffisent à le rappeler *a contrario* les limites de la diffusion de cette image savante hors de son lieu d'origine. Ainsi, par les modalités de sa genèse, de sa construction, de sa postérité, la Méditerranée qu'ont d'un même mouvement découverte et inventée les voyageurs français de la fin du XVIII^e et du début du XIX^e siècle, illustre, de manière exemplaire, les liens de la géographie et de l'histoire ou, pour le dire autrement, de la nature et de la société.

³⁹ Cf. R. ILBERT, "L'Expédition et la *Description*: postérités égyptiennes" (Séminaire Méditerranée).

⁴⁰ RIVET, *art. cit.*, p. 5.

VASSILIS PANAYOTOPOULOS

L'IDENTITÉ MÉDITERRANÉENNE

Le problème de l'identité méditerranéenne est un problème essentiel qui mérite une grande attention de notre part ainsi que de tous ceux qui désirent approcher et comprendre le fonctionnement de l'espace et des sociétés méditerranéennes. Dans le cadre de mon discours succinct et volontairement globalisant, le problème de l'identité méditerranéenne pourrait être présenté sous forme de questions dont voici la première: comment se sentir méditerranéen au XIX^e siècle? Et encore, comment se sentir méditerranéen au XVIII^e siècle ou au XX^e siècle? Mais avant de livrer quelques réflexions à ce propos, il faut répondre à une interrogation préalable, qui est la suivante: pour qui se pose la question de se sentir méditerranéen?

L'habitant du village traditionnel de la montagne moréote, celui d'un bourg manufacturier du Languedoc ou un vigneron sicilien ont-ils des raisons de se découvrir une identité méditerranéenne à côté ou en plus de leur identité régionale ou nationale: moréote, languedocienne, sicilienne ou grecque, française, italienne?

En fait, il semble bien que cette question ne se pose pas pour l'habitant des régions que nous venons d'évoquer, non plus que pour l'habitant des régions situées de l'autre côté de la Méditerranée, sur les rivages des pays du Maghreb ou de la Méditerranée orientale. L'habitant du village "immobile", pour employer un terme emprunté à la terminologie de la démographie historique, ne se trouve pas en quête d'une identité complémentaire, puisque pour lui la question ne se pose pas, le cadre de sa vie personnelle, familiale et communale étant organisé de façon équilibrée tant au niveau local et régional que, depuis le XIX^e siècle, national. Et cela même si le village immobile n'est pas vraiment immobile ou n'est pas totalement immobile, et s'il s'y produit encore des mouvements de personnes, de métiers et de biens.

En dehors de ce type de village qui, plus ou moins immobile, reste cependant un village "stable", il en est d'autres qui se caractérisent par une mobilité que l'on pourrait qualifier d'organique: on pense ici aux villages et aux habitants des îles. Et à côté des habitants des îles, on comptera aussi les habitants des villes côtières de la Méditerranée, qui se trouvent en contact ininterrompu avec le monde du voyage ainsi qu'avec le monde du commerce et du transport maritime dans son

ensemble. Commerce et transports maritimes sillonnent la Méditerranée depuis des siècles et jouent un rôle unificateur, au niveau de l'espace et des cultures. Quelles sont donc les catégories de personnes qui s'intéressent, qui sont obligées même d'avoir une autre identité en plus de leur identité régionale et locale? On peut penser que les populations qui veulent ou qui ont l'occasion, à côté de leur identité régionale propre, de se sentir méditerranéennes, ce sont les marins, les commerçants et les gens des transports maritimes en général. En effet, ce sont eux qui sont chargés de transporter les biens des différentes régions, d'effectuer le petit commerce entre des régions qui, pour la période qui nous intéresse, n'étaient pas homogénéisées et n'avaient pas de frontières sûrement établies.

Or, nous constatons que, pour ce monde et par ce monde, s'était créée une langue spécifique, à savoir la *lingua franca*. On y verra le signe de la présence d'une identité culturelle spécifique, qui concerne certaines parties de la population de la Méditerranée, obligées d'entrer ou volontairement entrées dans ce système méditerranéen de communications pour des raisons pratiques: la *lingua franca* facilitait les contacts. Certaines catégories de personnes, des petits groupes appartenant à différentes nations ou ethnies de la Méditerranée, avaient donc trouvé un moyen de communication, un moyen d'établir un rapport entre les différentes contrées de la Méditerranée.

La *lingua franca* existe depuis longtemps, peut-être dès le XIV^e ou le XV^e siècle; toutefois au XVI^e siècle, elle était déjà établie. Mais il semble que le XVII^e et le XVIII^e siècle, ainsi que le début du XIX^e siècle, aient été les points forts de ce type de contact entre les marins et les commerçants méditerranéens et par conséquent l'époque de l'épanouissement de cette langue.

Certes, nous ne sommes pas encore en présence de politiques réfléchies et de politiques d'État en matière de géographie et de géopolitique de la Méditerranée. Il y a en effet un autre aspect à considérer, qui nous conduit aux politiques centralisées et à la diplomatie des États. À partir du XVII^e siècle, la question de la Méditerranée est posée non pas dans son ensemble, mais au niveau des pays riverains ou des pays voisins de ces régions: par exemple, les relations entre l'Espagne et la France, l'Italie et la Sicile, les relations de la France avec la Méditerranée orientale sous domination ottomane, les relations avec les pays du Maghreb. Il n'y a pas encore de conception globale de la géographie et de l'entité méditerranéennes. L'esprit des Croisades est toujours présent.

Il faudra attendre la fin du XVIII^e siècle et plus précisément la Révolution française et l'avènement de Napoléon, pour arriver à une idée de la Méditerranée qui reflète des visions politiques homogènes. Ce n'est pas par hasard que vers la fin du XVIII^e siècle et les premières décennies du XIX^e, la politique française fut totalement divisée, contradictoire même, face au mouvement de rénovation de l'Empire ottoman de Sélim III, au nationalisme égyptien de Mohamed Ali, au nationalisme grec de la Révolution grecque et aussi face aux autres manifestations de la crise profonde qui embrasait la Méditerranée orientale sous domination

ottomane. Ces données historiques, au moment même où elles apparaissent, contribuent à l'émergence du nouvel espace méditerranéen.

Pour les Grecs, il a été très important de faire partie de ce mouvement de la reconstitution de la nouvelle Méditerranée dans le tourbillon de l'expansion européenne. En effet, ils ont participé à cette expansion européenne, eux aussi, de façon contradictoire. Ils ont profité des contradictions de la politique française, et de la politique européenne en général, envers l'Empire ottoman et, face au risque d'être colonisés par les grandes puissances européennes dans la perspective d'un partage de l'Empire ottoman, ils sont arrivés à conquérir leur indépendance nationale. Ainsi, par ces complications politiques, l'idée d'une Méditerranée homogène et identique, au moins dans sa partie orientale, devenait caduque et l'idée d'une Méditerranée morcelée devenait de plus en plus fonctionnelle. Et comme culture nationale, comme culture ethnique et aussi comme entité ethnique, les Grecs ont profité de cette situation culturelle, politique et diplomatique européenne.

Pour les Grecs, l'éventualité d'avoir une identité méditerranéenne complémentaire est capitale. Ils ont des raisons –trop longues à expliquer ici– qui font qu'ils ne peuvent pas s'avancer trop loin à l'intérieur des terres balkaniques. Les montagnes balkaniques sont pour eux une barrière plus substantielle, plus infranchissable que les eaux douces de la Méditerranée. La Méditerranée leur permet d'avoir des contacts clairs, nets, amicaux, avec les pays riverains, et sans créer l'impression qu'ils ont des visées sur ces pays. Du Maroc à l'Égypte et jusqu'à la Syrie et au-delà, ils ont des possibilités de contacts économiques, culturels, etc., qui ne sont mêlés ni de visées nationalistes ni de visées d'expansionnisme politique, diplomatique ou militaire. Ils se trouvent donc dans une situation qui permet à la Grèce d'être présente dans la Méditerranée dans son ensemble, et plus particulièrement dans la région de la Méditerranée orientale qui constitue son espace géographique naturel tout au long de son histoire.

Il est très important pour les Grecs de suivre l'évolution de ce sentiment d'identité méditerranéenne, qui de toute façon restera une identité régionale secondaire à côté de la nouvelle identité régionale et culturelle qui se tisse rapidement, à savoir l'identité européenne, qui constituera un élément d'enrichissement et d'approfondissement de l'identité nationale propre de chacun dans un avenir proche. En effet, dans les conditions géopolitiques actuelles tant au niveau régional que mondial, il ne paraît pas possible de transformer l'identité méditerranéenne en identité principale des habitants de la Méditerranée. Pourtant, les Grecs considèrent comme essentiel d'avoir, à côté de leur identité culturelle, nationale, hellénique, une identité complémentaire, et l'identité méditerranéenne est une identité culturelle qui mérite d'être développée. Les Grecs, surtout les scientifiques, sont invités à œuvrer pour le développement de cette identité culturelle méditerranéenne.

ANNE RUEL

LE CONCEPT DE MÉDITERRANÉE À LA FIN DU XIX^e SIÈCLE

Cette contribution s'inscrit dans une recherche plus large qui porte sur la question des représentations de la Méditerranée en France et en Europe entre 1830 et 1930. Les premiers résultats de cette enquête permettent de situer l'émergence de l'idée méditerranéenne dans la France contemporaine et d'en cerner la nature et les fonctions.

1. Du mot aux discours, on peut suivre un mouvement complexe qui construit et invente la notion de Méditerranée; 2. L'interprétation et l'appropriation des héritages interviennent au moment où le concept de Méditerranée est forgé de la géographie vers l'histoire; ces surgissements européens soumettent le concept méditerranéen dès la fin du XIX^e siècle à des dérives intellectuelles et politiques; 3. Le versant de la latinité, en France, autorise une confrontation avec la Méditerranée à son zénith. Discours contre discours, l'idée latine recouvre une autre façon de parler de la Méditerranée en Europe, des imaginaires aux vellétés ou aux réalités politiques.

Fruit d'une lente élaboration intellectuelle et scientifique, le concept de Méditerranée apparaît en France à la fin du XIX^e siècle. Plus précisément, une rupture dans l'ordre des discours consacrés à l'idée méditerranéenne s'effectue dans le dernier quart du XIX^e siècle. À ce titre, l'année 1876 doit être considérée comme une charnière. Elle correspond à la date de la publication de *Nouvelle géographie universelle* d'Élisée Reclus au sein de laquelle un chapitre entier est consacré à la Méditerranée.¹ C'est également l'année d'une autre parution importante dans le registre méditerranéen, celle de la *Prière sur l'Acropole* d'Ernest Renan. Dans une perspective différente, 1875 est marquée par la création de l'École française de Rome. C'est dire qu'au frémissement significatif des premiers discours méditerranéens correspondrait la mise en place d'une politique scientifique française en Méditerranée, bien après la fondation en 1846 de l'École française d'Athènes. Ce qui est important ici, c'est l'aboutissement d'un processus qui a prolongé l'idée de Méditerranée dans le concept méditerranéen.

¹ Elisée RECLUS, *Nouvelle géographie universelle: La terre et les hommes*, Paris, Hachette, 1876, vol. 1, ch. 3.

I. Un processus: du mot au concept

L'aventure de l'adjectif "méditerranée" à travers les dictionnaires français est aujourd'hui bien connu.² On sait qu'en 1866 l'adjectif "méditerranéen" fait son entrée dans le *Grand dictionnaire encyclopédique* de Pierre Larousse, consacrant sur le mode lexicographique une synthèse accomplie culturellement et scientifiquement au cours du XIX^e siècle. À la fin du XIX^e siècle, la notion de Méditerranée, individualisée comme espace par les géographes ou les archéologues, s'est transformée en concept opératoire dans l'ordre des discours.

Ces discours méditerranéens se situent bien au-delà du système prôné par quelques saint-simoniens inspirés, parmi lesquels Michel Chevalier fait figure de précurseur. En 1832, déjà, ce dernier défendait dans son *Système de la Méditerranée* l'idée d'un nouvel équilibre européen, fondé non sur la guerre mais sur la redécouverte des valeurs des sociétés méditerranéennes et sur leur insertion dans un vaste "système" politique mondial.³ Pour lui, "la paix définitive sera fondée sur l'association de l'Orient et de l'Occident". Ce projet de paix perpétuelle fait appel à une modernité technique liée à un rêve mystique.

Les discours méditerranéens s'épanouissent à la fin du XIX^e siècle, assimilant la Méditerranée à une synthèse qui façonne et construit une unité: unité du climat, de la géographie, de l'histoire, et surtout unité de civilisation. Le géographe Elisée Reclus propose, dès 1876, une définition complexe de la mer Méditerranée. Elle est de manière élémentaire "ce grand agent médiateur qui modère les climats de toutes les contrées riveraines", mais elle dessine une mémoire maritime comme "berceau du commerce européen" et un destin dans la mesure où elle épouse une réalité économique: "une propriété commune où les mailles du réseau international de navigation se resserrent de plus en plus". Plus encore, cette Méditerranée est "*une patrie*", et l'espace de la mer s'identifie à une partie de l'humanité, "les terres émergées que l'homme habite". Si Reclus définit la Méditerranée comme une "mer de jonction entre les trois masses continentales de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, entre les Aryens, les Sémites et les Berbères", c'est pour noter aussitôt que "l'axe de la civilisation s'est confondu avec [son] axe central". La Méditerranée est alors conçue comme région et comme patrimoine, c'est-à-dire comme espace et comme valeur.

Cependant ce positionnement de la Méditerranée s'établit délibérément en Europe puisqu'Elisée Reclus situe le chapitre sur la Méditerranée dans le tome consacré à *L'Europe méridionale*. À propos de l'"équilibre de l'Europe" et de ses "divisions politiques", il écrit:

"Il est [...] naturel de décrire dans un même volume les trois péninsules méridionales

² Sur ce point: Anne RUEL, "L'invention de la Méditerranée", *Vingtième Siècle, Revue d'Histoire*, 32, oct.-déc. 1991, pp. 7-14.

³ Michel CHEVALIER, *Système de la Méditerranée*, Paris, 1832.

de l'Europe, d'autant plus qu'elles appartiennent presque en entier aux peuples gréco-latins."⁴

La vision européenne de Reclus est le reflet d'une stricte distinction entre les "Europe" du Nord et l'Europe méridionale. De plus, il assigne à la France une fonction d'interprète, de passerelle entre ces deux mondes. Bien sûr, il n'identifie pas clairement la France à la Méditerranée, mais il donne la clef du cadre idéologique qui est le sien. En effet, l'affirmation des idéologies de la Méditerranée s'accomplit au sein de la constitution des idées européenne et impériale qui jouent le rôle de matrice culturelle et politique et figurent deux espaces séparés. La Méditerranée doit son ancrage en Europe à son histoire impériale, qu'elle soit romaine ou coloniale.⁵ Les idéologies européennes de la Méditerranée sont avant tout impériales.

D'autre part, si les discours méditerranéens postulent l'unité physique et historique de la mer, ils n'ont pu prendre corps et s'élever que sur la base d'une élaboration d'ordre scientifique conduite à travers l'Europe.

Ainsi, les missions et les expéditions scientifiques qui parcourent et traversent en tous sens le bassin ont croisé, rencontré et fécondé une autre tradition, celle du voyage aristocratique et lettré, du Grand Tour aux itinéraires plus spécialisés des Dilettanti. Et la naissance de l'esprit scientifique a accompagné la modification du goût par le développement d'une curiosité pour les choses de la nature. C'est ce travail mené à l'échelle de l'Europe qui constitue le socle des discours méditerranéens et le fondement des idéologies de la Méditerranée à venir. La fonction de tels discours réside dans leur capacité à forger et à décliner des identités, qu'elles soient locales –c'est l'image répétée de la "patrie"– ou supranationales –si l'on pense à la latinité–, s'attachant à creuser d'éventuels sillons d'appartenance.

En cette fin de XIX^e siècle, la Méditerranée se définit comme une entité aux origines de la civilisation européenne. Sous l'angle de l'unité et de la synthèse, elle est conçue comme une matrice artistique, culturelle, historique et politique, dans le prolongement du modèle que l'Antiquité proposait aux Européens depuis la Renaissance. Cette attraction a constitué un repère fondamental dans la culture européenne.

C'est alors que la Grèce s'inscrit au cœur de ce dispositif articulante de tels discours sur la Méditerranée. Renan, ici, peut aider à comprendre comment s'opère ce glissement qui identifie la Méditerranée au lieu des origines. Entre fiction et réalité, il publie en décembre 1876 dans la *Revue des Deux Mondes* un texte mystérieux et délibérément obscur, intitulé *Prière sur l'Acropole*, et écrit à

⁴ Elisée RECLUS, *Nouvelle géographie universelle, L'Europe méridionale (Grèce, Turquie, Roumanie, Serbie, Italie, Espagne et Portugal)*, t. I, Paris, Hachette, 1876, p. 31.

⁵ Daniel J. GRANGE, *L'Italie et la Méditerranée (1896-1911). Les fondements d'une politique étrangère*, Rome, Collection de l'École française de Rome, 197, 1994.

Fontainebleau en août 1876, même si les premières notes ont été prises à Athènes en 1865 et si d'autres datent des années qui suivent la guerre de 1870.

"Chose singulière! ce fut à Athènes, en 1865, que j'éprouvai pour la première fois un vif sentiment de retour en arrière, un effet comme celui d'une brise fraîche, pénétrante, venant de très loin.

L'impression que me fit Athènes est de beaucoup la plus forte que j'aie jamais ressentie. Il y a un lieu où la perfection existe; il n'y en a pas deux; c'est celui-là. Je n'avais rien imaginé de pareil."

À Athènes, Renan dit découvrir la perfection, l'absolu, et "éprouver un vif sentiment de retour en arrière"; surtout il place le miracle grec sur le même plan que le miracle juif. Il les rapproche, les associe et les unit par la pensée:

"Or voici qu'à côté du miracle juif venait se placer pour moi le miracle grec, ce fait d'un peuple créant un type de beauté éternelle, sans aucune tache locale ou nationale, une chose qui n'a existé qu'une fois, qui ne s'était jamais vue, qui ne se reverra plus, mais dont l'effet durera éternellement. Je savais bien avant mon voyage que la Grèce avait créé la science, l'art, la philosophie, la civilisation; mais l'échelle me manquait. Quand je vis l'Acropole, j'eus la révélation du divin, comme je l'avais eue la première fois que je sentis vivre l'Évangile, en apercevant la vallée du Jourdain des hauteurs de Casyoum. Le monde entier alors me parut barbare."

Bien sûr, Renan ne mentionne jamais le terme de Méditerranée. Il participe pourtant, en le complétant, au processus qui anime et rend possible l'épanouissement des discours méditerranéens. Tout simplement parce que cette *Prière* est l'occasion de postuler et de célébrer l'universalité du génie grec, c'est-à-dire l'universalité de la Méditerranée comme source de la civilisation occidentale. La Méditerranée faite juive, grecque, devient un modèle universel.

II. La question des héritages

Si la Méditerranée est structurée par la constitution des disciplines scientifiques au XIX^e siècle, de la géographie aux sciences naturelles ou à l'archéologie, elle n'existe dans les discours que grâce à la prise de conscience et l'affirmation de ses valeurs de civilisation. Là aussi, l'expérience est collective et européenne. Et la reconnaissance de ses valeurs débouche sur de nouveaux débats qui posent clairement la question des héritages méditerranéens. Cette question est à l'œuvre de manière sensible et repérable dans ces discours. Au moment où la Méditerranée est pensée comme la source de la civilisation occidentale, elle devient en même temps le lieu où s'affrontent les ambitions européennes. Au moment où elle est conçue dans son unité et son universalité, elle subit la confrontation de logiques nationales. Ces jeux d'oppositions et d'alliances rendent les années 1870 particulièrement sensibles à des modifications, à une crise dans l'ordre des représentations de la Méditerranée. Elles sont marquées par le traumatisme de la défaite française face à l'Allemagne et se poursuivent

par la rivalité infernale du couple franco-allemand.

Ces concurrences insatiables jouent un rôle déterminant dans l'évolution des représentations de la Méditerranée en Europe et s'exportent directement sur le terrain. L'universalité de la Méditerranée est un instrument, une arme qui permet d'envisager l'ennemi sous les traits du barbare et d'opposer durablement barbarie et civilisation, latinité et germanisme. De tels débats ont des effets mesurables très tôt et cette rivalité s'exerce par le biais des institutions.

Au lendemain de la guerre de 1870, l'Institut de Correspondance archéologique de Rome, haut lieu de la coopération scientifique internationale qui a été fondé en 1829 et qui abrite une section française depuis 1848, perd son caractère international, par suite du décret de Versailles qui le place sous l'autorité exclusive de l'Académie royale de Berlin. La compétition s'installe entre la France et l'Allemagne à travers les institutions de recherche archéologique de Rome à Athènes et par le biais des terrains concédés par la Grèce. Ainsi, à la fin du XIX^e siècle, le miracle d'Olympie est allemand et le génie de la France s'exprime en contrepoint par la redécouverte de Délos et de Delphes. Les terrains conquis scientifiquement par les archéologues revêtent un caractère nationaliste, et il est courant d'opposer les vertus de la science française à la puissance de la science allemande. Ces tensions, exacerbées dès les années 1870, explosent au moment de la Grande Guerre, assignant par exemple à l'école archéologique française une fonction de gardienne des héritages.

L'onde de choc de 1870 a des répercussions profondes sur le milieu scientifique, en termes d'émulation mais aussi de rupture de relations et de formation. En France, toute une génération, celle qui parvient à la maturité intellectuelle en 1880, se tourne vers l'Allemagne, désireuse de découvrir les armes de la revanche à l'image de Camille Jullian qui, entre 1882 et 1883, perfectionne à Berlin, auprès de Theodor Mommsen, ses connaissances épigraphiques. Surtout, de Paris à Berlin, des stratégies clientélistes se développent. Les deux instituts prussiens d'Athènes et de Rome admettent en leur sein des boursiers ressortissants des autres pays de langue allemande. L'idée séduit l'École française d'Athènes, la réalisation attendra 1900 et l'on y accueillera les savants des pays qui n'entretiennent pas de missions archéologiques en Grèce afin de rallier à la France des alliés potentiels. Les représentations de la Méditerranée alimentent ce climat de propagande et déterminent un affrontement symbolique centré autour de la question des héritages. Pourquoi? Tout simplement, parce que le concept de Méditerranée se prête à des interprétations distinctes. Très schématiquement, les représentations française et allemande peuvent s'opposer entre la primauté donnée soit au pôle grec, soit au pôle romain. Différentes versions du concept de Méditerranée coexistent en Europe, celles d'une Méditerranée germanique et d'une Méditerranée latine.

III. Une Méditerranée latine?

En France, l'étude des débats sur la décadence des races latines livre sur ce point quelques éléments. Méditerranée et latinité semblent se confondre, tant ces deux mots sont attachés au même ensemble de valeurs. Tandis que la Méditerranée semble naître à l'idéologie par la force de la constitution du savoir géographique, l'idée latine paraît pour sa part beaucoup plus ancienne. Fondée sur la reconnaissance de l'héritage latin, elle est constituée en idéologie dès la première moitié du XIX^e siècle, et sans doute auparavant.

L'idée du "*mare nostrum*" rencontre celle de la civilisation occidentale prise dans son universalité et renvoie directement à la construction de l'idée méditerranéenne. De la prise de conscience de cet héritage découlent des enjeux nouveaux qui s'emparent de deux notions centrées sur un patrimoine et sur une histoire à revendiquer et à défendre. A travers les diverses formes d'appropriation de cette mémoire, se tisse la trame fondamentale des discours latins et méditerranéens.

Pour la latinité, l'élément linguistique est ici essentiel. Le XIX^e siècle a consacré la promotion du langage. Précurseur de l'idée latine, Claude-François Lallemand peut proposer en 1843, au nom d'un patrimoine linguistique commun à la France, à l'Italie et à l'Espagne "l'union des peuples latins", puisque

"au reste les trois langues ont la même origine, le même génie, le même mode de construction. Ce sont trois idiomes, issus d'une mère commune, la grande et puissante mère romaine: aussi se ressemblent-ils comme des jumeaux qui auraient été élevés dans des climats différents."⁶

L'affirmation de la langue permet du coup de concevoir une vision communautaire de la latinité, soit en référence à l'Empire romain, soit en termes de sang et de race.

Le débat (histoire ou race) n'est pas secondaire, et l'on en trouve la trace un peu partout, y compris chez les "régionalistes". C'est ainsi que le félibre Frédéric Amouretti explique qu'il serait absurde de

"prétendre que les Français et les Espagnols sont de sang latin. Nous savons parfaitement qu'ils ne descendent pas de quelques colons venus du Latium à la suite de Jules César ou de Scipion. Mais, si, pour être dit de race latine, il fallait avoir pour ancêtre en ligne directe un membre de la Confédération des Douze Cités, ou, à tout le moins un Volsque, un Êque ou un Hernique, les habitants de la province romaine ne pourraient pas revendiquer ce droit. Quant aux habitants de la ville de Rome elle-même, il ne faut pas en parler, car tout le monde sait qu'à Rome étaient venus des gens de tous pays depuis les Etrusques jusqu'à des Maures et des Scythes. Cela n'empêche pas les races latines d'exister et d'avoir une réalité bien plus vivante que n'en a jamais eue la race de Cro-Magnon, par exemple, formée sans aucun doute d'éléments bien plus homogènes."⁷

⁶ Claude-François LALLEMAND, *Le Hachych*, 1843.

⁷ Frédéric AMOURETTI, *Le Soleil*, 18 juin 1898.

Au total, que l'on écarte ou non l'idée d'une race "naturelle", la détermination d'une communauté historique portée par l'héritage linguistique est admise par tous. Il s'agit, au nom de la langue, de réunir des hommes de même origine, ce qui implique un recours constant à la tradition et au passé.

C'est dans ces conditions que la latinité est devenue une entité politique, au travers de l'expression d'une identité individuelle ou collective, et c'est en cela qu'elle peut être rapprochée d'une idée méditerranéenne pensée, elle, comme une synthèse, comme "une machine à faire de la civilisation".⁸ Les affinités latines et méditerranéennes peuvent même finir par se rencontrer dans cette communauté historique et mythique.

Il reste que les enjeux de tels discours sont extrêmement importants et souvent contradictoires. L'idéologie latine a, en effet, épousé plusieurs formes que nous évoquons ici succinctement.

Dans un premier temps, la latinité semble liée aux valeurs d'une certaine bourgeoisie humaniste qui peut être incarnée par le félibrige. Ce mouvement d'inspiration régionaliste, créé le 21 mai 1854 par sept jeunes poètes provençaux,⁹ apparaît surtout comme le fait d'hommes soucieux de vivifier une langue et des traditions. Son caractère élitiste est nettement renforcé par le choix d'une option littéraire et, si la tentation du politique s'exerce, elle semble tardive.

À compter des années 1860 et à côté de réels succès, telle, en 1879, la création du félibrige de Paris, les diverses dissidences du mouvement félibréen finissent en effet par le politiser. Sous l'influence du pasteur Napoléon Peyrat, historien des Albigeois, une école languedocienne à tendance fédéraliste fait scission et fonde une revue *La Lausetto*, dirigée par le parnassien Xavier de Ricard et le poète Auguste Fourès. En 1892, un autre mouvement dissident de même nature se déclare, lancé par Frédéric Amouretti et Charles Maurras.

À cette date, la politisation de l'idéologie latine est un fait acquis. En dépit des divisions, le félibrige s'est doté d'une *Revue du Monde latin* fondée par le baron de Tourtoulon, "doyen des latinophiles français", en septembre 1883. Cet instrument de propagande poursuit son action jusqu'en novembre 1885. Fortement imprégnée du fantasme germanique, la revue se tourne vers l'Amérique du Sud (évidemment "latine"), mais aussi vers l'Afrique ou la colonisation. En effet, ses livraisons laissent une large place aux thèmes politiques et diplomatiques, et on peut lire dans ses colonnes que "la civilisation latine poursuit la Reconquista sur le continent africain".¹⁰

Une telle évolution du félibrige s'explique si on l'insère dans une évolution plus générale. À l'époque du second Empire, certains propagandistes de Napoléon III ont en effet imaginé une Union latine qui aurait pu servir de

⁸ Paul VALÉRY, *Regards sur le monde actuel*, Paris, Gallimard, p. 317.

⁹ Aubanel, Brunel, Mathieu, Mistral, Roumanille, Tavan, Giera.

¹⁰ "Politique et diplomatique", *Revue du Monde latin*, 1, 1883, p. 122.

contrepois à la poussée allemande. Parmi eux, Arthur de Grandeffe prône, en 1857, la reconstitution de l'Empire romain garant d'un "équilibre européen assuré par l'Union des races latines", puisque "les trois races française, italienne et latine n'en font qu'une au fond",¹¹ et qu'elle est même, selon Urbain Deschartes,¹² "la race prédestinée par Dieu pour semer le bon grain dans le monde".¹³ La défense des races latines au milieu du XIX^e siècle est donc devenue affaire de gouvernement, et c'est autour de ces projets plus ou moins orchestrés que se sont développés les différents programmes latins qui fleurissent à la fin du siècle, d'autant plus nettement que la "menace allemande" est plus visible.

Effectivement, au tournant du siècle, l'opinion entre en scène et se mobilise en faveur de la latinité. Nombreux sont alors les auteurs qui se penchent sur l'avenir du monde latin. En 1901, Louis Vauthier lance un cri d'alarme et appelle de ses vœux la fédération défensive des nations de langue latine. Le modèle latin se définit explicitement comme un modèle antigermanique. Il se veut une réaction économique et morale et un combat contre le stéréotype d'infériorité et de décadence attaché au méridional. Le panlatinisme trouve ici sa première expression.

En dédicace de son ouvrage intitulé *L'Union méditerranéenne*, Marc Amédée Gromier¹⁴ mentionne "les obstacles politiques, moraux et matériels", "les sacrifices" qui ont été les siens "pour continuer, jusqu'en 1888, [sa] campagne entreprise, il y a déjà plus de vingt ans, en faveur d'une Alliance Arméno-Gréco-Latine et d'une Union Douanière Méditerranéenne". Il s'agit de prendre une revanche et, en suivant l'exemple du Zollverein germanique, d'organiser un Zollverein latin.

"La présence des Anglais à Gibraltar, Malte, Chypre, Alexandrie, Port-Saïd –et l'établissement prochain des commis du Zollverein germanique à Tanger, Port-Mahon, Trieste, Salonique, Constantinople, Césarée, Tripoli– nécessitent un contre-poids immédiat. Si on ne l'établit pas, c'est en fait de l'équilibre européen."¹⁵

¹¹ Arthur de GRANDEFFE, *L'Empire d'Occident reconstitué ou l'équilibre européen assuré par l'union des races latines*, Paris, 1857, p. 99.

¹² Publiciste du second Empire.

¹³ Urbain DESCHARTES, "Des races et de leur mission", *Revue des Races latines*, juil. 1860, p. 18.

¹⁴ Marc-Amédée Gromier (1841-1913), a fait des études de lettres. Enseignant puis journaliste, il est l'auteur de nombreux ouvrages. En 1866, il participe à la campagne du Tyrol sous les ordres de Garibaldi. En 1869, il publie sous les auspices d'Edgar Quinet, de Jules Simon et d'Eugène Pelletan le programme d'une Union libérale contre l'Empire. Après des condamnations et un temps d'exil à Londres, Genève ou Florence, revenu à Paris en 1887, il se consacre uniquement à l'œuvre qu'il avait créée en 1865, l'Association internationale économique des amis de la paix, devenue en 1885 l'Alliance latine Zollverein méditerranéen et en 1886 l'Union douanière méditerranéenne. Il en dirigera le *Bulletin*, en même temps que la *Correspondance méditerranéenne* (1887) devenue la *Correspondance Gromier* (1892). Membre du syndicat de la presse socialiste qu'il contribua à fonder en 1893, membre du Comité de l'École sociétaire phalanstérienne, il se fit le propagantiste des idées de Charles Fourier.

¹⁵ M.A. GROMIER, *L'Union méditerranéenne*, Paris, Lefebvre, 1888, p. 15.

Gromier se réclame de Victor Hugo et de Garibaldi, promoteurs selon lui des Etats-Unis latins, il rêve à "une fédération latine comme [à] un grand acheminement vers l'universalisation de l'instruction et du travail et du bien-être". Il justifie son programme par le rôle historique majeur joué par la race latine qui "fonda l'unité de l'admirable empire romain"¹⁶ et au Moyen Âge "sauva l'Europe du cimetière mahométan et du dogme énervant de la fatalité".¹⁷ C'est elle encore qui

"voyage autour du monde, crée le système colonial, substitue le commerce maritime au commerce de terre et découvre les bases de l'économie politique".¹⁸ "Et depuis, comme avant en industrie, en littérature, en poésie, en peinture, en musique, en statuaire, quelle est la race disputant la palme à la race des Latins?"¹⁹

Question qui n'est pas sans réponse et s'inscrit ici dans une provocation magistrale. Enfin, pour achever cet hymne à la cause latine, Gromier insiste sur la plus grande gloire de la race latine

"d'avoir su réunir les trois parties du vieux monde en un seul tout, et d'avoir répandu les lumières et les bienfaits de la civilisation sur le monde barbare."²⁰

Du félibrige à Gromier, en passant par les théoriciens du second Empire, la latinité a donc donné naissance à une sorte de projet politique, l'Union latine face à l'Europe nordique. Dans le même temps, elle a pu se charger de valeurs négatives et porter en elle l'héritage de toutes les décadences. C'est ainsi que Léon Balzagette, auteur, en 1903, d'un *Problème de l'avenir latin*, évoque "le péché originel des sociétés latines", victimes selon lui d'une pathologie dont l'origine réside dans la perte de l'individualité ethnique, l'extension et la pénétration du romanisme, la substitution de l'Eglise à l'Empire, ce qui explique l'état inférieur actuel du monde latin. Il stigmatise les aspects contradictoires et mobiles de l'esprit latin: "L'impuissance d'agir, contrepartie de l'excès verbal, telle est la plus funeste des maladies dont l'âme latine est atteinte."²¹

La latinité rencontre ici le thème de la décadence, un des thèmes les plus féconds de cette fin de siècle, avec l'opposition entre Germains et Latins, ou, encore, Barbares et Civilisés (étant entendu que les Barbares ne sont pas nécessairement ceux auxquels on pense).

"Les peuples situés au-delà du Danube et du Rhin, précise Balzagette, sont demeurés eux-mêmes, hors des atteintes du romanisme. Ils ne sont ni adultérés ni faussés, ils sont restés droits et purs."²²

¹⁶ *Ibid.*, p. 21.

¹⁷ *Ibid.*, p. 22.

¹⁸ *Ibid.*, p. 23.

¹⁹ *Ibid.*

²⁰ *Ibid.*

²¹ Léon BALZAGETTE, *Le problème de l'avenir latin*, Paris, Librairie Fischbacher, 1903, p. 96.

²² *Ibid.*, p. 51.

Ce constat souligne surtout la profonde inadaptation des peuples latins au monde moderne. Balzagette livre une vision stéréotypée et irréconciliable du Nord et du Sud. Il y a de quoi désespérer pour l'avenir d'une race primitivement usée, dénaturée qui a "perdu son énergie de fond".²³ Le monde latin est "un monde-femme" et sa seule issue consiste en sa "délatinisation".

Cette thématique se développe alors outre-Rhin, principalement au travers de la réinterprétation d'un texte, la *Germanie* de Tacite, redécouvert au XV^e siècle et dont Michael Werner a retracé l'histoire.²⁴ Ce texte s'avère fondateur de l'identité nationale allemande et participe de l'entreprise de revalorisation du passé patriotique. Même si l'identité nationale s'appuie sur le jugement de Rome (Tacite), il s'agit de transformer l'infériorité culturelle en supériorité morale fondée sur la simplicité des valeurs éthiques en dénonçant la décadence de Rome et des races latines. De ce point de vue, il semble exister une opposition et une complémentarité entre germanisme et culture classique.

En fait, les sentiments d'appartenance à la Méditerranée et à la latinité se superposent le plus souvent lorsqu'il s'agit de réinterpréter le visage de la civilisation et de la barbarie. La latinité comme la Méditerranée se prêtent donc à des lectures multiples et contradictoires. Selon les cas, elles peuvent être porteuses d'avenir ou symboles de décadence, et ainsi opposer ou rapprocher les deux rives. En effet, les discours et les imaginaires latins et méditerranéens renvoient pour l'essentiel à des représentations partagées d'un espace privilégié. À la différence de la latinité, le concept méditerranéen peut aussi se concevoir comme une synthèse intégrant l'élément grec ou musulman au même titre que la latinité (même si on peut aussi le concevoir comme une frontière entre Europe et Orient). Aussi les ancrages politiques à l'œuvre dans la latinité heurtent-ils dans les années vingt les partisans d'un humanisme méditerranéen. Ainsi, Gabriel Audisio, ardent patriote méditerranéen, s'élève vigoureusement contre les tenants d'une hégémonie latine et dénonce

"la trop facile *latinité*! La politique, la littérature, le sentiment se la disputent. On sait, précise-t-il encore, avec quelle allégresse l'éminent hagiographe d'Augustin d'Hippone, M. Louis Bertrand, supprime les douze siècles d'Islam qui ont pesé sur le Maghreb, avec quelle foi il fait appel à la conscience latine des peuples musulmans nord-africains. Je n'ai guère plus d'indulgence pour les autres généralisations qu'on impose à ma mer, l'hellénique, la byzantine ou la phénicienne: pour moi, les thalassocraties orientales, le miracle grec et ses amphictyonies, l'empire romain, la catholicité et, plus près de nous, les chimères d'un Charles Quint, d'un Napoléon, d'un Mussolini lui-même, ne sont que des "moments", des aspects transitoires de l'éternelle Méditerranée."²⁵

Quel que soit leur point d'ancrage, les discours se rejoignent en épousant la forme ambiguë d'un compromis qui entend englober l'ensemble des valeurs de la

²³ *Ibid.*, p. 66.

²⁴ Michael WERNER, "La Germanie de Tacite", *Le Débat*, n° 78, janv.-févr. 1994, pp. 42-61.

²⁵ Gabriel AUDISIO, *Jeunesse de la Méditerranée*, Paris, Gallimard, 1935, p. 12.

civilisation occidentale. C'est en cela que le concept de Méditerranée établi comme matrice de cette civilisation franchit le seuil des idéologies politiques. Mais se réclamer de cet héritage autorise des dérives politiques qui sont de l'ordre de la réappropriation et des correspondances entre passé et futur au nom d'un présent figé dans l'inaltérable permanence de la Méditerranée. Et cette idéalisation des valeurs cache mal les dissonances à l'œuvre dans ces discours, d'autant plus que la multiplicité des perceptions de ce Sud se mesure à l'échelle de l'Europe. Prétendre à l'universalité de la latinité ou de la Méditerranée devient le lieu d'une affirmation d'autres valeurs. Valeurs de droite lorsque la latinité est le moyen le plus sûr de rapprocher la France et l'Italie dans l'horizon du fascisme. Mais aussi valeurs humanistes, régionalistes. Comme si les discours sur la mer n'étaient au creux des années 1920 que le creuset d'autres discours.

ÉCHOS ET REFLETS

LOUKIA DROULIA

REFLETS ET RÉPERCUSSIONS
DE L'EXPÉDITION FRANÇAISE EN GRÈCE

Les travaux de recherche qui étudient le contact du monde occidental avec l'hellénisme révolutionnaire du début du XIX^e siècle se réfèrent ordinairement aux documents qui témoignent des sentiments divers et souvent contradictoires éprouvés sur place par les visiteurs –voyageurs, volontaires, chargés de mission et autres. De leur enthousiasme pour les Grecs que, avant de venir dans le pays, ils considéraient en règle générale comme les descendants de glorieux ancêtres, ils passaient souvent à l'indignation. Cela dépendait à chaque fois de la situation à laquelle ils se trouvaient confrontés: batailles héroïques ou actes sauvages noircissant l'éclat d'une cause juste et belle provoquaient, selon le cas, des descriptions enthousiastes, des jugements sévères ou des condamnations sans appel. Le contrecoup de ces premières impressions, mais également de celles qui suivirent, inscrites dans des textes divers qui circulèrent très largement en Europe occidentale, est bien connu. Rapports, comptes rendus, récits, mémoires, essais rédigés par des historiens, écrits d'inspiration romanesque, recueils poétiques, correspondances de journalistes, lettres ont conservé et diffusé ces témoignages, qui se signalent tantôt par leur point de vue subjectif, tantôt par un effort pour considérer les choses de façon plus objective. Ainsi cet enthousiasme est-il fondé, mais la déception et la colère se trouvent tout aussi justifiées, si l'on tient compte de la dure réalité que ces adorateurs passionnés de l'Antiquité, ces militaires de carrière, ces philanthropes engagés volontaires ou encore ces aventuriers de toute sorte à la recherche de moyens de survivre n'étaient pas le moins du monde préparés à affronter.

Pourtant, cette médaille a aussi un revers: le peuple grec –ses dirigeants politiques et militaires, ses représentants spirituels, le monde des villes et celui des campagnes–, cette mosaïque complexe composée de Grecs de la métropole et de ceux de la diaspora, avec des expériences et des vécus très divers, des niveaux d'éducation et de culture non comparables et, par suite, une capacité différente à saisir les événements et les comportements des étrangers en général, à les comprendre. Ce peuple grec, marqué par l'enseignement de traumatismes plus anciens, reçoit à nouveau, à la fois avec un très profond désir et une grande

méfiance, des "offensives" d'amitié et de protection qu'il a payées cher dans le passé. Que pensent ces gens, comment voient-ils tous ces éléments étrangers qui sillonnent leur pays pour, à ce qu'ils disent, leur porter assistance en ce moment suprême de leur restauration nationale? S'il nous est relativement facile de concevoir les réactions souvent mitigées des gens éduqués, de ceux qui ont la possibilité d'écrire leurs pensées et leurs sentiments, il n'en va pas de même pour ce qui est de la foule des autres. Tel mot ou telle expression fugitive peuvent néanmoins nous laisser entrevoir leur sentiment, naturellement plus difficile à interpréter si l'on veut rester proche de la réalité.

Ainsi, que l'expédition d'une armée française dans le Péloponnèse ait constitué un acte de philhellénisme ou une réplique à l'expansion russe en Méditerranée, qu'il se soit agi d'une entreprise philanthropique ou de l'installation de bases militaires dans la région et d'influence s'exerçant à travers le contrôle direct de l'armée grecque,¹ ce ne sont ni la politique officielle ni la diplomatie internationale qui retiendront notre attention. Ce ne sont ni les documents officiels échangés ni les traités signés qui constitueront les sources de notre recherche. Nous tenterons ici d'aborder la question de savoir comment les Grecs ont vu les étrangers, les Français notamment, à l'époque de la Lutte pour la libération en 1821, en prenant pour centre les missions françaises officielles. Comment et pourquoi les gens les ont-ils reçues ou rejetées, comment ont-ils été influencés par les éléments culturels nouvellement introduits ou les ont-ils intégrés?² Bien sûr, le récepteur ne définit pas seul ce rapport: il dépend également de l'émissaire, de son dynamisme, de sa volonté, de la façon dont il agit. Par-delà toute question d'extension commerciale et économique de leur sphère d'influence en Méditerranée orientale et du renforcement de leur position dans la solution du problème grec, les Français cherchaient également à étendre leur rayonnement culturel. L'éclat du *Grand Siècle* et, bien sûr, le prestige de la période napoléonienne n'étaient pas oubliés:

¹ Dans le cadre de sa politique extérieure et de son effort d'expansion vers les pays périphériques, la France avait souvent appliqué la méthode de l'organisation et de l'entraînement des armées étrangères, en acquérant ainsi une position de contrôle et d'influence. Le général Bonaparte lui-même avait cherché, en 1796, à être envoyé à Constantinople comme membre de l'équipe d'entraînement de l'armée ottomane (voir A.V. ASKENAZY, *Napoléon 1^{er}. Manuscrits de Napoléon 1793-1795 en Pologne*, Varsovie, 1919, pp. 105-109, document cité par Vassiliki PAPOULLA dans la revue *O Eranistis*, 13 (1976), p. 158), tandis que la même pratique, c'est bien connu, fut aussi mise en œuvre en Égypte. En ce qui concerne la Grèce, voir les remarques de Vassilis KREMMYDAS, "L'armée française dans le Péloponnèse (Contribution à l'histoire de la période de Capodistrias)" (en grec), *Peloponnesiaka*, t. XII (1976-1977), pp. 75-102.

² Je me hâte sur ce point de signaler l'opinion exprimée par Capodistrias relative aux soldats qu'il recherchait dans le "marché militaire" européen afin qu'ils aident à la lutte grecque; en les considérant aussi comme des porteurs de civilisation, il croit qu'ils pourraient transposer en Grèce "le bon ordre, l'industrie et les germes de la vraie civilisation". *Correspondance du comte J. Capodistrias, président de la Grèce, comprenant les lettres...*, publiées par E. A. BÉTANT, t. 1, Genève-Paris, pp. 202, 207. Cf. Despoina THEMELI-KATIPHORI, *L'intérêt français pour la Grèce dans la période 1828-1831* (en grec), Athènes, 1985, p. 47.

on peut dire qu'ils constituaient des modèles brillants qu'en héritiers de ces époques ils ambitionnaient de suivre et de restaurer, joignant à leurs visées économiques et politiques des buts culturels et éducatifs.³

Si nous ne distinguons pas, dans cette étude, expédition militaire et mission scientifique, c'est qu'il existe entre elles des recouvrements et des liens. La durée de leur séjour en Grèce est quasi identique; certains membres de l'une prennent une part active à la seconde, tandis que parallèlement d'autres Français, qui ne sont pas liés à ces expéditions de façon immédiate et officielle, en suivent à l'occasion les manifestations et les activités diverses ou y assistent. Certains ont même été intégrés de façon organique dans leurs travaux. Le corps expéditionnaire français de 14 000 hommes dirigé par le général Maison devait débarquer à Navarin en août 1828: la plupart d'entre eux réembarqueront huit mois plus tard, en avril 1829, laissant toutefois sur place une forte garnison sous les ordres du général Schneider pour garder, comme cela a été dit de façon officielle, les places fortes du Péloponnèse jusqu'à ce que la protection de la région soit totalement assurée. Le séjour de cette garnison se prolongera jusqu'en 1833, date à laquelle la venue du roi Othon est accompagnée de celle des corps bavarois. Entre-temps, des officiers français du corps expéditionnaire avaient été utilisés pour organiser l'armée grecque régulière. Ils demeurèrent en Grèce jusqu'à l'assassinat de Capodistrias, en septembre 1831. D'autres, appelés plus tôt par Capodistrias pour assurer l'entraînement d'officiers grecs du génie, prolongèrent leur séjour pour tenter d'achever les travaux entrepris: je veux parler, par exemple, de la triangulation et de l'établissement des cartes de la Morée puis des autres régions grecques.

Presque en même temps, en février 1829, la Mission scientifique française connue sous le nom de Commission scientifique de Morée était arrivée en Messénie sur la frégate *Cybèle*. Constituée de trois sections, Sciences physiques, Archéologie, et Architecture et Sculpture, elle avait pour but de collecter dans le Péloponnèse un matériel original très varié pour le présenter dans une série de publications analogue à celle que l'Expédition scientifique en Égypte avait fait paraître. Comme on le sait, cette Commission scientifique termina ses travaux en quelques mois. Toutefois, à ses sections se trouvaient intégrés, en raison de leur spécialité, des officiers du génie qui appartenaient au corps expéditionnaire ou qui étaient arrivés en Grèce plus tôt, en tant que volontaires ou comme invités du gouvernement grec. La présence française dans l'espace grec est donc à cette époque extrêmement forte, et pas seulement sur les champs de bataille. D'ailleurs, il n'est plus nécessaire de livrer bataille dans le Péloponnèse, puisque c'est alors que se réalise le départ des corps égyptiens, à l'issue d'accords préalables et de négociations diplomatiques. Cette vérité n'est cependant pas si

³ Amaury DUVAL, *Souvenirs (1829-1830)*, Paris, Plon, 1885, pp. 32-33; voir aussi J.-B.G.M.Bory de Saint-Vincent, *Relation du voyage de la Commission scientifique de Morée, dans le Péloponnèse, les Cyclades et l'Attique*, Paris et Strasbourg, Levrault, 1836, t. I, p. XVIII.

évidente aux yeux du peuple, exténué par un long esclavage et une guerre d'extermination qui a duré sept années. Du reste, cela n'est pas si important. Pour l'homme simple, épuisé, à qui il n'est pas possible de suivre et de saisir les machinations de la diplomatie internationale et les enchevêtrements mouvants d'intérêts, l'expédition française, l'occupation de la Morée apparaissent comme des messages optimistes de liberté, et c'est avec gratitude que l'on chante les louanges du roi Charles X.

Gratitude: un mot qui revient sans cesse sur les lèvres et sous la plume des Grecs, indépendamment de la question de savoir s'ils saisissaient les jeux diplomatiques et les approuvaient, ou s'ils étaient influencés et entraînés par des apparences qu'ils n'étaient pas bien en mesure d'analyser. Car il ne faut pas oublier que peu auparavant, juste trois ans plus tôt, la politique officielle française avait conforté Mohamed Ali d'Égypte dans la vision qu'il nourrissait d'étendre sa domination, de la rendre indépendante et, en annexant le Péloponnèse, de faire de la Méditerranée orientale "un lac intérieur", même si cela devait se réaliser au détriment de la Grèce.⁴ N'oublions pas non plus que des officiers français entraînaient l'armée égyptienne et lui donnaient des directives, au moment précis où leurs confrères étaient appelés à chasser Ibrahim Pacha du Péloponnèse, le même Ibrahim à qui le général Maison fait honneur en l'invitant à passer en revue le corps expéditionnaire français!⁵ Au moment précis également où d'autres, comme nous l'avons déjà dit, avaient été appelés à assurer l'entraînement de l'armée régulière grecque récemment formée et à

⁴ À l'encontre de la politique officielle de la France, certains Français philhellènes contribueront en 1825 aux efforts pour constituer une coalition gréco-égyptienne qui renforcerait en même temps l'influence française en Méditerranée; voir à ce sujet Spyros D. LOUKATOS, "Tentatives de coalition gréco-égyptienne contre les Turcs vers le milieu de la résurrection grecque nationale", *Péloponnésiaica*, t. VII (1969-1970), pp. 187-233. Dans ce travail est analysée la lettre assez connue de Jourdain (*Mémoires*) adressée à Ibrahim Pacha, ainsi que celle du colonel Fabvier à un ami, officier français dans l'armée d'Ibrahim, où l'on fait remarquer l'impossibilité de l'expédition des Égyptiens malgré la condition déplorable des Grecs. "Des hommes mal instruits, note Fabvier, vous auront peut-être fait une peinture inexacte de la situation de ce pays. Elle est loin d'être belle en apparence; mais, au milieu des désordres inséparables d'une si récente émancipation, il y a chez tous une force de volonté que rien ne pourra vaincre. Croyez ce que je vous dis, je connais le fond des choses. Et rappelez-vous que jamais la France n'a été plus forte qu'au milieu de cette anarchie, qui la faisait croire faible aux yeux des étrangers", *ibid.*, p. 232. Cette copie, inédite et sans signature, de la lettre que Fabvier avait envoyée ultérieurement à Jean Capodistrias pour son information se trouve aux Archives Générales de l'État, Secrétariat Général, dossier 74, 24-27 mai 1828.

⁵ Je signale ici le cas d'Amable Péliissier, tel que l'ont mis en relief les travaux récents de Valentine TSELIKA, "Journal manuscrit d'Amable Péliissier, concernant la bataille navale de Navarin" (en grec), communication lue au Symposium d'Art et d'Histoire, Monemvasie, 24 juil. 1993, et de Leonora NAVARI, "Servant of Two Masters? Amable Péliissier in Greece, 1827-28", in: *Mani. Témoignages sur l'espace et la société – Voyageurs et expéditions scientifiques (XV^e-XIX^e s.)*, Actes de Colloque, Limni, Aréopolis, 4-7 nov. 1993, Institut de Recherches Néohelléniques, FNRS, Athènes, 1996, pp. 295-304.

organiser l'École Militaire (*Scholé Evelpidôn*).⁶

Ainsi, bien que les militaires français se rendent compte avec mécontentement qu'ils n'ont aucun rôle essentiel à jouer sur la scène de la guerre, sur le théâtre de l'absurde dirions-nous aujourd'hui – à part une seule petite exception: les événements de Patras et du Fort de Rion où ils rencontrèrent une certaine résistance de la part des Turcs –, bien qu'ils se plaignent du comportement des Grecs à leur égard, ils interviennent, involontairement ou volontairement, de plus en plus dans la vie quotidienne du peuple grec: ils coexistent avec lui et le fréquentent inévitablement. Car, comme lui, ils doivent d'abord faire face aux problèmes très aigus de l'existence de tous les jours, à des vicissitudes diverses, aux maladies qui les déciment. Mais précisément, à travers la manière dont ils affrontent ces problèmes dans le cadre de leur propre mission, ils laissent parallèlement leur empreinte sur les affaires sociales et culturelles du pays, contribuant de la sorte au processus civilisateur. Bien sûr, il n'est pas facile d'évaluer à son juste prix cette contribution. Tout dépend, d'ailleurs, du point de vue que l'on adopte à chaque fois. La présence des Français dans le Péloponnèse fut-elle vraiment négative? Répondait-elle réellement, comme on l'a soutenu, à "des visées colonialistes et rapaces de la politique française"?⁷ Ou peut-on dire qu'en dépit des symptômes négatifs, quels qu'ils aient été, la "réception" fut positive? Il n'est pas facile de répondre à ces questions, car les témoignages de l'époque sont variés et souvent contradictoires. Pour connaître le climat d'alors, il est donc utile d'aller glaner, surtout dans la presse quotidienne et les souvenirs personnels de témoins oculaires, des renseignements et des données capables d'éclairer le problème.

La mission du corps expéditionnaire français fut considérée avec enthousiasme et soulagement par le peuple grec. La foule se massa pour l'accueillir, puis, là où il passait, le général Maison était salué comme un libérateur. De même que le départ du corps avait fait naître, à Toulon, des manifestations enflammées de philhellénisme et des compositions poétiques, son arrivée à Navarin fut source de joie et d'inspiration pour les Grecs. En plus des informations politiques et diplomatiques, les journaux du pays republièrent alors des chants français philhellènes et enthousiastes, soit accompagnés de leur traduction en grec, soit simplement traduits en langue archaïsante;⁸ de nouvelles compositions originales portant aux nues le soutien des Français dans le combat de libération vont

⁶ Pour le rôle du capitaine Pauzié, voir Const. L. KOTSONIS, "École militaire centrale (Evelpidôn) – Premiers examens, octobre 1829" (en grec), *Gratification amicale à Tassos Ath. Gritsopoulos, Péloponnésiaica*, t. VI (1985-1986), pp. 273-294.

⁷ V. KREMMYDAS, *art. cit.*, p. 100.

⁸ *Journal général de la Grèce*, n° 67, 3^e année, 12 sept. 1828, "Chant de départ pour la Grèce", signé CSUF, suivi d'une libre traduction grecque, en prose et en vers, à la feuille suivante; n° 68 (15 sept. 1828), "Chant des Français qui ont fait campagne en Grèce" (traduit en vers du français par K[=C].K.) (il s'agit manifestement de Const. Kokkinakis qui a aussi composé un dialogue en vers, voir note suivante); *ibid.*, n° 77, 3^e année, 17 oct. 1827, "Chant de patriotisme et de reconnaissance d'un jeune

maintenant faire leur apparition.⁹ Une question qui préoccupa beaucoup les dirigeants politiques, mais également l'opinion publique, était le désir de voir les Français se charger de la libération d'autres parties de l'espace grec, l'Eubée et la Grèce Continentale. Ce souhait était partagé par Maison qui cherchait avec insistance à intervenir de façon militaire, à donner, somme toute, un sens véritable à son expédition.¹⁰ Et le roi Charles X lui-même, avant que ses alliés aient pu réagir, en avait un moment pris la décision. Une ode composée par un Grec "d'Athènes" exprime l'espoir des Grecs et la tentative entreprise par le gouvernement pour persuader les Français de se charger d'opérations militaires en dehors du Péloponnèse.¹¹ S'adressant au général Maison qu'il compare au Titus de la nouvelle Rome, l'auteur l'invite, avec les "instruments de liberté" –ses collaborateurs–, à parachever leur œuvre en libérant aussi Athènes:

"Du temple de la liberté/Que vous avez élevé en Grèce/Hélas, les propylées restent en dehors!/Des pieds barbares dansent là-bas/Au cliquetis de leurs armes odieuses."

Et il termine:

"Ne pars pas, non, avant d'avoir au Théséion/Reçu le symbole de la paix,/Le rameau de l'olivier autochtone."

D'autres textes de remerciements qui expriment une "gratitude éternelle" à la France sont publiés dans la presse quotidienne ou conservés dans des collections d'archives,¹² tandis que les réjouissances organisées à Méthoni le jour de la fête du roi Charles 1^{er} et les discours de reconnaissance prononcés lors du départ des troupes françaises de Maison sont décrits par le menu.¹³ On trouve plus tard

Hellène", signé E... de V...ve [Eugène de Villeneuve], dont la traduction en prose fut publiée dans la feuille suivante du journal, n° 78, 20 oct. 1828.

⁹ *Journal général de la Grèce*, n° 73, 3^e année, 3 oct. 1828, "Embrassement de la Grèce". Dialogue versifié par C. KOKKINAKIS. Les personnages du dialogue sont la Grèce, Minerve, le chœur des Français. *Ibid.*, n° 75, 10 oct. 1828, "Chant du retour à la patrie, à l'arrivée des troupes victorieuses expéditionnaires françaises, en mètre sapphique", par Philippe J.[ean] de Thessalie.

¹⁰ De même que ses soldats qui s'impatientaient de cette inertie martiale. Une expression caractéristique de ce mécontentement constitue le poème d'un sous-officier français qui avait l'intention de le publier dans un journal français, le *Courrier d'Orient*, édité alors par Maxime Raybaud à Patras; comme refrain des onze strophes il y avait ce vers: "Avez-vous jamais vu la guerre?", cf. J. MANGEART, *Souvenirs de la Morée pendant le séjour des Français dans le Péloponnèse*, Paris, 1830, pp. 214-217.

¹¹ *Journal général de la Grèce*, n° 26, 4^e année, 30 mars 1829, "Chant pour l'Expédition française dans le Péloponnèse, de la part d'un Grec d'Athènes" (en grec).

¹² Voir à titre indicatif le "Discours de gratitude" (en grec) de J. LÉONIDIS, Égine, 26 avr. 1829 (*Journal général de la Grèce*, n° 43, 4^e année, 4 mai 1829), ou le "Discours prononcé devant Son Excellence le maréchal marquis Maison, patricien de France, etc., par Madame Efrossyni Skoufou et au nom des femmes grecques" (en grec). Le texte de ce Discours se trouve aux Archives Nationales de France (156 AP III dos. 4) et fut publié dans l'ouvrage de Xení BALOTI, *Maison, un grand philhellène* (en grec), Athènes, Elliniki Evroekdotiki, 1993, pp. 225-226. Un poème français intitulé "Les adieux des Grecs aux soldats français" de J. BONNAREL, provenant du même fonds, y est aussi publié.

¹³ *Journal général de la Grèce*, n° 79, 4^e année, 23 nov. 1829, pp. 311-312, rapport "De Méthoni, 25 octobre".

aussi des descriptions analogues de festivités à l'occasion du départ du général Schneider. Le récit du Français J. Mangeart, qui se réfère à la pratique courante dans les écoles, complète encore l'image des expressions de "gratitude". Ce mémorialiste a eu à maintes reprises l'occasion d'observer les habitudes scolaires à Patras. Il rapporte qu'à la fin des cours les élèves étaient incités par leur maître à réciter une prière pour la longue prospérité du libérateur des Grecs, le roi Charles X.¹⁴ Prière qui, semble-t-il, était également chantée par le clergé dans les églises, ce qui peut sembler paradoxal si l'on songe à la forte opposition religieuse entre orthodoxes et Église catholique romaine.

Qu'exprimaient donc toutes ces festivités? Étaient-elles dirigées en sourdine par la classe politique pour des raisons d'intérêts, comme on l'a soutenu,¹⁵ ou exprimaient-elles réellement les bonnes dispositions de la population locale? Utiles bien sûr au maintien du moral, elles reflétaient le sentiment général qu'inspirait la contribution des Français à la libération finale du Péloponnèse, sans que cela signifie qu'il n'existe pas de témoignages du comportement opposé. Les Français eux-mêmes vont souvent noter dans leurs écrits l'attitude négative des Grecs à leur égard: "Nous leur sommes aussi odieux qu'Ibrahim", note Cavaignac,¹⁶ tandis qu'un autre officier français notera dans une lettre que les Grecs ne voyaient dans l'armée française que quelques consommateurs de plus.¹⁷

Fréquente était l'accusation d'avarice portée contre les commerçants de tout acabit qui couraient les ports, et encore plus fréquente celle qui stigmatisait l'ingratitude des Grecs envers leurs libérateurs, leur paresse, leur manque de mémoire, leur indifférence enfin vis-à-vis de la liberté qu'ils avaient acquise. Naturellement, les conséquences d'un long esclavage ne sont pas chose facile à comprendre. Gratitude-ingratitude: ces termes reviennent sans cesse des deux côtés, illustrant de façon essentielle les divers points de vue et mentalités en présence.

Gratitude pour la restauration des places fortes détruites de la Morée. L'administration militaire française y avait veillé afin d'y loger ses hommes, mais également parce qu'elle pensait assurer de la sorte la liberté récemment conquise de ce nouveau petit État. Gratitude également pour la sollicitude avec laquelle seront combattues les maladies, si ce n'est que, dans ce domaine, les soins prodigués par les étrangers ne suffisaient pas: encore fallait-il que le peuple en saisît l'importance et se persuadât d'accepter les mesures préventives. La "réception" se heurte donc ici à des inhibitions mentales. Il est nécessaire de préparer les esprits, d'expliquer aux gens. Commentant la nouvelle publiée dans

¹⁴ J. MANGEART, *op. cit.*, p. 134.

¹⁵ Cf. Kyriakos SIMOPOULOS, *La Grèce de '21 vue par les étrangers* (en grec), t. 5, 1826-1829, Athènes, 1984, p. 464.

¹⁶ Eug. CAVAIGNAC, "Expédition de Morée (1828-1829)", *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} mai 1897, p. 59.

¹⁷ V. KREMMYDAS, *art. cit.*, p. 97.

le *Journal général de la Grèce* (n° 9, 1831) selon laquelle

"le maréchal de camp Schneider, administrateur des troupes françaises du Péloponnèse, a offert à notre gouvernement une vaccination antivariolique envoyée à sa requête par le ministre de la Guerre de son pays, et le gouvernement [...] immédiatement pris les mesures nécessaires à la diffusion de ce moyen préventif sur tout le territoire",

le maître Jean Kokkonis, initiateur de l'enseignement mutuel en Grèce, considère comme indispensable, pour se rendre plus persuasif, de recommander au peuple grec d'utiliser aussi ce vaccin en signe actif de gratitude envers le gouvernement et les Français.

"Le peuple grec, note Kokkonis, a le devoir de rendre abondamment grâce à la nation française pour tous les bienfaits qu'il en reçoit, et au gouvernement qui, lui aussi, se soucie de le protéger de la plaie désastreuse que représente cette maladie infectieuse. Il a le devoir de manifester sa gratitude à l'un et à l'autre bienfaiteurs par un acte, c'est-à-dire en recevant avec empressement ce cadeau. Nous espérons que tous nos compatriotes qui ont connaissance de la valeur de ce bienfait et se soucient de la santé publique inciteront avec insistance leurs concitoyens à faire vacciner sans crainte leurs enfants."¹⁸

"C'est avec gratitude que seront reçus au service de l'État grec les officiers et sous-officiers de toutes les armes du corps expéditionnaire."¹⁹

Avec satisfaction également seront reçus les membres de la mission scientifique qui

"est arrivée jusqu'aux rivages de la Messénie..., envoyée par le gouvernement français,"

comme le *Journal général de la Grèce* en informe ses lecteurs,

"pour faire des recherches sur tout ce qui est nécessaire pour compléter les connaissances de l'ancienne topographie, des ruines et des monuments artistiques conservés jusqu'à présent".²⁰

Je retiens ici la formule employée par le journal pour qu'apparaisse avec exactitude le vif intérêt manifesté pour les antiquités et leur importance pour les Grecs: les autres sciences, la géologie, l'histoire naturelle, l'hygiène, etc., ne semblent pas encore retenir leur attention. Ce qui intéresse avant tout, c'est de

¹⁸ *I Eginaia, Journal littéraire, scientifique et technologique*, publié une fois par mois par Georges APOSTOLIDIS KOSMITIS, n° 2, 15 mars 1831, p. 17. J. K.[okkonis] se hâte de présenter au journal *I Eginaia* (n° I, pp. 16-23, n° II, pp. 67-71) un résumé de toutes les références faites à cette maladie; sous le titre général *Sciences* et le titre spécifique *Médecine*, il publie un article intitulé "De la variole et de la vaccination" (en grec), dans lequel il ne néglige point de noter que ce vaccin "ne s'est fait connaître en Europe éclairée que vers le début du siècle dernier", grâce à Lady Montagu, épouse de l'ambassadeur anglais à Constantinople, qui en avait pris connaissance pendant son séjour là-bas.

¹⁹ V. KREMMYDAS, *art. cit.*, p. 87, où l'on trouve la publication d'un protocole secret, provenant du fonds Maison (13, dos. 3, 1/13 avril 1829), intitulé *Pro memoria*, signé en commun par Capodistrias et le général Maison.

²⁰ N°19, 4^e année, 6 mars 1829, p. 74.

faire connaissance avec l'héritage des Anciens, c'est le lien avec les ancêtres antiques: la première des nécessités est maintenant, pour la conscience publique, d'assurer la reconnaissance de l'identité nationale, de consolider l'espace géographique, d'éviter toute contestation de l'héritage culturel. Et les ruines antiques jouent un rôle important dans cette direction. Capodistrias a ordonné d'aider les Français dans leur tâche d'excavation. Cependant, il semble que dans certains cas les autorités locales n'ont pas suivi ces ordres de bonne grâce.²¹

Dès les années de la Lutte des Grecs pour leur libération, le Gouvernement provisoire s'intéresse de façon systématique à la sauvegarde des vestiges de l'Antiquité. Un article à ce sujet, stipulant l'interdiction de vendre et d'exporter des antiquités, sera inclus dans les décisions de la Troisième Assemblée Nationale de Trézène en 1827. Cet article, reconduit par la Quatrième Assemblée Nationale, sera amendé un peu plus tard pour satisfaire aux désirs de la Mission scientifique française,²² peut-être pour éviter que le peuple grec ne puisse sembler ingrat! Ses membres demandaient à emporter en France certaines des trouvailles archéologiques découvertes au cours de fouilles menées, entre autres lieux, à Olympie, suivant ainsi les directives de leurs supérieurs. Annonçant au général Maison l'envoi de savants en Morée et le plan des fouilles qu'ils avaient l'intention d'entreprendre sur le site antique d'Olympie, le ministre français de l'Intérieur considère comme juste

"que la France, dont les troupes de protection ont libéré la Grèce, soit la première à profiter de la richesse que le sol grec peut encore offrir à la science et aux beaux-arts".²³

Il est manifeste que la nation libérée qui s'efforçait de prendre la forme d'un État souverain ne s'était pas encore acquis le respect que lui devait la communauté internationale. Ainsi se poursuivait –et dans le cas présent, en position de force– l'active concurrence qui animait la collecte des antiquités. Elle s'était développée du temps de la domination ottomane sur cette région et constituait un trait caractéristique de l'ensemble de la "descente européenne" au XVIII^e et surtout au XIX^e siècle.

²¹ Voir à ce sujet une lettre de CAPODISTRIAS, *Journal général de la Grèce*, 3^e année, 1828, ainsi qu'une lettre du directeur de la section archéologique J.-J. DUBOIS (Pyrgos, 8 mai 1829) qui proteste auprès du commissaire de police de la ville de Pyrgos parce qu'il ne suit pas "les ordonnances si sagement rendues par [son] gouvernement", E. G. PROTOPSALTIS, *Documents historiques sur les antiquités* (en grec), Athènes, 1967, p. 89.

²² *Archives de Palingénésie grecque 1821-1832. Les Assemblées Nationales*, t. 2, Athènes, 1973, pp. 134, 188, cité par Angélique KOKKOU, *La sollicitude pour les antiquités en Grèce et les premiers musées* (en grec), Athènes, 1977, p. 49.

²³ V. KREMMYDAS, *art. cit.*, p. 99. L'auteur cite un extrait de cette lettre, qui se trouve aux Archives Nationales de France, 156 AP Maison 13, dos. 2, Paris, 15 nov. 1828. Pour l'Expédition française de Morée, voir la présentation documentée de St. PAPADOPOULOS, *La Grèce libre et la Mission scientifique de Morée. L'album Peytier* (en grec), Athènes, Banque Nationale de Grèce, 1971.

Mais l'article sur les antiquités ne fut pas le seul qu'il s'avéra nécessaire d'amender. Les interventions des Français concernaient également d'autres domaines. Ainsi les pressions exercées sur Capodistrias le contraignirent-elles à des rectifications analogues dans le domaine économique: on lui demandait de permettre d'importer des marchandises sans taxes, en dépit du fait que l'Assemblée nationale en avait imposé certaines pour subvenir aux frais de fonctionnement de l'État. Frictions et désagréments existaient donc, souvent couverts néanmoins par d'autres initiatives qui équilibraient ces impressions négatives: des témoignages rapportent ainsi que l'armée française distribuait de l'argent aux pauvres, gagnant ainsi leur gratitude.²⁴ Ces sommes provenant de quêtes réalisées parmi les soldats, il est possible qu'elles aient réellement représenté le produit de leur philanthropie, sans l'arrière-pensée d'agir ainsi uniquement pour conquérir l'opinion publique.

Il n'est naturellement pas possible de se référer ici à tous les cas. Toutefois, lorsque nous essayons de tirer des conclusions du nombre restreint d'exemples que nous venons d'évoquer, quelques lignes directrices apparaissent. Si nous admettons tout d'abord que, durant cette période précoce et difficile, les interventions étrangères étaient inévitables, l'impression générale est qu'à cette époque, en dépit de frictions et de réactions, la présence française dans l'espace grec a laissé des traces et des résultats positifs. Peut-être, bien souvent, le peuple n'avait-il pas encore dépassé de séculaires oppositions religieuses – "va-t-en, chien de Franc!", transcrita en grec dans ses *Mémoires* un Mangeart outragé.²⁵ Peut-être considérait-il aussi les étrangers d'un œil méfiant, peut-être ses dirigeants s'indignaient-ils de leurs interventions. Pourtant un rapide coup d'œil permet les remarques suivantes: tant dans le domaine de l'organisation de l'appareil d'État et de l'armée que dans celui de la reconstruction et de la vie sociale et culturelle du pays, l'influence française prend un relief particulier. Ceci n'est pas exclusivement dû à la présence française sur place. Nombreux étaient les Grecs de la diaspora, lettrés et étudiants fréquentant les universités françaises, phanariotes nourris de la culture de ce pays et commerçants voyageant à travers le monde, qui se firent les porte-parole de la culture occidentale. Pourtant, il n'existe aucun doute qu'en Grèce c'est en français qu'étaient imprimés les journaux destinés à informer les étrangers des affaires grecques, que français était le droit commercial que l'on choisit de traduire, que le "Café parisien" de Patras devança l' "Hôtel Grande-Bretagne" d'Athènes, qu'à Nauplie les dames commencèrent très tôt à suivre la mode française et que les romans français pénétrèrent rapidement, en version originale ou en traduction, dans le cercle du

²⁴ Voir à ce sujet V. KREMMYDAS, *art. cit.*, pp. 97-100. Il y rapporte d'autres formes d'intervention des Français dans les finances du pays (droits de douane, perception des droits de mouillage dans les ports du Péloponnèse du Sud occupés par les Français, etc.). Pour les quêtes réalisées par les soldats, l'auteur renvoie au livre de J. MANGÉART, *op. cit.*, p. 320.

²⁵ *Ibid.*, p. 59.

public des lecteurs. Dans tous ces domaines et dans d'autres encore, il faut à juste titre reconnaître l'influence de la présence française en Grèce et la "réception" de l'esprit et de la culture de la France par ses habitants.

Traduit du grec par Édith Karagiannis

GEORGES TOLIAS

LA LANTERNE MAGIQUE DE STAMATI BULGARI (1774-1842)

Quand nous avons proposé au comité de ce colloque sur la découverte scientifique de la Méditerranée de présenter une communication sur le cas marginal, de second plan, de Stamati Bulgari,¹ unique membre d'origine grecque des expéditions françaises de Morée, nous pensions qu'il serait utile d'évoquer ce personnage peu connu. Il nous semblait qu'en dépit du rôle secondaire que Stamati Bulgari joua à l'époque, il serait intéressant de l'étudier parce qu'il représentait, à notre sens, certains déplacements importants dans la conscience des Grecs contemporains, exprimant, par l'ensemble des positions qu'il adopta, une attitude nettement différenciée. Il s'agit d'un des rares "spécialistes" d'origine grecque, au demeurant fort médiocre, à n'avoir pas été entièrement absorbé par le milieu étranger qui le forma. Il voulut se consacrer, même momentanément et à la manière des Philhellènes, à la Grèce, en souscrivant à des idées opposées aux intérêts de sa "patrie d'adoption", ce qui lui valut une disgrâce définitive.

Il est remarquable que cette nouvelle attitude adoptée par Bulgari soit en relation avec la double expédition, scientifique et militaire, de la France en Grèce. Ce fait est loin d'être fortuit. En effet, l'Expédition de Morée marque un moment clef de l'histoire de la Grèce moderne et de ses rapports avec l'Occident européen. Elle marque une rupture, et en même temps un nouveau départ dans les rapports séculiers entre l'Occident et les réalités multiples du pays. On pourrait dire que l'Expédition constitue l'aboutissement de ce que l'historiographie grecque moderne appelle le "périégétisme" occidental en

¹ Sur Stamati Bulgari, la bibliographie est relativement pauvre. Nous signalons surtout l'article de Pavlos KYRIAZIS, "Stamatis Voulgaris, le combattant, l'urbaniste et l'homme", dans le volume *Les premiers techniciens grecs*, Athènes, 1976, p. 151 sq. (en grec). Plus récemment, dans un ouvrage étrange et curieux, paru sans mention du lieu ni de la date d'édition, les trois opuscules que Bulgari publia de son vivant ont été traduits et publiés en grec. L'ouvrage comporte cinq introductions, où foisonnent les détails sur la vie de Bulgari. Néanmoins, aucun souci de documentation ne caractérise ce texte, dont les divers auteurs gardent un silence anxieux et absolu au sujet de leurs sources. Il s'agit de Michalis POLITIS, Christos SALTAPIDAS, Christian PAPAS, Héléni SELLA-MAZI, *Stamatis Voulgaris, le premier urbaniste grec: ses textes*, traduction et commentaire, édité par Maro Kardamitsi-Adami. Nous nous référons dorénavant à cet ouvrage par l'abréviation: BULGARI, *Textes en grec*.

Grèce, et, en même temps, elle inaugure la longue période du soutien technologique de la Grèce moderne par l'Occident européen, par le fait que l'Expédition procède la première à la mise en place d'un mécanisme de transfert du savoir-faire occidental en Grèce.

Le "périégétisme", qui correspond à l'ensemble des relations des voyageurs occidentaux en Grèce au cours des temps modernes, aboutit en effet à l'Expédition scientifique de Morée. L'effort permanent, de la part de l'Occident européen, pour percevoir, analyser et diffuser une image appropriée et intelligible de la Grèce, conduit à l'interprétation globale et détaillée, proposée par les spécialistes membres de l'Expédition: le bric-à-brac ethnologique, antiquisant et romanesque, des observateurs pour la plupart isolés mène à l'étude complexe et documentée d'une académie en expédition.

L'existence d'une première structure étatique grecque, si élémentaire fût-elle, forme aussi un cadre déterminant. Cette structure, d'une part, permet aux savants français de travailler fructueusement, tout en profitant des résultats de leurs investigations et de leurs talents et, d'autre part, instaura les premiers mécanismes "nationaux" de gestion, par lesquels se définit une société dorénavant indépendante et dominante.

L'image de la Grèce issue des travaux de l'Expédition scientifique de Morée devait ainsi être la plus complète jamais réalisée jusqu'alors et, en même temps, la dernière de son genre. La présence des étrangers en Grèce s'accrut pourtant, et de manière spectaculaire, au XIX^e siècle. Mais elle était désormais intégrée dans les structures d'une société indépendante.

Le cas de Stamati Bulgari illustre bien certains aspects de ce déplacement hésitant. Car il n'était pas destiné à découvrir, comme les autres militaires et savants de l'expédition française, une composante grecque de la Méditerranée, mais une nouvelle manière de se sentir "grec".

"Je naquis avec l'amour des voyages: étant enfant, le peu d'argent que je recevais de mes parents, je le donnais pour voir à travers le prisme de la lanterne magique les villes des autres pays; j'écoutais aussi avec un plaisir infini les récits de mes compatriotes qui avaient poussé leur course jusqu'à Venise ! Car cette merveilleuse cité que je brûlais de voir était pour nous les colonnes d'Hercule; plus tard, la grande révolution française me transporta plus loin, et la vue de nouveaux pays fit croître de plus en plus mon goût prédominant..."²

Né dans le village de Lefkimi, à Corfou, en 1774, de trois ans le cadet de son compatriote, le comte Jean Capodistrias, qui fut son condisciple avant de devenir un jour gouverneur de la Grèce, Stamati Bulgari se distingua pendant le siège de Corfou par les alliés russo-turcs en 1799. On dit qu'il sauva le théâtre de San Giacomo et un bataillon entier de l'armée républicaine en désamorçant de ses propres mains un obus russe. Sa bravoure lui valut d'être aussitôt attaché à la

² *Souvenirs de Stamati Bulgari, chef de bataillon au corps royal d'état-major, en retraite*, Paris, 1835, p. 35.

garde de la ville, sur ordre du gouverneur, le général Chabot.³

Quand les Français républicains durent quitter les îles Ioniennes quelques semaines plus tard, Bulgari et certains de ses compatriotes "jacobins" furent embarqués avec eux. Parmi ceux-ci, un personnage devait jouer dans l'avenir un rôle décisif dans la vie de Bulgari: Nicolas Loverdo, alors secrétaire général du gouvernement central des îles.⁴

Une fois en France, Bulgari s'inscrivit au Collège des Quatre-Nations,⁵ puis reçut une instruction d'ingénieur militaire au Dépôt de la Guerre (1805-1808). En 1808, il entama sa carrière avec le grade de sous-lieutenant.

Il avait en outre un penchant pour la peinture. Les goûts artistiques de Stamati Bulgari forment un autre volet de sa personnalité, qui se situe hors du contexte de la présente communication. Il suivit les cours de David, puis de Gros, et confectionna plusieurs tableaux et dessins, aujourd'hui perdus pour la plupart.⁶ Il a en outre composé un petit essai intitulé *Examen moral des principaux tableaux de la Galerie du Luxembourg en 1818*, par lequel il rendait hommage à l'art de David. L'ouvrage fut publié entre 1832 et 1835.

À partir de 1808, il suivit les campagnes des armées napoléoniennes. Sa connaissance du grec et sa loyauté lui permirent d'obtenir des missions spéciales en Grèce, peut-être en compagnie ou sous la direction de Loverdo, qui travaillait secrètement dans la région à la même époque. Son dossier militaire s'étend longuement sur les missions secrètes accomplies par Bulgari entre les îles françaises, la mer britannique et le continent ottoman, sur son arrestation par les Anglais, son incarcération à Malte, sa libération, son séjour à Corfou et ses courses dans l'Épire d'Ali Pacha.⁷

Le hasard voulut que Bulgari rencontrât à nouveau en 1825 le général Donzelot, gouverneur général des îles Ioniennes, dont il devait être l'aide de camp en 1814-1815 et à qui il adressait les rapports secrets de ses missions. Donzelot était alors gouverneur de Cayenne; Bulgari en fit un portrait empreint

³ G. MAVROYANNIS, *Histoire des îles Ioniennes (1797-1815)*, Athènes, 1889 (en grec), vol. 1, p. 253; voir aussi P. KYRIAZIS, *op. cit.*, p. 152.

⁴ G. MAVROYANNIS, *ibid.* Nicolas Loverdo représente l'antithèse de Stamati Bulgari. Descendant d'une famille noble de Céphalonie, il étudie les sciences politiques à Padoue et à Paris et revient dans les îles lors de la première occupation française pour devenir aussitôt secrétaire du Comité de Salut Public. Il part avec les Français républicains et rejoint l'armée napoléonienne pour devenir général (1812) et comte d'Empire (1813). Loverdo a su s'adapter à la première Restauration. Conseiller de Louis XVIII, il fut nommé gouverneur de Bordeaux et finit sa carrière en 1830 avec l'expédition d'Algérie.

⁵ BULGARI, *Textes en grec*, p. 131.

⁶ Par son testament, Bulgari léguait ses dessins et ses tableaux (qui se trouvaient alors à Paris) à la Galerie de l'archevêque de Corfou. À la fin du XIX^e siècle, comme l'atteste G. Mavroyannis, "une de ses peintures, d'art fort médiocre, représentant Ulysse devant Alcinoüs, se trouvait à Corfou, au Palais de Monrepos". À Athènes, au musée de la Guerre, se trouve une autre œuvre de Bulgari: il s'agit d'une scène du siège de Missolonghi.

⁷ Transcrit et traduit en grec sans mention de la source dans Bulgari, *Textes en grec*, pp. 130-135.

de tendresse et de nostalgie pour leur passé glorieux:

"Le climat dévorant des Antilles avait tellement changé son physique qu'à peine je pus reconnaître ce fameux chef d'état-major de l'armée triomphante de Moreau, ce glorieux général d'Égypte et d'Italie, ce gouverneur si actif et si chéri des Ioniens, enfin, cet intrépide général, dont la division, formée en carré, culbuta, à la bataille de Waterloo, l'avant-garde de la cavalerie ennemie et arrêta pour quelque temps la marche victorieuse de ses légions.

Après m'avoir fait l'honneur de s'entretenir avec moi, il voulut bien aussi me garder à dîner: sa table était splendide comme par le passé, mais elle n'était plus égayée par ses saillies spirituelles et par ses intéressants récits; tout était affaibli en lui, hors son bon cœur..."⁸

Mais en 1809, la gloire napoléonienne était encore une réalité vivante. C'est précisément de cette période que datent les premières traces imprimées de Stamati Bulgari. Les *Annales des Voyages* de 1810, toujours fidèles aux conquêtes de l'Empire, publièrent des extraits de quelques-unes des lettres de Bulgari, datées de Corfou, au sujet de la "régénération" des îles Ioniennes après la longue crise morale, caractéristique de la décadence vénitienne: cette "décadence" dont on ne cessait d'accuser la vieille république afin d'excuser son démembrement honteux et son partage par les forces armées de la jeune République française. Cette même décadence, selon Stamati Bulgari, n'avait que trop atteint les îles grecques.

Selon Bulgari, "les Vénitiens qui se trouvaient dans les Sept Îles pouvaient se flatter d'avoir contribué à l'ignorance et à la corruption des habitants". Il citait l'exemple des guerres civiles qui avaient opposé entre eux les habitants de son village natal, le canton Alefchi à Corfou, et qui duraient depuis deux siècles. Il accusait les autorités vénitienes d'avoir trouvé dans ce conflit une source de profit. Chaque provéditeur n'étant nommé que pour trois ans, il n'avait devant lui que cette courte période pour s'enrichir: "Les provéditeurs aimèrent mieux laisser un libre cours aux troubles [d'Alefchi], afin d'en faire le sujet d'un procès qui se terminait, à chaque renouvellement du tumulte, par des amendes pécuniaires, et surtout par des cadeaux considérables pour le provéditeur." Ainsi les habitants avaient-ils opté pour des solutions situées en dehors des cadres administratifs et la chose n'avait pas tardé à dégénérer en une guerre civile permanente.⁹

Avec une rhétorique qui rappelait assez le discours de l'expansion de la Révolution, qui voulait régénérer les sociétés décadentes de l'Ancien Régime en Europe, Bulgari souscrivit aux idées de la Grande Nation et de l'Empire. Il attestait que "ces terribles querelles n'avaient cessé qu'avec le monstrueux gouvernement de Venise" et la mise en place par les Français d'un système administratif plus sain.

⁸ St. BULGARI, *Souvenirs*, op. cit., pp. 42-43.

⁹ G. TOLIAS, *La médaille et la rouille. L'image de la Grèce moderne dans la presse littéraire parisienne (1794-1815)*, Paris et Athènes, 1997, pp. 319-320.

Après la prise irréversible des îles par les Anglais, Stamati Bulgari rentra en France et partagea le sort de la plupart de ses compagnons. Il combattit à Waterloo, puis, après la chute définitive de Napoléon, fut éloigné pendant quelques années de l'armée française. En 1817, il fut naturalisé français.¹⁰ Comme l'attestent ses *Souvenirs*, il servit en 1823 en Espagne et, en 1825, fit partie de l'expédition du général Baudrant aux Antilles et à la Martinique. Cependant, la guerre d'indépendance hellénique ne le laissa pas indifférent. En 1825, il composa une sorte d'éloge en l'honneur de Byron, intitulé *Le Grec reconnaissant à l'ombre de Lord Byron*, qu'il ne publia qu'en 1835.¹¹

Nous arrivons ainsi à la période de l'activité de Stamati Bulgari qui touche de près les travaux de ce colloque: sa participation à l'Expédition de Morée et les travaux qui en résultèrent.

Stamati Bulgari ne faisait pas partie de l'Expédition scientifique de Morée, mais du cadre militaire qui permit et soutint la présence et les activités du corps des savants français sur la première portion libérée de la Grèce. Il était en effet membre de l'état-major général du corps expéditionnaire de Morée, commandé par le marquis Maison, lieutenant-général. Et ici encore, il jouissait d'un statut particulier: il était "détaché près du Président de la Grèce", tout comme l'ingénieur géographe Peytier, le capitaine d'artillerie Pauzié et la capitaine du génie Garnot.¹²

Nous ne serons pas loin de la vérité en suggérant que ces quatre officiers avaient été recommandés à Capodistrias par le puissant comte de Loverdo, qui avait lui-même décliné l'offre de commander l'expédition militaire de Morée, cédant sa place au général Maison. Cette hypothèse est renforcée par une lettre de Capodistrias adressée à Loverdo et datée de Poros, le 3/15 décembre 1828:

"... Il ne me reste qu'à vous tranquilliser sur la manière dont ont été reçus et sont employés les trois [*sic*] officiers français", écrivait le gouverneur. "Ils arrivèrent au moment où la peste rendait les communications difficiles, et lorsque je faisais moi-même le gardien des lignes sanitaires. Ils ont dû par conséquent souffrir de cette contrariété. MM. Garnot et Bulgaris furent envoyés plus tard à Tripolitza, et ils ont reconnu plusieurs grandes routes. Ils sont maintenant à Patras, occupés à remplir des commissions également importantes. M. Peytier se rend à Corinthe pour faire un travail de son ressort; mais n'[en] ayant pour le moment aucun à donner à M. Pauzié, j'ai dû le prier d'attendre. Cet officier ne pourra être utilisé que lorsque nous aurons les moyens de placer sous sa direction un atelier d'artillerie. Mais il faut plus encore; il faut qu'il puisse lui-même au moins comprendre le grec et articuler quelques mots dans cette langue. Cette condition est de rigueur pour que les étrangers puissent être employés utilement..."¹³

¹⁰ BULGARI, *Textes en grec*, pp. 6 et 134.

¹¹ St. BULGARI, *Souvenirs*, op. cit., pp. 33-34.

¹² *Corps d'expédition en Morée, État-major général*, feuille insérée à la fin du volume d'Alexandre DUHEAUME, *Souvenirs de la Morée...*, Paris, 1833, exemplaire de la Bibliothèque Gennadios à Athènes, Ind. 364. Outre Bulgari, un autre Grec, un certain Papadaki, interprète, figure dans cette liste.

¹³ Lettre de Capodistrias au comte de Loverdo, Poros, 3/15 décembre 1828, *Correspondance de*

Stamati Bulgari arriva en Grèce bien avant le corps expéditionnaire français. Il accompagnait le comte Jean Capodistrias lors de sa descente en Grèce et il faisait même partie de sa suite avec l'érudit André Mustoxydi et le poète et historien phanariote Rizo Néroulo:

"Le comte Capodistria, après s'être concerté avec les trois souverains qui prenaient le plus d'intérêt à la cause des Grecs, partit d'Ancône dans le mois de décembre 1827 sur un bâtiment de guerre anglais",

se souvenait Bulgari en 1831.¹⁴

"Je l'accompagnais, heureux de consacrer mes faibles moyens à sa noble entreprise, que je regardais comme le présage de l'indépendance de la Grèce, si vivement désirée et réclamée des hommes de toutes les opinions..."

C'étaient les débuts de l'État grec moderne, et le premier gouverneur a préféré se faire escorter de quelques intellectuels et techniciens grecs au lieu de la petite troupe de garde habituelle des princes.¹⁵ Le choix reste significatif et nous ramène à notre observation première concernant les spécialistes d'origine grecque qui décidèrent de mettre leur art ou leur talent au service de leur nouvelle patrie. Rizo Néroulo devait poursuivre une longue et belle carrière politique, abandonnant un peu tard ses prétentions littéraires;¹⁶ André Mustoxydi, autre compatriote de Capodistrias, devait remplir des fonctions importantes en Grèce libre, tout comme dans les îles Ioniennes britanniques;¹⁷ Stamati Bulgari fut sans doute le plus surpris: le gouverneur lui ordonna de tracer le plan des villes ruinées de la Grèce. Il se mua de la sorte, en l'intervalle de quelques mois, d'officier du génie en urbaniste: le premier urbaniste de la Grèce régénérée.

La correspondance de Capodistrias nous met en mesure d'évaluer à leurs justes dimensions les travaux de Bulgari. Le lendemain même de son arrivée, le 9 janvier 1828, il écrivait aux Démogérontes de la ville de Nauplie:

"Désirant venir une heure plus tôt m'établir au milieu de vous, je vous prie de seconder M. Stamatis Bulgaris, capitaine au service de la France et en semestre, dans l'accomplissement des commissions dont il veut bien se charger. Il vous dira quelles sont les réparations nécessaires à la maison de M. Xénos que j'occuperai provisoirement. Il verra aussi avec les ouvriers de votre ville quelles sont les réparations dont a besoin la grande maison du gouvernement, et ce ne sera qu'après

Capodistrias, publiée par A. BÉTANT, 4 vol., Genève, 1839, vol. 2, pp. 464-465.

¹⁴ Stamati BULGARI..., *Notice sur le comte Jean Capodistrias, Président de la Grèce*, Paris, 1831, p. 2.

¹⁵ Gr. DAFNIS, *Ioannis Capodistrias*, Athènes, 1976, pp. 551-552. Les autres membres de la suite de Capodistrias étaient le banquier I. Dombolis, ses secrétaires Georges Bizzo, Ami Bétant et N. Mavromatis, et ses deux domestiques.

¹⁶ D'où la remarque caustique, selon laquelle "Rizo n'a pas su renoncer à la muse avant qu'elle ne renonçât à lui", de A. R. RANGABÉ, *Histoire littéraire de la Grèce moderne*, Paris, 1877, vol. 2, p. 6.

¹⁷ Sur le parcours intéressant d'Andréas Mustoxydis, voir E. MANES, *Andréas Mustoxydis...*, 2 vol., Athènes, 1960 (en grec).

en avoir fait le devis qu'on pourra mettre la main à l'œuvre. M. Bulgaris est aussi chargé de jeter un coup d'œil sur l'état des fortifications de la place, et d'en faire un rapport au gouvernement. Veuillez conséquemment lui prêter votre assistance dans tout ce qu'il pourra vous demander à cet effet. Il logera provisoirement dans la maison de M. Xénos, et ne sera à la charge de personne."¹⁸

À la fin de mars de la même année, Bulgari et son collègue l'ingénieur Garnot furent chargés de la reconnaissance des routes et de l'inspection du château de Corinthe, et au début d'avril Bulgari et Mavromatis prirent en charge l'inspection de la ville de Nauplie, le recensement détaillé de ses habitants et la construction d'un quartier spécial pour abriter les réfugiés et les sans-logis. Par la même correspondance, nous apprenons que Bulgari fut chargé par le président de lever le plan de la ville d'Argos et de le rectifier:

"La ville d'Argos a fait des progrès notables et satisfaisants dans sa restauration. Pour peu que les habitants suivent un plan régulier, en rétablissant leurs maisons, Argos deviendra, par sa position et par le mouvement de commerce et de l'agriculture dont elle est le centre, une belle ville du département. C'est dans la vue de préparer les voies à ce résultat que vous profiterez de l'assistance que M. St. Bulgaris est disposé à vous donner. Il se rendra avec vous à Argos [la lettre est adressée au gouverneur de l'Argolide, Calergis], y lèvera le plan de la ville telle qu'elle existe actuellement, et il se bornera seulement à en rectifier le plan, en alignant les rues, et en donnant aux places une forme et un espace convenablement proportionné. Ce plan achevé, vous l'enverrez au gouvernement en l'accompagnant de vos observations. Vous recevrez alors une ordonnance par laquelle il sera défendu aux habitants de bâtir arbitrairement, et en sortant des limites fixées pour le plan susmentionné."¹⁹

Les lettres de Capodistrias nous permettent de suivre de près les mouvements de Stamati Bulgari dans le Péloponnèse. Après Argos, ce fut le tour de Tripoliza. Bulgari et le capitaine du génie Garnot y furent envoyés par le président afin d'y tracer le nouveau plan. Dans une de ses lettres, datée d'Égine, début d'août 1828, Capodistrias donne une belle image des priorités de son gouvernement en indiquant l'ordre des restaurations que les deux ingénieurs étaient invités à suivre dans la ville: l'église vient la première, ensuite l'hôtel de ville et enfin la partie du bâtiment qui devrait servir de prison et de caserne. Dans la même lettre, le président informe les deux ingénieurs de la somme que le gouvernement était en mesure de mettre à leur disposition. Elle était malheureusement fort modeste. Le président notait, sans aucune trace d'humour:

"Cette somme répondra, j'espère, soit aux reconstructions indiquées plus haut, soit au balayage des rues principales..."²⁰

Trois mois plus tard, Bulgari et Garnot semblent s'être acquittés avec succès de

¹⁸ Lettre adressée aux démogérontes de la ville de Nauplie, à bord du *Warspite*, 9/21 janvier 1828, *Correspondance de Capodistrias, op. cit.*, vol. 1, p. 385.

¹⁹ Lettre à M. Calergis, gouverneur de l'Argolide, Nauplie, 16/28 avril 1828, *ibid.*, vol. 2, p. 43.

²⁰ Lettre à Garnot et Bulgaris, Égine, 2/14 août 1828, *ibid.*, vol. 2, p. 262.

la mission dont le président les avait chargés. Ils prirent aussitôt la route afin de "rendre un service semblable à Patras".

"Les Turcs et les Arabes n'y sont plus", écrivait Capodistrias à Bulgari, de Poros, "mais ils n'ont laissé que des ruines. Les citoyens de cette ville autrefois si riche et si florissante accourent pour découvrir leurs foyers et demandent instamment au gouvernement des ingénieurs qui leur tracent des lignes d'après lesquelles ils bâtiront aujourd'hui des cabanes et plus tard, s'il plaît à Dieu, des maisons, des places, une ville..."²¹

Le tracé de l'alignement de la nouvelle ville de Patras par Bulgari n'est pas passé inaperçu des Français qui étaient sur place. Jules Mangeart, dans ses *Souvenirs de la Morée*,²² est un des rares membres de l'Expédition de Morée à le rapporter. D'après son témoignage, il semble qu'il étudia de près le plan de la nouvelle ville élaboré par "l'officier du génie français, employé auprès du gouvernement grec".

"M. Bulgari venait enfin de terminer le plan de la ville de Patras. S'il est exécuté ainsi qu'il a été conçu, nous pouvons assurer que la ville future ne le cédera ni en beauté ni en magnificence à nos plus jolies villes de France. Il y aurait en effet neuf places publiques, des quais, de vastes boulevards, de larges et longues rues parfaitement aérées, et de plus, trois portes principales qui s'ouvriraient sur les routes de Gastouni, de Calavrita et de Corinthe. Les fontaines n'y manqueraient pas non plus; car du temps même des Turcs, avant l'insurrection, l'on en comptait quatorze cent quatorze. Quelque spacieuses que dussent être la place projetée de la Concorde, et celle de la Reconnaissance, plus de cent mille habitants pourraient tenir à l'aise dans l'enceinte des murs, puisque cette nouvelle capitale de l'Achaïe couvrirait à la fois le sol de la ville du Moyen Âge et celui de la cité d'Auguste."²³

L'omission quasi systématique des travaux assidus de Bulgari dans les rapports et les relations des membres des expéditions françaises de Morée a dû être, d'une certaine manière, réparée par le président lui-même. Dans sa lettre du 7 février 1829, Capodistrias, après avoir félicité Bulgari du plan de la nouvelle ville de Patras, note:

"Nous joignons ici la copie de deux lettres que nous avons adressées en dernier lieu au ministère de SMTC. Vous verrez que, si le général en chef n'a pas parlé de vous dans ses rapports, vos services en faveur de la Grèce n'en sont pas moins connus du roi de France."²⁴

Entre-temps, la question de l'existence même de la Grèce n'était pas réglée. Le sultan refusait toujours de reconnaître le nouveau pays, malgré la pression des ambassadeurs occidentaux à Constantinople, la présence armée des Russes, l'occupation française de la Morée et le départ définitif des Égyptiens du sol grec. La question des frontières de la Grèce posait un autre problème. La France et l'Angleterre voyaient la Grèce libre se cantonner dans le Péloponnèse et les

²¹ Lettre à Bulgari, Poros, 29 octobre/10 novembre 1828, *ibid.*, vol. 2, p. 412.

²² Publiés à Paris en 1830.

²³ Jules MANGEART, *Souvenirs de la Morée...*, Paris, 1830, pp. 336-337.

²⁴ Lettre à St. Bulgari, Égine, 7/19 février 1829, *Correspondance de Capodistrias, op. cit.*, vol. 3, p. 37.

Cyclades, tandis que les Russes insistaient pour une frontière un peu plus large. L'action armée des Grecs en Grèce continentale devait être décisive.

Bulgari fut appelé à jouer un rôle actif dans ces ultimes combats de la lutte pour l'indépendance grecque, et cela malgré le fait que les plans d'expansion de Capodistrias avaient été condamnés par le gouvernement français. Il combattit à Missolonghi, il fut même l'ingénieur responsable du siège de Lépante, batailles toutes les deux décisives pour les premières frontières de la Grèce.

Nous touchons ainsi au cœur du problème, à savoir le rôle véritable de Stamati Bulgari auprès du gouverneur de la Grèce. Sur ce point, nous ne pouvons formuler que des hypothèses, étant donné que le matériel publié n'ouvre aucune perspective. Le contraste frappant entre l'évidence de son œuvre concrète et le profond silence qui entoure Bulgari permettrait de penser à une mission secrète auprès de son ancien condisciple, de l'ordre de celles qu'il accomplissait pour le compte de la France en Grèce sous le régime napoléonien. Si tel fut le cas, cette mission ne semble pas avoir été accomplie.

Bulgari fut en effet entièrement séduit et captivé par l'amitié du gouverneur, dont les convictions politiques profondes et la méfiance obscure lui échappaient pleinement. Dans l'apostasie naïve et honnête qu'il entreprend de Capodistrias en 1831, il admet ouvertement son admiration enthousiaste et livre dans une note la clef même de leur relation: l'amitié de Capodistrias tenait du magnifique; le gouverneur avait le talent d'inspirer ses proches.²⁵

L'amitié intime et confidentielle entre Capodistrias et Bulgari est attestée par une lettre, une des rares du gouverneur conçue sur un ton amical. Le 22 mai 1828, le comte Jean Capodistrias abandonna pour une fois le pluriel de majesté et ouvrit son cœur à Bulgari:

"À M. le Capitaine St. Voulgaris, Poros, 22 mai/3 juin 1828

Je vous remercie de vos lettres et du beau plan de Nauplie. J'approuve les noms que vous avez donnés aux différentes places et aux rues. Je vous autorise à baptiser aussi les autres, en prenant les noms, ainsi que vous venez de le faire, dans le principe d'offrir un hommage de reconnaissance aux braves qui se sont voués au service de la patrie. Tout autre principe serait faux et nuisible. Proposez à M. Calergis de me faire à son temps un rapport, et je donnerai un décret qui finira bien l'affaire.

Je réponds aujourd'hui à Tzavellas. J'aime à croire qu'il sera satisfait, si toutefois il y a moyen de satisfaire ces gens. Courage néanmoins, mon cher Bulgari; nous touchons au terme de nos angoisses. Quelque forte que soit la crise actuelle, à l'aide de Dieu nous en sortirons.

L'armée russe a déjà passé le Danube, et sous peu elle sera plus à la portée de sa Hauteur. Un corps d'armée considérable marche sur Erzeroum, et un débarquement va se faire sur Trébizonde. Ces opérations sont décisives. Le sultan souscrira aux conditions qui peuvent encore le sauver. Traversons les mois de juin et de juillet, et espérons que dès le mois d'août, nous saurons ce que nous allons devenir.

²⁵ St. BULGARI, *Notice sur Capodistrias*, p. 23.

Faites lire à M. Calergis la présente. Je ne lui écris pas en particulier, parce que je n'ai pas le temps. Dites-lui cependant que je le remercie de la manière avec laquelle il remplit sa place dans ce moment difficile.

Égine ne nous laisse pas sans quelque inquiétude. Cependant les mesures sanitaires sont aussi sévères que possible dans un pays ouvert, et où nulle police n'a jamais existé.²⁶

Dans les récits qui résultèrent de la double expédition française en Morée, presque aucune allusion n'est faite à la présence et aux travaux de Bulgari. Si son nom ne figurait pas dans les listes des officiers de l'état-major, on pourrait dire que le capitaine Bulgari ne vint jamais en Grèce. De plus, aucun rapport de ses activités ne fut jamais publié. Seuls ses propres témoignages nous éclairent au sujet de ses travaux et de ses relations étroites avec le gouverneur de la Grèce. Dans ses *Souvenirs*, publiés à Paris en 1835, Bulgari inséra le plan de la nouvelle ville de Patras et le plan du siège de Lépante accompagné de son rapport bref et concis adressé au comte Augustin Capodistrias, frère du gouverneur et commandant des troupes expéditionnaires en Grèce continentale. Ce sont les dernières traces imprimées de son passage en Grèce. Une notice aussi laconique que le reste accompagne ces documents:

"Patras, en Achaïe, était une ville des plus florissantes de la Grèce. Cette cité, si affectionnée par Auguste, fut détruite et reconstruite plusieurs fois, à cause de sa position, de la richesse de son sol et de son commerce. C'est sur ses dernières ruines que le président de la Grèce me chargea, en 1828, de tracer le plan d'une nouvelle ville.

Je joins à mes souvenirs ce plan autographié, celui du siège de Lépante, et mon rapport au chef de l'expédition de la Grèce continentale, qui m'avait fait l'honneur de me confier la direction des travaux de ce siège.

La place de Lépante était défendue par le fameux Kior-Pacha, qui, après une longue résistance, se rendit par capitulation, dans le mois d'avril 1829. Cette importante conquête amena celle de Missolonghi, où se termina, avec l'expédition grecque, ma carrière militaire."²⁷

Dans la *Notice sur Capodistrias* (1831), Bulgari fait allusion à plusieurs reprises à des travaux que le gouverneur lui avait confiés. Mais ces allusions restent très sommaires et viennent surtout illustrer les arguments qu'il expose en faveur des travaux de restauration lancés par Capodistrias en Grèce.

Le 8 mai 1829, le général Maison quittait la Morée, et avec lui les soldats de l'Expédition qui avaient survécu à la peste. Bulgari ne devait pas rentrer avec eux, occupé qu'il était aux derniers combats de la Guerre Grecque, en Grèce continentale. Ce n'est qu'au mois d'août 1830 que, atteint d'une grave affection pulmonaire, il dut renoncer à la Grèce et rentrer se soigner en France.²⁸ En 1831,

²⁶ Lettre à St. Bulgaris, Poros, 22 mai/3 juin 1828, *Correspondance de Capodistrias, op. cit.*, vol. 2, pp. 137-138.

²⁷ St. BULGARI, *Souvenirs...*, *op. cit.*, p. 58.

²⁸ BULGARI, *Textes en grec*, p. 134.

après l'assassinat de Capodistrias, profondément offensé dans sa dignité par les accusations de despotisme tyrannique qui venaient entacher la réputation posthume du gouverneur, l'honnête Bulgari entreprit de mener sa défense. Son texte, sommaire comme il sied à un vieux militaire, accuse les Grecs d'être diffamateurs, les primats d'être avides, les intellectuels arrogants, les militaires déraisonnables; en deux mots, il accuse tout le monde. Coray et Canaris ne sont pas épargnés dans cette apologie de la bienveillance et de l'effort surhumain du gouverneur.

La même année, il est promu au grade de colonel et il quitte l'armée l'année suivante, après trente-trois ans de service. Il voyage, publie ses *Souvenirs* et ses remarques esthétiques. En 1838, il rentre à Corfou et s'installe dans son village natal de Lefkimi, où il meurt en 1842, âgé de 68 ans. Son testament, rédigé en un mélange de grec idiomatique et de mauvais français, laisse une grande partie de sa fortune –non négligeable– aux pauvres de l'île. Le reste, quelques sommes modestes réservées à des parents et amis mises à part, forma un legs destiné à subvenir aux besoins de "tout Français miséreux qui échouerait à Corfou".²⁹

L'approche, même sommaire, de l'activité de Stamati Bulgari, seul membre d'origine grecque des expéditions françaises de Morée nous permet de revenir à nos hypothèses de départ.

Il y a, certes, son œuvre en Grèce: les plans de Nauplie, d'Argos, de Tripolitza ou de Patras. Sur ce point, les spécialistes expriment des appréciations plutôt partagées: les uns y voient un néoclassicisme fat et déplacé, les autres un urbanisme moderne assez subtil qui parvint à intégrer au tissu moderne de la ville ses étapes historiques révolues. Nous ne sommes pas en mesure de trancher. Néanmoins, nous décelons dans l'œuvre et l'activité de Bulgari en Grèce d'autres éléments, autrement significatifs.

Bulgari vint en Grèce en officier du génie, et se transforma, par la volonté du gouverneur, en urbaniste. De plus, il arriva en philhellène et se mua, sur place, en Grec:³⁰ un ancien capitaine de la Grande Armée qui, "saturé des misères de la Restauration", pour citer la belle expression d'un autre philhellène, le colonel Voutier,³¹ décidait de mettre ses talents et son épée au service de la Grèce.

²⁹ Registres des Testaments du notaire de Potamos, Constantin Kardamitzi, 14/26 juillet 1842, cité par P. KYRIAZIS, *op. cit.*, pp. 162 et 165.

³⁰ Ami Bétant, secrétaire de Capodistrias, dans sa notice biographique du gouverneur qui précède l'édition de la *Correspondance de Capodistrias*, considère Bulgari comme philhellène: "Sachant que des étrangers de toutes les couleurs avaient pris position sur le terrain encombré de ruines, le président réclama leur coopération sans exclusion ni préférence quelconque. Il employa Church, Fabvier, Hastings, Heydeck, Bisa, Dentzel, Alméida, Raiko, Stamatis Boulgaris, Trézel, et une foule d'autres sans leur demander de mot d'ordre, ni de profession de foi politique. La correspondance nous révèle tous les ménagements délicats qu'il savait prodiguer aux amours-propres des philhellènes, et l'habile persévérance avec laquelle il faisait tourner au profit de la chose publique les passions et les intérêts de chacun d'entre eux."

³¹ Olivier VOUTIER, *Découverte et acquisition de la Vénus de Milo*, Hyères, 1874.

Il devait donc tracer les plans des villes importantes du nouveau pays qui sortait des ruines d'une guerre de huit ans; nommer les rues et les places futures en choisissant les noms des combattants pour les unes et des concepts de l'unité nationale pour les autres (place de la Concorde, de la Reconnaissance...). Il devait en outre participer aux ultimes combats de la guerre d'Indépendance grecque, à Lépante ou à Missolonghi.

Véritable militaire, Stamati Bulgari n'était pas un homme à s'épancher en flots de paroles. Cela est évident quand on lit les pages malhabiles qu'il publia à la fin de sa carrière. Il ne sut pas donner une forme concrète à son sentiment vis-à-vis de l'émergence de la Grèce, ni dans son hommage maladroit à Byron, ni dans son naïve apologie de Capodistrias.

L'idée nationale lui était plus accessible par les sentiments. Encouragé par le gouverneur, il sentit que ce pays sortant des ruines et ravagé par la peste pourrait être le territoire d'une nation. Ce déplacement imperceptible est néanmoins enregistré dans sa correspondance avec le gouverneur: la Grèce est encore "leur patrie" en 1828, pour devenir "notre patrie" l'année suivante.³² Et c'est précisément ce sentiment primaire, intime et hésitant, inspiré surtout par le contact avec la personne même qui incarnait et signifiait à ce moment-là la nation grecque, qui devait lui permettre de dépasser ses limites incontestables et d'entrevoir, dans sa propre lanterne magique, la réalité nationale grecque.

³² St. BULGARI, *Notice sur Capodistrias*, *op. cit.*, pp. 46 et 52.

JEAN TUCCO-CHALA

LA RELATION DE BORY DE SAINT-VINCENT:
UN "REPORTAGE EN DIRECT" SUR LA GRÈCE EN 1829

La formule "reportage en direct", empruntée au vocabulaire du journalisme et des media modernes est évidemment anachronique, comme le soulignent les guillemets, et son application à la *Relation* de Bory peut apparaître parfaitement arbitraire. En effet, Bory ne fut pas un journaliste "reporter", mais un savant chargé de mission officielle (notre colloque s'intéresse à "L'invention scientifique de la Méditerranée"); son ouvrage n'est pas une suite d'articles de presse mais, d'abord, le tome premier d'une vaste publication de trois parties en 5 volumes in-folio avec un *Atlas* grand in-folio;¹ et même si son auteur avait eu l'intention d'envoyer directement de Morée des informations destinées à la presse, il n'aurait pu le faire, ayant pris et signé l'engagement écrit de ne rien publier ni communiquer sinon par l'intermédiaire obligé de la Commission organisatrice de l'Institut.²

Je crois pourtant que, si nous lisons encore avec intérêt la *Relation* de Bory, c'est parce qu'elle présentait, en 1836, les caractéristiques essentielles de ce qu'on appelle aujourd'hui la "littérature de reportage" que je définirais ainsi: – par son objet: trouver des informations d'actualité ou d'intérêt documentaire sur le

¹ Il faut préciser l'histoire et les modalités de publication des deux éditions de la *Relation*. La 1^{re}, la version officielle, commandée et financée par l'État, est publiée d'abord par livraisons, à partir de mars 1832, puis en volume en 1836 (dédicace au Roi du 1^{er} janvier 1836). Elle comporte un Avant-propos, 10 chapitres de texte (466 p.). La narration s'arrête au 5 juillet 1829, à l'arrivée à Monembasie; un bref Appendice (5 p.) reprend jusqu'à l'arrivée de Bory à Marseille à la fin de décembre. La 2^e est une version particulière, explicitement annoncée dans la 1^{ère} (Avant-propos, p. III et chap. VIII, p. 364) en 2 volumes, in 8°. Le tome I paraît à la fin de l'année 1836 (dédicace à la Reine du 1^{er} novembre). Le tome II est daté de 1837-1838. Le découpage du texte est différent de celui de la 1^{re} édition (39 chapitres au lieu de 10 et la narration détaille (chap. 37 et 38) le dramatique sauvetage de la Section de Monembasie à Nauplie, ainsi que le début de la croisière de Bory dans les îles (ce récit s'arrête à Syra, alors que le titre de l'ouvrage annonce le voyage dans les Cyclades et l'Attique). Un *Atlas*, gr. in-fol. (1838), l'accompagnait, version simplifiée de l'*Atlas* de l'édition officielle. L'éditeur des deux versions est le même: Paris, Librairie de F.G. Levrault.

² J'ai reproduit le texte de l'Instruction réglementaire dans mon édition de *La Grèce moderne* d'Edgar Quinet (p. 429), Paris, Belles-Lettres, 1981. Charles Lenormand publia néanmoins des articles politiques sur la Grèce dans *Le Globe* et des "Souvenirs de Morée" sous forme de lettres à sa femme dans *La Revue de Paris* entre août 1829 et oct. 1830; quoique membre de la Section d'archéologie il s'en est toujours considéré comme indépendant.

terrain (investigation); – par sa méthode: les recueillir directement à leur source humaine (communication); – par son but: les rapporter rapidement pour un large public, avec objectivité mais non impersonnalité (diffusion).³ Définition qui me semble très proche des déclarations d'intention de Bory, très précis sur le caractère particulier qu'il a voulu donner à la seconde édition de son livre, ouvrage de vulgarisation –au sens non péjoratif du mot– proposé à un large public, écrit avec naturel et simplicité, présentant les hommes et les lieux qu'il a vus, et non plus –comme a pu paraître sa première édition– un grand livre de luxe, essentiellement scientifique, destiné aux seuls spécialistes.⁴

I. L'investigation sur le terrain

À la tête de sa *Section des sciences physiques*, Bory a la mobilité d'un "grand reporter" et ses mouvements sont incessants, avec des étapes parfois fort longues. Si le 4 mars il parcourt "en se détournant à chaque instant du chemin" (I, 108) les deux lieues qui séparent Navarin de Modon, le 25 juin il accomplit le trajet Sparte-Gythion en quinze heures de marche (II, 284). La colonne avec laquelle il a exploré la Morée est assez importante (quinze à vingt hommes): des Français – les huit membres de la Section, son valet Villars, et les sapeurs du génie (quatre à six) d'escorte; des Grecs – l'interprète, le cuisinier André, le ou les guide(s), les "agogiatis". Les bagages (tentes de l'armée, armes, provisions, matériel scientifique) sont transportés par des mulets de location. Le déplacement est lent et presque toujours à pied, rarement à cheval ("tout officier

³ Voici trois "définitions" du reportage, faites selon des critères différents. Définition "littéraire" de Jean-Paul Sartre (Présentation des *Temps modernes*, p. 30: "Nous étairions ces documents par des enquêtes et des reportages. Il nous paraît que le reportage fait partie des genres littéraires et qu'il peut devenir un des plus importants d'entre eux. La capacité de saisir intuitivement et instantanément les significations, l'habileté à regrouper celles-ci pour offrir au lecteur des ensembles synthétiques immédiatement déchiffrables sont les qualités les plus nécessaires au reporter" (*Situations II*, 1948). Définition "linguistique" du *Trésor de la langue française* (t. XIV, 1990): "Reportage– 1) Action de recueillir à leur source des informations d'actualité ou d'intérêt documentaire et de les relater directement, aussi objectivement que possible, pour le compte de la presse, de la radio ou de la télévision. 2) (par métonymie) Enquête destinée à être publiée, rédigée par un reporter ou par un autre journaliste, à partir d'informations prises sur le vif." Définition "technique": *Dictionnaire multimedia* par C. Leteinturier (éd. Eyrolles, 1990): "Reportage– Genre journalistique considéré comme le plus noble. Non seulement le journaliste rend compte de l'événement, mais il laisse intervenir sa sensibilité, sa personnalité à la fois dans le choix des faits, mais aussi dans le récit qu'il en donne, le traitement qu'il en fait."

⁴ Avant-propos de la 1^{re} édition (p. XII): "...Je consacrerai aux détails qu'il m'a fallu omettre ici un autre ouvrage...; afin de mettre ce nouveau livre à la portée de toutes les classes de lecteurs, on n'en fera point une entreprise de luxe, et, en élaguant de ses pages les choses que tout le monde ne voudrait pas se donner la peine de comprendre, j'y raconterai avec naïveté ce que j'ai vu et ce qui m'est arrivé, quand ce qui m'est arrivé et ce que j'ai vu aura rapport aux hommes et aux lieux." L'Avant-propos de la 2^e édition reprend et développe cette annonce (pp. XII et XIII).

de cavalerie et casse-cou que je suis" I, p. 175) et pour une course urgente et rapide; plusieurs fois en bateau (barques ou caïques pour l'excursion à Sapience ou dans la baie de Navarin, brick pour la croisière autour du Magne oriental ou dans les Cyclades, rapide "pyroscaphe" pour le sauvetage des malades de Monembasie).

Bory a pu, ainsi, pratiquer des modes d'observation précis et variés. Ceux du naturaliste et botaniste qu'il est, constituant son herbier, mais s'indignant aussi à la vue des oliviers coupés et brûlés par les soldats d'Ibrahim en Messénie où "ils ont fait la guerre à la nature" (I, p. 165). Comme en Espagne vingt ans avant, il fait des relevés géographiques et topographiques, note la température et l'altitude. Dessinateur habile, il fait des croquis qui complètent ceux du peintre de la Section, Bacciét, et seront reproduits par la lithographie dans la *Relation* et dans l'*Atlas*. Il a le goût de l'escalade, faisant des descentes acrobatiques et même dangereuses dans le lit escarpé de la Néda (I, p. 381) ou à la recherche des cascades de l'Iri/Eurotas (II, p. 348), grim pant au sommet de l'Ithôme en Messénie (I, p. 454) ou faisant l'ascension du Taygète par la face ouest, la plus difficile (II, p. 25). Il lui arrive même de faire des recherches archéologiques: ruines antiques en Arcadie (Thuria, Gortys, Lycossure, Pallantium) ou monuments religieux byzantins. Il fait aussi explorer par ses adjoints des régions qu'il ne visite pas lui-même, missions particulières faites en fonction des compétences de chacun et dont ils lui rendent compte, par exemple, l'excursion de Sextius de Launay dans l'éparchie de Phanari, fidèlement rapportée par Bory (II, chap. XXVIII).

Comme tout bon reporter-explorateur, notre savant a payé de sa personne et travaillé sur le terrain. S'il n'a pas fait –et pour cause!– de reportage photographique, les très belles lithographies de son peintre Bacciét en tiennent lieu et ont grande valeur documentaire: l'arrivée de la Section à Scardamula dans le Magne (pl. XXII) est une des meilleures et complète admirablement le texte de la *Relation* (II, pp. 119-120).⁵

II. La communication avec les hommes

Cette lithographie, qui évoque la rencontre entre le chef maniote Mourdzinos et notre voyageur-enquêteur, illustre parfaitement le souci de ce dernier pour les hommes et pas seulement pour les lieux. Les Gascons sont réputés hâbleurs, les Grecs adorent le "logos": ils étaient faits pour s'entendre..., au propre et au figuré, pour communiquer.

⁵ *Relation*: "Mourdzinos descendit civilement vers notre camp... et Bacciét vint m'avertir dans la matinée qu'on le voyait arriver par le lit pierreux du torrent qui séparait le bois d'oliviers où se dressaient nos tentes, de l'escarpement couronné par sa tour; je me hâtai de sortir au devant de lui (voyez pl. XXII)."

Bory a donc questionné partout en Morée, mais il ne connaît pas, ni ses adjoints, le grec moderne. Il a quelques souvenirs du grec classique, peu utiles, surtout en raison de la prononciation.⁶ Le rôle des interprètes sera alors primordial. Celui que Bory a recruté à Navarin l'accompagnera constamment, jusqu'à Monembasie où il sera terrassé par les fièvres qui ont entraîné la dissolution de la Section. Bory l'utilise très souvent (le préfet de Modon est un des rares Grecs parlant français, I, p.135) et note que son rôle était parfois difficile (II, p. 149), qu'il était "intelligent, mais trop léger et trop hâbleur" (II, p. 149).⁷ Parfois aussi Bory communique par écrit, par exemple avec Georges Mavromichalis à Kalamata:

"Il écrivit son nom sur mes tablettes et c'est de la main dont il y ajouta des protestations d'amitié qu'il a frappé plus tard le chef de l'État" (II, p. 186).

Quels sont les interlocuteurs que Bory "interviewe"? Certes des compatriotes, comme ces officiers français qu'il rencontre "faisant leur tour de Grèce" et surtout des anciens compagnons d'armes (Soult, Rosamel, Bougainville). Mais il ne s'attarde pas avec eux. Ce sont les Grecs qui l'intéressent.

D'abord des personnages "officiels" et notamment le gouverneur Capodistrias.

Bory relate avec une très grande précision les longues conversations, d'ordre politique, échangées à Modon (I, pp. 339-348) et à Argos (II, p. 392); on qualifierait aujourd'hui ces lignes de "reportage diplomatique". Nous pouvons aussi qualifier de "portraits d'actualité" ceux de héros de la guerre d'Indépendance: Colocotroni, rencontré à Carithène et dont la carrière mouvementée est évoquée (II, chap. XXX et XXXI), et Nikitas, dont il loue le courage, la bonté et la modestie (II, pp. 47-49). Les primats du Magne forment aussi une galerie de figures hautes en couleurs: Mourdzinos, Mavricopoulo, les Mavromichalis.⁸

⁶ À Sapience (I, p. 136) Bory se trouve "au milieu de marins parlant une langue où se reconnaissent des mots que nous avait appris le *Jardin des racines grecques*". En Arcadie, son adjoint Delaunay lui apporte cette précision: "Je commençais à les comprendre assez bien; mais quand je voulais dire quelques mots je prononçais tout de travers et personne ne m'entendait."

⁷ *Relation* (II, p. 103, note I): "De légères différences, qu'on pourra remarquer entre cette histoire des beys du Magne et ce qui en a été rapporté dans le tome 1^{er} du grand ouvrage de la Commission scientifique, viennent de corrections qu'y a faites Mavrico-Poulo lui-même, auquel j'avais envoyé ma relation, et que mon interprète avait mal compris sur quelques points de son récit". Je pense à Montaigne, interrogeant à Rouen des Indiens d'Amérique: "Je parlai à l'un d'eux fort longtemps; mais j'avais un truchement qui me suivait si mal et qui était si empêché à recevoir mes imaginations par sa bêtise que je n'en pus tirer guère de plaisir", *Essais*, I, 31, "Des Cannibales". Bory est plus indulgent pour son interprète que Montaigne.

⁸ Pour des détails sur ce point précis, je renvoie à ma communication au *Colloque sur l'histoire de Mani (XV^e-XIX^e s.)* à Gythion-Aréopolis, 4-7 nov. 1993: "Bory de Saint-Vincent à la découverte des Maniotes en 1829" (*Actes* à paraître).

Mais surtout Bory est à l'écoute du "peuple", qu'il rencontre à chaque pas de sa lente progression. Notables locaux, comme le démogéronte de Philiatra (I, p. 364), religieux, comme les deux évêques en route vers Modon et qui lui content la misère de leurs églises (I, pp. 306-312), de simples "papas", des moines avec leur "higoumène" à Messène (I, p. 466). De simples pêcheurs, de nombreux paysans l'arrêtent, et parfois le contact est rude: des bergers qui, pour être d'Arcadie, lui semblent plus redoutables, avec leurs terribles chiens contre lesquels il faut se défendre, que les bandits "klephtes" (I, pp. 413-415). La grande pitié des femmes victimes de la guerre est l'objet de tableaux émouvants: cette pauvre femme à la langue coupée, découverte avec son bébé dans une caverne près de Modon, qu'il vient secourir et encourager (I, pp. 178-184). Il est très sensible à la gentillesse de la jeune Hélène de Lefko (I, p. 253), à la grâce des jeunes filles de Cyparissia lavant leur linge à la fontaine: "La suite de la princesse Nausicaa ..., n'avait probablement pas meilleur air" (I, p. 421). Il s'amuse même à croquer, d'une plume presque coquine, trois Carithéniotes "singulièrement belles" à la poitrine "quasi monstrueuse" décrite avec un luxe de détails dont il éprouve même le besoin de s'excuser, avec humour.⁹

En somme, en Morée, Bory a vu et vécu la convivialité hellénique, au sens plein du terme. Tantôt à l'occasion de grandes fêtes et cérémonies ("panigiria") civiles ou religieuses. À Modon, le 11 avril, il décrit la revue militaire, les offices religieux, l'illumination, les guirlandes, le feu d'artifice en l'honneur de Capodistrias (I, p. 339). À Messène pour les fêtes de Pâques il assiste aux cérémonies orthodoxes, aux embrassades de la Résurrection, aux danses auxquelles se mêlent ses adjoints (I, pp. 439-443). Quand Bory rencontre des notables locaux, il est fêté et l'on s'invite mutuellement: à Philiatra (I, p. 364) Bory retient à souper trois papas et le démogéronte. Le "chapitre" des repas est en effet très caractéristique des curiosités de notre enquêteur, sorte de chroniqueur gastronomique. Il revendique d'ailleurs fortement cette originalité:

"Je tiens, quoi qu'on en ait pu dire, qu'il est indispensable, pour compléter la peinture des lieux et de leurs habitants, de partager quelquefois la table de ceux chez lesquels on voyage, et de dire au moins quelques mots sur les choses dont ils se nourrissent." (I, pp. 45-47).

Nous pourrions multiplier les exemples de cette convivialité autour de la bonne chère. Le "festin hellénique" de Sapience (I, chap. IV) est assez remarquable: civilités réciproques des Français et du préfet grec de Modon; invitation au festin

⁹ *Relation*, I, pp. 280-282: "...Ce dont une raisonnable quantité est indispensable au sexe gracieux était chez elles, quoique assez voluptueusement arrondi et se soutenant encore passablement en son lieu, d'un tel volume que la forme de mon chapeau n'eut point suffi pour en cacher seulement un côté. Ces détails, où j'ai tâché de me faire comprendre sans trop m'y abandonner, pourront sembler superflus à certains lecteurs; mais comme il est question des caractères spécifiques chez le genre humain, je ne pouvais les passer sous silence, la Commission ayant d'ailleurs reçu l'ordre de ne laisser échapper aucune observation zoologique."

sur l'île; préparation et cuisson du mouton (pendant que les "savants" explorent le terrain); présentation de la "table": tapis-nappe, assiettes de terre, luxe des fourchettes en bois; discours et commentaires de l'écuyer-tranchant; dégustation du mouton et des "kokoretsi", suivie des "fruits de mer, comme on les appelle dans tout le pourtour de la Méditerranée", coquillages, mollusques, crustacés, dont un pinnothère vivant et pinçant dont il fit l'expérience, "et comme pour ma part je la trouvai plus douloureuse que je ne l'aurais supposé, je me suis bien promis de ne plus la renouveler". Des boissons grecques (raki, résiné) il n'est guère friand; mais c'est sur la musique et les danses, dont il est pourtant très curieux, que ses appréciations sont les plus négatives. En Messénie il rencontre et écoute un groupe de quatre jeunes "tragodes":

"psalmodie aigre, monotone, nasillarde; les Grecs ne sont point organisés pour la musique; je n'ai jamais pu comprendre ni retenir un de leurs airs" (I, pp. 257-259).

À Messène il est également catégorique sur le chapitre de la danse: "La danse chez les Grecs est au niveau de la musique, c'est-à-dire barbare et ridicule." Pourtant, comme les Messéniens improvisent un chant en l'honneur de la France, il écrit:

"À force de l'entendre répéter pendant trois jours, je parvins à retenir l'air sur lequel ils mettaient ces paroles quand Virlet sautait avec eux, et j'en donnerai ci-contre la note (n° 10)" (I, pp. 442-443).

Au nom de la convivialité hellénique Bory s'est fait collecteur de musique traditionnelle: une *Romeika* !

III. La vulgarisation et l'engagement

Si un reportage est par définition destiné au plus large public et contient également un "message" explicite, la *Relation* de Bory relève bien de cette littérature. Dans son Avant-propos il écrit:

"J'ai dû observer les habitants (les Grecs modernes) dont on parlait si diversement, et dire avec conscience ce que sont aujourd'hui les descendants de ces héros dont le renom demeure indestructible, et je le dirai franchement, afin de prouver que le généreux Gouvernement qui les secourut ne prodigua point aveuglément la vie de ses soldats et les trésors des contribuables. Pour les mieux faire connaître, je raconterai jusqu'à des circonstances de notre voyage que certaines personnes pourront taxer de puérides" (pp. XI-XII).

Je relèverai donc des exemples de cette "naïveté" alliée à un réel esprit critique et qui débouche sur un authentique philhellénisme.

Bory a le goût de l'anecdote, du "fait divers" et joue volontiers au Gascon naïf et puéril. Il a recueilli un spécimen rare de lézard ("shelptopusik de Pallas") dans l'excursion à Sapience et en fait un animal domestique à l' "extrême douceur" et qui "montrait un certain appétit pour les œufs durcis" (I, p. 151). Sur l'acropole

de Paleokastro, à Navarin, il cherche à graver son nom sur une citerne (I, p. 242) et note que les architectes ont charbonné leurs noms sur les murs de l'église de Samari (II, p. 3). Il porte des lunettes vertes (des "conserves"), pour se protéger du soleil, qui font peur à la jeune Hélène à cause du mauvais œil (I, pp. 253-255). Il conte longuement comment les miniatures de ses deux filles lui ont été dérobées dans sa tente par un Grec trop pieux qui les prenait pour des saintes, mais restituées après un prêche énergique du "papa" de l'endroit (I, pp. 313-315). Nous le voyons faire l'aumône, chasser perdrix et cresserelles, ou prendre de la tisane de sauge ("boskomillia") pour sa santé. Les "histoires" grecques contées par son cuisinier André, disert et superstitieux, font la part belle aux croyances populaires aux "Néréides" (divinités malicieuses des sources et des fontaines), aux "Mires" et aux "Broucoulakas" (gnomes ou fantômes). C'est encore André qui lui conte une "Histoire de Georges l'orphelin", récit dramatique et qui ne serait pas déplacé dans un roman picaresque (II, pp. 169-173). Bory d'ailleurs prend son héros sous sa protection et lui permettra d'entrer au collège des Orphanotrophes, fondé par Capodistrias.

Ces "naïvetés" –comme chez cet autre Gascon que fut Montaigne– n'oblitérent pas l'esprit critique et Bory l'exerce volontiers à l'égard des récits de ses devanciers en Grèce, comme Pouqueville ou Chateaubriand dont il relève souvent les inexactitudes. Il s'amuse même à "épingler" un épigone, Lamartine, qui en 1832 a longé les côtes du Péloponnèse méridional et de la Laconie et parle de façon fantaisiste dans ses *Souvenirs, pensées et paysages pendant un voyage d'Orient* (1835) de l'ermite du cap Saint-Ange ou du rivage laconien: il oppose sa "prosaïque vulgarité à l'avis de l'illustre poète" (II, pp. 417-422) et affirme que

"nul, sous prétexte qu'il est un grand écrivain, n'a le droit de se moquer du lecteur en lui imposant comme des faits incontestables les rêveries ou impressions vagues, boursoufflées et même ridicules, qu'il puise dans son écritoire" (II, pp. 424-426).

Ce "reportage" n'est pas loin du pamphlet. En Grèce même Bory s'en prend à plusieurs reprises à ces "Européens" qui donnent des leçons ou des directives aux Grecs: Russes et surtout Anglais qui, à partir des Iles Ioniennes veulent bloquer et isoler les côtes grecques (I, pp. 142-145). Les Français eux-mêmes –quoique libérateurs– ne sont pas sans reproche: Bory a vu prospérer dans les ports occupés par notre armée des cafés, des guinguettes assez malpropres, de misérables boutiques, éléments de cette

"corruption que, de notre Provence aux extrémités de l'Adriatique, le rebut de la population méditerranéenne vomit sur le littoral de ce malheureux pays" (Avant-propos, p. XI).

Dans le Magne, à Porto-Caillo, il a rencontré un couple étrange de "mylords", des Tourangeaux qui se livraient sans doute à des trafics douteux et fait illustrer cette scène par Baccüet (II, p. 321, *Atlas*, pl. XXXII).

Cet engagement, ce parti pris sont la marque d'une forte personnalité qui a

voulu porter témoignage, en 1829, d'un moment important de la solidarité franco-hellénique, qui nous est chère..., en 1995.

La France a certes secouru la Grèce en 1828 et Bory l'affirme avec force et conviction, mais il insiste aussi sur la reconnaissance des Grecs: il a été partout très bien accueilli, par les représentants de l'autorité et surtout par le "peuple"; les chants improvisés en l'honneur des Français en Messénie (I, pp. 257-259 et p. 439) dans le Magne à Androuvista (II, p. 141) en sont la preuve. Bory va plus loin: il nous montre que, à leur tour, les Grecs ont secouru des Français lors de la "catastrophe" de Monembasie en juillet 1829, à laquelle il consacre trois de ses derniers chapitres (II, chap. XXXVI, XXXVII, XXXVIII). La Section, victime de fortes fièvres provoquées par de redoutables moustiques dans les marais de l'embouchure de l'Eurotas, est d'abord recueillie à Monembasie par le démogéronte et le commandant de la citadelle Morandi, qui improvisent un hôpital de fortune. Mais devant l'aggravation du mal Bory doit partir en caïque vers Nauplie chercher du secours (il emmène avec lui deux moribonds, son valet et un sapeur –qui ne survivront pas). Après une traversée dramatique, il a la chance de retrouver un officier bavarois philhellène, au service du gouvernement grec, Heydeck, qui dépêche aussitôt à Monembasie son médecin Zuccarini pour tenter de sauver la dizaine de Français en danger. À Argos il obtient de Capodistrias de s'embarquer sur un pyroscaphe rapide qui, allant à Modon chercher le général Trézel, lui-même malade, fera escale, au retour à Monembasie (le 26 juillet) où tous sont dans un état critique, y compris le médecin. Cette chaîne grecque de solidarité est fortement mise en évidence dans la *Relation* par Bory:

"La France doit à M. de Heydeck, ainsi qu'à l'excellent jeune homme qu'il expédia sans perdre une minute, la conservation de MM. Bacciët, Virlet, Delaunay, Brullé et de cinq autres de nos compagnons"

et il déplore d'avoir sollicité en vain la Légion d'honneur pour le docteur Zuccarini "mort vers 1834 des rechutes de la fièvre qu'il s'inocula pour ainsi dire dans notre maudite demeure de Monembasie" (II, p. 390).

La *Relation* de Bory de Saint-Vincent me semble donc, par nombre de ses caractères constitutifs –investigation, communication, diffusion– relever de cette "littérature de reportage" qui se veut à la fois document d'actualité et témoignage significatif.

Certes, je ne suivrai pas tout à fait Jean-Paul Sartre qui, faisant référence aux ouvrages de John Reed sur la Révolution soviétique et d'Arthur Koestler sur la Guerre civile d'Espagne, affirmait: "Nous savons d'ailleurs que parmi les rares ouvrages de notre époque qui sont assurés de durer, se trouvent plusieurs reportages comme *Les dix jours qui ébranlèrent le monde* et surtout l'admirable *Testament espagnol*" (cf. note 3), mais j'inscrirais volontiers Bory dans cette lignée de "reporters" (à condition d'accepter l'extension du terme) qui commence à Hérodote (et son "Istoria"/Enquête), se poursuit avec Pausanias (et sa

"Périégèse"/Description) et s'est continuée avec About (et *La Grèce contemporaine*) jusqu'à Henry Miller (et *Le colosse de Maroussi*).

Bory et sa *Relation*: reportage-tranche de vie, en Morée en 1829, d'un Français qui aimait la vie et la Grèce. En somme, une authentique participation à "L'invention de la Méditerranée" ...!

PATRICE BRET

LA MÉDITERRANÉE MÉDIATRICE DES TECHNIQUES:
REGARDS ET TRANSFERTS CROISÉS
DURANT L'EXPÉDITION D'ÉGYPTE (1798-1801)*

Dans son étude sur la *Description de l'Égypte*, Stéphane Callens résume en deux phrases l'esprit qui guidait la Commission des Sciences et Arts qui accompagna Bonaparte en Égypte:

"Les Lumières sont, à l'embarquement à Toulon, articles d'exportation; l'armée d'Orient a dans ses bagages une bibliothèque, des imprimeries, des cabinets de physique et d'histoire naturelle, des instruments astronomiques et géodésiques, des aérostats. La destination précisément choisie est cette partie de l'Orient désignée par les études classiques comme étant une terre des origines, aussi bien pour les sciences et les arts que pour les religions: l'Égypte."¹

Dans le discours dominant de la fin du siècle des Lumières, comme bientôt dans la "Préface historique" de Fourier pour la *Description de l'Égypte*, les bords du Nil sont en effet la patrie des Sciences et des Arts par excellence –le berceau de la civilisation– relayée avec bonheur par la Grèce et, par elle puis par les Romains, étendue à l'ensemble des rives de la Méditerranée, *Mare Nostrum* de l'Empire.

À ce mythe fondateur, s'oppose le constat d'une double rupture technique qui divise la Méditerranée en cette fin du XVIII^e siècle: entre l'Orient musulman et l'Occident chrétien, bien sûr, mais également entre les rives nord et sud.

Cette dernière rupture, que symbolise le domaine du moulin à vent, traverse l'Empire ottoman lui-même jusqu'à ce que l'expédition de Bonaparte en Égypte y mette fin.² L'image technicienne de l'Europe fait alors irruption dans la vie

* Cette étude a été achevée dans le cadre d'une mission auprès de l'Institut Français d'Archéologie Orientale (IFAO). Je tiens à y remercier Nicolas Grimal, directeur, Christian Décobert, directeur des études arabes, ainsi que Nessim Henry Henein, architecte, dont j'ai mis à contribution la richesse des connaissances sur les techniques égyptiennes traditionnelles. Ma gratitude va encore au président de la Société d'Encouragement à l'Industrie Nationale (SEIN) ainsi qu'à Denis Woronoff et à Daniel Blouin, président et secrétaire de sa Commission d'Histoire et du Bicentenaire, qui m'ont permis d'amender cette étude en m'autorisant l'accès aux archives de la Société.

¹ St. CALLENS, "Étude sur la *Description de l'Égypte*: Histoire d'une enquête (1798-1830). L'heure des topographes", Mémoire de maîtrise de l'université Lille III, sept. 1985, p. 5.

² Le moulin à vent à ailes verticales, né en Europe occidentale au XII^e siècle à partir du moulin à ailes horizontales introduit par le monde musulman, étendait son domaine sur la seule rive nord de

quotidienne du pays, pour s'y greffer par ce "génie imitatif des Égyptiens", que les Français louent et craignent tout à la fois. Les Égyptiens adoptent en effet si bien les techniques européennes que les affairistes qui suivent l'armée font pression sur le général Menou. Bien malgré lui, les manufactures créées à partir de l'automne 1800 exclurent la main d'œuvre locale.³ Une fois le choc culturel et militaire passé, Muhammad 'Alî appuiera la construction d'une nouvelle identité nationale égyptienne sur l'appropriation de ces techniques dans une sorte de syncrétisme ambigu dont témoigne la double appellation de l'école d'ingénieurs alors créée au Caire: *École polytechnique* pour les Européens ou *Muhandiskhanâ* pour le monde musulman.⁴

Plutôt que sur la réalité de cette acculturation technique du XIX^e siècle, interrogeons-nous ici brièvement sur le jeu de miroir qui l'a précédée: l'image de la technique européenne en Égypte et l'image de la technique égyptienne chez les Français.

I. Le regard égyptien sur la technique européenne

Faute de sources suffisantes et pour privilégier le second point, tout compte fait moins connu, il suffira de rappeler l'intérêt que certains notables égyptiens portèrent à quelques réalisations françaises, du moulin à vent au pont de bateau, de la brouette aux instruments de levage, du laboratoire de physique à l'imprimerie.

Le partage des valeurs techniques utilitaires

Ce fut notamment le cas des cheikhs de l'université al-Azhar associés à la réforme du pays au sein du Dîwân qui faisait office d'assemblée consultative auprès du pouvoir français, et des quelques ulémas qui eurent des contacts avec les savants français.⁵ Parmi eux, il faut faire une place spéciale à 'Abd ar-Rahmân al-Jabartî.

Savant et chroniqueur attentif particulièrement intéressé par les applications

la Méditerranée. À la fin du XVIII^e siècle, il était répandu dans la partie européenne de l'Empire ottoman (Balkans et mer Égée) ainsi qu'en Syrie, où il avait été importé par les Croisés. Cf. Fernand BRAUDEL, *Civilisation matérielle et capitalisme — T. I. Les structures du quotidien: le possible et l'impossible*, Paris, A. Colin, 1979, pp. 308-316, et Bertrand GILLE, *Histoire générale des techniques*, Paris, Gallimard, 1978, pp. 505, 530-532.

³ P. BRET, "Conté et "les arts de la France au milieu des déserts": vicissitudes d'un transfert de technologie pendant l'occupation française", in: M. DEWACHTER et A. FOUCHARD, éd., *L'Égyptologie et les Champollion* (Actes du Colloque Champollion: de l'Égypte des Pharaons à celle de 1990, Grenoble, nov.-déc. 1990), Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1994, pp. 331-345 (pp. 339-342).

⁴ Cf. Ghislaine ALLEAUME, "L'école polytechnique du Caire et ses élèves. La formation d'une élite technique dans l'Égypte du XIX^e siècle", Thèse de l'université Lyon II, 1993.

⁵ Sur ces "'ulamâ' partisans des Lumières", cf. Gilbert DELANOUE, *Moralistes et politiques musulmans dans l'Égypte du XIX^e siècle*. Le Caire, IFAO, 1982, 2 vol. (II, pp. 343-379).

mécaniques, il est émerveillé par la puissance du premier moulin achevé par les Français à l'automne 1798 sur un monticule voisin du Kubra al-Limûn (Pont des citrons) au Caire: "À son sommet, on installa un moulin à vent extraordinaire, capable de moudre des *ardabb* de blé. Il était composé de quatre meules."⁶ Le Syrien Nicolas Turk est tout aussi impressionné par ces moulins "qui travaillaient à plein rendement jour et nuit et fournissaient de la farine en quantité suffisante".⁷

Rares sont les témoignages directs laissés par les habitants de l'Égypte, mais tous disent ou laissent transparaître leur admiration pour cette importation française.⁸ Et, s'il faut en croire les dires de l'architecte Norry rapportés par la fille de Conté, qui avait construit les moulins, ceux-ci "n'ont pas peu servi à le faire aimer des naturels du pays qui profitent avec nos troupes de la farine qu'ils fournissent abondamment".⁹

Au pays des moulins à bras et des noria, le moulin à vent fait figure de symbole de la technique européenne, symbole fièrement dressé sur ce monticule et à la pointe de l'île de Rôda.

Le pont de bateaux établi près de ce dernier moulin, et surtout le grand pont du sud de l'île qui permettait de relier la capitale aux installations militaires de Giza sur la rive opposée, ne suscitèrent pas moins l'admiration d'al-Jabartî, car "les gens pouvaient emprunter ce pont avec leurs montures d'une rive à l'autre".¹⁰

Les aménagements routiers furent complétés par la construction d'une chaussée rectiligne surélevée reliant Le Caire à son port, "ouvrage d'art splendide, bien dégagé et conduisant d'un trait d'al-Azbakiyya à Bûlâq".¹¹ Sur les chantiers, outre la qualité des outils, les Égyptiens purent découvrir la brouette avec non moins d'étonnement admiratif:

"Ils recouraient à des instruments faciles à manier et épargnant la peine, ce qui permettait une exécution rapide des travaux. Ainsi, au lieu de paniers ou de récipients, ils utilisaient de petites charrettes qui avaient deux bras allongés par-derrrière; on les remplissait de terre, d'argile ou de pierres par-devant avec une grande facilité, l'équivalent de cinq paniers; ensuite on prenait en main les deux bras, on poussait devant soi et la charrette roulait sur sa roue avec la moindre peine jusqu'au chantier; on les vidait enfin, en la penchant d'une main, sans aucune fatigue."¹²

⁶ 'Abd ar-Rahmân AL-JABARTÎ, *Journal d'un notable du Caire durant l'expédition française, 1798-1801* [Extrait de 'Ajâ'ib al-âthâr fi t-tarâjim wa l-akhbâr], éd. J. Cuoq, Paris, Albin Michel, 1979, p. 88.

⁷ Nicolas TURC, *Chronique d'Égypte, 1798-1804*, éd. G. Wiet, Le Caire, Publications de la Bibliothèque privée de S.M. Farouk 1^{er} (impr. IFAO), 1950, p. 136.

⁸ À l'arrivée des Français, il n'y avait en Égypte aucun moulin à eau et un seul moulin à vent existait depuis peu. Il avait été construit un quart de siècle plus tôt "sur le rivage de l'anse au nord de la presqu'île de Pharos" à Alexandrie par un habitant de Rhodes (Gratien LE PÈRE, *Description de l'Égypte*, Paris, Panckoucke, 1822-1828 (ci-après: *Description*), État moderne, t. XVIII/2, p. 401).

⁹ Héléne HUMBLOT-CONTÉ à Humblot père, 13 ventôse an 7/3 mars 1799 (Arch. Baron Thenard, Clb/24).

¹⁰ AL-JABARTÎ, *op. cit.* (cf. n. 6), p. 134 (mars-avr. 1799).

¹¹ *Ibid.*, p. 88 (nov.-déc. 1798).

¹² *Ibid.*, p. 89 (nov.-déc. 1798).

Une autre fois, le chroniqueur savant se fait l'interprète de la stupéfaction du cheikh al-Mahrûqi, vivement impressionné par l'opération de remise à flots d'un bateau de commerce qui s'était échoué en arrivant à Suez: "[Les Français] plongèrent et réussirent à renflouer le bateau avec des appareils qu'ils montèrent sur place, grâce à la connaissance qu'ils avaient du levage des charges."¹³

L'astronome qu'était al-Jabartî s'émerveilla surtout devant l'observatoire installé par Nouet, notant "des instruments astronomiques extraordinaires et fort bien fabriqués, des instruments de mesure d'agencement merveilleux et de grand prix, recouvert de laiton brillant".¹⁴ L'ajustement des pièces et la puissance des lunettes, surtout, forçaient son admiration. Mais les ateliers de mécanique de Conté l'impressionnèrent également par leur taille, notamment la forge et le tour à métaux,¹⁵ de même que les expériences de chimie et d'électricité qu'il décrit avec précision. "Tous ces gens-là, conclut-il, connaissent quantité de choses et des combinaisons extraordinaires; ils arrivent à des résultats inimaginables."¹⁶

Enfin, ce fut l'imprimerie qui intrigua le plus les Caireotes. Tous pouvaient en saisir l'intérêt en voyant sur les murs de la ville des avis en langues orientales régulièrement placardés par les autorités. De nombreux visiteurs de toutes langues et confessions s'y pressèrent à plusieurs reprises durant toute la présence française. Le cheikh al-Bakrî, membre du Dîwân et syndic des chérifs, s'enquit du nombre d'imprimeries en France et en Europe et fut "fort étonné" lorsqu'il apprit que la Russie "n'avait commencé à se policer réellement et à se civiliser que lorsque l'imprimerie y eut été introduite":

"Il demanda alors quelle influence pouvait avoir l'imprimerie sur la civilisation d'un peuple, et parut comprendre et goûter les raisons qu'on lui en donna, sur-tout celles tirées, 1^o de la facilité de multiplier et de répandre à un très-grand nombre les exemplaires des bons ouvrages, qui, manuscrits, ne peuvent être connus que de peu de personnes; 2^o de l'impossibilité que tous ces exemplaires puissent se perdre ou être supprimés totalement par aucune espèce d'événement, ce qui pouvait arriver aux meilleurs manuscrits. Il dit alors qu'il existait un grand nombre de bons livres arabes dont la publication serait infiniment utile dans ce pays, [car] ils étaient ignorés du plus grand nombre et qu'il désirait sincèrement qu'ils pussent être répandus par la voie de l'imprimerie. Il se retira en disant que toutes les sciences venaient de Dieu, et que lorsque Dieu le voulait, il n'y avait aucune chose que les hommes ne pussent entreprendre, et dans laquelle ils ne pussent réussir."¹⁷

¹³ *Ibid.*, p. 99 (janv. 1799).

¹⁴ *Ibid.*, p. 92 (nov.-déc. 1798). À propos du pillage de la maison de Caffarelli, où étaient entreposés de nombreux instruments de précision, al-Jabartî s'exclame: "Tout cela, hélas ! fut dispersé par la populace et mis en morceaux" (*ibid.*, p. 84).

¹⁵ *Ibid.*, p. 94 (nov.-déc. 1798).

¹⁶ *Ibid.*, pp. 92-94 (p. 94).

¹⁷ *Courier de l'Égypte*, n^o 102 (24 pluviôse an 9/13 févr. 1801), pp. 3-4 (p. 4).

Lectures culturelles et opératoires: de l'indifférence à l'appropriation

Si al-Jabartî salue avec une vive admiration les techniques que l'on vient de mentionner et qui portent toutes la marque de l'utilité, il convient de noter chez lui deux attitudes singulières, symptomatiques de l'écart culturel entre l'Orient et l'Occident quant à la place de la technique.

D'une part, bien qu'il en note avec précision la construction et le fonctionnement, il s'associe au sentiment général des Cairotes, abondamment relevé avec le plus grand étonnement par les Français, en se désintéressant des montgolfières avec lesquelles Bonaparte pensait justement manifester la puissance technique de la France.¹⁸ Cinq ans plus tôt, les Britanniques de l'ambassade Macartney avaient été pareillement choqués du refus opposé par les Chinois à leur proposition d'élever un aérostat.¹⁹ Pis encore, al-Jabartî assimile avec mépris les ballons tricolores aux cerfs-volants élevés par les domestiques lors des fêtes.²⁰

D'autre part, en revanche, al-Jabartî n'hésite pas à s'approprier les techniques utiles d'une façon inattendue. Dans la bibliothèque de l'Institut d'Égypte, qu'il fréquente souvent, il observe la masse des ouvrages scientifiques, mais relève aussi l'influence du monde arabe sur la science européenne, mentionnant la présence d'ouvrages des médecins musulmans du Moyen Âge traduits par les Français.²¹ Quant au moulin à vent et au levage des charges, il prétend que son père, Hasan al-Jabartî, cheikh de l'université d'al-Azhar et dernier grand savant égyptien mort en 1774, en avait lui-même enseigné la théorie aux "Francs". Par conséquent ceux-ci auraient simplement assuré la tâche triviale du passage de la théorie à la pratique.²²

Si ce récit n'est conforme ni aux faits historiques²³ ni à la chronologie, il

¹⁸ Pour un témoignage français, voir par exemple R.E. de VILLIERS DU TERRAGE, *Journal et Souvenirs, sur l'Expédition d'Égypte (1798-1801), mis en ordre et publiés par le baron M. de Villiers du Terrage*, Paris, Plon-Nourrit, 1899, p. 87. Si l'on en croit le secrétaire de Bonaparte, celui-ci ne réussit pas mieux à étonner les cheikhs réunis pour suivre des expériences de chimie de Berthollet (BOURRIENNE, *Mémoires sur Napoléon*, Paris, 1831, I, p. 297).

¹⁹ Alain PEYREFITTE, *L'Empire immobile*, Paris, Fayard/Livre de poche, 1989, p. 495.

²⁰ AL-JABARTÎ, *op. cit.* (cf. n. 6), pp. 86-87 (nov. 1798). Voir aussi p. 105 (janv. 1799).

²¹ *Ibid.*, pp. 90-91 (nov.-déc. 1798).

²² "En 1159 [1746], des Européens vinrent de leur pays pour étudier la géométrie, sous la direction de mon père [...] et quand ils furent de retour dans leur patrie, ils [publièrent ce qu'ils avaient appris]. De la théorie, ils passèrent à la pratique, et [...] ils inventèrent des moulins à vent, des appareils pour [soulever] les charges, [des pompes hydrauliques], etc." (AL-JABARTÎ, *Merveilles biographiques et historiques ou chroniques*, Le Caire, Imprimerie nationale, 1889, t. III, p. 191, année 1188/1774 [traduction peu fiable, corrigée ici d'après celle de Th. Philipp et M. Perlmann, éd., *'Abd al-Rahmân al-Jabartî's History of Egypt*, Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 1994, t. I, p. 665]).

²³ Vers cette époque néanmoins, l'abbé d'Orville, arrivé en Égypte en sept. 1747 pour rechercher des manuscrits, assure s'être lié avec des cheikhs d'al-Azhar, et Claude-Louis Fourmont séjourne au Caire pour étudier l'arabe (1747-1750). Cf. Raoul CLÉMENT, *Les Français d'Égypte aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Le

participe non seulement de la piété filiale, mais aussi de la mémoire collective de l'élite intellectuelle égyptienne. La vérité d'al-Jabartî réside dans l'assimilation inconsciente de l'image du père à celle des passeurs culturels et des savants éminents du monde arabe médiéval: dans sa forme originelle à ailes horizontales, le moulin à vent fut introduit en Occident par l'Espagne musulmane, et la science arabe a fourni les outils mathématiques qui ont permis de fonder ultérieurement les théories mécaniques de l'Europe moderne.

Ainsi, loin de dénoter un quelconque complexe d'infériorité vis-à-vis de la science et de la technique européennes, qui sont généralement un sujet d'admiration, le regard égyptien reste parfois empreint, lorsqu'il est dénué d'indifférence, d'un étonnant mélange de dédain sceptique et de sentiment de supériorité larvé.

À la forme d'appropriation intellectuelle d'al-Jabartî s'ajoute une forme d'appropriation manuelle des artisans égyptiens. Face à ces nouveautés, ils ne se contentèrent pas d'exercer leur curiosité. Ils s'empressèrent souvent de copier selon leurs moyens et d'adapter à leurs besoins, et tous les observateurs français, hostiles ou bienveillants, furent frappés de leur extraordinaire capacité d'adaptation:

"La plus légère attention sur ce qui nous environne, écrit le médecin Desgenettes, fait voir que les Égyptiens profitent de nos leçons, et que si nous les avons trouvés reculés de plusieurs siècles, leur esprit imitatif et leur dextérité leur ont fait regagner un siècle dans le laps d'une année."²⁴

II. Le regard français sur la technique égyptienne

Le regard français sur la technique égyptienne est tout aussi pluriel. Il se pose à deux niveaux selon le référent choisi, voire trois si l'on considère le mythe des origines. Tantôt il s'exprime en termes de lacunes ou de retard par comparaison aux réalisations européennes, tantôt il parvient à se départir de tout modèle extérieur pour se limiter à un examen des qualités intrinsèques de l'objet.

L'Égypte, un monde sans technique?

"À notre arrivée en Égypte, nous avons tous été frappés d'étonnement, en trouvant un peuple immense privé des choses utiles ou agréables à la vie, et luttant, faute des instruments les plus simples, contre des difficultés de toute espèce."²⁵

Caire, IFAO, 1960 (Coll. Recherches d'Archéologie, de Philologie et d'Histoire, XV), pp. 188-190.

²⁴ R.D.G. [DESGENETTES], "Notice sur l'atelier de mécanique établi au Kaire sous la direction du citoyen Conté, chef de brigade des Aéroliers et membre de l'Institut d'Égypte", *Courier de l'Égypte*, n° 40 (20 vendémiaire an 8/12 oct. 1799), p. 2.

²⁵ *Ibid.*

Même pour un esprit aussi éclairé et ouvert que le médecin Desgenettes, l'image de l'Égypte semble d'abord celle d'un pays sans technique. Les Français sont très fortement troublés par l'écart avec leur pays d'origine. Avant d'appréhender les techniques locales, ils sont d'abord frappés par les lacunes, qu'ils se feront fort de combler. Après les premières constructions de moulins à vent, le *Courier de l'Égypte* s'en fait ainsi l'écho, non sans quelque sentiment de la supériorité technique européenne:

"L'établissement des moulins à l'Européenne sera une époque importante en Égypte. L'art de la mouture qui est si avancé en France et sur-tout dans les environs de Paris, est encore ici dans l'état le plus grossier; on ne tire aucun parti des vents constants qui règnent, ni du courant du Nil; toute la mouture se fait par la force des hommes ou des animaux."²⁶

En France, la force musculaire n'est plus de mise en la matière depuis plusieurs siècles. Pour un Bonaparte soucieux d'approvisionner rapidement l'armée en farine, l'eau et le vent forment l'alternative naturelle. Le choix de l'énergie éolienne de préférence à l'énergie hydraulique de l'ère proto-industrielle fait l'objet d'une réflexion élaborée par une commission de l'Institut d'Égypte nommée dès sa première séance, le 23 août 1798.²⁷

Forts de leurs certitudes et de leur esprit analytique, les Français sont conscients des bouleversements de la société égyptienne qu'ils sont susceptibles d'induire par l'introduction de leurs propres techniques:

"Le premier bienfait que les artistes d'Europe se proposent d'accorder à l'Égypte est la construction des moulins à vent (...) De quelle utilité sera, en effet, cette mécanique dans un pays où tant de bras, utiles aux arts ou à la culture, sont employés à élever l'eau du fleuve sur les campagnes, à moudre lentement et mal un peu de grains, etc."²⁸

La prise de conscience de l'écart culturel qui s'exprime en terme de retard technique et de projet d'économie politique participe du discours de la régénération à l'œuvre, pour le retour des sciences dans leur patrie d'origine.

²⁶ [DESGENETTES], *Courier de l'Égypte*, n° 19 (14 frimaire an 7/4 déc. 1798), p. 3.

²⁷ La commission comprenait Costaz, professeur de mathématiques, Andréossy, général d'artillerie, Caffarelli, Malus et Say, ingénieurs militaires. Elle devait répondre à une question posée par le général en chef: "Dans l'état actuel des choses au Caire, lequel est le plus convenable à construire, moulin à eau ou moulin à vent?" Après avoir initialement donné sa préférence au premier (rapport de Say, 2 sept. 1798), l'Institut se rangea à l'idée contraire dès l'arrivée –et probablement sous l'influence– de Conté et des mécaniciens de la Commission des Sciences et Arts (7 sept.). Cf. Jean-Édouard GOBY, *Premier Institut d'Égypte. Restitution des comptes rendus des Séances*, Paris, Institut de France, 1987 (Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, nouv. sér., VII), pp. 5, 8, 10 (n° 017, 033, 043).

²⁸ Jea- François DETROYE, "Journal", 21 fructidor an 6/7 sept. 1798 (Service historique de l'Armée de terre (ci-après: SHAT), MR 526-527; passage reproduit in: Clément de LA JONQUIÈRE, *L'expédition d'Égypte, 1798-1801*, Paris, Lavauzelle, 1899-1905, t. III, p. 15).

Du mythe des origines à l'intelligence pratique

Parmi les savants français, rares sont ceux qui posent un regard critique sur ce topos d'une Égypte mère des sciences et des arts. C'est pourtant le cas du médecin Desgenettes au sujet de sa propre discipline:

"L'Égypte passe pour avoir été le berceau de la médecine, comme celui du reste des connaissances humaines; mais il faut l'avouer, l'histoire de l'origine de notre art est assez incertaine et toujours obscure."²⁹

Non content d'ébranler le mythe des origines, Desgenettes réévalue le rôle quasi mythique des grands médecins arabes –les Avicenne et Averroès. S'il réduit leur apport dans sa discipline à la conservation de la médecine grecque, il leur rend grâce en revanche

"d'avoir perfectionné la chirurgie, et créé en quelque sorte la pharmacie par l'application de la chimie qu'ils cultivèrent avec succès".³⁰

Selon lui, le berceau de la médecine est grec, tandis que les autres métiers de la santé plongent leurs racines dans le monde arabe. Mais c'est moins dans les livres théoriques que dans les pratiques qu'il invite à puiser désormais.

Aussi, soucieux d'écartier les discours idéologiques dénaturant la réalité, le médecin en chef de l'armée d'Orient conseille à ses subordonnés de se dégager également de tout préjugé quant aux savoirs et savoir-faire indigènes:

"Étudiez donc soigneusement la pratique du pays, *quelque peu estimable que cet empirisme puisse vous paraître d'abord*: il faut le connaître pour avoir le droit de le juger. Soyons convaincus que (...) *partout les moins instruits peuvent nous apprendre des choses utiles*."³¹

Une telle attitude est loin d'être unique au sein de la Commission des Sciences et Arts. Son confrère Conté partage cette vision quant aux arts et métiers. Tout en mesurant l'avance de l'Europe, il observe les techniques égyptiennes sans aucun mépris. Sa correspondance, tant officielle que privée, reflète même une certaine admiration pour l'harmonieuse alliance de la simplicité et de l'efficacité –admiration qui n'est pas sans rappeler celle que les jeunes ingénieurs polytechniciens, une fois dégagés des canons grecs du Beau, ressentent finalement pour l'harmonie puissante de l'architecture pharaonique. Que le discours s'inscrive aussi dans le cadre dominant de l'image du despotisme oriental importe peu ici:

"On est dans cette ville, du côté des arts, dans une barbarie épouvantable, écrit Conté dès son arrivée à Alexandrie. *Il se trouve cependant quelque fois des idées simples et heureuses en mécanique*."³²

²⁹ "Lettre circulaire du Citoyen Desgenettes aux Médecins de l'Armée d'Orient, sur un plan propre à rédiger la Topographie physique et médicale de l'Égypte", *Décade égyptienne*, I, pp. 29-33 (pp. 31-32).

³⁰ *Ibid.*, p. 32.

³¹ *Ibid.*, pp. 32-33. Je souligne.

³² Conté à sa femme, Alexandrie, 13 thermidor an 6/31 juil. 1798 (Arch. Thenard, C1b/17).

"Vous verrez, répète-t-il plus tard à ses collègues du Conservatoire des Arts et Métiers, la simplicité de l'enfance des arts (...) Les arts égyptiens sont réduits par l'ignorance [de la théorie] et la pénurie des moyens à une simplicité qui ne laisse pas d'avoir dans quelques circonstances bien des avantages."³³

Cette admiration pour l'ingéniosité des Égyptiens est d'ailleurs partagée par l'ensemble des techniciens français. Quelques exemples suffiront à en témoigner. Ainsi, le mécanicien Cécile écrit dans la *Description de l'Égypte*, à propos du moulin à sucre:

"Ce moulin, quelque imparfait qu'il soit, et quelque grossière que soit son exécution, est cependant une preuve de l'intelligence des Égyptiens. Malgré leur ignorance des principes de la mécanique, et de l'art de calculer les effets des machines, ils ont néanmoins senti qu'étant obligés d'avoir deux roues d'un diamètre différent, et par conséquent d'une vitesse différente, ils devaient donner également à leurs cylindres un diamètre différent."³⁴

L'ingénieur géographe Jomard tient un discours voisin sur le moulin à plâtre et, de leur côté, le chimiste Collet-Descostils et l'ingénieur des Ponts et chaussées Girard saluent la technique élaborée pour la production traditionnelle de sel ammoniac, produit exporté pendant longtemps vers l'Europe qui n'en fabrique alors elle-même que depuis peu.³⁵ Tous enfin saluent les "fours à poulets" pour l'incubation artificielle et l'élevage des poussins.

Cette technique, et plusieurs autres, impressionnent si favorablement les Français, qu'ils entreprennent de les rapporter en Europe dans un bien improbable transfert de techniques. Non seulement Conté observe et dessine les arts égyptiens, mais il les étudie et s'en inspirera à son retour en France.

III. L'improbable transfert de l'Égypte vers la France

L'historiographie de l'expédition d'Égypte lit trop souvent en sens unique les relations France-Égypte, ou Occident-Orient –l'expression contemporaine Nord-Sud, non seulement anachronique mais erronée, exprimerait seulement le cadre

³³ Conté à ses collègues, Alexandrie, 15 floréal an 8/5 mai 1800 (Archives du Conservatoire national des Arts et Métiers). Je souligne.

³⁴ *Description*, t. XII, "Explication des planches des arts et métiers", Cécile, pl. VII, pp. 419-421. Je souligne. Sur ce personnage, voir P. BRET, "Un professeur de l'École de dessin du Conservatoire: l'architecte et ingénieur François-Charles Cécile (1766-1840), membre de la Commission des Sciences et Arts en Égypte", *Cahiers d'Histoire du CNAM* n° 4 (juil. 1994), pp. 57-70.

³⁵ Sur le discours de Jomard, voir plus bas. COLLET-DESCOSTILS, "Description de l'art de fabriquer le sel ammoniac", in: *Description*, t. XIII, pp. 1-28 (et t. XII, "Explication des planches des arts et métiers", pl. XXIV "Le fabricant de sel ammoniac", p. 476). Répertoire 16 fabriques de sel ammoniac en Égypte, Girard conclut: "et pendant un temps elles en ont approvisionné toute l'Europe" ("Mémoire sur l'agriculture, l'industrie et le commerce de l'Égypte", t. XVII, Partie II, Section VIII, "De la fabrication du sel ammoniac", pp. 242-245).

intellectuel de la vision impérialiste qui y fut naguère encore dominante. Ainsi date-t-on volontiers en France le début de la modernisation de l'Égypte de la conquête de Bonaparte (1798), tandis qu'on la date de l'avènement de Muhammad 'Alî (1805) en Égypte:³⁶ la rationalité de la technique et de l'administration européennes aurait aussitôt germé par-delà la Méditerranée. De même, on loue à l'envi l'œuvre accomplie en matière archéologique, avec une semblable tendance à y voir la naissance de l'égyptologie, vingt ans avant Champollion. Quant au regard porté sur la technique égyptienne par les artistes et ingénieurs français, il aurait été celui d'éthographes et d'ethnographes soucieux de rapporter les us et coutumes d'une civilisation différente, ou celui d'archéologues non moins soucieux d'étudier le berceau des sciences et de l'industrie.

"Cependant, note déjà le *Courier de l'Égypte* en février 1800,³⁷ quoique en entreprenant ce travail ils aient eu principalement en vue de recueillir des matériaux intéressans pour l'histoire des arts, ils ont rencontré souvent *certaines pratiques particulières qui pourraient, si elles étaient connues dans nos fabriques, en faire modifier quelques procédés d'une manière avantageuse*: ces divers points ont été examinés avec plus d'attention; et les renseignemens ayant été pris séparément, leur comparaison a fourni les moyens de s'assurer de leur exactitude. Des dessins détaillés relatifs à chacun de ces objets, ont été pris sur les lieux.

Ils s'empresseront de faire connaître ces différens travaux en y joignant des renseignemens précis, soit sur l'origine des matières que ces arts emploient, soit sur les moyens dont on se les procure."³⁸

Aussi étonnant que cela puisse paraître, compte tenu de l'avance des techniques européennes dont les Français ont une conscience accrue par le séjour dans le pays, l'inventaire technologique auquel procède la Commission des Sciences et Arts en Égypte ne serait-il alors qu'une forme d'espionnage pré-industriel? Doit-on imaginer, en réponse au transfert de techniques européennes vers l'Égypte, un transfert à l'envers, un transfert paradoxal en direction d'une France pourtant plus évoluée techniquement? Faut-il même, plus généralement, relire en double sens l'histoire de l'immense choc des cultures que constitua l'expédition d'Égypte? Quelques exemples de transferts réussis ou avortés nous inciteraient à répondre par l'affirmative à ces différentes questions, du moins aux deux dernières.

Un transfert aisé et rapide: les poteries rafraîchissantes

La première technique dont les Français ont souhaité l'introduction dans leur pays est celle des bardaques ou *qolleh*, poteries dont la porosité assure le

³⁶ Cf. Henry LAURENS, "Le mythe de l'expédition d'Égypte en France et en Égypte aux XIX^e et XX^e siècles", in: M. DEWACHTER et A. FOUCHARD, éd., *op. cit.* (cf. n. 3), pp. 321-329.

³⁷ À propos de Rozières, Rouyer et Regnault qui s'occupaient "des recherches qui concernent les arts chimiques de l'Égypte", y compris les "arts métallurgiques et manufacturiers".

³⁸ *Courier de l'Égypte*, n^o 59 (30 pluviôse an 8/19 févr. 1800), p. 2. Je souligne.

rafraîchissement de l'eau, particulièrement apprécié par l'occupant. Sur place, le mathématicien Costaz étudia leurs caractéristiques thermiques, qu'il exposa à son retour à Paris au cours d'un débat de la Société d'Encouragement à l'Industrie nationale créée en 1801:

"Il résulte que la quantité d'eau que perdoient les bardaques étoit à peu près le tiers du contenu pendant 12 heures. La température comparée au lever du soleil étoit de 10 degrés au dessous de celle de l'eau du Nil, qui se trouvoit alors à 13 degrés."³⁹

Rentrant de Haute-Égypte, le pharmacien Rouyer conclut son étude historique et chimique sur les arts céramiques égyptiens en attirant l'attention sur "[l']emploi avantageux qu'on pourrait faire en France de quelques poteries égyptiennes destinées à rafraîchir l'eau pendant les grandes chaleurs".⁴⁰

Pourtant, l'affaire ne fut pas introduite à la Société d'Encouragement par ces anciens d'Égypte, mais par le chimiste Guyton-Morveau qui présenta le 14 juin 1802 "deux modèles d'alcarazas ou vaisseaux rafraîchissants d'Espagne et un de bardaque ou kolleis, apporté de Khesné [Qenâ] dans la haute Égypte" et remis par le naturaliste Olivier.⁴¹ Guyton "rend compte des expériences auxquelles il les a soumis, et des observations qu'il a faites soit sur le degré de fraîcheur donné à l'eau, soit sur la filtration qui s'opère par les pores." Les "Égyptiens" du conseil d'administration de la société prennent alors la parole: "Le citoyen Costaz expose la manière dont les bardaques sont fabriquées en Égypte, l'emploi qu'on en fait et la fraîcheur qu'elles procurent" et Conté appuie ses dires en fournissant des détails techniques sur leur fabrication.⁴² Le conseil nomme aussitôt une commission "chargée d'examiner quelle utilité on pourrait se promettre de l'adoption de cette fabrication, et quels seraient les moyens de l'exécuter".⁴³

Trois mois et demi plus tard, Conté, "chargé (...) d'examiner l'utilité et la possibilité de l'emploi en France des vaisseaux rafraîchissants usités en Espagne et en Égypte", rendit compte des succès obtenus "dans l'imitation des alcarazas"

³⁹ Archives de la Société d'Encouragement à l'Industrie nationale (ci-après: SEIN), Procès-verbaux du Conseil d'administration (ci-après: PV Conseil), reg. 1, 12 vendémiaire an 11/4 oct. 1802.

⁴⁰ *Courier de l'Égypte*, n° 56 (13 pluviôse an 8/2 févr. 1800), p. 2. Son confrère Boudet les décrit (*Description*, t. XII, "Explication des planches des arts et métiers", pl. XXII "Vue intérieure de l'atelier du fabricant de poteries", pp. 470-473 [pp. 471-472]. Girard décrit également les bardaques et leur "propriété réfrigérante" (*op. cit.* [cf. n. 35], Partie II, Section I, "Fabriques de vases de terre et de diverses poteries...", pp. 199-207 [pp. 201-204]).

⁴¹ SEIN, PV Conseil, reg. 1, 25 prairial an 10 (juin 1802) –transcrit dans *Histoire de la fondation de la Société d'Encouragement pour l'Industrie nationale ou Recueil des procès-verbaux des séances de cette société, depuis l'époque de sa fondation, le 9 brumaire an X (1er novembre 1801) jusqu'au 1er vendémiaire an XI (22 septembre 1802)*. Paris, Vve Bouchard-Huzard, 1850, p. 97. Ces modèles furent déposés au cabinet des machines et modèles de la Société d'Encouragement (p. 106).

⁴² *Ibid.*, p. 97.

⁴³ *Ibid.*, p. 97. La commission comprenait initialement Conté, Guyton et Lasteyrie. Lors du renouvellement général des commissions, le 16 messidor an 10/5 juil. 1802, elle fut finalement composée de Conté, Costaz et du pharmacien Bourriat (p. 121).

par le fabricant parisien Fourmy,⁴⁴ récemment récompensé pour des poteries émaillées:

"(...) il sera en mesure pour en fournir l'été prochain une quantité considérable à la consommation. La fraîcheur que ces vases donnent à l'eau va jusqu'à cinq degrés au dessous de la température de l'atmosphère. Quelques uns seulement paroissent donner lieu à une transudation trop abondante. Un membre observe que les alcarazas d'Espagne ne perdent qu'une quantité d'eau presque insensible." (...)

Après l'intervention de Costaz sur ses expériences quantitatives en Égypte, Conté "fait remarquer que le C^{en} Fourmy peut donner à volonté une plus ou moins grande porosité à ses alcarazas dans les essais qu'il en a fait, et qu'il pourra facilement trouver le moyen terme qui conciliera la fraîcheur avec la moindre perte d'eau".⁴⁵ En quelques mois, le transfert avait parfaitement réussi. Il est vrai qu'il ne présentait guère de difficultés, puisqu'il est plus facile de fabriquer des poteries poreuses qu'imperméables. Dans chacun de ses deux rapports publiés par la Société d'Encouragement, Conté établissait explicitement la comparaison de ces "hydrocérames" de Fourmy, qui baissaient la température de l'eau de 4 à 8°, avec les bardaques égyptiennes, dont il présentait parallèlement l'analyse.⁴⁶

Quoiqu'elles fussent connues également dans les péninsules de la Méditerranée occidentale et jusque dans le midi de la France, et que Fourmy se fût davantage inspiré des alcarazas d'Espagne, les bardaques de Qenâ avaient, en quelque sorte, servi de catalyseur. Olivier ne fit examiner ses trouvailles qu'après l'expédition d'Égypte, alors que lui-même était rentré d'Orient en 1798 et que, si la Société d'Encouragement avait été créée tardivement, il eût pu le faire à l'Académie des sciences dès son retour.

Quand l'empirisme égyptien l'emporte: les "fours à poulets"

Une autre technique qui intrigua les Français ne connut pas le même succès dans l'immédiat, mais l'idée s'en répandit avec d'autant plus de force que les tentatives antérieures de transfert avaient échoué: il s'agit des "fours à poulets".⁴⁷ D'origine

⁴⁴ Le *Bulletin de la Société d'Encouragement à l'Industrie nationale* (ci-après: *BSEIN*) mentionne le dépôt d'un "Mémoire sur les Ydrocérames, par M. Fourmy" de 40 pages (*BSEIN*, t. 3, n° 4, vendémiaire an 13 / sept.-oct. 1804, pp. 81-84). Fourmy venait d'obtenir, pour d'autres poteries, dites "hygiocérames ou poteries salubres", un rapport favorable de l'Académie des Sciences et une médaille d'or à l'Exposition des produits de l'industrie française (*BSEIN*, n° 3, brumaire an 11 / oct.-nov. 1802, p. 48, n° 16).

⁴⁵ *SEIN*, PV Conseil, reg. 1, 12 vendémiaire an 11/4 oct. 1802.

⁴⁶ "Rapport fait à la Société d'Encouragement, par M. Conté, sur les hydrocérames de M. Fourmy", *BSEIN*, t. 2, n° 24, prairial an 12 / mai-juin 1804, pp. 193-194. Voir aussi [Conté], "Sur les poteries en général, et sur les hygiocérames du C. Fourmy en particulier", *BSEIN*, t. 1, n° 4, frimaire an 11 / nov.-déc. 1802, pp. 68-73 (p. 72). Cf. *BSEIN*, t. 3 n° 1 (messidor an 12 / juin-juil. 1804).

⁴⁷ Le 22 mai 1799 à Girgeh, par exemple, le jeune ingénieur Devilliers note l'ingéniosité et le savoir-faire des Égyptiens dans le contrôle de la température: "J'ai visité dans cette ville plusieurs de ces fours qui servent à l'incubation des œufs de poule et qui sont assez nombreux dans toute l'Égypte,

fort ancienne, l'incubation artificielle dans des fours, en liaison avec l'élevage des poussins, était courante en Égypte, où elle fut remarquée par tous les voyageurs.⁴⁸ En France, le principe restait enfermé depuis un demi-siècle dans les pages d'un ouvrage de l'académicien Réaumur, qui avait multiplié les expériences malheureuses en utilisant la chaleur du fumier, d'après ce qu'il savait de la méthode égyptienne, avant de parvenir au succès en isolant les œufs des vapeurs nocives qui se dégagent de cette source d'énergie.⁴⁹

Au cours de son voyage en Haute-Égypte avec la mission Fourier, d'août à octobre 1799, le pharmacien Rouyer étudia plus particulièrement les procédés usités pour l'incubation artificielle, que Desgenettes mentionnait également dans le *Courier de l'Égypte* en février 1800.⁵⁰ Décrivant les fours et les opérations, Rouyer envisagea aussitôt le transfert de cette technique vers la métropole en étudiant la "possibilité d'exécuter en France les moyens qu'emploient les Égyptiens pour faire éclore les œufs et élever les poulets sans le secours des poules, etc." Il poursuivit ses recherches en 1800 et 1801, suivant minutieusement les trois couvées successives durant la période de fonctionnement des fours du Caire (printemps) et faisant des relevés systématiques de la température des diverses parties de plusieurs d'entre eux.⁵¹ Ses observations et celles de Rozière furent reprises en 1809 dans la *Description de l'Égypte*,⁵² où sont reproduits les fours à poulets du Caire et de Louxor, levés avec soin respectivement par Conté et Jomard (fig. 1).⁵³

bien que la conduite en soit très difficile sans thermomètre. Les propriétaires arrivent du reste par une longue habitude à maintenir dans ces fours une température de trente-deux degrés sans qu'elle varie jamais de plus d'un degré." (VILLIERS DU TERRAGE, *op. cit.* (cf. n. 18), p. 123). Suit une description sommaire du four, de la manutention et des résultats économiques. Il mentionne plus loin le four de Louxor (p. 202).

⁴⁸ Jean Jacquet a fait l'historique des informations écrites –abondantes à partir du XIII^e siècle mais qui remontent à Aristote et Diodore de Sicile– avant de combler par l'évidence archéologique les lacunes documentaires pour la période byzantine (J. JACQUET, "Des couveuses artificielles au sixième siècle de notre ère", in: *Hommages à la mémoire de Serge Sauneron*, Le Caire, IFAO, 1979, pp. 165-174).

⁴⁹ RÉAUMUR, *L'art de faire éclore et d'élever en toutes saisons les oiseaux domestiques*. Paris, Impr. royale, 1749, 2 vol.

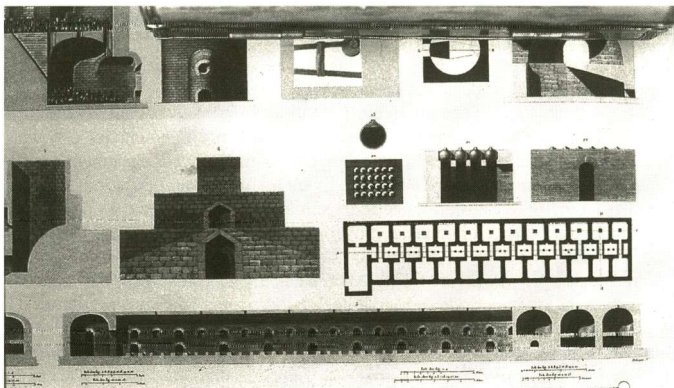
⁵⁰ "Notice des recherches et observations faites par le citoyen Rouyère, pharmacien de première classe d'armée, et membre de la commission des sciences et arts", *Courier de l'Égypte*, n° 56 (13 pluviôse an 8/2 févr. 1800), pp. 2-3.

⁵¹ Tableaux d'un four de Setty-Zeynab (1800) et d'un four de Bâb el Nasr (1801) dans sa "Description particulière de plusieurs fours à poulets observés au Kaire, et des procédés que l'on y met en usage", in: ROZIÈRE et ROUYER, "Mémoire sur l'art de faire éclore les poules en Égypte par le moyen des fours", *Description*, t. XI, pp. 401-427 (pp. 423-424).

⁵² Voir note précédente. Rozière a écrit l'étude générale qui précède la "Description particulière ..." de Rouyer. Dans la "Notice historique sur l'incubation artificielle" qui ouvre son mémoire, il rappelle la haute antiquité du procédé, connu dans l'Égypte pharaonique et dans la Chine antique (pp. 401-402) et les travaux de Réaumur (p. 404). Il cite également des observations communiquées par Jomard (pp. 407-408, 414). Voir aussi GIRARD, *op. cit.* (cf. n. 35), Partie II, Section IX, "De l'art de faire éclore les poulets", pp. 246-248.

⁵³ *Description*, État Moderne, II, pl. I, fig. 11 à 13 (Jomard) et II, fig. 1 à 3 (Conté).

Quelques mois seulement après le retour d'Égypte, le sujet est abordé incidemment à la Société d'Encouragement à l'Industrie nationale, le 31 mai



1. Four à poulets du Caire, par Nicolas-Jacques Conté: coupe longitudinale (en bas) et plan.

1802, lorsque Lasteyrie "rend compte d'une application faite par le citoyen Foucaud, du régulateur du feu du citoyen Bonnemain pour faire éclore les poulets".⁵⁴ L'innovateur demandait un prêt de 500 F pour réaliser son projet, mais la Société décide d'ajourner "indéfiniment" sa demande, à l'issue d'une discussion au cours de laquelle sont rappelés "les divers essais du même genre tentés à diverses reprises, d'après la découverte de Réaumur, et toujours sans avantage du côté de l'économie". Finalement, le débat s'achève sur l'intervention décisive d'un des membres de l'Institut d'Égypte, concluant à l'impossibilité d'un transfert direct de la technique égyptienne:

"Le citoyen Costaz donne au conseil des informations sur les fourneaux employés en Égypte pour l'incubation des poulets; il pense que la différence des climats ne permet pas d'employer en France ce procédé avec le même succès."⁵⁵

L'argument l'emporte provisoirement, et l'on croit fermement "que l'entreprise

⁵⁴ SEIN, PV Conseil, reg. 1, 11 prairial an 10/31 mai 1802 –transcrit dans *Histoire...*, *op. cit.* (cf. n. 41), p. 94. Conçu à l'origine pour le dévidage des soies, le régulateur de Jean-Simon Bonnemain avait été récompensé par la société, qui lui accorda un prêt de 600 fr. (*ibid.*, pp. 109 et 114). L'inventeur, qui prévoyait déjà de l'utiliser pour l'incubation des œufs, avait obtenu en 1783 un privilège exclusif de quinze ans, mais il n'avait pas réussi à l'exploiter (Arch. Nat., F¹² 2424 et 2432, E 2734).

⁵⁵ *Ibid.*, p. 94.

ne peut avoir de succès qu'autant qu'elle serait formée en grand".⁵⁶ Rouyer prendra vigoureusement le contre-pied de ces préjugés dans la *Description de l'Égypte*:

"Les succès constans de ces opérations ne sont pas seulement dus à la bonté du climat de l'Égypte, comme le pensent les détracteurs de la méthode des Égyptiens; l'industrie particulière de ceux qui dirigent les couvées, y contribue beaucoup plus."⁵⁷

Mieux, il se fait une nouvelle fois publiquement l'apôtre du transfert de la méthode égyptienne:

"Lorsque l'on examine tous les avantages que les Égyptiens retirent de leurs fours à poulets, on regrette de ne point trouver cet art établi en Europe, et principalement en France, où il serait presque aussi praticable qu'en Égypte."

"Avec quelques soins, il sera toujours facile de faire éclore des œufs par l'incubation artificielle. L'éducation des poussins présente seule plus ou moins de difficultés, selon le climat et la saison. Mais l'industrie des Européens ne surmonte-t-elle pas tous les jours des difficultés semblables, en naturalisant dans nos climats des plantes et des animaux étrangers?"

"Pour parvenir à faire éclore des œufs par l'incubation artificielle, et à élever les poussins sans le secours des poules, il serait, en quelque sorte, nécessaire de se conformer à la méthode simple et industrielle des Égyptiens: il faudrait surtout renoncer à ces grands établissemens, où l'on espérait faire éclore et élever en même temps plusieurs milliers de poulets."⁵⁸

Enfin, Rouyer analyse dans une longue note les raisons de l'échec du transfert au cours du XVIII^e siècle: si certains voyageurs (Thévenot, le père Sicard, Welsing, Niebuhr et Norden) ont donné des descriptions assez satisfaisantes dans l'ensemble, ils n'ont pas su donner les détails nécessaires sur la conduite des opérations et la température.⁵⁹

Quelques décennies furent encore nécessaires pour le développement de cette pratique d'élevage associée à la révolution de la pensée zootechnique du milieu du XIX^e siècle. Une fois encore, le débat avait été porté à la Société d'Encouragement par une personnalité extérieure à l'expédition d'Égypte, mais celle-ci renforça l'idée de la possibilité d'introduire l'incubation artificielle en France en la portant, en quelque sorte, sur la place publique.⁶⁰

⁵⁶ *Ibid.*, p. 94.

⁵⁷ ROZIERE et ROUYER, *op. cit.* (cf. n. 51), p. 422.

⁵⁸ *Ibid.*, pp. 426-427. Je souligne. En Égypte, si chaque couvoir (10 par four en moyenne) contenait 3 à 5000 œufs, l'élevage des poussins n'excédait pas 3 à 400 par couvée (pp. 410, 415, 418, 425).

⁵⁹ *Ibid.*, pp. 426-427, note 1. Il est clair que cette note a aussi pour but de valoriser l'apport personnel de Rouyer à la question.

⁶⁰ Cf. Marcel THÉRET, "Évolution et révolution scientifiques et techniques en élevage et dans ses productions depuis 1750", in: "Deux siècles de progrès pour l'agriculture et l'alimentation 1788/1988. Symposium du Bicentenaire", *Comptes rendus de l'Académie d'Agriculture de France*, 74: 6 (1988), pp. 47-56.

Les résistances à un transfert: le moulin à plâtre

L'un des cas les plus intéressants est sans doute celui du moulin à plâtre, car il met en évidence tout à la fois une réussite technique égyptienne certaine, l'intérêt porté depuis quelques décennies par les milieux scientifiques aux conditions de travail dans les métiers insalubres, et deux formes de résistance à son importation: un sentiment de supériorité vis-à-vis de l'Orient, jugé, non sans raison, techniquement inférieur, et, plus généralement, l'attitude conservatrice que les partisans de l'innovation prêtaient aux professionnels en France. Par un double mouvement de translation et de rotation, ce moulin à traction animale (un bœuf attelé), permet de broyer et de piler le plâtre au sortir du four en une seule opération.⁶¹ Cette méthode allie simplicité –donc économie– et efficacité:

"Il est superflu, écrit Jomard, de faire observer combien est simple l'exécution de cette machine, où toutes les pièces de bois, c'est-à-dire le levier et les deux axes, sont des branches grossièrement taillées, ou même encore avec leur écorce: mais *cette grossièreté d'exécution n'empêche pas le moulin à plâtre d'être une machine économique et bien conçue.*

Le plâtre se pile aussi en Suisse, en Espagne et en France, par le moyen d'un moulin. La méthode la plus vicieuse est celle qu'on suit aux environs de Paris, où l'on pulvérise le plâtre à bras d'homme; ce qui expose les ouvriers à respirer un air chargé de gypse."⁶²

Dans un étonnant renversement des valeurs, Jomard se fait donc l'apôtre de la technique égyptienne:

"Cette méthode est exempte des inconvénients attachés à la nôtre, qui est vraiment barbare; et *elle mériterait d'être empruntée aux Égyptiens*, autant pour l'économie du procédé, que pour la santé des ouvriers."⁶³

Une nouvelle fois, le débat fut porté devant la Société d'Encouragement. Dès le 15 mai 1802 –moins de six mois après son retour en France– Conté y "fait sentir la simplicité et les avantages" de la "machine à broyer le plâtre" qu'il a lui-même dessinée au Caire (fig. 2).⁶⁴ La société le charge aussitôt d'en faire construire le modèle.⁶⁵ Une vive discussion s'ensuit quelques semaines plus tard à ce sujet:

"Le citoyen Conté rappelle que, par un arrêté antérieur du conseil d'administration, il avait été chargé de faire exécuter un modèle de la machine de ce genre employée en Égypte; il retrace le mérite de simplicité de cette machine.

⁶¹ Il se compose d'une aire conique dressée autour d'un axe vertical auquel est fixé l'axe oblique d'une meule de granit, provenant d'une colonne cannelée, en forme de cône tronqué (petite base vers l'extérieur) qui assure une vitesse de rotation qui s'accroît sur l'aire (*Description*, t. XII, "Explication des planches des arts et métiers": Jomard, pl. II, fig. 7 et 8, "four à plâtre", pp. 401-403 (403) et pl. XXVI, fig. 2 "moulin à plâtre", pp. 481-482).

⁶² *Ibid.*, pl. XXVI, p. 482.

⁶³ *Ibid.*, pl. II, p. 402.

⁶⁴ *Description*, État Moderne, Planches, vol. II, pl. XXVI, fig. 2.

⁶⁵ SEIN, PV Conseil, reg. 1, 25 floral an 10/15 mai 1802 –transcrit dans *Histoire...*, op. cit. (cf. n. 41),



2. Machine à broyer le plâtre du Caire, par Nicolas-Jacques Conté.

Plusieurs membres observent que dans divers départements de la république on emploie une machine non moins simple pour le même objet; ils croient qu'il suffirait d'en répandre la connaissance dans les départements où elle n'est point encore adoptée.

D'autres exposent des doutes sur la convenance de cette machine en général, et craignent que les maçons ne fassent des difficultés pour employer le plâtre ainsi broyé.

Un membre fait remarquer que le principal avantage de la machine proposée consisterait à empêcher les inconvénients qui résultent, pour la santé, de la méthode actuelle de broyer le plâtre.⁶⁶

Devant l'expression de ces résistances nationales ou professionnelles, une commission spéciale (Montgolfier, Conté, Benjamin Delessert et Candolle) est "chargée de présenter un rapport définitif 1° sur la convenance d'une telle machine en général; 2° sur le choix de la machine la plus convenable en particulier".⁶⁷ Deux mois plus tard, le procédé égyptien l'emporte sur ceux qu'on utilisait en province: au nom de cette commission, Conté "rapelle la simplicité et l'utilité de celle qui est usitée en Égypte, il fait sentir combien son adoption seroit nécessaire pour éviter les effets nuisibles de la méthode ordinaire par rapport à

p. 92 (voir aussi p. 110). Candolle, au nom du Comité des Arts économiques, estimait le coût de la construction de ce modèle (30 messidor / 19 juil., p. 126).

⁶⁶ *Ibid.*, 14 thermidor an 10 / 2 août 1802, p. 131.

⁶⁷ *Ibid.*, même date.

la santé des ouvriers".⁶⁸ Il est aussitôt chargé à nouveau "de faire exécuter un modèle en petit de cette machine".

En 1806, le *Bulletin de la Société d'Encouragement* en donne une description succincte, qui reprend l'opposition entre le "moyen très efficace" utilisé en Égypte et le dangereux procédé traditionnel à Paris.⁶⁹ Huit mois plus tard à nouveau, le *Bulletin* revient sur le sujet en publiant le rapport sans appel fait par Gratien Le Père au nom d'une nouvelle commission de la Société.⁷⁰

Quand la mode rejoint la pérennité: la serrure "égyptienne"

Le transfert d'une technique peut encore emprunter des voies plus inattendues et paradoxales. Décrivant le travail du forgeron pour la *Description de l'Égypte*, le physicien Coutelle termine en observant que "les serrures sont l'ouvrage des ouvriers en bois".⁷¹ Un tel avertissement, nécessaire pour le lecteur européen, aurait été superflu pour un Égyptien: la serrure égyptienne était totalement en bois, ou en bois avec des fiches de fer.

Par sa nature, cette serrure intrigua et intéressa les Français en ce qu'elle différait totalement de ce qu'ils connaissaient. Elle fonctionnait simplement par un jeu de clavettes ou fiches mobiles verticales et d'entailles correspondantes dans le pêne horizontal. La clef — un simple morceau de bois garni de six dents — permettait de soulever ces fiches pour libérer le pêne.⁷² Lorsqu'elle était réalisée avec soin et précision, une telle serrure semblait parfaitement inrochetable.⁷³

La sécurité des serrures et cadenas faisait alors l'objet de recherches en France et en Angleterre. La Société d'Encouragement y consacra la plus grande attention, lançant une enquête experte relayée par les préfets.⁷⁴ Les Français virent donc dans la serrure égyptienne une sorte de serrure de sûreté. En 1804, la Société reçut d'un de ses correspondants "le modèle d'une serrure de bois en usage dans le département de la Manche et quelques autres cantons de l'ancienne province de Normandie".⁷⁵ Cette serrure, employée de préférence à celles de fer

⁶⁸ SEIN, PV Conseil, reg. 1, 12 vendémiaire an 11 / 4 oct. 1802. Voir le récapitulatif des travaux présentés à la société de juillet 1802 à juin 1803, par Gérando, *BSEIN*, t. 2, n° 13 (thermidor an 11 / juil.-août 1803), p. 108.

⁶⁹ *BSEIN*, t. 5, n° 27 (sept. 1806), p. 58.

⁷⁰ *BSEIN*, t. 5, n° 35 (mai 1807), pp. 292-299.

⁷¹ *Description*, t. XII, "Explication des planches des arts et métiers": Coutelle, pl. XXI, pp. 468-469 (469).

⁷² *Ibid.*: A. Delile et Cécile, pl. XXX "Outils et instruments", pp. 492-498 (fig. 1 à 6, pp. 492-494).

⁷³ *Ibid.*: A. Delile, pl. XV, fig. 5 "Le serrurier en bois", pp. 453-454.

⁷⁴ Par leur intermédiaire, la Société fit expertiser les villes à tradition serrurière (Saint-Étienne, Escarbotin, etc.) les prototypes de la serrure d'Edgeworth perfectionnée par Koch qu'elle avait fait construire spécialement. (SEIN, CME 1/3, dos. serrures en bois).

⁷⁵ SEIN, CME 1/3, dos. serrures en bois.

dans les lieux exposés à la pluie ou aux embruns, était présentée comme "remarquable par la sureté, la solidité et la facilité de sa construction". Le correspondant observait qu'elle "paroît être la même en usage encore aujourd'hui chez les Arabes et les Grecs de l'Archipel."

"Ne seroit-il pas permis de croire, ajoute-t-il, que cette invention qui s'est conservée dans le fond de nos départements y a pu être apportée par les Sarrasins auxquels nous devons l'espece de plante céréale qui a retenu leur nom?"⁷⁶

Si elle exprime la conscience des transferts de savoir opérés par le biais de la conquête musulmane de l'Espagne, l'explication proposée ne correspond sans doute pas à la réalité des faits. La serrure de bois était en fait une serrure romaine, jadis répandue sur les deux rives de la Méditerranée, mais ignorée de l'Antiquité pharaonique.⁷⁷ Comme elle s'était pérennisée sur les bords du Nil, elle avait survécu dans certaines campagnes reculées, tombant dans l'oubli des milieux académiques et industriels. Diffusée par la Société d'Encouragement,⁷⁸ elle devait néanmoins bientôt se répandre quelque temps en France sous le nom de "serrure égyptienne", notamment après avoir été revisitée par le mécanicien Edme Regnier, qui en lança la fabrication en 1809, au prix de quelques adaptations allant jusqu'à la réalisation en métal et à une ornementation égyptianisante alors à la mode.⁷⁹

Quand la science de l'ingénieur revisite une technique: la machine élévatoire

En fait, la technique égyptienne –elle-même souvent héritée– paraît surtout avoir fait fonction de révélateur d'idées. Elle est revisitée par la science de l'ingénieur européen et son transfert, alors très indirect, passe par le calcul pour lui assurer une autonomie de fonctionnement.

Si, lors de la conquête française, l'Égypte ignore le moulin à vent comme le moulin à eau, elle utilise un grand nombre de machines pour élever l'eau. Quoique toutes soient mues par la force humaine ou animale, leur simplicité et leur ingéniosité frappe réellement Conté. C'est le cas d'une noria du Delta dont la roue à jante creuse est composée de caissons à orifice latéral laissant entrer

⁷⁶ *Ibid.* Une note de l'auteur précise: "Polygonum Salivum (Linn.), le sarrasin".

⁷⁷ Cf. G. A. WAINWRIGHT, "Ancient Survivals in Modern Africa", *Bulletin de la Société Sultanieh de Géographie* (Le Caire), IX (1919), pp. 105-130 et 177-197 (pp. 180-182, pl. VII et X), et N. H. HENEIN, "Deux serrures d'époque romaine de la nécropole de Douch", *Bulletin de l'Institut Français d'Archéologie orientale*, 84 (1984), pp. 229-248, pl. XVI-XVIII.

⁷⁸ "Notice sur les serrures de bois" *BSEIN*, t. 5, n° 32 (févr. 1807), pp. 177-180.

⁷⁹ "Description et usage du Cache-Entrée et des Serrures égyptiennes de M. Regnier", *BSEIN*, t. 8 (1809), pp. 135-138 (mai 1809). Regnier, plus connu pour son dynamomètre et ses éprouvettes à poudre, avait déjà réalisé un cadenas de sécurité.

l'eau et la déversant de côté. S'inspirant de ce principe et peut-être aussi du mouvement du *chadouf*, très répandu dans la vallée du Nil, par lequel un homme élève l'eau grâce à un contrepoids qu'il doit ensuite relever par un effort particulièrement pénible, Conté imagine une machine d'arrosage automatique qui n'a plus, ne serait-ce que par cette autonomie de fonctionnement, qu'un lointain rapport avec les machines égyptiennes. L'inventeur en retient pourtant le principe du balancier et celui de l'ouverture latérale, ainsi que le soin d'éviter toute sophistication. Sa simplicité doit en effet permettre à tout paysan de pouvoir construire et entretenir cette machine, à la différence des coûteuses machines et pompes réservées aux exploitants aisés.⁸⁰ Il s'agit de deux caisses de bois communiquant par une conduite de même matériau pivotant sur un axe. Grâce à la relation entre le poids et la longueur des bras de la balance, le système bascule dans un sens ou dans l'autre selon que les caissons sont vides ou pleins: ils se remplissent et se vident ainsi automatiquement.

Conçue en Égypte même ou sur le bateau du retour, cette machine est sans doute le plus bel exemple que l'on puisse trouver de techniques inférieures revisitées par la science de l'ingénieur européen. La description rudimentaire qu'en donne son auteur éclaire ce dernier point:

"Machine hydraulique balance, propre à l'arrosage des terres, au dessèchement des marais, allant seule continuellement, mue par la chute d'un ruisseau. Elle est construite d'après ce principe que *les poids dont est chargée une balance à bras inégaux sont, ainsi que leur vitesse, en raison inverse de la longueur de ces bras*. Le grand et le petit bras, l'emportant alternativement l'un sur l'autre, s'abaissent et s'élèvent tour à tour. Elle a peu de frottement."⁸¹

Conté présente sans doute cette machine à l'Académie des Sciences avec trois autres modèles dès la fin février 1802⁸² et, avant la séance générale de la Société d'Encouragement du 27 juillet 1803, il "fait la démonstration de plusieurs machines d'irrigation qu'il a inventées & qui ne sont point encore connues. Il donnera sur ces machines, aussi ingénieuses que simples & peu dispendieuses, un mémoire qui sera inséré dans le Bulletin, avec des figures que le C^{en} Molard s'est chargé de faire dessiner"⁸³. La description de cette machine, "dont l'étonnante facilité a été constatée [une nouvelle fois] par l'expérience qui en a été faite dans la séance du 12 vendémiaire [5 octobre 1803]"⁸⁴, sera en effet publiée l'année

⁸⁰ Conté aurait presque pu dire de cette machine, comme il le fit d'une autre, qu'elle était "de construction appropriée aux moyens des habitants de la campagne, puisque quelques planches et des clous suffisent pour l'exécuter" (Arch. Thenard, liste des inventions de Conté, de la main de son secrétaire Verrier).

⁸¹ *Ibid.* Verrier souligne.

⁸² Séance du 6 ventôse an 10 (*Procès verbaux de l'Académie des Sciences (1795-1835)*, Hendaie, Impr. de l'Observatoire d'Abbadia, 1912, t. II, 468). On ignore le détail des machines hydrauliques présentées ce jour. Berthollet, Bossut, Coulomb, Prony et Lévêque furent nommés commissaires. Ils ne rendirent pas de rapport.

⁸³ SEIN, PV Conseil, reg. 1, 8 thermidor an 11/27 juil. 1803.

⁸⁴ BSEIN, t. 3, n° 1, messidor an 12/ juin-juil. 1804, p. 20.

suiuante avec une planche, dans le but explicite d'en assurer une large diffusion auprès des paysans les plus modestes.⁸⁵ Le modèle qui fut alors déposé au Conservatoire des Arts et Métiers en existe encore deux siècles plus tard.⁸⁶

Sans doute pourrait-on encore ajouter quelques autres exemples à ces transferts de plusieurs types. L'un d'eux s'inscrit dans la lignée de l'ouverture d'esprit préconisée par Desgenettes. Rentré dans son pays en 1806, son ancien subordonné napolitain Savaresi y introduit avec succès "une manufacture d'opium selon la *méthode égyptienne*" pour les hôpitaux, "cette drogue étant indispensable dans la médecine et plus nécessaire que le sucre dans les besoins de la vie".⁸⁷ De même, Savaresi, qui a servi entre-temps à Saint-Domingue, fabrique également en 1810 des poudres fébrifuges comme substitut au quinquina et prépare "un ouvrage qui peut servir d'instruction aux officiers de santé des Armées et qui traite de la confection de l'opium, ainsi que des substances indigènes que l'on peut substituer avantageusement au quinquina".⁸⁸

Ainsi, loin d'être à sens unique de l'Europe occidentale vers les rivages du Nil, le transfert de techniques issu de l'expédition a franchi la Méditerranée en sens inverse avant même de se généraliser en Égypte à partir des années 1820.

IV. La Méditerranée médiatrice, ou l'espiègle détour du savoir

Dans le prospectus de la *Décade égyptienne* en septembre 1798, Tallien a soin de légitimer la conquête de l'Égypte en opposant les conquérants d'antan, assoiffés d'or, et les Français, respectueux des lois, usages, habitudes et "même des préjugés des peuples dont ils occupent le territoire".⁸⁹ Sans s'étendre sur les apports supposés de la France à l'Égypte qui peuplent alors le discours dominant, il insiste sur les apports en retour escomptés pour la France, jusque dans le domaine culturel: "La conquête de l'Égypte ne doit pas être utile à la France seulement sous les rapports politiques ou commerciaux; *il faut encore que les sciences et les arts en profitent.*"⁹⁰

Que les sciences aient profité de l'expédition de Bonaparte, la monumentale

⁸⁵ L. [Lancret], "Description d'une Machine inventée par M. Conté, pour servir à l'arrosement des terres", *BSEIN*, t. 3, n° 4, vendémiaire an 13 / sept.-oct. 1804, pp. 73-80 et pl. III.

⁸⁶ Musée national des Techniques (Conservatoire national des Arts et Métiers), n° 714. Le cabinet des modèles de la Société d'Encouragement en possédait également un sous le n° 51 (*BSEIN*, t. 6 (1807), p. 25).

⁸⁷ Savaresi, 31 déc. 1810 (SHAT, Off. santé 936, dos. Savaresi).

⁸⁸ *Ibid.*

⁸⁹ *Décade égyptienne*, I, 6.

⁹⁰ *Ibid.* Je souligne.

Description de l'Égypte en est une preuve éloquente, mais aussi bien cette même *Décade égyptienne* rédigée durant l'occupation, les *Mémoires sur l'Égypte* publiés dès le retour, voire, de façon plus inattendue, un ouvrage de recherche fondamentale comme l'*Essai de statique chimique* de Berthollet. Que les arts –au sens moderne– et les arts décoratifs en aient également profité, cela peut s'apprécier diversement mais reste indéniable. Mais que les arts mécaniques, les arts chimiques, les arts et métiers dans leur ensemble en aient profité, même de façon marginale par rapport à l'ampleur du mouvement inverse qui va s'accélérer sous Muhammad 'Alî, voilà qui ne laisse d'étonner, voilà qui rend compte de la complexité du choc des cultures que représente l'expédition d'Égypte.

Le plus étonnant n'est-il pas en fait que les ingénieurs, les inventeurs et les fabricants parisiens soient allés chercher sur la lointaine rive sud de la Méditerranée orientale des techniques et des méthodes qui existaient sur la proche rive nord de la Méditerranée occidentale, de l'Espagne à l'Italie en passant par la France méridionale? Dans leur lutte contre la tradition et l'empirisme, la rationalité européenne et l'esprit cartésien, trop parisiens déjà, s'étaient rendus aveugles à la banalité de leur environnement provincial.

Ainsi, par une conséquence imprévisible, l'expédition scientifique et militaire permit de rouvrir un moment les yeux sur ce monde rural et ses techniques. Par-delà la Méditerranée, l'expédition fut la médiatrice de techniques réintroduites par son entremise dans le centre parisien du pouvoir savant, où elles étaient oubliées de l'Académie et des écoles d'ingénieurs qui établissaient les canons de la technique moderne. Ainsi la Méditerranée, elle-même médiatrice, permit le transfert impossible dans l'aveuglement d'une quotidienneté banalisée par la proximité nationale. Les élites de la France rapportent d'Égypte la poterie réfrigérante pourtant si répandue sur les rivages de la Méditerranée occidentale européenne, la serrure de bois des campagnes normandes. À l'inverse, la couveuse artificielle sort de son enfermement académique pour gagner la réalité du terrain et la machine d'arrosage des terres se dépouille des sophistications savantes pour atteindre la simplicité nécessaire à l'utilisateur.

En définitive, la grande traversée de la Méditerranée d'ouest en est et du nord au sud a été le détour nécessaire du savoir. Malgré l'apparente incompréhension des regards croisés dans l'immédiat, l'expédition d'Égypte a permis, par-delà la connaissance livresque, d'avoir une prise de conscience matérielle de l'unité technique des pourtours de la Méditerranée romaine. Elle a aussi ouvert la voie d'une nouvelle unité technique, par la "modernisation", versant technique de la politique de "civilisation" dans laquelle Muhammad 'Alî allait bientôt lancer son pays d'adoption.⁹¹ La régénération du projet des Lumières devait alors prendre

⁹¹ Sur la modernisation de l'Égypte, voir notamment les travaux de Ghislaine Alleaume et de Pascal Crozet.

la forme d'un rêve national égyptien chevauchant un rêve d'ingénieurs français. Dans ce projet visionnaire –relayé à Paris par Jomard, notamment avec la Mission égyptienne, et bâti sur le terrain par les Pascal Coste, les Linant pacha, les saint-simoniens et les ingénieurs égyptiens, les Rifâ'a at-Tahtâwî et les 'Alî Mubârak– s'inventa l'utopie d'une intégration technique méditerranéenne.⁹²

⁹² Gh. ALLEAUME, "La mise en place du Corps des irrigations en Égypte (1821-1835): entre tradition nationale et imitation de l'Europe", in: P. BRET et I. GOUZEVITCH, éd., *Naissance d'une communauté internationale d'ingénieurs, (première moitié du XIX^e siècle)*, Paris, CRHST-Cité des sciences et de l'industrie, 1997, pp.78-99.

ESPACE ET NATURE

YANIS SAΪTAS

LA DOCUMENTATION CARTOGRAPHIQUE DES TROIS
PÉNINSULES MÉRIDIIONALES DU PÉLOPONNÈSE ÉLABORÉE
PAR L'ARMÉE FRANÇAISE (1829-1832)¹

La nouvelle méthode de relevé cartographique appliquée en Europe à partir du milieu du XVIII^e siècle était fondée sur des études de mathématiques, de topographie et d'arpentage réalisées sur place. Ces méthodes purent être appliquées à grande échelle et de manière systématique en Grèce à partir de 1829, avec les travaux des Français en Morée et par la suite dans d'autres régions de l'État nouvellement constitué. Jusqu'alors, seules les côtes et les îles avaient fait l'objet de relevés cartographiques relativement précis.²

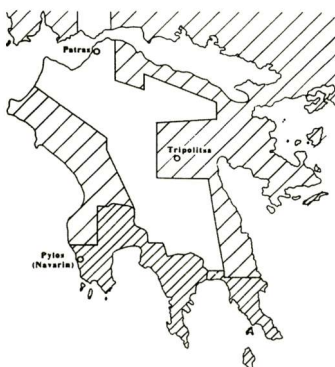
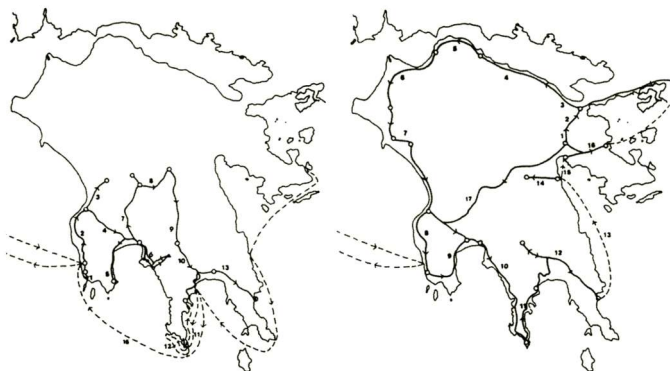
La documentation cartographique des Français constitua une étape fondamentale dans la connaissance de l'espace grec, dépassant ainsi toutes les tentatives fragmentaires des Français et des Anglais qui avaient entrepris, au cours des deux précédentes décennies, de cartographier la région.³



La cartographie détaillée et exacte de la Morée et de la Grèce est directement liée à

¹ L'étude des cartes en question s'inscrit dans le cadre de la recherche portant sur l'espace géographique, historique et sur la formation sociale de la péninsule du Magne au cours de l'époque médiévale et récente. Cette recherche, intitulée *Οικισμένος χώρος και κοινωνία στη Μάνη* (Habitat et société dans le Magne) et dirigée par Y. Saΐtas, est réalisée depuis 1985 dans le cadre du programme de l'Institut de Recherches Néohelléniques de la Fondation Nationale de la Recherche Scientifique (IRN/FNRS), *Histoire du peuplement de la Grèce du XV^e au XX^e siècle*. Les renseignements relatifs à la péninsule du Magne ont été présentés pour la première fois au Colloque de Limeni (Aréopolis): *Mani. Témoignages sur l'espace et la société-Voyageurs et expéditions scientifiques (XV^e-XIX^e s.)*, 4-7 nov. 1993 (cf. Y. SAΪTAS, "La documentation cartographique de l'Expédition scientifique de Morée pour le Magne, 1829-1832", Athènes, IRN/FNRS, 1996, pp. 353-381). Une mise au point plus détaillée va paraître prochainement.

² A. AVRAMEA "Η χαρτογράφηση του παράλιου χώρου", *Ελληνική Εμπορική Ναυτιλία (1453-1850)*, Athènes, Éd. de la Banque nationale de Grèce, 1972. Voir aussi *Χαρτογράφηση του ελληνικού παράλιου και νησιωτικού χώρου* (Cartographie de l'espace côtier et insulaire grec), Catalogue d'exposition, Athènes, Société grecque de cartographie, 1989, et Actes du Colloque (6-8 oct. 1989), Athènes, 1994.

³ Cartes françaises de Gautier (1818-1819) et de Lapie (1826), mesurages anglais de Smyth (1825), etc. Voir aussi G. TOLIAS, "1830-1930, ο χώρος και οι άνθρωποι", in: *Εκατό Χρόνια Χαρτογραφίας τον Ελληνισμού, 1830-1930* (Cent ans de cartographie de l'hellénisme...), Catalogue d'exposition, Athènes, Société grecque de cartographie, ELIA, 1992, pp. 15-16.



-  Région de Morée couverte par les minutes à 1/50 000 de la carte publiée à 1/200 000 (Source: M. Sivignon, 1996).
-  Portion des dix huit feuilles minutes à 1/50 000 comprenant les trois péninsules méridionales.

1. Les itinéraires 1-13 en Morée de l'Expédition scientifique conduite par Bory de Saint-Vincent.
2. Les itinéraires 1-17 en Morée de l'architecte Abel Blouet de l'Expédition scientifique.
3. La cartographie du Péloponnèse par les Français. Région couverte par les minutes (à 1/50 000) de la carte publiée (à 1/200 000) en 1832 et 1852. Portion des dix-huit feuilles minutes du Péloponnèse méridional présentée dans cet article.

l'histoire militaire et politique du nouvel État.⁴ Les commandes pour le levé de la Grèce, avec leurs contradictions inhérentes, étaient faites sur l'ordre :

- de l'État néohellénique (sur l'ordre du gouverneur Jean Capodistria) qui, quatre mois avant l'arrivée de l'armée française, avait confié à un cartographe expérimenté, le capitaine E. Peytier, la cartographie du nouvel État;

- du ministère français de la Guerre qui, à partir d'août 1828, avait envoyé en Morée un corps expéditionnaire de 15 000 hommes sous les ordres du général Maison pour conclure un armistice entre les belligérants turcs et grecs et pour libérer la péninsule des troupes égyptiennes d'Ibrahim, ce qui fut obtenu le 30 octobre 1828;

- de l'Expédition scientifique de Morée, organisée en novembre 1829 à l'initiative des trois Académies de France, et qui travailla en Grèce de mars à novembre 1829.

Les travaux de rédaction de la carte commencèrent en avril 1829. En janvier 1831, la triangulation avait été achevée, déterminant ainsi un réseau de plus de 1000 points géodésiques. En avril 1831, les cinq sixièmes du relevé topographique avaient été effectués. Les autres travaux topographiques et statistiques se poursuivirent jusqu'en mai ou août 1832.⁵

Quatre membres de l'Expédition scientifique (les géographes et ingénieurs Peytier et Servier, Puillon de Boblaye et Bory de Saint-Vincent lui-même) collaborèrent avec la brigade topographique de l'armée française.

Pour la rédaction des six feuilles de la carte de Morée, à l'échelle de 1/200000, qui furent publiées en 1832, des feuilles de relevés cartographiques préparatoires (plans minutes) furent réalisées sur place à l'échelle de 1/50 000, où sont représentés aussi bien la configuration naturelle (avec la hauteur précise des montagnes, les cours d'eau, les courbes indicatives de dénivellation) que les interventions humaines.⁶ Les manuscrits des feuilles de cartes minutes inédites sont conservées aux Archives des Cartes du Dépôt de la Guerre, au Château de Vincennes à Paris, mais des copies sont également disponibles au Musée National Historique d'Athènes.⁷

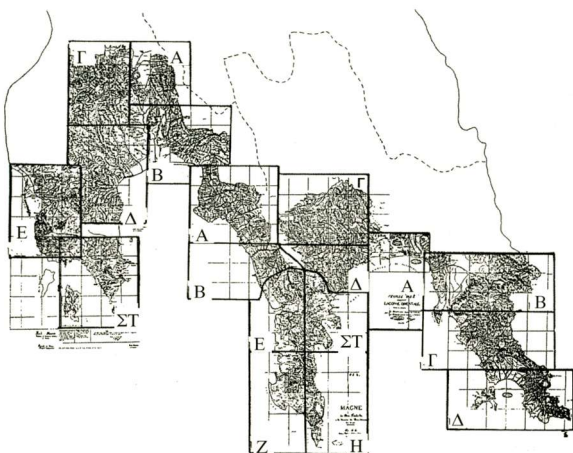
La portion des trois péninsules du sud du Péloponnèse que nous examinons ici est comprise dans dix-huit feuilles minutes (B) à 1/50 000 (fig. 4), qui

⁴ M. SIVIGNON, "La cartographie de la Morée et ses enseignements", in: *Mani. Témoignages sur l'espace et la société. Voyageurs et expéditions scientifiques (XV^e-XIX^e s.)*, op. cit., pp. 434-444.

⁵ Dans le cadre de cette communication, nous ne nous référons pas aux conditions ni aux méthodes de travail de la brigade topographique. Voir St. PAPAPOULOS, *Το Λεύκιωμα Πεντέ της Σύλλογης Στέφανου Βαλλιανού*, (L'album Peytier de la Collection St. Vallianou), Athènes, Éd. de la Banque nationale de Grèce, 1971, pp. 7-21.

⁶ Panayotis TSAKOPOULOS, "L'œuvre cartographique de l'Expédition scientifique de Morée (1829-1832)", in: *Mani. Témoignages sur l'espace et la société. Voyageurs et expéditions scientifiques (XV^e-XIX^e s.)*, op. cit., pp. 445-460.

⁷ Musée National Historique d'Athènes, n° 6334. Je tiens à remercier particulièrement Mme M. Minotou et M. J. Majarakis-Ainian, qui m'ont indiqué les cartes et ont permis leur publication.



4. Assemblage des dix-huit feuilles minutes B à l'échelle de 1/50 000 (1830-1832), qui comprennent les trois péninsules méridionales du Péloponnèse. Messénie (section): feuilles A, B, Γ, Δ, Ε, ΣΤ. Mani et Bardounochoria: feuilles A, B, Γ, Δ, Ε, ΣΤ, Ζ, Η. Laconie (section): feuilles A, B, Γ, Δ.

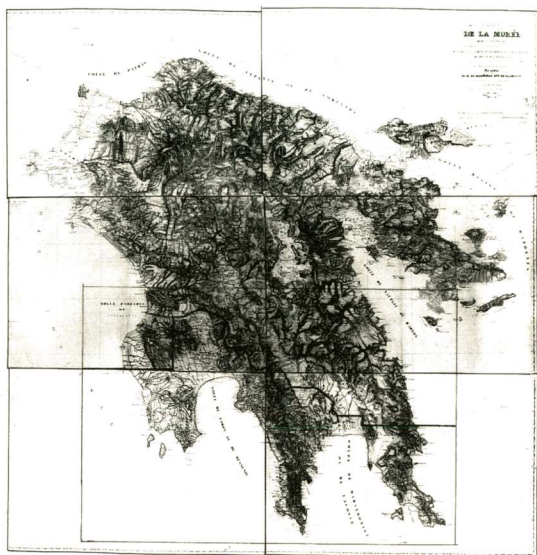
correspondent partiellement à trois feuilles définitives (C) à 1/200 000 de la carte publiée en 1832 (fig. 5).

Les dix-huit feuilles minutes B s'étendent sur douze éparchies des trois épitropies de la Morée du Sud: Koron, Modon, Navarin de l'éparchie de Haute Messénie; Nissi, Kalamata, Emblakika, Androussa, Mikromani, Sparte Occidentale de l'éparchie de Basse Messénie; et Sparte Orientale, Mistra (sections de Bardounochoria, Hélos, Lycouvouno) et Monembasie de l'éparchie de Laconie.⁸

Nous distinguons les trois entités locales suivantes:

I. L'ensemble du Magne (péninsule du Taygète) qui est levé dans huit feuilles minutes (fig. 4). Quatre de ces feuilles concernent la région Sud (intérieure) du Magne et furent rédigées en 1831 par les capitaines Benoit, Tribert, Rocher et Servier. Deux feuilles minutes concernent la région Nord-Ouest (extérieure ou

⁸ De 1827 à 1833, le Péloponnèse était divisé en sept épitropies, composées de 28 éparchies. Les trois épitropies méridionales contenaient au total quatorze éparchies. Ne sont pas inclus dans les dix-huit feuilles Arcadia et Prastos, non plus que certaines portions de Leondari et Mistra. Selon la division administrative adoptée pour la période 1840-1912, cette même région correspondait à 34 municipalités (dèmes) incluses dans les neuf provinces de Messénie et de Laconie.



5. Les trois feuilles de la carte de Morée à l'échelle de 1/200 000 publiées dans l'atlas (1832), qui comprennent les trois péninsules du Péloponnèse Sud.

messénienne) du Magne et furent dressées en mars et avril 1830 par Escanyé et Detroyat. Deux autres feuilles minutes concernent la région Nord-Est du Magne (Marathonissi ainsi que Bardounochoria, Lykovouno et Hélos) et furent dressées en 1832 par le lieutenant Gineste de Lissertel.

II. La portion de la Laconie orientale (Cap Maléa) qui est levée en six morceaux, dont nous possédons quatre (fig. 4). Deux de ces feuilles furent dressées en janvier 1832 par les capitaines Benoit et Xavier et le lieutenant Gineste de Lissertel. Nous ne connaissons pas les rédacteurs des deux autres feuilles.

III. La portion de la Messénie qui est levée en dix morceaux, dont nous possédons huit (fig. 4). Deux de ces feuilles concernent la section Est de la vallée de Pamissos et furent dressées en mars 1830 par Escanyé et Detroyat. Quatre autres, dont nous ne connaissons pas les rédacteurs, comprennent la section Ouest de la vallée de Pamissos (Basse Messénie). Quatre autres comprennent la Haute Messénie (péninsule d'Acritas) et furent dressées en mars 1832 par le capitaine B. L. Bernard.

Cartes thématiques

Nous présentons ensuite (fig. 6-16) une série de cartes thématiques brièvement commentées que nous avons produites pour chacune des trois entités locales en comparant les renseignements inclus dans les cartes B (dix-huit feuilles, 1830-1832) et ceux de la carte C publiée (trois feuilles, 1832). Ensuite, ces renseignements sont comparés aux tableaux statistiques A de la population par lieu habité (1829), qui sont compris dans le deuxième tome de l'*Expédition scientifique de Morée, Section des Sciences Physiques, Géographie-Géologie*, Paris, 1834, pp. 58-93.

Les cartes thématiques suivent les signes conventionnels de la légende de la Carte de Morée. Sont inclus les lieux habités, les installations fortifiées, les édifices religieux et ecclésiastiques, les cours d'eau et les moulins à eau, les antiquités et le réseau de communication.

Dans les cartes thématiques, les sites où dominent les feuilles minutes B sont indiqués avec un triangle. Les sites où dominent les feuilles publiées C sont notés par un cercle.

I. Le Magne

a. *Lieux habités (fig. 6)*

Dans les limites du Magne sont relevés, sur les feuilles minutes B, 199 points habités et 27 maisons isolées; sur les feuilles publiées C, 195 lieux habités et 12 maisons isolées (donc 4 sites habités et 15 maisons isolées de moins).

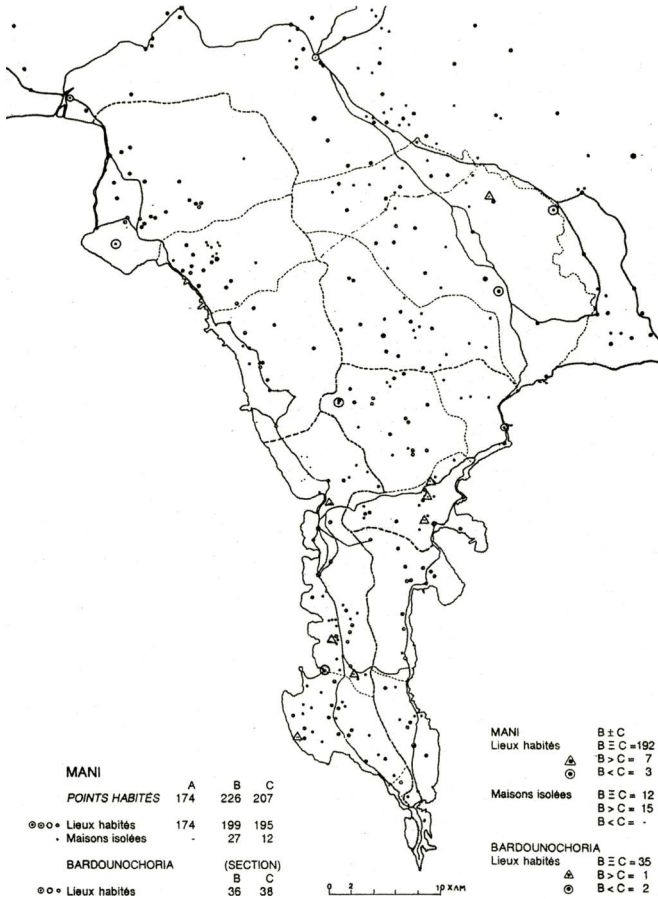
Plus précisément, dans le Magne, sur les feuilles publiées C (1/200 000) apparaissent une ville (Marathonissi), 5 bourgs (Androuvista, Tsimova, Pyrgos, Skoutari, Lageia), 103 villages et 86 hameaux.

La région de Bardounochoria apparaît dans les feuilles minutes B et C avec 36 et 38 points habités respectivement.

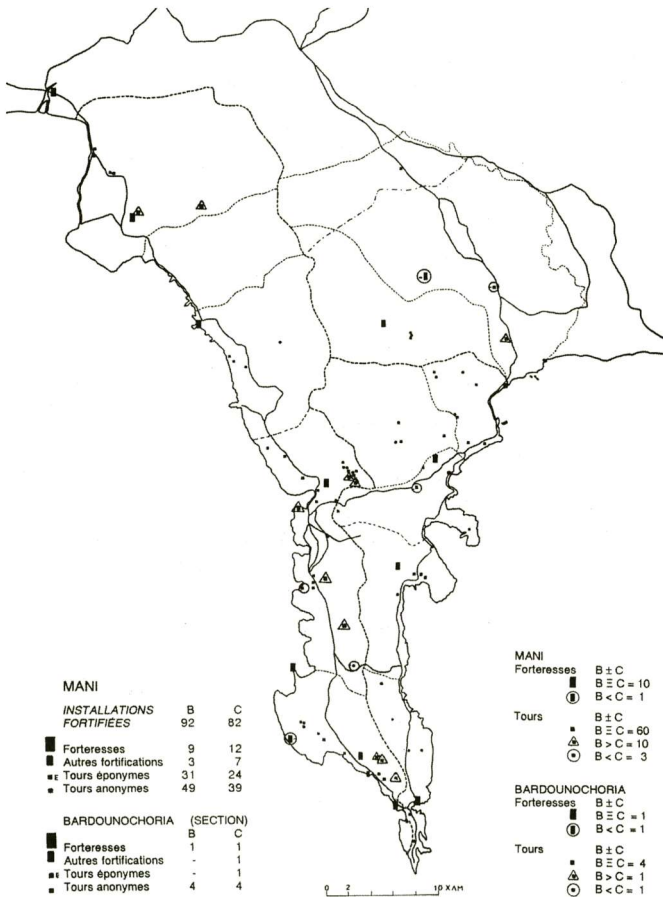
Les statistiques les plus détaillées de la fin du XIX^e siècle, qui enregistrent la phase la plus importante du développement du peuplement du Magne, contiennent 250 lieux habités.⁹ Un certain nombre d'entre eux se sont développés autour d'une tour isolée, connue par les relevés de 1830-1832 (tels que Glezos, Kotsifa, Karavas, Eliá, Neassa, Geroliminas, Marmari, Charakes).

Les tableaux statistiques établis par les services de Capodistria et l'Expédition scientifique en 1829-1830 évaluent la population (nombre de familles par point habité) et notent dans le Magne 174 lieux habités, ayant au

⁹ Y. SAÏTAS, *Habitat et société dans la péninsule de Mani. Goulas: Hameau déserté de Vathia* (DEA de l'EHESS) Paris, 1984, tableaux 11-30. Voir aussi Y. SAÏTAS, *Mani. Greek traditional architecture*, Athènes, Melissa, 1990, pp. 45-48.



6. Comparaison des lieux habités du Magne et de Bardounochoria qui figurent sur les huit feuilles B (à 1/50 000) et ceux des deux feuilles C à 1/200 000.



7. Comparaison des installations fortifiées du Magne et de Bardounochoria qui figurent sur les feuilles B (à 1/50 000) et sur les deux feuilles C (à 1/200 000).

total une population de 6 113 familles ou 29 336 habitants. Donc, ces tableaux contiennent 21 sites habités de moins que les sites relevés dans les feuilles publiées C, et 25 sites de moins que les sites relevés sur les feuilles minutes B. Ainsi, à la lecture des cartes, on gagne 21 autres sites habités en plus avant 1830-1832.¹⁰

b. Installations fortifiées (fig. 7)

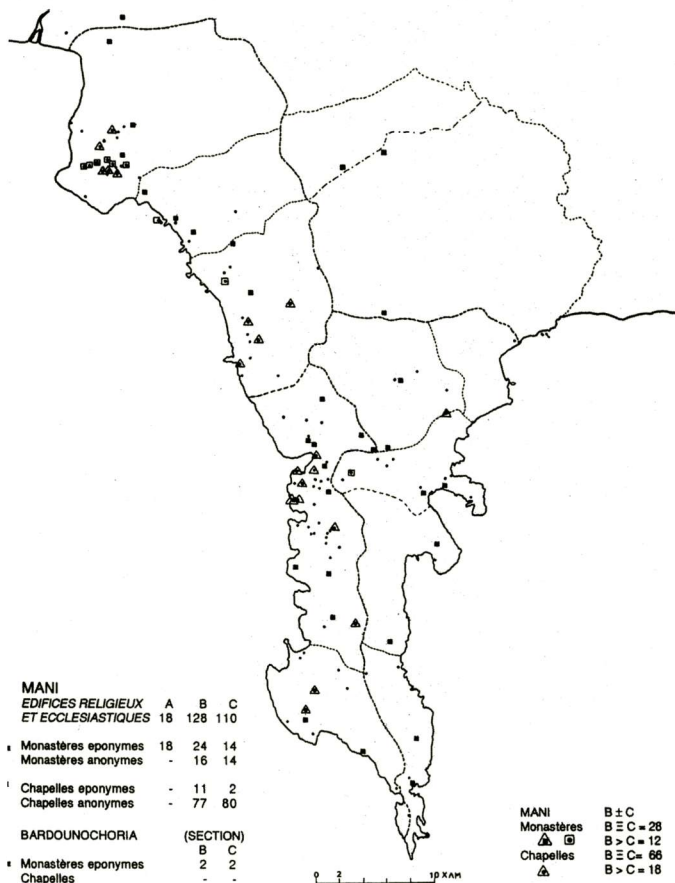
Les feuilles des cartes B et C révèlent la densité des tours qui se trouvent à l'extérieur des villages et qui constituent des points de repère caractéristiques. Sur les feuilles préparatoires B sont cartographiées 31 tours éponymes et 49 anonymes (total 80), tandis que sur les feuilles définitives C il y a 17 tours de moins. En outre, 9 forteresses et 3 autres places fortes (forteresses médiévales) sont cartographiées.

Dans la région de Bardounochoria apparaissent 1 à 2 forteresses et 4 à 5 tours. Nous savons par d'autres sources qu'avant la Guerre de l'Indépendance on dénombrait de 48 à 80 tours.

Sur les cartes du Magne apparaissent des tours isolées qui dominent comme points de repère à des emplacements stratégiques de la campagne, telles que la tour Mertari, la tour de Mavrikos (1814) à Malta dans la région de Zarnata, la tour de Tzanetaki à Cranae, la tour d'Antoniani Grigoriani à Selinitza, etc. La tour détruite aujourd'hui de Théodorobey à Mavrovouni et le fort aujourd'hui en ruine de Tzanetbey au centre du village de Mavrovouni ne sont pas représentés parce qu'ils sont à l'intérieur d'un lieu habité. Il en va de même d'un grand nombre des 800 tours du Magne qui sont mentionnées dans les textes de Maurer en 1834. Sur les cartes apparaissent ainsi des ensembles fortifiés des *capetani* maniotés situés dans la campagne, tels que le fort des Kapetanakides près de Trikotsova dans la région de Zarnata et, bien sûr, les grandes forteresses nationales, comme celle de Kelefa, ainsi que d'autres fortifications médiévales plus petites (Spitakoules, Kastri, etc.).¹¹

¹⁰ Ces renseignements ont été utilisés pour la rédaction des cartes du peuplement à l'aube du nouvel État hellénique. L'évolution du peuplement du Magne est présentée dans une série de cartes produites pour la période XIX^e-XX^e s. Voir Y. SAΪTAS, *op. cit.*, 1984, 1990. Voir aussi V. PANAYOTOPOULOS, *Πληθυσμός και οικισμοί της Πελοποννήσου, 13^ο-18^ο αι.*, Athènes, Éd. de la Banque commerciale de Grèce, 1985, et K. KOMIS, *Πληθυσμός και οικισμοί της Μάνης, 15^ο-19^ο αι.*, Ioannina, 1995.

¹¹ Y. SAΪTAS, "Οχυρές εγκαταστάσεις καπεταναίων και μπέηδων της Μάνης", in: *Πρακτικά Διεθνούς Συνεδρίου Πελοποννησιακών Σπουδών* (Actes du troisième colloque international des études péloponnésiques), Athènes, 1987-1988, pp. 519-541, tableaux 31-60; Y. SAΪTAS, "Καπεταναίες, οχυρά και γένη στη Μάνη", Catalogue d'exposition, Athènes, 1993, pp. 117-139.



8. Comparaison des édifices ecclésiastiques du Magne et de Bardounochoria compris sur les huit feuilles B (à 1/50 000) et sur les deux feuilles C (à 1/200 000).

c. Édifices religieux et ecclésiastiques (fig.8)

Sur les feuilles minutes B, 88 églises (chapelles) dont 11 éponymes sont cartographiées, tandis que les feuilles publiées C comptent 6 églises de moins.

De même, sur les feuilles minutes B apparaissent 40 monastères dont 24 éponymes, et, sur les feuilles publiées C, 28 monastères. Dans la région de Bardounochoria, 2 monastères sont relevés (Roïtsa et Zerbitsa), mais aucune église.

Les églises et chapelles byzantines et post-byzantines relevées sont des points de repère dans la campagne, comme l'église de la Vlacherna de Niklianiko (datant du XII^e siècle) ou Sainte Varvara d'Érimos (datant aussi du XII^e siècle). Parfois les églises furent incorporées à une époque ultérieure dans le tissu plus récent des villages, comme c'est le cas de la Panaghia à Palaiopolis (Gytheio).¹² Les 40 monastères qui figurent sur les cartes du Magne représentent la moitié des 80 que comptent les sept archevêchés du Magne en 1834 (64 dans la province d'Itylo et 16 dans la province de Gytheio).¹³ Les tableaux statistiques (A) comprennent dans les deux éparchies du Magne 18 monastères habités.

d. Cours d'eau et moulins à eau (fig. 9)

En dehors du cours des fleuves et de celui des torrents qui sont représentés avec une grande minutie, sur les feuilles minutes B, figurent 10 emplacements de sources, de fontaines, de puits et de citernes, tandis que sur les feuilles publiées C on en compte 7, soit 3 de moins.

De même, 14 moulins à eau apparaissent sur les feuilles minutes B, contre 12 sur les feuilles publiées C. La plupart se trouvent au nord-est du Magne.

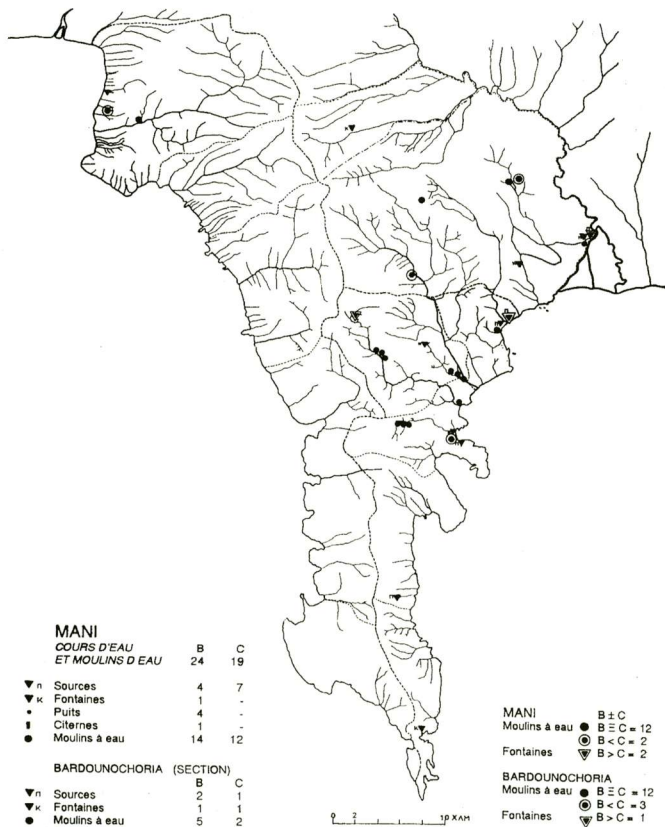
Dans la région de Bardounochoria, 5 moulins à eau sont présentés sur les feuilles minutes B et 2 sur les feuilles publiées C.

Un moulin à eau avec une roue à la verticale est représenté à Marathonissi, sur une gravure due à P. Baccuet.¹⁴ Au même emplacement sont conservées les ruines d'un moulin à eau qui fonctionnait encore il y a une dizaine d'années.

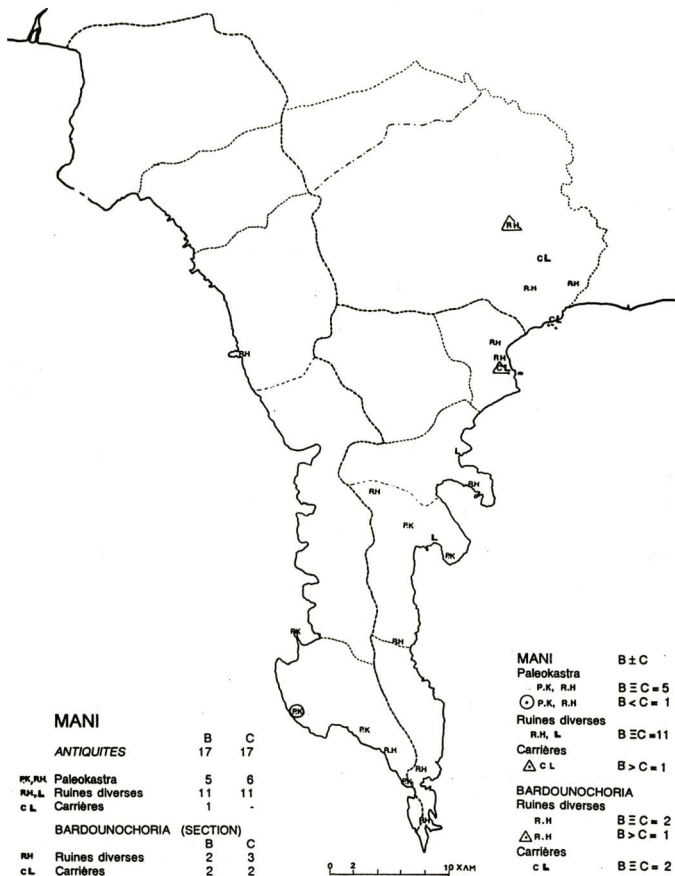
¹² Ph. LE BAS, *Voyage archéologique en Grèce et en Asie Mineure... pendant les années 1843 et 1844*, Paris, 1847. Voir aussi, Y. ΣΑΪΤΑΣ "Γύθειο, εξέλιξη της νεότερης πόλης και αρχαιότητες", contribution au Colloque de Sparte, *Νέες πόλεις πάνω σε παλιές*, 18-20 févr. 1994 (sous presse).

¹³ Pour les églises du Magne, voir les publications du professeur N. Drandakis et de ses collaborateurs ("Πρακτικά της Αρχαιολογικής Εταιρείας", depuis 1958). Pour les monastères du Magne en 1834, voir D. VAYAKAKOS, "Συμβολή εις την εκκλησιαστικήν ιστορίαν της Μάνης", *Θεολογία*, vol. KZ', n° Δ', Athènes, 1956, pp. 3-24 et E. BELIA, "Μοναστηριακά Λακωνίας", *Λακωνικά Σπουδαί*, A', Athènes, 1972, pp. 328-368.

¹⁴ *Atlas*, 1835, Vues de Paysages XXI.



9. Comparaison des cours d'eau et moulins à eau du Magne et de Bardounochoria qui figurent sur les huit feuilles B (à 1/50 000) et sur les deux feuilles C (à 1/200 000).



10. Comparaison des antiquités du Magne et de Bardounochoria qui figurent sur les huit feuilles B (à 1/50 000) et sur les deux feuilles C (à 1/200 000).

e. Antiquités (fig.10)

Enfin, les emplacements des antiquités localisées sont cartographiés et plus particulièrement les acropoles (paleokastra) de l'Antiquité grecque ou romaine, ainsi que des ruines telles que des temples, des bains et d'autres encore, de même que d'anciennes carrières.

Au total, dix-sept emplacements du Magne sont relevés dans les feuilles minutes B et trois dans les feuilles publiées C. En outre, 5 emplacements de Bardounochoria sont relevés dans les feuilles B, contre 4 dans la feuille C.

f. Réseaux de communication (fig. 6, 7)

Le réseau des routes apparaît identique dans les deux catégories de cartes, mais plus détaillé pour certaines régions sur les feuilles minutes B (1/50 000).

L'abondance de renseignements portés sur ces cartes du Magne vient combler un grand vide dans la connaissance qu'on avait à l'époque de cet espace particulier. Ce n'est qu'avec les cartes du Service géographique de l'Armée exécutées en 1945 que fut effectué un relevé aussi exhaustif du territoire grec.¹⁵

Il est à noter aussi les difficultés rencontrées par la brigade topographique française dans le Magne dues aux insurrections des Maniotes contre le gouvernement grec (entre avril 1830 et septembre 1831),¹⁶ ainsi qu'à l'instabilité qui suivit l'assassinat de Capodistria (septembre 1831).¹⁷ Et il ne faut pas non plus sous-estimer les sentiments de méfiance de la part des Grecs envers les topographes étrangers.¹⁸

Une brève comparaison des feuilles minutes B et C du Magne avec celles des deux autres péninsules de Laconie et de Messénie peut révéler des ressemblances et des différences dans la méthode de travail de leurs auteurs.

II. Portion de la Laconie orientale

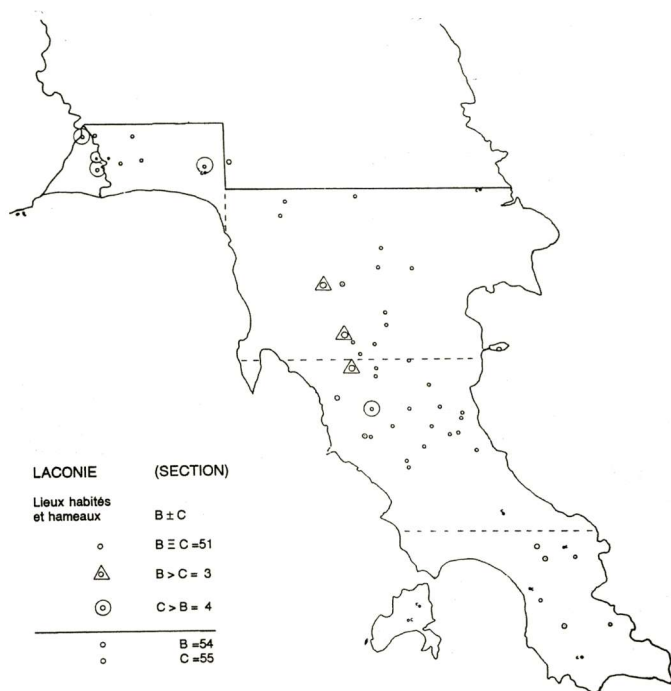
Dans la partie de la Laconie, comportant la péninsule de Maléa, on trouve un nombre légèrement supérieur d'éléments relevés sur les feuilles minutes B par rapport aux feuilles publiées C.

¹⁵ Bory de Saint-Vincent jugeait que la Carte de Morée, en ce qui concerne l'exactitude, la quantité et la justesse des renseignements, était meilleure de neuf dixièmes que toutes les cartes publiées pour le reste de l'Europe, sans exception. Peytier notait que "la très rapide exécution des travaux, imposée par l'incertitude de la durée de l'occupation de Morée, fait que cette triangulation n'est pas comparable aux triangulations de première mais à celles de deuxième ordre, effectuées pour la France".

¹⁶ Christos LOUCOS, "Le gouverneur J. Capodistria et le clan de Mavromichalis", *Mnimon*, 4 (1974), pp. 51-52.

¹⁷ Christos LOUCOS, "L'occupation de Calamata par les Maniotes (1831)", *Mnimon*, 2 (1971).

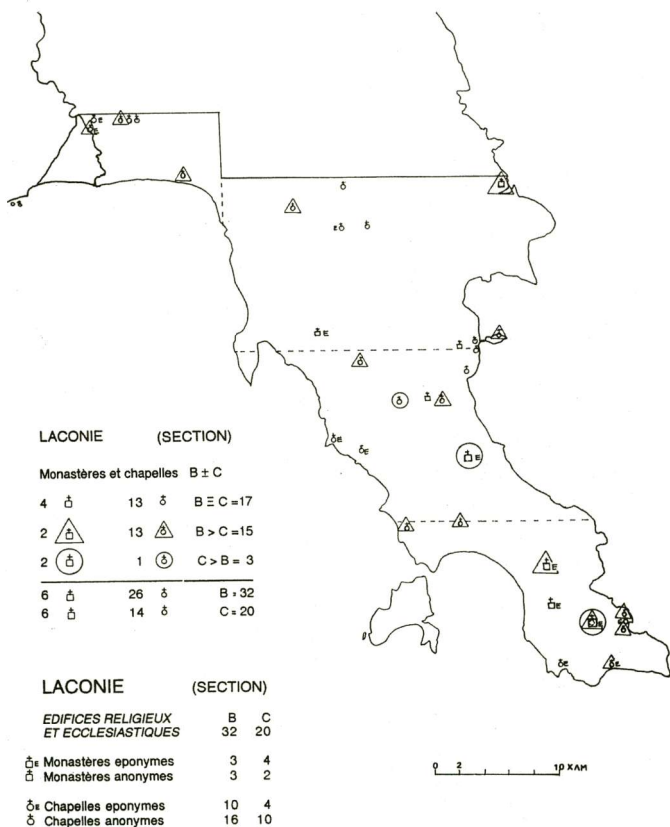
¹⁸ Michel SIVIGNON, *op. cit.*, p. 440.



LACONIE	(SECTION)	
POINTS HABITÉS	B	C
○ Lieux habités	43	47
• Maisons isolées	25	-
⊙ «Calyvia»	11	8

0 2 10 XAM

11. Comparaison des lieux habités d'une portion de la Laconie qui figurent sur les quatre feuilles B (à 1/50 000) et sur la feuille C (à 1/200 000).



12. Comparaison des édifices ecclésiastiques d'une portion de la Laconie qui figurent sur les quatre feuilles B (à 1/50 000) et sur la feuille C (à 1/200 000).

En ce qui concerne les lieux habités (fig. 11), 43 bourgs, villages et hameaux, plus 11 emplacements de *calyvia* –huttes– (au total 54 points habités) et 25 maisons isolées sont relevés sur les feuilles B, tandis que 47 bourgs, villages et hameaux, plus 8 *calyvia* (au total 55 points habités, mais aucune maison isolée) sont relevés sur les feuilles C.

Il est à noter que sur les feuilles B figurent trois sites habités (Choridaki, Coufo, Calyves) qui n'apparaissent pas sur les feuilles C, tandis que sur les feuilles C figurent trois lieux habités d'Hélos (Skala, Leimona et un anonyme) et un site près de Phiniki (Calyves) qui ne sont pas inclus dans les feuilles B.

Les renseignements se référant à la section méridionale de l'éparchie de Monembasie, comprise dans les limites des quatre feuilles B dont nous disposons, font apparaître 50 lieux habités sur les feuilles B et 49 sur les feuilles C.¹⁹ Il est bien connu par d'autres sources que les villages de cette région furent ravagés tant durant l'insurrection d'Orloff en 1770 que pendant les pillages des troupes égyptiennes d'Ibrahim en 1825 et en 1826.

Le recensement vénitien de Grimani effectué en 1700 comptait dans cette même section du Territorio di Malvasia 14 lieux habités avec 1 638 familles et 6 558 habitants.²⁰

Pour cette même section, les tableaux statistiques, rédigés en 1828 sur ordre du gouverneur Capodistria²¹ et en 1829 par l'Expédition scientifique (tableau A)²², comprenaient 24 lieux habités avec 1 408 familles et 6558 habitants.

Les inventaires et les recensements du XIX^e siècle effectués par l'administration grecque donnaient pour la même région les chiffres suivants: 29 lieux habités en 1836, 53 en 1846, 71 en 1870, 52 en 1896, 47 en 1907, 48 en 1912.

De même, sur les quatre feuilles minutes B de Laconie, 32 édifices ecclésiastiques sont cartographiés, tandis que sur les feuilles publiées C il y en a 20, soit 12 de moins (fig. 12).

III. Portion de la Messénie

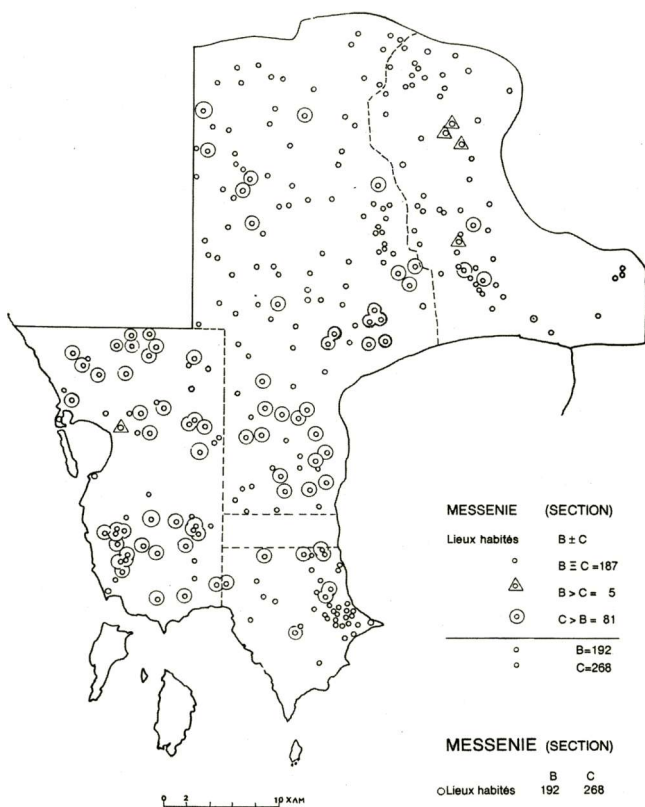
Dans la partie de Messénie examinée, comportant la vallée de Pamisso et la péninsule d'Acritas, les relevés préliminaires présentent de grandes inégalités suivant les feuilles. Les plus détaillées sont les deux feuilles de la Messénie

¹⁹ Un groupe de 4 et de 7 lieux habités, situés à l'embouchure de l'Evrotas et relevés respectivement sur les feuilles B (Alai Bey, Cheidali, Durali, Tsassi) et C (Alai Bey, Seidali, Durali, Tsassi, Skala, Leimonas, anonyme) fait partie de la section d'Hélos de l'éparchie de Mistra et il n'est pas calculé dans la section de Monembasie examinée à la suite.

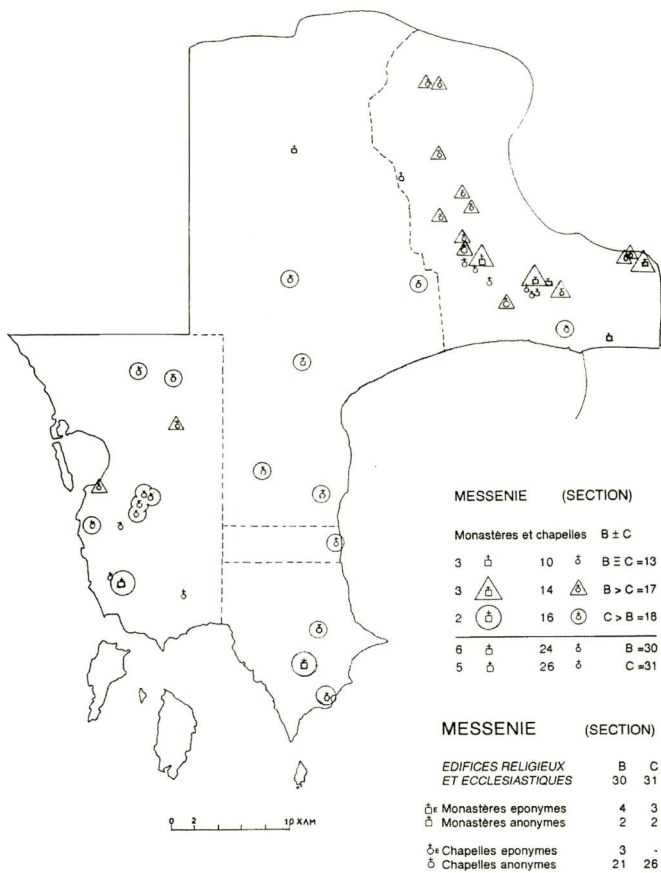
²⁰ V. PANAYOTOPOULOS, *op. cit.*, p. 281.

²¹ E. BELIA "Στατιστικά στοιχεία της Λακωνίας", *Λακωνικά Σπουδαί Γ'*, Athènes, 1977, p. 442.

²² *Expédition scientifique de Morée. Géographie*, p. 83.



13. Comparaison des lieux habités d'une portion de la Messénie qui figurent sur les huit feuilles B (à 1/50 000) et sur les deux feuilles C (à 1/200 000).



14. Comparaison des édifices ecclésiastiques de la portion de la Messénie qui figurent sur les huit feuilles B (à 1/50 000) et sur les deux feuilles C (à 1/200 000).

orientale (Basse Messénie) rédigées en mars 1830 par Escanyé et Detroyat qui avaient également préparé les deux feuilles du Magne messénien. Les quatre feuilles levées en mars 1832 par le capitaine B. C. Bernard, qui couvrent la péninsule d'Acrilas (Haute Messénie), sont très incomplètes.

Les huit feuilles minutes préliminaires B indiquent au total 192 lieux habités, soit 76 de moins par rapport aux feuilles C qui contiennent 268 lieux habités (fig. 13).

Notons que sur les feuilles C figurent 81 lieux habités qui ne sont pas relevés sur les plans minutes B, tandis que sur les feuilles B sont relevés 5 points habités (Jorgandeika Callivakia, Tchoukaleika, Zremi, Bisbardi et Yalova) qui n'apparaissent pas sur les feuilles définitives C.

De même, sur les huit feuilles minutes B de Messénie sont relevés 30 édifices ecclésiastiques, tandis que sur les feuilles C il en apparaît 31 (fig. 14). Il est à remarquer que sur les feuilles C figurent 18 édifices (16 chapelles et 2 monastères) qui n'apparaissent pas sur les feuilles préparatoires B, tandis que sur les feuilles B figurent 17 édifices (14 chapelles et 3 monastères) qui n'apparaissent pas sur les feuilles définitives C.

La plupart des villages des éparchies de la Haute Messénie avaient été entièrement dévastés durant l'insurrection d'Orloff en 1770 et pendant les pillages des troupes égyptiennes d'Ibrahim, en 1825 et en 1826. L'éparchie de Navarin "était presque entièrement dépeuplée en 1828"²³ et dans l'éparchie de Modon "presque tous les villages de la plaine étaient inhabités; la destruction de la plupart remonte à la funeste expédition des Russes en 1770".²⁴

Aussi, l'éparchie de Navarin, qui sur les feuilles C n'apparaît qu'avec 8 lieux habités, se présente-t-elle avec 24 lieux habités sur les feuilles publiées C et avec 32 sites abritant 336 familles et 1 595 habitants dans les tableaux statistiques A de 1829. Selon le recensement vénitien de 1700, cette même région (Territorio di Navarino) comprenait 28 lieux habités avec 445 familles et 1 797 habitants.²⁵

Quant à l'éparchie de Modon, qui sur les feuilles B n'apparaît qu'avec 20 lieux habités, elle figure avec 47 lieux habités sur les feuilles publiées C et avec 49 lieux habités abritant 763 familles et 3 625 habitants dans les tableaux statistiques A de 1829. Selon le recensement vénitien de 1700, cette même région (Territorio di Modon) comprenait 52 lieux habités avec 654 familles et 2 684 habitants.²⁶

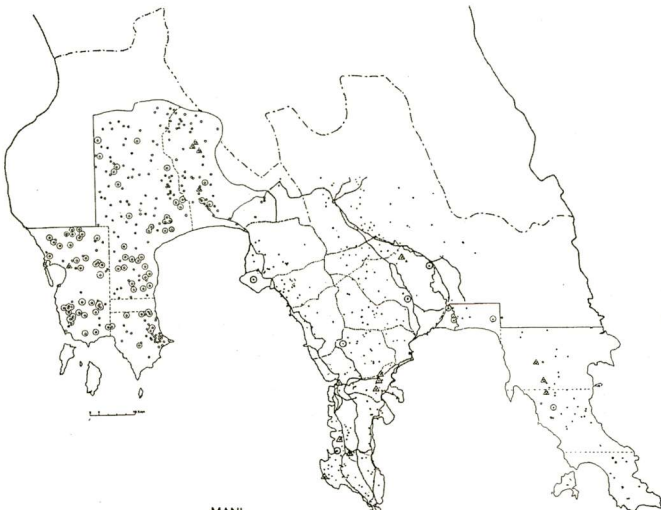
C'est aux omissions des deux feuilles minutes de la péninsule d'Acrilas

²³ *Ibid.*, p. 85.

²⁴ *Ibid.*, p. 82.

²⁵ V. PANAYOTOPOULOS, *op. cit.*, p. 265. Le recensement de c. 1702 cite 20 lieux habités: P. TOPPING, "The Post Classical Documents", *The Minnesota Messenia Expedition. Reconstructing a Bronze Age Regional Environment*, Minneapolis, 1972, p. 74.

²⁶ V. PANAYOTOPOULOS, *op. cit.*, p. 262. Le recensement de c. 1702 cite 40 lieux habités: P. TOPPING, *op. cit.*, p. 73.



MESSENIÉ (SECTION)

Lieux habités	B ± C
•	B ± C = 187
△	B > C = 5
⊙	C > B = 81
—	B = 192
•	C = 268

MESSENIÉ (SECTION)

	B	C
••• Lieux habités	192	268

MANI

Lieux habités	•	B ± C = 192
	△	B > C = 7
	⊙	B < C = 3
Maisons isolées	•	B ± C = 12
	△	B > C = 15
	⊙	B < C = -
BARDOUNOCHORIA		
Lieux habités	•	B ± C = 35
	△	B > C = 1
	⊙	B < C = 2

MANI

	A	B	C
POINTS HABITÉS	174	226	207
••• Lieux habités	174	199	195
• Maisons isolées	-	27	12
BARDOUNOCHORIA	(SECTION)		
	B	C	
••• Lieux habités	36	38	

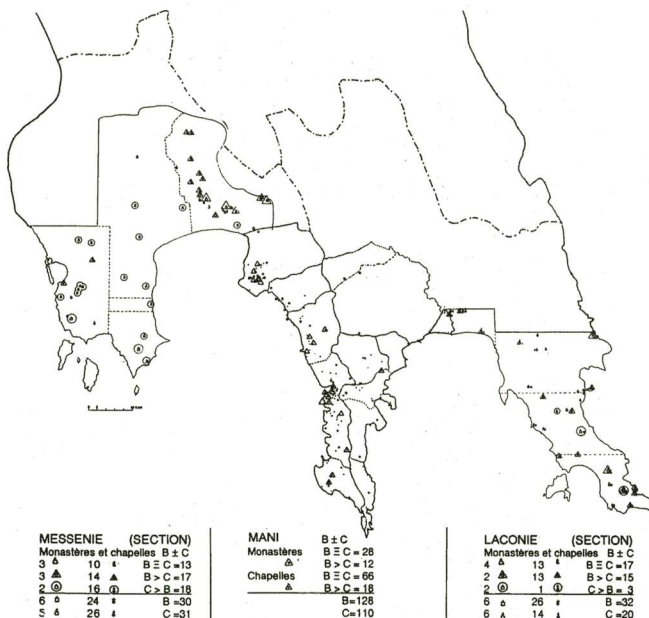
LACONIE (SECTION)

Lieux habités et hameaux	B ± C
•	B ± C = 51
△	B > C = 3
⊙	C > B = 4
—	B = 54
•	C = 55

LACONIE (SECTION)

	B	C
POINTS HABITÉS	79	55
• Lieux habités	43	47
• Maisons isolées	25	-
• «Calyvia»	11	8

15. Comparaison des lieux habités des dix-huit feuilles B (à 1/50 000) et de ceux des trois feuilles C (à 1/200 000), qui concernent les trois péninsules méridionales du Péloponnèse.

**MESSENIÉ (SECTION)**

Monastères et chapelles B ± C

3 ▲ 10 ◻ B ± C = 13

3 ▲ 14 ▲ B > C = 17

2 ⊙ 16 ⊙ C > B = 18

6 ◻ 24 ◻ B = 30

5 ◻ 26 ◻ C = 31

MESSENIÉ (SECTION)EDIFICES RELIGIEUX B C
ET ECCLESIASTIQUES 30 31

■ Monastères éponymes 4 3

■ Monastères anonymes 2 2

• Chapelles éponymes 3 -

• Chapelles anonymes 21 26

MANI

B ± C

Monastères B ± C = 28

▲ B > C = 12

Chapelles B ± C = 66

▲ B > C = 18

B = 128

C = 110

MANIEDIFICES RELIGIEUX A B C
ET ECCLESIASTIQUES 18 128 110

■ Monastères éponymes 18 24 14

■ Monastères anonymes - 16 14

• Chapelles éponymes - 11 2

• Chapelles anonymes - 77 80

BARDOUNOCHORIA (SECTION)

■ Monastères éponymes B C

• Chapelles - 2 2

- - -

LACONIE (SECTION)

Monastères et chapelles B ± C

4 ▲ 13 ◻ B ± C = 17

2 ▲ 13 ▲ B > C = 15

2 ⊙ 1 ⊙ C > B = 3

6 ◻ 26 ◻ B = 32

6 ◻ 14 ◻ C = 20

LACONIE (SECTION)EDIFICES RELIGIEUX B C
ET ECCLESIASTIQUES 32 20

■ Monastères éponymes 3 4

■ Monastères anonymes 3 2

• Chapelles éponymes 10 4

• Chapelles anonymes 16 10

16. Comparaison des édifices ecclésiastiques figurant sur les dix-huit feuilles B (à 1/50 000) et ceux des trois feuilles C (à 1/200 000), qui concernent les trois péninsules méridionales du Péloponnèse.

comprenant les éparchies de Navarin, de Modon et de Koron que se référerait Bory de Saint-Vincent dans une lettre adressée au général Pelet datant du 10 août 1832. Évaluant la série de relevés envoyés par le commandant de la brigade topographique Barthélemy au Dépôt de la Guerre pour la réalisation de la Carte de Morée, il trouvait que la quasi-totalité des travaux exécutés était de haute qualité, mais il jugeait très sévèrement les deux feuilles de reconnaissance concernant la Haute Messénie et proposait que cette région fût cartographiée à nouveau, en mentionnant les fautes et les lacunes observées dans les plans minutes.²⁷

Il est intéressant de constater la prépondérance numérique du Magne (qui est aussi réelle) dans la densité des lieux habités relevés (fig. 15). Il en va de même pour les fortifications (environ 90 dans le Magne contre 14 places fortes dans la portion de la Laconie et 16 dans la portion de la Messénie); ainsi que pour les édifices ecclésiastiques (88 églises et 40 monastères dans le Magne contre 26 églises et 6 monastères dans la portion de la Laconie et 38 églises et 8 monastères dans la portion de la Messénie (fig. 16).

L'absence d'églises sur les feuilles dans la région de Bardounochoria est également caractéristique. Nous savons, par les listes des églises établies sur l'ordre de Capodistria à la même époque (novembre 1829), qu'il y avait 36 églises dans les 24 villages de l'évêché de Maltina et 22 églises dans les 16 villages de l'évêché d'Hélos.²⁸ Un certain nombre d'entre elles se trouvaient dans la campagne, mais aucune n'apparaît dans les feuilles préliminaires ou définitives de la carte de Morée.

Les éléments relevés sur les cartes ont été classés par catégories pour chacune des trois entités locales examinées (le Magne et les portions de Laconie et de Messénie), dans des tableaux, par sections locales plus ou moins étendues et par feuilles minutes B et feuilles publiées C (fig. 17, 18, 19). En tout, sur les huit feuilles B (1/50 000) du Magne, 492 points (de l'espace) correspondent à des interventions humaines de tous types, tandis que les deux feuilles C (1/200 000) en comprennent 435, soit 57 de moins. Sur les quatre feuilles B, sur la portion de Laconie orientale, 148 points sont relevés, tandis que la feuille C correspondante en comprend 100, soit 48 de moins. Dans les huit feuilles B sur la portion de Messénie, 272 points sont relevés, tandis que les deux feuilles C en contiennent 332, soit 60 de plus.

²⁷ Lettre de Bory de Saint Vincent à Pelet, du 10 août 1832, Archives du Dépôt de la Guerre, D. 46, 201. Voir P. TSAKOPOULOS, *op. cit.*, pp. 450, 460.

²⁸ E. BELIA, "Μοναστηριακά Λακωνίας", *Λακωνικά Σπουδαί Α'*, Athènes, 1972, pp. 364-368.

MANI

1. POINTS HABITÉS		2. EDIFICES RELIGIEUX				3. INSTALLATIONS FORTIFIÉES				4. DIVERS				5. ANTIQUITÉS			TOTAL 1-5
lieux habités	faucous isolées, calyves	monastères		chapelles	fortes roses	autres fortifications	tours	souterrains	puits, fontaines, citernes	moulins	autres	acropoles	autres ruines	carrères			
		épon.	anon.														

		sections/ feuilles		sources															
I f. A, B	A	58		3															61
	B	62	4	8	9		27	2	2	6	5								123
	C	63	3	3	5		31 ^a	2				9	1			1			119
	D																		
II f. ΣT, Δ	A	28		5															33
	B	47	7	4	1	3	9	1		6	15	3	4 _p	12	2 ^b			4	1
	C	45	2	2	2	1	13	2		7	10	4		11					103
	D																		
III f. ΣT, H	A	22		3															25
	B	25		2	2	1	4	1	1	4	7	1	1 _r					2	5
	C	25		1	3		5	2	2	5	3	2						2	5
	D																		
IV f. E, Z	A	66		7															73
	B	65	16	10	4	7	37	5		15	22		1 _c	2 _Y				3	1
	C	62	7	8	4	1	31	6	5	12	17							4	1
	D																		
TOTAL I,II,III,IV	A	174		18															192
	B	199	27	24	16	11	77	9	3	31	49	4	6	14	4	5	11	1	492
	C	195	12	14	14	2	80	12	7	24	39	7		12		6	11		435
	D																		

^a Dans les feuilles C, 8 points dans la section I et 1 point dans la section II figurent comme églises (chappelles), tandis que les mêmes points figurent comme monastères dans les feuilles B

^b 1 tuilerie, 1 magasin

^Y 2 bergeries

BARDOUNOCHORIA
(section)

1. POINTS HABITÉS		2. EDIFICES RELIGIEUX				3. INSTALLATIONS FORTIFIÉES				4. DIVERS				5. ANTIQUITÉS			TOTAL 1-5
lieux habités	faucous isolées, calyves	monastères		chapelles	fortes roses	autres fortifications	tours	souterrains	puits, fontaines, citernes	moulins	autres	acropoles	autres ruines	carrères			
		épon.	anon.														

		feuilles		sources															
f. Γ, Δ	A																		
	B	36						1			4	2	1 _r	5	2 ^a			3	2
	C	38		2				1	1	1	4	1	1 _r	2	2 ^a			2	1
	D																		

^a 1 carrière, 1 khani

17. Tableau comprenant les catégories des éléments relevés (points habités, édifices religieux, installations fortifiées, antiquités et divers autres) dans les régions du Magne et de Bardounochoria (section), sur les huit feuilles minutes B (1/50 000), sur les deux feuilles publiées C (1/200 000) et dans les Tableaux Statistiques A de la section des Sciences Physiques, Géographie-Géologie.

LACONIE
(section)

1. POINTS HABITÉS		2. EDIFICES RELIGIEUX				3. INSTALLATIONS FORTIFIÉES				4. DIVERS				5. ANTIQUITÉS				TOTAL 1-5
lieux habités	maisons isolées, calvyes	monastères	chapelles	forteresses	autres fortifications	tours	sources	puits, fontaines, citernes	hôtels	autres	acropoles	autres ruines	carrières					
		épon.	anon.	épon.	anon.			épon.		anon.								

feuilles sources

		sources																	
		A	B	C	D	A	B	C	D	A	B	C	D	A	B	C	D		
f. A, B, Γ, Δ	A	43	11ca	3	3	10	16	1	5	6	4	1	10f	2	1mg		2	1	148
	B		+25m																
	C	47	8ca	4	2	4	10	1	5	5	4		3p				3	1	
	D												3p						

ca= calvyes, m = maison, c = citerne, f = fontaine, p= puit, mg= magasin, kh= khani, d= douane

MESSENIE
(section)

1. POINTS HABITÉS		2. EDIFICES RELIGIEUX				3. INSTALLATIONS FORTIFIÉES				4. DIVERS				5. ANTIQUITÉS				TOTAL 1-5
lieux habités	maisons isolées, calvyes	monastères	chapelles	forteresses	autres fortifications	tours	sources	puits, fontaines, citernes	hôtels	autres	acropoles	autres ruines	carrières					
		épon.	anon.	épon.	anon.			épon.		anon.								

feuilles sources

		sources																	
		A	B	C	D	A	B	C	D	A	B	C	D	A	B	C	D		
f. A, B	A	55		4	1	3	16						1	2r	7	7e		1	97
	B																		
	C	54		2			8		4				2	1p		1a		1	
	D																		
f. Γ, Δ	A	85			1									2r		2e		1	91
	B																		
	C	114			1		5	3						2	2kh			2	
	D																		
f. E, ΣT	A	52					4	3	4	4				2r	3	11v		1	84
	B																		
	C	100			1	0	13	3		7				2r	3			1	
	D																		
TOTAL A, B, Γ, Δ, E, ΣT	A	192		4	2	3	20	3	4	4			1	6f	10	20		3	272
	B																		
	C	268		2	2		26	6	4	7			2	2r+1p	5	3		4	
	D																		

o 3 points, tulleterie, 1 douane, 2 khania

e 1 tulleterie, 1 khani

v 3 baraques, 2 hopitaux, 1 pont, 1 poterie, 2 aqueducs, 1 arsenal

18. Tableau comprenant les catégories des éléments relevés (points habités, édifices religieux, installations fortifiées, antiquités et divers autres) dans une portion de Laconie orientale (Cap Maléa), sur les quatre feuilles minutes B (1/50 000) et sur la feuille publiée C (1/200 000)

19. Tableau comprenant les catégories des éléments relevés (points habités, édifices religieux, installations fortifiées, antiquités et divers autres) dans une portion de Messénie, sur les huit feuilles minutes B (1/50 000) et sur les deux feuilles publiées C (1/200 000)

MAROULA SINARELLIS

LA GÉOLOGIE ET L'IMAGE DE LA MÉDITERRANÉE

L'exposé qui suit propose une lecture de textes rédigés par les géologues de l'expédition scientifique de Morée, deux géologues –Puillon de Boblaye et Théodore Virlet– qui ont également participé à l'expédition de l'Algérie. Parmi les sept chapitres et une longue introduction que constitue la partie consacrée à la géologie de la Grèce,¹ j'ai retenu l'*Introduction* et le premier chapitre. Mon propos, ici, n'est pas celui de reconstituer ce que les géologues ont fait et dit, ni de déterminer par là s'ils ont dit vrai, mais de cerner la question du choix de la description des faits géologiques: en d'autres termes, de repérer le champ conceptuel qui a permis d'établir cette description et non une autre. Ces textes, comme tout autre texte, s'ordonnent à l'actualité des connaissances géologiques et la lecture proposée tente de repérer la manière dont ce discours des géologues enferme les phénomènes géologiques observés autour d'un axe: celui de l'organisation d'une vision du monde, par exemple. Il s'agit donc d'une lecture qui se donne pour tâche d'organiser la masse d'informations déployée, d'isoler ce qui est pertinent dans la description des faits géologiques et d'entreprendre une lecture de cet autre discours du géologue. Bref, une lecture dont le but ultime est de cerner une image de la Méditerranée à travers le savoir géologique.

À partir de là, la définition du choix des textes a été simple. L'*Introduction* et le premier chapitre me semblent d'abord représenter un niveau de technicité moindre que celui des autres chapitres, et ensuite ces deux textes constituent un corpus cohérent, homogène et suffisamment représentatif d'une description générale des événements géologiques de la Grèce.

Je ne surprendrai personne en disant qu'à la fin du XVIII^e siècle une jeune science, la géologie –en gestation depuis quelques décennies auparavant– s'organise et prend son essor. L'historien Gabriel Gohau, dans son récent ouvrage,² signe son acte de naissance en retenant, comme date "fatidique", l'année 1779: une série d'événements dans l'espace du discours de la recherche géologique entraînerait une nouvelle manière de concevoir l'histoire de la Terre. Il en retient trois:

1- le mot *géologie* s'impose en se substituant au terme 'théorie de la Terre'

¹ Intitulé *Géologie et Minéralogie*, ce texte a été publié en 1833 et se trouve dans le tome II de la *Section des Sciences Physiques*.

² G. GOHAU, *Les sciences de la terre, aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Paris, A. Michel, 1990.

"pour désigner l'ensemble de la science avec ses descriptions et ses théories",³ alors que le vocable 'théorie de la Terre' propose un système explicatif global de la formation de la Terre et de ses changements. Dorénavant, souligne l'auteur, on ne dissertera plus sur la Terre mais on observera la disposition des terrains;

2 - le deuxième point retenu consiste à chercher le passé de la Terre dans les couches du sol, c'est-à-dire à prendre en compte, comme 'dateurs', les minéraux, les fossiles et la formation des couches;

3 - l'adoption d'une démarche inductive dans l'observation d'un phénomène géologique constitue le troisième point. Désormais, un phénomène est observé à partir du présent, de l'état actuel du globe.

Au-delà de la coïncidence, ces trois signes semblent témoigner d'une rupture avec les pratiques de recherche antérieures, comme les idées systématiques par lesquelles l'étude de la formation de la Terre bâtissait un système explicatif global de toute la Terre, proposant une théorie de la Terre. En revanche, le renouveau des recherches prenant en compte la durée des phénomènes géologiques implique un élargissement du champ des préoccupations et une systématique régionalisation des études. C'est tout un champ nouveau du savoir qui est en cause.

Les nouvelles conceptions géologiques qui naissent entre la fin du XVIII^e et le début du XIX^e siècle ne semblent pas être étrangères à la notion du progrès qu'ont répandue le siècle des Lumières et la Révolution française. C'est dans cette période concernée par le développement de 'l'historicisme' que se construit le nouveau discours des géologues en général et ceux des expéditions de Morée et d'Algérie en particulier. Si l'on se réfère à quelques textes importants du XVIII^e siècle – ceux de l'abbé de Saint-Pierre ou ceux de Condorcet en passant par ceux de d'Holbach –, nous pouvons suivre l'idée sur le progrès de l'homme et de la société comme étant l'idée de la continuité: s'agissant d'une histoire prévisible, possible, mesurable et illimitée, la notion du progrès est continue dans l'avenir et illimitée. Après la Révolution française, cette idée de la continuité du progrès est rompue et remise en cause. Dans le domaine géologique, cette discontinuité temporelle du progrès – une idée du progrès qui est au centre de la construction du système explicatif des phénomènes géologiques – est représentée par Élie de Beaumont. Mais revenons aux deux textes relatifs aux observations géologiques de la Grèce.

D'abord, je voudrais souligner ceci: le titre qu'ont retenu les auteurs sur la partie géologique – le titre étant, je le rappelle, "Géologie et Minéralogie" – n'est pas sans rapport, me semble-t-il, avec l'appellation des deux chaires du Muséum d'histoire naturelle. Lorsque la Convention, en 1793, remplace le Jardin du Roi par le Muséum d'histoire naturelle, les deux chaires consacrées aux sciences de la Terre sont nommées respectivement minéralogie et géologie (Daubenton et Faujas de Saint-Fond en sont les premiers titulaires).

³ G. GOHAU, *op.cit.*, p. 239.

Dans la partie introductive, Puillon de Boblaye (qui en est l'auteur) trace les progrès de la géologie, depuis l'Antiquité, et met en valeur, d'un côté, l'intérêt des méthodes d'observation de cette science pour explorer une contrée peu connue et, de l'autre, l'utilité des connaissances géologiques pour l'histoire de l'homme. Son raisonnement semble s'organiser sur un axe dont les deux points extrêmes sont indiqués par les connaissances géologiques et par l'histoire. L'idée d'un rapprochement entre la géologie et l'histoire semble être une mise en relation de dépendance étimologique directe, dans le sens où il y aurait une cause et un effet. L'argumentaire déployé le souligne:

"La nature du sol et sa forme qui résultent de causes toutes géognostiques, donnent les principales conditions de l'existence des peuples et du rôle qu'une contrée a joué sur la scène du monde."⁴

D'ailleurs, ce même raisonnement –dans lequel l'histoire de l'homme est liée à l'histoire du globe– est reproduit lorsque Puillon de Boblaye est amené à parler de la morphologie physique de la Grèce. En se référant à l'Antiquité, il souligne que les conditions physiques de cette contrée ont exercé une influence considérable sur sa destinée, puisque sa position géographique en faisait le lien naturel entre l'Europe et l'Asie, puisque l'étendue de ses rivages, ses îles et la stérilité de son sol ont permis le développement de la navigation; puisque ses divisions en États indépendants aussi nombreux que ses régions naturelles –comme l'Achaïe, la Béotie, la Laconie, l'Arcadie, etc.– se maintenaient en raison des difficultés des communications.

Le rapprochement entre l'histoire de la Terre et l'histoire de l'homme, tel que Puillon de Boblaye le dessine, serait-il un support de l'analogie du modèle évolutif de la Terre? Ou bien l'emploi de cette équivalence ne serait-il qu'une forme de rhétorique? Ce n'est qu'à l'issue du parcours que je pourrai situer la fonction de ce rapprochement.

Dans le premier chapitre rédigé par Puillon de Boblaye et par Virlet –intitulé "De la configuration de la Grèce dans ses rapports avec la géognosie"–, les géologues étudient les grands traits du relief qui sont le résultat de *révolutions physiques, de catastrophes successives*. Ils annoncent l'orientation de leurs études et fixent comme premier but la détermination des directions des chaînes, leur formation et leur âge relatif, et cela en rapport avec les formes des montagnes du reste de l'Europe. Précisons qu'à ce moment-là d'autres parties de la Méditerranée sont en voie d'observation ou ont été observées par des géologues comme Botta pour la Syrie, Constant Prévost pour la Sicile et l'Italie, Armand Petit-Dufrenoy pour les Pyrénées et l'Espagne, Élie de Beaumont pour les Alpes

⁴ Et il précise plus loin qu'il ne faudrait pas considérer ces causes comme exclusives mais les considérer néanmoins comme des conditions "les plus puissantes", PULLON DE BOBLAYE, *Expédition scientifique de Morée, Section des sciences physiques*, tome II (2^e partie): *Géologie et Minéralogie*, Paris, 1833. Cf. *Introduction*, p. 16.

et les Apennins, Ami Boué pour les Alpes autrichiennes, la Dalmatie et les Karpates, etc.⁵

Chercher à déterminer la direction et l'âge des montagnes de la Grèce, les situer dans un cadre plus vaste, méditerranéen et européen, répond à un programme de recherche dont la théorie des soulèvements est l'origine. Élie de Beaumont en est l'initiateur. Sa théorie est issue d'un des deux courants de pensée qui dominent dans ce début du XIX^e siècle. Selon Gohau, le corpus des connaissances géologiques depuis la fin du XVIII^e siècle se réclame de deux courants de pensée: le catastrophisme⁶ et l'uniformitarisme. Ce sont des théories qui ont un socle commun puisqu'elles cherchent à répondre à une même question: "décrire l'histoire de la Terre en rendant compte du soulèvement des chaînes montagneuses et du renouvellement des êtres vivants".⁷ Cependant, ces deux courants sont des conceptions différentes de la construction du globe: alors que le catastrophisme observe la nature et se contente de brutales catastrophes pour illustrer les changements du relief, l'uniformitarisme, quant à lui, conçoit le fonctionnement de la Terre à partir d'un mouvement cyclique, avec des retours en arrière qui maintiennent le relief en équilibre.

Ces courants de pensée s'affrontent sur le terrain de la stratigraphie paléontologique. La théorie des catastrophistes –au nom de Cuvier et de Brongniart, entre autres, pour la période qui nous intéresse, mais il y eut avant eux bien d'autres auteurs, comme Buffon, Pallas– repose sur des observations selon lesquelles il existe dans les couches de la Terre des espèces qui n'ont pas d'analogues vivant actuellement; par conséquent, il s'agit d'espèces disparues à jamais. À l'observation, ces couches successives diffèrent "par leur nature, le genre de strates et surtout par le genre des fossiles qu'on y trouve"⁸, ce qui implique la simultanéité des renouvellements des faunes sur tout le globe.

La théorie d'Élie de Beaumont part du principe selon lequel l'étude de la

⁵ Les deux géologues sont frappés par la physionomie physique de la Grèce. De toutes les parties de l'ancien monde –précisent-ils– cette contrée se distingue nettement: "Au lieu des riches et vastes plaines du nord de l'Europe, nous ne trouvons dans l'intérieur du continent grec qu'une région âpre et montueuse, semée de quelques petites plaines fertiles. On dirait que les grandes fractures qui ont produit les montagnes de l'Europe, se sont toutes croisées ici de manière à n'y rien laisser en place et à diviser le sol en une multitude de petits bassins fermés ...". Outre le caractère escarpé et dentelé de ses rivages, la mer de cette région est semée de nombreuses îles qui "ne sont que les pics d'une région sous-marine plus profondément accidentée que le continent lui-même", PULLON DE BOBLAYE, *Introduction, op. cit.*, p. 17.

⁶ "C'est le philosophe William Whewell qui a parlé le premier de catastrophisme et, par opposition, d'uniformitarisme. Rendant compte dans la *Quarterly Review* (en 1832) des *Principles of Geology* de Lyell, il met face à face le discontinuisme qui postule des "époques d'activité catastrophique séparées par des périodes comparativement tranquilles", et le continuisme supposant que les "changements qui nous mènent d'une époque géologique à l'autre ont été, dans leur moyenne, d'intensité uniforme", G. GOHAU, *op.cit.*, p. 318.

⁷ G. GOHAU, *op. cit.*, p. 327.

⁸ *Ibid.*, *op.cit.*, p. 288.

disposition et de la nature des couches définit la chronologie du soulèvement des montagnes. Plus précisément, Élie de Beaumont pense que si les soulèvements coïncident avec les changements brutaux des faunes et des flores, ils doivent en être la cause. Et dans ce cas, la révolution paléontologique doit être universelle. Son synchronisme en tout point du globe est garanti par son explication. Ce propos atteste son catastrophisme: pour lui les brusques changements de direction supposent que l'histoire de la Terre est une succession de périodes (époques) séparées.

Pour revenir au projet d'étude que se sont fixé les géologues de l'expédition, je soulignerai ceci: Puillon de Boblaye et Virlet appliquent le principe de datation aux montagnes de la Grèce selon la théorie des soulèvements, mais ce n'est pas uniquement parce que Élie de Beaumont avec sa théorie domine le milieu savant, ou parce que Élie de Beaumont supervise à distance les recherches géologiques en Grèce et plus tard en Algérie.⁹ C'est plus que tout ceci. C'est qu'en France le catastrophisme domine, alors que l'uniformitarisme est limité.

Dans son *Introduction*, Puillon de Boblaye combat ouvertement les idées systématiques¹⁰ et défend la multiplication des études régionales; c'est dire qu'il défend un système d'observation qui soumet à une vérification l'hypothèse de départ. Il prône les théories qui "ne sont que les lois des phénomènes dans les limites de l'observation".¹¹ Cette profession de foi le situe parmi ceux qui pensent que l'histoire de la Terre peut se lire à partir de l'étude d'une petite partie du monde parce que cette histoire de la Terre est faite de la juxtaposition d'histoires régionales. C'est avec cet empirisme méthodologique qu'il soumet à l'épreuve la théorie des soulèvements. Les travaux que Puillon de Boblaye entreprend sur les montagnes de la Grèce reposent sur la conception catastrophiste de la construction du globe: conception dont la caractéristique essentielle, nous l'avons dit, est d'admettre que les changements du relief s'opèrent par des révolutions du globe dans lesquelles les coupures ne sont pas perçues comme soumises aux lois de la nature.

Les géologues de l'expédition vont donc appliquer aux montagnes de la Grèce ce principe de datation et il en résulte les points suivants:

- le système Olympique semble être le plus ancien. Trois raisons sont

⁹ Né en 1798 dans le Calvados, il est élève de l'École polytechnique puis de l'École des mines. En 1821, il commence ses travaux géologiques dans les Vosges; en 1822, il participe à la réalisation d'une carte de France géologique à l'échelle de 1/500 000. Son texte sur "les révolutions du globe", en 1829, le porte aux postes les plus élevés de l'Université. En mai 1832, quand Cuvier meurt il est appelé à lui succéder à la chaire d'histoire naturelle du Collège de France. Il enseigne "l'histoire naturelle des corps inorganiques". À la mort d'Arago (en 1853), Élie de Beaumont devient secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences et il enseigne la géologie à l'École des mines (cf. Gohau, *op.cit.*, p. 299).

¹⁰ Celles dont la pratique généralise les observations faites à partir d'un petit nombre de phénomènes géologiques à l'ensemble du globe.

¹¹ PUIILLON DE BOBLAYE, *Introduction*, *op.cit.*, p. 8.

avancées: d'abord il constitue un des plus importants reliefs du continent européen, marqués par la continuité des montagnes et l'étendue terrestre que les chaînes occupent (partant du mont Olympe, ce système se dirige vers le NO où il rencontre la chaîne du Pinde, puis il se prolonge par les chaînes de la Dalmatie et de l'Illyrie, et cela jusqu'aux Alpes autrichiennes; au sud de l'Olympe, il se prolonge dans les monts Ossa et Pélion, puis dans la chaîne de l'Eubée, dans les îles, etc...); ensuite, la direction de ce soulèvement est rompue dans le Péloponnèse,¹² en raison des prolongements des grandes chaînes du système Pindique, qui est un soulèvement postérieur au soulèvement du système Olympique;¹³ et enfin, ce système selon sa direction semble s'être formé au début de l'époque secondaire: il s'agirait d'une formation de terrains secondaires anciens (roches granitiques et schisteuses); mais les traces de ces terrains semblent avoir été entièrement détruites dans le Péloponnèse, en raison de soulèvements postérieurs.

– le système Pindique semble être un soulèvement postérieur au système Olympique et il est constitué par la chaîne du Pinde qui, depuis l'extrémité nord de l'Albanie (vers Novi-Pazar),¹⁴ se prolonge dans le Péloponnèse par les montagnes de l'Arcadie et la chaîne Messénique. Les géologues pensent que le système Pindique a relevé tous les terrains secondaires de la Grèce continentale et du Péloponnèse; c'est en fait un soulèvement uniforme et sans dislocation, qui a eu comme effet de surélever de 200 à 300 mètres le terrain tertiaire. Ce phénomène, précisent-ils, n'a pas eu lieu dans les îles de l'Archipel en raison de l'absence de terrains tertiaires, étant donné que les îles "ne sont que les pics d'une région sous-marine plus profondément accidentée que le continent lui-même".¹⁵

Récapitulons en voyant comment les géologues valorisent les principaux traits du relief de la Grèce:

1- le terrain du système Olympique est défini comme ancien; il est constitué de roches anciennes des Alpes (des matériaux cristallins en particulier) que l'on retrouve dans les Balkans (vers la base méridionale), en Dalmatie, en Macédoine, dans la presqu'île Chalcidique;

2- le système Pindique est formé de terrains secondaires caractérisés par des calcaires compacts et ces terrains paraissent tout aussi bien en Grèce continentale qu'en Morée; il y a continuité probablement entre les dépôts secondaires des Alpes autrichiennes, de l'Italie, de la Dalmatie et ceux de la

¹² La coupure profonde du golfe de Corinthe efface la trace de ce soulèvement.

¹³ Plus précisément, "un abaissement ou un redressement considérable d'une partie de la chaîne annonce qu'elle a subi l'influence d'un croisement, et qu'elle n'a plus l'unité de formation", chapitre 1, p. 26.

¹⁴ Au sud de Belgrade.

¹⁵ PULLON DE BOBLAYE, *Introduction, op. cit.*, p. 17.

Grèce. Selon les géologues, ces terrains appartiennent "à cette grande région de calcaire compact et à silex qui s'étend depuis la péninsule Ibérique jusque dans l'intérieur de l'Asie mineure et de la Syrie; c'est elle qui forme le sol d'une grande partie de la Grèce comme de l'Italie et entoure presque toute la Méditerranée de ses bords rudes et escarpés".¹⁶

On pourrait, à présent, tenter d'entrevoir à quel système de pensée les géologues font référence, lorsqu'ils soumettent les données géologiques à une forme de description. Autrement dit, dans quel système explicatif intègrent-ils l'organisation et la formation des montagnes de la Grèce?

Lorsque les géologues établissent le bilan de leurs études, ils parlent en ces termes:

"De nos observations en Morée et sur les différents points des côtes de la Méditerranée..., il résulte qu'avant le dépôt de la formation crayeuse tout le midi de l'Europe était occupé par une vaste mer, qui, d'un côté, se confondait avec l'océan Atlantique et, de l'autre, s'étendait jusqu'en Asie et même jusqu'en Afrique."

On peut déjà dire ici –avant de continuer le passage en question– que l'orientation du relief de la Grèce semble alimenter l'idée de rupture entre le monde ancien et le monde actuel. On peut dire que toute la méthode descriptive s'est forgée autour de cet axe de vision du monde. Par ailleurs, cette idée de rupture est confirmée par celle du retrait de la mer (de l'océan universel):

"Au milieu de cette mer immense, séparée de celle du Nord par les hauteurs les plus occidentales de la France centrale, la montagne Noire, les Cévennes, le Jura, les montagnes de la Forêt-Noire et de la Bohême, apparaissent tout au plus quelques îles aux places qu'occupent aujourd'hui les Pyrénées, les Alpes, l'Olympe."

Ici, l'apparition des sommets des montagnes anciennes, primitives semble attester leur antériorité, avant le retrait de la mer.

"Le terrain de craie s'est déposé à la fois dans les deux mers, avec des caractères zoologiques ou organiques qui n'ont de différences essentielles que celles qui résultent de la diversité des localités, mais avec des caractères minéralogiques tranchés, et il n'a pas fallu moins que le degré de précision des observations de nos jours, pour arriver à reconnaître dans les dépôts si dissemblables une seule et même formation...".¹⁷

Ici, l'homogénéité des caractères minéralogiques (malgré les spécificités locales) semble désigner l'origine des terres émergées.

Le raisonnement de ce passage semble prouver l'idée de la discontinuité temporelle: la distinction établie entre les montagnes primitives et les montagnes secondaires résulterait de secousses ultérieures, au niveau du globe. Il s'agit là d'une forme de pensée qui admet la continuité et la linéarité de l'histoire de la construction du monde. Mais on pourrait formuler différemment cette conception de la construction du monde. Si l'ordre argumentaire que l'on vient

¹⁶ Chapitre 1, p. 38.

¹⁷ *Ibid.*, 1, p. 39.

de voir suit un ordre descendant (retrait de la mer, des terres émergées, et changements de la nature des terrains), autrement dit commence par la description des terrains les plus anciens pour se terminer par les terrains les plus récents, on peut penser que la notion de progrès chez ces géologues suppose que les mondes anciens sont des étapes de la construction du monde actuel. Mais pour que ces mondes anciens soient identiques au nôtre, il faut imaginer que l'histoire est une succession d'époques séparées par de brusques changements de direction. Le rapprochement entre l'histoire de la Terre et l'histoire de l'homme que fait Puillon de Boblaye me semble trouver ici une interprétation. Il semblerait que pour Puillon de Boblaye l'histoire corresponde à un changement de direction, irréversible, brutal et inattendu, rompant le cours des choses. Voici un passage où ce géologue établit explicitement ce rapprochement. Lorsqu'il parle dans son *Introduction* du rôle décisif qu'a eu l'étude des fossiles pour la caractérisation (datation) des terrains secondaires, il compare l'écorce du globe, c'est-à-dire la superposition des couches,

"à ces ruines de villes qui se sont amoncelées d'âge en âge, ensevelissant les restes des peuples qui s'y succédaient, offrant les débris de générations nombreuses d'êtres inconnus, et d'autant plus différents de la création actuelle qu'on s'éloigne davantage de la surface".¹⁸

Percevoir le rôle d'un tel rapprochement me semble intéressant dans la perspective que nous nous sommes fixée, à savoir l'image méditerranéenne à travers le savoir géologique. Si ce rapprochement explicite le raisonnement de Puillon de Boblaye, il serait souhaitable de reconnaître la réalité et l'importance de l'intérêt qui est en jeu. Pour isoler et ensuite nommer cet intérêt, je situerai mon analyse une fois de plus au niveau de la description géologique elle-même. Puillon de Boblaye insiste particulièrement, nous l'avons vu, sur les études régionales. Il soutient avec force que l'histoire de la Terre est faite de la juxtaposition d'histoires régionales. À partir de là, toutes les formes de rapprochement avec l'histoire de l'homme ou l'histoire tout court sont permises. Terminons par un autre exemple type de rapprochement.

Lorsqu'il étudie la Grèce, son discours s'organise pour établir une jonction avec le passé, et précise que "les anciens avaient entrevu les principaux faits de la géologie et les causes auxquelles ils étaient liées ...".¹⁹ Ici, il renvoie son lecteur à quelques descriptions de phénomènes géologiques relevés par les Anciens et notamment par Strabon, par exemple à la façon dont les Anciens ont perçu la théorie des soulèvements (il fait référence à Strabon lorsqu'il dit que "des îles et des continents entiers devaient avoir surgi du sein des eaux par l'action volcanique").²⁰ Ces renvois ont une double finalité: *sur l'axe du temps*, Puillon de Boblaye accrédite ce que les Anciens ont formulé par rapport à la géologie et

¹⁸ PULLON DE BOBLAYE, *Introduction*, *op.cit.*, p. 9.

¹⁹ *Ibid.*, p. 7.

²⁰ *Ibid.*, p. 6.

souligne l'autorité des précurseurs; *sur le moment*, il souligne l'autorité de sa discipline en matière de soulèvements.

Finalement, l'intérêt ne serait-il pas la valorisation de la géologie par l'histoire? Une telle approche ne s'empare-t-elle pas de l'histoire pour présenter la géologie? Et en l'occurrence ne saisit-elle pas l'histoire de la Méditerranée à travers l'histoire de la Grèce?

"Envisagée sous ce point de vue (c'est-à-dire le point de vue selon lequel la position géographique donnée, résultant de causes géologiques, donne les principales conditions d'existence des peuples), l'étude physique de la Grèce acquiert un nouvel intérêt. Ce n'est pas seulement un climat à peu près uniforme, une même mer baignant les rivages qui forment de la péninsule Ibérique, de l'Italie, de la Grèce, de la Syrie et d'une partie de l'Asie Mineure une région physique distincte; c'est encore l'uniformité de la constitution géognostique, reconnue aujourd'hui depuis Lisbonne jusqu'au Liban. Les peuples de ces diverses contrées pouvaient, dans leurs migrations à travers cette large bande, retrouver le même ciel, les mêmes qualités de sol, les mêmes formes, les mêmes productions et toutes les conditions physiques qui exercent sur eux une si profonde influence dans l'enfance de la civilisation."²¹

On le voit, par ces mots, *histoire* et *géologie* se soutiennent mutuellement. L'histoire apparaît comme la scène sur laquelle se déploie une discipline géologique en quête de légitimité académique; dans l'intersection entre histoire et géologie, la Méditerranée acquiert une unité qui est source de concepts pour les deux disciplines.

²¹ *Ibid.*, p.16.

DANIEL NORDMAN

LA NOTION DE RÉGION DANS L'EXPLORATION SCIENTIFIQUE DE L'ALGÉRIE. PREMIERS JALONS

Il importe de poser comme hypothèse de travail que la région est tout le contraire d'une donnée nécessaire, inscrite de façon inéluctable dans la nature ou dans un paysage: comme notion, ce qu'elle est avant toute chose, elle se construit dans un débat. Cela indique d'emblée qu'elle doit être saisie à la fois dans un corpus de textes et dans une tradition (en particulier une tradition savante). De là deux remarques préalables.

L'une est de détail, et la plus simple qui soit: il ne sera question ici que de l'*Exploration scientifique de l'Algérie*, interrogée, testée en quelque sorte, présentée, non pas comme une opération géographique, comme une expédition de savants lancée sur le terrain des reconnaissances, mais comme l'œuvre qui, quelques années ou parfois de nombreuses années plus tard, est comme le terme de l'entreprise, éditorial, textuel, reconnu par la communauté des savants européens. On admettra sans peine que cet ensemble de volumes ne constitue qu'un choix et que bien d'autres ouvrages contemporains, sans compter mille documents demeurés enfouis dans les archives, pourraient aussi témoigner de l'existence d'une certaine idée de région, dans l'Algérie coloniale du milieu du XIX^e siècle. Mais on se rendra compte aussi que les quelque trente-sept volumes compris dans l'*Exploration scientifique de l'Algérie*¹ forment une collection sinon complète (la publication, pour des raisons complexes, resta inachevée), du moins passablement homogène, élaborée, bien délimitée (des savants ont travaillé sur place, rassemblé notes, observations et échantillons, selon des règles qui leur étaient imposées, bien qu'ils les aient plus ou moins bien observées, et leurs travaux ont été soigneusement examinés, à Paris, par des collègues appartenant à une seconde commission qui a donné l'autorisation de publier au

¹ Sur ces travaux, Daniel NORDMAN, "Mission de savants et occupation: l'Exploration scientifique de l'Algérie (vers 1840-1860)", in: *Vers l'Orient par la Grèce: avec Nerval et d'autres voyageurs*, textes recueillis par Loukia DROULIA et Vasso MENTZOU, Klincksieck, 1993, pp. 81-89 (et *Profils du Maghreb. Frontières, figures et territoires (XVIII^e-XX^e siècle)*, Publications de la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines de Rabat, 1996, 260 p.); Monique DONDIN-PAYRE, *La commission d'exploration scientifique d'Algérie. Une héritière méconnue de la commission d'Égypte et Le capitaine Delamare. La réussite de l'archéologie romaine au sein de la commission d'exploration scientifique d'Algérie*, Paris, De Boccard, 1994, 142 p., et 166 p., fig. (Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Nouvelle Série, t. XIV et XV).

nom du ministère de la guerre et de la science établie, etc.): c'est là, en bref, la définition d'un corpus scientifique qui s'est révélé plus riche en informations et en réflexions qu'on n'aurait pu l'imaginer au départ.

La seconde remarque est beaucoup plus générale, géographique fondamentalement, théorique et épistémologique. Ce n'est pas seulement une interrogation sur le comment de la région, mais sur le pourquoi: sur le pourquoi d'une région à la fois omniprésente et insaisissable,² comme par essence. Il en est au fond de l'identité de la région comme de celle de la France selon Braudel. De ce titre qu'il a choisi, il écrit: "Manifeste est son ambiguïté: il est une série d'interrogations; vous répondez à l'une, la suivante se présente aussitôt, et il n'y a pas de fin".³ Mais pourquoi une réflexion aussi ancienne sur la région, et à quoi bon? À quoi ont servi ces interminables débats, qui sont multiséculaires si l'on inclut dans le genre tous les textes qui traduisent –par leur contenu intrinsèque, d'abord, par leur agencement ensuite– l'ordre d'un objet géographique et tous ceux qui expriment une volonté de délimitation et d'appropriation d'un territoire particulier? Car l'idée de région, en une intersection capitale, renvoie à la fois à des procédés descriptifs et à des techniques de revendication politique ainsi que, naturellement, à leurs rapports. En un sens, la question de la région est à formuler en deçà de tous les textes de nature géographique, comme un *a priori* qui les informe.

L'idée de région a une histoire, et celle qui surgit ici ou là dans *l'Exploration scientifique de l'Algérie* a des origines exogènes (par rapport à l'Algérie). Pour l'Algérie des années 1840, elles sont, partiellement au moins, issues de discussions françaises. Le territoire royal a été en effet, on le sait, pendant des siècles, l'objet de divisions internes, qui se sont ajoutées les unes aux autres, superposées. Ce sont des divisions historiques, institutionnelles. On a pu dénombrer, pour l'ancienne France, une vingtaine de termes, latins et français, désignant les subdivisions administratives ou politiques. Des "partes", des "provinces", des "pays", des "nations" même composaient une indéfinie variété⁴ qui a longtemps découragé tout effort de rationalisation administrative. Des circonscriptions, fiscales, judiciaires, religieuses, d'autres encore, ont constitué, jusqu'à la Révolution, un puzzle à la fois accepté et décrié.

Cependant l'idée qu'il existât aussi un ordre, une raison cachée, n'est pas totalement absente. Elle ne rend sans doute pas compte des enchevêtrements. Elle

² Jacques REVEL, "La région", in: Pierre NORA, éd., *Les lieux de mémoire, III: Les France. 1. Conflits et partages*, Paris, Gallimard, 1992, pp. 850-883.

³ Fernand BRAUDEL, *L'identité de la France*, Paris, Flammarion, éd. 1990, 3 vol. (*Espace et Histoire*, p. 18).

⁴ Gustave DUPONT-FERRIER, "Sur l'emploi du mot 'province' notamment dans le langage administratif de l'ancienne France", *Revue historique*, 160, janv.-avr. 1929, pp. 241-267, et "De quelques synonymes du terme 'province' dans le langage administratif de l'ancienne France", *ibid.*, 161, mai-août 1929, pp. 278-303.

se présente seulement comme un principe d'explication. Quelques savants s'emploient à le mettre en évidence, en opposant à l'imbroglio des subdivisions politiques et administratives la netteté d'un critère de partage, qui serait rationnel et universel. Des géographes en particulier ont pu formuler la question en termes d'espace et de territoire, celle-là même qui hantera des générations de géographes vidaliens et d'administrateurs. Comment définir, ou fonder, une région?

Il peut exister des ordres différents: celui des divisions particulières, anciennes ou récentes, mais de toute façon contingentes, comme les circonscriptions de l'administration civile et ecclésiastique qui ajuste tant bien que mal des pays et des provinces historiques issues de l'Antiquité, continuellement remaniés au gré des conquêtes, des constructions politiques et des traités de paix; et celle de la géographie physique ou naturelle, qui révèle un principe secret. C'est ainsi que l'histoire et la nature, au lieu de tendre à se confondre et à composer un espace unique (comme la ligne du Rhin, en quoi convergent toutes les justifications du passé et de la nécessité), peuvent constituer un système discordant.

L'opposition est analysée dans quelques textes. Voici surtout un traité de géographie dû à un géographe, le père Jean François. Dans la *Science de la géographie* (...), publiée en 1652, l'auteur présente le fondement de la division géographique comme un véritable système, qui est à la fois un ordre providentiel du monde et une opération intellectuelle. Aux parties civiles ou humaines, changeantes et particulières, issues d'une volonté de possession et de propriété – ce sont des circonscriptions d'origine ecclésiastique, dont le détail lui paraît connu, ou des divisions civiles comme, en France, les gouvernements, les parlements, les généralités –, il oppose les divisions naturelles – entendons topographiques –, définies selon trois caractères: elles sont anciennes, stables et universelles ("puisque'elles sont par tout"). Elles sont principalement l'expression de la volonté providentielle:

"Ces parties sont en leur ordre, & invention de l'art divin, c'est à dire de la sagesse de Dieu, (...) mais en leur conservation, & nature elles sont naturelles."

Les parties civiles peuvent être situées par rapport aux autres, comme le transitoire par référence à ce qui est durable.

"Et quand on peut marquer la position d'une partie civile dans quelque naturelle, quelque changement qui arrive en l'une on en connoistra l'existence & le lieu par l'immobilité & l'immutabilité de l'autre. Un Geographe a marqué les parties de sa Geographie par le rapport aux Fleuves: mais comme il y a quantité de Villes, & de lieux remarquables, qui ne sont pas situés sur les Fleuves, c'est assez d'avoir quelque partie naturelle pour donner à cette partie changeante un terme stable, auquel elle aye habitude, & rapport & par lequel on la connoisse".⁵

⁵ Jean FRANÇOIS, *La science de la géographie divisée en trois parties qui expliquent les divisions, les universalitez & les particularitez du globe terrestre* (...), Rennes, J. Hardy, 1652, pages limin.-448p.-fig. (cf. pp. 133-134); sur le père François, jésuite, et la division géographique, cf. François de

Ce texte n'aura servi ici qu'à introduire une ébauche de régionalisation –et non pas évidemment des critères et encore moins une quelconque continuité dans le maniement des critères, de la France à l'Algérie. Je n'ai cité ce passage que parce qu'il exprime une question sur le plan théorique. Pourquoi alors une réflexion sur la région? Quelques observations suffiront, à titre provisoire: 1^o la notion est ancienne, présente dans les textes géographiques (de la Renaissance, des Lumières...); 2^o le partage d'un espace rend possible la description analytique, issue probablement des procédés de la nomenclature antique (les provinces de l'Empire romain, etc.): pour décrire un pays, il convient d'abord de le diviser, de l'émietter en régions, pour inventer un ordre de l'énumération (de proche en proche, du nord au sud, d'une extrémité à l'autre d'une carte, etc.); 3^o la région est un ensemble de lieux et de moments d'équilibre entre le stable et l'instable, le naturel et l'institutionnel, la géographie et l'histoire, etc. (la géographie vidalienne au XX^e siècle reprendra ces différents types d'alternative, en les focalisant autour de l'une d'entre elles, la nature et l'histoire); 4^o ajoutons que la région permet au géographe ou à l'administrateur d'exprimer l'idée qu'il peut exister une relation optimale entre un espace et l'homme comme habitant, comme producteur et comme administré (sujet ou citoyen).

I. La géographie dans l'*Exploration scientifique de l'Algérie*

Mais où chercher, dans le vaste ensemble de l'*Exploration scientifique de l'Algérie*, l'ébauche d'une répartition régionale? D'un point de vue général, le corpus reste encore indéterminé. Certains de ces volumes (pensons, par exemple, à ceux de *Physique générale*, mais ce ne sont pas les seuls) resteraient probablement muets sur l'idée de région; en revanche, beaucoup d'entre eux appartenant à la série des *Sciences historiques et géographiques* et d'autres peut-être faisant partie de celle des *Sciences physiques* –c'est-à-dire naturelles–, voire de l'*Archéologie et des Beaux-Arts*, fournissent ou fourniraient de nombreuses indications. Il y aurait lieu de parcourir tous les volumes, ce que je n'ai pas fait.

Notons surtout que c'est le concept même de discipline géographique qui est en cause. S'il est vrai que la division régionale est par définition une pensée géographique, il ne suffit pas pour autant de se référer aux seuls ouvrages de géographie. Il faut bien distinguer en effet entre ce qui appartient aux catégories, toujours lentement constituées, historiquement construites, de la discipline géographique entendue au sens académique du mot et ce qui est géographique intrinsèquement (parce que les objets sont spatiaux, disposés en réseaux, animés

DAINVILLE, *La géographie des humanistes*, Paris, Beauchesne, 1940, XVIII-563 p. (Genève, Slatkine Reprints, 1969), p. 276 sq.; D. NORDMAN et Jacques REVEL, "La formation de l'espace français", in: *Histoire de la France*, sous la direction d'André BURGUIÈRE et de Jacques REVEL, 1, *L'espace français*, Paris, Ed. du Seuil, 1989, pp. 116-117.

de flux, etc.). En d'autres termes, la géographie peut se situer hors les murs,⁶ dans un ouvrage d'histoire, d'histoire naturelle, de médecine, autant que dans des contributions déclarées de géographie (c'est le cas dans l'enseignement de l'École normale de l'an III: les plus beaux développements géographiques sont à rechercher dans les cours d'histoire naturelle de Daubenton, pour les volcans, et surtout dans le texte de Thouin, consacré à l'agriculture, dans lequel l'auteur donne un exposé régional particulièrement développé).⁷ Cela veut dire aussi que la géographie peut être représentée dans les ouvrages dits de géographie et dans d'autres, soit que les auteurs se disent officiellement géographes ou qu'un argument isolé soit décrété, à un instant précis ou dans un contexte particulier, géographique. Un des membres de l'expédition, Renou, écrit explicitement:

"Beaucoup de ces derniers [il s'agit d'ouvrages qu'il n'a pu consulter] sont relatifs à l'histoire; mais les livres d'histoire sont toujours, à différents degrés, des livres de géographie."⁸

Mais, on le voit bien, s'agissant de l'*Exploration scientifique de l'Algérie*, la question rebondit: où se situe donc la géographie, et quelles sont les limites entre ce qui à un moment donné appartient à la géographie et ce qui ne lui appartient pas? Il faut se rendre à l'évidence: cette expérience scientifique ne contribue nullement à simplifier la réponse quant au statut de la discipline. En résumé, on pourrait même prétendre que la notion de géographie peut être entendue ici dans un triple sens. D'une part, l'*Exploration scientifique de l'Algérie*, parce qu'elle est une expédition, une exploration, une découverte, est tout entière un acte géographique (comme il est vrai de dire que tout voyage scientifique au XVIII^e siècle, au Pérou, en Laponie, en Arabie ou ailleurs, est en soi, *a priori*, intégralement géographique). D'autre part, et il faut insister sur ce point, il y a toujours lieu de distinguer l'expédition des savants et le corpus publié qui porte le même nom d'*Exploration scientifique de l'Algérie*: l'information a été filtrée, traitée, organisée, structurée, etc. La géographie, ensuite, ne se sera pas, pour autant, située nettement. J'avais écrit, il y a quelques années, que la géographie, dans les travaux de l'Expédition de Morée, avait paru en tête des sciences

⁶ Pour utiliser une expression, appliquée à É. Reclus (en marge de la communauté scientifique), d'Isabelle LEFORT, *La lettre et l'esprit. Géographie scolaire et géographie savante en France 1870-1970*, Paris, Éd. du CNRS, 1992, 260 p., ill. (cf. p. 68) (Mémoires et documents de géographie).

⁷ L'École normale de l'an III. T. 2. *Leçons d'histoire, de géographie, d'économie politique. Édition annotée des cours de Volney, Buache de La Neuville, Mentelle et Vandermonde avec introductions et notes*, sous la direction de D. NORDMAN, Paris, Dunod, 1994, 486 p., ill. ("Introduction générale. Les sciences morales et politiques à l'École normale", p. 15).

⁸ Émilien RENO, *Description géographique de l'empire de Maroc par M. (...) suivie d'Itinéraires et renseignements sur le pays de Sous et autres parties méridionales du Maroc* recueillis par M. Adrien BERBRUGGER (...), Paris, Imprimerie royale, 1846, VIII-481 p., carte h.-t. (*Exploration scientifique de l'Algérie pendant les années 1840, 1841, 1842 publiée par ordre du gouvernement et avec le concours d'une commission académique. Sciences historiques et géographiques VIII*). Texte cité p. V.

physiques, alors qu'elle serait incluse, par les volumes de Renou et de Carette, dans l'ensemble des *Sciences historiques et géographiques*.⁹ C'était aller trop vite et ne retenir que des classifications grossières, fondées peut-être, mais externes. Car un auteur comme Renou a publié ses recherches à la fois dans la section des *Sciences physiques* et dans celle des *Sciences historiques et géographiques* (dans la *Description géologique de l'Algérie*, une première partie est dite de "géographie physique", une deuxième intitulée "description géologique proprement dite"). Or, dans les deux cas, comme géologue et comme géographe, Renou s'est intéressé aux modes de découpage de l'espace maghrébin. Par lui, la géographie, comprise dans les sciences de l'homme comme on dirait aujourd'hui, est toute proche de la minéralogie et de l'histoire naturelle.

Je ne me proposais pas d'aborder ici les questions, longuement développées dans le séminaire parisien,¹⁰ de la construction des disciplines à travers les expéditions scientifiques du XIX^e siècle. Mais, inexorablement, la région ramène à ce point de départ. Elle ramène moins, du reste, aux classifications disciplinaires et aux contiguïtés entre les disciplines qu'aux questions, inévitables, des critères de la région, qui traversent toute cette littérature, qu'elle soit spécifiquement géographique ou non: critères naturels, historiques, culturels, ethnographiques? Il paraît inévitable que le critère de la région soit lié à l'approche des différentes sciences et que les diverses disciplines modèlent des images variées de la région. Les vidaliens qui, au début du XX^e siècle, se déclaraient géographes en définissant soigneusement les emprunts factuels ou conceptuels qu'ils opéraient dans les disciplines voisines ont continuellement arpenté le terrain de ces questions, de la nature à l'histoire.

Sans doute la géographie, comme objet, comme texte, s'est-elle concentrée dans quelques volumes particuliers de l'*Exploration scientifique de l'Algérie*. C'est, par nécessité, à eux que je ferai appel aujourd'hui, principalement – mais non exclusivement, car l'histoire et même la géologie sont toujours proches. Cependant, dans le *détail* même de ces ouvrages, l'idée régionale est tour à tour présente et fugace. Le découpage régional, dans la littérature géographique, peut être l'objet direct de l'analyse (comment s'organisent, dans l'espace, les régions? comment sont-elles liées, et par qui, et pour qui?). Mais il peut se présenter comme un simple mode d'exposition, choisi en concurrence avec d'autres (le classement par matières, par ressources et produits économiques, par activités, etc., qui a pour effet de gommer les diversités régionales au profit d'une évaluation globale et raisonnée). L'idée régionale, enfin, peut n'être qu'une réflexion incidente, une parenthèse explicative, une simple note. En ce sens, les occurrences sont en nombre indéfini.

⁹ "Mission de savants ...", *art. cit.*, p. 87.

¹⁰ M.-N. BOURGUET, B. LEPETIT, D. NORDMAN, M. SINARELLIS (s. la dir.), *L'invention scientifique de la Méditerranée. Égypte, Morée, Algérie*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1998.

II. De l'exploration à l'idée de région

Dans les années 1840, les savants envoyés en Algérie découvrent un pays mal connu. Du moins ils le pensent comme tel, malgré les listes d'ouvrages parfois considérables qu'ils établissent: É. Renou, dans sa *Description géographique de l'empire de Maroc* (1846), rassemble, outre les auteurs grecs et latins, une bibliographie d'une trentaine de textes d'écrivains arabes et de quelque deux cent soixante titres d'auteurs européens (de la découverte de l'imprimerie à 1845, sans compter des articles de journaux, les ouvrages relatifs aux présides espagnols, les cartes, les plans et les vues). La compilation est excellente, mais elle reste une collection de données livresques, l'auteur n'ayant pas, sauf erreur, pénétré à l'intérieur du Maroc.

Mal connue, l'Algérie était d'autant plus que la France sortait à peine, pour cette nouvelle possession, de plusieurs années d'incertitudes. C'était naguère la période de l'occupation dite restreinte: que fallait-il faire de l'Algérie, et surtout de l'intérieur algérien? Les perspectives, il est vrai, changent bientôt, lorsque Bugeaud pratique une guerre totale: le fait est que, dans les premières années de la décennie 1840, des zones entières sont dangereuses et fermées, cette fois *de facto*, aux travaux de la commission. Comment, dès lors, effectuer des recherches systématiques, partout et à l'échelle du pays, dans un effort généralisé qui, lui seul, permettrait une réflexion raisonnée sur des principes, dûment reconnus, de partage régional? Ajoutons que l'engrenage marocain (la guerre à la frontière, la convention de paix de 1844, le traité de limites de 1845) suscite un intérêt nouveau pour le pays voisin: ce qui à l'origine devait être "un appendice à la description orographique de l'Algérie"¹¹ est devenu, du fait des circonstances, un livre, autonome et nourri.

En définitive, la question peut être formulée de la façon suivante: comment construire scientifiquement, intellectuellement, à ce moment, des esquisses de division régionale dans un pays mal connu, *inégalement* contrôlé, complété à l'ouest par un empire encore moins connu des Européens? Comment une réflexion géographique a-t-elle pu produire, conceptuellement, un territoire, divisé selon des critères spatiaux?

La description régionale de l'Algérie s'appuie néanmoins sur un contact direct et prolongé avec le pays. Arrivé à Alger le 1^{er} janvier 1840, Émilien Renou part au début de mars pour Philippeville. Il gagne Constantine, Sétif, retourne à Constantine, prend la route de Bône, puis revient à Alger. C'est ensuite Bône, La Calle, Alger, Médea, Cherchel, Mostaganem, Mascara, Oran. Au début de 1842, il effectue une course à la frontière du Maroc. Après Oran et Bougie, il part pour la France en mai 1842. Soit deux bonnes années d'exploration, dont ne sont citées ici que les étapes urbaines, à l'intérieur du pays et parfois le long des

¹¹ É. RENO, *Description géographique de l'empire de Maroc*, op. cit., p. III.

côtes.¹² À travers la description de géographie physique et l'exposé géologique, on pourrait retrouver des itinéraires plus précis, qui imposent une perception linéaire, progressive, parfois fragmentée, et en tout cas réduite aux alentours perçus de part et d'autre de quelques chemins: l'inventaire reste celui du voyageur, de l'explorateur. Passe encore pour la géographie physique. Mais la géologie aussi est recomposée à partir d'itinéraires. C'est donc la vue, et la vue seule, qui ordonne la description. "On voit", "on rencontre", "on trouve", "on remarque", "j'ai trouvé": la part de la découverte sur le terrain est considérable, même s'il arrive à Renou de citer un rapport et les observations de quelques-uns de ses collègues ou de militaires ayant pris part à des expéditions. La description s'appuie sur ce qui a été d'abord vu. Mais elle s'enrichit de ce qui n'a pas été perçu. Expérience sensible et élaboration se combinent, permettant de passer du terrain au texte descriptif.

On pourrait estimer que la reconstruction intellectuelle de la géographie algérienne suit six processus différents, six esquisses complémentaires, inégalement mises en œuvre, arbitrairement classées ici selon un ordre de précision croissante.

¹⁰ Premier principe: le lieu, ou "*les points principaux du canevas*". Il est moins question d'établir des régions où tous les lieux ont pour particularité d'appartenir à une subdivision commune que de lier entre eux des points uniques et irréductibles.

Les cartes disponibles à l'époque de l'Exploration scientifique, explique Carette, s'appuyaient sur la géographie dite *mathématique* (les travaux hydrographiques, les travaux géodésiques et topographiques pour l'Algérie et la régence de Tunis, qui constituaient tous des recherches récentes) et sur la géographie dite *critique*, dont le témoignage n'est pas irrécusable et qui repose sur des probabilités très inégales (c'est celle qui est tirée des géographes arabes El-Bekri et El-Idrissi, de Léon l'Africain, de Marmol et du docteur Shaw, plus spécialement géographe, auxquels s'ajoutent trois auteurs français du XVIII^e siècle, Peyssonnel surtout archéologue, Desfontaines, ethnographe, l'abbé Poiret, naturaliste, toutes ces qualifications étant celles de Carette).

Mais il cite encore les travaux de d'Avezac, du général Duvivier, les *Tableaux de la situation des Établissements français dans l'Algérie*. Ces dernières publications ont déjà mis à profit le témoignage des indigènes. Pour établir un réseau d'itinéraires, Carette s'efforce de déterminer la position d'un point, fixée par la distance à deux autres points (ou davantage), celle-ci obtenue par le recours aux déclarations d'un grand nombre d'informateurs dont l'enquêteur

¹² É. RENO, *Géologie de l'Algérie par (...) accompagnée d'une notice minéralogique sur le massif d'Alger par M. Raverge (...) et d'une Description des coquilles fossiles par M. Deshayes (...)*, Paris, Imprimerie nationale, 1848, IV-186 p., pl. (*Exploration scientifique ... Sciences physiques*). Volume incomplet (manque l'étude de Deshayes, dont seul figure le faux-titre). L'itinéraire de Renou est retracé p. IV.

connaît la langue et qu'il interroge de station en station, dans des localités et à des époques différentes, mais à proximité du lieu où la compétence du voyageur est incontestable. Les diverses longueurs itinéraires en usage (la journée de marche, l'heure de marche, le mille, c'est-à-dire la distance à laquelle on cesse de distinguer un homme d'une femme, le farsekh (parasange), connu seulement de quelques personnes instruites) ont été rapportées à la lieue de 25 au degré (le kilomètre ne pouvant servir qu'à des déterminations exactes et rigoureuses).

Carette n'a pas prétendu effectuer une triangulation géodésique ni une opération de cadastre, mais seulement poser les éléments d'une triangulation grossière. Il n'a pas davantage voulu exprimer des longitudes et des latitudes, qui n'appartiennent qu'à la géographie mathématique, rigoureuse mais "lente dans sa marche". La géographie qu'il appelle *testimoniale* et qui se transporte avec la vitesse de la parole s'appuie sur "le génie pratique des indigènes", "pèlerins géographes", "boussoles intelligentes", "observateurs minutieux".¹³ Carette a mis ainsi en place des routes à partir de 86 points de départ. Dans ce système, l'idée d'espace délimité, de région, s'annule *ipso facto*, au profit d'une image filiforme et extensible de l'itinéraire traditionnel.

²⁰ Le principe d'*analogie*, ensuite. Il convient de rapprocher ce qui est inconnu de ce qui est connu –souvent à partir d'un détail isolé. En raison de l'éloignement de la mer, les changements de température dans le Sahara (dans l'acception géographique donnée alors par les auteurs à ce terme) sont considérables. Le centre de l'Asie a des froids comparables à ceux de la Suède et de l'Islande, et il offre "une grande analogie avec le S'ah'ra, malgré une grande différence dans les températures moyennes",¹⁴ écrit Renou. Le même auteur déclare un peu plus loin que l'œuvre entreprise dans les Landes, le reboisement de terres stériles, n'est sans doute pas impossible à réaliser dans le désert algérien.¹⁵

Ravergie raisonne de façon identique: c'est dans le Petit-Atlas qu'il faut rechercher des richesses minérales semblables à celles de l'Espagne et des Pyrénées, lesquelles, "sous le rapport de leur constitution géologique, ont tant d'analogie avec la chaîne des Atlas", voire avec les Vosges. Le quartz à teinte rosée pourra sans doute offrir des variétés "analogues" à celles de Bavière et de Finlande, et le marbre bleu turquin ne le céderait en rien à ceux d'Italie ou de l'île de Marmara. Des sédiments calcaires rappellent ceux des sources d'Auvergne, d'autres terrains, riches en fer, l'île d'Elbe, et d'autres encore ... Ménilmontant.¹⁶

¹³ E. CARETTE, *Étude des routes suivies par les Arabes dans la partie méridionale de l'Algérie et de la régence de Tunis pour servir à l'établissement du réseau géographique de ces contrées accompagnée d'une carte itinéraire par ...*, Paris, Imprimerie royale, 1844, LXXIII-325 p., carte h.-t. (*Exploration scientifique de l'Algérie ... Sciences historiques et géographiques I*, Introduction. "Les points principaux du canevas", p. LXIX).

¹⁴ É. RENOUE, *Géologie ...*, op. cit., p. 7.

¹⁵ *Ibid.*, p. 8.

¹⁶ RAVERGIE, op. cit., pp. 168, 170, 172, 176, 178.

Que valent ces références? Notons bien que la confrontation du connu et de l'inconnu est la technique de description la mieux partagée et qu'elle n'est en rien spécifique de telle ou telle science en particulier. Ici ou là, les exemples seraient innombrables. Il est vraisemblable encore qu'aucun type de description, géographique ou autre, ne peut faire l'économie de ce procédé ordinaire. Mais la géographie aussi s'est construite de cette façon. Dans le cas présent, ces notations sont d'abord celles d'un savant, Ravergie, qui a été nommé voyageur naturaliste du Muséum en 1828 et a effectué des explorations dans des régions aussi diverses que le Caucase, la Finlande, l'Oural et l'Allemagne, et qui s'estime, du fait de son expérience de l'Orient et des populations musulmanes des montagnes, préparé à des travaux algériens. Ces indications, qui sont autant d'incitations pédagogiques à la prospective économique des ressources du sous-sol, ont pour *objet* de proclamer des analogies utiles –donc de rapprocher–, mais aussi pour *effet* de morceler le terrain, la région étudiée, sans établir de continuité spatiale entre les termes de la comparaison (sinon peut-être pour les pays riverains de la Méditerranée). Elles ne constituent jamais l'argument, le ressort de la démonstration. Elles restent toujours en demi-teinte, comme des références isolées. Pourtant ce sont peut-être celles-là qui seront le plus longuement attestées dans le vocabulaire et la conceptualisation géographiques (en général).

3^o Troisième schéma: le *système*. Des concepts géologiques et morphologiques constituent en quelque sorte la transition entre les fragments et les éclats d'une part, et les phénomènes de continuité, d'autre part. Ils permettent d'intégrer. La terminologie est issue des classifications européennes: par exemple Renou constate que les deux tiers de la surface de l'île de la Galite sont formés d'un terrain "probablement jurassique"; il raconte qu'il a rencontré dans l'est de la province de Constantine "des terrains qui paraissent jurassiques". Il traite longuement d'un "terrain subalpennin" et indique, dans les plaines de la province de l'Est, l'extension des "poudingues marins subalpennins".¹⁷

Un pas est franchi lorsque le géologue construit des systèmes montagneux transcontinentaux, dont le principe ne consiste plus dans des similitudes enkystées ni dans des désignations génériques et commodes. C'est la structure et la configuration mêmes de l'Algérie qui sont en cause. Le géologue Élie de Baumont, explique Renou, avait déjà rapproché toutes les chaînes qui traversent l'Algérie de trois des principaux axes de l'Europe méridionale: "Ces prévisions trouvent une confirmation pleine et entière dans mes observations."

Le système le plus ancien, en Algérie, est celui des Pyrénées et il se dessine nettement dans la province de Constantine; il est moins bien marqué dans la province d'Oran, mais on le retrouve "probablement" dans l'empire du Maroc et dans le Rif en particulier. Un deuxième système, presque perpendiculaire, est celui des Alpes occidentales, d'orientation NNE, également présent au Maroc et

¹⁷ É. RENO, *Géologie ...*, op. cit., pp. 62, 125, 74-78, 129.

dans l'État de Tunis. Un troisième soulèvement enfin, beaucoup plus important que les précédents, est celui des "grandes Alpes"; il traverse les trois États, partant de l'Atlantique, passant dans les environs de la Moulouya supérieure, se prolongeant par le Djebel Amour et l'"Aourès" et par des points élevés de la Tunisie. Les chaînes de la direction des grandes Alpes sont constituées en Algérie par un grand nombre de plis parallèles (Renou en distingue sept principaux, mais il ne peut en décrire que deux, les autres s'étendant à travers la province de Constantine, où elles sont davantage masquées par la chaîne du système pyrénéen).¹⁸

Cette description suscite plusieurs remarques. D'une part, elle fait alterner l'hypothèse (la "prévision") et l'observation: le géologue voit et ne voit pas, concurremment. D'autre part, elle désigne simultanément l'âge des montagnes et leur direction (ainsi que leur altitude: dans les croisements, les hauteurs atteignent à peu près la somme des deux chaînes). En troisième lieu, elle paraît maintenir l'idée, défendue au XVIII^e siècle par le géographe Buache (que Renou, sauf erreur, ne cite pas, mais ce genre de description appartient pendant longtemps à une sorte de vulgate géographique), d'une architecture de la Terre marquée par des lignes ininterrompues de montagnes (reliées les unes aux autres, en pattes-d'oie): les montagnes de "second ordre" auxquelles Renou fait allusion font peut-être partie de ce système. En ce sens, l'enchaînement des plis montagneux est une donnée à la fois universelle et singulière. Cette particularité au sein d'un ensemble confère à la géographie algérienne une plus grande intelligibilité. En raison de ces liaisons, de cette charpente tellurienne, l'Algérie n'est que plus proche de l'Europe, de l'Espagne.

⁴⁰ Un autre schéma est celui du partage *zonal*. La carte la moins instructive n'est pas celle de Carette, officier saint-simonien, un des meilleurs connaisseurs de l'Algérie à cette époque.¹⁹ Elle illustre les développements qu'il consacre à la question des limites dans ses ouvrages. À vrai dire, le problème diplomatique ne l'intéresse guère: il écrit surtout en géographe éclairé, épris d'histoire et de réflexion sociologique.

"Il nous a paru important (...) de savoir si l'Afrique septentrionale est, en effet, comme on est en droit de le croire, un océan sans rivage, ou, dans le cas où elle serait nettement délimitée, quelle est la nature de la délimitation, quelles sont les

¹⁸ *Ibid.*, pp. 128-134.

¹⁹ E. CARETTE, *Étude des routes ...*, op. cit.; *Recherches sur la géographie et le commerce de l'Algérie méridionale par ... suivies d'une Notice géographique sur une partie de l'Afrique septentrionale* par É. RENOÛ ... et accompagnées de trois cartes, Paris, Imprimerie royale, 1844, 355p., 3 cartes h.-t. (*Exploration scientifique de l'Algérie ... Sciences historiques et géographiques* II). ("Ce travail, écrit Carette, n'a point été composé avec des livres." (...) Les documents "existaient dispersés dans quelques centaines de têtes, d'où l'auteur les a extraits pour les réunir et les comparer", p. 3); *Recherches sur l'origine et les migrations des principales tribus de l'Afrique septentrionale et particulièrement de l'Algérie*, Paris, Imprimerie impériale, 1853, 489 p. (*Exploration scientifique de l'Algérie ... Sciences historiques et géographiques* III).

bornes qui la déterminent.

La recherche de cette délimitation, et l'examen des populations qu'elle embrasse, tel a été notre but principal.²⁰

Vers 1840, il convenait de fixer l'extension de zones et de leur donner un nom: les deux opérations sont à la fois distinctes et liées. Les auteurs arabes (comme Ibn Hawqal, El-Bekri, El-Idrissi, celui-ci récemment traduit par P. Amédée Jaubert, Ibn Khaldoun) s'étaient interrogés sur les rapports entre le Maghreb et le désert, sur les limites de ce dernier. Mais, malgré l'inventaire de textes arabes connus –théoriquement, de nom au moins, comme l'atteste la bibliographie de Renou–, on ne voit pas que cette littérature ait servi de façon décisive aux auteurs de l'*Exploration scientifique de l'Algérie*. Il importait peut-être moins à ces savants de retracer l'histoire longue de cette pensée géographique, plusieurs fois séculaire, que de discerner ce qu'ils pouvaient eux-mêmes élaborer *in situ*.

L'histoire et le sens du mot Sahara sont significatifs moins par ce qu'ils indiquent que par l'imprécision qu'ils laissent subsister. Les steppes de l'Algérie sont incorporées dans le Sahara par les géographes de ce temps. Au lendemain de l'intervention française, elles sont appelées le "Petit Désert". Carette même –cas extrême– exclut le désert du Sahara. Car le Sahara n'est en rien cette étendue immense et désolée, trop exclusivement solidaire de la notion de plaine stérile véhiculée plus tard par l'imagerie coloniale. Région sèche sans doute, il est aussi parcouru, habité. Entrons dans le détail, tel que le reconstruit Carette, un peu laborieusement.²¹

"L'Algérie nominale", c'est-à-dire l'ancienne régence, est partagée, par une ligne dirigée à peu près d'est en ouest, en deux "zones" distinctes, appelées par les habitants (indigènes) Tell et Sahara. Le Tell, que Carette fait dériver, non d'un terme arabe (colline, butte), mais du latin *tellus* (de façon inattendue, compte tenu de la précision précédente), est la région du labourage et des moissons, habitée donc surtout par des agriculteurs. Au sud du Tell, le Sahara est la région des pâturages et des fruits, peuplée surtout de pasteurs et de jardiniers. Le Sahara n'est pas la contrée fantastique et maudite, la nappe immense de la légende, elle n'est pas un désert, mais un vaste archipel d'oasis, où le palmier est roi et les autres fruits nombreux. Il existe de même un Tell et un Sahara tunisiens et marocains.

Carette décrit soigneusement, en une série d'anneaux, la limite septentrionale du Sahara en Algérie: elle passe par El-Gant'ra (El-Kantara) et englobe par le nord le Hodna, se poursuit vers l'ouest par Goudjila et Frenda. Au sud, la limite du Sahara algérien, d'est en ouest, passe par le Souf, Ouargla, le Mzab. Il s'agit principalement pour Carette de décrire une frontière humaine, frontière de peuplement apte à définir et à accentuer l'insularité naturelle du Maghreb. Au

²⁰ E. CARETTE, *Étude des routes ...*, op. cit., pp. LXXVIII-LXIX.

²¹ E. CARETTE, *Recherches sur la géographie ...*, op. cit., Première partie. Géographie. Livre premier. "Délimitation ...".

nord, il existe des réseaux de dépendances et de relations étroites, de liens organiques entre populations du Sud algérien et tribus septentrionales; vers l'intérieur du continent, ce sont les sables du désert.

"Aux rapports d'engrenage, qui établissent la dépendance mutuelle de toutes les populations du Nord, succèdent de simples rapports de contact."²²

Vers le sud donc, au-delà d'une ligne figurée par un liseré, les étendues désertiques sont parcourues, plutôt qu'habitées, par les Touareg.

Mais la carte étonne: une courbe ininterrompue, sans défaillances, à peine compliquée d'arcs complémentaires, enserre l'Algérie et la régence de Tunis, d'un point de la Méditerranée à un autre point situé sur les confins algéro-marocains. Entre l'Algérie et le Maroc, rien ne laisse supposer la moindre réflexion: la frontière méridionale de la première glisse sans heurt vers le nord, franchit l'Atlas saharien et se confond bientôt avec une frontière approximativement orientée du nord au sud. La composition de la carte est si peu géographique et le dessin si hypothétique que le discours tient lieu de garantie: "Limite naturelle de l'Algérie", est-il précisé, par précaution.²³ Ce qui compte ici, c'est l'espace clos, l'illusion tenace, la figure ancienne de la frontière.²⁴ C'était, selon l'auteur, la délimitation des États barbaresques; ce doit être aussi, comme la géographie des relations entre tribus le prouve et l'exige, l'exacte limite de la domination française, que l'on ne peut établir ni en deçà ni au-delà.

Quittons un moment, pour une fois, l'*Exploration scientifique de l'Algérie*. Dans les premières pages d'un livre qui a toujours été reconnu comme fondamental et qui date de la même époque (1845), le lieutenant-colonel Daumas, fort de l'expérience et de la science que lui valent expéditions, enquêtes orales et familiarité avec la langue arabe, rappelle d'abord la définition des livres:

"Le Sahara est une contrée plate et très vaste, où il n'y a que peu d'habitants, et dont la plus grande partie est improductive et sablonneuse."

Mais à cette acception discutable il oppose l'enseignement des lettrés, et il introduit, en fin de compte, nuances et différences:

"(...) Le mot Sahara n'entraîne point nécessairement l'idée d'une immensité déserte."

Car le Sahara est tantôt "habité sur certains points", et c'est alors l'oasis; tantôt

²² *Ibid.*, p. 39.

²³ *Ibid.*, carte h.-t. (*Carte des divisions de l'Algérie méridionale*, par E. CARETTE, capitaine du génie, membre et secrétaire de la Commission scientifique d'Algérie, pour être jointe à ses recherches sur la géographie et le commerce de cette contrée, 1/2 000 000, gravé par Thierry). Cette carte intitule Désert la partie située au sud de la limite naturelle. Mais la région s'appelle Sahara dans la carte h.-t. qui accompagne l'*Étude des routes ...*, *op. cit.* (*Carte des routes suivies par les Arabes dans la partie méridionale de l'Algérie et de la régence de Tunis*, par ..., 1/2 000 000, gravé par Thierry).

²⁴ D. NORDMAN, *La notion de frontière en Afrique du Nord. Mythes et réalités (vers 1830-vers 1912)*, thèse de troisième cycle, université de Montpellier-III, 1975, V-731 p., atlas.

il est "habitable sur certains autres", et c'est alors

"la plaine sablonneuse et vide, mais qui fécondée un moment par les pluies de l'hiver, se couvre d'herbes (a'cheb) au printemps";

tantôt il est "inhabité et inhabitable": c'est une "immensité stérile et nue".²⁵

⁵⁰ Un cinquième schéma de partage est celui de l'échiquier. L'Algérie, partagée en deux grandes "zones" transversales, se compose de "trois segments méridiens" (les provinces de l'Est, du Centre, de l'Ouest). Chacune de ces provinces est divisée en deux "régions" (Tell et Sahara). Soit en tout six régions: le Tell oriental, le Tell central, le Tell occidental, le Sahara oriental, le Sahara central, le Sahara occidental. Carette précise bien que le mot assez vague de "région" exprime seulement la nécessité de comprendre les compartiments sous une dénomination commune. Soit un "échiquier" de six "cases" nettement circonscrites. Mais des tableaux donnent, pour les régions du Sud, la division en arrondissements, les chefs-lieux, le nombre des villes, des villages et des tribus, les ressources. Ces subdivisions ont été introduites dans des développements sur la division politique de l'Algérie.²⁶ Tout se passe donc comme si le contenu justifiait effectivement le compartimentage formel. Une subdivision supplémentaire, explicitée dans la partie dite géographique de l'ouvrage, est celle des bassins du Sahara algérien: quatre "bassins" principaux (comme le Mزاب, le Hodna) et trois bassins secondaires permettent de compléter la "surface de l'échiquier". Cette division est tirée de l'hydrographie.²⁷

²⁵ [DAUMAS, lieutenant-colonel Eugène], *Le Sahara algérien. Études géographiques, statistiques et historiques sur la région au sud des établissements français en Algérie*, ouvrage rédigé sur les documents recueillis par les soins de M. le lieutenant colonel ..., Paris, Fortin et Masson; Langlois et Leclercq/ Alger, Dubos frères, 1845, XVI+339 p., carte (la rédaction est d'Ausone de Chancel), cf. pp.1-3. Sur Tell et Sahara, cf. Jacques FRÉMEAUX, *Les bureaux arabes dans l'Algérie de la conquête*, Paris, Éd. Denoël, 1993, 311 p., ill.(cf. pp. 19-20) et "Pertinence et fonctions de la frontière Tell-Sahara 1830-1960, in: *Mélanges Charles-Robert Ageron*, Études réunies et préfacées par Abdeljelil TEMIMI, Publications de la Fondation Temimi pour la Recherche Scientifique et l'Information (FTERSI), juin 1996, t. I, pp. 251-267, cartes; Numa BROU, "Les grandes missions scientifiques françaises au XIX^e siècle (Morée, Algérie, Mexique) et leurs travaux géographiques", *Revue d'Histoire des Sciences*, 34 (3-4), 1981, pp. 319-358 et "Les Français face à l'inconnue saharienne: géographes, explorateurs, ingénieurs (1830-1881)", *Annales de Géographie*, 535, 1987, pp. 302-338 (études reprises in: *Regards sur la géographie française de la Renaissance à nos jours*, Perpignan, Presses Universitaires de Perpignan, avant-propos de Jean SAGNES, préface de Philippe PINCHEMEL, 1994-1995, t. II, pp. 451-495 et 497-539); Yves GUILLERMOU, "Connaissance et représentations du Sud algérien de la conquête française à nos jours", in: *Géographies des colonisations XV^e-XX^e siècles*, s. la dir. de Michel BRUNEAU et Daniel DORY, préface d'Olivier DOLLFUS, Actes du colloque "Géographie, colonisations, décolonisations XV^e-XX^e siècles", Talence/mars 1992, organisé par le Centre d'Études de Géographie tropicale (CNRS), Paris, Éd. L'Harmattan, 1994, pp. 255-269.

²⁶ E. CARETTE, *Recherches sur la géographie ...*, op. cit., Seconde partie. Commerce. Livre premier. Chapitre premier ... "Division politique de l'Algérie", pp. 81-88.

²⁷ *Ibid.*, Première partie ... Livre second. "Division ...", p. 45 sq.

6^o Dernier principe: c'est un essai de *division régionale*, développé avec la plus grande précision.

L'idée de division régionale, remarquons-le, doit s'entendre toujours en un double sens. Ou bien le géographe part de l'ensemble, pour descendre graduellement vers les unités constitutives. Ce qui importe, c'est alors la totalité, la cohérence, l'esprit de système. Cette compréhension de la réalité géographique est souvent tardive. Elle est toujours cérébrale. Ou bien le géographe –ou l'historien, ou l'ethnologue, mais aussi le romancier, le poète– saisit une unité spatiale à la base, la définit, intellectuellement ou intuitivement, par rapport à ses voisins, sans que pour autant l'essai de délimitation gagne de proche en proche. Entre les deux processus, il existe la différence capitale que l'on discerne entre, d'un côté, les grands projets géographiques ou étatiques de régionalisation et, de l'autre, la définition d'un terrain comme objet d'investigation scientifique ou encore l'expression locale, souvent bornée à des horizons étroits, du sentiment d'appartenance régionale. On ne trouvera peut-être pas, dans l'ensemble de l'*Exploration scientifique de l'Algérie*, de principes de division générale et systématique autres que ceux qui ont été précédemment évoqués. Ils sont incertains, malléables encore. Parmi ces volumes, cependant, un ouvrage de Carette fournit l'exemple d'une étude régionale au sens strict du terme, isolée et expérimentale, appartenant à la seconde catégorie.

La démarche de Carette, dans les premiers développements de son ouvrage sur la Kabylie,²⁸ importe pour deux raisons. Le livre s'ouvre par une copieuse description de la particularité linguistique: entre les Arabes et les Kabyles, la différence la plus apparente est celle du langage. Il est vrai que l'opposition se complique: l'Arabe, une fois la moisson rentrée et les troupeaux envoyés aux champs, vit dans la quiétude et l'insouciance, tandis que le Kabyle s'affaire encore, entassant les figues et les raisins, et pressant son huile. "Le Kabile a beaucoup plus besoin de l'Arabe que l'Arabe du Kabile", si bien qu'il fréquente plus les marchés arabes que l'Arabe ne fréquente les marchés kabyles. De là vient qu'il se rencontre plus de Kabyles connaissant la langue arabe que d'Arabes connaissant le kabyle.²⁹ Ensuite, la distinction linguistique ne fait que reproduire –ce n'est dans l'esprit de Carette qu'une comparaison– la dualité perceptible en France entre "le génie du Nord" et "le génie du Sud". Comme la France, l'Algérie a sa Flandre, "positive et industrielle", et sa Provence "poétique et rêveuse", ses Berbères du Nord dont les noms de lieux –toujours la langue– énoncent un fait, et ses Arabes du Sud dont les noms expriment une image. Là où le Berbère désigne "la colline de l'arbre", l'Arabe voit une coiffure et une huppe; la montagne du Kabyle est pour l'Arabe une dent, un doigt, une joue rouge, le bec

²⁸ E. CARETTE, *Études sur la Kabylie proprement dite*, Paris, Imprimerie Nationale, 1848, 2 vol., carte h.-t. à 1/200 000, gravée par L. Bouffard (*Exploration scientifique de l'Algérie ... Sciences historiques et géographiques* IV et V).

²⁹ *Ibid.*, I, pp.13-15.

d'un aigle, une chamelle et son petit. Ailleurs Carette, évoque, correspondant à la langue d'oïl et à la langue d'oc, les deux langues d'Algérie et le "partage social" qui est lié à cette dualité.³⁰

Relativement simple quand elle est binaire, la description géographique est plus nuancée quand elle définit l'unité géographique kabyle proprement dite et lorsque Carette veut en déterminer les limites. Il énumère les critères, au nombre de quatre, dans l'ordre: la condition politique ou le degré d'assimilation au régime administratif turc; le caractère des institutions locales; la conformité ou la diversité d'origine et de langage; la configuration générale du sol, eu égard aux habitudes qu'elle détermine, aux ressources, aux besoins.³¹ Soit le politique, l'histoire et la langue, les aptitudes économiques, dont l'auteur examine minutieusement l'influence *relative*, différentielle.

À l'ouest, la limite est marquée par la limite de trois caïdats turcs, celle qui distinguait la possession consolidée d'un régime d'occupation instable ou inexistant (en Kabylie). Toujours attentif à la complexité des faits, Carette remarque que la limite est aussi celle de la culture des céréales et celle des arbres fruitiers; celle du douar et du village; celle de la tente et de la maison. Au sud, la limite s'explique aussi par les circonstances politiques et la nature du régime à l'époque turque, mais aussi par la langue, les ressources économiques (céréales et élevage hors de la Kabylie, olivier et figuier en Kabylie), l'habitation (tente au sud, maison stable au nord). Il en est à peu près de même au sud-est: la limite est celle du réseau administratif et politique du beylik de Constantine, et elle est aussi celle des langues, de "la race arabe" et de "la race berbère", des reliefs (plaine/montagne), de l'habitat (tente/maison), de l'activité économique (laboureurs et pasteurs/ jardiniers et artisans). Vers l'est, sur une faible distance (douze kilomètres environ), les critères précédents n'existent plus: toutes les tribus étaient indépendantes des Turcs; la langue berbère est en usage partout. Mais l'oued Agrioun est "le Rubicon du luxe kabyle", au-delà duquel les habitations sont misérables (cabanes de pierres sèches, couvertes de chaume, enduites de bouse de vache, et les populations s'expatrient hors de cette Kabylie "proprement dite".

Carette conclut: les différences entre la Kabylie et les tribus voisines ont un caractère politique à l'ouest, ethnographique dans le sud, économique à l'est.³² Il a fait appel aux traditions, aux mœurs et aux habitudes, aux besoins et aux ressources, aux critères politiques ou économiques qui répartissent les tribus. Curieusement, le chapitre suivant décrit avec précision, en mentionnant ici un oued, là un col, ailleurs une ligne de partage des eaux, "la limite géographique" de la Kabylie de l'oued Nessa aux Portes de Fer et à la mer.³³ On peut en déduire

³⁰ *Ibid.*, I, pp. 41-43, 60-62.

³¹ *Ibid.*, I, p. 114.

³² *Ibid.*, I, pp. 115-140.

³³ *Ibid.*, I, p. 151 *sq.*

que les limites topographiques sont innombrables et qu'une description géographique peut toujours, si elle l'isole des autres critères, en inventer une, quelle qu'elle soit, puis une autre, etc.; et que c'est le partage selon les tribus, justement, qui est antérieur et décisif, permettant le choix *a posteriori* d'une limite topographique parmi toutes les autres.

Carette procède ensuite à l'inventaire et à la description des subdivisions, quinze groupes auxquels il donne le nom de *cantons*, parce qu'il estime que le canton est celle des unités administratives françaises dont ces groupes se rapprochent le plus par l'étendue et la population moyennes.³⁴ Le second volume est entièrement consacré à des exposés sur ces quinze cantons.

À quoi sert la division régionale – surtout si elle est si méticuleuse? Carette donne sa réponse. Il a été question récemment, explique-t-il, d'expédition militaire en Kabylie. Des projets furent ajournés. Mais les discussions avaient mis en évidence une difficulté: la Kabylie n'était qu'un nom et, "trop élastique", s'allongeait démesurément. Il convenait de la faire entrer "dans les limites que le temps et la nature lui assignent". L'auteur ajoute que le temps viendra où le gouvernement français voudra introduire un partage uniforme et le principe de division territoriale qui a régi la France elle-même (départements, arrondissements et communes).³⁵ Ce n'est pas là le moindre paradoxe de cette étude de Carette, qui peut témoigner des relations, toujours en perspective, de la science, du pouvoir et de la guerre.³⁶ Le texte développe une idée savante en des termes soigneusement médités, pesés. L'argumentation est peu commune à cette date, et de telles analyses ont fait la réputation de Carette, saint-simonien, explorateur habile et esprit libre. *In fine* cependant, sans rapport apparent avec le sujet, surgit, plaquée, la finalité externe de la démonstration, comme si les circonstances – ou peut-être la publication proche d'un ouvrage édité par ordre du gouvernement, contrôlé de très près par une commission académique et par le ministère de la guerre – imposaient une tardive destination. Le poids de l'État et de la guerre est peut-être d'autant plus lourd qu'il ne modèle ni n'altère la réflexion géographique, que les effets sur l'élaboration et la structure proprement dites de l'œuvre restent invisibles, sinon inexistantes, et que cette science coloniale a cependant une fin précise. Ce qui compte davantage, parfois, résiderait-il moins dans ce qui est dit que dans l'autorité acquise ailleurs et dans l'identité même de celui qui parle?

³⁴ *Ibid.*, I, pp. 144-147.

³⁵ *Ibid.*, I, pp. 140-144.

³⁶ Sur cette question capitale, voir le texte de Bernard LEPETIT, "Missions scientifiques et expéditions militaires: remarques sur leurs modalités d'articulation", in: M.-N. BOURGUET..., *L'invention scientifique de la Méditerranée. Égypte, Morée, Algérie, op. cit.*

COSTAS B. KRIMBAS

L'EXPÉDITION SCIENTIFIQUE DE MORÉE
SECTION DES SCIENCES PHYSIQUES:
PIERRE ANGULAIRE DE L'HISTOIRE NATURELLE EN GRÈCE
OU DÉBUT DE CONFRONTATION D'INFLUENCES
SCIENTIFIQUES ?

Jean-Baptiste Bory de Saint-Vincent (1778-1846) et ses compagnons de voyage s'embarquent à Toulon vers la fin du mois de janvier 1829. Ils arrivent dans le Péloponnèse, dans la baie de Navarin, au début de mars. Jusqu'au mois d'août, ils visitent la Messénie, la Laconie, l'Arcadie et l'Argolide. Le 15 août, Bory de Saint-Vincent s'embarque pour les Cyclades, qu'il visite ainsi qu'Égine, Athènes, Poros, Trézène. Il rejoint Navarin. À la fin de décembre de la même année, il est de retour à Marseille. Il a à peine passé neuf ou dix mois sur le sol de la Grèce continentale et des îles.

Cela n'a pas été une expédition de tout repos: plusieurs membres de l'expédition sont tombés malades et n'ont pu participer aux collectes. Bory de Saint-Vincent mentionne le climat néfaste des deux Napoli; d'autres compagnons de voyage se sont montrés inefficaces, ou même complètement inactifs. Il n'y a pas eu de collections de poissons ni d'autres animaux marins. Bory de Saint-Vincent s'en plaint dans le mémoire publié. Il y a eu apparemment aussi des différences d'opinions ou plutôt des frictions quand il fallut rédiger les rapports. Bory de Saint-Vincent s'est associé avec Étienne Geoffroy Saint-Hilaire, président de l'Académie et grand ennemi de Cuvier. Or Cuvier, de son vivant, secrétaire perpétuel de l'Académie (une des trois institutions qui patronnaient la Commission) avait imposé ses protégés comme auteurs des rapports. À la mort de Cuvier, Bory de Saint-Vincent ne tarde pas à se débarrasser de ces derniers. Il s'agit de Valenciennes, que Bory de Saint-Vincent a accepté comme auteur, cédant

"à la première manifestation des désirs de l'illustre professeur, qui d'ailleurs promettait de revoir le contingent de son protégé. Mais les occupations de Valenciennes paraissent être si considérables qu'avec toute l'exactitude, la facilité de travail et d'activité qui le caractérisent, ce professeur n'a pas trouvé en trois ans le temps de rédiger les deux ou trois feuilles",¹

¹ *Zoologie*, p. 58, note.

retardant de trois ans la publication finale du volume traitant de la zoologie. Dès la mort de Cuvier, Bory de Saint-Vincent a eu recours à Bibron

"qui n'est, à la vérité, qu'aide-naturaliste, mais qui étant néanmoins véritablement instruit, laborieux et consciencieux, a trouvé les moyens de disposer d'une huitaine de jours"

pour terminer cette tâche. Dans le texte, on rencontre encore d'autres remarques désobligeantes à l'égard de Valenciennes. Il s'est, paraît-il, trompé en considérant un individu femelle d'une espèce de tortue pour une nouvelle espèce; il a aussi employé un nom différent pour désigner une autre espèce.² Le compte de Valenciennes étant ainsi réglé, Bory de Saint-Vincent et les Geoffroy Saint-Hilaire, père et fils, entreprennent avec Brullé la publication du volume en retard. Mais il y a plus: il paraît qu'une partie des collections se sont égarées chez des particuliers et Bory de Saint-Vincent s'en plaint aussi. Toutefois le matériel étudié et les observations enregistrées sont si riches et si importantes que cela incite à se demander comment Bory de Saint-Vincent et ses compagnons de route ont pu, dans un si bref laps de temps, rassembler tout ce matériel et enregistrer les observations rapportées.

Le fruit des travaux de la Commission est publié de 1832 à 1836 en trois tomes, soit quatre volumes. Le premier tome comprend la *Relation du voyage* (par Bory de Saint-Vincent, 1836), le second une partie intitulée *Géographie et Géologie* (par Bory de Saint-Vincent également, 1834) et une partie géologique et minéralogique (par Émile Puillon de Boblaye et Théodore Virlet, 1833). Le troisième tome est divisé en deux volumes: le premier comprend la *Zoologie* (avec une première section comprenant les vertébrés, les mollusques et les polypiers, rapports rédigés par Geoffroy Saint-Hilaire père et fils, Bibron, Bory de Saint-Vincent et Deshayes; et une seconde section comprenant les arthropodes par A. Brullé, les crustacés seulement étant le travail de F. E. Guérin, 1832); la seconde partie du troisième tome, le quatrième volume, traite de la botanique (par Chaubard et Bory de Saint-Vincent; les graminées sont traitées par Fauché et les orchidées par Adolphe Brongniart, 1832). Une section sur les *Recherches géographiques sur les ruines de la Morée* (par É. Puillon de Boblaye, 1836) complète ce dernier volume. Plus tard, en 1838, Chaubard et Bory de Saint-Vincent publient à Paris une *Nouvelle flore du Péloponnèse et des Cyclades*. On retrouve dans cette entreprise la volonté de produire une étude globale du pays grec.

La misère, la pauvreté, suivies par l'âpreté du joug ottoman, avaient marqué le caractère des individus et le mode de vie des peuples grecs assujettis. Un bref renouveau, inspiré par la révolution, a été suivi par la guerre fratricide et l'invasion des troupes égyptiennes d'Ibrahim, troupes qui ont plongé à nouveau le peuple dans la misère. Après une première rencontre décevante, Bory de

² Voir les notes des pp. 61, 63, 64.

Saint-Vincent et ses compagnons, poussés par leur philhellénisme, retrouvent dans ce peuple misérable les traces de son ancienne gloire:

"C'est à Gargaliano que nous allons achever de faire complètement connaissance avec les indigènes et que nous ne devons pas tarder à revenir de la mauvaise opinion que nous avons été tentés d'en prendre à force de les entendre calomnier, surtout quand nous n'avions encore guère rencontré que des mendiants importuns et malpropres. Dès Mouzousta nous reconnûmes qu'il existait les restes intéressants d'un peuple illustre, dans lequel persistent les germes de toutes les qualités brillantes qui rendirent leurs aïeux si justement célèbres et chers à notre jeune âge."³

Le philhellénisme d'ailleurs, se manifeste dès le début du premier volume, la *Relation du voyage*. En seconde page figure un extrait de la préface de l'*Itinéraire* de Chateaubriand:

"Malheur au siècle, témoin passif d'une lutte héroïque qui croirait qu'on peut sans péril comme sans pénétration de l'avenir, laisser immoler une nation ! Cette faute, ou plutôt ce crime, serait tôt ou tard suivi du plus grand châtement."

Le paysage du Péloponnèse est décrit en détail, ainsi que la suite des saisons. Il s'agit, en effet, d'un aperçu écologique de la région, indiquant simultanément les causes du dénuement observé. C'est une première approche écologique de cette région, qui n'a pas encore été appréciée à sa juste valeur:

"Par la nature de ses côtes rocailleuses et nues, comme celle de presque tout le bassin de la Méditerranée, elle se rapproche de notre midi [de la France]... tandis que les montagnes dont elle est hérissée lui donnent des rapports nombreux avec l'Europe centrale."⁴

À ce sujet, il y a deux caractéristiques qui dominent et impressionnent: la sécheresse générale et la nudité d'une part, la diversité des habitats, d'autre part.

Il y a un

"grand nombre de localités. Des plaines sablonneuses et arides, des coteaux calcaires et dépouillés, de vastes étendues à peine semées de maigres buissons",⁵ "des localités peu élevées, inégales et entièrement couvertes d'arbrisseaux où dominent plusieurs espèces de cistes",⁶ "de nombreux systèmes de montagnes pelées qui divisent le pays, des ravins tantôt calcaires, tantôt schisteux qui sillonnent ces mêmes montagnes, et qui sont rarement parés de végétation [...], quelques plaines de médiocre étendue, où se presse une végétation parfois aussi parfumée que riche, des forêts montueuses [...], enfin [...] des vallons délicieux qu'arrosent de frais ruisseaux".⁷

Mais il y a aussi "les sapins du Taygète" et sur son "point culminant (...) des

³ *Relation*, p. 167.

⁴ *Zoologie*, II, Introduction, p. 6.

⁵ *Idem*, p. 7.

⁶ *Ibid.*, p. 15.

⁷ *Ibid.*, p. 7.

neiges, qui en juin n'étaient point fondues".⁸

"La Morée ne renferme pas de forêts, il s'en trouve cependant d'assez touffues [...] couvrant des parties tantôt montueuses, tantôt plates, souvent arrosées de torrents qui tombent en cascades; ces forêts où dominent de très beaux chênes et assez semblables à celles de Fontainebleau, abondent comme elles en sites délicieux, avec leurs vallons d'un aspect tout à fait sauvage".⁹

D'autre part, "les bois nombreux d'oliviers" sont animés de cigales en juin.¹⁰ Le climat est différent de celui de la France: il n'y a que deux saisons, "l'été ou le temps des grandes chaleurs, et l'hiver ou celui des pluies. La première commence en avril et finit en septembre". Dans cet intervalle il n'y a pratiquement pas de pluies, mais septembre est marqué par des orages, par de véritables déluges; aussi, à la fin de cette mauvaise saison, les plaines basses sont inondées et la plupart traversées par des torrents. C'est alors qu'il se forme des marécages, surtout dans le voisinage de la mer, lesquels ne se dessèchent entièrement que par les chaleurs de juin.¹¹ Dans deux périodes de l'année, on est témoin du développement de la végétation: la première au mois de mars, où une végétation fraîche et brillante couvre les collines, tandis que les plaines sont inondées; on voit alors étinceler les anémones et mille autres corolles éclatantes que viennent peupler les premiers insectes. Dès juin, les grandes chaleurs et la sécheresse commencent et durent tout l'été. Les premières pluies d'octobre préparent le second réveil de la nature assoupie par de longues chaleurs et, la végétation renaissant sous leur humide influence, plusieurs lépidoptères se montrent.¹²

Il est intéressant de comparer le Péloponnèse des débuts du siècle passé au Péloponnèse d'aujourd'hui, avec ses étangs desséchés, ses plaines cultivées, ses animaux sauvages réduits en nombre ou disparus, ses forêts réduites ou agrandies selon les localités. Toutefois, pour les voyageurs de la Commission, la pauvreté de la Grèce en espèces est frappante, au moins dans certaines biotopes. Ils remarquent que la richesse biologique de la Méditerranée va se dégradant d'ouest en est: les eaux du Péloponnèse sont moins riches que celles de la Méditerranée occidentale; la stérilité autour des îles est encore plus frappante; et le dénuement s'accroît à l'approche des côtes de l'Égypte, de la Syrie et du Pont-Euxin.¹³ Ils observent aussi une pauvreté de cryptogames dans la Morée "où les plus hautes montagnes ne présentent pas le luxe de végétation [...] [que l'on rencontre dans les Alpes]". Dans le Péloponnèse, ils observent 58 lichens, 7 hépatiques, 23 mousses, 20 fougères [...], en tout 117 espèces que l'on portera

⁸ *Ibid.*, p. 16.

⁹ *Ibid.*

¹⁰ *Ibid.*, pp. 17 et 24.

¹¹ *Ibid.*, p. 17.

¹² *Ibid.*, pp. 17, 23, 27.

¹³ *Botanique*, pp. 344-345.

difficilement à plus de 200 par des recherches approfondies.¹⁴ Bory de Saint-Vincent et son équipe n'ont pas trouvé de champignons, soit parce que ce n'était pas l'époque favorable, soit parce qu'ils sont trop éphémères, disparaissant trop vite, expliquent-ils. "La raison de cette misère tient à la sécheresse du climat."¹⁵ D'autres causes invoquées sont l'absence de marées, qui explique la stérilité des eaux,¹⁶ les incendies et l'usage de brûler les buissons. Cette dernière pratique

"est la cause de cette stérile nudité qui va toujours croissant, et qui ne tarderait pas à réduire ces malheureux pays [de l'Espagne et de la Grèce] à l'ardente condition des déserts de l'Afrique, de l'Arabie et de la Perse, si l'administration nouvelle n'y portait un prompt remède".¹⁷

L'origine biogéographique et la physionomie de la flore et de la faune aident à définir le paysage méditerranéen. La flore de la Morée et des îles offre un plus grand rapport, quant à sa composition, avec les flores de l'Italie et de la Bétique, c'est-à-dire la vieille Espagne, et avec celle du midi de la France. Il faut toutefois remarquer qu'en Grèce il y a des espèces originaires des trois continents, l'Europe, l'Asie et l'Afrique. Brullé remarque que

"l'entomologie de la Morée et des Cyclades n'a pas un aspect *sui generis*; elle n'offre pas cette réunion d'espèces qui portent un cachet caractéristique si propre à singulariser une région".¹⁸

"Cependant, continue-t-il, contre toute espérance [d'observer des espèces nouvelles et frappantes, un exotisme nouveau], sa faune est en partie celle de l'Italie, du midi de l'Allemagne, de la Hongrie et même du midi de la France. Par la nature de ses côtes rocailleuses, comme celle de presque tout le bassin de la Méditerranée, elle se rapproche de notre midi, dont elle offre en partie les productions, tandis que les montagnes dont elle est hérissée lui donnent des rapports nombreux avec l'Europe centrale."¹⁹

Selon Brullé deux conclusions s'imposent:

"1. l'entomologie [...] est mixte, participant de celle de l'Asie par quelques genres et un petit nombre d'espèces; de celle de l'Afrique par plusieurs insectes de l'ordre des orthoptères [sauterelles], et par-dessus tout de celle de l'Europe, dont elle a généralement l'aspect;

2. malgré cette ressemblance apparente avec nos insectes européens un grand nombre d'espèces ne s'en distinguent réellement que par des caractères fort délicats."²⁰

Les Geoffroy Saint-Hilaire sont aussi déçus par l'absence de nouveauté chez les mammifères et les oiseaux:

¹⁴ *Ibid.*, p. 345.

¹⁵ *Ibid.*

¹⁶ *Ibid.*

¹⁷ *Ibid.*, p. 346.

¹⁸ *Zoologie*, II, p. 5.

¹⁹ *Ibid.*, p. 6.

²⁰ *Ibid.*, pp. 6-7.

"L'observation des mammifères et des oiseaux de la Grèce ne saurait nous offrir un semblable attrait [à celui de l'étude de la faune des Indes, de la Nouvelle-Hollande, de l'Afrique, de Madagascar ou de l'Amérique du Sud]."

À quoi bon donc l'étudier ? Ils se font une raison: la Grèce est une *contrée* de *transition* marquée entre des régions différentes. De telles contrées de transition permettent l'existence de formes intermédiaires, de *variétés de localité*, qui tendent à établir le passage d'une espèce à une autre. Donc elles constituent le matériel privilégié permettant d'étudier le mécanisme et les causes de la transition, la puissante action modificatrice des agents extérieurs. C'est un sujet de graves difficultés et de continues hésitations.

Le sujet restera obscur

"tant que la distinction des êtres, tant que la connaissance nette et précise des différences, sera le principal et presque unique but des travaux de la plupart des zoologistes. Au contraire, que les progrès de la science viennent à amener le moment (et sans doute nous y touchons) où l'on voudra non seulement noter, mais apprécier les différences, non seulement classer les espèces, mais expliquer leur formation, l'étude des *variétés de localité*, ces demi-espèces, ainsi qu'on pourrait les appeler, deviendra l'un des sujets de prédilection des zoologistes, parce qu'elle sera l'un des sujets les plus féconds en résultats nets, précis et d'une application immédiate à la philosophie naturelle".²¹

Voici donc le programme de recherche énoncé, un programme évolutionniste, apparemment opposé aux opinions de Cuvier, et qui est illustré par l'étude des différences entre espèces affines ou variétés de mammifères se rencontrant en Grèce et dans les pays et les contrées proches ou même lointaines. Étienne Geoffroy Saint-Hilaire, le père, proclame la thèse, Isidore, le fils, l'illustre dans son texte. Cela se marie bien avec l'intérêt que porte Bory de Saint-Vincent à la géographie botanique, si bien présentée par Jean-Marc Drouin (1998), c'est-à-dire avec l'importance que Bory de Saint-Vincent accorde à la localité dans laquelle l'échantillon a été prélevé, avec l'habitat, suivant ainsi les idées du Genevois Augustin Pyramus de Candolle. D'autre part, Bory de Saint-Vincent n'est pas insensible à l'idée de modifications produites sous l'influence des circonstances externes. Sa philosophie botanique est d'ailleurs expliquée très nettement: il approuve Linné d'avoir gardé les genres naturels de Tournefort, tout en créant un système artificiel (car, remarque-t-il, son système sexuel est de cette nature). Il déplore l'habitude de certains botanistes français de démembrer les genres naturels pour en composer des genres artificiels.²²

"En effet, le genre étant naturel pendant que le caractère [que les botanistes proposent chaque fois pour créer de nombreux genres] est artificiel, s'il y a lieu à faire quelque réforme, c'est sur le caractère qu'elle doit évidemment être faite, vu qu'il n'existe nul inconvénient à reformer ce qui est arbitraire, tandis qu'il y en

²¹ *Zoologie*, I, pp. 6-7.

²² *Botanique*, p. 8.

aurait beaucoup à toucher à ce qui, étant naturel, a reçu la sanction des plus habiles botanistes."²³

Bory de Saint-Vincent s'oppose aussi à la description d'espèces nouvelles, quand cela n'est point justifié: les spécimens desséchés peuvent être trompeurs, montrer des différences qui sont factices. *Ubi non est differentia, nec species*, s'exclame-t-il !²⁴ "La création de ces espèces [qui ne sont pas valides] est la lèpre de la science" et due à la pratique de mettre un N [= nouvelle espèce], qui apporte la gloire à l'auteur.²⁵ Son attitude est celle d'un *lumper* des auteurs anglo-saxons modernes; Bory de Saint-Vincent n'est pas un *splitter*. C'est un naturaliste qui préfère rassembler en une espèce nombre de variétés différentes, contrairement à ceux qui ont tendance à réduire presque en poussière les espèces déjà décrites, qu'il considère comme naturelles. On a l'impression que le critère ici est fondé sur l'étude simultanée de plusieurs caractères à la fois. Cette stratégie permet de former des assemblages de populations affines, l'affinité étant exprimée par une multitude de ressemblances. J'espère ne pas projeter dans le passé des pratiques modernes. La notion de groupes naturels associée à la modification morphologique due aux agents externes (et la croyance en la génération spontanée), ainsi qu'un évolutionnisme *sui generis*, où le lamarckisme et les idées de Geoffroy Saint-Hilaire se combinent, est la position que Bory de Saint-Vincent défend (Corsi, 1988). Voici donc, en quelques grandes lignes, la philosophie naturelle professée par les auteurs des rapports de l'Expédition.

Le travail effectué est important. Dans le tome 3, vol. 2, traitant de la botanique, 1 550 espèces sont citées, tandis que Chaubard et Bory de Saint-Vincent, en 1838, augmentent ce nombre, en arrivant à 1 821 espèces. En *Zoologie* (tome 3, vol. 1) le nombre total d'espèces citées est de 1 490 (voir tableau I). Brullé, responsable des arthropodes (à l'exception des crustacés) mentionne 880 espèces d'insectes. À part quelques groupes mal connus à cette époque (plantes dites inférieures, bestioles de petite taille, etc.), la moisson est importante, quoiqu'elle soit loin d'être complète. Une idée du pourcentage des espèces mentionnées par les auteurs de l'Expédition, sur le nombre total connu de nos jours, ou au début de ce siècle, est présentée au tableau II. Ce pourcentage, pour les quatre groupes indiqués dans ce tableau, varie de 6% pour les poissons de mer –groupe mal étudié, puisque les collections étaient inexistantes et que seuls les pêcheurs ont pu donner quelques informations et quelques exemplaires–, jusqu'à plus de 69% pour les graminées. Pour quatre familles bien connues de papillons, le pourcentage est élevé, supérieur à 40%, tandis que pour les orthoptères *stricto sensu* ce pourcentage est beaucoup plus faible, n'atteignant pas 20%. Ces pourcentages indiquent les espèces mentionnées dans les ouvrages modernes dans lesquels mention est faite des

²³ *Ibid.*, p. 9.

²⁴ *Ibid.*, p. 9.

²⁵ *Ibid.*, p. 10.

rapports de l'Expédition. Il y a donc survivance, à l'heure actuelle, du travail alors accompli: c'est un travail qui, pour les spécialistes, n'est pas tombé dans l'oubli; au contraire il est considéré comme étant le ou l'un des premiers rapports concernant la faune et la flore de la Grèce. Devrions-nous donc considérer l'Expédition scientifique de Morée comme la pierre angulaire de l'histoire naturelle de notre pays ?

La réponse diffère selon le sujet. Pour la zoologie, les travaux de l'Expédition sont les seuls, après ceux d'Aristote, qui examinent la faune de la Grèce (au moins d'une partie du pays). Cet examen est général, comprenant plusieurs groupes, et autant que possible exhaustif. Les rapports constituent donc la pierre angulaire des études ultérieures sur la faune du pays. Quant à la botanique, l'histoire est différente. Depuis l'époque de Théophraste, et surtout de Dioscoride, on n'a pas, paraît-il, cessé d'examiner les plantes, d'herboriser, de collectionner, au moins pour des raisons strictement médicales. De nombreux voyageurs visitèrent la Grèce et herborisèrent, décrivirent des espèces, produisirent des planches. Le plus fameux d'entre eux est Joseph Pitton de Tournefort (1656-1708), qui visita la Grèce, l'Asie Mineure et la Perse entre 1700 et 1702.

"Il rapportoit, outre une infinité d'observations différentes, 1 356 nouvelles espèces de plantes, dont une grande partie venoit se ranger d'elles-mêmes sous quelqu'un des 673 Genres qu'il avoit établis: il ne fut obligé de créer pour tout le reste que 25 nouveaux genres, sans aucune augmentation des Classes, ce qui prouve la commodité d'un système, ou tant de Plantes étrangères, et que l'on n'attendoit point, entroient si facilement. Il en fit son *Corollarium Institutionum Rei Herbarium*, imprimé en 1703."²⁶

Tournefort dans son livre posthume, publié à Paris en 1717 par l'Imprimerie Royale, intitulé *Relation d'un Voyage du Levant, fait par l'ordre du Roi*, etc., reproduit, dans le premier volume, 17 planches d'espèces végétales de la Grèce. Bory de Saint-Vincent, qui loue le système naturel de Tournefort, ne s'est pas donné la peine de consulter son herbier à Paris, d'établir des synonymies ni d'enrichir ainsi ses propres observations. Il déclara cela peine perdue: "La synonymie de Tournefort nous a paru de peu d'utilité", écrivit-il. En revanche, Chaubard et lui-même ont travaillé sur la collection de Benjamin Delessert: "Nous avons trouvé chez lui un grand nombre de richesses dérobées par des mains infidèles à la Commission de Morée."²⁷

Ceux qui sont souvent mentionnés par Bory de Saint-Vincent et Chaubard sont Sibthorp et Smith. Pour plus de 10% des plantes qu'ils ont citées, ces auteurs sont mentionnés, ayant déjà collectionné et inclus ces plantes dans leur ouvrage. Ce sont presque les seules citations d'auteurs ayant herborisé en Grèce, en tout cas les plus fréquentes.

²⁶ *Éloge de M. de Tournefort par M. de Fontenelle*, dans Joseph Pitton de TOURNEFORT, *Relation d'un voyage au Levant*, Paris, 1717, vol. 1.

²⁷ *Botanique*, p. 11.

Cela ne doit pas nous surprendre outre mesure: en effet, John Sibthorp (1758-1796), "Sherrardian professor of Botany" à l'université d'Oxford, a visité la Grèce deux fois, de 1786 à 1787 et de 1794 à 1795. Il apprit le grec moderne et put converser avec les paysans et les moines du pays afin d'apprendre la pratique médicale locale, qu'il croyait ininterrompue depuis l'époque de Dioscoride; il a voulu savoir "how learning and medical practice of botanists and physicians of classical Greece survived as part of tradition of Greek people".²⁸ Il avait déjà, en 1784, travaillé à Vienne sur le manuscrit illustré de Dioscoride, le *Codex Vindobonensis*, pour établir l'identité des plantes médicinales que cet auteur mentionne (pour l'identité des plantes de Dioscoride du *Codex Constantinopolitanus*, consulter aussi E. Emmanuel, 1912).

Sibthorp, durant son voyage, a pu constater que les noms donnés par les auteurs antiques étaient encore présents dans la langue populaire:

"Walked out with a shepherd-boy to herborise; my pastoral botanist surprised me not a little with his nomenclature. I traced the names of Dioscorides and Theophrastus, corrupted indeed somewhat by the pronunciation and by the long *series annorum* which had elapsed since the time of these philosophers, but many were un mutilated and faithfully represented in some degree in the oral tradition of the country."²⁹

Durant ces voyages il herborisa dans le Péloponnèse, en Crète, à Athènes, sur le mont Parnasse, dans l'île d'Eubée, dans les îles de la mer Égée, à Salonique, au mont Athos, à Patras, en Bithynie, à Constantinople et à Chypre. Il rapporta un matériel important, 2 000 plantes d'espèces différentes, dont 300 appartenant à des espèces nouvelles, non décrites jusqu'alors. Grâce à son compagnon de route, Ferdinand Lukas Bauer, il a rapporté des planches de nombreuses espèces. Sibthorp mourut jeune avant d'avoir rédigé et publié le fruit de ses recherches. Il laissa sa fortune pour pourvoir à cette publication. Ses amis John Hawkins et Platt assurèrent la gestion de cette fortune. Il choisirent James Edward Smith, botaniste et président de la Société linnéenne, pour veiller à cette tâche. En effet, Smith rédigea et publia la plus grande partie de ce travail, la totalité du texte, contenu dans le *Florae Graecae Prodromus*, œuvre parue en quatre parties (de 1806 à 1816), et les cinq premiers volumes de la *Flora Graeca* (1806-1840). Ce dernier ouvrage, de dix volumes *in-folio*, contient les planches des espèces, cent par volume. Robert Brown succéda à Smith après sa mort, et compléta le sixième volume et la première partie du septième. Finalement, John Lindley compléta le septième et les trois volumes suivants. En tout, 966 figures ont été publiées. Il s'agit d'un travail monumental, dans lequel Linné et Tournefort sont souvent cités. S'il y a une pierre angulaire de l'étude de la flore de la Grèce, ce travail en est une, et même la pierre principale. Tournefort, Sibthorp et Smith, Chaubard et

²⁸ BRUCE, 1970.

²⁹ Notes de Sibthorp, du 28 juin 1787, mentionnées par BRUCE, 1970.

Bory de Saint-Vincent, le Genevois Boissier (*Flora Orientalis*, 1867-1888), les travaux de Th. von Heldreich (de 1844 à 1902, surtout les centaines de plantes desséchées de l'*Herbarium Graecum Normale*) et de Th. Orphanidès (l'*Enumeratio Chloridis Hellenicae*, 1866), E. de Halacsy (*Conspectus Florae Graecae*, 1901-1908), Hayek (*Prodromus Florae Peninsulae Balcanicae*, 1924-1932), Diapoulis (*Elliniki Chloris*, 1939-1949), K. H. Rechinger, W. Greuter, W. B. Turrill, C. N. Goulimy, Y. Kalopissis, D. Phitos sont les auteurs principaux auxquels nous devons nos connaissances de la flore de Grèce avec plusieurs autres qui y ont également contribué. Les travaux de Chaubard et Bory de Saint-Vincent sont donc une des étapes importantes, même une des premières étapes, mais ni la toute première ni la plus importante.

La question qui se pose maintenant est celle qui concerne l'influence des travaux de l'Expédition sur la science grecque, celle qui était pratiquée dans le pays. Il est hors de doute que les auteurs des travaux n'ont pas envisagé cette possibilité. Ils se sont adressés au public scientifique français d'abord, européen ensuite, la communauté scientifique locale étant inexistante. Il est douteux qu'il y ait eu des copies de l'*Expédition* présentées à des Grecs, quoique Schinas, qui y participa et aida aux recherches, ait pu en recevoir une copie. Les exemplaires de la bibliothèque Gennadeion d'Athènes ont été achetés à des ventes, le volume des planches porte la mention "bought in Paris"; les deux séries des textes, présents de Louis-Philippe, et portant le blason du roi, appartenaient à la bibliothèque de Standish. Ces livres sont rares en Grèce, et apparemment n'ont pas outre mesure influencé les premiers travaux des savants hellènes. L'influence allemande a été de beaucoup plus prononcée, due au moins partiellement à la présence de la cour d'origine bavaroise. Sous les auspices du roi Othon, l'université d'Athènes a été fondée et soutenue, contrôlée et influencée par les Allemands. L'université a été le centre de l'activité scientifique au XIX^e siècle en Grèce. Un certain nombre de professeurs nommés étaient Allemands (par exemple Fraas en pharmacie et en botanique), d'autres Allemands ont occupé des positions subalternes, comme Theodor von Heldreich en botanique, Th. Krueper en zoologie (publications de 1859 à 1875).

La flore et la faune de Grèce ont été l'objet de nombreux travaux tout au long du XIX^e siècle. La plupart de ceux-ci sont l'œuvre d'auteurs allemands, français, anglais et italiens. Les savants grecs, peu nombreux, ont publié en français et en allemand, en plus de leur langue maternelle. Dans les tableaux III et IV, nous avons recensé les publications concernant la flore (tableau III) et la faune (tableau IV), classées selon la langue dans laquelle elles ont paru. Dans le cas de textes en latin, nous avons préféré classer l'œuvre selon l'origine de l'auteur et celle du lieu de publication. Un auteur allemand a bien pu écrire en français et vice versa, des auteurs d'origine allemande résidant en Grèce ont écrit en espagnol, en français ou en allemand, mis à part le grec. La langue, plutôt que l'origine des auteurs, indique l'influence scientifique internationale et, dans notre

cas, l'influence exercée sur le milieu scientifique local en voie de formation, puisque l'objet des sciences naturelles concernant le pays en question est sans doute l'objet d'intérêt premier pour la collectivité scientifique de ce pays; la langue montre donc l'influence exercée, les naturalistes locaux étant obligés d'apprendre la langue dans laquelle l'objet de leur science est décrit de préférence.

La domination croissante de l'allemand est frappante tout au long du XIX^e siècle; plus de 60% des publications sur la faune et plus de 70% des publications sur la flore de Grèce ont été rédigées en allemand. Le français vient en seconde place, totalisant 16% des publications sur la faune et 17% sur la flore. L'anglais dépasse 10% seulement pour la faune. Évidemment la contribution scientifique des publications est inégale (nous avons déjà vu l'importance des travaux de Sibthorp et Smith). Toutefois ces pourcentages, portant sur deux cents à trois cents publications approximativement, indiquent une tendance nette, celle de la domination de l'allemand en matière d'histoire naturelle, la seconde place étant réservée au français.

Il n'est pas douteux que dans certains domaines, la France exerce en Grèce au XIX^e siècle une hégémonie incontestée: littérature, théâtre, même les beaux-arts vers la fin du siècle et après l'éclipse de l'école de Munich. Toutefois dans les sciences de la nature, en géographie, en géologie, en zoologie et en botanique, l'influence allemande est écrasante, au moins dans le domaine des publications. Et cela malgré les débuts brillants des Français, qui sont attestés dans les travaux de l'Expédition scientifique de Morée. Il faudrait noter ici que, pour compléter le tableau, on devrait effectuer la même recherche statistique concernant l'origine intellectuelle des savants formant la communauté locale, travail qu'il reste à effectuer (voir cependant Krimbas, 1993).

À part l'influence de la cour, qui a joué un rôle d'une importance à ne pas négliger, y aurait-il d'autres causes expliquant ces tendances ? À vrai dire, il ne semble pas que l'influence à jouer soit d'un intérêt capital pour les savants français et la France en général pendant le XIX^e siècle. La position d'hégémonie culturelle de la France n'a pas été contestée, au moins avant la guerre désastreuse de 1870, et même après la guerre, pratiquement jusqu'à la Première Guerre mondiale. D'autre part, en France la centralisation de l'État et du système universitaire n'ont pas été d'une aide efficace. Au contraire, la division de l'Allemagne en une multitude de petits États indépendants, chacun doté de son université, bref la décentralisation du pays a certainement joué en faveur de l'expansion scientifique. Et qui plus est, les Allemands se sont spécialement intéressés au pays; ils ont cru voir dans l'histoire de la Grèce antique la réflexion, le mirage de la leur: le passage de la multitude d'États indépendants à l'État germanique unifié. Cela les a peut-être beaucoup stimulés et incités à l'étude des particularités physiographiques du pays, lequel, selon eux, était une sorte de matrice du leur.

BIBLIOGRAPHIE

- BOISSIER E., 1867-1888. *Flora Orientalis sive Enumeratio Plantarum in: Oriente a Graecia et Aegypto ad Indiae fines hucusque observatarum*, Genève, Bâle, Lyon (5 volumes et supplément).
- BRUCE M.R., 1970. "John Sibthorp", *Taxon* 19 (3), pp. 353-362.
- CHAUBARD L.A. et BORY DE SAINT-VINCENT J.-B., 1838. *Nouvelle Flore du Péloponnèse et des Îles*, Paris.
- CLOKIE H.N., 1964. *An Account of the Herbaria of the Department of Botany in the University of Oxford*, Oxford.
- CORSI P., 1988. *The Age of Lamarck. Evolutionary Theories in France 1790-1830*, University of California Press.
- DROUIN J.-M., 1998. "Bory de Saint-Vincent et la géographie botanique", in: M.-N. Bourguet, B. Lepetit, D. Nordman, M. Sinarellis, (s. la dir.), *L'invention scientifique de la Méditerranée. Égypte, Morée, Algérie*, Paris, Éd. de l'EHESS, pp. 139-157.
- DIAPOULIS Ch. A., 1939-1949. *Elliniki Chloris*, Athènes (3 volumes).
- EMMANUEL E., 1912. "Étude comparative sur les plantes dessinées dans le *Codex Constantinopolitanus* de Dioscoride", *Schweizerische Wochenschrift für Chemie und Pharmacie* 61, pp. 45-50, 64-72.
- GOZMANY L., *Fauna Graeciae-Catalogus Lepidopterorum* (sous presse).
- HALACSY E. de, 1900-1908. *Conspectus Florae Graecae*, Leipzig (5 volumes et supplément).
- HAYEK A. von, 1924-1933. "Prodromus florae peninsulae Balcanicae", *Repertorium Specierum Novarum Regni Vegetabilis. Beihefte*, 30 (1-3).
- KANELLIS A. et HADJISARANTOS Ch., 1949-1950. "Bibliographia Faunae Graecae (1800-1950)", *To Vouno*, 80 p.
- KANELLIS A., 1967. "Bibliographia Faunae Graecae 1960-1966 et Supplementum", *Επιστημονική Επετηρίς Φυσικομαθηματικής Σχολής Αριστοτελείου Πανεπιστημίου Θεσσαλονίκης*, 10, pp. 183-207.
- KANELLIS A. et HADJISARANTOS Ch., 1960. "Bibliographia Faunae Graecae, 1950-1960 und Nachtraege", *Verhandlungen der Zoologisch-Botanischen Gesellschaft in Wien*, 100, pp. 96-105.
- KANELLIS A. et LEGAKIS A., 1979. "Bibliographia Faunae Graecae, 1967-1978 et Supplementum", *Biologia Gallo-Hellenica*, Thessalonique, pp. 1-72.

- KRIMBAS C. B., 1993. "Trausmata Katoptrou", *Themelio*, Athènes.
- LEGAKIS A., 1979. "Bibliography of the Greek Fauna – Supplement A – Applied Zoology, Supplement B – Specialized Articles", *Biologia Gallo-Hellenica*, Thessalonique, pp. 73-126.
- ORPHANIDÈS Th., 1866. *Enumeratio Chloridis Hellenicae*, Athènes.
- PAPAKONSTANTINOÛ C., 1988. *Fauna Graeciae. IV. Check-list of Marine Fishes of Greece*, Athènes, Hellenic Zoological Society.
- SCHNEIDER baron A.V., 1823. *Histoire et description des îles Ioniennes depuis les temps fabuleux et héroïques jusqu'à ce jour*, Paris, Dondey-Dupré, ouvrage revu et précédé d'un discours préliminaire par Mr. le colonel Bory de Saint-Vincent.
- SIBTHORP J. et SMITH J.E., 1806-1816. *Florae Graecae Prodromus*, Londres.
- SIBTHORP J. et SMITH J.E., 1806-1840. *Flora Graeca*, Londres (10 volumes).
- STEARNS W.T., 1967. "Sibthorp, Smith, the 'Flora Graeca' and the 'Florae Graecae Prodromus'", *Taxon* 16, pp. 168-178.
- PITTON de TOURNEFORT J., 1717. *Relation d'un voyage du Levant fait par ordre du Roy, etc.* Paris (2 volumes: le premier volume contient aussi l'Éloge de M. de Fontenelle).
- WILLEMSE F., 1984. *Fauna Graeciae. I. Catalogue of the Orthoptera of Greece*, Athènes, Hellenic Zoological Society.
- WILLEMSE F., 1985. *Fauna Graeciae. Ia. Supplementary notes on the Orthoptera of Greece*, Athènes, Hellenic Zoological Society.

TABLEAU I

Nombres d'espèces inventoriées et citées pour la Morée et les Cyclades dans le volume III de l'Expédition Scientifique de Morée

FLORE (total 1 550 espèces)

Pas de champignons (une exception dans la *Relation*, vol. I, 307: à Valyra on mange une sorte de truffe blanche du genre de *Tudor*).

Pauvreté de la cryptogamie: plantes inférieures	195
Monocotylédones: (# 196 # 464)	269
dont les Orchidées (33 espèces)	
Dicotylédones:	1086
lesquelles comprennent 9 espèces de conifères.	

FAUNE (total 1 490 espèces)

Mammifères	21
Oiseaux	58
Reptiles (et Amphibiens)	31
dont Chéloniens	6
Lézards	8
Ophidiens	11
Batraciens	5
Triton	1
Poissons	35
Mollusques (vivants et fossiles)	362
Crustacés	66
Arachnides	25
Myriapodes	10
Insectes	880
dont Orthoptères (Dermaptères, Blattes, Mantes,	
Phasmes, Orthoptères <i>stricto sensu</i>)	31
Hémiptères (Hétéroptères)	41
Homoptères	13
Dictyoptères (libellules)	11
Coléoptères	457
Lépidoptères	63
Névroptères	6
Diptères	97
Hyménoptères	161
Annélides	2

TABLEAU II

L'Expédition Scientifique de Morée comme pierre angulaire de l'histoire naturelle de la Grèce

Son influence jusqu'à nos jours est évidente dans les catalogues classiques ou récents de la flore et de la faune de Grèce. Dans ces œuvres, un certain nombre d'espèces sont mentionnées comme étant déjà citées dans les travaux de l'*Expédition* ou par Chaubard et Bory de Saint-Vincent (1838). Ces espèces constituent un pourcentage important sur le nombre total d'espèces rencontrées. Le premier nombre indique les espèces déjà citées dans les œuvres des naturalistes français, le second, le nombre d'espèces dans les catalogues "modernes", recensées en Morée et dans les Cyclades (entre parenthèses le nombre total pour la Grèce dans ces mêmes ouvrages), et finalement le pourcentage des espèces que les naturalistes français de l'*Expédition* ont mentionnées.

FLORE

(E. de HALACSY, *Conspectus Florae Graecae*, vol. III, fasc. II, Leipzig, 1904)

Graminées	99	161	(247)	61%
-----------	----	-----	-------	-----

FAUNE

(F. WILLEMSE, *Fauna Graeciae: catalogue of the Orthoptera of Greece*, vol. I et Ia, Athènes, 1984 et 1985)

Orthoptères	20	111	(324)	18%
-------------	----	-----	-------	-----

(L. GOZMANY, *Fauna Graeciae: catalogus Lepidopterorum*, sous presse)

Lépidoptères, familles des Papilionidae, Pieridae et Lycaenidae

	22	52	(80)	42%
--	----	----	------	-----

(C. PAPAKONSTANTINOÛ, *Fauna Graeciae: Check-list of Marine Fishes of Greece*, Athènes, 1988)

Poissons de mer	27	447		6%
-----------------	----	-----	--	----

TABLEAU III

Confrontation d'influences au XIX^e siècle: Botanique

Nombre d'études ou de livres traitant de la flore de Grèce selon la langue dans laquelle elles sont écrites (D=Allemand, F=Français, E=Anglais, I=Italien H=Hongrois, ES=Espagnol, G=Grec). Données rassemblées dans la bibliographie de E. de Halácsy, 1904, vol. III et de Ch. Diapoulis, 1939, vol. A.

	D	F	E	I	H	ES	G
1800-1809	1	3	2	-	-	-	-
1810-1819	1	-	1	1	-	-	-
1820-1829	12	2	-	2	-	-	-
1830-1839	8	3	-	-	-	-	-
1840-1849	18	3	-	2	-	-	-
1850-1859	15	2	-	1	-	-	-
1860-1869	15	7	-	-	-	-	-
1870-1879	21	6	-	1	-	1	-
1880-1889	34	3	-	2	2	-	2
1890-1899	48	13	-	9	-	-	5
Total	173	42	3	18	2	1	7
Pourcentage	71%	17%	1%	7%	1%	<1%	3%

TABLEAU IV

Confrontation d'influences au XIX^e siècle: Zoologie

Nombre d'études ou de livres traitant de la faune de Grèce selon la langue dans laquelle elles ont paru (D=Allemand, F=Français, E=Anglais, I=Italien H=Hongrois, Da=Danois, ES=Espagnol, G=Grec). Données provenant de A. Kanellis et Ch. Chadjisarantos, 1949-1950, 1960, A. Kanellis, 1967, A. Kanellis et A. Legakis, 1979, A. Legakis, 1979.

	D	F	E	I	H	Da	ES	G
1800-1809	-	2	-	1	-	-	-	-
1810-1819	-	-	-	-	-	-	-	1
1820-1829	2	-	-	-	-	-	-	-
1830-1839	4	13	5	-	-	-	-	-
1840-1849	10	4	19	1	-	-	-	1
1850-1859	28	7	3	1	-	-	-	-
1860-1869	43	6	12	1	-	-	-	-
1870-1879	19	6	8	5	-	-	1	1
1880-1889	92	18	9	2	5	1	-	-
1890-1899	76	15	11	6	-	-	-	1
Total	274	71	67	17	5	1	1	4
Pourcentage	62%	16%	15%	4%	1%			1%

ART ET HISTOIRE

MONIQUE DONDIN-PAYRE

L'ENTRÉE DE L'ALGÉRIE ANTIQUE DANS L'ESPACE MÉDITERRANÉEN

"J'ai déjà signalé cette loi de la destinée qui semble lier l'Afrique septentrionale au sort de l'Europe. La géographie, de ce côté, rend le même témoignage que l'histoire. À considérer sur la carte l'Afrique septentrionale (...) elle forme, pour ainsi dire, une grande île entre l'Europe et la véritable Afrique (...). L'Afrique septentrionale (...) penche vers l'Europe et s'y rattache par sa configuration géographique et par sa destinée historique (...). Le climat, les animaux, la végétation de l'Afrique septentrionale témoignent de la même parenté entre le nord de l'Afrique et le sud de l'Europe (...). Au nord et vers la Méditerranée l'Atlas s'abaisse plus complaisamment et descend par étages comme pour appeler et admettre les peuples d'Europe. Ceux-ci n'ont point manqué de répondre à cet appel."¹

Dix ans après le débarquement de 1830, pareils développements, qui mettent en évidence la perception de la Méditerranée non comme un barrage mais comme un lien entre l'Europe et l'Afrique du Nord, et donc l'intuition d'une entité méditerranéenne occidentale, sont courants: ils expriment très tôt le sentiment de liens, d'une parenté, d'une communauté entre l'Europe et l'Afrique du Nord.

De tous les domaines qu'évoque celui-ci, retenons l'histoire, qui occupe une place centrale dans la construction de l'image de la Méditerranée, notamment, en ce qui concerne l'Algérie, la période antique. Cette place est délicate à cerner, pour diverses raisons. L'une d'elles tient à la nature et à l'organisation de la publication des travaux de la Commission d'exploration scientifique d'Algérie, qui marquent la naissance des investigations scientifiques organisées dans le pays. La collection *Exploration scientifique de l'Algérie*, qui devait, conformément aux pratiques de ses devancières, l'Égypte et la Morée, dresser un

¹ SAINT-MARC GIRARDIN, "L'Algérie par M. le Baron Baude", *Revue des Deux Mondes*, 27, 1841, pp. 433-461 (citation, p. 434). L'ouvrage entier de Baude met l'accent sur cette proximité entre l'Europe et l'Afrique du Nord. La perception du Sahara comme barrière est souvent réaffirmée (cf. A. BERBRUGGER, "L'Afrique septentrionale après le partage du monde romain en empire d'orient et empire d'occident", *Revue africaine*, 2, 1886, pp. 81-88). Mais elle évolua à la fin du siècle; G. BOISSIER, (discours de clôture du Congrès des Sociétés savantes, 27 mai 1891), *Bulletin du Comité des Travaux historiques et scientifiques*, 1891, p. LIX: "Je me disais qu'il faudrait bien, un jour, essayer de faire une route d'une de ces oasis à l'autre et qu'alors le Sahara, au lieu d'être un obstacle, deviendrait un chemin qui nous mettrait plus vite que les autres au centre du continent noir, sur les limites de ces peuples qu'on veut conquérir à la civilisation européenne" (c'est moi qui souligne).

tableau des ressources naturelles, humaines et culturelles du pays, a soit laissé en déshérence des pans entiers de son programme, soit en a traité des aspects fragmentaires et isolés; quand le bilan est plus complet (la zoologie, la botanique), il a souvent été achevé grâce à des contributions extérieures à la Commission et postérieures à celle-ci. L'histoire, quant à elle, n'a fait l'objet que d'études disparates, qui, sans préjuger de leur valeur individuelle, ne peuvent prétendre retracer l'évolution du pays et n'apportent, à cause de leur caractère pointilliste, guère d'éléments pour la question qui nous intéresse.² Si l'archéologie constitue un cas particulier en ce qu'elle fut confiée et menée à bien par un seul auteur, le capitaine Delamare, celui-ci ne rédigea jamais le texte qui aurait pu affirmer la perception d'une unité méditerranéenne, que l'on discerne cependant à travers ses planches et ses dessins.³

En effet, même s'il n'y a pas, le plus souvent, expression explicite de l'espace culturel méditerranéen, on en constate l'intuition, la prise de conscience indiscutable à travers la parenté archéologique de part et d'autre de la Méditerranée: l'étonnement, l'enthousiasme même devant la présence de vestiges communs à l'Europe, la France essentiellement mais pas uniquement, et à l'Afrique substituent à la conception d'une Méditerranée-barrière celle d'une Méditerranée-noyau d'une entité historique, donc humaine.

Les conditions dans lesquelles ces observations ont été consignées ont évolué au fur et à mesure que se mettait en place un cadre administratif: de personnel, le processus est de plus en plus structuré, jusqu'à être soumis à la tutelle officielle. Dès le débarquement de 1830, les militaires manifestent un intérêt spontané pour l'archéologie, à travers les observations notées dans les carnets de marche des unités,⁴ à travers les nombreuses constatations individuelles: le général Berthezène ne précise-t-il pas dans le récit même du débarquement que

"le plateau sur lequel on éleva (une redoute, après la bataille de Staouéli) avait été occupé jadis par des constructions romaines. En en creusant les fossés on trouva des restes de tombeaux, une urne cinéraire, et des médailles en bronze de différentes grandeurs, dont une de l'empereur".⁵

² M. DONDIN-PAYRE, *La Commission d'exploration scientifique d'Algérie. Une héritière méconnue de la Commission d'Égypte* (Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres) [Académie... abrégée en AIBL], XIV, Paris, 1994 (abrégé en *Commission*), pp. 102-103.

³ A.H.A. DE LA MARE, *Exploration scientifique de l'Algérie pendant les années 1840, 1841, 1842, 1843, 1844 et 1845 publiée par ordre du gouvernement et avec le concours d'une commission académique. Archéologie*, Imprimerie nationale, 2 vol., 193 pl., 1850; complété par S. GSELL, *Texte explicatif des planches de Delamare*, Paris, E. Leroux, 1912. M. DONDIN-PAYRE, "La production d'images sur l'espace méditerranéen dans la Commission d'exploration scientifique d'Algérie. Les dessins du capitaine Delamare", dans *l'Invention scientifique de la Méditerranée*, Paris, Éd. EHESS, 1988, pp.223-238.

⁴ Les registres de statistiques des bureaux arabes comporteront aussi une colonne réservée aux ruines.

⁵ Général P. BERTHEZÈNE, *Dix-huit mois à Alger, ou récit des événements qui s'y sont passés depuis le 14 juin 1830, jour du débarquement de l'armée française, jusqu'à la fin de décembre 1831*, Montpellier, 1834, pp. 85-86.

Effectuée sans coordination, laissant libre champ aux initiatives de particuliers, avec une motivation d'autant plus enracinée que les conditions défavorables nécessitaient des efforts importants, voire du courage physique, l'accumulation de ces notations conduit peu après, dès 1833, à souhaiter l'établissement d'un bilan qui fonde la mise au point de recettes sur la réussite d'une colonisation (la notion de modèle romain sur lequel calquer l'occupation française restera un thème constant).⁶ À l'invitation du ministre de la Guerre, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres rédige en 1833 un premier rapport, puis en 1838 un second (le précédent n'ayant pas été suivi d'effet) destinés à servir de guide à une commission d'exploration officielle.⁷ Tous deux (en dépit du titre du second *Rapport sur les recherches archéologiques à entreprendre dans la province de Constantine et dans la Régence d'Alger*) envisagent toute l'Afrique du Nord à cause de son unité historique ("les Antiquités de la province romaine d'Afrique n'ont pas encore été étudiées dans leur ensemble"),⁸ englobent la Cyrénaïque, la Tunisie, le Maroc, prennent en considération les dominations carthaginoise, vandale, arabe et turque:

"Pour connaître l'Afrique septentrionale sous les Romains il faut étudier avec les détails ce qu'elle fut antérieurement sous les Carthaginois qui ont été, avec les Romains, la puissance dominante dans ces régions (...). Il n'est pas plus facile de séparer les voyages exécutés dans l'un et dans l'autre de ces deux états [Tunis et Alger] que de subdiviser les recherches qui sont à faire dans leur histoire et leur géographie anciennes."⁹

L'Académie a largement dépassé le cadre géographique (Mauritanie=Algérie) et chronologique (colonisation romaine) qu'avait délimité le ministre de la Guerre. Elle passe en revue les pays riverains, un par un, en y incluant l'Égypte et la Grèce et en établissant des rapports entre eux ("Les recherches sur la géographie et l'histoire anciennes, sur les monuments et la numismatique de l'Afrique

⁶ M. DONDIN-PAYRE, "L'*exercitus Africae* inspiratrice de l'armée française d'Afrique: *Ense et aratro*", *Antiquités africaines*, 27, 1991, pp. 141-149.

⁷ Ils sont publiés sous le titre "Rapports sur les recherches géographiques, historiques et archéologiques qu'il convient de continuer ou d'entreprendre dans l'Afrique septentrionale", *Histoire de l'Académie royale*, XII, 1839, pp. 98-181. Pp. 100-134: "Rapport fait dans la séance du 27 décembre 1833 au nom de la seconde commission nommée relativement à la lettre du Ministre de la Guerre en date du 18 novembre 1833, par M. Walckenaer", signé Naudet, Raoul-Rochette, Quatremère, Dureau de La Malle, Jomard, Walckenaer; pp. 135-181: "Rapport sur les recherches archéologiques à entreprendre dans la province de Constantine et dans la Régence d'Alger par M. Raoul-Rochette", signé Raoul-Rochette, Hase, Jomard, Am. Jaubert, Walckenaer, Dureau Delamalle.

⁸ Rapport de février 1834, feuillet anonyme, Archives AIBL, pièces annexes, 1834.

⁹ *Histoire de l'Académie royale*, 1839, pp. 101, 114. L'Académie des Inscriptions respectera toujours ces délimitations temporelle et spatiale: "N'exclure aucune des contrées dans les recherches qui sont à faire sur l'Afrique septentrionale, les diriger à la fois sur tous les points et sur toutes les époques", *Histoire de l'Académie royale*, 1839, p. 131. Le rapport de février (voir note 8) parle des "inscriptions recueillies dans la régence d'Alger, dans la Cyrénaïque, et dans le royaume de Tunis"; il trace le même cadre pour les monnaies.

septentrionale ne (peuvent) être scindées"),¹⁰ et prend en considération la mer Méditerranée même comme un ensemble, en une première phase sur un plan surtout géographique:

"Il existait sur la Méditerranée un grand nombre de plans de détail (...) mais tous ces résultats manquaient d'ensemble; et, de toutes les mers la plus anciennement connue, la Méditerranée était celle qui présentait sur nos cartes (...) le plus d'erreurs graves."¹¹

Cependant, lorsque, en 1839, la Commission d'exploration scientifique d'Algérie est enfin constituée, son champ d'action est limité à l'Algérie, ou plutôt aux parties déjà conquises de celle-ci.¹² Au cours de ses travaux, qui dureront pour l'essentiel jusqu'à la fin de 1841, elle ne poussera pas ses investigations au-delà des bornes qui lui ont été fixées, mises à part quelques exceptions qui encourront souvent des admonestations. Il faut isoler le cas du capitaine Levaillant, qui, chargé d'une partie de la zoologie, élabora des théories qui, certes, mettaient en relation l'Europe et l'Afrique, mais sur un mode délirant qui rend leur interprétation difficile:

"[Je veux] prolonger mes recherches sur une ligne de gravitation de l'animalité soit celle du méridien de la France dont j'ai complètement observé 17° depuis les bords de l'Escaut jusqu'aux plateaux de l'Algérie."¹³

Mais on peut citer le capitaine Renou, le commandant Pellissier, Prosper Enfantin,¹⁴ ou le D^r Guyon, qui fut réprimandé par le président de la Commission, le colonel Bory de Saint Vincent, parce que, pour étendre son étude sur la peste à l'ensemble du nord de l'Afrique, il s'était rendu au Maroc et voulait aller en Égypte et en Tunisie.

Cette limitation est d'autant plus paradoxale que le premier fondement de la conscience de l'unité méditerranéenne repose sur un sentiment de cohérence scientifique¹⁵: "Plus d'une expertise (...) commencée à Alger ne pourra être que

¹⁰ *Histoire de l'Académie royale*, 1839, p. 101; dans ce même rapport (1833), *ibid.*, p. 107, l'Académie insiste sur la continuité des communications entre la Cyrénaïque et l'Algérie; p. 110, sur la continuité du voyage de Tunis à l'Algérie; p. 174, sur les trajets des caravanes, de l'Égypte jusqu'à l'Océan, et sur l'extension de la langue arabe "que l'on retrouve depuis l'oasis d'Ammon jusqu'aux extrémités de l'Atlas".

¹¹ Sur l'unité historique, rapport de 1838, *ibid.*, p. 137. Sur la Méditerranée, *ibid.*, p. 104 du rapport de 1833.

¹² M. DONDIN-PAYRE, *Commission, passim*; chronologie, pp. 76-78.

¹³ Lettre au Ministre, 23 septembre 1848, par laquelle, en 7 pages, il demande simplement l'autorisation de poursuivre ses recherches vers le sud; le ministre annota ainsi: "La rédaction de cette lettre ferait douter de la propriété de laisser à M. Levaillant la continuation de ses travaux" (Centre des Archives d'Outre-Mer, Aix-en-Provence, F⁸⁰ 1597).

¹⁴ Renou dessina, par exemple, une carte du Maroc; Pellissier travailla, entre autres, sur la Tunisie; les plans de travail d'Enfantin englobaient une partie de l'Afrique du Nord.

¹⁵ E. CARETTE, *Étude des routes suivies par les Arabes dans la partie méridionale de l'Algérie et de la Régence de Tunis pour servir à l'établissement du réseau géographique de ces contrées*, Paris, 1844, Exploration scientifique de l'Algérie. Sciences historiques et géographiques I, p. VI souligne la

continué à Tunis et devra être achevée à Tripoli",¹⁶ ou de solidarité en archéologie: "La régence de Tunis, ce complément naturel de notre conquête", disait-on.¹⁷ Ce sentiment de solidarité peut s'exprimer de façon diffuse, à travers des comparaisons notamment: par exemple, dans le rapport de 1833, le Maroc est jugé moins intéressant que l'Algérie et la Tunisie parce qu'il est plus éloigné.¹⁸ Il peut, éventuellement, entraîner des conséquences concrètes: ainsi, pour le commerce, la connaissance du "Maghreb" dans son ensemble est indispensable.¹⁹

La deuxième justification à l'affirmation de cette unité renvoie à un parcours historique commun: l'héritage d'un passé partagé sous l'autorité carthaginoise puis romaine "depuis Tanger jusqu'à l'Égypte",²⁰ mais aussi à des époques postérieures, notamment celle de l'occupation vandale qui a ancré l'Afrique dans la même aire culturelle que l'Occident,²¹ ou celle de la domination arabe, dont l'Académie des Inscriptions souligne la volonté unificatrice, quitte à en déplorer le caractère nuisible.²² La succession d'hégémonies sur le pourtour méditerranéen, invoquée comme justification à la domination française, constitue un axe fondamental de la perception d'un élément commun à l'ensemble du bassin maritime:

"L'Afrique est comme l'Orient, elle n'a plus de nationalité, elle ne fait plus que changer de maîtres et de maîtres toujours étrangers; les côtes de l'Afrique sur la Méditerranée sont comme l'Asie mineure, comme la Syrie, comme l'Égypte, elles appartiennent à tous les vainqueurs."²³

Ces cycles partagés de décadence et de prospérité, dont il convient de tirer des leçons quant aux perspectives de la suprématie française, constituent un thème essentiel de l'étude de l'antiquité romaine.²⁴

Celle-ci représente un des sujets archéologiques à travers lesquels va être

solidarité entre les différentes régions de l'Afrique du Nord. Mais il conserve l'idée que l'Afrique du Nord est une île ou un continent borné au sud par le Sahara, tout en précisant que cette affirmation doit être vérifiée (pp. LXVIII-LXIX).

¹⁶ *Ibid.*, p. L.

¹⁷ Ch. DIEHL, "Les découvertes de l'archéologie française en Algérie et en Tunisie", *Revue internationale de l'enseignement*, 24, 1892, p. 103.

¹⁸ *Histoire de l'Académie royale*, 1839 (rapport de 1833), p. 119.

¹⁹ *Ibid.*, p. 106.

²⁰ *Ibid.*, pp. 110-112.

²¹ *Ibid.*, p. 126.

²² *Ibid.*, p. 126.

²³ SAINT-MARC GIRARDIN, "De la domination des Carthaginois et des Romains en Afrique comparée à la domination française", *Revue des Deux Mondes*, 26, 1841, pp. 408-445 (citation pp. 408-409). Cf. P.A. FÉVRIER, *Approches du Maghreb romain. Pouvoirs, différences et conflits*, Aix-en-Provence, 1989 [abrégé en *Approches*], t. 1, p. 25: pose-t-on la question des dominations pour l'Italie du Nord, la Gaule, l'Espagne?

²⁴ Le rapport de 1833 l'invoque à propos des époques vandale, arabe, turque, *Histoire de l'Académie royale*, 1839, p. 125.

examinée l'entrée de l'Algérie dans l'espace historique méditerranéen, avec les mégalithes et les monuments chrétiens.

Le premier par ordre chronologique, les mégalithes, est significatif parce qu'il fournit l'occasion de percevoir une unité méditerranéenne là où on ne l'attendait pas. Il est symbolique que la première communication transmise à l'Académie des Inscriptions, le 23 septembre 1831, notifie la découverte, dans les environs d'Alger, par le capitaine Rozet, membre de la section topographique de l'Armée d'Afrique chargé de dresser la carte côtière entre Alger et Oran, de plusieurs tombeaux de type mégalithique auxquels il suppose une origine gauloise:

"Je viens vous prier de communiquer, de ma part, à l'académie un fait qui me paraît assez curieux pour attirer son attention, c'est la découverte de *tombeaux druides* dans les environs d'Alger. Ces monuments sont tout à fait semblables à ceux que j'ai vus dans plusieurs parties de la France et particulièrement dans le département de l'Aveyron. Les Maures ni les Arabes n'ont jamais rien fait de semblable aux ruines du Petit Port: elles sont d'origine gauloise peut-être?"²⁵

Les mégalithes sont donc immédiatement considérés comme la preuve d'une occupation humaine antérieure commune des espaces français, européen même, et africain (algérien):

"Au moment où, sous une haute impulsion, l'étude sur l'histoire des Gaules est prouvée avec ardeur, favorisée même sur plusieurs points de la France, il est de notre devoir, à nous Algériens, de coopérer à cette œuvre nationale, en signalant des faits [la présence des mégalithes] qui peut-être seront utiles à la grande œuvre européenne."²⁶

L'étonnement suscité par la présence de ces vestiges persista longtemps: "Qui nous aurait dit que nous trouverions ici des monuments de forme celtique ou druidique exactement semblables à ceux élevés par nos aïeux les Gaulois?"²⁷ Leur interprétation, jusqu'à une époque avancée, comme monuments "celtiques" c'est-à-dire "gaulois", ou, plus souvent "gallo-romains", nourrit l'élaboration de théories explicatives: "Existait-il là une population ou une légion gauloise établie de manière permanente?" "La présence de ces monuments pose un problème; est-ce l'oeuvre d'un peuple très ancien ou de cohortes bretonnes venues combattre sous les Romains?"²⁸ ou bien il pourrait s'agir d'une "terre sainte où on apportait les cadavres gallo-romains"; ou "l'Afrique

²⁵ AIBL, correspondance, 1831, cité in: M. DONDIN-PAYRE, *Commission*, p. 107. Cf., *ibid.*, au 23 oct. 1846: Serres rapporte que 200 tombes ont été trouvées à 2 lieues d'Alger, à Sidi Kalef; sans armes, elles contiennent des poteries grossières et des os; "ces tombes présentent le caractère des pierres levées d'Armorique et d'autres envois."

²⁶ L. Ch. FÉRAUD, *Algérie. Archéologie et histoire, Exposition universelle de Paris en 1878*, Alger, 1878 (abrégé en *Algérie*), p. 4.

²⁷ L. Ch. FÉRAUD, *Algérie*, p. 18.

²⁸ La première rubrique des "Statistiques des ruines romaines en Algérie", publiées dans la première livraison de la *Revue africaine* (1856) s'intitule "Monuments dits gaulois ou celtiques", pp. 157-159 (citation, p. 159) (non signé = A. BERBRUGGER).

aurait-elle adopté un instant le culte druidique?"²⁹ Si, par la suite, l'époque de leur construction fut débattue (sont-elles "franques, gallo-romaines ou même vandales?")³⁰, si certains exprimèrent des doutes sur la théorie celtique, le principe d'une communauté eupéo-africaine continua à être mis en valeur: s'il est "trop hasardeux de les attribuer aux Gaulois servant dans les légions romaines ou aux Vandales", "ces monuments sont ceux d'une race qui, rebelle à toute transformation et à toute absorption par des races supérieures à elles" s'est déplacée en Europe, venue d'Asie puis "jusqu'en Afrique où les restes de ces malheureuses populations se sont éteintes (*sic*), étouffées par la civilisation qui ne leur laissait place nulle part".³¹

Certaines de ces théories induisent la perception d'une solidarité de civilisation très ancienne autour de la Méditerranée (et au-delà). Sa persistance est confirmée par une étude du début du XX^e siècle qui montre le profond enracinement et l'élargissement de la notion de Méditerranée: lors d'explorations dans la région de Collo, une archéologue "a découvert trois dolmens fort intéressants de forme pyramidale, ce qui semble confirmer la documentation de Déchelette: les dolmens sont frères des pyramides".³² Ce glissement géographique (on part de l'Europe et, en passant par l'Afrique du Nord, on atteint l'Égypte) enrichit le concept d'une unité méditerranéenne que la période de la domination romaine paraît, aux yeux des savants et des conquérants du XIX^e siècle, symboliser de façon parfaite.

L'époque romaine constitue un cadre privilégié pour la structuration de la notion de Méditerranée, puisque, comme l'écrivit Mc Carthy en 1856, "en ajoutant de nouvelles provinces à son vaste empire (Rome) ferma ce cycle d'expéditions

²⁹ L. Ch. FÉRAUD, "Les monuments celtiques de la province de Constantine", *Recueil des Notices et Mémoires de la Société archéologique de Constantine*, 1864, p. 20 sq. (abrégé en *Monuments*). Sous la pression des autorités scientifiques, l'auteur dut changer d'avis; cf. *Algérie*, pp. 7-27; p. 11: la présence de monuments du même type en Tunisie, au Maroc, au Sahara, et jusqu'en Europe du Nord ne permet pas de les attribuer à des soldats gaulois. "Un succès scientifique éclatant est réservé à celui qui résoudra la question, à savoir si ces dolmens remontent aux Libyens ou à quelque peuple dont l'histoire a perdu le souvenir".

³⁰ L. Ch. FÉRAUD, *Monuments*, p. 20.

³¹ L. Ch. FÉRAUD, *Algérie*, pp. 45-46: objections à la thèse de l'auteur présentées par A. Bertrand.

³² M^{me} VICREY, "Dolmens nord-africains", *Bulletin mensuel de la Société historique et géographique du Département de Constantine*, 56, 28 oct. 1932, pp. 496-497. Mais S. REINACH, dans *Recherches des antiquités dans le Nord de l'Afrique. Conseils aux archéologues et aux voyageurs*, Paris, 1929, pp. 39-44: "On comprend l'immense intérêt qui s'attache aux monuments mégalithiques de l'Afrique du Nord. Des monuments presque identiques se retrouvent en Suède, en Danemark, dans l'Allemagne du Nord, la Hollande, une grande partie de la France, l'Espagne, le Portugal, l'île de Corse, la Palestine, le Caucase et l'Hindoustan. Les auteurs ne nous ont rien appris ni sur l'époque à laquelle ils appartiennent, ni sur les races d'hommes qui les ont construits. L'Afrique est la seule région où, grâce à la haute antiquité de la civilisation méditerranéenne qui y a fleuri, on puisse espérer découvrir des relations chronologiques précises entre les constructeurs de dolmens et les anciens colons phéniciens ou grecs. Si le problème mégalithique doit être jamais résolu, c'est en Algérie ou en Tunisie qu'il le sera" (p. 41).

militaires qui embrassait le périmètre entier de la Méditerranée et lui permit enfin d'appeler orgueilleusement ce grand bassin *Mare nostrum*".³³

L'intérêt pour les antiquités romaines ne naît pas d'une curiosité (on ne privilégie pas du tout l'insolite ou plutôt le différent), mais bien au contraire d'un sentiment d'appartenance à un passé commun qui, au-delà de la mainmise politique, va jusqu'à l'appropriation par la France de ce passé.³⁴ Cette appropriation fut si forte que, lorsqu'au début du XX^e siècle, les Américains obtinrent le droit de fouiller en Algérie, ils furent cantonnés au domaine préhistorique. Leurs fouilles de Canrobert en 1930 suscitèrent un grand émoi à l'idée que des vestiges pouvaient quitter le pays; Stéphane Gsell, inspecteur général des antiquités d'Algérie, dut donner l'assurance qu'ils resteraient sur place. La sensibilisation avait cependant été progressive: en 1837 et en 1838, la médaille d'or du concours des Antiquités *nationales* de l'Académie des Inscriptions récompense des travaux sur l'Algérie (ceux de Paul Prieur et d'Adrien Berbrugger); mais quand, l'année suivante, Hase fait l'éloge des recherches de Berbrugger et préconise qu'on lui attribue la médaille d'or, bien qu'il l'ait déjà obtenue, certains protestent contre cette possible itération, notamment parce que les ouvrages sur la France doivent prendre le pas sur ceux qui concernent "les possessions accessoires et extra-européennes".

Le parallèle est absolu entre la colonisation et l'administration romaines et françaises dans toute l'Afrique septentrionale; l'équation est le plus souvent posée sous la forme "population européenne=Romains, opposés aux indigènes".³⁵

"Il y a entre nous et les anciens maîtres de ce pays une solidarité à laquelle nous ne pouvons pas, nous ne devons pas nous soustraire. Les indigènes nous regardent comme les descendants et les héritiers de ceux qui les ont si longtemps gouvernés et dont ils gardent confusément un grand souvenir. Acceptons l'héritage; nous y trouverons notre profit."³⁶ "Rome était sortie à peu près victorieuse de cette lutte du bon génie des peuples contre le mauvais; nous entrons dans la lice à notre tour, mais avec la puissance que donnent aux peuples modernes les progrès immenses en tous genres réalisés par les derniers siècles. Dans la voie où la France se trouve engagée, la connaissance de l'organisation romaine en Afrique septentrionale cesse d'être une curiosité archéologique à l'usage exclusif des savants: c'est un utile enseignement rétrospectif où le passé peut fournir des indications pratiques au présent."³⁷

³³ O. Mc CARTHY, "Algeria romana, Recherches sur l'occupation et la colonisation de l'Algérie par les Romains", *Revue africaine*, 2, 1856, p. 88. Plusieurs textes expriment les obstacles techniques à la mise en évidence contemporaine du *mare nostrum*: le littoral inaccessible, devenu inexploité et sauvage, par exemple *ibid.*, 10, 1866, pp. 395-397.

³⁴ Cf. notes 2-3; M. DONDIN-PAYRE, *Le capitaine Delamare: la réussite de l'archéologie au sein de la Commission d'exploration scientifique d'Algérie*, Mémoires AIBL, XV, Paris, 1994.

³⁵ F. LACROIX, *Revue africaine*, 7, 1863, p. 427.

³⁶ G. BOISSIER, *BCTH*, 1891, p. LII.

³⁷ A. BERBRUGGER, "L'Afrique septentrionale après le partage du monde romain en empire d'orient et empire d'occident", *Revue africaine*, 2, 1856, p. 82.

Le parallèle peut être prolongé et affiné par son insertion dans une perspective chronologique et spatiale plus vaste, qui établit des rapprochements entre l'état des civilisations avant l'action des Romains en Europe occidentale et des Français en Algérie: "Les mœurs des Gaulois et des races germaniques qui habitaient généralement dans des grottes naturelles ou des maisons en chaume (étaient) semblables aux gourbis arabes." Il faut noter avec quelle aisance une science aussi peu "rentable" que l'histoire ancienne a pu s'inscrire dans une argumentation utilitariste et la nourrir, de sorte qu'elle en a tiré sa légitimité. La correspondance est argumentée à chaque occasion, par des comparaisons étroites entre des documents européens et algériens: en 1837, l'académicien Hase établit un rapprochement entre une inscription latine de Bougie et un texte trouvé à Lyon, parce qu'ils citent une même fonction, prouvant l'unité administrative du bassin méditerranéen romain, qu'il faut admirer à défaut de pouvoir la reconstituer;³⁸ une statue en bronze de Vénus trouvée à Cherchel par hasard lors de constructions en 1856 est mise en relation, par A. Berbrugger sans doute, avec une autre "trouvée à Portici le 22 février 1757".³⁹ Ces rapprochements peuvent être tacites: lorsque le capitaine Delamare enregistrait et dessinait des vestiges si endommagés ou si anodins qu'ils lui valurent nombre de sarcasmes quand ils furent connus à Paris, il adoptait le même comportement scientifique que celui auquel la pénurie poussait ses collègues métropolitains: il mettait implicitement en évidence l'identité scientifique entre les deux espaces.⁴⁰ La perception de la permanence des caractères indigènes dans la civilisation romaine d'Afrique du Nord, qui aurait pu rompre cette identité, ne se fera que beaucoup plus tard.

Cette sensation de parenté, ou plutôt d'une superposition totale, d'une sorte de répétition de l'histoire, oriente la réflexion et les décisions dans les domaines les plus spécifiques et les plus concrets. Elle a ainsi nourri la controverse sur l'opportunité de création de musées archéologiques en Algérie: beaucoup

³⁸ C.B. HASE, *Journal des Savants*, nov. 1837, pp. 660-661 lors de la découverte récente à Bougie, d'une dédicace à Sex. Cornelius Sex. f. Arn. Dexter (*Prosopographia Imperii Romani*² C 1344 [abrégé en *PIR*]), patron de la ville (*Corpus Inscriptionum latinarum* [abrégé en *CIL*] VIII, 8934 = H. DESSAU, *Inscriptiones latinae selectae*, [abrégé en *ILS*]1400) qu'il rapproche d'un texte de Lyon, trouvé en juil. 1836 (*CIL*, XIII, 1808 = *ILS* 1454), en l'honneur de C. Iulius C. f. Quir. Celsus (*PIR*² I 258), parce que tous deux sont "administrateurs du mausolée d'Alexandrie" (*procurator Neaspoleos et mausolei Alexandriae*): "Bien qu'étrangère à l'Afrique (l'inscription de Lyon) ne saurait le paraître au monument de Saldæ dont elle est en quelque sorte le commentaire puisqu'elle a de même pour objet d'honorer un citoyen illustre contemporain de Cornelius Dexter et comme lui administrateur du Mausolée d'Alexandrie". Le rapprochement fut matérialisé par le transport de la pierre de Bougie au Louvre.

³⁹ *Revue africaine*, 1, 1856, p. 227 (sans auteur, donc sans doute par A. Berbrugger). Parfois, ce rapprochement est argumenté au prix d'acrobaties: ainsi la cohorte des Bracares, cantonnée en Sitifienne, aurait été recrutée à Braga, au Portugal, "d'où est originaire la maison royale du Portugal" (L. Ch. FÉRAUD, *Algérie*, p. 20).

⁴⁰ Cf. M. DONDIN-PAYRE, *Le capitaine Delamare, op. cit.*

estiment que cette mesure est inutile puisque la France est fondée à s'approprier matériellement, en les transportant à Paris, ces traces d'une civilisation qu'elle partage avec l'Algérie; admettre la nécessité de constitution de collections sur place, comme le font certains, reviendrait à accepter la spécificité de la civilisation romaine en Algérie, et donc à briser cette unité.⁴¹

Paradoxalement, on ne retrouve pas la communauté méditerranéenne là où elle était perçue d'avance comme une évidence: dans les monuments chrétiens. Avant même la conquête, le christianisme est considéré à la fois comme une justification morale (la France va réintroduire la religion chrétienne là où elle s'était implantée dès les origines grâce à saint Augustin), et comme un lien entre l'Afrique et l'Europe entière.⁴² Or la constatation la plus marquante, presque traumatisante pour ses auteurs, fut celle de la rareté des vestiges:⁴³

"Il est un fait qui a frappé tous les investigateurs de nos ruines africaines: c'est la rareté et la rudesse des monuments d'origine chrétienne. Parmi les restes [des] nombreux et magnifiques édifices, dans ces milliers d'inscriptions qui jonchent le sol des cités antiques, on signale à peine quelques basiliques bien humbles et un petit nombre d'épigraphes aussi incorrectes de style que grossières sous le rapport graphique."⁴⁴

Cette rareté était surtout apparente,⁴⁵ car elle est imputable en partie à la différence dans la nature de la documentation entre l'Algérie et l'Europe (pas de représentations figurées –statues–, d'objets d'art –croix, trésors d'orfèvrerie–) et en partie à l'incapacité d'identification des basiliques chrétiennes comme telles, à cause de leur similitude architecturale avec les basiliques civiles, en l'absence de signes religieux distinctifs (essentiellement croix ou chrismes sculptés) et de leur modestie par rapport aux édifices chrétiens d'Europe. Aussi, dès que de tels vestiges sont repérés et identifiés, leur présence est consignée et leurs relevés reproduits avec empressement, quelque déception que suscite leur simplicité. Pareille indigence méritait une justification particulière, une explication qui niait en quelque sorte sa réalité: elle ne pouvait découler que de circonstances

⁴¹ Même matérialisation physique de l'espace commun à travers le transport vers la France de plantes ou d'animaux: Durrieu acclimata à Bordeaux de nombreuses plantes algériennes, mais la série zoologique réunie par Loche, célèbre par son importance, fut vendue en 1895 par la ville d'Alger, et celle d'échantillons de Morelet finit à Londres; M. DONDIN-PAYRE, *Commission*, pp. 124, 130. La très vive controverse sur les musées: entre autres A. BERBRUGGER, *Revue africaine*, 1, 1856, pp. 152-154 et M. DONDIN-PAYRE, "La mise en place de l'archéologie officielle en Algérie. XIX^e s.-début du XX^e s.", *L'archéologie française au XIX^e siècle*, à paraître.

⁴² L'ouvrage fondateur est celui de E.A. MORCELLI, *Africa christiana in tres partes tributa*, Brixia, 3 vol., 1816-1817.

⁴³ L. GODARD (prêtre), "Observations générales sur les ruines chrétiennes en Afrique", *Revue africaine*, 1, 1856, pp. 162-164: "rareté des débris chrétiens", "pauvreté", "pas une seule statue et très peu de ruines architecturales".

⁴⁴ A. BERBRUGGER, "Julia Caesarea (Cherchel)", *Revue africaine*, 1, 1856, p. 113.

⁴⁵ Sur la première inscription chrétienne trouvée en Algérie, dès avril 1833, à Hippone, M. DONDIN-PAYRE, *Commission*, pp. 16-20.

exceptionnelles, brutales. On imputa donc couramment aux Arabes la destruction, par fanatisme, des monuments chrétiens:

"Après les Vandales, ce sont les Arabes des premières invasions (...) ce sont les émirs Arabes et Berbers abattant les églises, comme des temples de l'idolâtrie ou comme des forteresses préparées à la rébellion."⁴⁶

Leur indifférence aux constructions en dur, donc à la civilisation, étant reconnue par ailleurs, la fragilité de l'argumentation était palliée par l'adjonction de causes naturelles fortuites, les tremblements de terre (qui n'auraient, cependant, pu frapper les édifices de façon sélective).

Cette introduction des Arabes comme destructeurs conscients des traces les plus nobles de la civilisation européenne est un des éléments du dossier de l'occultation des périodes antérieures et postérieures à la domination romaine. Cet aspect mériterait d'être approfondi par des spécialistes de ces périodes, mais il est patent que le vocable "occultation", volontiers répété aujourd'hui, est excessif et que l'occultation des époques libyco-puniques et des époques postérieures au IV^e siècle est un mythe. Certes, on hésite à introduire une rupture entre les périodes romaine et française, pour privilégier la continuité; par conséquent la période islamique est souvent, mais pas toujours, mise entre parenthèses. Les populations locales, qui ne peuvent occuper de place dans cet espace cimenté par des notions qui non seulement ne les concernent pas mais les nient, sont partiellement exclues: la discontinuité chronologique se traduit par une discontinuité spatiale. L'Académie des Inscriptions avait, quant à elle, mis l'accent sur son intérêt dès les années 1830:

"L'histoire de la domination des Arabes et des Turcs dans le Maghreb (suit l'énumération des différents thèmes) (...), tout doit être étudié avec la plus diligente attention (...). Il est impossible d'isoler (les recherches sur le Maghreb) de celles qui concernent l'Égypte et l'Espagne".⁴⁷

Assurément, on remarque une minoration, en volume essentiellement (qu'il est honnête d'imputer en partie au manque initial de maîtrise scientifique d'une documentation restée jusque-là étrangère) et, parfois, mais pas toujours, dans les jugements de valeur qui induisent une subordination aux époques considérées comme plus civilisées: dans l'affirmation que l'arabe était la langue carthaginoise (ce qui lui confère une certaine noblesse), ou que les tribus dont l'aspect physique se rapproche de celui des Européens sont parentes des Gaulois:

"Ce fait de l'établissement d'une race blonde du nord de la Gaule et des bords de la Baltique dans tout le Nord de l'Afrique, fait d'abord ignoré, puis timidement supposé pour expliquer l'origine des blonds qu'on trouve aujourd'hui dans cette contrée (...) devient capital dans la question ethnographique de la Berbérie."⁴⁸

⁴⁶ L. GODARD, *Revue africaine*, 1, 1856, p. 164.

⁴⁷ *Histoire de l'Académie royale*, 1839, pp. 128, 129. Voir note 10.

⁴⁸ L. FAIDHERBE, lettre de Bône, à propos de "nouvelles épitaphes numidiques", *Revue africaine*, 19, 1870, pp. 446-499 (citation, p. 449).

Mais plusieurs auteurs se plaisent à exalter le génie arabe dans différents domaines. "Les Maures étaient réellement aussi forts que les Romains", affirme l'un d'eux,⁴⁹ et divers aspects de la civilisation indigène font, dès l'origine, l'objet d'investigations (organisation tribale, coutumes, origine des populations). Parler d'occultation est excessif.⁵⁰

Envisager "l'entrée de l'Algérie antique dans l'espace méditerranéen" se révèle un peu ambitieux, ou plutôt imprécis: rares sont les historiens qui dessinent un cadre dépassant l'Europe et le nord du continent africain. Si la plupart des savants n'envisagent pas de se cantonner à l'Algérie (il suffit de regarder les titres de la collection *Exploration scientifique de l'Algérie* pour s'en convaincre),⁵¹ cette perception ne concerne que la Méditerranée occidentale,

⁴⁹ L. Ch. FÉRAUD, *Algérie*, pp. 27-28; p. 27 l'auteur fait crédit aux Arabes d'avoir "apporté en Afrique la civilisation orientale alors très avancée". Cf. les appréciations de E. CARETTE, *Routes*, pp. LXXII-LXXIII: "Le génie pratique des indigènes: pèlerins géographes à qui la religion impose l'obligation de voyager; boussoles intelligentes qui cinq fois par jour doivent se tourner vers le même point d'horizon; observateurs minutieux pour qui la mémoire de la vue est une sauvegarde. Sous ce triple rapport les Arabes ont incontestablement ce que nous n'avons pas."

⁵⁰ L'occultation est affirmée, par exemple, par P.A. FÉVRIER, *Approches*, pp. 69-75 ("L'archéologie et ses limites ou de l'inconscient de l'archéologue"). En fait, dès les débuts, plusieurs communications à l'Académie des Inscriptions portent sur les époques antérieures et postérieures à l'occupation romaine (cf. *Commission*, pp. 71-72, au 30 juin 1843, 11 oct. 1844, et 1846); Prax envoie à l'Académie des Inscriptions un mémoire "Essais de géographie historique sur la province d'Oran et une Carte des ruines", fait sous les auspices du lieutenant général de Lamoricière: "Cet ouvrage a pour but d'éclairer la marche de notre colonisation naissante par l'examen critique des antiquités romaines et musulmanes". Il suffit de feuilleter la *Revue africaine* pour voir des articles traitant des époques contemporaine, arabe ou antérieure aux Romains. Et, parmi les membres de la Commission d'exploration, on peut citer une lettre du capitaine Carette à Walckenaer, président de la Commission académique de publication, 20 juin 1850: "Les affinités de caractère, certaines analogies de mœurs qui, pour être cachées quelques fois sous des apparences réfractaires, n'en existent pas moins rapprochent de nous la portion vraiment africaine de la population de l'Algérie. L'habitude du travail, le respect de la propriété, la stabilité du foyer domestique, la facilité d'imitation, et le désir de perfectionnement dans les arts professionnels, ces traits caractéristiques du génie berbère me paraissent constituer autant de tendances précieuses qu'il appartient à l'administration d'utiliser dans l'intérêt commun, mais qu'il est du devoir de la science de constater, soit dans le présent soit dans le passé, toutes les fois qu'elle en trouve l'occasion." (AIBL, correspondance, 1850). Voir la note suivante pour les volumes de la collection *Exploration scientifique de l'Algérie* qui concernent la période arabe.

⁵¹ Volumes de la collection *Exploration scientifique de l'Algérie* qui ne concernent pas que ou pas du tout l'Algérie: Sciences historiques et géographiques, t. 1: E. CARETTE, *Routes* (voir note 15); t. 2: E. CARETTE, *Recherches sur la géographie et le commerce de l'Algérie méridionale suivies d'une notice géographique sur une partie de l'Afrique septentrionale*, par É. RENO, Imprimerie royale, 1844; t. 3: E. CARETTE, *Recherches sur l'origine et les migrations des principales tribus de l'Afrique septentrionale et particulièrement de l'Algérie*, Imprimerie impériale, 1853; t. 8: É. RENO, A. BERBRUGGER, *Description géographique de l'empire de Maroc (...)*, Imprimerie royale, 1846; t. 9: A. BERBRUGGER, *Voyages dans le Sud de l'Algérie et des États barbaresques de l'Ouest et de l'Est*, Imprimerie royale, 1846; t. 16: E. PELLISSIER DE REYNAUD, *Description de la Régence de Tunis*, Imprimerie impériale, 1853. Sciences mathématiques – Physique générale, t. 1: G. AIMÉ, *Recherches*

d'où le problème de l'articulation avec le bassin oriental, qui présente des caractéristiques historiques communes (appartenance à la civilisation antique "classique", intégration à l'Empire romain, diffusion du christianisme), mais d'autres si divergentes que cette parenté paraît rarement exprimée, ce qui n'implique pas qu'elle n'est pas ressentie. L'absence de la France en tant que puissance colonisatrice dans la Méditerranée orientale en est une explication partielle, car l'affirmation de la parenté est axée sur la présence de la France civilisée par Rome ou héritière de Rome, en tant que conquise dans le cas de la Gaule, en tant que conquérante dans le cas de l'Algérie, sur les deux rivages de la Méditerranée. La continuité de la nature qu'ont constatée les collègues botanistes et zoologues du capitaine Delamare dans la Commission d'exploration scientifique trouve un écho dans les études historiques. Cependant, cette unité de la Méditerranée semble moins donnée qu'à construire ou plutôt à reconstituer, toujours du nord vers le sud, en imposant, à l'image des périodes antiques, une civilisation commune aux pays limitrophes: "*Nous reprenons possession d'un ancien domaine et les vieux monuments devant lesquels l'Arabe ne passe pas sans un sentiment de respect et de frayeur, sont précisément nos titres de propriété*".⁵² Si les parallèles avec l'Égypte et la Morée sont établis moins pour mettre en évidence une civilisation commune que pour appliquer une démarche scientifique semblable,⁵³ il n'en reste pas moins que l'héritage essentiel, sur la longue durée, des travaux sur l'Antiquité romaine effectués en Algérie dès les origines consista en l'insertion du pays dans l'espace méditerranéen.

de physique générale sur la Méditerranée, Imprimerie royale, 1845-1846. Encore à la fin du XIX^e siècle, quand S. GSELL commença sa carrière en Algérie, il fut chargé des Antiquités de l'Afrique.

⁵² G. BOISSIER, *BCTH*, 1891, p. LII.

⁵³ "La Méditerranée dessinée, la Grèce et l'Égypte décrites, ... que reste-t-il de mieux à faire que de conduire le flambeau de la science dans ces contrées de l'Afrique qui font en quelque sorte suite à l'Égypte ... ?" (*Histoire de l'Académie royale*, 1839, p. 104).

LA CHRONIQUE DE MORÉE ARRIVE AU PÉLOPONNÈSE

I. Vers le Péloponnèse en 1829

La Grèce antique, "terre des grands souvenirs",¹ se trouve évidemment dans le cœur et dans l'esprit des voyageurs, tous membres de l'Expédition scientifique de Morée, qui traversent la Méditerranée à destination du Péloponnèse en février 1829.

Le récit de Bory de Saint-Vincent –chef de la section des sciences physiques de l'Expédition–, la *Relation*,² offre une image de cette longue traversée qui révèle de manière éclatante la présence hégémonique de la terre antique. Lorsque le navire arrive à ce point de la Méditerranée où la terre n'est plus

¹ Pour la citation, voir: *Expédition scientifique de Morée, Sciences physiques*, vol. 1: Jean-Baptiste BORY de SAINT-VINCENT, *Relation...*, Paris, 1836, "Dédicace à Sa Majesté Louis-Philippe I, roi des Français", page non numérotée.

² Dans le premier volume ci-dessus mentionné des publications officielles de l'Expédition scientifique, Bory de Saint-Vincent présente une description générale du voyage et du séjour des savants français en Morée. Notre communication se fonde sur ce texte, dorénavant mentionné sous la forme abrégée *Relation*. Ce même texte a fait l'objet d'une publication indépendante: BORY de SAINT-VINCENT, *Relation du voyage de la Commission scientifique de Morée dans le Péloponnèse, les Cyclades et l'Attique*, Paris, 1836-1838, 2 vol. Comme nous n'avons trouvé aucune différence entre les deux éditions du point de vue qui nous concerne ici, nous avons préféré la première. Dans la nouvelle introduction qu'il a écrite pour l'édition indépendante, Bory de Saint-Vincent semble surtout soucieux de défendre l'œuvre de l'Expédition, notamment en ce qui concerne la description du Péloponnèse, en face des critiques qui en contestaient l'intégrité, l'originalité et la qualité. Le contre-exemple était le travail sur la topographie antique et contemporaine de la région effectué par l'Anglais Leake, dont l'œuvre en trois volumes, *Travels in the Morea*, avait été publiée en 1830. Le corpus officiel des publications des Sections de l'Expédition est composé de quatre volumes in-folio, I-IV (Section des sciences physiques, le premier étant la *Relation*), 1832-1836, et de trois volumes in-folio, I-III (Section d'architecture et de sculpture), 1831-1838. La troisième Section, celle d'archéologie, n'a pas achevé son œuvre et par voie de conséquence n'a rien publié. La littérature dédiée à l'Expédition était plutôt pauvre jusqu'aux toutes dernières années. Pour des informations générales, voir Eugène LOVINESCO, *Les voyageurs français en Grèce au XIX^e siècle*, Paris, 1909, pp. 82-92. Des approches nouvelles dans Y. SAÏTAS (sous la dir. de), *Μάνη, Μαρτυρίες για το χώρο και την κοινωνία. Περιηγητές και Επιστημονικές Αποστολές, 15^{ος}-19^{ος} αι.* (Mani. Témoignages sur l'espace et la société. Voyageurs et missions scientifiques, XV^e-XIX^e s.), Actes du Colloque du CRN/FNRS, Athènes 1996, notamment les chapitres consacrés à l'Expédition scientifique de Morée, pp. 329-591.

visible, la narration se focalise sur l'intérieur du navire qui, après le dîner, se transforme en une "véritable académie".³ Strabon, Pausanias, Barthélemy, l'*Itinéraire* de Chateaubriand, Pouqueville circulent de main en main et leurs "descriptions merveilleuses" donnent une idée magnifique du pays que l'on se prépare à explorer.

Ces noms d'auteurs nous renvoient évidemment à la tradition du voyage dont le voyage en Grèce fait partie. Voyage qui a rétabli la géographie antique des provinces occidentales de l'Empire ottoman, en constituant un espace grec bien visible, distinct et cohérent. Une tradition de voyage qui apparaît ici dans sa version française, mais qui a aussi des dimensions européennes, puisqu'elle relève d'un processus d'appropriation européenne de ce même espace grec. Ce processus allait de pair avec celui de l'émergence d'une civilisation grecque à la fois origine et modèle de l'Europe.⁴ Ainsi, la représentation du territoire grec prend des contours bien précis dans la conscience et l'imaginaire des savants français: même si les conditions ont changé entre-temps, l'Expédition est, inévitablement, un voyage de plus en Grèce, faisant partie de cette tradition.

Cependant, et de manière surprenante, Bory de Saint-Vincent juxtapose cette image idyllique et l'idée que se font quelques autres de ce pays, à savoir l'idée unanime de l'équipage, pour qui le Péloponnèse, ou plutôt la Morée, est "la plus triste, la plus ingrate et la plus barbare région du globe".⁵

L'autorité du savoir d'un côté, les couches populaires illettrées de l'autre: il ne s'agit pas d'une juxtaposition hasardeuse ou rhétorique, ni de la méfiance professionnelle du savant, chef de la Section des sciences physiques de l'Expédition. Il s'agit plutôt d'une technique narrative visant à laisser percer le doute, à introduire un point d'interrogation implicite, à prendre ses distances par rapport à l'ombre de la Grèce stéréotypée qui pèse lourd, afin que le lieu de destination et d'exploration devienne dès le départ moins prédéterminé, et afin qu'un regard neuf soit finalement permis.

La Grèce des Européens de la période précédente ou, en schématisant, la Grèce de la tradition du voyage, n'existe plus. Non seulement parce que l'Indépendance grecque a condamné à la désuétude le schéma d'un territoire grec bafoué et malgré tout survivant sous le despotisme turc, mais aussi parce que la terre classique vient de constituer –ne serait-ce que de manière encore incertaine– une nouvelle entité politique, un État. L'Expédition scientifique de Morée n'est donc pas seulement un voyage de plus en Grèce, malgré le poids de la tradition

³ *Relation*, p. 22.

⁴ Sur le voyage des Européens en Grèce et la reconstitution de l'espace antique, voir le chapitre intitulé "L'émergence de la Grèce" dans Nassia YAKOVAKI, "Αρχαία και νέα Ελλάδα στην ευρωπαϊκή συνείδηση: ο περιηγητισμός κατά τα τέλη του 18^{ου} αιώνα" (La Grèce antique et moderne dans la conscience européenne: le voyage à la fin du XVIII^e s.), DEA en Histoire, Université de Thessaloniki, 1993.

⁵ *Relation*, p. 22.

qui pèse sur elle. Elle est placée au service de l'État qui l'invente et qui la nomme: elle a pour mission de consolider, par tous les moyens, la présence française ainsi que le droit à cette présence dans le nouveau pays.

Pendant, ce ne sont pas seulement les changements intervenus en Grèce même et les objectifs politiques de l'Expédition qui amènent à réviser les idées reçues sur la Grèce. Vers la fin de la troisième décennie du XIX^e siècle, se multiplient les indices de changements importants à l'œuvre dans les sociétés européennes. Le romantisme et le nationalisme sont les deux aspects les plus discutés de la nouvelle ère qui s'ébauche et, dans les nouvelles configurations de cette ère, la place de la Grèce n'est plus évidente.

Ainsi, une empreinte profonde de ces changements est visible dans le corpus des éditions officielles de l'Expédition, et plus précisément dans la série des volumes de la section d'architecture, où sont présentés les résultats des premières fouilles archéologiques d'Olympie. C'est là que le chef de cette section, Abel Blouet, en tenant compte du nouvel état d'esprit que nourrit la préoccupation pour le Moyen Âge, et en traitant d'un domaine où la suprématie de la Grèce ancienne a été, pendant longtemps, incontestable, se sent obligé de défendre les vertus de l'art grec.⁶ Il met ainsi en évidence le fait que l'époque de Winckelmann est définitivement révolue, et que le classique n'est plus l'idéal absolu, mais seulement une version possible de la beauté. Notre propos n'est pas ici de préciser la nature de ces déplacements dans la hiérarchie des valeurs; il suffit de mettre l'accent sur la présence du Moyen Âge, afin de retourner à la *Relation*.

Avant de suivre le périple des membres de l'Expédition vers la Morée, un deuxième retour en arrière, vers la France, s'impose, afin de constater comment le lieu de l'exploration est perçu d'avance, précisément à partir du territoire français, et comment il est introduit dans le récit. Bory de Saint-Vincent décrit la région de Toulon, où vont s'embarquer les membres de l'Expédition. C'est là, et plus précisément dans la petite ville voisine d'Hyères, qu'il observe:

"... un aspect où n'existait plus rien de celui que présentent les autres parties, même tempérées, de la France. C'était celui qu'on peut appeler méditerranéen, mais renforcé, s'il est permis d'employer cette expression, *c'était déjà celui du pays que j'allais visiter; il y avait plus de Péloponnèse encore que de Provence* dans la physionomie de tout ce qui m'environnait, et quand je reviens sans dessein sur les

⁶ *Expédition scientifique de Morée, Section d'Architecture*, vol. 3, *Architecture, sculptures, inscriptions, vues du Péloponnèse, des Cyclades et de l'Attique*, Paris, 1838. Dans l'"Avertissement", A. Blouet écrit: "En publiant une description des monuments de la Grèce antique dans un moment où quelques partisans du moyen-âge présentent l'art à cette époque comme le seul à étudier, nous n'avons pas espéré obtenir leur assentiment. Mais tout en admirant autant qu'eux les monuments de ce temps, nous avons pensé au contraire, qu'il ne fallait exclure aucun modèle. [...] les bons exemples de tous les âges et de tous les pays offrent des leçons profitables [...]. Étudions donc les modèles que nous ont laissés les Anciens, non pour les copier servilement, mais pour en comprendre l'esprit et la pensée."

souvenirs de mon voyage en Grèce, j'y trouve toujours l'idée de la montagne d'Hyères et de ses ruines tellement confondue avec celle des diverses acropoles où par la suite je dois conduire mes lecteurs, qu'une certaine opération de mémoire me devient nécessaire pour la rapporter en France, *son image se mêlant d'abord avec celle des traces de nos seigneurs croisés ou des Vénitiens, que j'ai si souvent depuis rencontrées parmi les restes* de la Grèce héroïque, de la Grèce soumise aux Romains, et de la Grèce expirant sous le Bas-Empire. On peut donc se faire, sur un point très visité de nos départements méridionaux, une idée fort exacte de l'aspect qu'a la Morée.⁷

Voilà donc l'image du pays qui fait l'objet des recherches de l'Expédition scientifique française, voilà la Grèce du physicien méfiant: c'est un paysage de la France du Sud, avec une petite ville bâtie sur la pente d'une montagne, surplombée des ruines d'un château du Moyen Âge. Image qui se mêle surtout aux "traces de nos seigneurs croisés ou des Vénitiens".

Ainsi, d'emblée, le point de destination se confond, voire s'identifie, avec le point de départ, à travers une double projection: celle que suscite l'unité du paysage naturel et qui s'exprime par la notion de "méditerranéen", d'une part, celle que suggère l'histoire, l'expérience historique, grâce à la présence "de nos seigneurs", d'autre part. Il est à noter au passage que, pour un instant du moins, l'espace français et l'espace grec ne sont plus séparés par l'axe vertical qui divisait depuis des siècles la Méditerranée en deux parties, l'Occident et le Levant. À côté de leur unité, se présente la possibilité d'un axe nouveau, horizontal, qui distingue deux zones, en Europe cette fois, le Nord et le Sud.

Ce texte se propose de se pencher vers l'un des deux aspects de cette projection, à savoir l'unité historique construite par Bory de Saint-Vincent, unité qui ne pouvait pas encore être commodément qualifiée, puisque l'adjectif "médiéval" n'existait pas alors dans la langue française.⁸ Pourtant, il s'agit précisément de l'unité du Moyen Âge français.

Nous nous trouvons donc en présence d'un nouveau mécanisme d'appropriation de la Grèce, et plus précisément du Péloponnèse, qui n'est pas forcément antagoniste avec le schéma de la terre classique, mais qui permet une nouvelle projection, reliant directement l'histoire grecque à l'histoire française.

La question qui se pose est de savoir pourquoi cette image des ruines franques du Péloponnèse s'incruste si profondément dans la mémoire de Bory de Saint-Vincent. Est-ce le résultat d'une autopsie, de son observation minutieuse des lieux, est-ce sa propre réponse à la question: "Comment se présente la

⁷ *Relation*, pp. 4-5; nous soulignons.

⁸ D'après le Dictionnaire Robert, la première apparition de l'adjectif "médiéval" date de 1874 (en anglais, du début du XIX^e s., d'après Raymond Williams, *Keywords*, Londres, 1983). Bien sûr, l'expression "moyen-âge" était en usage dès le XVIII^e siècle. Vers 1660-1670, du Cange emploie le terme "moyen temps" pour indiquer une période historique précise. Il est à noter que la consécration du terme a été plutôt tardive, si nous considérons la production d'adjectifs comme un indice de cette consécration.

Grèce?" Un élément de réponse se trouverait dans un nouveau livre que Bory de Saint-Vincent emporte avec lui et qui devient pour lui un nouveau "compagnon de voyage": la *Chronique de Morée*.

II. La publication de la *Chronique de Morée*, Buchon et l'historiographie française de la Restauration

La *Chronique de Morée* – ce texte du XIV^e siècle qui raconte l'histoire de la principauté franque du Péloponnèse, établie après la IV^e croisade – a été publiée pour la première fois en 1825, à Paris, d'après le manuscrit grec.⁹ En réalité, il s'agissait d'une traduction française de la *Chronique*, cette première édition n'incluant, à titre de spécimen, qu'une partie du texte original grec (8 000 vers).

Le responsable de cette édition est l'historien libéral Jean Alexandre Buchon,¹⁰ philhellène fervent, qui avait noué des liens d'amitié avec des Grecs d'origine phanariote et dont l'intérêt pour la Grèce moderne s'était manifesté dès 1821, à travers ses études sur les chants populaires.¹¹ Or, si le vif intérêt pour la Grèce n'est pas absent dans la version finale de cette édition, le cadre dans lequel il se manifeste est tout à fait différent. La *Chronique* constitue le quatrième volume d'une série de 47 livres, publiés entre 1824 et 1829, sous le titre général *Collection des chroniques nationales françaises écrites en langue vulgaire du XIII^e au XVI^e siècle* et sous la direction de J.-A. Buchon.¹² Des collections analogues voient le

⁹ Voici le titre complet de cette publication: *Chronique de la conquête de Constantinople et de l'établissement des Français en Morée, écrite en vers politiques par un auteur anonyme dans les premières années du 14^e siècle et traduite pour la première fois d'après le manuscrit grec inédit par J.-A. Buchon*, Paris, 1825. Il s'agit de l'une des deux versions de la *Chronique* qui existent en langue grecque, et notamment de celle du *Codex Parisinus*, n° 2898, de la Bibliothèque Nationale (Paris). L'autre version grecque est celle du *Codex Havniensis* 57 (Copenhague). Sur la *Chronique* et ses éditions en grec ou autres langues, voir l'introduction de Petros Kalonaros dans *Χρονικόν του Μορέως. Το ελληνικόν κείμενον κατά τον Κώδικα της Κοπεγχάγης μετά συμπληρώσεων και παραλλαγών εκ του Παρισινοῦ* (La *Chronique* de Morée. Le texte grec d'après le Codex de Copenhague avec des compléments et versions tirés du Codex parisien), Athènes, 1940 (réédition, Athènes, Ekati, s.d., pp. 15-17).

¹⁰ Sur J.-A. Buchon (1791-1846), voir la notice biographique ("Alexandre Buchon: sa vie et son œuvre") que Jean Longnon a incluse dans l'édition posthume de l'œuvre de Buchon, *Voyage dans l'Eubée, les îles Ioniennes et les Cyclades en 1841*, Paris, 1911, pp. XI-LVII.

¹¹ De l'intérêt de J.-A. Buchon pour la cause hellénique témoignent deux articles parus sous le même titre: "Poésies nationales des Grecs modernes" dans le journal parisien *Le Constitutionnel* du 23 août et du 1^{er} octobre 1821, et qui ont été présentés par A. POLITIS, *Η ανακάλυψη των ελληνικών δημοτικών τραγουδιών* (La découverte des chants populaires grecs), Athènes, 1984, pp. 169-171.

¹² Voici les contenus des trois volumes de cette *Collection* qui ont précédé celui de la *Chronique de Morée*: vol. 1-2, du Fresne du Cange, *Histoire de l'Empire de Constantinople sous les empereurs français jusqu'à la conquête des Turcs*, Paris, 1826; vol. 3: *Chronique de la prise de Constantinople par les Francs, écrite par Geoffroy de Villehardouin, maréchal de Champagne et de Romanie, suivie de la continuation de Henri de Valenciennes, et de plusieurs autres morceaux en prose et en vers,*

jour à la même époque grâce à l'initiative d'une pléiade d'historiens français, tels que Guizot, Michaud et Poujoulat, Petitot et Monmerqué.¹³ C'est dire que la publication de la *Chronique* relève de l'émergence spectaculaire de l'historiographie nationale française, un des phénomènes les plus caractéristiques de la vie intellectuelle de la France de la Restauration.¹⁴

La *Chronique de Morée* est donc sauvée de l'oubli en tant que partie intégrante du patrimoine national français, en tant que monument national à la gloire des ancêtres, au moment même où ce "patrimoine" est en train de s'inventer en réservant une place particulière au Moyen Âge,¹⁵ ce dernier se trouve réintégré dans l'horizon de l'historiographie sécularisée d'une nouvelle

relatifs à l'occupation de l'Empire grec par les Français au 13^e siècle, Paris, 1828. Les deux ouvrages se réfèrent aux événements relatifs à la quatrième croisade, à l'expansion franque ou occidentale sur les terres de l'Empire byzantin. La série continue avec la *Chronique de Morée*, version grecque (vol. 4) et avec la même *Chronique*, version catalane, par Ramon Muntaner (vol. 5, 6). Il est intéressant de noter que l'ordre de parution ne correspond pas à la numérotation des volumes. En réalité, la *Chronique de Morée* fut le premier titre de la *Collection*, publié en 1825. Pourquoi Buchon n'a-t-il pas donné à ce volume le premier numéro de la série "Collection des chroniques nationales françaises"? Il est raisonnable de supposer qu'un texte grec ne pouvait constituer le volume inaugural d'une collection nationale française; les textes de du Cange et de Villehardouin convenaient mieux aux yeux de Buchon, et reçurent donc les numéros 1-3, bien qu'ils fussent publiés en 1826 et en 1828.¹³ Voir par exemple les collections: PETITOT et MONMERQUÉ, *Collection des Mémoires relatifs à l'histoire de France, depuis le règne de Philippe Auguste jusqu'à la paix de Paris de 1763*, Paris, 1819-1829, 131 vol.; François GUIZOT, *Collection des Mémoires relatifs à l'histoire de France, depuis la fondation de la monarchie jusqu'au XIII^e siècle, traduits et annotés*, Paris, 1823-1835, 30 vol.; Joseph MICHAUD et Joseph POUJOLAT, *Nouvelle collection de Mémoires pour servir à l'histoire de France*, Paris, 1836. Il est bien connu qu'une nouvelle érudition, un intérêt neuf pour les documents, et notamment pour les chroniques, accompagne ce "nouveau goût pour l'histoire" dont a parlé Georges Lefebvre (*La naissance de l'historiographie moderne*, Paris, 1971, p. 157) et qui apparaît au cours des premières années de la Restauration. Cependant la prolifération des publications de Mémoires doit être rapportée au succès commercial que leur assure un public qui préfère le roman historique et les Mémoires aux textes traditionnels des érudits. C'est ce succès qui explique en partie l'orientation des historiens vers une histoire narrative qui veut séduire le lecteur. C'est aussi la raison pour laquelle Buchon, lorsqu'il procède à la réédition de l'œuvre historique de du Cange, se sent obligé de s'excuser, en quelque sorte, pour le style pédant de l'érudit: voir du Cange, *op. cit.*, p. XIX.

¹⁴ Pour l'historiographie de la Restauration, voir Stanley MELON, *The political uses of history, a study of historians in the French Restoration*, Stanford, California, 1958; Jean WALCH, *Les maîtres de l'histoire, 1815-1830: Thierry, Mignet, Guizot, Thiers, Michelet, Edgar Quinet*, Paris-Genève, 1986; Ceri CROSSLEY, *French historians and Romanticism: Thierry, Guizot, the Saint-Simoniens, Quinet, Michelet*, Londres, Routledge, 1993.

¹⁵ Voici comment Buchon explique lui-même les motifs qui l'ont poussé à s'occuper de la *Chronique*: "Car une nation ce n'est pas un point seul dans le temps, c'est l'ensemble de toutes les générations qui ont été mues par les mêmes sympathies, qui ont poursuivi les mêmes idées, combattu, souffert ou triomphé pour la même cause, vécu en un mot de la même vie. Telles ont été mes idées qui ont inspiré ma première publication de la *Chronique grecque* et qui m'inspirent ces études sur la Grèce française" (J.-A. BUCHON, *Recherches et matériaux pour servir à une histoire de la domination française en Orient*, Paris, 1840, p. 5).

façon. Le Moyen Âge ne désigne plus cette période obscure entre l'Antiquité et la Renaissance, ne s'identifie plus exclusivement à la domination du christianisme et de l'Église, ne se conjugue plus uniquement avec le retard; il finit par occuper, au contraire, la place du berceau de la nation, en l'occurrence de la nation française.

Il serait utile de rappeler, à cette occasion, la première "découverte" du manuscrit, déposé dans la Bibliothèque royale de Paris. Au milieu du XVII^e siècle, c'est-à-dire à l'époque des "érudits" et de la création du premier corpus des historiens byzantins, le célèbre byzantiniste avant la lettre du Cange s'intéresse à l'établissement des Croisés dans "l'empire grec". Il publie l'*Histoire de l'Empire de Constantinople sous les empereurs françois* (1657) en se basant sur Villehardouin, et découvre la *Chronique de la Morée*.¹⁶ Du Cange déclare publiquement son intention de publier le manuscrit; il l'étudie et l'utilise même pour l'édition de son fameux *Glossarium mediae et infimae graecitatis*.¹⁷ L'annulation du projet, attribuée souvent à la mort de l'historien, est aujourd'hui facilement explicable: le moment du rétablissement du Moyen Âge français dans l'historiographie n'était pas encore venu. Au contraire, pour ce qui est de la perception de l'espace grec, nous sommes à la veille de la "découverte" de "la terre classique" à travers la géographie ancienne, qui fera de Pausanias, et non pas d'un chroniqueur du Moyen Âge, le guide de voyage privilégié pour cette partie du monde.¹⁸

Nous savons que les textes, les sources –manuscrites ou publiées– ne provoquent pas automatiquement de changements dans la manière de percevoir la réalité; la causalité est plutôt inverse: les sources sont découvertes et/ou utilisées de manière subversive lorsqu'il existe des raisons suffisantes pour cela. Et puisque le problème qui nous préoccupe ici est précisément la découverte d'une source et son usage pour la perception et la compréhension d'un pays, il est également utile de rappeler le sort du *Voyage* de Pausanias. Bien connue, publiée, traduite très tôt –dès les premiers pas de la typographie et de la renaissance des lettres¹⁹ –, cette œuvre ne devait cependant, à elle seule, amener

¹⁶ Il faut préciser qu'à la première édition de l'*Histoire de l'Empire de Constantinople ...* en 1657, du Cange ne connaissait pas encore la *Chronique de Morée*. Il l'a utilisée et présentée dans la seconde version de son ouvrage, achevée mais restée inédite à cause de sa mort survenue en 1688. C'est Buchon qui a publié le manuscrit de cette seconde édition augmentée par l'auteur, en lui donnant les n^o 1 et 2 dans la série de la *Collection...*, *op. cit.*, voir note 12. Quant à l'usage réservé à la *Chronique* par du Cange, voir la préface de Buchon dans du Cange, *op. cit.*, pp. XVI-XIX.

¹⁷ Cette œuvre, publiée en 1688 (et rééditée par le Collège de France en 1943), représente la suite, en quelque sorte, du *Glossarium ad scriptores mediae et infimae Latinitatis* de du Cange (Paris, 1678).

¹⁸ L'utilisation systématique de Pausanias pour l'exploration et la description des pays grecs a été inaugurée en 1674, avec l'ouvrage de Jacob SPON, *Voyage de l'Italie, de Dalmatie, de Grèce et du Levant*, Paris.

¹⁹ Pour les premières éditions et traductions en latin de l'œuvre de Pausanias (Aldina, 1516, Francforturtana, 1583), voir l'introduction de N. Papahatzis à l'édition de Pausanias qu'il a dirigée, *Ελλάδος Περιήγησις* (Voyage de la Grèce), Athènes, 1974, vol. A, pp. 47-50.

à la "découverte" et à la "reconstruction" de la Grèce ancienne sur le sol de la Grèce moderne que lorsque d'autres raisons allaient rendre cette reconstruction possible. L'instrument existe dès le début du XVI^e siècle, mais il devra attendre la fin du XVII^e pour être vraiment utilisé sur le terrain.

Le sort de la *Chronique* sera différent, car celle-ci est publiée dans une conjoncture autrement favorable, comme témoigne l'écho qu'elle trouvera non seulement dans l'œuvre de l'Expédition, mais aussi dans celle de Fallmerayer, voire de Zinkeisen, de W.M. Leake ou d'Alexandre Rizos-Rangabès.²⁰ La *Chronique* est utilisée immédiatement après sa première apparition, par un ouvrage qui se trouve sous presse presque à ce moment: il s'agit de la seconde édition du *Voyage en Grèce*, l'œuvre en six volumes de Pouqueville, publiée en 1826, dans laquelle l'auteur a juste eu le temps d'incorporer quelques informations puisées dans la *Chronique*, notamment celles qui concernent la répartition des fiefs et l'histoire de certaines villes.²¹ Mais le cadre conceptuel de Pouqueville, qui

²⁰ J. FALLMERAYER, *Geschichte der Halbinsel Morea während des Mittelalters*, Stuttgart et Tübingen, 1830 et 1836, 2 vol.; ZINKEISEN, *Geschichte Griechenlands*, Leipzig, 1832; W.M. LEAKE, *Travels in the Morea*, 1830, 3 vol.; Alexandros RIZOS-RANGABÈS, *Ο αυθέντης του Μορέως* (Le despote de Morée), Athènes, 1850, œuvre publiée initialement en séries dans la revue *Πανδόρα* (Pandora). Il s'agit du premier roman historique grec. Son affinité avec la *Chronique* et l'œuvre de Buchon est évidente et explicitement mentionnée par l'auteur lui-même dès la première édition indépendante de 1856, où la *Chronique* figure dans la bibliographie. Les chercheurs ont reconnu dans la *Chronique* la source historique du roman dès 1921; voir à ce sujet Sophie DENISSI, *Το ιστορικό μυθιστόρημα και ο Walter Scott* (Le roman historique et Walter Scott), Athènes, 1994, pp. 213-214, où l'histoire de l'accueil réservé au roman par la critique est présentée en détail. Cependant, les commentateurs qui ont présenté ce roman comme attiré par la Grande Idée (Mario VITTI, *Η ιδεολογική λειτουργία της ελληνικής ηθογραφίας* (Le rôle idéologique de la littérature folklorique grecque), Athènes, 1974, p. 25), peut-être à cause de son ambiance byzantine, sous-estiment, me semble-t-il, la géographie de l'action. Celle-ci est menée par des Grecs-Byzantins, mais originaires de la Grèce – d'Arta, d'Athènes, d'Argos ou de Sparte – et luttant pour l'expulsion des Francs et pour la "libération de la Grèce", de la terre antique de leurs aïeux; le rayon de leur action s'étend presque naturellement vers l'espace européen: Venise et la France, et non pas vers l'Est. On serait plutôt tenté de suggérer que *Le despote* contribue à l'hellénisation des régions incluses (ou candidates à l'être) dans l'État grec, à l'accentuation de leurs traits helléniques au cours du Moyen Âge, ainsi qu'à la concurrence, militaire et politique, des nations européennes. C'est un Moyen Âge européen et national que présente Rangabès à son pays, comme l'avait fait d'ailleurs Walter Scott avec son *Ivanhoé*, reconnu désormais, après l'étude de Sophie Denissi, comme le modèle par excellence du *Despote*.

²¹ La première édition du *Voyage* de Pouqueville, en 5 vol., date de 1820, et la seconde, revue, corrigée et augmentée, en 6 vol. et avec le même titre, de 1826. La promptitude de Pouqueville à utiliser la *Chronique* est remarquable. Un seul paragraphe était consacré à la domination franque dans l'édition de 1820 (dans le "Précis historique de ses diverses révolutions jusqu'en 1790" du vol. 3, p. 481); onze pages ont pris sa place dans l'édition de 1826 (vol. 4, pp. 319-330). La *Chronique de Morée* est pour beaucoup dans cet enrichissement, mais elle n'est pas la seule. D'autres sources nouvelles, byzantines et vaticanes, ont été entre temps consultées. Pour l'usage de la *Chronique* dans l'œuvre de Pouqueville, voir pp. 320-322 sur la répartition des fiefs, pp. 364-65, 485, 544 et 556 et 544 pour des données sur la fondation des châteaux-forts de Clémoutzi, Karytena, Loutro et Mystras.

s'était déjà intéressé à la période des Croisades en étudiant les lettres du pape Innocent, est plutôt tourné vers la confrontation des Églises. Pour Pouqueville, les Occidentaux présents dans le Péloponnèse sont des Latins, non pas des Français ni même des Francs, et il dénonce cette présence comme une manifestation typique de la volonté du pape d'étendre sa domination.²² Tandis qu'il plaide pour le principe de la tolérance, sa préoccupation majeure demeure le rétablissement de la Grèce antique. Si la recherche sur l'histoire moderne de la terre classique occupe une place importante dans son œuvre, celle-ci ne cesse pas pour autant de nourrir le schéma traditionnel de la Grèce du voyage.

Avant d'étudier l'usage réservé à la *Chronique de Morée* par la *Relation* de Bory de Saint-Vincent, il est utile de se référer sommairement à la manière dont Buchon conçoit et présente cette même *Chronique*. Si son édition s'inscrit dans la série des chroniques nationales des Français, et si elle est considérée comme monument national, le moment de cette édition, l'année 1825, c'est-à-dire le moment où la lutte des Grecs pour l'indépendance bat son plein et où le philhellénisme est un courant politique puissant en Europe, suscite un intérêt supplémentaire chez Buchon, voire une motivation émotionnelle: il dédie la *Chronique* à Marie Soutzos, remercie les frères Grégoire et Constantin Soutzos, ainsi que Christodoulos Clonarès, et s'exprime chaleureusement en faveur de l'indépendance.²³ Mais sa sensibilité pour la cause hellénique se confond

²² Pouqueville écrivait par exemple que "le pape [...] prescrivait ce plan d'intolérance" (*op. cit.*, vol. 4, p. 324), que Rome "persécuta dès qu'elle put les prélats orthodoxes" (vol. 5, p. 556), pour conclure: "On ne change pas plus la croyance d'un peuple qu'on ne s'oppose à sa tendance religieuse. Les nouveaux conquérants du Péloponnèse en firent bientôt l'expérience en perdant la Laconie et les châteaux qu'ils possédaient au Magne" (p. 557). Pour une introduction générale au thème Pouqueville et le Péloponnèse, on peut consulter Stathis FINOPOULOS – Georges TOLIAS, "Η Πελοπόννησος μέσα από τις διάφορες εκδόσεις του Pouqueville" (Le Péloponnèse à travers les diverses éditions de Pouqueville), dans Haris A. Kalliga (sous la dir. de) *Περιηγητές και Αξιωματούχοι στην Πελοπόννησο, Περιγραφές, Αναφορές, Στατιστικές* (Voyageurs et fonctionnaires dans le Péloponnèse. Descriptions, rapports, statistiques), Monemvasia, 1994, pp. 237-250; cependant la question de la manière dont Pouqueville traite de la domination franque et de son espace de référence n'est pas abordée dans cet article.

²³ Voir la "Dédicace à la princesse Marie Soutzo. À Ovidiopol sur les rives de Dniester", pp. IX-XIII, et les remerciements aux frères Soutzo et à Clonarès, "aux lumières desquels j'ai souvent eu recours", dans la préface de l'édition de 1825, p. XXXI. Buchon répète ces remerciements dans la réédition (plus précisément, la première édition complète) du texte grec, en ajoutant aux collaborateurs grecs la sœur des Soutzos, la princesse Sevastina. Cette réédition est incorporée dans J.-A. BUCHON, *Chroniques étrangères relatives aux expéditions françaises pendant le XIII^e siècle*, Paris, 1840, p. X. Dans le même volume sont inclus: Ramon MUNTANER, "Chronique d'Aragon, de Sicile et de Grèce"; Bernat d'ESCLOT, "Chronique de Pierre III et expédition française de 1285"; ANONYME sicilien, "Chronique de la conspiration de J. Prochyta". Sur les rapports de Buchon avec les Soutzos – les deux frères, la princesse Sevasti et leur mère Marie –, voir A. POLITIS, *op. cit.*, pp. 171-172, 179. Notons qu'une certaine confusion dans l'arbre généalogique de la famille Soutzos présenté par Mihail-Dimitri Sturdza, *Dictionnaire historique et généalogique des grandes familles de Grèce, d'Albanie et de Constantinople*, Paris, 1983, p. 419, ne permet pas une identification exacte des personnes.

directement avec son libéralisme et avec les tendances historiographiques qui lui sont associées. La conquête dans l'histoire est déjà liée à la formation de la conscience nationale: l'œuvre de Thierry sur la conquête de l'Angleterre par les Normands a été publiée en cette même année.²⁴ C'est dans ce climat intellectuel que Buchon, qui était très proche de Thierry, comme il est bien connu, essaie de comprendre les effets de la conquête des pays grecs par les Francs. Mais ce qui l'intéresse, dans le cas grec, c'est surtout la résistance à la conquête en tant que facteur de constitution de la nation. D'où le caractère ambigu de la *Chronique* pour Buchon: elle témoigne de la force ethno-révélatrice de la conquête pour la nation française et, en même temps, de la force ethno-constructrice de la résistance à la conquête pour la nation grecque. Sans doute Buchon historien, dans la mesure où il propose des synthèses historiques et où il quitte le statut de simple éditeur de textes, demeure-t-il un historien de la nation française; il voit la nation grecque, mais ne devient pas son historien.²⁵ Il n'en reste pas moins que pour Buchon le nouvel acteur de l'histoire, l'agent du progrès, c'est la patrie, et cela de manière explicite: dès 1825, il voit dans la *Chronique* le témoignage de la résistance des Grecs aux conquérants, et s'il fait inscrire cette résistance dans un schéma de continuité qui part des Spartiates pour arriver, à travers les Moréotes, aux Grecs modernes, il propose en même temps –et cela est nouveau– que l'expérience de cette conquête soit considérée comme la condition historique de la renaissance nationale des Grecs.²⁶ D'autre part, à ce moment si crucial pour la cause hellénique, Buchon ne peut pas éviter d'exprimer sa "fierté nationale", mêlée à son étonnement concernant le fait que "le système féodal qui régissait

²⁴ Augustin THIERRY, *Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands*, Paris, 1825. Selon les propres mots de Thierry, l'expérience anglaise illustre la force d'un phénomène historique qui pourrait en expliquer beaucoup d'autres; Thierry raconte comment, en lisant l'histoire de l'Angleterre de D. Hume, l'idée lui est venue un jour, comme une révélation, que cette histoire qu'il avait lue était la conséquence d'une conquête; voir à ce sujet Ernst BREISACH, *Historiography: Ancient, Medieval and Modern*, Chicago, 1983, p. 240. Sur Thierry et l'importance capitale qu'il attribue à la conquête, voir aussi Ceri CROSSLEY, *op. cit.*, pp. 47-48.

²⁵ Notons que beaucoup plus tard, en 1904, John Schmitt, directeur d'une des premières éditions commentées de la *Chronique*, met explicitement en parallèle, dans son Introduction, la "conquête de la Grèce", comme il l'appelle, "et l'événement majeur de l'histoire anglaise [la conquête normande] qui avait eu lieu presque un siècle et demi plus tôt": John Schmitt (ed.), *The Chronicle of Morea*, Londres, 1904, pp. L-LI.

²⁶ Voir la "Dédicace" (pp. IX-XIII) et la "Préface" (pp. XVI-XXXII) de l'édition de 1825 de Buchon. Buchon exprime cette idée de manière encore plus explicite et radicale dans son œuvre *La Grèce continentale et la Morée, voyage, séjour et études historiques en 1840-1841*, Paris, 1843, p. VI, où il attribue l'émergence des idées de l'indépendance nationale et de la constitution d'un État à l'expérience d'unité qu'a offerte pour la première fois la conquête française. En dehors des circonstances de la conquête, soulignons la notion complémentaire de communes, de "municipalités", en tant qu'enclaves d'indépendance et de liberté: c'est une notion centrale dans l'historiographie libérale de la Restauration qui inspire Buchon dès la préface de 1825 ("les Péloponnésiens ... habitués ... à se gouverner en quelque sorte sous la forme de municipalités indépendantes", p. XVII), pour expliquer la "résistance honorable des Péloponnésiens" (p. XVIII).

alors tout l'occident de l'Europe" se soit établi sur "ce sol classique de la liberté grecque" en amenant avec lui "tout l'attirail, si grotesque sur le sol grec, de la noblesse féodale".²⁷ Plus tard, en protestant contre l'oubli dans lequel sont tombées les prouesses des Français de la Morée, Buchon se demandera: "Comment se décider, en effet, à étudier en Grèce autre chose que la Grèce?"²⁸ C'est précisément ce qu'il entreprendra lui-même, en faisant son voyage en Grèce en 1840.²⁹

Par ailleurs, le rapport qu'établit Buchon avec la présence médiévale de ses ancêtres en Grèce, rapport qui s'avère particulièrement fructueux, devient sa propre raison d'être et l'amène à devenir le premier chercheur systématique et initiateur des études sur la domination franque en Grèce.³⁰ Dès 1825, en attribuant la valeur de la *Chronique* principalement à sa fiabilité et à la richesse de ses détails, Buchon propose de l'exploiter pour l'amélioration des connaissances sur la géographie médiévale et moderne de la Grèce et esquisse une première contribution dans cette direction: c'est une première liste des lieux compris dans la *Chronique*, avec leurs appellations anciennes et modernes, qu'il

²⁷ *Chronique*, 1825, "Préface", p. XVIII.

²⁸ J.-A. BUCHON, *Recherches et matériaux ...*, op. cit., p. 5.

²⁹ Le but de son voyage a été, comme il le dit lui-même, "tout historique et national. J'allais interroger les monuments en ruines, les débris des archives religieuses et civiles, les souvenirs même et les traditions populaires, et leur demander quelques rayons de lumière qui éclairassent mes pas à travers l'obscur histoire de ces temps où nos croisés de France étaient venus fonder leurs baronnies dans les mêmes vallées où avaient fleuri les rois d'Homère". Il s'agit, inutile de le dire, d'un objectif de type nouveau par rapport à la tradition du voyage en Grèce. Le fruit de son voyage a été *La Grèce continentale et la Morée*, op. cit., d'où la citation (p. V), et le *Voyage dans l'Eubée, les îles Ioniennes et les Cyclades en 1841*, édition posthume par Jean Longnon, Paris, 1911. Buchon a également publié ses impressions de voyage sous forme d'articles dans la *Revue de Paris* et la *Revue Indépendante*, en 1842-1844.

³⁰ En dehors de la *Collection* (composée de 47 vol., 1825-1829), du *Panthéon Littéraire* (série de textes de grands auteurs de tous les âges – anciens, médiévaux et modernes –, 37 vol., 1835-1843), de son œuvre sur le voyage en Grèce, des *Chroniques étrangères ...* (1840) et des *Recherches et matériaux ...* (1840) déjà cités, Buchon a publié les œuvres suivantes, par ordre de publication: *Nouvelles recherches historiques sur la principauté française de Morée et ses hautes baronnies à la suite de la 4^e croisade*, Paris, 1843; *Atlas des nouvelles recherches historiques sur la principauté française de Morée et ses hautes baronnies à la suite de la 4^e croisade, formant la deuxième partie de cet ouvrage*, Paris, s. d.; *Recherches historiques sur la principauté française de Morée et ses hautes baronnies*, 2 vol., Paris, 1845 (le premier volume comprend la version française de la *Chronique de Morée*, première édition du texte, le deuxième volume le texte en grec, version de Copenhague, première édition du texte); *Histoire des conquêtes et de l'établissement des Français dans les Etats de l'ancienne Grèce*, 1846, vol. I (seul paru). Pourtant, malgré son œuvre prolifique et ses recherches originales, Buchon demeure une figure marginale de l'historiographie française du XIX^e siècle. Cela pourrait être expliqué non seulement par la qualité de son œuvre, parfois contestée, mais surtout par l'accueil réservé à l'objet même de ses études, marginal par rapport aux intérêts principaux de l'historiographie nationale française. Le cercle de ses admirateurs se limite aux chauvinistes nostalgiques comme Maurice Barrès et aux spécialistes académiciens qui ont reconnu sa contribution au lancement de la recherche, à l'aide de sources nouvelles, sur la domination franque en Grèce et en Orient.

identifie en utilisant le matériel cartographique et descriptif disponible.³¹ L'Expédition scientifique va répondre, en réalité, à cette incitation de Buchon.

Mais l'incitation vient d'autres côtés aussi. Michaud, l'auteur de l'*Histoire des Croisades*, voyage en 1830, à un âge bien avancé, sur les lieux où ont vécu ses héros.³² Au cours de son périple le long des côtes du Péloponnèse, il consacre à cette région un chapitre de son œuvre *Correspondance d'Orient*, intitulé "De la Morée au Moyen Âge", en se servant de la *Chronique* comme "guide", comme il dit lui-même.³³ Sa narration présente un intérêt particulier parce que Michaud, royaliste appartenant au camp politique opposé à celui de Buchon et des historiens libéraux comme Thierry et Guizot, non seulement n'est pas critique à l'égard de la féodalité comme ceux-ci, mais ressent une admiration profonde pour les chevaliers de la Champagne, leurs dames et leurs châteaux, pour l'héroïsme et la stabilité du système féodal. Cela l'amène à esquisser une image gracieuse de la Morée franque et à faire l'éloge, passionnant du point de vue idéologique, de l'aristocratie et de la féodalité. À titre d'exemple, cette citation en forme d'hypothèse:

"Si j'avais pu parcourir le Péloponnèse, avec quels soins j'aurais recherché tout ce qui peut nous reporter au temps des chevaliers champenois [...]. Mais je me console en songeant que ce que je n'ai pu faire, d'autres le feront [...]. J'espère qu'il s'en trouvera qui suivront les traces des croisés et qui, parmi les souvenirs d'Athènes et de Lacédémone, ne négligeront pas ceux de la vieille France".³⁴

En ce moment, les membres de l'Expédition scientifique étaient déjà rentrés à Paris et étaient en train de préparer la publication du matériel qu'ils avaient récolté. Le souhait de Michaud était réalisé.

³¹ Voir la préface de Buchon dans la *Chronique* de 1825, ainsi que l'"Index de noms de villes, rivières et montagnes de Morée mentionnés dans cette Chronique", pp. 441-445, et l'"Index de noms de villes, rivières et montagnes mentionnés dans cette Chronique sans y comprendre la Morée", pp. 446-448, dans la même édition. L'index est enrichi dans la réédition de la *Chronique* en 1840, dans *Chroniques étrangères...*, *op. cit.*, et la contribution de l'expédition est également mentionnée: "Mes espérances ont été réalisées par les beaux travaux de M. Bory de Saint-Vincent et de ses collègues" (p. IV, note 1). Notons que la première édition comprend deux autres index, un de "tous les mots grécisés", pp. 454-456, et un "des personnes mentionnées dans la *Chronique*", pp. 449-453.

³² J. MICHAUD, *Histoire des croisades*, Paris, 1808, [Ce fut] "une histoire conçue comme un éloge; ce fut le premier essai pour restaurer l'histoire purement narrative", d'après G. Lefebvre, *op. cit.*, p. 159. Joseph Michaud (1767-1839), condamné à mort en 1795, a été élu membre de l'Académie française en 1814 et a exercé une influence politique considérable pendant la Restauration.

³³ J. MICHAUD et J. POUJOLAT, *Correspondance d'Orient, 1830-1831*, vol. 1, Paris, 1833, lettre VI, pp. 119-137.

³⁴ MICHAUD et POUJOLAT, *op. cit.*, p. 136.

III. La domination franque dans la *Relation* de Bory de Saint-Vincent

L'usage principal que fait de la *Chronique* la *Relation* de l'Expédition, ouvrage décrivant de façon non systématique les lieux et l'expérience du voyage, a déjà été évoqué: la *Chronique* peut être considérée comme un guide des lieux, comme un "compagnon de voyage".

En effet, Bory de Saint-Vincent utilise la *Chronique* comme un nouvel instrument pour aborder les villes et les localités de toutes sortes. Il décrit Navarin, Modon, Coron, Arcadia (Kyparissia), Calamata, Mystra, Nikli, Geraki, Monemvasie ou Passava avec des références directes à la *Chronique*, soit pour les identifier, soit pour dater leur fondation ou leur rétablissement, soit enfin pour donner des informations concernant leur histoire et les lier à des personnages historiques, notamment à ceux de la noblesse française.³⁵ En dehors de Champlitte et de Villehardouin, d'autres noms, comme ceux de son fils Villehardouin Calamatis, de Guy de Nesle, qui possédait six fiefs à Tsakonia, ou de la veuve de Guillaume de la Roche, seigneur de Karytena, figurent dans les pages de la *Relation* de manière spontanée et presque naturelle.

Mais Bory de Saint-Vincent ne se limite pas à la référence à des villes connues ou à des châteaux dont la présence est bien visible. Il fait œuvre d'observateur scrupuleux des ruines franques-médiévales, même complètement détruites ou transfigurées, même les moins importantes, car ce paramètre est bien inscrit dans sa pensée. Il veut reconnaître la présence française sur le sol du Péloponnèse. Quelques exemples: il suppose qu'il y avait un château féodal à Nissi (Messénie) et s'intéresse à quelques pans de mur qu'il localise et qu'il prend pour une muraille; au monastère de la Vierge de Vourkano, dont les moines font remonter la fondation à l'empereur Andronicus, Bory de Saint-Vincent préfère supposer que c'est là une œuvre des Champenois ou, tout au moins, qu'il a été restauré pendant le séjour des Français, hypothèse qui devient conviction lorsqu'il aperçoit deux sculptures décoratives comprenant des fleurs de lys –l'emblème royal.³⁶ Ailleurs, il se demande pourquoi une ville comme Filiatra, bien peuplée et construite sur un territoire fertile, donc une ville ancienne, n'est

³⁵*Relation*, p. 337.

³⁶*Relation*, p. 304. Sur les fleurs de lys, dans lesquelles Bory de Saint-Vincent reconnaît sans hésiter l'emblème royal français, et sur l'histoire de leur symbolisme, voir Colette BEAUME, *Naissance de la nation France*, Paris, 1985, pp. 321-356 (chapitre VIII, "Les lys de France"). L'auteur indique l'origine religieuse et théologique des lys en tant que symbole de la Vierge surtout, et l'existence parallèle d'un symbolisme religieux et d'un symbolisme politique (les lys virginaux, les lys royaux) au Moyen Âge. La transformation des lys en symbole "de la dignité royale et du royaume dans son ensemble" doit beaucoup à l'héraldique et aux interprétations qu'elle a proposées après 1350. Dans le cas des lys découverts par Bory de Saint-Vincent, la référence à la Vierge est évidente, puisqu'il s'agit d'un monastère dédié à celle-ci.

pas mentionnée dans la *Chronique*; il en conclut alors qu'elle faisait sans doute partie d'un fief.³⁷

Notre propos n'est pas ici de clarifier ces questions de géographie historique ni d'identifier les ruines franques de la Morée, ni même d'évaluer la contribution de l'Expédition à la géographie historique et à l'archéologie de l'époque médiévale. Il ne fait pas de doute que l'Expédition a considérablement enrichi les connaissances sur le Péloponnèse médiéval et plus particulièrement sur la "Morée franque". En dehors de la *Relation*, le géologue Puillon de Boblaye –membre de l'Expédition lui aussi–va inclure, en se fondant sur la *Chronique*, les ruines médiévales, à côté de celles de l'Antiquité, dans l'œuvre qu'il va publier en 1836, dans le sillage des ouvrages de l'Expédition, sous le titre de *Recherches géographiques sur les ruines de la Morée*.³⁸ Il considère lui-même que cette œuvre est "une statistique des ruines plutôt qu'une géographie comparée ou qu'un travail d'érudition".

Ce qui nous intéresse ici est l'usage qui est fait des sources et qui conduit à l'avancement du savoir, ainsi que les conditions dans lesquelles cet avancement du savoir devient possible. Ce qui nous intéresse –et qui justifie le fait que nous nous occupons du texte plus libre de la *Relation*, plutôt que des volumes détaillés de l'Expédition–, c'est la mentalité qui explique cet élargissement du champ visuel en ce qui concerne le passé de l'espace grec: mentalité qui est, somme toute, patriotique et l'expression d'une conscience nationale.³⁹ L'intérêt pour les vestiges français du Moyen Âge apparaît parce

³⁷ Bory de Saint-Vincent fait une remarque analogue à propos de Mavromati, qu'il identifie à Messini en suivant en cela Fourmont et en signalant qu'il n'est point mentionné par la *Chronique* (p. 290).

³⁸ Buchon mentionne l'œuvre de Puillon de Boblaye parmi celles qui avaient utilisé la *Chronique de Morée* pour la localisation et la description des monuments médiévaux du Péloponnèse (voir *Chroniques étrangères...*, *op. cit.*, p. X). En effet, les références aux ruines du Moyen Âge ne manquent pas dans l'ouvrage du géologue français, qui puise dans la *Chronique*: la "Table des noms des lieux anciens et du moyen-âge" contient vingt-huit noms de lieux de ce dernier, mis entre parenthèses. Mais ni Abel Blouet ni ses collaborateurs de la Section d'architecture et des beaux-arts ne font de référence à la *Chronique de Morée* dans les trois volumes de leur publication, bien que leurs références à la présence des Francs ou à d'autres traces de la période médiévale soient plutôt nombreuses.

³⁹ La préface de Bory de Saint-Vincent à l'édition anonyme d'une relation sur les îles Ioniennes en 1823 montre bien qu'il avait déjà étudié, dès avant sa participation à l'expédition, certains aspects de la géographie et de l'histoire de l'ensemble de la région, mais à travers le cas des îles Ioniennes qui n'ont jamais connu la conquête ottomane, c'est-à-dire la rupture du XV^e siècle. La familiarité de Bory de Saint-Vincent avec ces questions pourrait éventuellement expliquer sa promptitude à reconnaître l'importance des événements du XIII^e siècle pour la région dans son ensemble. Dans son "Discours préliminaire", Bory de Saint-Vincent se réfère très clairement à cette rupture du XIII^e siècle dans l'histoire des Sept Îles, rupture qui était plus visible dans ce cas grâce au maintien, jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, de la présence vénitienne, suivie de la présence française ou anglaise. Voir [A.V. SCHNEIDER], *Histoire et description des Îles Ioniennes depuis les temps fabuleux et héroïques jusqu'à ce jour ...* par un officier supérieur en mission dans ces îles, ouvrage revu et précédé d'un Discours préliminaire par M. Bory de Saint-Vincent, Paris, 1823.

que l'on constate que ce pays conserve, selon les mots de Bory de Saint-Vincent, les traces "non seulement de la gloire grecque, mais aussi de celle de plusieurs de nos aïeux".⁴⁰ C'est cette atmosphère qui encourage Bory de Saint-Vincent à observer minutieusement les "témoignages muets des temps féodaux qui modifièrent la Grèce",⁴¹ ces ruines que Michaud qualifie de "pages dispersées de nos propres annales".⁴² La combinaison de ce sentiment national avec l'instrument adéquat qu'est la source historique s'avère fructueuse: si nous revenons à l'image initiale de la Morée, nous comprenons mieux comment l'image du Péloponnèse se confond avec celle de l'Hyères provençale.

Pourtant, aux alentours des ruines médiévales et au milieu du paysage méditerranéen, le regard perçant de Bory de Saint-Vincent observe une présence autrement plus actuelle, qui lui est chère et tout à fait familière: celle des soldats et des officiers du corps expéditionnaire du maréchal Maison.

Dès son arrivée dans le Péloponnèse inconnu, Bory de Saint-Vincent est accueilli par les officiers français dont plusieurs sont bien connus de lui, en tant que combattants du temps des campagnes napoléoniennes.⁴³ Pour mesurer le poids de cet aspect de l'expérience péloponnésienne de l'Expédition scientifique, il n'est pas nécessaire de recenser les références –très fréquentes dans les pages de la *Relation*– faites aux personnes et aux événements qui concernent les troupes françaises; il suffit d'évoquer les formules utilisées dans la langue française de l'époque: "l'armée libératrice", "les maréchaux", les "familles guerrières", et surtout le simple mot de "Français". Présence de l'armée française, souvenir de l'établissement des Français en Morée: le maréchal Villehardouin, le maréchal Maison, l'esprit guerrier, les Français conquérants de la Morée, les Français libérateurs. La présence –tant médiévale qu'actuelle– des Français suggère une continuité sous-jacente; elle crée l'atmosphère qui justifie cette continuité. Il est maintenant possible de reconsidérer l'image initiale d'Hyères et d'y reconnaître toutes les strates des souvenirs, des désirs et des finalités intéressées qui conduisent

⁴⁰ *Relation*, pp. 411-412.

⁴¹ *Relation*, p. 324.

⁴² J. MICHAUD, *op. cit.*, p. 136.

⁴³ Écoutons, à cette occasion, le témoignage d'un membre de l'expédition sur la personne de Bory de Saint-Vincent, "un portrait à l'acide" "Son habillement, dans les cérémonies ou dans les visites que nous allions rendre aux autorités, était d'un grotesque achevé. Il avait réuni en un mélange fort bizarre le costume de colonel et celui de membre de l'Institut. Mais il n'avait conscience ou feignait de ne pas s'apercevoir de l'étonnement qu'il provoquait partout." AMAURY-DUVAL, *Souvenirs (1829-1830)*, Paris, 1885, pp. 54-55, cité par Sophie BASCH, *Le mirage grec, la Grèce moderne devant l'opinion française (1846-1946)*, Paris, 1995, p. 221. L'auteur de ce portrait fut membre de l'expédition, comme jeune peintre. Cette description de l'apparence de Bory de Saint-Vincent, en dehors de sa note comique, est intéressante car elle illustre fort bien la mentalité qui établit, à travers le regard de Bory de Saint-Vincent, une continuité entre la présence des aïeux et la présence militaire actuelle des Français: le "scientifique" et le "militaire" coexistent et sont intimement liés dans l'Expédition scientifique française.

à la confusion des paysages français et moréote.

Cependant, la question pourrait se poser également du côté grec: que fait de l'image de la Grèce, des lieux grecs, cette projection de la féodalité franque et médiévale? Si une telle perception de la Grèce sert d'instrument à la tentative française d'appropriation imaginaire de cet espace, si elle sert d'appui et de légitimation à la présence française dans le nouvel État, elle contribue aussi, peut-être, à approfondir les liens entre la terre grecque et l'Occident –l'Europe; elle contribue à la "dés-ottomanisation" ou à la "dés-orientalisation" de la Grèce, au moment même où la nation grecque –avec la Révolution et les Protocoles– fait son entrée, ou "revient", au sein des nations que l'on disait "civilisées".

FANNY COLONNA

LE MODÈLE DE LA CITÉ ANTIQUE DANS LES
REPRÉSENTATIONS DES SOCIÉTÉS MAGHRÉBINES:
AUX ORIGINES D'UN DÉBAT TOUJOURS BRÛLANT

À Paul-Albert Février, qui me contraignit à lire Augustin

"... Les jours étaient trop courts pour tout apprendre et tout montrer. Il ne fallait rien perdre de ces moments passés au loin, où les visiteurs étaient rares. La guerre venait de finir. Rien ne la rappelait sinon les barbelés encore présents de la ligne Morice et quelques ruines malmenées. Entendre frapper des dominos sur une table de café de Youks, écouter les récits dénués de passion –me croira-t-on?– lire des inscriptions latines trouvées au hasard d'une conversation, partager un peu d'eau –parfois un peu plus– marcher au hasard dans la solitude, pour se retrouver face à un berger à l'écoute d'un transistor, qu'y a-t-il de mieux pour apprendre ce qu'est l'histoire. Une histoire de pierres et d'hommes."

Approches du Maghreb romain, 1989

Cette communication s'intéresse à une période précise (1893-1962) –un peu plus d'un demi-siècle pendant lequel le modèle morphologique "dur" mis en place par Masqueray dans *Formation des cités* (1886) est plus ou moins tombé dans l'oubli mais qui voit se déployer dans le champ intellectuel algérien une *hellénisation diffuse* des représentations de la Colonie, des sociétés et des peuples qui l'habitent. Il montrera comment ces images vont "travailler" alors, sur un autre registre, celui du sens commun, de la culture ambiante et les marquer d'une empreinte très tenace, faisant surface de temps à autre en *littérature*, dans le *discours indigéniste*, ou en *ethnologie*.

Il concentrera finalement l'attention sur la manière dont cette inclusion de l'Algérie –qui restera pendant longtemps la référence implicite de tout le discours occidental de la première moitié du XX^e siècle sur le Maghreb– dans l'orbite méditerranéenne, même si elle ne s'appuie que sur du *discours "mou"* (littéraire, essayiste, idéologique), va prendre très efficacement le relais du modèle du XIX^e siècle, et alimenter de manière continue, et parfois inattendue, sa résurgence et sa pérennité jusqu'à aujourd'hui: ainsi quand Mouloud Mammeri parle, en 1978, des *imusnawen* (maîtres de poésie et de sagesse) kabyles en les nommant des aèdes... (Bourdieu et Mammeri, 1978).

I. Filiation fustelienne du "modèle dur": bref rappel

En comparant, dans sa thèse principale de 1886 (Masqueray, 1886) la Kabylie, l'Aurès et le Maghreb, en y discernant la même organisation, fondée sur la *tajmâat* (assemblée) et les *qanun* (coutume codifiée), un trésor public, des fêtes, des maisons communes et/ou des greniers collectifs, en y reconnaissant un honneur commun, distinct de celui des familles, tout cela manifestant des variations historiques et une complexité croissante, de l'Aurès au M'zab (*cf. Formation des cités*, p. 259), É. Masqueray crée le modèle de la cité berbère. Il y voit la survivance d'une forme qui ne serait pas propre à la "famille indo-germanique répandue autour du bassin méditerranéen", comme le pensent les antiquistes de son époque, mais un schéma de plus grande extension, peut-être universel.

Le dernier chapitre du livre (chap. V), s'intitule "Rome primitive comparée aux cités de la Kabylie et du Mezab". Les autorités sur lesquelles il s'appuie ont nom Tite-Live, Denys d'Halicarnasse, Niebhur, Mommsen, Lange. J'ai déjà relevé ailleurs (Introduction à Masqueray, 1983) que le nom de Fustel de Coulanges est rigoureusement absent du livre. Davantage, que Masqueray y défend, en ce qui concerne le rôle de la religion, une thèse antifustelienne, ce qui est évidemment un mode fort de présence du Maître.

Mais c'est sur autre chose que je voudrais pour l'instant attirer l'attention. Dès la conquête de l'Algérie, en 1830, des exposés l'ont montré (M. Dondin-Payre, F. Colonna, A. Ruel), on est frappé par l'importance des découvertes archéologiques dans la représentation qui se met en place des sociétés maghrébines passées et présentes: elles ont été romanisées, christianisées, etc. Il en découle des attentes et des grilles de culture. Il suffit de lire les premiers textes connus des officiers pour trouver sous leur plume de constants rapprochements, un lexique, tout à fait univoques. Des développements parfois. Ceux-ci ne naissent d'ailleurs pas seulement de ce que révèlent fouilles et relevés, mais de la culture scolaire et mondaine de ces acteurs: des Humanités; du "goût de l'Antique". L'archéologie n'est souvent là que comme preuve supplémentaire, comme mise en scène (Carbuccia). Il faut se souvenir tout de même que les premières tâches de Masqueray en Algérie, dès qu'il cessa d'enseigner au lycée, concernent la prospection archéologique de l'Aurès, et en particulier le site très important –et esthétiquement bouleversant– de Timgad (*cf. ses dix articles sur l'Aurès. Avant lui, Carbuccia*).

Mais il y a plus. Bien qu'il apprenne l'arabe et le berbère dès 1873, s'initiant également à l'Islam et à sa mystique (Masqueray, 1893), Masqueray reste passionné d'histoire ancienne. Il l'enseigne à Alger dès la création, en 1880, de l'École supérieure des Lettres, dont il est également le directeur. Cette année-là, il écrit à son ami Alfred Rambaud: "J'ai beaucoup de monde à mon cours. Cela

tient à mes relations ici et au choix de mon sujet: Le christianisme et l'islamisme dans l'Afrique septentrionale. *C'est là ma thèse française*" (*Études et documents berbères*, 1988 p. 166). Il s'agit alors, comme il le précise lui-même, de "la transition du christianisme à l'islamisme", un bien beau sujet, encore aujourd'hui à prendre. Mais deux ans plus tard, surprise; il écrit, toujours à Rambaud: "Ma thèse française sera: La colonisation romaine en Afrique au second siècle. Ma latine: De Aurasio monte" (celle-ci demeurera. Il s'agit d'un commentaire de Procope). "J'en suis, poursuit-il, au milieu de la française, et je n'ai qu'à traduire la latine. Je veux aller vite." (*Études et documents berbères*, 1988). En 1866, il soumet donc en fait sur un troisième projet, qu'il n'aura mis que quatre ans à parachever... Quoi qu'il en soit, Rome en Afrique, Rome tout simplement, est constamment présente à son esprit.

Ajoutons, pour finir, l'ambition qui est la sienne, dès la création de l'École des lettres d'Alger, faire de celle-ci un pôle de recherche et de d'innovation, à l'égal de l'École de Rome et de l'École d'Athènes. (*cf. Bulletin de Correspondance africaine*, 1889, p. 339, et lettre à Rambaud du 9 juillet 1882: "Si on veut bien enfin créer ici une École d'investigation avec un personnel bien choisi..."). Tout cela méritait d'être rappelé, pour aider à mesurer à quel point la découverte des sociétés maghrébines est, au XIX^e siècle, enclavée dans des références, des savoirs déjà là, pour un ensemble de raisons qui tiennent à la rencontre entre ce pays et un certain type d'acteurs.

Quand, en 1893, Durkheim dans *De la division du travail social*, utilise l'exemple kabyle à partir de la documentation d'Hanoteau et Letourneux et de la modélisation de Masqueray pour décrire ce qu'est une société à solidarité mécanique, donc *segmentaire* (c'est le terme qu'il emploie), il ne manque pas de rappeler la filiation fustelienne du paradigme, ni de faire, au passage, une mise au point à consonance didactique sur la religion, effet et non cause, du lien social.

On sait qu'avec la mort prématurée de Masqueray en 1894 (il a 51 ans) cette direction de recherche sombre dans l'oubli. Il faudrait revenir sur les conditions de réception de *Formation des cités* pour mieux comprendre pourquoi. Sur la fragilité du champ scientifique colonial naissant, et sur celle du savoir, également sans racines, appliqué au Maghreb en général. Finalement, et avec un peu plus de recul, on peut soutenir presque sans nuances que, contrairement aux réactions suscitées par la republication, il y a une dizaine d'années, de ce livre fondateur, un texte de la même manière que son ancêtre, *La cité antique*, "très connu, et reconnu mais rarement lu" (Hartog, introduction à l'édition de 1984 de Fustel), celui-là n'anticipe le "modèle segmentaire" qui fera fortune à partir des années soixante, celui de Gellner (Gellner, 1969) qu'au prix d'une *capture*, celle-là même effectuée par Durkheim en 1893 (*cf.* Introduction de l'édition de 1983 de *Formation des cités*).

Il faudrait aussi par ailleurs nuancer l'idée d'un *oubli* radical du modèle fustelien, pour parler plutôt de *latence*. Si Masqueray, comme "indigéniste",

continuateur d'Ismaël Urbain dans le *Journal des Débats*, ne laisse pratiquement aucune trace dans l'université qu'il avait si généreusement contribué à créer à partir du néant, son livre, dans les années soixante de ce siècle et en pleine guerre coloniale, est au programme du Certificat d'Ethnologie (certificat bien marginal alors, il est vrai) à l'université d'Alger. Il figure dans la bibliographie de la thèse de Jean Servier (1955), dont il sera question plus loin. Robert Montagne, en 1930, le reconnaît comme son initiateur. Jacques Berque également, dans la première page de sa thèse en 1953 (Berque, 1953). Certes jusqu'en 1962, on ne s'intéressera plus, concernant les sociétés maghrébines, à des questions de morphologie sociale; évidemment pour de bonnes raisons politiques. Mais l'idée d'une "cité", sans doute réduite à sa plus simple expression, où "chaque chef de famille, chaque maîtresse de maison ont seuls le pouvoir d'accomplir les rites particuliers qui affermissent sur la terre le groupe humain dont ils ont la charge" (Servier, 1962, p. 21) demeure une sorte d'implicite, qu'on retrouvera dans les travaux les plus divers, chez des *juristes* comme Maunier, ou chez des *linguistes* comme Desparmet – les deux directions les plus riches du champ scientifique colonial durant la première moitié du XX^e siècle.

II. De la romanisation des sociétés berbères à l'hellénisation de la Colonie tout entière

Il est toujours plus difficile de quitter le terrain sûr du discours scientifique, avec ses paradigmes bien bouclés, ses règles d'énonciation et de preuve professionnalisées, pour aller vers des univers textuels plus flous, comme la littérature ou l'essai. Il est encore plus périlleux d'essayer de saisir comment s'opère le va-et-vient des stéréotypes d'un domaine à l'autre. C'est pourtant ce qu'il faut faire, si l'on veut saisir *le déploiement d'une vision méditerranéiste des sociétés maghrébines*, et du Maghreb tout entier, *dans la première partie du XX^e siècle tel qu'il s'opère clairement depuis la scène algérienne*.

Ce demi-siècle dans le champ colonial sera celui des *prosateurs*, ni réellement littérateurs, ni clairement idéologues ou polémistes. Assez peu philosophes, mais un peu tout cela à la fois. À l'orée du siècle, et même un peu avant, vers 1890, le geste fondateur, pour ces gens, va consister à répudier l'Orient pour épouser l'Antique. À récuser Delacroix et le Flaubert de *Salammbô*. À dénoncer le Fromentin d' *Un été au Sahara* et d' *Une année dans le Sahel* (1850), tout cela fort explicitement, pour révéler quelque chose de plus profond, de non-immédiatement visible, la latinité de l'Afrique. Bien entendu, le contexte politique local est déterminant: les insurrections ont montré leur impuissance à chasser les chrétiens. 1871 est une grande défaite, pour les tribus, à l'échelle du territoire conquis tout entier. Le rêve du Royaume arabe est fini. Le Régime civil se généralise. L'Algérie devient la France. Sans aucun doute aussi, les sociétés

indigènes se sont-elles terriblement détériorées, dénaturées, repliées sur elles-mêmes: en vingt-cinq ans, du témoignage de Fromentin en 1850, à celui de Masqueray dans *Souvenirs et visions d'Afrique* (publié en 1893, mais à partir de notes datant de son arrivée, en 1873), on a souvent le sentiment qu'il ne s'agit pas du même pays, ni des mêmes peuples.

Deux Écoles littéraires, de pensée, de sensibilité, mais *une thématique unique et durable*, vont marquer en Algérie ce demi-siècle: les Algérienistes entre 1900 et 1935; l'École d'Alger (Audisio), dite aussi l'École Nord-Africaine des Lettres (Camus) entre 1935 et 1950. Ces dates, approximatives, correspondent à l'existence de plusieurs revues-carrefours, de réseaux personnels aussi, qui d'ailleurs, d'une École à l'autre, d'une génération à l'autre, s'interpénètrent (cf. Dejeux, 1975, chap. II et III, très exactement documentés).

Louis Bertrand, un professeur de lettres classiques arrivé à Alger en 1891, est l'inventeur et le théoricien de cette nouvelle vision, celui aussi d'une "autonomie esthétique" (Dejeux), exactement contemporaine de nouvelles institutions dans la Colonie (une assemblée élue, un budget autonome) qui vont laisser croire un temps à la possibilité d'une véritable autonomie politique, sur le modèle sud-américain ou plutôt sud-africain.

"Je crois, écrit-il rétrospectivement en 1924, dans la préface des *Villes d'or*, avoir offert au public une idée neuve, ou du moins autre que celle des érudits, de même que j'ai apporté une *conception nouvelle de l'Afrique du Nord*, laquelle n'est en somme que l'ancienne province romaine d'Afrique... *J'ai écarté le décor islamique et pseudo-arabe* qui fascinait des regards superficiels et j'ai montré derrière cette vaine figuration, une *Afrique vivante*, qui se différencie à peine des autres pays... de la Méditerranée. *Le reste n'est que mort et décrépitude*... En rentrant en Afrique, nous n'avons fait que récupérer une province perdue de la latinité... *Héritiers de Rome, nous invoquons des droits antérieurs à l'Islam*... Enfin, (et voici la quatrième idée que je me suis efforcé d'illustrer et de commenter) j'ai considéré l'Afrique, non plus seulement comme un magasin de décors ou une alcôve voluptueuse, mais *comme une école* – école d'énergie et quelquefois d'héroïsme, de régénération physique, intellectuelle, nationale et sociale... Le voisinage d'une humanité rudimentaire, sauvage, violente, difficile à pénétrer est une perpétuelle et salutaire leçon de psychologie pour le civilisé utopique..."

Quel que soit le discrédit qui s'attachera plus tard à la personne de l'auteur (lié au mouvement antisémite algérois de 1898), comme à l'extrémisme de ses thèses contre l'Islam, ces pages (dont je me suis efforcée de ne pas dénaturer l'esprit par les nécessaires coupures que j'ai dû faire) vont durer. Elles livrent en effet clairement la trame d'une construction cohérente dont la prégnance sur des milieux et des auteurs très divers, y compris "indigènes" (dans la terminologie d'alors ou, dans celle d'aujourd'hui, algériens tout court), demeure surprenante. Simplement parce qu'elles (ces pages ou ces quatre idées) ne sont pas seulement idéologie, mais qu'elles offrent, au-delà de thèses colonialistes extrêmement simplistes, *une grille de déchiffrement du passé* appuyée sur des textes, et des vestiges, qui sont déjà bien avérés, mais aussi sur la prescience de traits culturels

dont les trouvailles de Masqueray n'étaient qu'une esquisse et qu'il appartiendra à l'ethnologie, encore balbutiante alors, de mettre en lumière. Également parce qu'elles offrent *une alternative* plus que plausible, étayée par des faits, à la volonté très hégémonique de l'Islam de se présenter toujours comme commencement absolu.

Trois thèmes récurrents, qui souvent prêtent aux mêmes images, aux mêmes couleurs, sous-tendent l'évocation: la présence des ruines de grandes civilisations disparues; leur accord exceptionnel avec un monde physique fait de mer, de lumière et de beauté. La présence enfin d'une race humaine à la fois composite, belle, passionnée et éternellement jeune. Or ces lignes mélodiques, qui sont celles de *Noces* (1938) – que Camus lui-même qualifiait d'"essais, au sens exact et limité du terme" (cf. éd. de 1959) – on les trouve déjà dans *Le sang des races*, dans *Le jardin de la mort*, dans *Les villes d'or* évidemment, trois titres de Louis Bertrand. Mais on les trouve aussi chez des auteurs beaucoup moins connus, et, surtout aux ambitions moins littéraires qu'édifiantes, par exemple sous la plume d'un haut fonctionnaire comme Jean Méliá, dans un livre de 1919, *La France et l'Algérie* :

"Nous avons dans l'Afrique du Nord des ruines aussi belles que l'Acropole d'Athènes ou que les Colonnnes de Pompéi...". "(L'Algérie) par excellence la terre de la lumière et de l'ombre, de l'activité et du rêve... La terre de la foi la plus mystique et l'amour le plus passionné ..." (p. 217). Et de citer Hippolyte Lazerge lequel en 1881 affirmait que "l'Algérie était pour l'art une Grèce moderne réunissant... toutes les beautés antiques". Enfin "toute la vie antique telle que nous la lisons dans les écrivains d'Athènes ou de Rome, se montre encore agissante et exubérante dans les rues de nos villes algériennes, avec ses marchands ou ses moissonneurs, ses porteurs d'eau ou ses marchands d'olives; le burnous est aussi une toge... et les bergers de l'Afrique revivent dans ces bergers de la Kabylie... Jadis nul poète ne fut dans le nord de l'Afrique plus célèbre que Virgile" (p. 219).

Et Camus dans ses *Carnets* (17 octobre 1937):

(...) "Des hommes vêtus de toges blanches et longues, dont les gestes précis et simples se détachent sur le ciel toujours bleu... La Grèce? Non, la Kabylie. Et c'est comme si tout d'un coup, à des siècles de distance, l'Hellade tout entière transportée entre la mer et les montagnes renaissait dans sa splendeur antique, à peine accusée dans sa paresse et son respect du Destin par le voisinage de l'Orient" (*Carnets* I, pp. 90-91).

Ou bien du côté du travail du négatif, chez un publiciste de Constantine peu connu mais virulent, publiant ces lignes en 1923:

"L'Islam est une doctrine de mort, (non pas) un élément de civilisation mais un véritable éteignoir."

Or, et voici ce qui est intéressant, les hommes qui se recourent si étroitement sur une période relativement longue; qui souvent ne se connaissent pas (Louis Bertrand préfaçant André Servier sans jamais l'avoir rencontré), appartiennent,

nous le savons, à des mouvances idéologiques opposées, ont des engagements politiques antagonistes, nourrissent surtout sur l'entreprise coloniale des vues radicalement divergentes. Ceci est vrai non seulement pour Camus et Bertrand, mais aussi dans le cas de Méliá, indigénophile connu pour ses prises de position en faveur des Algériens (*Le triste sort des indigènes de l'Algérie*, 1920) tandis qu'André Servier, l'auteur constantinois, a laissé quelques pamphlets assez vifs contre l'Islam et les musulmans.

À lire ces auteurs choisis non pas au hasard, mais, au contraire, aux quatre coins d'un univers sans doute étroit, mais néanmoins doté de reliefs accusés; à relever la profonde convergence de leur vision du social et de l'histoire du Maghreb, on en vient donc à prendre acte de la réussite du coup de force dont se crédite Louis Bertrand. On en vient aussi au constat que, comme toujours dans des cas analogues, il y aura fallu à la fois du temps, du travail et de la force (de la violence). En effet l'allusion de Méliá à Lazerge; celles, répétées, de Louis Bertrand aux vétérans de l'archéologie de terrain (Carbuccia, Delamare, Berbrugger) mais aussi à Stéphane Gsell, montrent, quand bien même Masqueray n'est pas cité, que le discours savant et ses preuves ne sont pas d'un mince apport dans une révolution cognitive de ce type. Avec Méliá et surtout Camus, on voit aussi, on l'a déjà dit, que des auteurs acquis aux idéaux républicains adhèrent à leur manière à la même vision que les colonialistes durs. On se prend alors à songer à tout ce qu'une thèse comme celle du PCF (Thorez) sur "L'Algérie, nation en formation", donc encore pas assez mûre pour réclamer son indépendance, doit au "sang des races", et à cette idée si prégnante chez Camus, d'un peuple-enfant, sans mémoire et sans passé. ("L'été à Alger"). Est-il nécessaire enfin de souligner combien ce modèle, même dans sa forme diffuse, néantise l'Islam, son passé en Afrique, et les musulmans du même coup? Mais il suffisait d'avoir lu Camus pour le savoir.

Il faudra que le mouvement national indépendantiste soit vraiment *très fort*, et donc *très violent*, pour neutraliser cette vision de l'histoire, et pour en imposer une autre, diamétralement opposée, mais tout aussi éloignée du réel et des évidences historiennes, après 1962 (Mandouze, 1962). Dans ce nouveau coup de force, la légitimité révolutionnaire de la guerre (1954-1962) mais aussi le long travail théologique et historiographique des Réformistes badiciens seront ses principales ressources (Colonna, 1994). Or, celui-ci se déroule précisément durant la période de redécouverte de la latinité de l'Afrique du Nord que nous venons d'évoquer, se nourrissant clairement d'une intense polémique avec ces représentations mêmes (Haddab, 1984, p. 391).

III. Se hisser à l'universel

C'est en effet en réintroduisant dans le tableau l'activité d'élaboration qui se manifeste chez les Réformistes qu'on peut par contraste mesurer le mieux les enjeux véritables et à demi explicites seulement, de la "révolution algérieniste"; que l'on peut aussi interpréter complètement un certain nombre de traits en apparence moins signifiants, comme l'affirmation souvent réitérée d'un "amour du pays", ou de "la terre" (Camus, Servier), en des termes passionnés qu'on retrouverait difficilement chez des auteurs évoquant la Bretagne ou le Languedoc.

On peut faire en effet l'hypothèse que l'*indigénisme* de Méliá ou de Camus, c'est-à-dire leurs revendications pour les Algériens-musulmans, d'un droit à l'instruction, à un niveau de vie décent (Camus, "Misère de la Kabylie"), l'affirmation de leur aptitude à la démocratie (Méliá); que de même, *le recours très prégnant au témoignage des textes anciens grecs et latins* (Bertrand, Méliá, Servier) ou encore la mise en place d'un *nouveau paradigme anthropologique* dans lequel l'Afrique du Nord serait le reposoir de "secrets" initiatiques préhelléniques oubliés par l'Occident; que tous ces traits, en apparence sans liens entre eux, relèvent d'une même démarche, celle qui consiste à *sortir le Maghreb de la parcellisation ethnique, religieuse, voire géographique et évidemment politique* qui est la sienne, et d'une absence corrélative de passé (un thème absolument récurrent), pour l'insérer dans une généalogie, la plus prestigieuse possible, dans laquelle l'invocation de la *Grèce hellénique*, jalon d'or entre un avant et un après indo-européens au demeurant aussi mal connus alors l'un que l'autre, permet d'embrasser une immense séquence de temps et d'*hériter*, en droite ligne pourrait-on dire (le substantif *héritier* revient souvent chez Servier, chez Bertrand), d'une *dignité* incontestable parce qu'incontestée. À cela se rattacheraient *a contrario* les thèmes jumeaux de "L'étranger" et du "Premier homme" chez Camus. Mais aussi une certaine récupération oblique de la Grèce chez des auteurs algériens comme Mouloud Féraoun et surtout Mouloud Mammeri.

Voyons les choses un peu plus en détail. Pour Jean Méliá, acteur politique impliqué à un haut niveau dans l'administration coloniale, l'Algérie, y compris les indigènes, est, à la date où il écrit (1919), une pièce maîtresse dans la grandeur de la France. Cette grandeur et ce projet d'une Grande France (comme il y aura eu une Grande Grèce, dont le rêve resurgira après l'indépendance de ce pays, jusqu'à la Seconde guerre mondiale) ne peuvent être fondés que sur *les idéaux universalistes de 1789* :

"Une autre religion... est depuis née sur ces bords méditerranéens qui virent passer Hercule, Annibal, Scipion, Genséric, Sidi-Okba... Kheir-eddine, tous les fondateurs d'empires et les durs conquérants: c'est la religion de la France elle-même... nourrie "du lait de l'humaine tendresse" et qui veut faire partager la foi qu'elle a de la

liberté... le rêve qu'elle a de la *fraternité* universelle... la forme missionnaire de toutes les grandes idées généreuses ..." (p. XIX), ou encore "... voici l'heure où, libres citoyens d'une démocratie toujours en marche vers l'avenir et fils d'une nation victorieuse ..." (p. XXI). Or, "les indigènes sont dignes d'être français" (titre du chap. X), ils peuvent atteindre à ces valeurs universelles "dans notre civilisation et par notre instruction" (chap. XIX), mais aussi du fait des vertus proprement africaines de la race qui est la leur, "... *héritière* d'un des plus beaux passés de poésie et de science... (n'ayant) qu'à reprendre la marche interrompue [par les "Siècles obscurs"?] de ses glorieux ancêtres" (p. 213).

Le thème est donc: promis à un grand avenir, parce que possesseurs d'un grand passé, qui est aussi le nôtre. Que Mélia emploie ici pour désigner les Algériens (au sens actuel) le terme de "race arabe", comme Masqueray préférerait, dans l'incipit de sa thèse, le mot Africains au mot Berbères, les situe seulement l'un et l'autre dans la grande tradition indigéniste du XIX^e siècle, celle qui justement refusait d'user du pouvoir de division du "Mythe berbère" (cf. Introduction à *Formation des cités*).

Et Camus, dans son reportage déjà cité:

"Que le peuple kabyle soit mûr pour marcher vers une vie plus indépendante et plus consciente, j'en avais la preuve le matin où... mon compagnon ... m'expliquait leur vie, comment le village imposait à chacun sa solidarité, forçait les habitants à suivre tous les enterrements afin que le convoi du pauvre soit aussi suivi que celui du riche, et comment enfin, la peine la plus sévère était l'exclusion et la mise en quarantaine que personne ne pouvait supporter... Et comment alors n'aurais-je pas compris ce désir d'administrer leur vie et cet appétit de devenir enfin ce qu'ils sont profondément: des hommes courageux et conscients chez qui nous pouvons sans fausse honte prendre des leçons de grandeur et de justice" (*Cahier* 3, pp. 324-325).

Or, c'est à peu près en ces termes que Masqueray terminait la conclusion de sa thèse, en 1886:

"Ayons bonne espérance d'élever jusqu'à nous les hommes qui... ont conçu" (les cités parfaites qui viennent d'être décrites) lesquelles "... ne diffèrent de notre société actuelle que comme les arbrisseaux battus par le vent saharien diffèrent des arbres de nos forêts, en développement, non en nature" (p. 261).

De Masqueray à Camus, en passant par Mélia et 1789, nous avons donc un bel entrelacement de *plusieurs légitimités donnant droit à l'universalité*, dans lequel le très ancien, l'archaïque, est donné comme *équivalent* de méditerranéen et d'universel (on se souvient toutefois –cf. point 1– que Masqueray préférerait donner "une portée universelle" à ses petites cités, plutôt que méditerranéenne). Cette *équivalence*, profondément inscrite dans la pensée de l'école républicaine par exemple, parce qu'inscrite dans les Humanités, est, sous des formes diverses, activement présente dans l'idéologie algérienne. On aura reconnu au passage, dans les notations de Camus sur le village kabyle, Hanoteau, Letourneux et Masqueray. Ces auteurs étant très lus en milieu scolarisé kabyle, leurs travaux

ayant été enrichis par une ethnographie kabylisante, illustrée par des auteurs du cru, comme Boulifa ou Slimane Rahmani, il n'est en rien étonnant que les interlocuteurs kabyles de Camus eux-mêmes présentent leur société dans ces termes.

Ce détour par l'ethnologie indigène; le thème, effleuré par Camus, des "leçons de grandeur et de justice" que pourraient donner les montagnards aux Français, introduit naturellement à considérer l'apport de Jean Servier. Œuvre étrange, incomplète, inachevée, mutilée, pourtant sans équivalent aujourd'hui encore, et si pertinente pour notre propos. Ethnologue, Servier qui commence à publier vers 1950, c'est-à-dire sur la fin de la période qui nous occupe ici (1893-1962), s'intéresse aux traits culturels et à leur agencement, non aux ruines. Pourtant, il appartient bien à la même famille d'auteurs que Camus, Méliá, ou L. Bertrand. Fils d'André Servier, le publiciste constantinois évoqué plus haut, son écriture, sa problématique sont tissées dans la toile algérianiste à laquelle il emprunte des images, des thèmes et une inspiration d'ensemble. Le lisant on a souvent l'impression de lire Camus, malgré les importantes divergences politiques qui les séparent, Servier, on le sait, ayant activement participé à l'encadrement des troupes supplétives algériennes durant la guerre de libération –cf. *Dans l'Aurès sur les pas des rebelles*. C'est lui qui poussera le plus loin l'idée d'une Algérie culturellement et ésotériquement méditerranéenne, *gardienne de secrets oubliés* mais dont le rapprochement entre les faits et gestes des paysans des montagnes berbérophones, et les textes de l'Antiquité, classique et tardive, grecque aussi bien que latine, livre les clefs (Prière d'insérer des *Portes de l'année*, 1962).

C'est, entre autres, mais peut-être surtout, *ce rapport aux textes anciens* qui le relie aux Algérianistes et à l'École d'Alger. Ses travaux en sont, dès les premières pages, littéralement émaillés, beaucoup plus souvent que d'occurrences arabes, berbères, ou islamologiques, lesquelles ne sont d'ailleurs pas complètement absentes: une certaine idée de la pluralité des systèmes de référence se fait jour alors, qui s'appauvrit beaucoup chez ses successeurs. De plus, au début de la bibliographie de son livre de 1962, *Les portes de l'année*, qui semble une version simplifiée de sa thèse de 1955, aujourd'hui apparemment inaccessible au public, il invoque quatre "initiateurs": G. Davy et sa *Foi jurée*, André Basset, Louis Gernet et Marcel Griaule "qui m'ont mis sur la voie" (p. 391).

Il est évidemment très intéressant de trouver ici la trace, surprenante et pourtant prévisible, de Gernet, helléniste exceptionnel, dont l'essentiel de la carrière se déroule à Alger, de 1921 à 1948, mais dont on peut imaginer les réticences que devaient lui inspirer les thèses algérianistes, tant à cause de leurs résonances politiques que du fait de leurs bases d'érudition approximatives. Il est également tout à fait intéressant de relever comment Gernet est une sorte de point de croisement (au minimum) entre Camus, au jury de DES duquel, en 1936, il participa (un diplôme de philosophie sur néoplatonisme et pensée chrétienne); Jacques Berque, dont il dirigea le diplôme de grec, puis qu'il orienta vers la

sociologie durkheimienne et le Maroc; Mouloud Mammeri, dont il dirigea également le diplôme, et enfin Servier, qui reconnaît sa dette en des lieux et termes non équivoques. Il y a là un élément de plus en faveur de la thèse d'une imbrication étroite entre l'activité scientifique, dans sa meilleure acception, et la production idéologique, essayiste ou littéraire. Pour dire les choses brutalement et simplement, à son corps défendant, Gernet aura apporté de l'eau au moulin de la pérennité de l'Afrique ancienne, alors même que ses rares contributions dans cette direction disent tout à fait autre chose (cf. son article sur "You-you en marge d'Hérodote", 1932). On est d'ailleurs en droit d'interroger à cette occasion l'absence d'une "anthropologie de l'Afrique ancienne", qui aurait pu se développer sur le modèle de celle de la Grèce ancienne, initiée par Gernet et continuée par J.-P. Vernant et P. Vidal-Naquet, entreprise pour laquelle, à défaut d'ouvriers, les matériaux ne manquent pas. Seul Jean Servier, saisissant la question par l'autre bout, celle des pratiques vivantes, semble avoir eu conscience du parti qui pouvait être tiré de la confrontation de celles-ci avec une telle richesse documentaire.

Bien que le recours aux textes anciens soit très éclectique chez Servier, aussi bien grecs que latins, chrétiens que non-chrétiens –son premier appel de note, dans les *Portes de l'année*, renvoie à Augustin (p. 20); bien que Camus se soit intéressé, lors de son DES, aux rapports entre Plotin et Augustin, il faut cependant relever, dans cette hellénisation progressive mais très nette, de la vision de l'Afrique du Nord, d'une part l'amenuisement des références latines, d'autre part et surtout la disparition des références à la christianisation ancienne du pays. On peut faire l'hypothèse que les deux vont de pair, latinité et ancienneté du christianisme étant très présentes chez Louis Bertrand par exemple, qui vouait un véritable culte au cardinal Lavigerie et à son projet missionnaire. Mais on doit surtout constater là le renoncement à une importante ressource d'accès à l'universalité, dont seul peut rendre compte l'*anticléricisme* intrinsèque de l'entreprise coloniale sur le long terme, un anticléricisme aussi déterminant que rarement relevé par l'historiographie (Colonna, 1996). Cette disparition du thème de la christianisation, passée et présente, explique en tout cas la relégation rapide, et quasi définitive, d'un auteur chrétien de grande envergure comme Jean Amrouche (*L'éternel Jugurtha*) dont l'œuvre aurait dû prendre place dans la palette algérieniste, mais qui n'est jamais évoqué en tant que tel. Il est clair que cet effacement de la dimension chrétienne, voire religieuse, va dans le sens d'une *paganisation* de la vision africaine, en harmonie avec son esthétique, son exaltation du corps, de la beauté, du soleil, dont *Noces* reste l'expression iconique et jamais surpassée encore.

Comment des auteurs algériens –et de culture musulmane– comme Mouloud Mammeri et Mouloud Féraoun, chez qui on peut saisir çà et là, à des niveaux divers, la présence et la séduction de ce modèle hellénique, s'accommodent-ils de cette coloration païenne? Il semble que, précisément, le cadre universel, *ancien*

et *grand* en tout cas, que celui-ci offrait à la réalité très locale, enclavée –berbère pour tout dire– qui alimente leur œuvre, ait largement contrebalancé cette étrangeté. On peut faire, sans forcer, une lecture de ce type du premier roman de Mammeri, *La colline oubliée* (1952), dont toute l'esthétique tend à se démarquer du particulier, et de l'ethnographie étroitement descriptive (Colonna, 1975, p. 172), bien que la critique nationaliste y ait vu, tout à fait à tort, un roman "régionaliste", voire "barrésien". Élève de Gernet, on l'a dit, il n'est pas douteux que Mammeri n'ait à l'esprit, à cette époque surtout (ce livre a été écrit en 1939, il a alors 22 ans), un univers de référence "classique", et non local, qui d'ailleurs n'avait alors aucune racine en Algérie. Mais ce sont surtout sa réflexion et ses travaux, ininterrompus de 1939 à sa mort en 1989, sur la poésie kabyle, que soutiendra un parallèle, parfois implicite, d'autres fois dit, avec les Grands Anciens (Mammeri, 1939; 1950; 1978).

Quant à Mouloud Féraoun, dont *Le fils du pauvre*, beaucoup plus près des réalités villageoises, paraît au Seuil en 1953, il existe de lui un "Voyage en Grèce", posthume, puisqu'il est publié dans une revue française en mai 1962, soit deux mois après son assassinat par l'OAS. Texte, comme toujours chez cet auteur, limpide quant à son inspiration, où se mêlent effectivement reminiscences de culture savante à propos de l'Acropole ou de Delphes et parallèle explicite entre la Grèce du Nord (l'Épire) et la Kabylie; un mixte de *topoi* et de notations sensibles sur, par exemple, une égale pauvreté du Sud et du Nord, la même absence d'eau et d'électricité... (Féraoun, 1972, pp. 71-83). L'idée et l'expression "pèlerinage aux sources" y reviennent plusieurs fois et aussi ceci:

"Pour ma part, j'avais un objectif très précis: il me fallait ici *retrouver à tout prix* (souligné par moi) ma Kabylie natale, ses villages accrochés aux sommets, ses rudes montagnards... *C'étaient mes images d'Épinal et j'y tenais beaucoup*. À vrai dire j'ai retrouvé un peu tout cela, simplement parce que nous sommes riverains d'une même mer, tributaires d'un même climat et fixés sur la même rocaïlle. Il ne faut donc rien exagérer" (p. 73).

Mais ce texte ne doit pas être dissocié, je crois, de deux autres adressés à Camus, l'un en 1958, l'autre de 1960 (et republiés dans le même volume en 1972) où Féraoun évoque, avec la franchise et la lucidité qui le caractérisent, ses liens avec le prix Nobel, l'émotion suscitée en lui par des pages de celui-ci sur l'Algérie ("L'amour du pays"), mais aussi dresse un bilan sévère de la littérature algérienne et de son aphasie radicale sur les "indigènes". On y lit, de manière symétrique à l'indignation des Réformistes devant la latinisation de l'Afrique du Nord, l'acte de naissance d'une littérature algérienne qui sera dévolue aux oubliés de l'Algérianisme.

IV. L'ethnologie méditerranéenne et l'Algérie: de la résistance de quelques stéréotypes

L'histoire, on s'en doute, ne s'arrête pas là. Et pas seulement du fait de la résurgence, à propos du terrain maghrébin, du modèle durkheimien de 1893, dans la thèse d'Ernest Gellner sur l'Atlas, et de la fortune du modèle segmentaire (Favret, 1966). Comme les écrivains algérienistes avaient trouvé dans la latinité, puis dans l'hellénité, le moyen de grandir leur entreprise, en grandissant leur objet (une démarche éprouvée, que connaît bien la sociologie des œuvres intellectuelles), les sciences sociales, et en particulier l'anthropologie et la sociologie, ici assez indistinctes, vont *naturaliser méditerranéennes* les sociétés du Maghreb d'une manière telle qu'elles en oublieront à peu près complètement l'inscription de celle-ci dans l'espace et la culture islamiques (à l'exception éminente près des travaux de Jacques Berque). Je serai très brève et sommaire sur ce point, puisque les travaux à considérer se situent tous en dehors des limites chronologiques que je me suis données, et qu'il est important de s'en donner pour nouer véritablement une démonstration. Mais on ne peut cependant éviter de constater que sous des modalités diverses, *La cité antique*, et les représentations annexes qu'elle véhicule, sont toujours présentes aujourd'hui quand il s'agit du Maghreb, singulièrement dans le champ des sciences sociales.

Tout d'abord, le débat sort du champ algérien, ce qui nous fait *rétrospectivement* mesurer encore une fois, mais mieux encore, à quel point, quand bien même les textes antérieurs étaient le plus souvent publiés à Paris (Bertrand, Servier, progressivement, Camus), les *enjeux* de la première moitié du siècle étaient liés à ceux de la colonisation, tous intérêts compris, inclus ceux des Algériens musulmans. L'espace –culturel, géographique– de référence devient bien toute la Méditerranée, nord et sud, est et ouest. Je ne m'attarderai pas sur une série de symposiums dont quelques titres suggestifs sont encore connus, comme *Mediterranean Countrymen, Essays in the Social Anthropology of the Mediterranean* (1963), ou *Honour and Shame. The Values in Mediterranean Society* (1966) (chaque terme ici compte), associés aux noms de Julian Pitt-Rivers et de Georges Peristiany, qui regroupent des contributions sur les Bédouins des environs d'Alexandrie, l'Espagne, la Kabylie, la Grèce, le Maroc, Israël, la Libye, l'Anatolie et la Provence... Beaucoup plus intéressante est la fortune d'un petit livre comme *Le Harem et les cousins*, de Germaine Tillion (1966), sorte d'essai ethnologique qui va connaître un très grand nombre de rééditions, et marquera par sa problématique et son vocabulaire –ne lisait-on pas le terme "république des cousins" à propos cette fois du chaos politique algérien actuel, dans *Le Monde diplomatique*, début 1995?– aussi bien la communauté savante que le sens commun (pour une critique de ce véritable florilège de vérités très approximatives, cf. Colonna, Février, Hélié, 1967).

Deux choses, aussi massives l'une que l'autre, sont à relever dans ces travaux

de la décennie soixante, qui associent des auteurs souvent de très grande qualité d'ailleurs: 1^o la production d'une extension géographique si large, l'inclusion d'une hétérogénéité culturelle si manifeste, et enfin le postulat, explicite comme chez Tillion, plus ou moins chez les autres auteurs –mais tout de même, les références aux anciens Grecs sont constantes chez Peristiany ou chez Pitt-Rivers – d'une ancienneté si profonde des traits culturels, que, plus que jamais, *l'équivalence Méditerranée / archaïque / universel* se trouve cimentée; 2^o la mise en place d'un stéréotype remarquablement *fixiste* de l'homme méditerranéen ("la" femme n'apparaissant qu'en négatif): en caricaturant à peine –car on pourrait produire des énoncés à l'infini– on peut le décrire ainsi. Cet homme "a une moustache", c'est-à-dire qu'il est chatouilleux sur son *honneur*. Il est le chef tout puissant d'une famille, qualifiée uniment d'*agnatique*. Il pratique la vendetta (sous un vocable ou un autre), c'est-à-dire qu'il se reconnaît indéfiniment et personnellement *comptable du sang* versé dans sa parenté masculine. Il *cloître* ses femmes et *exhèrede* ses filles (comme les Grecs). Enfin comme au temps d'Homère, doté d'une merveilleuse *mémoire*, il récite des vers qu'il tient de son père et de son grand-père, qu'il n'a nul besoin de transcrire par écrit; car il vit dans le paradis de *l'oralité*, celui du "face à face et de la parole pleine" (Derrida), dans la petite société parfaite que constitue son village, c'est-à-dire sa Cité, où évidemment il pratique la "*démocratie directe*".

Il n'est pas utile de poursuivre plus longtemps cet exercice impertinent et... facile, sauf à dire que ce méditerranéen-là se rencontre encore assez souvent au détour de nombreux textes actuels. Qu'il constitue par exemple un héritage encombrant pour les anthropologues de la Grèce moderne, quand justement il cesse d'être une caricature pour habiter insidieusement les représentations les plus assurées, celle de l'honneur, des rapports entre les sexes, etc. (pour une critique, cf. Papataxiarchis, 1994, p. 7). Sauf à dire enfin que toute recherche sur un terrain maghrébin qui se donne pour objectif une anthropologie, ou une sociologie du *présent*, mais en intégrant le *passé*, non pas préhistorique, mais proche, a fort à faire avec la déconstruction de ce modèle. Pourtant, c'est en s'efforçant de concilier théorie sociologique, enquêtes de terrain et science des textes; en étant attentif aux ressources cognitives que les acteurs sociaux eux-mêmes invoquent comme étant les leurs, qu'on retrouve à un moment ou l'autre, cette pluralité des systèmes de référence et des enracinements culturels dont L. Gernet nous donne la leçon dans "You-You, en marge d'Hérodote", et que Jean Servier approche de si près dans son travail sur le labour (Servier, 1954). Or, contrairement à la scène politique, celle de la science est peut-être l'une des rares où les occasions perdues peuvent se retrouver.

BIBLIOGRAPHIE

- AMROUCHE J., "L'éternel Jugurtha", *L'Arche*, 1946.
- AGERON Ch.-R., *Les Algériens musulmans et la France*, vol. 2, Paris, PUF, 1978.
- BERQUE J., *Structures sociales du Haut-Atlas*, Paris, PUF, 1955.
- BERTRAND L., *Le jardin de la mort*, Paris, Ollendorf.
- BERTRAND L., *Le sang des races*, Paris, Ollendorf, 1899.
- BERTRAND L., *Les villes d'or*, Paris, Fayard, 1921.
- BOURDIEU P., et MAMMERI M., "Dialogue sur la poésie orale en Kabylie", *Actes de la Recherche en Sciences sociales*, 23, 1978.
- Bulletin de Correspondance africaine* (Alger) (fin XIX^e siècle).
- CAMUS A., *Carnets*, I, 1935-1942. II, 1942-1951, Paris, Gallimard, 1962 et 1964.
- CAMUS A., *Noces, suivie de l'Été*, Paris, Gallimard, 1959 (1^{re} éd. Alger, Charlot, 1938).
- COLONNA F., "Anticléricalisme en France et production d'images de l'Islam XIX-XX^e siècles", *Anthropologie et sociétés*, (Québec), vol. 20, n^o 2, 1996, pp. 59-83.
- COLONNA F., *Instituteurs algériens 1883-1939*, Paris/Alger, FNSP/OPU, 1975.
- COLONNA F., *Aurès/Algérie 1954. Les Fruits verts d'une révolution*, s.d., Paris, Autrement (Mémoires), 1994.
- COLONNA F., FÉVRIER P.-A., HÉLIE D., "Le harem et les cousins, compte rendu", *Revue d'Histoire et Civilisation du Maghreb*, Alger, 1967, 3, pp. 94-98.
- DÉJEUX J., *La littérature algérienne contemporaine*, Paris, PUF (Que Sais-je?), 1975.
- DI DONATO R., Postface à *Les Grecs sans miracles*, Louis Gernet, *Textes 1903-1960*, préf. de J.-P. Vernant, Paris, La découverte-Maspero, 1983.
- DURKHEIM É., *De la division du travail social*, Paris, PUF, 1967 (1^{re} éd., 1893).
- Études et Documents berbères* (Paris) 4, 1988 (Lettres d'E. Masqueray à A. Rambaud, pp. 161-181. Ces lettres sont déposées aux Archives nationales, Paris).

- FAVRET J., "La segmentarité au Maghreb", *L'homme*, 1966, 6 (2), pp. 105-111.
- FÉRAOUN M., "La source de nos communs malheurs. Lettre à Albert Camus", 1958; cf. *L'anniversaire*.
- FÉRAOUN M., "Le dernier message" (1960); cf. *L'anniversaire*.
- FÉRAOUN M., "Voyage en Grèce", *L'anniversaire*, Paris, Seuil, 1972.
- FÉRAOUN M., *Le fils du pauvre*, Paris, Seuil, 1953.
- FÉVRIER P.-A., *Approches du Maghreb romain*, t.1, Aix-en-Provence, Édisud, 1989.
- FUSTEL de COULANGES N., *La cité antique*, Paris, Flammarion, 1984 (1^{re} éd., 1864), présentation de F. Hartog.
- GELLNER E., *Saints of the Atlas*, Londres, Weidenfeld/Nicolson, 1969 (PHD soutenu en 1962).
- GERNET L., "You-You en marge d'Hérodote", Alger, 1932. Rééd. in: *Les Grecs sans miracles*, Louis Gernet 1903-1960, Paris, La Découverte, 1983.
- HADDAB M., "Histoire et modernité chez les réformistes algériens", *Connaissance du Maghreb* s.d. J.-Cl. Vatin, Aix-en-Provence, CNRS, 1984, pp. 387-400.
- HANOTEAU et LETOURNEUX, *La Kabylie et les coutumes kabyles*, 3 vol. Paris/Alger, 1872-1873.
- MAMMERI M., "La société berbère", *Aghdal* (Maroc), 1938-1939.
- MAMMERI M., "L'évolution de la poésie kabyle", *Revue africaine*, Alger, n° 422-423, pp. 125-148, 1950.
- MAMMERI M., *La colline oubliée*, Paris, Plon, 1952.
- MANDOUZE A., *La Révolution algérienne par les textes*, Paris, Maspero, 1962.
- MASQUERAY E., Dix articles d'archéologie et d'histoire locale sur l'Aurès, voir liste in: *Formation des cités*, éd.1983, pp. XIX-XXII.
- MASQUERAY E., *Formation des cités chez les populations sédentaires de l'Algérie*, Aix-en-Provence, Édisud, 1983, présentation de F. Colonna (1^{re} éd., Paris, 1886).
- MASQUERAY E., *Souvenirs et visions d'Afrique*, Paris, Dentu, 1893. Rééd. Alger, Jourdan, 1914, préf. d'Augustin Bernard, et Paris, La boîte à documents, 1989.
- MÉLIA J., *La France et l'Algérie*, Paris, Plon, 1919.

- MÉLIA J., *Le triste sort des indigènes de l'Algérie*, Alger, 1920.
- PAPATAXIARCHIS E., "Émotions et stratégies d'autonomie en Grèce égéenne", *Terrain*, 22, 1994, pp. 5-20.
- PERISTIANY G.-J., *Honour and Shame. The Values of Mediterranean Societies*, s.la dir, Chicago, The University of Chicago Press, 1966.
- PITT-RIVERS J., *Mediterranean Countrymen. Essays in the Social Anthropology of the Mediterranean*, s. la dir., Paris, Mouton, 1963.
- SERVIER A., *L'Islam et la psychologie du musulman*, préf. de Louis Bertrand, Paris, Challamel, 1923.
- SERVIER J., "Les rites du labour en Algérie", *Journal de la Société des Africanistes*, XXI-1951, pp. 175-196.
- SERVIER J., *Dans l'Aurès sur les pas des rebelles*, Paris, Éditions France-Empire, 1955.
- SERVIER J., *Les portes de l'année. Rites et symboles. L'Algérie dans la tradition méditerranéenne*, Paris, Laffont, 1962. Rééd. Monaco, éd. du Rocher, 1985, sous le titre *Civilisations et traditions berbères: les portes de l'année*.
- TILLION G., *Le harem et les cousins*, Paris, Seuil, 1966 (nombreuses rééditions).

ANTOINE PICON

L'ORIENT SAINT-SIMONIEN
UN IMAGINAIRE GÉOPOLITIQUE, ANTHROPOLOGIQUE ET
TECHNIQUE

Du *Système de la Méditerranée* de Michel Chevalier à la *Colonisation de l'Algérie* de Prosper Enfantin, les saint-simoniens ont abondamment réfléchi et écrit sur la Méditerranée dans laquelle ils voyaient le lieu de rencontre naturel de l'Occident et de l'Orient.¹ Leur imaginaire méditerranéen doit beaucoup au romantisme et à l'orientalisme de la première moitié du XIX^e siècle. Mais il est aussi indissociable de l'élaboration d'un certain nombre de grands projets techniques et économiques. De la mise sur pied d'une école d'ingénieurs en Égypte par Charles Lambert aux multiples entreprises algériennes d'un Paulin Talabot, les saint-simoniens et leurs sympathisants ont œuvré à la transformation concrète de l'espace méditerranéen. L'une des originalités de leur approche réside dans la continuité qui s'établit entre des spéculations quelque peu chimériques et des travaux d'un réalisme indiscutable.

Un autre intérêt de l'approche saint-simonienne des problèmes méditerranéens tient à sa dimension critique à l'égard de deux pratiques clefs de la première moitié du XIX^e siècle : l'expédition scientifique et l'ébauche de colonisation. Aux grandes expéditions scientifiques dont l'aventure égyptienne de Bonaparte avait servi de prototype, les saint-simoniens opposent une coopération industrielle beaucoup plus décisive à leurs yeux. Enfantin quant à lui ne trouvera pas de termes assez sévères pour condamner les menées coloniales de la France en Algérie. À l'alliance de la science officielle et du sabre dont l'expédition d'Égypte avait là encore fourni le modèle, les saint-simoniens tentent de substituer d'autres modalités de rencontre entre le Nord, le Midi et l'Orient, quitte à redéfinir ce que doivent être la science et la politique des nations européennes.

Cette dimension critique ne saurait faire oublier toutefois la facilité avec laquelle d'anciens saint-simoniens comme Talabot se couleront dans le cadre

¹ Plusieurs études ont déjà été consacrées aux rapports entre le saint-simonisme et l'Orient. Cf. notamment M. MORSY, s.d., *Les saint-simoniens et l'Orient. Vers la modernité*, Aix-en-Provence, Edisud, 1989; Ph. RÉGNIER, *Les saint-simoniens en Égypte (1833-1851)*, Le Caire, Amin F. Abdelnour, 1989; Gh. ALLEAUME, *L'École polytechnique du Caire et ses élèves. La formation d'une élite technique dans l'Égypte du XIX^e siècle*, thèse de doctorat de l'université de Lyon-II, Lyon, 1993.

colonial sous le second Empire. Plus généralement, on n'est pas en peine de relever les ambiguïtés de l'intérêt voué par les saint-simoniens à la Méditerranée. La principale tient au sentiment profond d'une communauté de destin entre l'Occident et l'Orient, qui inspire Enfantin et ses disciples. De là à ne voir dans les civilisations méditerranéennes, dans le monde islamique en particulier, qu'une sorte de symétrique de l'Europe du Nord, un contrepoint privé d'identité véritable, le pas est vite franchi. À bien des égards, les reproches adressés par Edward Saïd à l'orientalisme s'appliquent à la mystique saint-simonienne de la Méditerranée et de l'Orient.² Mais ces reproches n'entament nullement l'intensité de la sympathie qui anime les saint-simoniens à l'égard de la civilisation islamique. Cette sympathie vient souvent tempérer les excès de leur européocentrisme. L'imaginaire et les projets saint-simoniens représentent peut-être ce qu'il y a de plus généreux dans le large spectre des représentations et des pratiques de l'Orient méditerranéen développées au siècle dernier.

I. Une théocratie aux résonances orientales

Dans ses écrits, Saint-Simon n'avait guère parlé de la Méditerranée et de l'Orient, si ce n'est pour replacer l'histoire européenne dans le cadre des progrès de la civilisation depuis l'Égypte et la Grèce. Reprenant et radicalisant ses principales idées concernant l'organisation hiérarchique de la société de l'avenir, les saint-simoniens se montrent tout aussi indifférents dans un premier temps. Leur journal, *Le Producteur*, ne comporte presque aucune référence à l'Orient. Cela n'empêche pas leurs détracteurs de comparer l'organisation sociale qu'ils proposent aux théocraties orientales. C'est ainsi que Benjamin Constant les qualifie en 1826 de "prêtres de Thèbes et de Memphis" dans la *Revue encyclopédique* de Charles Dunoyer.³ Trois ans plus tard, constatant le tour de plus en plus religieux pris par le mouvement, un ancien condisciple d'Enfantin à l'École polytechnique le soupçonne de vouloir faire des prosélytes "à la méthode de Mahomet".⁴

Pour les saint-simoniens et leurs opposants, l'idéal théocratique renvoie toutefois au catholicisme médiéval plus encore qu'à l'Égypte ancienne ou à l'islam. À la suite de Saint-Simon, Enfantin, Bazard et leurs disciples voient dans le Moyen Âge européen la dernière période organique de l'humanité. Loin de critiquer l'Église de ces temps reculés pour son intervention constante dans les affaires de ce monde, ils l'admirent d'avoir su conjuguer pouvoir spirituel et pouvoir temporel. C'est une alliance du même type qu'ils recherchent eux-

² E. SAÏD, *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, 1978, trad. fr., Paris, Le Seuil, 1980.

³ L'expression se trouve dans la *Revue encyclopédique*, t. XXIX, févr. 1826, p. 29. Elle suscite aussitôt une réaction indignée du rédacteur en chef du *Producteur*, t. 2, 1826, pp. 531-532.

⁴ LE CAMUS, lettre à Enfantin, nov. 1829, Bibliothèque nationale, N.A.F. 24610.

mêmes afin d'instaurer un nouvel âge organique où la religion, la politique et l'industrie procéderaient d'une même source dogmatique. Mais la référence constante des saint-simoniens à la chrétienté médiévale porte en elle les germes d'un intérêt pour la Méditerranée et l'Orient. N'est-ce point en effet de la rencontre entre le monde féodal et la culture arabe que date l'essor scientifique et technique de l'Europe ? Comme l'écrit Enfantin en 1827,

"les peuples européens ont été placés en tête de la civilisation depuis le onzième siècle, c'est-à-dire depuis que les Européens ont pris pour point de départ les travaux des Arabes".⁵

En 1827, un an après que *Le Producteur* a cessé de paraître, l'intérêt des saint-simoniens pour la Méditerranée et l'Orient commence tout juste à s'éveiller en réalité. Si leur idéal théocratique se révèle porteur de résonances orientales, leur attachement à la notion de progrès va constituer le véritable déclencheur de cet intérêt pour les problèmes méditerranéens et orientaux.

II. Le "problème de l'Orient"

L'une des premières formulations explicites du "problème de l'Orient", pour reprendre une expression d'Enfantin, naît sous la plume du chef de l'église saint-simonienne du Midi, Jacques Rességuier. Comment concilier la vision saint-simonienne de l'histoire, tout entière placée sous le signe du progrès, avec l'apparente stagnation des peuples de l'Asie et de la Turquie, se demande Rességuier dans une lettre adressée aux pères du mouvement en 1827? Cette lettre provoque la rédaction d'une *Note sur la civilisation de l'Asie* par Enfantin, ainsi que celle de deux autres notes sur le même sujet par Rodrigues et Rouen.⁶

Les trois notes font appel au même type d'argumentation où les idées de Saint-Simon se mêlent à l'héritage de la pensée anthropologique des Lumières. C'est à Saint-Simon qu'est due l'idée essentielle, à savoir qu'à partir d'un certain stade le développement de la "race la mieux organisée" freine celui des autres races, de même que les progrès de l'espèce humaine ont compromis ceux des autres espèces animales. S'appliquant au problème posé par Rességuier, l'argument conduit à faire des progrès spectaculaires de l'Europe du Nord la raison principale de la stagnation du Midi et de l'Orient.

À cette première explication s'adjoint une prise en compte de l'influence du climat sur les mœurs qui doit beaucoup à la pensée du XVIII^e siècle. Après leur avoir donné l'avantage dans un premier temps, les climats chauds sous lesquels

⁵ P. ENFANTIN, *Note sur la civilisation de l'Asie*, 1827, Arsenal, Fonds Enfantin (abrégé en FE) 7643.

⁶ P. ENFANTIN, *op. cit.*; O. RODRIGUES, *Note sur la civilisation de l'Asie*, 1827; P.-J. ROUEN, *Note sur l'Orient*, 19 août 1827, Arsenal, FE 7643.

vivent la plupart des peuples du Midi et de l'Orient auraient entravé leur marche ultérieure. Comme l'écrit Rouen,

"les habitants du Midi ont moins de besoins physiques, ils jouissent d'un climat plus heureux, d'un sol plus fécond que les habitants du Nord. (...) Ils durent se développer les premiers; mais chaque fois que par le contact ils ont communiqué les résultats de leurs travaux aux peuples occidentaux, ceux-ci, plus propres à l'action physique, n'ont point tardé à s'en servir, comme d'instrument de domination".

Une dernière explication fait enfin appel à l'esprit des conquêtes des Turcs. Convaincus qu'une société d'inspiration militaire ne peut progresser indéfiniment, Enfantin, Rodrigues et Rouen font de la domination ottomane l'un des facteurs de la stagnation méditerranéenne.

Commentant rétrospectivement sa réponse de 1827 au "problème de l'Orient", Enfantin se montrera sévère à l'égard d'une argumentation qui ne s'écarte guère des lieux communs de l'orientalisme officiel.

"Cette note toute incomplète est restée pendant toute la durée de notre développement théorique comme témoignage de l'impuissance où nous étions, nous fils de chrétiens, de faire autre chose dans nos travaux historiques que l'enchaînement de l'histoire chrétienne",⁷

déclarera-t-il non sans lucidité. C'est autour de 1830 que la réflexion sur l'Orient des saint-simoniens se précise vraiment, que les "fils de chrétiens" tentent de dépasser "l'enchaînement de l'histoire chrétienne". La définition de l'Orient sert même de pierre de touche aux différentes tendances du mouvement. Tandis qu'un dissident comme Philippe Buchez privilégie l'Inde et son spiritualisme, les disciples d'Enfantin s'intéressent prioritairement à l'islam. L'attention de ces derniers se focalise du même coup sur l'espace méditerranéen, un espace qu'ils vont "inventer" à leur manière, au détriment de perspectives plus lointaines.

III. Les saint-simoniens et l'invention de la Méditerranée

Au début des années 1830, la contribution des saint-simoniens à l'invention de la Méditerranée revêt un double visage. Elle est à la fois indissociable des spéculations enfantiniennes et liée aux orientations industrialistes du mouvement. Tout un pan de ces spéculations porte sur la réconciliation nécessaire de l'esprit et de la matière, de l'homme et de la femme. Aux yeux d'Enfantin, la civilisation européenne et chrétienne avait privilégié indûment l'abstraction intellectuelle sur la satisfaction des sens, la recherche toute masculine de la domination sur la douceur féminine. D'orientation panthéiste, sa volonté de réconcilier ces couples antagonistes au sein d'une nouvelle religion et

⁷ P. ENFANTIN, commentaire sur sa *Note sur la civilisation de l'Asie*, 30 déc. 1832, Arsenal, FE 7643.

d'une morale affranchie de certains tabous chrétiens passe par l'union de l'Occident avec un Orient perçu comme essentiellement matérialiste et féminin, ces deux qualificatifs s'appliquant selon lui tout particulièrement à l'islam. C'est parce qu'il rejette la métaphysique enfantinienne et la morale qui en tire les conséquences qu'un Buchez choisit de se tourner vers l'Inde. Après leur rupture avec Enfantin, Pierre Leroux et Jean Reynaud effectueront le même choix dans leur *Encyclopédie nouvelle*.⁸

La dimension collective de la civilisation islamique retient aussi l'attention d'Enfantin et de ses disciples. Lieu de naissance de la théocratie, l'Orient ignore selon eux les effets ravageurs de l'individualisme et de la concurrence auxquels sont soumis les Européens. Tout à leur désir d'instaurer une société organique comme avait pu l'être le Moyen Âge, en surmontant les clivages entre individus et classes sociales générés par la Révolution puis l'industrialisation, les saint-simoniens se tournent vers les sociétés moyen-orientales en croyant y déceler des solidarités éteintes en France ou en Angleterre. Envisagées sous cet angle, ces sociétés sont à la fois en retard sur l'Europe et en avance sur elle, dans la mesure où elles ont su préserver l'essentiel, à savoir une organisation sociale et religieuse qui transcende les intérêts particuliers.

Préalable indispensable à la régénération de l'humanité, l'union de l'Occident et de l'Orient entraîne ainsi la fusion des apports européen et islamique aux yeux des Enfantiniens. On comprend dans une telle perspective l'importance véritablement stratégique dont se pare la Méditerranée. Après leur avoir servi de champ de bataille, elle doit être le lit de noces de ces deux grandes civilisations. Cette destination semble d'autant plus naturelle que l'Occident et l'Orient perdent à son pourtour le caractère univoque qu'ils revêtent partout ailleurs. Quelque chose de l'opposition entre l'Orient et l'Occident se retrouve lorsque l'on compare la France, rationnelle et presque anglaise dans sa volonté de développement industriel, à cette terre de pompe et d'éclat tout extérieur que constitue l'Italie. Une différence du même genre s'accuse entre la Turquie et un pays comme l'Égypte. Point de jonction entre l'Occident et l'Orient, la Méditerranée est aussi le lieu où s'émoussent leurs particularités respectives.

À la tension initiale entre stagnation et progrès dont étaient partis les saint-simoniens se substitue, on le voit, un ensemble complexe de polarités entre esprit et matière, homme et femme, mais aussi entre sociétés d'individus et sociétés organiques. Certaines de ces polarités doivent beaucoup au contexte culturel de la première moitié du XIX^e siècle, à la montée en puissance du romantisme en particulier. Le panorama qu'elles dessinent n'en présente pas moins un certain nombre de traits originaux, à commencer par son inspiration religieuse. La plupart des oppositions précédentes s'incarnent en effet dans le face à face du

⁸ Cf. Ph. RÉGNIER, "Le mythe oriental des saint-simoniens" in: M. MORSY, s.d., *op. cit.*, pp. 29-49 (p. 34).

Christianisme et de l'islam. D'une certaine façon, le culte nouveau que cherchent à fonder les saint-simoniens doit se présenter comme un synthèse de ces deux grandes religions.

Une seconde spécificité des saint-simoniens tient à leur ambition d'unir l'Occident et l'Orient sans que l'un se retrouve subordonné à l'autre. Certes, la balance est loin d'être égale en pratique entre une Europe conquérante et une Méditerranée orientale qui semble souffrir de langueur. En faisant de la pensée abstraite l'apanage de l'Européen tandis qu'elle reconnaît à l'Arabe un sens inné de la poésie, le saint-simonisme rejoint aussi l'un des poncifs de l'anthropologie orientaliste. Tendue vers un avenir de progrès qui verrait s'estomper ces distinctions, reconnaissant à l'Orient une fonction d'anticipation des solidarités de la société industrielle parvenue à maturité, le discours saint-simonien n'en tranche pas moins sur les apologies sans nuances de la supériorité européenne.

L'originalité principale de la vision saint-simonienne de la Méditerranée tient toutefois aux liens étroits qu'elle entretient avec un programme de grands travaux destinés à hâter l'union de l'Occident et de l'Orient. Rien d'étonnant à cela si l'on songe aux nombreux ingénieurs polytechniciens que compte le mouvement, des ingénieurs passionnés de chemins de fer pour la plupart. Dans une série d'articles parus en 1832 dans *Le Globe*, le principal organe de presse saint-simonien, sous le titre générique de "Système de la Méditerranée", l'un de ces polytechniciens, Michel Chevalier, se consacre à la description détaillée de ce programme qui doit beaucoup aux idées d'Enfantin.

L'idée maîtresse consiste à considérer l'espace méditerranéen comme "une série de grands golfes qui sont chacun l'entrée d'un large pays sur la mer."⁹ À chacun de ces grands golfes correspond un port principal qui doit desservir le plus efficacement possible le pays dont il constitue le débouché. Pour cela, Michel Chevalier préconise l'établissement d'une série de lignes de chemins de fer s'enfonçant dans les terres. Parmi les infrastructures prévues de la sorte, la ligne Marseille-Lyon-Paris-Le Havre, retient particulièrement son attention. À l'image de la vocation à la fois méridionale et nordique de la France, elle doit constituer le principal trait d'union entre la Méditerranée et l'Europe septentrionale.

Ce qui frappe d'emblée à la lecture du "Système de la Méditerranée", c'est l'utilisation en grand du modèle de la gare de chemin de fer. Tout se passe en effet comme si la Méditerranée devenait le terminal d'un ensemble de lignes desservant aussi bien l'Europe que l'Asie. Ce modèle ferroviaire va de pair avec une lecture de l'espace en termes de nœuds –les grandes métropoles–, de réseaux et de flux, lecture où l'on retrouve sous une forme exacerbée nombre de thèmes

⁹ M. CHEVALIER, *Religion saint-simonienne. Politique économique. Système de la Méditerranée*, Paris, Bureaux du *Globe*, mars 1832, p. 39. On trouvera par ailleurs une analyse approfondie de l'itinéraire intellectuel de Michel Chevalier in: J. WALCH, *Michel Chevalier économiste saint-simonien 1806-1879*, Paris, Vrin, 1975.

qui hantent à l'époque les ingénieurs polytechniciens. L'accent mis par Michel Chevalier sur la question de la vitesse de transit est également remarquable. Destinée à devenir la plaque tournante des échanges à l'échelle de la planète tout entière, la Méditerranée doit devenir un espace-temps de signaux et de convois.

D'un point de vue géographique, après avoir conduit à une schématisation de la réalité topographique, cette lecture de l'espace tend à le condenser en un nuage de points significatifs: ports de mer et grandes villes de l'intérieur, mais aussi articulations comme l'isthme de Suez dont la position clef appelle le creusement d'un canal de jonction entre la Méditerranée et la mer Rouge. Reliés par des lignes ferroviaires ou maritimes, ces points doivent constituer une armature permettant de réarticuler les polarités et les différences au sein d'un même système d'échanges. On retrouve là encore l'un des thèmes clefs de la pensée technique de la première moitié du XIX^e siècle.

Il reste à se demander comment s'opère concrètement la liaison entre cette thématique technicienne et les grandes polarités culturelles qui confèrent une portée religieuse à l'union de l'Occident et de l'Orient. La question des chemins de fer semble tout de même bien éloignée de la réconciliation de l'esprit et de la chair. Dans les articles du *Globe*, à commencer par ceux dont se compose le "Système de la Méditerranée", cette liaison emprunte le chemin d'une critique sans concession de la politique internationale, telle que la conçoivent les gouvernements et les partis. C'est ainsi que le "Système de la Méditerranée" combat les idéaux républicains en faisant observer que loin d'entraîner l'adhésion de tous les peuples, ils risquent de provoquer l'hostilité des sujets autrichiens ou russes. Au lieu de passer par des guerres de libération comme le supposent les républicains extrémistes, l'émancipation des peuples et leur association sous les auspices de l'industrie nécessite, selon les saint-simoniens, la prise en compte de leur nature profonde et de leur destin sur la scène internationale. N'hésitant pas à faire appel à des notions comme l'aire naturelle d'expansion des civilisations, Infantin et ses disciples paraissent vouloir substituer à la politique une science nouvelle des relations internationales, une sorte de géopolitique avant la lettre. L'espace méditerranéen devient l'un des lieux de déploiement de ce savoir dont les concepts clefs doivent quelque chose à l'influence allemande qui s'exerce sur le saint-simonisme, à la lecture de Herder, de Ritter et surtout de Hegel.¹⁰

¹⁰ Sur les origines allemandes de la géopolitique, lire par exemple Cl. RAFFESTIN, D. LOPRENO, Y. PASTEUR, *Géopolitique et histoire*, Paris, Payot, 1995.

IV. L'Égypte et l'Algérie, de la spéculation à l'action

Après avoir connu son apogée au début des années 1830, le mouvement saint-simonien entre très vite en crise. Aux schismes qui déchirent la communauté saint-simonienne, révélant certaines de ses ambiguïtés constitutives, s'ajoutent les persécutions gouvernementales. À la fin de l'année 1832, Enfantin et Chevalier se retrouvent en prison après un procès retentissant. C'est dans ce contexte que l'attraction exercée par la Méditerranée se pare d'une urgence nouvelle. À la Méditerranée tout à la fois religieuse et raisonnée du "Système" de Michel Chevalier se surimpose la promesse d'un recommencement de ce qui vient d'échouer. Il se produit alors une sorte de fuite en avant avec l'extravagante aventure d'Émile Barrault et de ses "compagnons de la femme" qui partent en mars 1833 en Turquie puis en Égypte chercher la femme Messie dont l'union avec Enfantin constituerait le signe sans équivoque des noces prochaines de l'Occident et de l'Orient.¹¹ Vers la même époque, Enfantin semble lui-même gagné par l'exaltation mystique de ses disciples.

"J'entends, du fond de ma prison, l'Orient qui s'éveille et qui ne chante point encore, qui crie. Je vois l'étendard du Prophète souillé, brisé; le vin coulant, avec le sang engourdi d'opium, dans les ruisseaux de Stamboul. Le Nil a rompu ses digues, et se répand plus loin qu'il n'a jamais marché, portant les germes que Napoléon a secoués sur ses bords et que Méhémet à fécondés. (...) La grande communion se prépare; la Méditerranée sera belle cette année"¹²

écrit-il dans une veine presque nervalienne par moments. Très vite, cependant, le prophète cède la place à l'homme positif. Il ne s'agit pas en effet de recommencer sur l'autre rive de la Méditerranée ce qui a déjà été accompli en France. À la spéculation doit succéder l'œuvre industrielle qui la justifiera. La suite immédiate de l'histoire a été étudiée en détail par Philippe Régnier et Ghislaine Alleaume.¹³ À sa sortie de prison, Enfantin rejoint Barrault et ses compagnons en Égypte. Entraînant avec lui un second groupe de saint-simoniens au premier rang desquels figurent les polytechniciens Henri Fournel et Charles Lambert, il se met au service de Méhémet Ali qui lui confie la réalisation d'un barrage sur le Nil. Celui-ci se révélera un échec, mais un Charles Lambert se montrera plus heureux en fondant et en dirigeant pendant une quinzaine d'années une école d'ingénieurs. Rentré quant à lui en France en 1836, Enfantin gardera toute sa vie durant un vif intérêt pour les questions méditerranéennes.¹⁴ Membre de la Commission scientifique de l'Algérie de 1839 à 1841, collaborateur de la revue *L'Algérie*, il tentera de s'opposer aux méthodes de

¹¹ Cf. Ph. RÉGNIER, *op. cit.*

¹² P. ENFANTIN, lettre à Barrault du 26 janv. 1833, Arsenal, FE 7647.

¹³ Ph. RÉGNIER, *Les saint-simoniens en Égypte*; Gh. ALLEAUME, *op. cit.*

¹⁴ Cf. H.-R. d'ALLEMAGNE, *Prosper Enfantin et les grandes entreprises du XIX^e siècle*, Paris, Gründ, 1935.

colonisation préconisées par le gouvernement et l'armée. Fidèle à ses intuitions de jeunesse, il contribuera sur un tout autre registre aux négociations préalables à la réalisation de la ligne Paris-Lyon-Marseille au milieu des années 40 avant de fonder une société pour le percement du canal de Suez.¹⁵ Plus généralement, les saint-simoniens vont se montrer très présents dans les grandes entreprises coloniales du siècle, que ce soit comme militaires ou comme entrepreneurs. Plutôt que de décrire en détail les aventures égyptiennes puis algériennes d'Enfantin, ou encore les réalisations concrètes de ses anciens disciples, nous voudrions insister à présent sur quelques-unes des dimensions significatives de leur imaginaire méditerranéen et de leur action.

La première de ces dimensions tient à la persistance d'un certain nombre de grilles de lecture de la réalité méditerranéenne qui s'étaient élaborées à l'apogée du mouvement saint-simonien. Cette persistance est particulièrement nette dans le cas d'Enfantin. Celui-ci s'enthousiasme par exemple pour les possibilités d'association que recèle selon lui la société algérienne. Son livre majeur sur ce sujet, la *Colonisation de l'Algérie*, publiée en 1843, tourne tout entier autour de la constitution collective de la propriété et des perspectives qu'elle offre pour l'établissement d'une société industrielle digne de ce nom.¹⁶ Mais on retrouve le même genre de fidélité lorsqu'un Charles Lambert assoit la pédagogie de son école d'ingénieurs sur le matérialisme qui caractérise à ses yeux les Arabes, ou lorsqu'un Paulin Talabot constitue progressivement un véritable système franco-algérien d'exploitations minières et d'entreprises de transport.¹⁷ L'acharnement des anciens saint-simoniens à percer l'isthme de Suez se range bien sûr sous la même rubrique.

La persistance des telles grilles de lecture va souvent de pair avec un regard critique porté sur les entreprises officielles de colonisation, qu'elles empruntent un tour militaire ou qu'elles s'abritent derrière la façade révéree de la science. Là encore, ce trait s'accuse chez Enfantin qui conçoit son aventure égyptienne comme une sorte de contrepoint de l'expédition de Bonaparte.

"À sa naissance, l'École a visité et décrit l'antique Égypte, avec Napoléon; aujourd'hui il faut féconder l'Égypte de Méhémet; nous ne déchiffrerons pas les vieux hiéroglyphes de sa grandeur passée, mais nous graverons sur son sol les signes de sa prospérité future"¹⁸

¹⁵ Sur le rôle d'Enfantin dans les négociations préalables à la réalisation de la ligne Paris-Lyon-Marseille, cf. R.-B. CARLISLE, "Les saint-simoniens, les Rothschild, et les saint-simoniens", in: *Economies et sociétés*, t. V, 1971, pp. 1185-1214. Sur l'ensemble de ses tentatives de percement de Suez, on pourra consulter H.-R. d'Allemagne, *op. cit.*

¹⁶ P. ENFANTIN, *Colonisation de l'Algérie*, Paris, P. Bertrand, 1843.

¹⁷ Cf. J. LENOBLE, *Les Frères Talabot. Une grande famille d'entrepreneurs au XIX^e siècle*, Limoges, CCSTI, 1989.

¹⁸ *Le Père aux capitaines Hoart, Bruneau, Rogé et Massol, à bord du vaisseau, 7^{bre} année de la Mère, Équinoxe*, Arsenal, FE 7618.

déclare-t-il par exemple à bord du navire qui l'emmène à Alexandrie. À la conquête militaire doit s'opposer une coopération pacifique, au simple relevé de l'existant par les scientifiques l'identification de perspectives de développement par les industriels. C'est de ce point de vue qu'Enfantin applaudit au projet de Méhémet Ali de se servir des pierres des pyramides pour construire le barrage du Nil.¹⁹ D'une certaine façon, tout en se proposant de mettre la science européenne au service de l'Égypte, l'aventure d'Enfantin et de ses disciples possède un caractère anti-scientifique au sens où elle souligne constamment les limites de l'approche purement savante des problèmes orientaux. Ce trait va s'exacerber en Algérie où Enfantin, nommé initialement pour s'occuper d'ethnographie, finira par se retrouver au ban de la Commission scientifique en raison de ses centres d'intérêt pour le moins dérangeants.

Chez un Gustave d'Eichtal, plus respectueux qu'Enfantin à l'égard de la discipline ethnographique à laquelle il s'intéressera toute sa vie, ce malaise à l'égard des pratiques officielles prend plutôt la forme d'une attente, attente d'une science plus globale, plus synthétique que les savoirs décousus que l'on comprend ordinairement sous ce terme. C'est dans cette optique qu'il recommande la lecture de Schlegel où l'on peut trouver, selon ses propres termes, "une véritable ébauche d'ethnographie générale".²⁰ Pour Enfantin, ce savoir global porte déjà un nom: il s'agit de la politique, entendue non pas au sens limité que lui donnent les gouvernements et les partis mais bien dans la continuité des vastes spéculations auxquelles se livraient les auteurs du *Globe*. Mais que ce soit par l'intermédiaire d'une ethnographie ambitieuse ou par l'entremise d'une politique industrielle enfin digne de ce nom, le regard porté sur la Méditerranée et les problèmes méditerranéens reconduit inlassablement à l'Europe et à la France. Il n'est qu'à observer pour s'en convaincre la place prise par les problèmes de la Métropole dans les correspondances algériennes d'Enfantin. De même qu'on ne saurait parler de l'Orient sans définir implicitement ce qu'est l'Occident, on ne peut inventer la Méditerranée sans réinventer simultanément la France, mais aussi l'Angleterre, la Russie, en bref l'Europe.

Chez certains, le contact avec l'Islam provoquera le désir d'une expérience plus authentique encore, comme Thomas Urbain qui se convertit avant de jouer les interprètes en Algérie.²¹ Au plus fort de son aventure égyptienne, Enfantin lui-même envisage de faire venir son fils afin de lui donner une éducation orientale.²² Aussi marginales soient-elles, ces conduites n'en témoignent pas moins de la conviction profonde que partagent de nombreux saint-simoniens, à

¹⁹ P. ENFANTIN, lettre à Arlès-Dufour, Arsenal, FE 7827.

²⁰ G. d'EICHTAL, lettre à Enfantin du 24 oct. 1839, Arsenal, FE 7839.

²¹ Lire M. LEVALLOIS, "Ismayl Urbain: éléments pour une biographie", in: M. MORSY, *op. cit.*, pp. 53-82.

²² P. ENFANTIN, lettre à Aglaée Saint-Hilaire du 4 août 1835, Arsenal, FE 7827.

savoir qu'il y a peut-être pour les Occidentaux quelque chose à apprendre de la rencontre avec l'Orient méditerranéen. Il est à cet égard regrettable qu'on n'ait pas davantage écouté Enfantin lorsqu'il déclarait que

"notre occupation d'Afrique n'aurait pour ainsi dire pas de sens, ou plutôt serait une vraie niaiserie, si elle n'était que ce que notre orgueil prétend qu'elle est, c'est-à-dire un moyen de civilisation pour les Arabes. Elle est avant tout un moyen de civilisation pour les Français".²³

Une dernière caractéristique des saint-simoniens tient à leur fonctionnement en réseau bien après la dissolution du mouvement. L'Égypte et surtout l'Algérie sont les terres d'élection de ces réseaux sur lesquels Enfantin, mais aussi Talabot, s'appuieront longtemps encore dans leurs entreprises.²⁴ De même que les chemins de fer du "Système de la Méditerranée" devaient permettre d'abolir en quelque sorte la distance au profit du temps, ce type de sociabilité qui permet souvent de court-circuiter de longues démarches administratives convient assez bien à la sensibilité des anciens saint-simoniens, à l'impatience particulière qui les anime. Quelque chose entre à coup sûr en résonance entre la condensation de l'espace en points nodaux et en lignes de transit que décrit le "Système de la Méditerranée" et le fonctionnement des réseaux saint-simoniens. Assez paradoxalement, ces hommes qui avaient milité pour une société entièrement hiérarchisée se montrent en bien des circonstances tentés par l'improvisation et le bricolage. Quoique se voulant une grande entreprise industrielle, l'aventure égyptienne d'Enfantin porte d'ailleurs tout entière la marque de l'improvisation, ce qui explique dans une large mesure son échec.

V. Désillusions et espérances

Pour nombre de saint-simoniens, l'expérience méditerranéenne va se révéler pleine de désillusions. Venu faire des chemins de fer en Égypte, Fournel doit se contenter d'un chantier de barrage.²⁵ Lambert quant à lui s'effraie de l'écart qui sépare sa formation polytechnicienne des problèmes concrets qu'il rencontre sur le terrain.²⁶ Enfantin échoue dans sa tentative de percement du canal de Suez, laissant à un Lesseps plus crédible sur le plan international tout le mérite de l'entreprise. Ancien saint-simonien lui aussi, le général Lamoricière confie un jour à d'Eichtal qu'en Algérie, où il s'est pourtant couvert de gloire, l'une de ses

²³ P. ENFANTIN, lettre à Arlès-Dufour du 17 juin 1840, Arsenal, FE 7839.

²⁴ Ce fonctionnement en réseau avait déjà été perçu par M. ÉMERIT, *Les saint-simoniens en Algérie*, Paris, Les Belles Lettres, 1941.

²⁵ Sur les désillusions de Fournel, cf. par exemple le carton Arsenal, FE 7619.

²⁶ Ch. LAMBERT, notes prises en Égypte, Arsenal, FE 7728.

peines les plus vives est de sentir mourir chaque jour quelque belle partie de lui-même.²⁷

Mais les désillusions sont tout de même moins fortes que l'espérance, une espérance prête à composer s'il le faut avec la violence du régime de Méhémet Ali ou avec les brutalités de l'occupation française en Algérie. Dans un des manuscrits du *Bouvard et Pécuchet* de Flaubert, on peut lire la note suivante:

"Bouvard voit l'avenir de l'humanité en beau. L'homme moderne est en progrès. L'Europe sera régénérée par l'Asie, la loi historique étant que la civilisation aille d'Orient en Occident (...). Les deux humanités enfin seront confondues."²⁸

Comme l'avait déjà noté Edward Saïd, les saint-simoniens comptent à coup sûr parmi les inspireurs de cette note qui témoigne de la persistance d'un imaginaire de la fusion de l'Orient et de l'Occident. Pour les anciens saint-simoniens, le lieu privilégié de cette fusion, la Méditerranée, fera toujours l'objet d'attentes par-delà leurs succès et leurs échecs. L'invention de la Méditerranée, c'est aussi la naissance d'un désir que les entreprises coloniales même les plus hardies ne pourront jamais entièrement satisfaire.

²⁷ G.D'EICHTAL, lettre à Enfantin du 25 oct. 1839, Arsenal, FE 7839.

²⁸ G. FLAUBERT, *Bouvard et Pécuchet*, Paris, Gallimard, 1979, p. 41.

SARGA MOUSSA

LA "DÉCADENCE" DES COPTES:
DES RÉCITS DE VOYAGE EN ORIENT À LA DESCRIPTION DE
L'ÉGYPTE

Pour Anouar Louca

On sait que les Coptes ont joué un rôle important pendant l'expédition de Bonaparte. Souvent recrutés dans l'administration comme percepteurs d'impôts, les chrétiens d'Égypte constituaient un groupe de population que le général en chef avait tout intérêt à ménager.¹ Les Coptes, de leur côté, minoritaires en terre d'Islam, où ils devaient se contenter d'être des "protégés", espéraient une émancipation de ce statut inférieur.² C'est en ce sens qu'une pétition fut soumise à Bonaparte par un notable copte se réclamant des principes de liberté et d'égalité de la Révolution française.³ La demande fut ignorée, de façon à éviter les accusations de partialité. Néanmoins, les Français surent mettre à profit les services de certains chrétiens d'Égypte, dont l'un des plus connus est Moallem Ya'qub, dit Jacob le Copte, nommé par Kléber "aga de la nation copte"; chargé de l'autodéfense du quartier chrétien du Caire, il est par ailleurs auteur d'un projet d'indépendance politique de l'Égypte inspiré du rationalisme des Lumières.⁴ Un certain nombre de conditions semblaient donc réunies pour que les savants français jugent les chrétiens d'Égypte avec quelque sympathie. Or, ce qui frappe lorsqu'on lit les passages de la *Description de l'Égypte* consacrés aux Coptes, c'est de voir à quel point la représentation de ceux-ci est négative, en contradiction totale avec leur rôle historique d'intermédiaires entre les Français et les Égyptiens. On voudrait montrer ici l'importance des voyageurs dans la formation d'un imaginaire anthropologique, et mettre ainsi en évidence les pesanteurs d'un discours préformé dont les membres de l'expédition d'Égypte ont bien souvent hérité.

La représentation des Coptes doit tout d'abord être placée dans le contexte de l'image traditionnellement négative, chez les voyageurs, des chrétiens

¹ Henry LAURENS, *L'Expédition d'Égypte, 1798-1801*, Paris, Colin, 1989, pp. 114 et 122.

² *Ibid.*, p. 161.

³ Aziz S. ATIYA, "Al-Kibt", *Encyclopédie de l'Islam*, nouvelle édition, t. V (1979), p. 95.

⁴ Anouar LOUCA, "Ya'qub et les Lumières", *Revue du Monde musulman et de la Méditerranée*, 1989, 2/3, pp. 63-73; cf. l'article d'A. LOUCA, "Ya'qub, General", in: *The Coptic Encyclopedia*, s.d. d'Aziz S. ATIYA, New York, etc., Macmillan, 1991, vol. VII, p. 2349 sq.

d'Orient – surtout des Grecs orthodoxes. Ainsi ces derniers, à la Renaissance, sont souvent considérés comme des "schismatiques" servant de repoussoir à l'Église catholique. À cet attribut sont associés une série de clichés dépréciatifs qu'on retrouvera plus tard chez les adversaires du philhellénisme: les Grecs seraient "ignorants", "menteurs", "voleurs", "lâches", etc.⁵

C'est également en fonction de critères religieux que les Coptes sont condamnés par les pèlerins catholiques, à la même époque. Ainsi Jean Thenaud, gardien du couvent des cordeliers d'Angoulême, qui accompagne en 1512 une ambassade en Égypte, fustige la "perverse doctrine"⁶ d'Eutychès, un moine de Constantinople qui, au V^e siècle, ne retenait du Christ que la nature divine – doctrine que la plupart des Coptes adoptèrent, se séparant ainsi de Rome.⁷ Dans le même esprit, le récollet Surius, qui part en 1644 des Pays-Bas pour la Terre Sainte, qualifie les Coptes de "secte égarée". Il en conclut aussitôt que "cette Nation est fort grossière et ignorante".⁸

Ce préjugé religieux, qui ne s'atténue nullement avec le temps, est pourtant à l'origine des premières manifestations d'un intérêt spécifique pour les Coptes, comme en témoigne l'*Histoire de l'Église d'Alexandrie* (1677), par le dominicain Vansleb. Mais celui-ci précise bien, dans une épître dédicatoire, que son dessein principal, en écrivant l'histoire des Coptes, est de "contribuer à ce que cette Église, qui est une des premières du monde, revienne à l'obéissance du saint Siège".⁹ Les Coptes sont donc jugés du point de vue d'une *doxa* qui doit les faire revenir dans le droit chemin. Le père Vansleb, dans cet ouvrage, reste assez mesuré à leur égard, se contentant de mettre en évidence les particularités de leurs rites et de leurs croyances. Mais il en va tout autrement dans sa *Nouvelle relation [...] d'un voyage fait en Égypte*, récit d'un séjour datant des années 1672-1673. Les Coptes, considérés traditionnellement comme les descendants des anciens Égyptiens, constituent aux yeux de Vansleb la forme radicalisée des défauts qu'il attribue à l'ensemble de la population égyptienne contemporaine.

⁵ Frank LESTRINGANT, "Guillaume Postel et l' 'obsession turque'", in: *Guillaume Postel, 1581-1981*, Actes du colloque international d'Avranches, Paris, Guy Trédaniel/éd. de la Maisnie, 1985, en particulier p. 282 sq. Pour les répercussions de ce *mishellénisme* au siècle des Lumières, cf. S. MOUSSA, "Le débat entre philhellènes et mishellènes chez les voyageurs français ...", *Revue de Littérature comparée*, 272, 1994, pp. 412-434.

⁶ Jean THENAUD, *Le Voyage d'Outremer*, publié par Ch. Schefer, Paris, Leroux, 1884, p. 101.

⁷ Cf. Christian CANNUYER, *Les Coptes*, Brepols (Belgique), 1990, p. 30. Sur le plan de la doctrine, l'Église copte condamne aujourd'hui les enseignements d'Eutychès et insiste sur l'unité de la personne du Christ, "consubstantiel au Père et consubstantiel à l'homme" (*ibid.*, p. 58).

⁸ Bernardin SURIUS, *Le pieux pèlerin ou voyage de Jerusalem*, Bruxelles, Foppens, 1664, p. 146 (chapitre XI: "Des Cophites ou Égyptiens"). Sur B. Surius, voir Jules de SAINT-GENOIS, *Histoire des voyageurs belges*, Bruxelles, Jamar, s. d. [vers 1846], t. II, p. 155 sq.

⁹ Johann Michael WANSLEBEN, *Histoire de l'Église d'Alexandrie fondée par S. Marc...*, Paris, Clouzier, 1677, p. III (*verso*). L'auteur, d'origine protestante allemande et converti au catholicisme, fut chargé par Colbert d'acquérir des manuscrits orientaux pour la Bibliothèque du Roi. Il publie ses ouvrages en français, d'où le nom de Vansleb qui lui est resté.

Les Égyptiens modernes sont ainsi qualifiés de

"superbes et glorieux, qui sont les vices dont les Coptes sont particulièrement atteints; et quoy qu'ils sçachent fort bien qu'ils ont entièrement perdu leur Noblesse, leur Pays, les Sciences, l'Exercice des armes, avec leur propre Langue, leurs principaux Livres et Histoires publiques, et que d'une Nation illustre et vaillante qu'ils étoient autrefois, ils soient devenus esclaves, et un Peuple vil et odieux: Néanmoins leur orgueil va jusqu'à croire qu'ils n'ont pas besoin de quoy que ce soit".¹⁰

C'est ici l'idée de la *décadence* qui est développée, et qui sera si présente dans les débats du XVIII^e siècle. On retrouvera d'ailleurs ce texte de Vansleb, reproduit presque mot à mot par Buffon, pour illustrer les "vices" des Coptes, dans son *Histoire naturelle de l'homme*.¹¹

Les chrétiens égyptiens, confrontés à leurs ancêtres, sont pour les voyageurs le symbole d'une *perte* irrémédiable. Vansleb prétend d'ailleurs avoir rencontré, à Assiout, "le seul homme de toute l'Égypte supérieure, qui sçavoit encore la Langue de sa Nation, c'est-à-dire, la Copte".¹² Comble de malheur, ce vieillard est un sourd (!): il incarne ainsi, par son âge, mais aussi par son handicap physique et par son statut de "dernier des Coptes", l'état de déchéance généralisée dans lequel se trouveraient l'ensemble de ses coreligionnaires.

De l'accusation d'hérésie, on passe facilement au stéréotype xénophobe, et parfois à la grossièreté pure et simple, comme lorsque le récollet Roger, qui voyage en Orient vers 1634, réduit les Coptes à l'état inférieur de "bestes".¹³ Même si le discours des voyageurs européens sur les chrétiens d'Égypte n'est pas toujours aussi virulent, il reste fondamentalement hostile, y compris dans la tradition anglicane. Ainsi Richard Pococke, dans *A Description of the East* (1743-1745), assure qu' "il n'y a pas de peuple de l'orient qui témoigne moins de respect pour ses dévotions que les Cophtes".¹⁴ Apparemment, rien n'a changé à leur égard au XVIII^e siècle. Pourtant, à travers une même imagerie négative, les Lumières vont opérer des variations sur ce thème de la *dégénérescence*.

¹⁰ *Nouvelle relation en forme de Journal, d'un voyage fait en Égypte...*, Paris, Michallet, 1677, p. 42; souligné par Vansleb. On s'étonne de lire, dans la très sérieuse *Coptic Encyclopedia*, que Vansleb fait preuve d'"objectivité" et d'"absence de commentaire polémique" dans sa *Nouvelle relation...* (*op. cit.*, vol. VII, p. 2299).

¹¹ Article "Variétés dans l'espèce humaine" (1749), in: *Œuvres complètes* de Buffon, Paris, Imprimerie Royale, t. V (1774), p. 88. Vansleb sera également cité par de Pauw, dont il sera question plus loin, à propos de la circoncision pratiquée par les Coptes (*Recherches philosophiques sur les Égyptiens et les Chinois*, Paris, Decker, 1773, t. I, p. 62).

¹² VANSLEB, *Nouvelle relation...*, *op. cit.*, p. 367.

¹³ Eugène Roger évoque sa rencontre, en Égypte, avec deux pères latins qui "allèrent par les autres Monasteres des deserts, où la plupart des Religieux [coptes] sont aussi ignorans que des bestes, et travaillent comme Esclaves; ce qui fait que leurs Eglises sont si sales..." (*La Terre sainte...*, Paris, Bertier, 1646, p. 364).

¹⁴ *Voyages de Richard Pococke*, Paris, Costard, 1772-1773, 7 vol., ici t. II, p. 49.

L'article "Copte" de l'*Encyclopédie*, rédigé par Diderot, semble se situer, au premier abord, dans la perspective traditionnelle d'une condamnation de l'hérésie monophysite: "...Ils persistent dans l'erreur qu'il n'y a qu'une nature de Jésus-Christ."¹⁵ En réalité, selon une stratégie de contournement de la censure courante au XVIII^e siècle, Diderot se sert ici d'un peuple étranger pour mieux dénoncer l'ennemi véritable – l'église catholique française. Ignorance et paresse des moines, enrichissement frauduleux et abus de pouvoir du clergé, tous les stéréotypes du discours anticlérical se retrouvent dans cet article qui, à l'évidence, ne vise pas seulement les Coptes:

"Le patriarche est une espèce de despote. Quoi qu'ils n'entendent pas leur bréviaire, il n'en est pas moins long. Ils ont des moines et des religieuses qui observent très-rigoureusement le vœu de pauvreté, qu'ils ne font que quand ils n'ont rien, ne concevant pas comment ceux qui ont quelque chose, peuvent y renoncer..."

Exprimée dans un langage codé, mais dont le sens est transparent, la représentation négative des Coptes ne sert ici nullement de repoussoir au catholicisme, comme chez les pèlerins du XVII^e siècle, mais au contraire d'instrument de combat contre l'Église catholique. À travers les chrétiens d'Égypte, c'est ici l'ensemble de l'institution ecclésiastique qui est dénoncée.

On retrouve, un peu plus tard, des accents anticléricaux chez Cornelius de Pauw, comme lorsque ce pseudo-érudit accuse les Coptes d'obéir à une "horrible superstition."¹⁶ Mais d'une manière générale, c'est plutôt la question de la mémoire (ou plutôt de l'*absence de mémoire*) des origines qui préoccupe l'auteur des *Recherches philosophiques sur les Égyptiens et les Chinois* (1773). Il assure ainsi que les Coptes

"tombèrent par leur propre faute, dans une ignorance à-peu-près aussi profonde que l'est celle des Bédouins: leurs moines, qui auroient pu étudier dans les monastères, que les Mameluks et les Turcs ne pensèrent jamais à leur ôter, s'y sont métamorphosés en brutes, et ne travaillent plus même à l'alchimie".¹⁷

Malgré le mouvement de critique des sources (en particulier des récits de voyage) qu'on observe dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, et qui, selon Michèle Duchet, prend avec de Pauw "une rigueur nouvelle",¹⁸ on est frappé de voir à quel point l'anthropologie des Lumières, parfois totalement coupée de l'observation réelle, peut se constituer à partir de représentations figées qu'elle véhicule sans éprouver le besoin de les mettre en cause – le témoignage des voyageurs jouant le rôle de garant d'un savoir objectif fondé sur l'expérience. Du reste, celle-ci ne sert bien souvent qu'à confirmer un "savoir" préexistant. Ainsi le consul Benoît de Maillet, qui se vante d'avoir fréquenté pendant plusieurs

¹⁵ *Encyclopédie* Diderot-d'Alembert, t. IV (1754), p. 175, colonne a.

¹⁶ *Recherches philosophiques sur les Égyptiens et les Chinois*, op. cit., t. I, p. 265.

¹⁷ *Ibid.*

¹⁸ *Anthropologie et histoire au siècle des Lumières* (1971), Paris, Flammarion, 1977, p. 90.

années les différents groupes de la population égyptienne, tient sur les Coptes un discours tout à fait stéréotypé ne laissant pas même place à l'espoir, qui aimait Vansleb, de ramener les brebis égarées dans le chemin de l'Église catholique.¹⁹ Cette première *Description de l'Égypte* constitue d'ailleurs, dans son titre même, l'un des textes auxquels les savants français de l'expédition de Bonaparte ont dû se référer.

L'un des ouvrages les plus intéressants pour l'image des peuples orientaux, à la fin du XVIII^e siècle, est le *Voyage en Égypte et en Syrie* (1787), dont on sait par ailleurs qu'il constituera un guide pour Bonaparte lors de son expédition d'Égypte. Volney, qui appartient au milieu des Idéologues, s'intéresse aux populations étrangères dans leurs relations avec le climat et avec les institutions. La question de l'origine, comme chez la plupart de ses contemporains, oriente directement sa vision des Coptes. En revanche, la généalogie qu'il propose est assez originale. En effet, Volney est persuadé, à la suite d'Hérodote, que "les anciens Égyptiens étaient de vrais nègres".²⁰ Certes, il y a eu au cours du temps des brassages de populations. Mais il doit être possible, pense-t-il, de retrouver des traces de l'origine négroïde supposée des Coptes:

"En considérant le visage de beaucoup d'individus de cette race, je lui ai trouvé un caractère particulier qui a fixé mon attention: tous ont un teint de peau jaunâtre et fumeux, qui n'est ni grec ni arabe; tous ont le visage bouffi, l'œil gonflé, le nez écrasé, la lèvre grosse; en un mot, une vraie figure de mulâtre."²¹

On notera au passage le glissement de l'observation individuelle au jugement généralisant: l'insistance de Volney sur une prétendue similitude raciale de *tous* les Coptes est caractéristique à la fois de l'universalisme des Lumières et de la rhétorique du récit de voyage, telle description particulière –de personne, de ville, de paysage, etc.– ayant, *a priori*, une vocation généralisante. Ce portrait des Coptes par Volney, qui deviendra rapidement stéréotypé,²² est à vrai dire celui d'un être monstrueux, dont les traits apparaissent comme une déformation systématique du canon esthétique classique. Le métissage, comme souvent à

¹⁹ "Ce sont bien les peuples [*sic*, pour les Coptes] les plus grossiers et les plus obstinés dans leurs erreurs, qu'on puisse voir au monde. Aussi n'y a-t-il pas lieu d'espérer que les Missionnaires les plus habiles et les plus zélés, qu'on envoie dans ce pays, viennent jamais à bout de rien gagner sur leur esprit" (*Description de l'Égypte... composée sur les Mémoires de M. Maillet, ancien consul de France au Caire, par M. l'abbé Le Mascrier*, Paris, Genneau et Rollin, 1735, t. II, p. 64).

²⁰ VOLNEY, *Voyage en Égypte et en Syrie*, éd. Jean GAULMIER, Paris/La Haye, Mouton, 1959, p. 62.

²¹ *Ibid.*

²² "En général, les Coptes ont un teint jaunâtre et fumeux, le visage bouffi, l'œil gonflé, le nez écrasé et les lèvres grosses", écrit Pierre-Étienne Herbin de Halle dans *Conquêtes des Français en Égypte* (Paris, Pougens, an VII, p. 95). Ce portrait est également repris par Jean-François de La Harpe dans son *Abrégé de l'histoire générale des voyages*: "En considérant le visage de beaucoup d'individus de cette race [les "Coptes"], on lui trouve un caractère particulier. Tous ont un teint de peau jaunâtre et fumeux, qui n'est ni grec, ni arabe; tous ont le visage bouffi, l'œil gonflé, le nez écrasé, la lèvre grosse; en un mot, une vraie figure de mulâtre" (Paris, Moutardier, 1802, t. XXIV, p. 427).

l'époque, induit l'idée d'une dégénérescence.²³ Cependant, les conclusions que Volney en tire sont d'une tout autre nature que celles de de Pauw. En effet, l'auteur du *Voyage en Égypte et en Syrie* ne se contente pas de se livrer à des spéculations philosophiques et historiques, mais il examine aussi les peuples étrangers dans le *rappor*t qu'ils peuvent entretenir avec sa propre culture:

"Quel sujet de méditation, de voir la barbarie et l'ignorance actuelle des Coptes, issues de l'alliance du génie profond des Égyptiens, et de l'esprit brillant des Grecs; de penser que cette race humaine d'hommes noirs, aujourd'hui esclave et l'objet de nos mépris, est celle-là même à laquelle nous devons nos arts, nos sciences, et jusqu'à l'usage de la parole."²⁴

Le futur auteur des *Ruines* (1791), après Gibbon et Montesquieu, médite sur la décadence inévitable des grands empires. Du coup, le portrait du Copte en créature difforme apparaît comme une projection cauchemardesque de ce qui risque d'advenir à la civilisation française, lorsque celle-ci sera elle-même gagnée par la corrosion de l'Histoire. Mais Volney conduit aussi une réflexion morale sur ses propres présupposés intellectuels. La description des chrétiens d'Égypte devient ainsi prétexte à un regard critique sur soi-même, et à une mise en question de l'attitude méprisante qu'implique la pratique (ou la caution morale) de l'esclavage.

Un autre ouvrage important, en ce sens qu'il paraît l'année même où la campagne d'Égypte se termine, est le *Voyage en Grèce et en Turquie* du naturaliste Sonnini. Publié en 1801, ce texte est le récit de plusieurs voyages en Orient accomplis entre 1777 et 1780. L'auteur s'en prend aux *Recherches philosophiques sur les Grecs* (1788) de de Pauw,²⁵ qui représente sans doute la position *mishellène* la plus radicale à la fin du XVIII^e siècle. Mais si Sonnini revalorise les Grecs modernes,²⁶ en revanche, il représente les Coptes comme un peuple avili et oublieux de ses origines prestigieuses:

"Cette effrayante nudité par laquelle l'Égypte habitable sera toujours circonscrite et

²³ À la suite d'une enquête lexicographique, Béatrice Didier note qu'au XVIII^e siècle, "dans les définitions mêmes se font sentir les préjugés raciaux; le caractère 'hybride', l'ambiguïté du métissage sont ressentis comme gênants" ("Le métissage de *L'Encyclopédie* à la Révolution: de l'anthropologie à la politique", in: *Métissages*, t. I, Actes du colloque de La Réunion réunis par Jean-Claude CARPANIN MARIMOUTOU et Jean-Michel RACAULT, Paris, L'Harmattan, 1992, p. 13). Cependant, il serait simpliste de réduire les Lumières à un discours monolithique hostile au métissage: dans la même contribution, B. Didier montre que Buffon, convaincu de l'unité de la race humaine (contrairement à Voltaire), ne trouve rien de scandaleux au mélange des races.

²⁴ VOLNEY, *Voyage en Égypte et en Syrie*, op. cit., p. 64; c'est moi qui souligne.

²⁵ Sur un ton qui annonce la polémique de Malinowski contre les anthropologues en chambre, Sonnini qualifie de Pauw de "savant qui, du fond de son cabinet, prétend mieux observer ce qu'il ne voit pas" (C. N. S. SONNINI de MANONCOURT, *Voyage en Grèce et en Turquie...*, Paris, Buisson, 1801, t. I, p. 28).

²⁶ Il prédit que les temps où leur pays "sera arraché au despotisme ottoman, ne sont peut-être pas éloignés" (*ibid.*, t. I, p. 31).

resserrée, ne dépare point la terre de la Grèce. La température y est douce, des forêts y couvrent les montagnes, des pluies y rafraîchissent l'atmosphère, des eaux nombreuses arrosent les vallées, et le terrain peut s'y prêter à plusieurs cultures.

Si de la comparaison de l'état physique des deux contrées on passe à celle des hommes qui y vivent, l'on ne trouvera de ressemblances que dans le despotisme sous lequel ils étoient également asservis. Le Copte ou le naturel de l'Égypte, dont le caractère se ressent de la sécheresse et de l'âpreté du climat, est court et pesant; sa tête est grosse, mais vide; sa figure est large et aplatie; son teint est jaune et rembruni, et sa physionomie est ignoble. Il a le caractère sombre et mélancolique; sa perfidie est d'autant plus dangereuse qu'elle est, pour ainsi dire, plus concentrée; sans goût pour les arts, aucun élan de la curiosité ne le porte vers l'instruction; sédentaire parce qu'il n'a aucune vivacité dans l'esprit, il ne cherche pas à connoître ce qui l'entoure; paresseux et mal-propre, grossier et ignorant, dur et superstitieux, il ne lui reste plus aucun souvenir, ni aucune trace de la grandeur de ses ancêtres.²⁷

On observe une évolution par rapport aux exemples précédents, dans la mesure où un rapport d'homologie est explicitement établi entre le physique et le moral, les traits des visages coptes étant présentés comme un révélateur de leur "caractère national". On note également une intensification du discours accusateur, ainsi que l'apparition d'un élément nouveau dans cette imagerie dépréciative: la "perfidie" dont sont crédités les chrétiens d'Égypte. Or c'est là un stéréotype habituellement réservé aux Grecs, que les voyageurs mishellènes du XVIII^e siècle décrivent souvent comme "souples", c'est-à-dire rusés. Tout se passe comme si un certain stock de clichés négatifs ne pouvait que se déplacer, "migrier" d'un peuple à un autre. Du reste, cette assimilation devait être facilitée par le fait que certains voyaient dans les Coptes les descendants des Grecs byzantins, les derniers maîtres de l'Égypte avant l'islamisation de celle-ci.²⁸

Le portrait des Coptes fait par Sonnini, aussi caricatural soit-il, a au moins l'avantage de révéler comment peut se construire l'image des peuples étrangers, à partir d'un *double système d'oppositions*. Le premier système oppositionnel repose sur une comparaison de l'objet décrit avec d'autres objets de nature analogue: à l'intérieur de l'Empire ottoman (fonctionnant en général lui-même comme repoussoir de l'Europe "civilisée"), les voyageurs distinguent différentes "nations", qui sont ensuite valorisées ou dévalorisées selon qu'elles sont jugées fidèles à l'héritage de leur passé prestigieux ou au contraire "décadentes". Ainsi les Coptes, dans le *Voyage en Grèce et en Turquie*, ne sont pas représentés en eux-mêmes, mais avant tout comme des *anti-Grecs*, c'est-à-dire comme la figure d'un peuple abâtardi, oublieux de ses origines, sans pour autant qu'il se soit assimilé à la population musulmane. D'autre part, on peut dégager un deuxième

²⁷ *Ibid.*, t. I, pp. 23-24.

²⁸ Herbin de Halle parle des Coptes "qu'on peut supposer descendre des anciens Égyptiens, des Perses, et sur-tout des Grecs, qui, sous les Ptolémées et les Constantins, ont si longtems possédé l'Égypte" (*Conquêtes des Français en Égypte*, op. cit., p. 94).

axe d'oppositions, lorsque l'on considère que le récit de voyage, genre de nature fortement intertextuelle, se construit en s'appuyant sur des ouvrages antérieurs, dont il se nourrit tout en cherchant à s'en démarquer. Si le contenu du discours sur les Coptes reste remarquablement homogène, on peut néanmoins observer que les modes de rationalisation de ce discours, eux, peuvent changer. Ainsi Sonnini, qui reprend à Volney le portrait physique du Copte au visage jaunâtre, attribue les "tares" des chrétiens d'Égypte à l'âpreté du climat, alors que l'auteur du *Voyage en Égypte et en Syrie* les expliquait essentiellement par les effets du "despotisme ottoman".

Venons-en maintenant à l'image des Coptes dans la *Description de l'Égypte*. Le texte le plus important qui leur est consacré se trouve dans une longue étude de Chabrol, parue en 1822, et intitulée *Essai sur les mœurs des habitants modernes de l'Égypte*.²⁹ Contrairement aux voyageurs du XVIII^e siècle, Chabrol distingue, parmi la population chrétienne d'Égypte, les catholiques des orthodoxes. Mais il reprend à l'égard de ces derniers (majoritaires) la terminologie traditionnelle de "secte hérétique"³⁰ qui trahit un point de vue "catholicocentrique". Sur le plan de l'anthropologie physique, l'auteur se démarque des considérations de Volney sur les Coptes, en ce sens qu'il affirme que "leur race a su se conserver pure de tout mélange avec les Grecs, puisqu'ils n'ont entre eux aucun trait de ressemblance".³¹ Autre élément nouveau: Chabrol ne réduit pas les Coptes à leur identité religieuse, mais s'intéresse aussi à leur fonction sociale et souligne à cet égard leur rôle dans l'administration:

"On recourt aux Qobtes pour le partage des successions territoriales; ils sont les véritables notaires de l'Égypte, comme ils en sont aussi les arpenteurs. La classe commune de la nation se livre à l'exercice des arts industriels. Les couvens se soutiennent à force d'aumônes, et à l'aide des modiques revenus de quelques chétives propriétés dont ils conservent la jouissance."³²

Cette attention portée à certaines professions exercées traditionnellement par les Coptes n'est évidemment pas innocente dans le contexte de l'expédition d'Égypte, où les Français cherchent à prendre appui sur une partie de la population indigène pour tenter d'imposer leurs réformes en maîtrisant les

²⁹ Ce texte est paru en 1822 dans la première édition de la *Description de l'Égypte* (éditée sous la dir. d'Edme-François JOMARD), dans la section "État moderne", t. II, 2^e partie. Je me référerai à la deuxième édition, Paris, Panckoucke, t. XVIII (1826), où l'*Essai sur les mœurs des habitants modernes de l'Égypte* occupe les pages 1 à 340. La partie consacrée aux Coptes figure aux pages 13 à 22 (chapitre I, § IV: "Des Qobtes en particulier"). Gilbert-Joseph-Gaspard de Chabrol (1773-1843), polytechnicien passé par l'École des Ponts et Chaussées, nommé en avril 1798 membre de la Commission d'Égypte, fut préfet de différents départements sous le Consulat et sous l'Empire, puis député sous la Restauration. Il est l'auteur des *Recherches statistiques sur la ville de Paris* (4 vol., 1821-1829). Voir la notice qui lui est consacrée dans le *Dictionnaire de biographie française*.

³⁰ *Description de l'Égypte*, 2^e éd., *op. cit.*, t. XVIII, p. 12.

³¹ *Ibid.*, pp. 13-14.

³² *Ibid.*, p. 15.

rouages du système administratif en place. S'allier avec ceux qui percevaient les impôts signifiait à la fois la possibilité de faire pression sur différents groupes de population et accéder indirectement à la richesse du pays.

On aurait pu légitimement s'attendre à ce que ce pragmatisme modifie l'image des Coptes dans la *Description de l'Égypte*. Or, sur le fond, il n'en est rien, et l'on retrouve chez Chabrol tous les clichés des voyageurs antérieurs sur les "vices" des chrétiens égyptiens:

"Obligés sans cesse de ramper et de feindre, la plupart ont contracté des habitudes cupides et mercenaires. C'est ici l'histoire de tous les peuples opprimés: l'abrutissement est le résultat ordinaire de l'esclavage."³³

On a ici affaire à un mode de pensée et d'expression hérité du rationalisme éclairé: mêmes causes, mêmes effets – la tentation généralisante étant marquée, stylistiquement, par l'emploi récurrent de l'adjectif *tous*. C'est bien sûr l'obsession du "despotisme ottoman" qui, justifiant l'intervention française en Égypte, induit en même temps une perception particulière d'autrui. Les "Coptes", avant même d'être vus, existent déjà dans l'imaginaire des voyageurs et se coulent sans difficulté dans le moule d'un discours préformé.

En ce qui concerne la religion des chrétiens d'Égypte, Chabrol fait également appel à tous les clichés véhiculés par la tradition anticléricale. Ainsi les prêtres sont accusés d'être "ignorans", tout en exerçant un "très-grand ascendant" sur une population qui leur porte une "espèce de vénération".³⁴ Pire encore: la population copte paraît "contaminée" par certaines coutumes qui proviendraient directement de son entourage islamique, comme la pratique de la circoncision.³⁵

On remarquera que ces pesanteurs idéologiques concernent également l'image de l'Islam qui ressort de cet *Essai sur les mœurs*. Chabrol renoue du reste avec un imaginaire assez ancien, en particulier lorsqu'il qualifie Mahomet de "fourbe adroit".³⁶ Cette représentation du prophète comme "imposteur" est ainsi beaucoup plus proche de la *Bibliothèque orientale* (1697) de Barthélemy d'Herbelot que de l'image du "législateur de l'Arabie" donnée par les orientalistes Turpin et Savary, dans les années 1770-1780.³⁷

³³ *Ibid.*, p. 16.

³⁴ *Ibid.*, p. 19.

³⁵ "Un usage [...] qui paraît tout à fait contraire ou du moins étranger à la doctrine de Jésus-Christ, c'est la circoncision pour les deux sexes. Bien que cette opération ne semble pas d'obligation à tous les Qobtes, ils s'y soumettent cependant, soit par habitude, soit par préjugé" (*ibid.*, p. 21). Chabrol reprend ici un discours que l'on trouvait déjà un siècle auparavant, dans la *Description de l'Égypte* de Benoît de Maillet: "Ce qui paroîtra plus déplorable encore, c'est que ces peuples ignorans et grossiers [les Coptes], observent également la Circoncision comme le Baptême. Ils étendent même cette cérémonie jusqu'aux filles" (*op. cit.*, t. II, p. 71).

³⁶ *Op. cit.*, p. 16.

³⁷ Sur ce point, voir Henry LAURENS, *Les origines intellectuelles de l'expédition d'Égypte*, Istanbul-Paris, Éd. Isis, 1987, p. 28.

D'une manière générale, l'anthropologie de Chabrol frappe par son caractère déterministe, conformément à une conception héritée des Lumières: "Les mœurs des Égyptiens sont liées à leurs institutions; elles en sont, pour ainsi dire, la conséquence immédiate".³⁸ Par *institutions*, il faut entendre ici "un système moral et religieux" (celui de l'Islam), accusé de rester "dans un état fixe et invariable".³⁹ Or, les mœurs supposées correspondre à ce système, quelles sont-elles? "La vie d'un Égyptien aisé se partage entre la prière, le bain, le plaisir des sens, la paresse, l'usage de la pipe et du café. Il serait presque permis de dire que la nation entière passe son temps à fumer."⁴⁰ Malgré une tentative de différencier les comportements selon les classes sociales ("un Égyptien aisé"), Chabrol n'hésite pas à conclure par une remarque généralisante ("la nation entière"). Cette représentation d'un Islam purement sensuel, on le sait, renvoie d'une part au "scandale" de la polygamie, traditionnellement dénoncée par les voyageurs comme source de débauches, d'autre part à une conception antagoniste de l'Orient systématisée notamment dans l'*Esprit des lois* (1748), où Montesquieu considère la *paresse* comme une conséquence des climats chauds⁴¹ et des gouvernements tyranniques.⁴² Fermement convaincu de l'immobilisme oriental, Chabrol ne peut que réutiliser le vieux schéma du "despotisme oriental" pour en déduire le "caractère" d'un peuple vivant sous la férule ottomane:

"Servile dans son obéissance pour les grands, dont il connaît le pouvoir sans bornes et l'irascible vanité, l'Égyptien apporte en toutes ses actions un esprit humble et rampant, dans ses rapports avec ceux dont il redoute la force ou le crédit."⁴³

Les Coptes, dans le contexte de cet imaginaire social, ne sont pas seulement un élément parmi d'autres au sein d'une population "esclave" – ils en constituent la forme superlative, c'est-à-dire le parangon de la soumission à l'autorité turque que fustige Chabrol:

"Les Qobtes sont les plus timides d'entre les Égyptiens: on ne saurait imaginer jusqu'où vont leur indolence et leur poltronnerie. Ce dernier défaut est facile à expliquer; on en trouvera la véritable cause dans l'état de servitude où ils sont

³⁸ *Description de l'Égypte, op. cit.*, t. XVIII, p. 116.

³⁹ *Ibid.*, p. 117.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 118. Chabrol ne fait ici que radicaliser un discours qu'on trouvait déjà chez Herbin de Halle: "Voici quel est le genre de vie d'un Égyptien qui jouit de quelque aisance. Le matin, pour respirer la fraîcheur, il se lève avec le soleil, il se purifie et fait sa prière; on lui présente ensuite sa pipe et le café; il reste mollement assis sur un sofa..." (*Conquêtes des Français en Égypte, op. cit.*, p. 111).

⁴¹ "La chaleur du climat peut être si excessive que le corps y sera absolument sans force. Pour lors l'abattement passera à l'esprit même; aucune curiosité, aucune noble entreprise, aucun sentiment généreux; les inclinations y seront toutes passives; la paresse y fera le bonheur" (*De l'Esprit des lois*, livre XIV, chapitre 2, in: *Oeuvres complètes* de Montesquieu, éd. Roger CAILLOIS, Paris, Gallimard, Pléiade, 1951, t. II, p. 477).

⁴² "Si un pouvoir arbitraire ôte les récompenses de la nature, on reprend le dégoût pour le travail, et l'inaction paroît être le seul bien" (livre XIII, chapitre 2, in: *ibid.*, p. 460).

⁴³ *Description de l'Égypte, op. cit.*, t. XVIII, p. 129.

réduits depuis tant de siècles."⁴⁴

Inversement, des appréciations qui semblent se rapporter à l'ensemble des Égyptiens peuvent concerner en réalité plus spécialement les Coptes. Ainsi les remarques ironiques de Chabrol sur la musique égyptienne, qualifiée de "barytonie bruyante dont l'éclat disgracieux révolte le bon goût et blesse l'oreille",⁴⁵ trouvent leur entier développement dans un autre texte de la *Description de l'Égypte*, dû à la plume de Villoteau. Tout l'arsenal critique habituel est repris contre les chrétiens égyptiens ("étrangers dans leur propre pays", ils seraient devenus indifférents aux sciences et aux arts),⁴⁶ afin d'expliquer cette fois-ci plus spécifiquement la décadence de la musique copte. La méthode argumentative employée par le narrateur est particulièrement retorse, puisque celui-ci prétend s'appuyer sur l'*expérience sensible* pour convaincre ses lecteurs de l'objectivité et de la justesse de son observation. Ainsi, après avoir écrit que lui et ses compagnons ont été "comme enivrés d'ennui"⁴⁷ en assistant à une liturgie chrétienne en Égypte, Villoteau ajoute à propos des chants coptes, dans un bel effort d'impartialité:

"D'ailleurs, nous ne nous sommes pas arrêtés à la première impression que nous en avons reçue; car, voyant que nous ne pouvions réussir à comprendre quelque chose à cette mélodie sauvage et soporative, et persuadés que cela venait de quelques distractions causées par la situation pénible où nous nous étions trouvés en l'entendant, nous portâmes le zèle et le courage jusqu'à faire venir chez nous un des plus habiles chanteurs qobtes, pour essayer si nous pourrions enfin démêler quelque chose dans les modulations âpres et baroques de ces chants: mais l'expérience ne fit que confirmer notre premier jugement. [...] Le chant des Égyptiens nous déchirait les oreilles: celui-là faisait pis encore; il répandait sur tous nos sens une sorte de poison qui affadissait notre cœur et irritait notre âme à un point insupportable."⁴⁸

Villoteau continue sur ce ton une page encore, avant de donner un exemple de transcription musicale, afin de faire comprendre "le dégoût que les chants qobtes [lui] ont donné".⁴⁹

Il est évident, contrairement à ce que laisse entendre l'auteur de ce texte, que c'est bien un jugement préétabli qui détermine les résultats de son "expérience". En d'autres termes, c'est parce qu'il existe déjà une image dépréciative des

⁴⁴ *Ibid.*, p. 49.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 41.

⁴⁶ *De l'état actuel de l'art musical en Égypte...*, in: *Description de l'Égypte*, op. cit., t. XIV (1826), p. 299. Guillaume-André Villoteau (1759-1839) consacra de nombreuses années à la rédaction des différentes dissertations sur la musique des Égyptiens qui figurent dans la *Description de l'Égypte*. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages sur la musique, dont un Mémoire sur l'*Analogie de la musique avec les arts qui ont pour objets l'imitation du langage* (1826). On peut consulter la notice qui lui est consacrée dans la *Biographie universelle* de MICHAUD.

⁴⁷ *Description de l'Égypte*, op. cit., t. XIV, p. 301.

⁴⁸ *Ibid.*, pp. 301-302.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 303.

Coptes que la musique de ceux-ci apparaît à Villoteau comme un facteur de désagrément. Quant à la mélodie de ces chants religieux, qualifiée de "sauvage et soporative", elle est censée refléter l'état de barbarie et d'amnésie culturelle dans lequel seraient tombés les chrétiens égyptiens, oublieux du haut degré de civilisation atteint par les pharaons.

Si Villoteau fait une *expérience*, c'est avant tout celle d'une *altérité négative*, condamnée par avance parce qu'elle ne rentre pas dans les catégories traditionnelles du goût français – le terme de "baroque", qui qualifie les modulations du chant copte, a ici, comme souvent à cette époque, le sens de "bizarre", d'"irrégulier", donc de "choquant". Le temps n'est pas encore venu où, à la suite de la révolution esthétique opérée par le romantisme, un Gautier pourra avouer, en écoutant des chants populaires dans les cafés de Constantinople, partager avec les Orientaux le *plaisir* qu'ils leur procurent.⁵⁰

La musique orientale apparaît aux Français de l'expédition d'Égypte non seulement comme incompréhensible et désagréable, mais encore comme dangereuse: si l'effet des mélodies musulmanes est décrit comme une agression sonore ("le chant des Égyptiens nous déchirait les oreilles"), celui des Coptes relève quasiment du crime pervers, puisqu'il constituerait un véritable *empoisonnement* de toutes les fonctions vitales de l'être (il "affadissait notre cœur et irritait notre âme").

L'élément déterminant dans le jugement que nos deux auteurs de la *Description de l'Égypte* portent sur les peuples étrangers, c'est la fidélité de ceux-ci à leur origine supposée. Le texte de Villoteau, qui se termine par des considérations sur la musique des Juifs orientaux, permet d'ailleurs de vérifier, *a contrario*, la validité de cette remarque. On ne trouve pas, dans ces quelques pages, une seule réflexion que l'on qualifierait aujourd'hui d'antisémite. Sans doute Villoteau concède-t-il que les chants religieux des Juifs varient d'un pays à un autre, mais ce serait à cause des nuances apportées par différents "styles" d'interprétation, et non parce qu'ils auraient perdu leur originalité première par assimilation progressive: sur le fond, déclare-t-il,

"ces chants leur sont toujours propres, et n'ont rien de commun avec les chants religieux ou civils d'aucun des autres peuples, pas même avec ceux de la nation dont ils portent le nom".⁵¹

On notera la même insistance sur la valeur du témoignage direct (s'appuyant sur la hiérarchie traditionnelle des sens: la vue et l'ouïe) que dans les textes sur la musique des Coptes.⁵² En revanche, Villoteau se garde bien d'exprimer la

⁵⁰ Théophile GAUTIER, *Constantinople* (1853), in: *Constantinople et autres textes sur la Turquie*, éd. Sarga MOUSSA, Paris, La Boîte à Documents, 1990, p. 115.

⁵¹ *De la musique des Juifs en Égypte*, in: *Description de l'Égypte*, op. cit., t. XIV, p. 468.

⁵² "Nous voulûmes encore être témoins de tout ce qu'il nous fut possible de voir et d'entendre" (*ibid.*, p. 470).

moindre opinion anti-religieuse à l'égard de ces chants juifs, dont il observe qu'ils ont été transmis "sans interruption depuis la plus haute antiquité".⁵³ En ce sens, il y a chez lui une tentative de différenciation qu'on ne trouvait guère chez Chabrol, lequel s'attachait plutôt à démontrer les conséquences néfastes et systématiques du "despotisme ottoman" sur toutes les composantes de la population égyptienne. Villoteau conclut d'ailleurs en des termes qui laissent nettement transparaître sa sympathie:

"Nous avons la certitude que les Juifs d'Égypte n'ont pas cessé, jusqu'à ce jour, de donner à chacune de leurs diverses espèces de chants, une vérité d'expression qui ne permet pas de douter un seul instant qu'ils n'aient apporté les plus grands soins à leur conserver le caractère qui leur est propre."⁵⁴

Les Juifs égyptiens apparaissent donc bien, chez Villoteau, comme une figure de la permanence historique opposée à celle des Coptes, au même titre que les Grecs, chez Sonnini, incarnaient la perpétuation de l'idéal démocratique de leurs ancêtres, par opposition aux Coptes, présentés comme un peuple asservi et abâtardi.

Le discours de la *Description de l'Égypte* sur les Coptes, aussi bien chez Chabrol que chez Villoteau, témoigne d'une même hostilité qui s'inscrit dans une continuité historique. Cette hostilité trouvait d'ailleurs, au début du XIX^e siècle, un écho chez certains musulmans, dans la mesure où les chrétiens d'Égypte pouvaient apparaître comme des "traîtres" au service de la France. Ainsi, dans le *Journal* du notable Abd al-Rahman al-Jabartî, qui apporte un éclairage de l'intérieur sur l'arrivée des Français au Caire, les Coptes sont nettement présentés comme des "collaborateurs", et parfois même comme des agents particulièrement cruels au service de l'occupant.⁵⁵ Mais un point de vue égyptien inverse vis-à-vis des Français donne curieusement le même résultat quant à l'image négative des Coptes. Ainsi Tahtawi, ce jeune cheikh envoyé en France par le vice-roi réformateur Mohammed Ali avec la première mission d'élèves égyptiens supervisée par Jomard, en 1826,⁵⁶ stigmatise ses compatriotes chrétiens en les accusant de "saleté", d'"ignorance" et d'"incurie".⁵⁷ Il semble que cette imagerie s'explique par les préjugés islamiques vis-à-vis d'une religion minoritaire – l'accusation de "saleté" portée contre les Coptes traduisant le fait qu'ils n'accomplissent pas d'ablutions avant de prier, et celle d'"ignorance" le

⁵³ *Ibid.*, p. 472.

⁵⁴ *Ibid.*, pp. 475-476; c'est moi qui souligne.

⁵⁵ Pour la période allant du 22 août au 19 sept. 1800, Jabartî rapporte qu'un Copte, percepteur d'impôts, n'aurait pas hésité à incendier des maisons et à torturer leurs habitants pour extirper à ceux-ci de l'argent (*Journal d'un notable du Caire...*, traduction Joseph CUOQ, Paris, Albin Michel, 1979, p. 257).

⁵⁶ Voir Anouar LOUCA, *Voyageurs et écrivains égyptiens en France au XIX^e siècle*, Paris, Didier, 1970, chapitre I.

⁵⁷ Rifâ'a at-Tahtâwî, *L'Or de Paris*, traduction et présentation par Anouar LOUCA, Paris, Sindbad, 1988, pp. 81 et 118.

fait que les chrétiens d'Égypte ne lisent pas le Coran.⁵⁸ Il y aurait ainsi –bien que pour des raisons différentes– correspondance entre deux discours dépréciatifs sur le même objet.

Pour en revenir au regard français sur les Coptes, on remarquera que la représentation de ceux-ci comme des êtres "dégénérés" se retrouve fréquemment dans des récits de voyage postérieurs à la *Description de l'Égypte*, par exemple chez l'historien Renouard de Bussierre, qui reprend d'ailleurs le portrait des chrétiens égyptiens fait par Volney.⁵⁹ À l'inverse, le médecin Clot Bey, proche de Mohammed Ali, est très isolé lorsqu'il souligne le rôle positif de traducteurs que peuvent jouer les Coptes pour transmettre un savoir nouveau dans le cadre de son école d'Abou-Zabel.⁶⁰

Cette fonction de "passeurs" est pourtant caractéristique des Coptes pendant l'expédition de Bonaparte. En outre, le rôle que jouaient certains chrétiens dans l'administration égyptienne contredisait à coup sûr l'image du Copte "décadent" héritée des voyageurs antérieurs. Comment expliquer, dès lors, la persistance de ce discours dépréciatif dans la *Description de l'Égypte*? C'est peut-être que le statut ambivalent des Coptes (proches des Européens par leur religion, mais appartenant culturellement au monde de l'Islam) réalisait par avance le programme de "métissage" des Français, et ôtait du même coup leur légitimité coloniale à ceux-ci –la "civilisation" ne devant être, idéalement, qu'une conséquence de l'apport des Français à l'Égypte, ainsi que l'annonce Fourier dans sa Préface historique à la *Description de l'Égypte*.⁶¹ L'image du Copte "dégénéré" n'est que la face négative du projet de mélange culturel qui fonde l'expédition de Bonaparte. Paradoxalement, c'est peut-être parce que certains chrétiens égyptiens incarnaient déjà ce rêve civilisateur qu'ils devaient être représentés comme un peuple "décadent" –c'est-à-dire destiné à être "re-civilisé".

⁵⁸ Voir les notes d'Anouar Louca relatives aux passages cités de Tahtawi. A. Louca me signale toutefois que Tahtawi dépassera ces préjugés, à la fin de sa vie, dans un ouvrage (*Manâhig al-albâb*, 1869) où il va jusqu'à assimiler le statut des rabbins juifs et du clergé chrétien à celui des ulémas musulmans. Cf. sur ce point Gilbert DELANOUE, *Moralistes et politiques musulmans dans l'Égypte du XIX^e siècle (1798-1882)*, Le Caire, IFAO, 1982, t. II, pp. 474-475.

⁵⁹ "Ce peuple [les Coptes], qui à une peau jaunâtre joint des traits et des formes semblables, sous plusieurs rapports, à ceux des Nègres, descend des anciens Égyptiens. Mais ces fils d'une nation illustre sont bien dégénérés, et leur dégradation remonte à une époque reculée. Vaincus depuis vingt siècles, et persécutés tour à tour par les Perses, les Romains et les Mahométans, ils ont perdu leurs connaissances, leurs mœurs et leur langage, et sont devenus les esclaves de leurs conquérants. La servitude mène à la dissimulation, à la souplesse et à la fourberie" (M.-Th. RENOÛARD de BUSSIERRE, *Lettres sur l'Orient, écrites pendant les années 1827 et 1828*, Paris, Levrault, 1829, t. II, pp. 43-44).

⁶⁰ Voir les *Mémoires* d'Antoine Barthélemy CLOT, dit Clot Bey, publiés et annotés par Jacques TAGHER, Le Caire, IFAO, 1949, p. 68.

⁶¹ "Cette contrée, qui a transmis ses connaissances à tant de nations, est aujourd'hui plongée dans la barbarie: plus elle est favorisée par sa situation géographique et par l'extrême fertilité du territoire, plus les bienfaits des lois et ceux des arts lui sont nécessaires" (*Description de l'Égypte, op. cit.*, t. I, p. V).

VASSILIKI PETRIDOU

LES CONSIDÉRATIONS ARTISTIQUES DANS LES EXPÉDITIONS FRANÇAISES EN ÉGYPTÉ ET EN GRÈCE

Vers la fin du XVIII^e siècle, l'esprit de recherche stimule le désir de voir, de toucher de ses propres mains, d'aller s'abreuver aux sources mêmes des idéaux antiques. Cette démarche deviendra l'une des principales préoccupations des artistes, des architectes, mais aussi des institutions, qui vont valoriser et encourager les explorations et officialiser l'intérêt pour l'Antiquité.

Les études historiques s'élargissaient et la présentation des édifices de l'Antiquité offre une idée de la "vie publique et privée des Anciens, l'histoire de ces peuples expliquées par les monuments". Un passage du premier chapitre de l'*Histoire de l'art chez les Anciens* (1764), de Winckelmann, montre que les étapes historiques d'un peuple correspondent à l'histoire de sa civilisation et par conséquent à son art. L'histoire de l'art vue par Winckelmann¹ comme une tranche d'histoire politique et sociale d'un peuple permet de considérer l'histoire de l'architecture comme une partie de la vie de l'humanité liée aux conditions géologiques, climatiques, écologiques, spécifiques de chaque pays et de chaque peuple.

Bien que l'art égyptien n'ait jamais cessé de passionner les artistes de l'Europe, il a fallu attendre le renouveau du goût pour l'Antiquité au XVIII^e siècle pour que la connaissance de cet art puisse prendre une nouvelle dimension et un véritable élan. L'art et l'architecture de la Grèce et de l'Égypte sont mis en parallèle après 1757 et alimentent d'une façon constante les recherches architecturales.

Bernard de Montfaucon et le comte de Caylus² ont écrit sur la "magnificence et l'immense grandeur" de l'art égyptien, acceptant le caractère primitif comme un élément positif de cet art. Piranèse reconnaît que les Égyptiens

¹ J.J. WINCKELMANN, *Geschichte der Kunst des Altertums*, 1764: "Dans les arts dépendant du dessin ainsi que dans toutes les inventions humaines, on a commencé par le nécessaire, ensuite on a cherché le beau et enfin on a donné dans le superflu: voilà les trois principales gradations de l'Art", *Histoire de l'art chez les Anciens*, trad. par M. Huber, Paris, 3 vol., 1789. Voir aussi A. VIDLER, "The art of History: monumental aesthetics from Winckelmann to Quatremère de Quincy", *Oppositions*, XXV, 1982; et Alex POTTS, "Winckelmann's construction of History", *Art History*, vol. 5, n^o4, déc. 1982.

² Bernard de MONFAUCON, *L'Antiquité expliquée...*, 1719-1724. Comte de CAYLUS, *Recueil d'antiquités égyptiennes, étrusques, grecques et romaines*, in-4^o, Paris, 1752-1767.

"ont eu dans les arts le mérite de l'invention, mais n'ont pas su les conduire à ce degré de perfection où les portèrent les Grecs".

Winckelmann, lui, considère que

"la simplicité de l'art grec n'est que la démonstration de son indépendance vis-à-vis de l'art des autres nations et, par conséquent, que [les Grecs] en ont été les premiers inventeurs chez eux"³.

Autrement dit, Winckelmann propose de voir dans l'étape primitive de l'art grec un caractère originel.

L'expédition d'Égypte a contribué à substituer à l'image d'une Égypte exotique celle d'un pays essentiel dans l'histoire de l'humanité. D'ailleurs, même si l'expédition de Morée "ne prétendait pas égaler celle qu'on vit attachée à la gloire de Napoléon...",⁴ il faut rappeler la primauté de l'architecture antique et son importance pour l'architecture moderne. Retrouver les traces de l'Occident est certes important, mais démontrer que les Modernes peuvent avoir une primauté dans l'art d'aujourd'hui est intéressant aussi. L'actualisation des principes propres aux chefs-d'œuvre des périodes de l'histoire où les progrès dans l'art sont incontestables conduit à retrouver et à établir des règles essentielles à la formation des œuvres de l'architecture moderne.⁵

L'analyse des résultats des expéditions françaises en Égypte et en Morée conduit à examiner les publications issues de ces expéditions et celles qui les ont précédées.

Les textes de Quatremère de Quincy, le futur secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts à Paris, sur l'architecture égyptienne et les deux publications majeures issues de l'expédition française en Égypte, à savoir

³ J.J. WINCKELMANN, *Histoire de l'art chez les Anciens*, Amsterdam, 1767, (éd.) Harrevelt, t. I, chap. 1, p. 5.

⁴ Abel BLOUET, *Expédition scientifique de Morée, par le gouvernement français. Architecture, Sculpture, Inscriptions et Vues du Péloponnèse, des Cyclades et de l'Attique, mesurées, dessinées, recueillies et publiées par Abel Blouet, architecte, ancien pensionnaire de l'Académie de France à Rome, directeur de la Section d'architecture et de sculpture de l'Expédition scientifique de Morée; Amable Ravoisie, Achille Poiret, Félix Trézel et Frédéric de Gourmab, ses collaborateurs. Ouvrage dédié au Roi*, Paris, Firmin Didot, 1831, (vol. I), 1833 (vol. II), 1838 (vol. III), p. 22 de l'*Introduction* du vol. I.

⁵ Tout au long du XVIII^e siècle, hormis les constructions dans les jardins, des œuvres d'inspiration égyptienne, divers articles en fer, porcelaine, bronze, acajou, bois vernis et dorés, couverts de motifs et de détails décoratifs égyptiens, font leur apparition. Mais la majorité d'entre eux, par exemple les statues utilisées comme support, ont les traits du visage et les proportions du corps d'inspiration gréco-romaine tandis que les vêtements, les différents motifs, de même que les animaux, sont largement inspirés de l'art égyptien. Sur l'influence de l'art égyptien dans l'expression artistique des différentes périodes voir: "The Egyptian Architecture", *American Quarterly Review*, 1829; W. HECKSCHER, "Bernini's elephant and obelisk", *Art Bulletin*, n°3, 1947; N. PEVSNER, S. LANG, "The Egyptian Revival", *The Architectural Review*, CXIX, 1956; R.G. CARROTT, *The Egyptian Revival, its sources, monuments and meaning, 1808-1858*, California, 1978; J.M. HUMBERT, *L'Égyptomanie dans l'art occidental*, Paris, 1989.

l'œuvre de Vivant Denon et la *Description de l'Égypte*, nous invitent à entreprendre une étude des idées concernant l'art égyptien exprimées avant et après l'expédition. De plus, la publication des trois volumes de l'expédition scientifique en Morée en 1831-1838 par Abel Blouet permet de suivre le débat concernant la consultation directe des monuments et de réfléchir sur les considérations artistiques dans le cadre des expéditions françaises en Égypte et en Grèce. En ce qui concerne les considérations artistiques de ces entreprises, nous allons constater qu'elles sont liées au processus de la création artistique qui s'inspire des modèles de l'Antiquité classique dont le principe est particulièrement lié à la doctrine de l'imitation.

Quatremère de Quincy présente en 1785 à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres son mémoire intitulé *Quel fut l'état de l'architecture chez les Égyptiens, et ce que les Grecs paroissent en avoir emprunté*.⁶ Ce mémoire sera publié en 1803, avec certaines modifications, sous le titre *De l'architecture égyptienne considérée dans son origine, ses principes et son goût, et comparée sous les mêmes rapports à l'architecture grecque*. En 1801 était paru, dans l'*Encyclopédie méthodique*, l'article sur l'architecture égyptienne du même auteur.⁷ En 1802, Vivant Denon publie son *Voyage dans la Basse et la Haute Égypte* et, entre 1809 et 1822, sont publiés les cinq tomes des planches des Antiquités de la *Description de l'Égypte*.⁸

Le *Mémoire* de 1785 est le tout premier texte de Quatremère de Quincy, mais son article sur l'architecture égyptienne dans l'*Encyclopédie Méthodique* de 1801 est la première publication exprimant ses idées sur l'architecture égyptienne. Il faut donc prendre en considération le fait que cette publication est antérieure à l'œuvre de Vivant Denon mais postérieure à l'expédition d'Égypte.

En 1785, au moment de la première rédaction de son *Mémoire*, Quatremère de Quincy considère que le voyage en Égypte était jusqu'alors hors de portée des

⁶ Ce mémoire qu'il présente à l'Académie fut primé mais ne sera pas publié en 1785. Le manuscrit du mémoire de Quatremère de Quincy se trouve aux Archives de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, (D. 74,¹), Institut de France, Paris, et dans la même liasse se trouve le manuscrit du Giuseppe del Rosso, architecte florentin, son rival (D. 74,²). Sur Quatremère de Quincy et l'architecture égyptienne, voir aussi Vassiliki PETRIDOU, "A.C. Quatremère de Quincy et son Mémoire sur l'architecture égyptienne" in: *L'Égypte imaginaire de la Renaissance à Champollion*, Université de Paris-Sorbonne, Institut de recherches sur les civilisations de l'Occident Moderne, à paraître. Cf. aussi Sylvia LAVIN, *Quatremère de Quincy and the invention of a modern language of architecture*, the MIT Press, 1992.

⁷ A.C. QUATREMÈRE DE QUINCY, *De l'architecture égyptienne considérée dans son origine, ses principes et son goût et comparée sous les mêmes rapports à l'architecture grecque*, Paris, 1803, in-4^o, 18 planches. A.C. QUATREMÈRE de QUINCY, article "Égyptienne Architecture", dans "Dictionnaire d'Architecture", dans l'*Encyclopédie méthodique*, Paris, 1788-1825, 3 vol., in-4^o.

⁸ D. V. DENON, *Voyage dans la Basse et la Haute Égypte pendant les campagnes du Général Bonaparte*, 2 vol. de texte et 1 atlas grand folio de 141 pages, Paris, an X (1802). *Description de l'Égypte* (E. Jomard dir.), 1809-1828. *Antiquités*: t. I-V, 1809-1822, *Mémoires*: t. I-II, 1809-1818, *Descriptions*: t. I-II, 1809-1818.

voyageurs à cause de son coût élevé et de l'instabilité politique de ce pays. Mais désormais l'information, encore insuffisante sur les monuments égyptiens, pourra être développée et Quatremère de Quincy écrit un appel pour solliciter "la protection d'un Roi" car

"l'intérêt des arts, la connaissance de l'Antiquité aujourd'hui très avancée et plus répandue que jamais, les progrès de l'histoire naturelle, tout sollicite ce voyage, tout concourt à le rendre indispensable".⁹

La compétence artistique des futurs explorateurs de l'art égyptien est une condition nécessaire pour pouvoir effectuer des dessins avec précision et des observations valables, pour mettre à la disposition des gens des lettres et des arts des connaissances nouvelles et des notions précises.

"Il ne faudroit pas, souligne Quatremère de Quincy, que le voyage fût abandonné aux ressources bornées de quelques personnes et aux spéculations intéressées qui ne dirigent que trop souvent l'esprit des voyageurs dans de semblables projet."¹⁰

En 1797, quand la commission des sciences et des arts de l'Armée d'Orient fait ses préparatifs, Quatremère de Quincy est sans pouvoir et se cache même. Ayant participé activement à la vie politique et artistique dès 1789, il inspire la défiance et s'éloigne jusqu'à l'introduction du Consulat en 1799. Il faut noter ici que Talleyrand, ami de Quatremère de Quincy, qui le protège et l'avise chaque fois qu'un risque est présent pendant la difficile période d'isolement, est l'un des principaux instigateurs du projet de l'expédition en Égypte.

Dans ce moment de transition, Quatremère de Quincy se montre hostile à une politique extérieure qui rend possible une politique culturelle¹¹ et qui suppose le transfert en France des œuvres d'art des pays occupés. La publication en 1796 des *Lettres à Miranda* et sa protestation contre les saisies et le déplacement d'œuvres d'art d'Italie marquent le commencement d'une polémique liée à son combat contre les musées et contre l'imitation naturelle obtenue par l'assemblage de différentes parties d'objets d'art.¹²

Volney écrit en 1783:

"Si l'Égypte était possédée par une nation amie des Beaux-Arts, on y trouverait,

⁹ A.C. QUATREMÈRE DE QUINCY, *Quel fut l'état de l'architecture chez les Égyptiens...*, 1785, pp. 64-65.

¹⁰ *Idem*.

¹¹ A.C. QUATREMÈRE DE QUINCY, *Lettres à Miranda sur les déplacements des monuments de l'art de l'Italie*, 1796, introduction et notes d'Édouard Pommier (éd.), 1989, p. 27.

¹² R. SCHNEIDER, *Quatremère de Quincy et son intervention dans les arts, 1788-1830*, Paris, 1910, p. 198. Concernant le texte sur l'architecture égyptienne, Schneider écrit: "Quatremère de Quincy, qui avait composé en 1785 un mémoire très inexact sur l'architecture égyptienne, le réimprime sans corrections en 1803, en avouant son audace, à titre de document historique sur l'état de la science avant la mission d'Égypte", p. 211.

pour la connaissance de l'Antiquité, des ressources que, désormais, le reste de la terre nous refuse."¹³

Des affirmations comme celles de Volney nourrissent l'inquiétude de Quatremère de Quincy et soulignent le danger existant. Après l'expédition scientifique de Bonaparte en Égypte, Quatremère de Quincy craint que l'art égyptien ne puisse être à la base d'une imitation positive, c'est-à-dire d'une copie, et il souligne dans l'article de l'*Encyclopédie méthodique* en 1801¹⁴ que la confusion des idées et des impressions, produit d'une étude erronée de l'art égyptien, pouvait conduire à une reproduction servile de ses chefs-d'œuvre. Il considère qu'une étude des éléments déjà connus des chercheurs était suffisante pour analyser l'architecture égyptienne, jugée sommaire, mais là où il n'est pas satisfait des informations qu'il possède, il accepte qu'il faille "attendre les descriptions des nouveaux voyageurs" et admet que

"peut-être les découvertes nouvelles éclaireront [...] bien des points et dissiperont [...] beaucoup de préjugés sur les moyens de construction des Égyptiens".¹⁵

En effet, à plusieurs reprises dans l'édition de 1801, il fait référence aux éléments et aux renseignements rapportés par Vivant Denon. L'œuvre de Vivant Denon était annoncée dès 1800 dans le *Prospectus de l'histoire générale de l'architecture* de Legrand.

"Cet artiste, écrit Legrand, va faire connaître [les monuments de la Haute-Égypte] par la gravure dans la relation de son voyage, et nous aurons enfin des idées justes sur ces temples fameux qui nous étaient encore si imparfaitement connus."¹⁶

"L'autorité de ce voyageur", écrit Quatremère de Quincy dans le même texte, "tout-à-la-fois connaisseur, amateur et artiste, mais surtout homme de goût, et dessinateur capable de saisir la physionomie d'un monument, et de la rendre avec esprit, ajoutera peut-être à la confiance que je réclame, comme elle a ajouté à celle que j'avois déjà dans les notions précédemment acquises". "Il a eu la complaisance, continue-t-il, de [...] me permettre de m'aider de son ouvrage, avant qu'il ait vu le jour."¹⁷

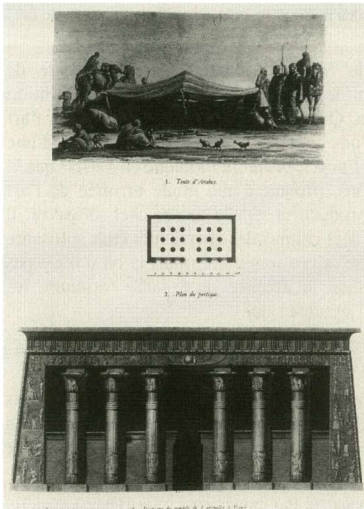
¹³ VOLNEY, *Voyage en Syrie et en Égypte pendant les années 1783, 1784 et 1785*, publié en 1787. Cité par Jean Vercoutter, "Le rêve oriental de Bonaparte", dans *Mémoires d'Égypte, Hommage de l'Europe à Champollion*, Strasbourg, 1990, p. 24.

¹⁴ A.C. QUATREMÈRE DE QUINCY, article "Égyptienne Architecture", *Encyclopédie méthodique*, p. 320: "Quand on sait à quel point la manie du changement tourmente le plus grand nombre des architectes et des décorateurs sans génie, combien l'appât de la nouveauté a de force auprès de la multitude, on ne sauroit s'empêcher de prévoir qu'il se trouvera avant peu, et lorsque les dessins des nouveaux voyageurs seront publics, une foule d'artistes qui croiront inventer en copiant des élévations et des frontispices égyptiens. Il faut s'attendre à toutes les bizarreries et à toutes les singularités que le désir de produire du nouveau va chercher à accréditer."

¹⁵ A.C. QUATREMÈRE DE QUINCY, article "Égyptienne Architecture", *Encyclopédie méthodique*, p. 293. Ce passage est complètement éliminé de l'édition de 1803.

¹⁶ J. LEGRAND, *Histoire générale de l'architecture*, "Comparaison des Monuments de tous les âges chez les différents peuples, et théorie de cet art puisée dans ces exemples comme dans les grands effets ou production de la Nature, Prospectus", 1799-1800.

¹⁷ A.C. QUATREMÈRE DE QUINCY, article "Égyptienne Architecture", *Encyclopédie*



1. D. VIVANT DENON, "Tente d'Arabes – Plan du Portique – Portique du Temple de Latopolis à Esna".

En 1802, Vivant Denon publie le *Voyage dans la Basse et la Haute Égypte* fondé sur ses mémoires et ses impressions accumulées pendant sa participation à l'expédition de Bonaparte. Dès son arrivée à Paris en octobre 1799, il commence à exécuter les dessins et à rédiger ses impressions de son voyage dans une Égypte qu'il a parcourue d'Alexandrie aux cataractes du Nil (fig. 1).

Vivant Denon publie deux volumes de textes et un volume avec les planches de son voyage où sont représentés les monuments de l'Égypte. Les images sont juxtaposées au récit et il donne plusieurs vues de chaque monument. Vues générales, détails des chapiteaux, divers fragments d'architecture mais aussi coiffures, hiéroglyphes, vases, armes des Mamelouks sont représentés dans les planches de l'ouvrage (fig. 2).

Mais à travers le récit de ses aventures, ce qui surgit dès les premières pages de son texte et dans les descriptions qui accompagnent les planches, c'est son effort pour examiner les relations entre l'art égyptien et l'art grec, et pour éclairer la question de l'utilisation des formes artistiques qui proviennent des civilisations anciennes comme référence, comme modèle sur lequel se fonderont les recherches visant à créer un style nouveau. Vivant Denon défend la grandeur de l'architecture égyptienne et se montre partisan de la supériorité de l'art égyptien.

"Les Égyptiens, écrit-il, tenoient plus au grandiose, même à l'effet pittoresque, qu'à la régularité symétrique et ils la remplaçoient par de belles masses, par de la richesse, par de grands partis et par des effets imposants."¹⁸

méthodique, p. 284 et p. 293. Dans le préambule de l'édition de 1803, Quatremère de Quincy écrit que "la solution de la seule question traitée dans cet écrit auroit aussi beaucoup gagné à attendre la publication du grand ouvrage qu'on nous fait espérer", mais il ajoute que la publication de cette dissertation "établirait encore mieux l'état des connaissances nouvellement acquises".

¹⁸ D. V. DENON, *Voyage dans la Basse et la Haute Égypte*, p. 172.



2. D. VIVANT DENON, "Réunion de divers fragments d'Architecture égyptienne".

Bien qu'il se demande si les Égyptiens ont tort, il manifeste depuis le début de son ouvrage une admiration pour les monuments qu'il décrit. Il affirme que les Égyptiens ont exécuté "tout ce que les Grecs ont employé d'ornements dans leur architecture avec un goût et une délicatesse exquise".¹⁹ Il remarque que les "Égyptiens qui ont inventé et perfectionné un si grand et si bel art"²⁰ "ont élevé jusqu'à la sublimité" des principes comme l'ordonnance et la simplicité.²¹ Il va même jusqu'à proposer l'utilisation du chapiteau égyptien, "composé de branches de feuilles du palmier et du régime de son fruit",²² dans la décoration d'une salle des fêtes moderne. Vivant Denon offre au public, sur le conseil de son ami Legrand, des planches de détails d'architecture égyptienne et soutient qu'on peut trouver dans ces formes non seulement l'origine "de la volute ionique et les caulicoles du chapiteau corinthien", mais aussi la forme d'où naissent "les gouttes de l'entablement dorique"²³ (fig. 3).

Dans le commentaire de la planche n° 59 du deuxième volume de son œuvre, Vivant Denon écrit:

"À voir tant de formes différentes, unissant tant de richesses d'ornement à tant de grâces dans les contours, on est tout étonné de s'être laissé aller à croire sur leur parole les Grecs inventeurs de l'architecture, et que trois ordres soient les seules

¹⁹ *Idem*, p. 118.

²⁰ *Idem*, p. 113.

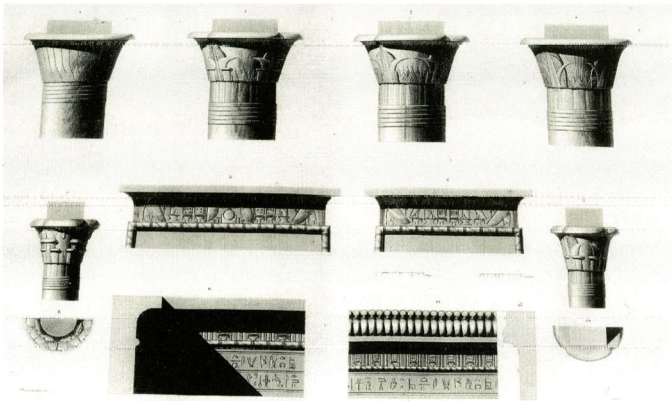
²¹ *Idem*, p. 136.

²² *Idem*, description de la planche 59.

²³ *Idem*, description de la planche 60.

vérités de cet art; on peut dire qu'il ne manque à chacun de ces chapiteaux-ci qu'une histoire comme celle de l'urne de la prêtresse de Corinthe, pour avoir la même célébrité, ou, pour mieux dire, qu'ils n'ont pas besoin d'histoire pareille à celle du chapiteau corinthien, pour être une superbe production de l'art. Les Égyptiens ont copié la nature; ils ont copié la leur; et les Grecs n'ont qu'ajouté des fables aux vols qu'ils leur ont faits."²⁴

Ainsi l'effort de Vivant Denon est clair: sans même que soit effectuée une analyse minutieuse de l'architecture égyptienne, le fait de reproduire les images de ces ruines peut contribuer à l'innovation des arts. L'architecture égyptienne



3. *Description de l'Égypte*, (E. Jomard dir.), "Détails d'ordre".

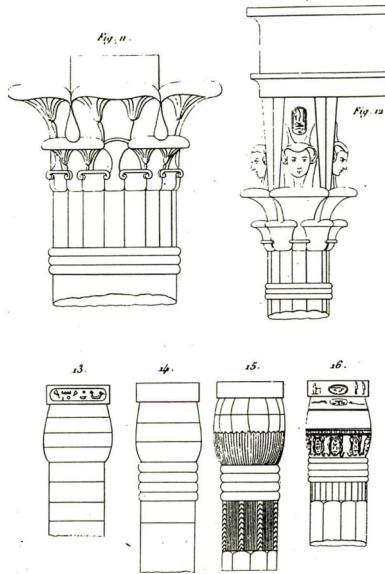
peut être, elle aussi, le cadre, le modèle sur lequel se fonderont les recherches visant à créer un style nouveau.

D'un autre côté, Quatremère de Quincy, dans son mémoire de 1785, avait donné plus de poids aux parties communes entre les architectures grecque et égyptienne qui révèlent d'emblée une ressemblance apparente, et tout en soulignant la supériorité de l'architecture grecque, avait conclu ainsi son raisonnement: "Si donc les Égyptiens furent dans le fait les inventeurs de l'architecture, les Grecs le furent de la belle architecture." Selon Quatremère de Quincy, puisqu'il a existé une "communication directe" entre les Grecs et les Égyptiens, on peut trouver les origines de plusieurs détails de l'ordre dorique

²⁴ *Idem*, description de la planche 59.

dans la colonne égyptienne. Le corinthien, quant à lui, serait une imitation du chapiteau ionique n'existant pas dans la décoration de l'art égyptien.²⁵

Dans la *Dissertation* de 1803, parue après la publication de Vivant Denon, Quatremère de Quincy reconsidère sa position. Il se propose de faire "un parallèle entre ce qu'on savoit, et ce qu'on va savoir", mais tient à démontrer que l'expédition en Égypte n'a pas apporté pour l'architecture les résultats que peut-être certains en avaient espéré. À partir de ce moment, il ne manque pas une occasion de vitupérer contre l'incapacité et l'incompétence des voyageurs modernes et il précise que les renseignements de ces derniers, "forcés d'observer à la hâte, dans un pays où l'observation seule rend suspect"²⁶, ne nous apprennent rien. Contraint par la parution de nouvelles publications, Quatremère de Quincy



4. A.C. QUATREMÈRE DE QUINCY, "Divers chapiteaux égyptiens".

augmente considérablement les informations concernant la partie de sa *Dissertation* destinée à l'examen de la forme et de la disposition des édifices égyptiens, mais les résultats, les conclusions et la partie dédiée à tout ce que les Grecs ont pu avoir emprunté à l'art égyptien reste sans aucun changement. De plus, bien que dans le texte de 1801 il ait mentionné plusieurs fois le nom de Vivant Denon, il élimine désormais toute trace de ce voyageur et de son œuvre dont il était pourtant l'un des premiers souscripteurs et qu'il possédait depuis sa parution (fig. 4).

En effet, si dans un premier temps, en 1785, en répondant à la demande de

²⁵ A.C. QUATREMÈRE DE QUINCY, *Quel fut l'état de l'architecture chez les Égyptiens...*, 1785, pp. 46, 60, 64. Dans son *Mémoire* de 1785, Quatremère de Quincy utilise le terme de "communication" pour se référer aux rapports culturels entre deux pays, terme déjà employé par Caylus (pp. 2, 54).

²⁶ A.C. QUATREMÈRE DE QUINCY, *De l'architecture égyptienne...*, pp. 68, 80.

l'Académie, sa principale préoccupation était de présenter à la fois les diverses origines des trois types d'architecture et sa théorie de l'imitation, plus tard, avec la publication de 1803, il tient aussi à démontrer qu'on pouvait formuler des jugements et des analyses de l'architecture d'Égypte sans avoir besoin des informations nouvelles provenant de l'expédition. Qui plus est, ce raisonnement est fondé sur la volonté de Quatremère de Quincy de démontrer que les informations rapportées n'auront pas d'influence sur la façon de considérer l'architecture égyptienne. Une des raisons apparentes en est que les monuments de l'Égypte sont d'une telle simplicité dans leur construction, dans leurs formes et dans leur décoration, qu'il existe une telle uniformité que, même sans la connaissance immédiate des monuments acquise par la vue des originaux eux-mêmes, "un écrivain peut se flatter de saisir convenablement le système ou le génie qui présidèrent à leur création". Ainsi, selon Quatremère de Quincy, on pouvait avoir d'ores et déjà une idée complète de l'architecture égyptienne et formuler une opinion. Ce n'est pas le cas lorsqu'on veut étudier l'architecture grecque qui "nécessite le secours des mesures et de la précision la plus fidèle parce que l'architecture grecque repose sur des combinaisons très délicates".²⁷

Quatremère de Quincy s'est fortement nourri des écrits de l'Antiquité et, au cours de son étude de l'art égyptien, il utilise les descriptions des écrivains grecs et romains, de même que les récits, les commentaires et les dessins des voyageurs anciens et modernes. Les études des monuments et les observations des antiquités égyptiennes dispersées dans toute l'Europe, qu'il a pu voir au cours de ses voyages, constituent les sources précises de ses argumentations. Il procède donc par une méthode à demi intuitive, décrite par Schneider: "Elle recrée d'après les textes et, là où la ruine ne suffit pas ou manque, c'est le texte ancien qui supplée."²⁸ Quatremère de Quincy compare les différentes données et, suivant un raisonnement propre, décide du plus vraisemblable. Sur certains points, lorsqu'il ne peut se prononcer avec certitude, il garde une distance par rapport aux opinions exprimées jusqu'alors et déclare que le manque d'éléments est responsable de l'incapacité à donner un avis précis.²⁹

Après la publication de Vivant Denon dans laquelle la relation entre les architectures égyptienne et grecque a été exploitée pour démontrer que les Grecs "n'avoient rien inventé et rien fait d'un plus grand caractère",³⁰ Quatremère de Quincy, dans la *Dissertation* de 1803, insiste sur l'indépendance des deux architectures. Il augmente considérablement la partie consacrée au système de

²⁷ *Idem*, pp. 5-6.

²⁸ R. SCHNEIDER, *op. cit.* pp. 205-206.

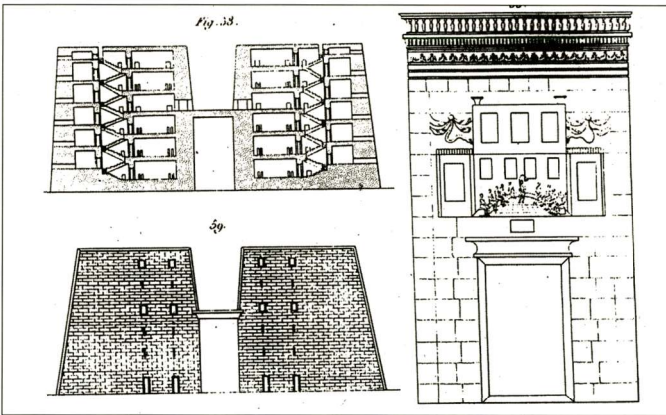
²⁹ A.C. QUATREMÈRE DE QUINCY, article "Égyptienne Architecture", *Encyclopédie méthodique*, pp. 298-311. Au sujet des entablements, il écrit: "Il est assez difficile, sur des dessins légèrement faits, d'apprécier ces analogies. La vue seule des objets en place peut aider à porter des jugements tout au moins plausibles sur des imitations de cette nature."

³⁰ D. V. DENON, *op. cit.* p. 113.

l'architecture grecque pour aboutir à un parallèle entre les deux et pour établir ainsi "lequel des deux est le plus favorable aux développements de l'art". Pour mieux expliquer son raisonnement, il publie des illustrations et, ignorant l'œuvre de Vivant Denon, il reproduit cette fois encore, comme en 1785, les plans et les détails d'après les ouvrages de Norden et de Pococke. On ne trouve aucun dessin des pyramides, mais seulement des plans et des élévations des temples, des chapiteaux, des colonnes et d'autres détails architecturaux. Le choix de ce matériel d'illustration a comme objectif de soutenir l'impossibilité de confronter l'architecture égyptienne à l'architecture grecque, exception faite pour une part de la décoration, à savoir les

"détails qui n'ont plus de valeur que pour le goût, contre lesquels la raison peut protester, mais que l'habitude maintiendra dans la décoration, tant que l'homme continuera d'aimer les fictions"³¹ (fig. 5).

Au goût pour la nouveauté et au genre colossal qui dérive de l'art égyptien, Quatremère de Quincy oppose le manque de proportions. Selon lui, la



5. A.C. QUATREMÈRE DE QUINCY, "Portes et frontispices de Temples".

supériorité de l'art grec se trouve dans l'emploi du système des proportions et de l'ordre, tandis que la force ou la solidité, seule qualité que les Égyptiens aient favorisée, marque le caractère distinctif de leur architecture. Il admet que cette

³¹ A.C. QUATREMÈRE DE QUINCY, *De l'architecture égyptienne...*, pp. 259-260.

qualité est fondamentale pour l'architecture, mais il estime que les Égyptiens en ont beaucoup abusé. L'exagération constructive et la simplicité monotone de leurs solutions n'est, selon Quatremère de Quincy, qu'un signe de l'inefficacité artistique des Égyptiens. Vivant Denon, pour sa part, estime que l'art égyptien n'est point inférieur à l'art grec qui s'en est inspiré. La copie de la nature, qu'il apprécie, est la base de l'expression artistique des Égyptiens. C'est sur cet élément qu'il essaie d'asseoir la splendeur de cet art. Pour Quatremère de Quincy, l'architecture n'a pas son modèle concret dans la nature; par conséquent, les efforts de Vivant Denon pour interpréter les détails de chapiteaux ou d'autres parties de l'architecture égyptienne comme une imitation directe de la nature ne sont pas acceptables. Le véritable imitateur, selon Quatremère de Quincy, généralise, par une observation attentive, l'étude de la nature, il la réduit en système. Or, ce système n'est autre que le type idéal de l'imitation, type formé non sur tel ou tel ouvrage isolé de la nature, mais sur la généralité des lois et des raisons qui se manifestent dans l'universalité de ses œuvres.³² Le climat et la nature exercent une action sur l'usage des habitations et cette relation entre l'art et les éléments physiques est en Égypte comme ailleurs un caractère significatif de l'art. Cette qualité dominante de l'architecture est "le fruit des facultés morales et imaginatives" de chaque peuple, et il dépend aussi de la politique et de la religion. La religion, "l'antidote à la curiosité" selon Quatremère de Quincy, fut un élément qui influença l'uniformité de la production artistique et empêcha le perfectionnement de l'imitation en Égypte.

"L'imitation des corps ayant été la première écriture, et cette écriture ayant nécessairement prêté ses signes au culte religieux, il y avoit partout les raisons les plus fortes pour que ces signes devenus sacrés conservassent toujours leur forme primitive."³³

De plus, sa conception cyclique de l'histoire l'oblige à croire à un renouvellement constant des productions du génie de l'homme, à travers de nouvelles combinaisons des mêmes éléments, variables à l'infini. Il insiste donc sur l'absence de périodes dans le développement de l'art égyptien, c'est-à-dire sur l'impossibilité de distinguer entre l'époque primitive, la période de développement et celle de déclin. Cela étant, selon lui, un des défauts majeurs de ce peuple, est qu'il n'a réussi dans aucune période, bien que cela eût été possible, à amener l'expression artistique du plus simple au plus complexe, jusqu'à un niveau de perfection. Les éléments positifs de son art ne se sont pas développés mais, au contraire, ils sont restés dans leur forme originelle. À plusieurs reprises, Quatremère de Quincy explique que l'élément primitif, la répétition, qui conduit

³² A.C. QUATREMÈRE DE QUINCY, *Essai sur la Nature, le but et les moyens de l'imitation dans les beaux-arts*, Paris, 1823, in-8^o, p. 196.

³³ A.C. QUATREMÈRE DE QUINCY, article "Égyptienne Architecture", *Encyclopédie méthodique*, p. 290 et *De l'architecture égyptienne...*, p. 43.

à la monotonie, et le caractère massif ne sont pas des éléments que l'art peut prendre comme modèle. L'habileté des Égyptiens à rendre unis et luisants le granit, le marbre et les autres pierres qu'ils ont employés, de même que la façon astucieuse de résoudre les problèmes mécaniques, sont des mérites que Quatremère de Quincy reconnaît incontestablement. Il ajoute que "le génie de la mécanique est fort indépendant de la science" et que la construction des pyramides "est une chose aussi simple que naturelle".³⁴

Mais l'erreur principale que se propose de combattre Quatremère de Quincy depuis le début de sa recherche sur l'architecture égyptienne est "l'opinion qu'il existe, une Architecture commune à tous les peuples, laquelle auroit une origine locale et dont il ne s'agirait que de démêler la généalogie".³⁵ En 1803, après l'expédition d'Égypte, Quatremère de Quincy nie l'influence de l'architecture égyptienne sur l'architecture grecque et n'admet qu'une faible influence sur la partie décorative. Toutefois, ce fait ne suffit pas pour faire découler une architecture de l'autre. En ce qui concerne la similitude de plan du temple péripète grec et égyptien, Quatremère de Quincy observe qu'

"il seroit très hasardé de fonder, sur une telle similitude de plan, la conséquence d'une imitation formelle, surtout quand les élévations diffèrent autant que les plans semblent se rapprocher".³⁶

Ayant défini deux manières différentes d'influence, "l'adoption", c'est-à-dire "l'acte de recevoir dans leur entier le système, les règles et le goût d'une Architecture", et "l'emprunt", c'est-à-dire

"l'acte de transporter seulement quelques parties d'une architecture étrangère, de les infuser en quelque sorte dans la sienne, sans en dénaturer ni le caractère, ni le système, ni le goût",³⁷

Quatremère de Quincy établit que la relation entre l'architecture égyptienne et l'architecture grecque est fondée sur l'emprunt. La forme et la décoration du chapiteau à campane n'est donc qu'un emprunt, de même que les similitudes dans la disposition du temple, qui sont liées d'ailleurs aux cérémonies religieuses que les Grecs ont empruntées, tout comme leurs dieux, aux Égyptiens. Mais Quatremère de Quincy précise que "le goût égyptien n'est jamais mêlé à l'architecture grecque", et cela du fait de la différence de leur système constitutif.

³⁴ A.C. QUATREMÈRE DE QUINCY, article "Égyptienne Architecture", *Encyclopédie méthodique*, p. 295.

³⁵ A.C. QUATREMÈRE DE QUINCY, *De l'architecture égyptienne...*, p. 226. Voir aussi, G. TEYSSOT, "Mimesis dell'architettura", pp. 19-25 et V. FARINATI, "Storia e fortuna di un Dizionario, Quatremère de Quincy in Italia" pp. 50-51, dans *Quatremère de Quincy, Dizionario storico di architettura*, a cura di V. Farinati et G. Teysot, Venise, Marsilio editori, 1985.

³⁶ A.C. QUATREMÈRE DE QUINCY, article "Égyptienne Architecture", *Encyclopédie méthodique*, p. 302.

³⁷ A.C. QUATREMÈRE DE QUINCY, *De l'architecture égyptienne...*, p. 246.

Il n'existe donc aucun mélange des parties essentielles des deux architectures: entre la cabane construite en bois de charpente, base du système de l'architecture grecque, et la grotte, modèle de l'architecture égyptienne, existent des principes originaires différents.³⁸

Pour nous résumer, en 1803, "dans un moment où tous les esprit étoient portés vers la connaissance de l'antique Égypte, de ses arts, de son génie et son goût",³⁹ ce n'est pas seulement pour démontrer l'antériorité de ses idées concernant l'art égyptien que Quatremère de Quincy a publié son *Mémoire* de 1785. L'intention de Quatremère de Quincy n'était pas de provoquer un intérêt particulier pour l'art égyptien, bien au contraire, comme nous l'avons vu. Depuis son premier *Mémoire* et dans toute sa production littéraire, les références à l'art égyptien sont cultivées pour faire ressortir les qualités de l'architecture grecque.

Dans les neuf tomes des *Antiquités de la Description de l'Égypte* qui constituent l'apport des savants de l'expédition d'Égypte concernant l'art égyptien, les points communs avec les opinions de Vivant Denon sont nombreux. Les cinq tomes des *Planches*, auxquels n'a pas collaboré Vivant Denon, sont publiés entre 1809 et 1822. Cette entreprise iconographique accompagnée de descriptions détaillées comprend les plans, les coupes, les détails (avec les mesures en échelle de toises, mètres et pieds), mais aussi les vues pittoresques et les restaurations hypothétiques des principaux monuments. Les deux tomes de *Descriptions* ont paru aussi entre 1809 et 1818 et contiennent des descriptions de sites et de monuments, des renseignements et des observations de toute nature sur les antiquités. Dans les deux tomes des *Mémoires*, le seul chapitre concernant l'architecture est le mémoire sur les pyramides de Gyzeh et de Memphis (fig. 6).

Depuis le début, les auteurs de cette fameuse publication s'interrogent sur la relation entre l'architecture égyptienne et grecque. Michel-Ange Lancret, en se référant au petit temple de l'île de Philae dans le premier tome de *Descriptions*, souligne qu'

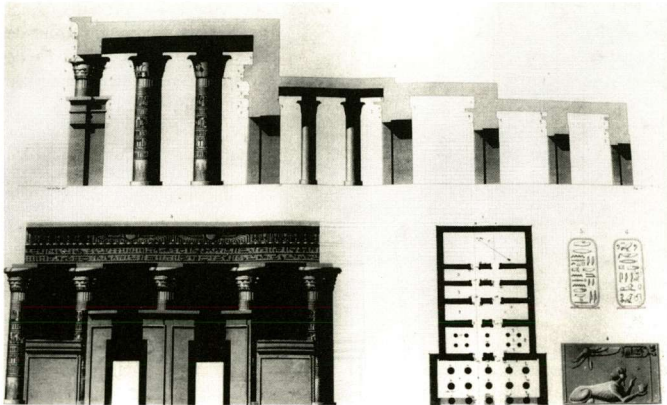
"on s'accoutume bientôt à ne point chercher l'élégance grecque dans l'architecture égyptienne: son caractère est plus grave; la solidité, la durée, en étoient le but principal. On y trouve la simplicité dans l'ensemble, la variété dans les détails et de l'unité dans toutes les parties. C'est manifestement sur cette architecture que les Grecs ont formé la leur."⁴⁰

³⁸ Dans le texte de 1785, p. 64, Quatremère de Quincy écrit: "L'architecture égyptienne ne doit être regardée que comme l'ébauche de la grecque..." mais dans le texte de 1803, pp. 262-263, il reformule ainsi la même idée: "Ne pourroit-on pas conclure de là, que les Grecs et les Romains ne firent jamais aucun cas du goût des Égyptiens, et qu'ils regardèrent leur Architecture sous le rapport de l'art, avec cette indifférence que les yeux exercés et habitués à l'imitation complète et vraie de la nature, doivent porter à tout ce qui n'en est que l'ébauche et l'apparence?"

³⁹ *Idem*, p. X.

⁴⁰ *Description de l'Égypte, Antiquités - Descriptions*, t. I, 1809, p. 12.

À la fin du même tome, un *Parallèle des principaux édifices de Thèbes et particulièrement de Karnak avec les monuments grecs, romains et modernes* offre une comparaison "des plus grands palais qui aient jamais été élevés".



6. *Description de l'Égypte*, (E. Jomard dir.), "Koum-ombou (OMBOS), plan, coupe et élévation du grand Temple, bas relief".

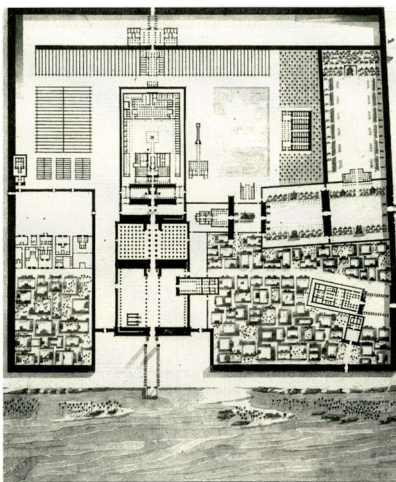
monuments d'Athènes, Palmyre, Balbek, Karnak sont comparés au palais de l'Escurial, à Versailles, au Louvre, aux Tuileries. À la page 298 on lit:

"Paris offre, dans la réunion du Louvre et des Tuileries, un des plus grand palais qui aient jamais été élevés [...]. À la vérité, ces constructions ont peu d'épaisseur; mais lorsque le grand espace qu'elles renferment sera rempli par les monuments dont le plus grand et le plus puissant des monarques a ordonné l'exécution, on aura un ensemble qui l'emportera sur le palais de Karnak et, par conséquent, sur tous les édifices connus."⁴¹

Vivant Denon meurt en 1825. Quatremère de Quincy, de 1816 à 1839, est secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts à Paris; il suit les préoccupations des artistes et cherche à contrôler les innovations qui se présentent et qui sont provoquées par l'introduction de nouveaux éléments provenant du contact des artistes avec les pays des civilisations anciennes.

Quand en 1828 l'expédition de Morée se prépare, Abel Blouet est nommé directeur de la section d'architecture et de sculpture, sous le patronage de

⁴¹ *Idem*, p. 298.



7. H. LEBAS et N. HUYOT, Architecture égyptienne: Grand Palais de Karnac, aquarelle, ENSBA, n° 3274, Paris.

provenant du contact des artistes avec les pays des civilisations anciennes.

Quand en 1828 l'expédition de Morée se prépare, Abel Blouet est nommé directeur de la section d'architecture et de sculpture, sous le patronage de Quatremère de Quincy. Le *Jupiter Olympien*, publié par Quatremère de Quincy en 1814, est le point de départ des fouilles d'Olympie et les pages introductives des trois volumes de la publication de Blouet concernant l'expédition scientifique en Morée sont fondées sur des articles du *Dictionnaire historique de l'architecture* publié en 1832 par Quatremère de Quincy. Les considérations théoriques de Blouet font écho aux idées du "Vitruve Moderne"

et les problèmes concernant l'existence des couleurs dans les vestiges de l'architecture grecque et l'illumination intérieure des temples grecs sont présentés suivant les opinions de Quatremère de Quincy.⁴² Selon Quatremère de Quincy et ses disciples, "l'histoire de l'architecture doit faire connaître tous les systèmes de l'architecture mais son but principal est de démontrer quel est le plus parfait".

C'est pour cela que "les règles établies sur le système de l'architecture grecque sont les seules à suivre, et les seules susceptibles d'être enseignées"⁴³ (fig.7).

On peut donc dire qu'à la fin, à l'occasion de l'expédition de Morée,

⁴² Vassiliki PETRIDOU, "L'Expédition scientifique de Morée: Résultats et conséquences sur la problématique architecturale en France" et Panayotis TOURNIKIOTIS, "Les études sur l'architecture menées par Abel Blouet pendant l'expédition scientifique de Morée et leur répercussion en France" in: Mani. *Témoignages sur l'espace et la société, Voyageurs et expéditions scientifiques (XV^e-XIX^e siècles)*, actes de colloque, Limeni, Aréopolis, 4-7 nov. 1993, Institut de Recherches Néohelléniques, FNRS, Athènes, 1996.

⁴³ Nicolas Huyot, fut nommé professeur d'Histoire de l'Architecture à l'École Nationale des Beaux-Arts à Paris en 1819. Ses cours se font l'écho des idées de Quatremère de Quincy avec qui il a collaboré à la rédaction du *Dictionnaire Encyclopédique d'Architecture* de 1832. Sur les Cours d'atelier de Huyot, voir École Nationale des Beaux-Arts, MS. 805. J., MS. 805. K., MS. 805. L., Paris.

Quatremère de Quincy a doublement réussi son but: le préjudice qu'il a subi, en ne participant pas à l'expédition d'Égypte, pouvait être réparé par l'envoi de Blouet comme responsable en Grèce. Ainsi, il a pu contrôler les résultats de cette entreprise. En plus, comme on lit dans l'*Extrait d'un rapport sur les sculptures d'Olympie* de 1831 écrit par Raoul Rochette:

"Les précieux monuments de sculpture découverts à Olympie sont arrivés à Paris et ils y resteront comme un monument qui attestera à la fois le génie de la Grèce antique et celui de la civilisation moderne [...]. Ils aideront à remplir au Louvre quelques-unes de ces places demeurées vides qui affligent doublement nos regards en ce qu'elles nous rappellent autant de souvenirs pénibles que de monuments absents; et cette fois encore l'art aura servi à réparer des pertes, à diminuer des regrets, en couvrant la trace de nos anciens trophées par quelques images d'une gloire nouvelle."⁴⁴

⁴⁴ Raoul ROCHETTE, *Extrait d'un rapport sur les sculptures d'Olympie, fait au nom de la Commission de l'Institut*, 1831, p. 15.

MONUMENTS

OLGA POLYCHRONOPOULOU

L'EXPÉDITION SCIENTIFIQUE DE MORÉE ET LES
MONUMENTS PRÉHISTORIQUES: LE CAS D'EDGAR QUINET ET
D'ABEL BLOUET

I. La mission scientifique de Morée et le contexte socio-culturel
au début du XIX^e siècle

Les premières informations sur les monuments grecs en général et sur ceux de la préhistoire en particulier proviennent des voyageurs qui ont parcouru la Grèce avec Pausanias, Strabon ou Homère à la main, dès le XVIII^e et surtout pendant tout le XIX^e siècle. Ils étaient portés par le goût pour l'exotisme et le tourisme archéologique qui étaient très en vogue à l'époque. Ils venaient, attirés par le mythe de l'Antiquité classique, pour rendre hommage à des lieux célèbres et surtout pour y recueillir des manuscrits, des marbres et des inscriptions. Le goût de la découverte et la chasse au trésor furent des motifs non négligeables de voyage et de tourisme en Grèce durant le XIX^e siècle. Homère et ses poèmes, Troie et ses héros, Ulysse et ses aventures fascinaient le public. D'un autre côté, l'Antiquité classique, la soif de la découverte inattendue, le romantisme qui caractérise les arts de l'époque –peinture, littérature, théâtre, musique et poésie– poussaient les touristes à voyager vers "le pays du Parthénon".¹ Dans un premier temps, la Grèce moderne dominée par les Turcs laissait les voyageurs indifférents. Pour eux, seuls comptaient les Athéniens de Périclès ou les Lacédémoniens de Léonidas; le Grec raya du Grand Turc n'existait, pour ainsi dire, pas.²

Parmi les voyageurs qui ont porté une attention particulière aux monuments, nous pouvons citer le cas du dessinateur Thomas Hope, qui a effectué au XVIII^e siècle un grand nombre de dessins et d'aquarelles de monuments historiques et préhistoriques. Au XIX^e siècle, les Anglais comme Ed. Dodwell, W. Gell, Ed. Clarke, le colonel W. Leake, W. Mure occupent la première place dans la série de ceux qui se sont particulièrement occupés des monuments de la préhistoire. Ensuite viennent, bien sûr, les membres de l'Expédition de Morée, Edgar Quinet et l'architecte Abel Blouet qui, comme nous allons le rappeler, ont décrit,

¹ E. LOVINESCO, *Les voyageurs français au XIX^e siècle (1800-1900)*, Paris, H. Jouve, 1909, p. 213.

² *Ibid.*

examiné, dessiné, analysé chacun à sa manière les monuments de Mycènes et de Tirynthe, les seuls qui subsistaient encore à l'époque de Pausanias.

En 1821, la Grèce revendique sa liberté et se révolte contre les Turcs. L'opinion, presque hostile ou indifférente à l'égard de la Grèce, change et le mouvement de philhellénisme se renforce grâce à Chateaubriand, Byron et beaucoup d'autres. La lutte pour l'indépendance mobilise l'opinion européenne et les voyageurs, plus nombreux, affluent, enflammés par les idées de Winckelmann et par les poèmes de Hölderlin et de Goethe. En 1828, Jean Capodistrias est nommé gouverneur de l'État grec. Dès janvier de cette même année, au lendemain de Navarin, à la veille de la guerre russo-turque, la France est acquise à l'idée d'une intervention en Morée contre Ibrahim. La décision prise le 19 juillet 1829 par les trois puissances (France, Russie, Angleterre) est de confier aux troupes françaises le soin de faire évacuer la Morée par les soldats égyptiens d'Ibrahim. À l'exemple de Bonaparte, qui avait emmené en Égypte un grand nombre de savants, Charles X, en 1829, adjoint une mission scientifique à l'expédition du général Maison en Morée. Nommée alors "Expédition scientifique", elle comprend en fait les savants, les artistes et les archéologues envoyés en Morée afin d'explorer ces régions et d'en étudier la civilisation. La mission est divisée en trois sections: Sciences physiques, Archéologie, Architecture et Sculpture.³

La première, dirigée par le colonel et naturaliste Jean-Baptiste Bory de Saint-Vincent, était composée de sept "savants" et d'un peintre. L'architecte Abel Blouet, déjà célèbre, présidait la troisième section, celle de l'Architecture et de la Sculpture, tandis que celle d'Archéologie était dirigée par Léon-Jean-Joseph Dubois, conservateur des antiquités égyptiennes au Musée du Louvre.⁴

L'expédition, avec dix-sept personnes au total, mena difficilement à bien ses objectifs dans un pays dévasté par huit années de guerre.⁵ Les différentes sections sont restées en Grèce entre deux (Quinet), trois (Dubois), huit (Bory de Saint-Vincent) et neuf mois (Blouet). Seule la section d'A. Blouet remplit à peu près le programme fixé par les instructions officielles, qui prescrivaient l'exploration de l'ensemble du Péloponnèse.

³ "L'organisation administrative était assurée par le ministère de l'Intérieur et sa "division" des Sciences, Lettres, Beaux-Arts, compétente pour ce que nous appellerions aujourd'hui les affaires culturelles. L'organisation scientifique était dévolue à la Commission centrale de l'Institut de France, où les trois Académies, des Sciences, des Inscriptions et belles-lettres, des Beaux-Arts, avaient désigné chacune trois de leurs membres", Edgar Quinet, *La Grèce moderne et ses rapports avec l'Antiquité*, suivie du *Journal de voyage*, introduction, établissement des textes, notes, etc., par Willy AESCHIMANN et Jean TUCOO-CHALA, Paris, Belles-Lettres, 1984, p. xvii.

⁴ Il y avait aussi dans cette section quatre collaborateurs dont deux peintres dessinateurs: Amaury-Duval, élève d'Ingres, et Trézel, élève de Prud'hon, puis deux "antiquaires": Michel Schinas, Grec vivant en France, et Edgar Quinet.

⁵ L'état sanitaire des hommes de l'expédition fut très vite préoccupant puis dramatique: état souvent effroyable des routes et des pistes, accident de cheval, fatigue, fièvres. Certains membres de l'expédition ont dû interrompre leur voyage et rentrer en France.

Les travaux scientifiques de cette expédition ont été publiés de 1830 à 1838 dans un luxueux ouvrage de trois tomes intitulé *Expédition scientifique de Morée*, par Abel Blouet et Bory de Saint-Vincent.⁶

II. Edgar Quinet à Mycènes et à Tirynthe: l'approche d'un philologue écrivain

On a supposé que le projet d'une expédition scientifique en Morée avait été formé et imposé par Quinet en 1828. Aujourd'hui, nous sommes en mesure de retracer avec plus ou moins de précision la bataille engagée et livrée par Quinet, et de confirmer cette idée.⁷ Edgar Quinet avait 26 ans quand il mit le pied sur le sol de la Grèce pour la première fois. Il avait déjà fait son apprentissage de voyageur. Marqué très jeune par le goût romantique des voyages, il saisissait toutes les occasions de partir. En 1824, il fait son premier voyage en Angleterre, où il traduit les *Idées sur la philosophie de l'histoire* de J. Herder.⁸ En 1827, il se rend à Heidelberg où il étudie la philologie et l'histoire. Il y fait la connaissance de Niebuhr, Schlegel, Tieck, Görres, Uhland et surtout de Creuzer; ce dernier est l'auteur de *Symbolique et mythologie des peuples de l'Antiquité et surtout des Grecs*, traduit en français par J. D. Guiniaut. Quinet y découvre la richesse symbolique des religions orientales. Tout lui fait alors croire que la civilisation a progressé d'est en ouest.⁹

Quinet rejoint la section d'Archéologie en 1829. Il est recruté par l'Institut "comme philologue, c'est-à-dire pour les antiquités et l'histoire"¹⁰ et la recherche des documents byzantins dans les couvents de Morée.¹¹

Ses contacts avec la section d'Archéologie ne durent pas longtemps. Dix jours après le débarquement à Modon, il décide de travailler seul. Il commence alors son itinéraire dans le Péloponnèse.¹² Son activité est débordante. Il ne se

⁶ En fait, cette publication correspond aux résultats des travaux de la troisième et de la première section. La section d'Archéologie n'a jamais rendu ses résultats officiels.

⁷ Un commentateur de *La Grèce moderne* écrivait naguère: "Est-il exact que Quinet ait eu le premier l'idée de l'expédition? Nous laissons la question aux biographes de Quinet", Georgios D. ZIOUTOS, "L'Expédition scientifique de Morée et la relation d'Edgar Quinet", dans *Mélanges O. et M. Merlier*, Athènes, 1956, t. I, p. 22.

⁸ Il s'agit des *Ideen zur Philosophie der Geschichte der Menschheit*, de J. G. Herder (1784-1791). Quinet y découvre une vision souriante de l'Antiquité grecque, toute teintée de l'optimisme de l'"Aufklärung".

⁹ Edgar QUINET, *La Grèce moderne*, p. XXXV.

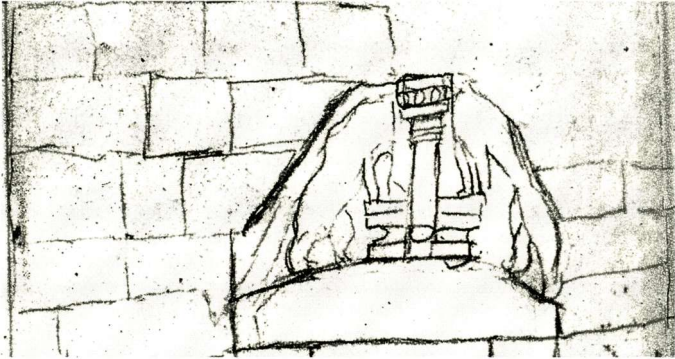
¹⁰ Lettres à sa mère, n^o 157 (22 décembre 1828).

¹¹ Edgar QUINET, p. XLIII.

¹² Il traversa successivement à cheval la Messénie, l'Arcadie occidentale, l'Argolide et la Corinthe.

désintéresse pas des monuments byzantins, des églises, des monastères, mais il ne recueille aucun document ni manuscrit.¹³ L'essentiel de son travail est d'ordre archéologique, géographique et sociologique. Il visite de nombreux sites antiques qu'il examine à la lumière de Pausanias, de Strabon et de Dodwell.

Il faut sur ce point souligner que, parmi les membres de la mission, Edgar Quinet est celui qui, avec Abel Blouet –bien qu'ils aient fait partie de sections différentes–, s'est occupé des monuments antiques et a dessiné des plans et des



1. Edgar Quinet, Mycènes, la Porte des Lions.

élévations, signalant un détail de sculpture ou d'architecture ignoré jusqu'alors. C'était en même temps un dessinateur habile:

"Il a utilisé le crayon comme aujourd'hui nous utilisons l'appareil photographique pour prendre des instantanés. Le croquis instantané peut n'être qu'un plan sommaire de ruines ou une silhouette de paysage. Qu'importe ! Notre enthousiaste ambitionne de peindre un tableau littéraire de la Grèce; il laisse à d'autres le relevé géographique ou la gravure élaborée"¹⁴ (fig. 1).

Les idées de Quinet sur "les périodes les plus anciennes" (c'est ainsi que l'on désignait alors la préhistoire) sont analogues à celles de tous les voyageurs ou

Ensuite, il passa à Égine en caïque, fit une visite à Athènes, avant de gagner Syros d'où il repartit pour la France. Il mit un mois à traverser le Péloponnèse avec son domestique et dut recourir, comme tous les voyageurs en Grèce jusqu'au début du XX^e siècle, aux services d'agoyates –deux en général– qui pour telle partie de l'itinéraire louent leurs chevaux de monte et de bât, suivent à pied et servent de guides, *ibid.*, p. XLV.

¹³ Une des missions de la section d'Archéologie était la recherche des inscriptions. Quinet, bien qu'il ne fût pas épigraphiste, a accompli son devoir en copiant cinquante inscriptions, *ibid.*, p. 393.

¹⁴ *Ibid.*, p. 289. Il s'agit d'un commentaire de W. Aeschmann dans *Quinet dessinateur*.

savants de l'époque; elles restent vagues, sont liées à la mythologie, à Homère, mais en même temps sont marquées par l'esprit romantique du classicisme allemand. À l'aube de l'archéologie, la science de la mythologie repose donc surtout sur des hypothèses déduites des textes écrits. L'ère des fouilles commence à peine, la chronologie reste en partie légendaire, étant calculée d'après les Olympiades. Les civilisations crétoise et mycénienne sont à peu près inconnues et l'on admet que la Grèce a été successivement occupée par les Pélasges, les Achéens et les Doriens. L'histoire de ces derniers est le sujet d'un gros ouvrage du "docteur Müller de Goettingue": "Il est impossible, écrit Quinet, d'appliquer une analyse plus pénétrante à l'étude des couches des peuples dans la Grèce primitive".¹⁵

Le chapitre VII de *La Grèce moderne* de Quinet, parue en 1830, est consacré à l'Argolide. L'auteur y décrit à sa façon les vestiges de Mycènes et de Tyrinthe. Son texte est plutôt un récit littéraire, plein d'allusions romantiques et de mots poétiques. Il a donc paru nécessaire d'en faire une analyse, pour en extraire ses idées sur les monuments préhistoriques.

Il souligne l'étrangeté de la forme du Trésor d'Atrée par rapport à l'idée qu'on se faisait d'un édifice grec:

"Quand on parle d'un monument de la Grèce, on se représente involontairement quelques marbres régulièrement superposés, quelques restes de portiques qui réfléchissent en faisceaux de lumière l'éclat dont nous sommes accoutumés d'environner l'histoire grecque, ou quelques colonnes penchées sur des sommets bleuâtres comme des mâts de vaisseaux brisés et emportés par des vagues d'azur. Soit que vous empruntiez ces images à l'histoire ou à la poésie, elles sont toutes également contredites par ce que l'on appelle le trésor d'Atrée."¹⁶

Il compare sa coupole à un "dôme allongé en forme de clocher de cathédrale", mais il signale que "seulement au lieu de se courber en arceaux, les assises se superposent en cercles parallèles, et l'on en compte plus de trente-trois"¹⁷.

Quinet rapproche le trésor "de la grotte de Polyphème et du palais du roi des rois", mais il pense en même temps à une pyramide égyptienne:

"Au milieu des ténèbres, tantôt vous croyez être dans les entrailles d'une montagne dont les Cabires ont taillé les cristaux avec leurs marteaux d'or, tantôt au faite d'une pyramide égyptienne, qui s'abaisse à la mesure de l'Europe et fléchit sous ce nouveau génie."¹⁸

Quand il s'agit de situer la tombe dans le temps, Quinet pense à l'époque homérique, précisant tout de même qu'il s'agit d'un type de tombe plus primitif

¹⁵ Michelet-Quinet, p. 19, lettre à Michelet de mars 1828; K.O. Müller (1797-1840), auteur de *Geschichten hellenischer Stämme und Städte (Histoire des peuplades et des villes helléniques, 1820-1824)*.

¹⁶ Edgar QUINET, p. 185.

¹⁷ *Ibid.*, p. 186.

¹⁸ *Ibid.*, p. 187.

que ceux qui sont décrits dans l'*Illiade*¹⁹.

La "porte de(s) Mycènes et le bas-relief des lion(ne)s" intriguent Quinet comme une énigme:

"La base, presque aussi longue que le fût, ressemble à un autel sur lequel la colonne s'élève comme une flamme. Autour du chapiteau se dessinent quatre cercles tangents: symboles obscurs, qui deviendront plus tard la moulure dorienne ou la volute des Ioniens. Quelque opinion que l'on ait sur le sens caché de cette sculpture, qu'on y voie le culte du soleil de la Thèbes minyenne, ou la flamme du sabéisme persan monter sur un autel mithriaque, ou le boudha de l'Inde dans son enceinte pyramidale, rien ne rend ce moment si précieux que son indécision même. Incertain entre le symbole et l'art, il représente l'époque des premiers hymnes, moitié litanies, moitié odes. Si la porte des Mycènes, qui tient à la fois de l'Asie et de l'Europe, eût disparu, il manquerait un élément à l'histoire des formations successives de l'architecture. Il a fallu qu'à l'entrée d'une ville pélasgique, on ne sait quel grand culte, reflet de tous les cultes, fût représenté sous la figure ébauchée d'une colonne."²⁰

Quinet se livre à un comparatisme poussé à l'extrême, qui s'explique par sa culture due à l'école allemande. À propos de la "base" qui "ressemble à un autel sur lequel la colonne s'élève comme une flamme", il relève trois interprétations divergentes: celle de K. Müller²¹ – il s'agirait du "culte du soleil de la Thèbes minyenne"; celle de K. Ritter²² – ce serait "le boudha de l'Inde dans son enceinte pyramidale"; celle de Fr. Creuzer²³ – c'est "la flamme du sabéisme persan". Sans se compromettre, Quinet y voit "un grand culte" représenté "sous la figure ébauchée d'une colonne" tenant le milieu entre le symbole et l'art".²⁴

Même type de description, mêlée d'allusions à l'Antiquité classique, à la poésie de Pindare, pour les murailles cyclopéennes de Tirynthe. De son texte, plein d'expressions poétiques, nous pouvons dégager certaines idées sur la maçonnerie de l'appareil cyclopéen:

"Si on les considère, sans nulle préoccupation de système, ces blocs, solides par la

¹⁹ "L'époque, que cette construction représente, est la société dont Homère n'est que la fin et l'expression perfectionnée. Si le tombeau conserve un type plus primitif que l'*Illiade*, il s'en rapproche par la beauté de l'exécution, où la rudesse des Cyclopes a disparu; et rien ne nous fait comprendre mieux que cette architecture le génie du poème d'Homère. Cette forme insolite qui renvoie à des temps anté-historiques, et nous révèle dans la Grèce une Grèce inconnue, le mystère, l'impression sépulcrale de ces murs livides, tout ici répond à la renommée des Atrides et renouvelle l'épouvante des fables des Achéens", *ibid.*; Quinet caractérise donc les "temps anté-historiques" de Mycènes comme la "fin de l'âge d'Homère", comme une "Grèce inconnue", *ibid.*, p. LXIX.

²⁰ *Ibid.*, pp. 183-184.

²¹ MÜLLER K. O., *Handbuch der Archäologie der Kunst*, 1830.

²² RITTER K., *Prolegomena zu einer wissenschaftlichen Mythologie, mit einer antikritischen Zugabe*, 1825.

²³ CREUZER Fr., *Symbolik und Mythologie der alten Völker, besonders der Griechen, 1810-1812* (*Symbolique et mythologie des peuples de l'Antiquité et surtout des Grecs*). La traduction française a paru plusieurs fois de 1825 à 1851.

²⁴ Edgar QUINET, pp. 188-189.

masse, négligemment équarris, vermoulus sur les bords, usés par les lichens; mais dans leur ensemble œuvres de géants, siècles amoncelés, frappent d'abord d'une intime analogie avec les vers d'Hésiode ou des oracles, dont le temps a rongé quelques faces, vers des Cyclopes aux larges bases, aux mots groupés en polygone que nul homme ne peut ébranler de leur place et qui n'ont leur vrai sens qu'à l'endroit où ils sont attachés."²⁵

Selon lui, les murs cyclopéens sont partout semblables, en Italie comme en Grèce.²⁶

Comme tous les voyageurs qui ont visité Mycènes et Tirynthe, Quinet a mesuré quelques blocs de la muraille de Tirynthe²⁷ et a constaté qu'ils étaient

"à peine ébauchés et que l'ensemble entier formait un système de roches superposées, mais fréquemment interrompu par un chaos de blocs".

Il signale l'existence d'ouvertures dans les murs (il entend probablement celles des galeries) et de tours:

"Ces ouvertures sont flanquées de tours carrées, qui au lieu de s'avancer en dehors de la ligne d'enceinte, comme des ouvrages militaires, retirent au-dedans leurs murailles de vingt-quatre pieds d'épaisseur."²⁸

À ce même esprit comparatiste se rattache son point de vue sur la forme "pyramidale" des ouvertures des galeries. Comme il y reconnaît une ressemblance frappante avec la coupe des monuments égyptiens, il en déduit une origine orientale de "ces monuments primitifs".²⁹ Quinet est étonné devant la masse des murailles cyclopéennes et formule une analyse en termes d'histoire de l'art:

"Il ne faut pas se méprendre sur la barbarie des constructions cyclopéennes. Le plan s'achève avec tant de puissance, la lutte avec la nature se montre si orgueilleuse, que l'art atteint ici à une profondeur plus saisissante que dans les colonnades des temples. C'est une réflexion qui naît d'elle-même au pied de ces murs, que l'architecture s'élève à ses plus puissants effets dans les âges héroïques des peuples."³⁰

Ce qui mérite pourtant le plus d'être mentionné, dans cet aperçu des idées de Quinet sur les monuments de la préhistoire grecque, est sa réflexion, très

²⁵ Edgar QUINET, *ibid.*

²⁶ *Ibid.*, p. 189: "Partout semblables, en Italie et en Grèce, les murs cyclopéens n'ont subi en rien la diversité des climats et des races".

²⁷ "Les plus grandes pierres que j'ai mesurées ont neuf pieds de long sur cinq de hauteur", *ibid.*, p. 193; 1 pied = 30,48 cm.

²⁸ *Ibid.*, p. 194.

²⁹ "D'ailleurs il est certain que cette forme n'a pu être naturelle que sur des terrains granitiques, où les roches se découpent elles-mêmes en pics, tels que la haute Égypte ou les plateaux de l'Asie centrale. Il faut bien que ce type soit forcément imposé à la nature de la Grèce, puisque tout le développement de l'art ne sert qu'à l'y abolir. On concilierait les traditions humaines et la nature des lieux, en voyant, dans ces monuments primitifs, l'Orient transplanté en Grèce", *ibid.*, p. 191.

³⁰ *Ibid.*, p. 190.

fantaisiste mais très originale (cette idée n'est jamais rencontrée jusqu'alors dans les textes des voyageurs), que les murailles sont tellement bien encadrées dans le paysage qui les entoure qu'elles donnent l'impression de faire partie de ce paysage. Quinet, appliquant le système de Schelling sur l'harmonie intime de la nature et de l'histoire, voit les murailles complètement intégrées dans la configuration géologique.³¹

"Rien au reste ne m'a plus frappé que l'arrangement naturel des terrains dans le voisinage de ces enceintes. Non seulement à Mycènes, mais dans plusieurs autres lieux de l'Argolide, j'ai remarqué que les pentes découvertes des montagnes, qui sont toutes de même formation, imitent à s'y tromper des constructions cyclopéennes. Les couches calcaires sont rangées et désunies d'une manière très semblable à ces assises. Dans plusieurs endroits il faut quelque attention pour savoir où celles-ci commencent. Il y en a même où le roc lui-même est plus régulier que les polygones. Si l'on observe que ce fait est général, que les formations géologiques du Péloponnèse reproduisent partout ces stratifications artificielles, on ne pourra s'empêcher de reconnaître que ce système est indigène sur le sol."³²

Ensuite il arrive à la conclusion suivante: "Qu'il s'agisse de murs cyclopéens, d'un temple ou d'un théâtre, l'architecture est le type sacré sur lequel le dieu de la nature et de l'histoire construit ses œuvres."³³ Ses idées sur la chronologie des remparts sont très vagues;³⁴ il suppose cependant qu'ils remontent "aux âges des dieux perdus dans l'infini."³⁵

Enfin Quinet croit que les murs cyclopéens de Tyrinthe étaient ceux d'une "enceinte sacrée", car "l'histoire des peuples se confond avec celle des cultes."³⁶ D'après lui, "l'architecture grecque répond surtout à des préoccupations religieuses, tandis que celle des Romains vise à l'utilité publique."³⁷

Dans cet aperçu nous avons déjà évoqué les idées de Quinet sur les monuments de Mycènes et de Tyrinthe, ainsi que les influences précises cachées derrière ces mêmes idées: l'érudition allemande et son attachement pour elle lui ont fait voir le monde reculer de plus en plus vers l'est; l'Allemagne fut la porte

³¹ L'explication moderne est inverse: les pierres des remparts sont tirées des roches voisines et ont donc les mêmes couleurs qu'elles. Quinet se trouve dans ce cas influencé par les idées de Schelling, qui, comme secrétaire général de l'Académie des Beaux-Arts de Munich, s'occupait dès 1810 des statues d'Égine et en reconnaissait "la richesse de génie".

³² Edgar QUINET, p. 190.

³³ *Ibid.*, pp. 192-193.

³⁴ Rappelons qu'aucune datation n'était encore établie à cette époque. Ce sont les fouilles de Mycènes (1874-1876) et de Tyrinthe (1884-1885) qui ont donné une chronologie des remparts et des autres édifices de ces sites.

³⁵ Edgar QUINET, p. LXVIII.

³⁶ *Ibid.*, pp. 194-195: "Quelle a été la première destination de ces gigantesques murailles... Je crois y reconnaître, non pas seulement un lieu de refuge, mais une enceinte sacrée. Si à l'origine, l'histoire des peuples se confond avec celle des cultes, la ville est en même temps le sanctuaire. La nation vit dans le temple."

³⁷ *Ibid.*, p. 255.

de la Grèce et du Proche-Orient avec Herder, l'Inde et la Chine avec Creuzer et Görres. C'est ainsi que nous avons pu expliquer son comparatisme très poussé: il est dû à l'influence de la méthode de Herder, qui mettait en contact les œuvres de diverses époques comme "le monde d'Homère" et le *Philoctète* de Sophocle.³⁸

Quinet reprend dans son texte le terme "primitif", qui qualifie souvent les monuments de Mycènes et de Tirynthe. Il s'agit du terme utilisé par tous les voyageurs et érudits du XIX^e siècle pour parler des monuments des temps "anté-historiques". Cela est dû évidemment à l'influence de l'Antiquité classique, qui règne au XIX^e siècle. En particulier, dans cette décennie de 1830, le romantisme atteint son paroxysme, l'admiration envers la Grèce va jusqu'à l'idolâtrie.³⁹ Quinet considère les murailles cyclopéennes comme des œuvres d'art: "Il ne faut pas se méprendre sur la barbarie des constructions cyclopéennes", car "[...] l'art atteint ici à une profondeur plus saisissante que dans les colonnades des temples".⁴⁰

Ce sont les mots de R. Canat⁴¹ qui illustrent le mieux, à notre avis, l'atmosphère dans laquelle vit Quinet et ses idées sur ce type de monuments et la période à laquelle, selon lui, ils appartiennent:

"Le paysage grec dans sa rudesse laconienne, les ruines de Mycènes et Tirynthe, les scènes de guerre ont fait surgir devant Quinet les Perses, Agamemnon, toute une imagerie lointaine et si actuelle, une poésie ardente et farouche qui est d'un primitif et qui serait aussi bien d'un contemporain."

À cette époque, Eschyle est associé plus que tout autre tragique à la civilisation mycénienne.

"Mais dans l'ensemble, la vogue d'Eschyle tient au modernisme qu'on lui découvre: construction cyclopéenne où un romantisme mycénien a logé ses tribunes, son trésor des Atrides et même un brin de pacotille".⁴²

En fin de compte, nous notons que le matériel recueilli en Grèce (en dehors des inscriptions) a formé la substance de l'œuvre littéraire de Quinet *La Grèce moderne et ses rapports avec l'Antiquité*. Nous pourrions en fait parler de l'itinéraire d'un philosophe de l'histoire, d'un journal poétique ou bien d'un tableau romantique. Tous ces éléments coexistent. Pour un savant comme Quinet, formé à l'école de Madame de Staël, pour qui l'érudition se concilie avec l'imagination, une stricte séparation entre science et littérature, archéologie et poésie, ne pouvait exister en 1830 malgré ses propres dénégations.

³⁸ *Essai sur les œuvres de Herder, op.cit.*, t. II, p. 413.

³⁹ À cela a contribué sans aucun doute le mouvement du philhellénisme. C'est la période qui suit l'Indépendance de la Grèce.

⁴⁰ Edgar QUINET, p. 190.

⁴¹ René CANAT, *L'hellénisme des romantiques*, Paris, 1951, tome II, p. 136.

⁴² *Ibid.*, p. 138; l'érudition allemande de l'époque était attachée à Eschyle.

III. Les observations d'un architecte de réputation: le cas d'Abel Blouet

Architecte déjà célèbre avant sa participation à l'Expédition scientifique de Morée, Abel Blouet⁴³ dirigea avec succès la troisième section, celle de l'Architecture et de la Sculpture. Il fut, on l'a dit, le seul à remplir le programme selon les instructions officielles et parcourut le Péloponnèse selon les étapes prévues. Il resta en Grèce neuf mois et présida avec compétence aux travaux de cinq artistes dont un sculpteur, Jean-Baptiste Vietty. La mission de Blouet consistait à explorer, à étudier et à dessiner les antiquités de la Morée, mission qu'il a accomplie de façon remarquable.⁴⁴

En raison de sa formation d'architecte, il avait une culture classique, comme tous les érudits de son époque. À l'exemple de tous les voyageurs qui ont décrit Mycènes et Tirynthe, il donne en premier lieu un aperçu historique et mythologique de ces deux sites, citant par la même occasion les auteurs anciens comme Homère, Pausanias et Strabon. À Mycènes, il effectue une description topographique, signalant l'importance stratégique et militaire de la position.⁴⁵

L'approche de Blouet, pour les monuments de Mycènes et de Tirynthe, est celle d'un architecte doué, et sa description est assez détaillée et rationnelle. Quand il traite des murailles cyclopéennes de Mycènes, il distingue une variété d'appareils et en déduit que ces constructions ont été érigées à des périodes différentes:

"Ce qu'il faut bien remarquer dans la construction de ces murailles, c'est la variété d'appareils qu'on y a tour à tour employés; ce qui a fait présumer que ces constructions avaient été faites à des époques différentes. C'est ainsi qu'on voit, l'un à côté de l'autre, des murs faits avec des blocs bruts, dont les interstices sont remplis avec des pierres plus petites; et auprès d'eux, des murailles construites en pierres taillées polygonalement, ayant presque toujours cinq joints, faits avec la plus grande perfection, et enfin des pierres placées par assises horizontales, comme il y en a aux avenues de la Porte des Lions et à celle du Grand Trésor.

La construction des premiers murs dont nous venons de parler est en tout semblable à celle des murs de Tirynthe, qui sont en pierres plus grosses, mais dont l'arrangement est le même. Ce sont ces ouvrages que l'on attribue aux Cyclopes,

⁴³ Il était ancien pensionnaire de l'Académie de France à Rome.

⁴⁴ Les résultats de ces travaux sont présentés dans l'ouvrage en trois tomes *Expédition scientifique de Morée: Architecture, sculpture, inscriptions et vues du Péloponnèse, des Cyclades et de l'Attique*, véritable chef-d'œuvre du point de vue des plans et des gravures, des relevés et des illustrations des antiquités et des monuments (1831-1838).

⁴⁵ "Le lieu où fut fondé la ville de Mycènes était on ne peut mieux choisi comme position militaire: aussi cette ville ne paraît-elle avoir été construite dans cet endroit que pour fermer le passage qui sert de communication entre les plaines d'Argos et celles de Némée et de Corinthe; son Acropole placée sur un mamelon escarpé, protégée par de hautes et belles murailles, doit encore appuyer cette opinion", A. BLOUET, *Expédition scientifique de Morée*, Paris, 1831-1838, tome II, p. 148.

non parce qu'ils ont été faits par eux, mais parce que, dans les premiers temps où les Grecs construisaient, tout ce qui causait de l'admiration, soit par la grandeur, soit par la perfection, était attribué à leurs travaux, dont la mythologie nous apprend les merveilles. Quant à la seconde et à la troisième espèces de murailles, nous les retrouvons dans un grand nombre de villes grecques."⁴⁶

Sur ce point, signalons que la majorité des explorateurs qui ont étudié l'enceinte de Mycènes y ont distingué trois types d'appareil, l'appareil dit cyclopéen, l'appareil à assises réglées (régulières) et l'appareil polygonal.⁴⁷ Blouet semble partager l'opinion de M. Petit-Radel,⁴⁸ qui soutenait que ces "diverses constructions", c'est-à-dire ces différents appareils,

"indiquent chacune par leur nature une époque précise et forment autant de jalons historiques à l'aide desquels on peut établir une chronologie des villes. Cette opinion est aussi celle de plusieurs habiles archéologues que nous sommes loin de vouloir contredire; cependant, d'après nos diverses explorations, nous ne pouvons nous empêcher d'admettre que, dans des constructions de moindre importance que celles des murs de villes ou de monuments sacrés, les Grecs aient adopté, peut-être bien à des époques différentes, mais aussi suivant la forme naturelle des matériaux, tantôt la forme polygonale, tantôt l'appareil par assises horizontales et joints inclinés ou verticaux, tantôt le mélange de ces deux systèmes".⁴⁹

Se référant au relief de la Porte des Lions, Blouet reconnaît son ancienneté; il est impressionné par le fait que l'appareil employé dans la maçonnerie est

"par assises horizontales et joints verticaux, pour revenir ensuite à un autre mode de construction moins régulier, lequel pourtant a souvent été pris comme ayant précédé celui dont nous parlons".⁵⁰

Ce qui est saisissant chez le voyageur, ici, est qu'il ne fait aucune tentative pour interpréter les sculptures, à la différence de tous les autres et notamment de son collègue de la section d'Archéologie Quinet. En revanche, il propose une approche très correcte du matériau et de la technique. En fait, Blouet est pratiquement le seul (à l'exception de W. Mure) à avoir compris que les sculptures étaient en calcaire et non en marbre ou en basalte vert comme le prétendaient la majorité des voyageurs de son époque:⁵¹

"La masse sur laquelle les lions ont été sculptés a tour à tour été prise pour un marbre ou un basalte vert; c'est une erreur aussi bien dans un cas que dans l'autre. Cette masse triangulaire, dont la base a une longueur de 3,20 m et le sommet une hauteur de 2,90 m, sur une épaisseur de 0,70 m, est d'un calcaire gris, fort dur, d'un grain très fin et semblable à ceux que nous avons rencontrés en Messénie et en Arcadie."

⁴⁶ *Ibid.*

⁴⁷ Georges PERROT et Charles CHIPIEZ, *Histoire de l'art...*, tome VI, Paris, Hachette, 1894, p. 489.

⁴⁸ Archéologue français qui s'est occupé de la question des fortifications.

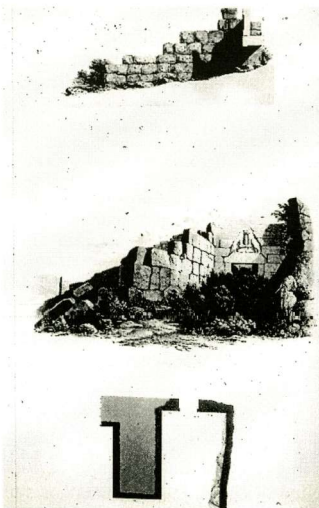
⁴⁹ A. BLOUET, *Expédition de Morée, ibid.*, p. 148.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 151.

⁵¹ Il avait une bonne connaissance des matériaux, car il était architecte.

Ensuite, il se réfère au matériau des murailles, remarquant qu'elles

"sont d'une tout autre nature; elles ont été extraites des masses mêmes qui sont dans cette localité. C'est une espèce de brèche, ou agglomération de cailloux bruns de plusieurs grosseurs et de sable d'une couleur jaunâtre"⁵² (fig. 2).



2. Abel Blouet, La Porte des Lions.

"Ses voussoirs sont simplement des assises taillées circulairement et posées en encorbellement l'une sur l'autre, de manière à observer la courbe qu'on a voulu

À Tirynthe, Blouet trouve que les restes des murailles n'ont point changé depuis l'époque de Pausanias⁵³ (fig. 3). Sur la façon dont ces murailles ont été construites, Blouet rejoint l'avis de tous les voyageurs –Gell, Leake, Dodwell, Mure– sur le fait qu'il n'y avait aucun liant entre les blocs, mais seulement de petites pierres qui remplissaient les interstices.⁵⁴ Il a également signalé l'existence des galeries dans l'épaisseur des murs.

Devant les tombes à tholos de Mycènes, Blouet exprime son étonnement, mais il en donne une description très détaillée du point de vue de la technique et de la construction posant en même temps différents types de problèmes: "Ce sont de vastes constructions en pierre bâties sur un plan circulaire et dont les voûtes présentent une forme parabolique."⁵⁵

⁵² A. BLOUET, p. 151.

⁵³ "Du temps de Pausanias, il ne restait de Tirynthe que les murs de construction cyclopéenne. D'après ce que nous retrouvâmes des murs de Tirynthe, il nous fut facile de reconnaître que, depuis Pausanias, ces restes avaient peu ou point changé", *ibid.*, p. 155.

⁵⁴ "Nous vîmes, en effet, que les murailles sont construites avec des quartiers de rochers posés simplement les uns sur les autres, sans qu'on ait pris aucun soin de les tailler. Ces masses énormes ne sont même jointes entre elles par aucun ciment, mais seulement par de petites pierres qui remplissent les interstices", *ibid.* Nous notons sur ce point que W. Dörpfeld, qui a fouillé à Tirynthe en 1884 et 1885, avait une opinion différente: "Tous les murs de Tirynthe ont été liés avec un mortier d'argile. Dans les joints où ce mortier n'existe pas aujourd'hui, c'est qu'il a été enlevé par les pluies ou de toute autre manière", H. SCHLIEMANN, *Tirynthe*, pp. 298 et 318. Précisons que ce sont Blouet et les autres voyageurs (Pausanias compris) qui ont eu raison. La recherche actuelle a montré qu'il n'y avait pas d'argile dans la maçonnerie des murailles.

⁵⁵ A. BLOUET, pp. 149, 155.

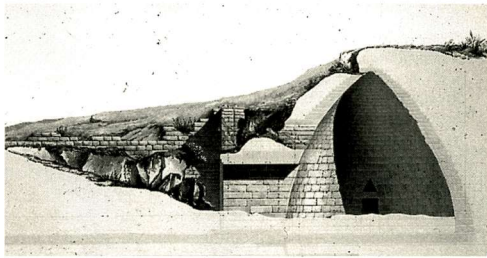


3. Abel Blouet, Le mur de Tirynthe.

obtenir; après quoi, les arêtes inférieures appartenant aux lits de dessous ont été abattues. Les lits de ces assises sont horizontaux, et les joints n'étant concentriques que dans une très courte longueur, les intervalles qui les séparent sont remplis avec des pierres d'une petite dimension."⁵⁶

Blouet pense que ce travail de ravalement a été exécuté après le montage des assises. Rien n'aurait empêché de l'entreprendre sur le chantier. Il est cependant plus raisonnable de supposer l'emploi des procédés les plus simples.

Le voyageur fait une étude minutieuse de ces monuments en dressant plusieurs plans, coupes et dessins (fig. 4), et se pose la question de l'époque où la voûte a été introduite en Grèce.



4. Abel Blouet, Coupe du trésor d'Atrée.

"Et pourtant, bien que cette chambre souterraine ait la forme d'une voûte, comme on ne retrouve pas en elle tout ce qui doit caractériser la construction concentrique de la voûte verticale, on n'aurait pas dû regarder un seul instant cet exemple comme la preuve de l'introduction récente de la voûte dans les constructions grecques. L'histoire, à cet égard, vient encore à notre aide pour nous apprendre que les monuments de Mycènes appartenaient à des temps bien reculés."⁵⁷

⁵⁶ *Ibid.*, p. 150.

⁵⁷ *Ibid.*

Se référant à des exemples aussi divers que ceux de la Grèce, de l'Italie, de la Sicile et même de l'Égypte, il déduit que

"les Grecs fermaient le dessus de leurs portes et voûtaient leurs constructions souterraines, en plaçant horizontalement des pierres, qui se dépassaient les unes les autres à mesure qu'elles s'approchaient du sommet de l'angle, pour former ensuite un vide triangulaire que nous devons considérer comme ayant donné l'idée première de la voûte".⁵⁸

La question que se pose Blouet est de savoir pourquoi

"les Grecs anciens, ayant laissé autant d'exemples de la voûte, n'en ont pas fait plus vite l'application; ce qui les aurait conduits à améliorer ce principe, qui déjà à l'époque dont il est ici question, était une belle conception, et semblait devoir servir plutôt d'acheminement à la construction de la voûte dans son principe parfait d'application, principe qui ne paraît avoir été atteint par les Grecs que très longtemps après".⁵⁹

En particulier Blouet s'est occupé des détails techniques de construction du trésor d'Atrée. Pour déterminer le sol réel de la chambre souterraine, d'après lui "vulgairement" appelée "Tombeau d'Agamemnon" ou "Trésor des Atrides", il a eu recours "aux dessins de l'architecte T. L. Donaldson, qui s'est servi des études de son compatriote Lord Elgin, pour compléter l'intéressant travail qu'il a fait sur le monument".⁶⁰

Grâce à la fouille effectuée sur la partie extérieure du sommet de la voûte, le voyageur a pu reconnaître selon lui le "genre de construction qui fut adopté pour ériger ce monument", ce qui lui a permis de constater que

"cette voûte a été formée par un certain nombre d'assises annulaires superposées horizontalement l'une sur l'autre, et dont la taille de la plupart des joints ne tend pas au centre; ceux pour lesquels il y a eu exception sont seulement taillés dans une longueur de 5 à 10 cm à partir de l'arête du cercle; le reste de l'épaisseur de cette espèce de voussoir n'a subi aucune taille. Quant aux intervalles compris entre ces voussoirs, ils sont remplis avec des pierres, introduites avec force; ce qui donne à chaque rang d'assises toute la résistance que l'on obtient ordinairement par un joint concentrique dans toute sa longueur".⁶¹

Tout en exprimant son admiration pour l'habileté d'une "conception semblable", Blouet signale aussi les désavantages du système: il n'empêche pas

⁵⁸ *Ibid.*

⁵⁹ *Ibid.*

⁶⁰ Blouet se réfère aux fouilles effectuées au trésor d'Atrée sans donner d'autres précisions. Il mentionne seulement qu'elles ont été menées "à l'avenue qui conduit à la chambre souterraine et sur la partie extérieure du sommet de la voûte"; nous savons que l'agent d'Elgin, Lusieri, a "fouillé" durant les années 1802 et 1803. Plusieurs fragments de la façade sculptée du trésor se trouvent actuellement au British Museum, G. PERROT et Ch. CHIPIEZ, *Histoire de l'art...*, *op.cit.*, tome VI, pp. 366-367. On peut supposer que Blouet se réfère aux "fouilles" d'Elgin, mais on ne peut en être certain faute de documents.

⁶¹ A. BLOUET, p. 152.

"les assises de glisser l'une sur l'autre, donne trop d'aiguité aux lits de dessus de chaque pierre, et pour cette raison [n'empêche pas] de faire éclater toutes les arêtes de ces lits. C'est à cette cause que nous devons attribuer l'effet produit sur tous les joints horizontaux composant cette voûte".⁶²

Enfin le voyageur se pose la question de la véritable destination de ces édifices et du "Trésor des Atrides" ou "Tombeau d'Agamemnon" selon différents voyageurs. En premier lieu, il y voit des "cachettes de trésors":

"Ces constructions furent érigées d'après ce principe barbare d'enfouir des trésors sous terre, pour les conserver, et cette circonstance semblerait prouver qu'elles ont dû appartenir aux premiers temps de la société".⁶³

Bien qu'il avoue qu'il est "difficile de contester cette opinion", il présume, d'après la grandeur et l'emplacement des édifices près de la Porte des Lions, que

"ces deux monuments devaient être, ou des chambres souterraines dans lesquelles Atrée et ses enfants cachaient, dit-on, leurs trésors, ou les tombeaux des compagnons qu'Agamemnon ramena avec lui après la prise de Troie".⁶⁴

Puis, à la fin de la description détaillée de la chambre souterraine du "Trésor des Atrides", il aboutit à la conclusion qu'il pourrait éventuellement associer les deux fonctions:

"Nous aurions donc moins d'incertitude sur la véritable destination de ce monument, puisque tout porte à croire maintenant qu'il pouvait être tout aussi bien un trésor qu'un tombeau; rien, en effet, ne paraît mieux l'indiquer que, d'une part, un caveau taillé avec soin dans la masse pour recevoir des dépouilles mortelles, et de l'autre, cette grande salle voûtée dans laquelle pouvaient être déposés des objets de prix, tels que métaux précieux, vases, trépieds et armures. Comment, d'ailleurs, les anciens Grecs n'auraient-ils pas choisi un semblable lieu comme trésor, ils ne connaissaient rien de plus inviolable que les tombeaux"⁶⁵ (fig. 5).

Son idée est fondée sur la croyance des Grecs, selon laquelle une tombe doit être inviolable: elle constituait le meilleur endroit pour déposer des objets précieux.

Cet aperçu des idées de Blouet sur les monuments de Mycènes et de Tirynthe nous conduit à certaines constatations: le voyageur, du fait de sa fonction d'architecte, propose une approche assez détaillée des monuments du point de vue de la technique de construction. Bien que l'Antiquité classique soit présente dans ses descriptions, elle n'intervient que très discrètement dans ses interprétations (comme dans le cas des édifices de forme analogue à ceux de Mycènes, dont il dit connaître des exemples en Grèce, en Italie et en Sicile).

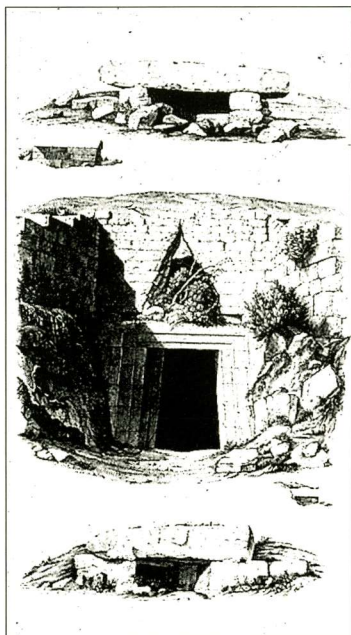
Ses observations sur les techniques de construction des murailles ou des voûtes des tombes à tholos sont pertinentes. Il tient à mettre au clair certains

⁶² *Ibid.*, p. 153.

⁶³ *Ibid.*, p. 149.

⁶⁴ *Ibid.*

⁶⁵ *Ibid.*, p. 152.



5. Abel Blouet, Trésor d'Atrée, l'entrée.

éléments jusqu'alors restés confus, comme le décor sculpté de la Porte des Lions; ignorant complètement son ex-plication (à l'opposé de la totalité des voyageurs), il parle seulement du type de matériau.

Sa recherche est plus particulièrement orientée vers les tombes à tholos de Mycènes où il étudie en détail la technique de la voûte et son mode de construction, se posant en même temps des questions sur des détails d'ordre technique. Sur les murailles cyclopéennes, il distingue les différents types d'appareil, mais il se trompe en ce qui concerne l'attribution de chaque type à une période donnée. Ces erreurs sont normales, car à cette époque il n'y avait pas de fouilles sur ces sites et les seuls points de repère étaient les exemples visibles de murailles des périodes historiques. En ce qui concerne les interprétations, Blouet s'est montré prudent. Il n'a pas de préjugés et il répète souvent les opinions des autres savants et historiens, comme dans le cas de la véritable destination des murailles, puis du "Trésor des Atrides" ou "Tombeau

d'Agamemnon". Selon lui, il n'y a pas de preuve que cet édifice lui ait appartenu.

Ses descriptions sont admirablement illustrées par un grand nombre de plans, de relevés et de dessins. En fin de compte, Blouet est quelqu'un dont l'approche est directement liée à ses connaissances et non à l'imagination (sur ce point, il se situe à l'opposé d'Edgar Quinet). C'est aussi quelqu'un qui sait poser les problèmes. Pour toutes ces raisons, sa contribution à la connaissance de ces monuments, dans la période qui précède les fouilles, reste importante. D'ailleurs, l'ouvrage qui porte son nom en donne la preuve.

IV. La contribution des voyageurs à la connaissance des monuments préhistoriques: l'image de la réalité archéologique avant l'arrivée des archéologues

Les points de vue des voyageurs sur les monuments préhistoriques révélés à travers leurs textes suscitent une série de remarques. Ils expriment tous leur admiration devant l'aspect massif et imposant des murailles cyclopéennes. Comme le dit alors G. Perrot,

"on s'est empressé de décrire, de relever et de dessiner les parties apparentes de ces constructions étranges, on a remarqué combien leur aspect était différent de celui de l'âge classique; mais jusqu'au jour où Schliemann a inauguré à Tirynthe et à Mycènes ces fouilles hardies, qui sont descendues jusqu'au roc ou au sol vierge, on n'avait aucune idée de l'art très particulier et de l'industrie déjà fort avancée que possédaient les hommes qui ont élevé ces murailles."⁶⁶

La même étrangeté par rapport à "ce qu'on connaissait jusqu'à maintenant" est exprimée pour les tombes à tholos de Mycènes, comme nous avons pu le constater dans le cas d'Edgar Quinet, de Blouet et des autres voyageurs.

Une première constatation est que l'image de ces monuments désignés comme étranges et primitifs (terme largement utilisé par les voyageurs à propos des édifices de Mycènes et de Tirynthe) ne correspond pas à celle qui est connue et admirée par eux, à savoir l'image des temples et des édifices de l'époque grecque et romaine. Il s'agit dans ce cas d'une image altérée, car elle est influencée par l'Antiquité classique. Il faut cependant souligner que cette tendance à se repérer par rapport à l'art grec va durer longtemps après l'arrivée des archéologues sur ces sites.

Une deuxième constatation concerne le type des descriptions. Il y a toujours de longs rapports sur la mythologie ou sur Homère. Très souvent, les descriptions sont pleines d'allusions symboliques, philosophiques, poétiques. Le cas d'Edgar Quinet est significatif. Chez lui, les monuments de Mycènes, tombes et murailles, servent de prétexte à un discours philosophique ou bien font partie de son tableau romantique. Dans des cas comme celui-ci, l'image du monument devient floue et vague, et elle fait surtout partie d'un paysage. Par conséquent, l'information archéologique est très réduite.

Chez d'autres voyageurs, entre autres les Anglais, le goût du pittoresque accompagne des descriptions vagues avec des tentatives pour interpréter à tout prix, comme dans le cas du décor sculpté de la Porte des Lions (à l'exception unique d'Abel Blouet).

Nous pouvons alors nous poser la question: l'image des monuments préhistoriques rapportée et décrite par les voyageurs correspond-elle à une

⁶⁶ G. PERROT et Ch. CHIPIEZ, *Histoire de l'art...*, op.cit., tome VI, p. 261.

réalité archéologique? Est-ce une image relativement fiable dont on pourrait tirer certains éléments pour la connaissance des monuments, ou bien s'agit-il plutôt d'une image déformée, altérée en partie par l'imagination du voyageur, qu'il ne faut pas traiter comme source d'information? Est-il vraiment utile de recourir aux textes des voyageurs pour traiter la réalité archéologique d'avant les fouilles? Ces questions ont déjà été posées et il faut essayer de tirer les choses au clair.

En premier lieu, nous ne devons pas considérer les textes des voyageurs –simples souvenirs de voyage des érudits ou de riches jeunes hommes épris de l'Antiquité grecque– comme des rapports archéologiques. Il faut nous détacher de notre réalité et situer les éléments dans leur propre contexte social et culturel. Afin de tirer le maximum de ces textes, il faut savoir les traiter au cas par cas. Leurs images ne sont pas "toutes prêtes" et par conséquent il faut faire une fouille pour faire apparaître les différents éléments.

Le cas d'Abel Blouet est exceptionnel. Son approche d'architecte a beaucoup contribué à la formation de l'image de ces monuments. Son texte ne constitue pas des souvenirs de voyage ou un itinéraire de philosophie historique, mais un rapport technique détaillé accompagné de plans, de relevés et de dessins.

Pour une période où la science de l'archéologie en était à peine à ses débuts et où nul ne connaissait les antiquités préhistoriques, il est nécessaire, à notre avis, de mettre l'accent sur l'importance du rôle des voyageurs dans le domaine de la connaissance des monuments. Non seulement ils constituent une source unique d'informations sur l'état, la forme ou l'aspect des différents vestiges à leur époque (avant les fouilles de Schliemann à Troie, à Mycènes et à Tirynthe), mais avec leurs écrits, leurs dessins, ils ont fourni des connaissances précieuses aux premiers archéologues venus ensuite fouiller sur les sites connus. Enfin –et ceci est peut-être aussi une grande contribution– ils nous transmettent par le biais de leur information leurs idées, leur mentalité, leurs points de vue, qui sont ceux de la société du XIX^e siècle, sur ce que l'on appelait alors architecture "primitive" d'une époque "très reculée".

B I B L I O G R A P H I E

- AESCHIMANN Willy, "Le voyage d'Edgar Quinet en Grèce au lendemain de l'Indépendance", *Parnassos*, t. XVII (3) juillet-septembre 1975, pp. 412-434.
- BERNARD-GRIFFITHS Simone, "E. Quinet pèlerin romantique", *Revue des Lettres*, Paris, avril-juin 1975.
- BLOUET Abel, *Expédition scientifique de Morée, Architecture, Sculpture, inscriptions et vues du Péloponnèse, des Cyclades et de l'Attique*, 3 t., Paris, 1831-1838.
- CANAT René, *L'hellénisme des romantiques, la Grèce retrouvée*, 3 t., Paris, 1951.
- LOVINESCO Eugène, *Les voyageurs français au XIX^e siècle (1800-1900)*, Paris, H. Jouve, 1909, pp. 213-214.
- PERROT Georges et CHIPIEZ Charles, *Histoire de l'art dans l'Antiquité*, tome VI, *La Grèce primitive, l'art mycénien*, Paris, Hachette, 1894.
- QUINET Edgar, *La Grèce moderne et ses rapports avec l'Antiquité*, suivie du *Journal de voyage*, Paris, Les Belles-Lettres, 1984.
- QUINET Edgar, "La Grèce d'Edgar Quinet", *Le Nouvel Observateur*, n° hors série (Voyages en Méditerranée), avril 1995.
- ZIOTOS Georgios D., "L'Expédition scientifique de Morée et la *Relation* d'Edgar Quinet", dans *Mélanges O. et M. Merlier*, Athènes, 1956, t. I, pp. 377-418.

NABILA OULEBSIR

LA DÉFINITION DU PAYSAGE ARCHITECTURAL DANS LES EXPÉDITIONS SCIENTIFIQUES DE MORÉE ET D'ALGÉRIE*

Inscrites à l'intérieur des expéditions militaro-scientifiques conduites en Méditerranée au XIX^e siècle, les explorations architecturales de la Morée et de l'Algérie représentent deux projets précurseurs d'une approche nouvelle à l'égard des monuments. Chargées de relever et d'inventorier les principaux monuments de ces pays, les sections d'*Architecture et Sculpture* mises en place en Morée en 1829 et en Algérie dix années plus tard, ont constitué les instances qui ont permis de rompre avec les approches antérieures liées aux voyages d'artistes – que ce soit des voyages d'érudition ou des voyages d'agrément – pour prendre place à l'intérieur d'un cadre organisé, celui des missions commanditées par l'État.

Il s'agira à travers cette intervention de porter notre attention sur les travaux effectués par les architectes en mission lors de ces expéditions et de nous pencher particulièrement sur la représentation donnée à voir des monuments de la Grèce et de l'Algérie. Les relevés d'architecture effectués en Morée¹ par Abel Blouet et Amable Ravoisié, et ceux qui ont été réalisés plus tard par ce dernier lors de l'exploration scientifique de l'Algérie,² peuvent nous fournir des éléments de comparaison et d'analyse. Les monuments, dont la matérialité est fortement inscrite dans l'espace, ont-ils contribué à la définition d'une entité commune? Peut-on parler de la constitution d'un paysage architectural de la Méditerranée? Si nous comprenons la notion de paysage³ architectural comme l'appréciation

* Je remercie François Hartog et Daniel Nordman pour les conseils qu'ils m'ont apportés lors de la finalisation de ce texte.

¹ Abel BLOUET, Amable RAVOISIÉ, Achille POIROT, Félix TRÉZEL et Frédéric de GOURNAY, *Architecture, Sculpture, Inscriptions et vues du Péloponèse, des Cyclades et de l'Attique. Exploration Scientifique de Morée*, Paris, Firmin Didot, 1831-1838, 3 vol. gr. in-fol.

² Amable RAVOISIÉ, *Beaux-Arts, Architecture et Sculpture. Exploration Scientifique de l'Algérie pendant les années 1840, 1841, 1842*, Paris, Firmin Didot, 3 vol. grand in-fol., 1846-1851.

³ La notion de paysage renvoie à la représentation par l'homme de ce qui l'entoure, représentation objective, mais aussi, subjective, influencée par l'imaginaire collectif. Cf. *Composer le Paysage. Constructions et crises de l'espace (1789-1992)*, s. la dir. d'Odile MARCEL, Paris, Champ Vallon, 1989; et Amina-Aïcha MALEK, *Le regard sur la nature dans la maison à péristyle de l'Afrique romaine*, thèse soutenue, sous la direction de Michel Conan et Augustin Berque, Paris, EHESS, 1999.

esthétique d'un site naturel orné de monuments, c'est-à-dire le regard porté par ces architectes sur le milieu composé d'édifices, quels sont alors les éléments qui permettent de définir son caractère méditerranéen?

Ces interrogations nous orientent vers un autre aspect du problème, qui concerne le rôle attribué aux architectes au XIX^e siècle. En effet, quels rôles ont assuré les architectes des expéditions scientifiques de Morée et d'Algérie, dans l'élaboration de cette image? Comment ces derniers sont-ils intervenus en tant que corps professionnel autonome, puis en tant que corps intégré dans un groupe pluridisciplinaire? La participation d'Amable Ravoisié aux deux expéditions a-t-elle favorisé la construction d'une image commune de l'espace méditerranéen?

Exploitant le mouvement de l'armée française en Morée et en Algérie, les architectes formés à l'École des Beaux-Arts et dans des ateliers d'architecture parisiens parcourent ces nouveaux territoires avec un regard qui n'est pas neutre. Celui-ci est influencé par la nouvelle esthétique romantique et par les effets d'un enseignement académique de l'architecture dont la tendance à cette époque dépendait des orientations définies par Quatremère de Quincy,⁴ alors secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts. Ce dernier pouvait, grâce à cette position privilégiée, imposer des vues strictes concernant la diffusion des canons esthétiques et empêcher les éventuelles déviations des jeunes architectes attirés par de nouveaux horizons. Au cours de leurs investigations sur le terrain – repérage des vestiges, fouilles et relevés – les architectes se sont donc pliés au programme imposé par la mission tout en étant conditionnés par une approche des monuments acquise dans des lieux de formation spécialisée.

I. L'exploration architecturale de la Morée (mars-décembre 1829)

Peu de travaux s'inscrivaient en cette première moitié du XIX^e siècle dans le champ d'activité de repérage et d'inventaire des monuments mené par Abel Blouet et son équipe lors de l'exploration scientifique de la Morée. Antérieurement, seules les contributions anglaise et allemande, peu nombreuses mais à l'avant-garde du mouvement philhellène européen, avaient permis de faire connaître les monuments de la Grèce avec un certain souci d'exhaustivité et de méthode. Mon intention n'étant pas de signaler l'ensemble des tentatives antérieures⁵ en la matière, je citerai brièvement celles qui se rapprochent de la démarche engagée par l'équipe de la section d'architecture de l'exploration

⁴ Antoine Chrysostome Quatremère de Quincy fut secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts entre 1816 et 1839. Il fut remplacé par l'archéologue Désiré Raoul-Rochette, aussi engagé que son prédécesseur dans la défense du classicisme.

⁵ Cf. Fani-Maria TSIGAKOÛ, *La Grèce retrouvée: artistes et voyageurs des années romantiques*, Paris, Seghers, 1984, 208 p., 173 ill. (éd. angl. 1981). Catherine KOUMARIANOU et Georgios TOLIAS, *British Travellers in Greece, 1750-1820*, Exhibition Catalogue, Londres, Foundation for Hellenic Culture, 25 mai-3 juillet 1995, 106 p.

scientifique de la Morée, à savoir les travaux du peintre James Stuart et de l'architecte Nicholas Revett, deux Anglais envoyés en mission en Grèce par la *Société des Dilettant*⁶ entre 1751 et 1753 avec des instructions précises: rassembler des modèles de dessins architecturaux afin de constituer un inventaire utile aux contemporains.

Le retour à la Grèce antique

Cette entreprise anglaise née d'une volonté de reproduire fidèlement les monuments de la Grèce était une initiative isolée puisqu'elle dépendait du bon vouloir d'un groupe d'amateurs éclairés amoureux de l'art grec. Cependant, à travers la publication des quatre volumes grand in-folio⁷ représentant des portraits, des figures, des cartes et des plans réalisés sur place, elle proposait une approche systématique des monuments qui rompait avec les pratiques en usage à cette période et favorisait de surcroît l'engouement de l'Europe pour l'art grec. Cette initiative fut suivie par d'autres tentatives ayant pour objectif la localisation des sites homériques et la définition des itinéraires et des routes de la Grèce.⁸

Les fouilles engagées au XVIII^e siècle sur les sites d'Herculanum et de Pompéi, et la découverte des temples grecs de Paestum, l'antique Posidonia, aux portes de Naples, avaient ouvert le champ au développement de la science archéologique en Europe et donné un avant-goût d'un retour imminent à la Grèce antique. Les réflexions menées par l'allemand Johann Joachim Winckelmann proclamaient "l'humanité supérieure des Grecs"⁹ et sublimait l'art grec en évoquant l'ancienne Hellade où le *Goût* était né.¹⁰ Toutefois dans la France prérévolutionnaire, la référence antique avait un usage politique qui

⁶ Association d'amateurs éclairés fondée à Londres en 1734 dont l'objectif visait l'encouragement des Beaux-Arts et la promotion du style grec. Abel Blouet fit un séjour auprès des membres de cette société.

⁷ James STUART et Nicholas REVETT, *The Antiquities of Athens, Measured and Delineated...*, Londres, J. Haberkorn, J. Nichols et J. Taylor, 1762- 1816, 4 vol. gr. in-fol.

⁸ Edward DODWELL, *A Classical and Topographical Tour through Greece during the Years 1801, 1805 and 1806*, Londres, Rodwell et Martin, 1819, 2 vol.; William GELL *The Itinerary of Greece, with a Commentary on Pausanias and Strabo and an Account of the Monuments of Antiquity at Present Existing in that Country, Compiled in the Years 1801, 1802, 1805, 1806*, Londres, T. Payne, 1810, 171 p.; *Itinerary of Morea, Being a Description of the Routes of that Peninsula*, Londres, Rodwell et Martin, 1817, XV- 248 p., pl.

⁹ Johann Joachim WINCKELMANN, *Geschichte der Kunst des Alterthums*, Dresden, Walther, 1764, 2 parties en 1 vol., LII- 431 p. (*Histoire de l'art de l'Antiquité*, trad. de l'allemand, Leipzig, J.C.I. Breitkopf, 1781, 3 vol.).

¹⁰ Johann Joachim WINCKELMANN, *Gedanken über die Nachahmung der Griechischen Werke in der Malerei und Bildhauerkunst*, Friedrichstadt, gedruckt bey C.H. Hagenmüller, 1755, épître dédicatoire et 40 p. (*Réflexions sur l'imitation des œuvres grecques en peinture et en sculpture*, Paris,

permettait surtout "d'attaquer le despotisme ou l'absolutisme, de miner l'autorité monarchique en 'exhumant' un autre espace".¹¹ Le rôle de la France dans la promotion du style grec restait donc en retrait. Les rares contributions apportées comme celle de l'architecte français David Leroy, qui publia en 1758 un ouvrage sur les *Ruines des plus beaux monuments de la Grèce*,¹² abordèrent les monuments classiques de manière approximative qui fut largement contestée par les anglais Revett et Stuart. Cette œuvre est aujourd'hui à nouveau considérée sous un autre angle, celui effectivement d'un inventaire raisonné des monuments de la Grèce.¹³

Dans ce retour à la Grèce antique, trois phénomènes ont caractérisé la fin du XVIII^e siècle et le début du XIX^e. Le premier est lié à l'apparition des antiquaires chargés d'accomplir dans les sites grecs des fouilles que le mirage de l'Antiquité avait transformées en "chasse aux trésors". Ce temps considéré comme le temps de "l'archéologie sauvage" où tout était permis, voyait la libre circulation des vestiges dans les divers marchés des antiquités et des acquisitions non contrôlées. Ainsi furent acquises la frise du Parthénon et une caryatide de l'Erechtéion par Lord Elgin lors de fouilles entreprises sous sa direction.¹⁴

Le second phénomène concerne l'influence des idées romantiques dont la nouvelle sensibilité aborde les ruines sous le mode poétique.¹⁵ En ces temps de "la célébration de la ruine", la quête de l'authenticité n'est pas la priorité des artistes parcourant la Grèce et la représentation donnée à voir des monuments offre une image approximative et floue qui varie au gré des effets d'ambiance antique recherchés. Les premiers romantiques ne cherchaient pas à transcrire une réalité, mais à transmettre une atmosphère antique faite de grandeur et de décadence, de la fragilité ou de la pérennité des établissements humains.

Enfin, le dernier phénomène est lié aux premières tentatives issues des jeunes architectes français pensionnaires de la Villa Médicis en vue d'introduire des sujets grecs dans leurs envois de Rome. Limités en une étude "d'après l'antique",

Aubier, 1954, 215 p.; *Réflexions sur le sentiment du beau dans les ouvrages de l'art et sur les moyens de l'acquiescer*; trad. de l'allemand, Paris, Barrois aîné, 1786, VI-296 p.).

¹¹ François HARTOG, "Faire le voyage d'Athènes: Johann Joachim Winckelmann et sa réception française", in: *Winckelmann et l'antique*, Entretiens de la Garenne Lemot, Nantes, 1995, p. 129.

¹² David LEROY, *Les ruines des plus beaux monuments de la Grèce, ouvrage divisé en deux parties, où l'on considère, dans la première, ces monuments du côté de l'histoire et, dans la seconde, du côté de l'architecture*, Paris, H.L. Guérin et L.F. Delatour, 1758, 2 parties en 1 vol., gr. in-fol., pl.

¹³ Frédéric POUSIN, *L'architecture mise en scène: essai sur la représentation du modèle grec au XVIII^e siècle*, Paris, Arguments, 1995, 220 p.

¹⁴ Cf. Antoine C. QUATREMÈRE DE QUINCY, *Considérations morales sur la destination des ouvrages de l'art*, Paris, Crapelet, 1815, et *Lettres sur l'enlèvement des ouvrages de l'art Antique à Athènes et à Rome*, Paris, Adrien Le Clère et Bourgeois-Maze, 1836. Chateaubriand a également dénoncé le pillage par Lord Elgin des antiquités d'Athènes dans *Itinéraire de Paris à Jérusalem, et de Jérusalem à Paris*, 3 vol., Paris, 1811.

¹⁵ Roland MORTIER, *La poésie des ruines en France: ses origines, ses variations de la Renaissance à Victor Hugo*, Genève, Droz, 1974, 237 p.

leurs travaux obéissaient à une réglementation stricte imposée par l'Académie des Beaux-Arts qui s'instituait comme gardienne des valeurs du classicisme romain et vitruvien, et érigeait Rome comme unique modèle d'étude et d'application. L'enseignement et la pratique de l'architecture en France étaient ainsi dépendants des conditions dictées par la leçon académique, et le voyage en Grèce ne pouvait être officiellement autorisé. Le retard français dans l'appréciation du phénomène grec et néo-grec découlait du conservatisme de l'Académie des Beaux-Arts et les premières tentatives issues des jeunes architectes pensionnaires de l'Académie de France à Rome suggéraient, fort à propos, un nouveau rapport à la référence grecque. L'envoi de Rome d'Henri Labrousse en 1828 consacré au temple de Paestum,¹⁶ constitue l'une des premières réactions contre cet académisme qui suscita, d'ailleurs, une vive critique de la part de Quatremère de Quincy.¹⁷

La mission d'Abel Blouet en Morée

Abel Blouet compte parmi la première génération d'architectes français Grand-Prix de Rome à être autorisée à effectuer officiellement le voyage de Grèce. Une autorisation accordée exceptionnellement pour conduire les travaux de la section *Architecture et Sculpture* de l'exploration scientifique de la Morée dont l'entreprise était avant tout militaire et politique. Même si le philhellénisme est à ses premiers balbutiements et sans anticiper sur les résultats que cette mission allait fournir, notons que celle-ci devait donner une tournure nouvelle aux travaux menés à cette époque autour de la restitution des monuments antiques.

Blouet fut nommé en 1828 directeur de la section *Architecture et Sculpture* de l'exploration scientifique de Morée sur la proposition de l'Académie des Beaux-Arts. Il venait de passer cinq années en Italie comme pensionnaire de l'Académie de France à Rome et il s'était distingué dans sa quatrième année par

¹⁶ Henri Labrousse obtint le Grand Prix de Rome en 1824, à l'âge de 23 ans. En 1828, il proposa lors de son séjour à la Villa Médicis le projet de *Restauration du temple de Paestum*. Il put ainsi étudier directement les monuments et démontrer l'inexactitude des mesures officiellement admises concernant la polychromie des temples grecs. À son retour à Paris, il fut blâmé par Quatremère de Quincy et excommunié par l'Académie des Beaux-Arts. Il ouvrit alors en 1830 un atelier devenu célèbre en enseignant l'architecture selon des théories opposées à la leçon académique. Plus tard, il répétait souvent à ses étudiants: "C'est de cet atelier que sont parties en 1830 les premières protestations contre un enseignement officiel devenu exclusif, aveugle, funeste".

¹⁷ Quatremère de Quincy s'opposait vivement au point de vue de Labrousse en défendant l'idée que l'ordre et l'harmonie des édifices grecs, généralement associés à la "Grande Architecture", ne pouvaient être pensés sur des temples colorés. Il se servit du travail de C. M. de Lagardette pour argumenter son point de vue. Cf. C.M. DE LAGARDETTE, *Les Ruines de Paestum, ou Posidonia, ancienne ville de la Grande-Grèce... levées, mesurées et dessinées... en l'an II*, Paris, 1798; Henri LABROUSTE, *Les Restaurations des monuments antiques par les architectes pensionnaires de l'Académie de France à Rome. Le temple de Paestum*, Paris, Firmin Didot, 1877, gr. in-fol.

un projet de restauration des thermes de Caracalla. Cette contribution qui, par la qualité artistique et technique, l'avait classé parmi les meilleurs élèves de la Villa Médicis reçut du gouvernement français un budget spécial pour sa publication.¹⁸

L'Architecture de Vitruve, l'Art de bâtir d'Alberti et les Monuments de l'ancienne Rome de Palladio ont constitué les œuvres de chevet d'Abel Blouet et ses références de base pour l'étude des monuments antiques. Sa formation classique entamée dans l'atelier de Macquet fut suivie par un passage remarqué à l'Académie d'Architecture et dans l'atelier de Pierre-Jules Delespine. Son succès académique et ses rapides progrès en atelier le plaçaient aux premiers rangs et le prédisposaient à faire le voyage de Rome, si cher aux architectes. Et, en effet, c'est en 1821 qu'il obtint le Grand-Prix pour le projet d'un Palais de justice et qu'il vit pour la première fois, à vingt-six ans, Rome et les restes antiques.

Grâce à ce séjour à Rome, Blouet acquit la notoriété qui devait l'introduire dans les hautes sphères de l'Académie des Beaux-Arts. À son retour à Paris, il ouvrit son propre atelier en 1826, à la demande des élèves de Delespine restés sans direction depuis la mort de ce dernier. C'est au sein de l'atelier de Delespine qu'il rencontra Amable Ravoisié, élève du même maître et second membre important de la section *Architecture et Sculpture* de l'expédition scientifique de Morée, dont la collaboration fut constante et fructueuse.

L'expédition de Morée organisée sur le modèle de celle d'Égypte¹⁹ devait essentiellement permettre de dresser la carte topographique de la Grèce et d'explorer les ruines du Péloponnèse par l'organisation de fouilles systématiques sur l'ensemble des sites visités. La section d'*Architecture et Sculpture* dirigée par Blouet comprenait les architectes Amable Ravoisié et Achille Poirot, le sculpteur J. B. Vietty et le littérateur Frédéric de Gournay. Les instructions qui leur furent adressées par l'Académie sous la plume de Charles Percier et de Jean-Nicolas Huyot, architectes Grand-Prix de Rome, insistaient sur la localisation des sites antiques mentionnés dans les textes anciens de Strabon, de Pausanias, ou dans les écrits des voyageurs modernes comme François Pouqueville ou William Gell, et donnaient des précisions sur les techniques de fouilles à entreprendre.²⁰

Dès leur arrivée sur les lieux et malgré les instructions rigoureuses formulées

¹⁸ Abel BLOUET, *Restauration des thermes d'Antonin Caracalla à Rome*, présentée en 1826, et dédiée en 1827 à l'Académie des Beaux-Arts de l'Institut Royal de France, Paris, Firmin Didot, 1828, gr. in-fol., 19 p. et 15 pl.

¹⁹ En évoquant le modèle d'Égypte, la commission savante envoyée en Morée suivait la ligne tracée par Bonaparte qui, vainqueur de l'Orient, ordonnait "d'élever un monument plus durable que l'airain, *aere perennius*".

²⁰ F.-L. LUCARELLI, "Les modes de prospection des architectes et des archéologues de l'expédition de Morée", in: MANI, *Témoignages sur l'espace et la société. Voyageurs et expéditions scientifiques (XV^e-XIX^e)*, actes de colloque, Limeni, Aréopolis, 4-7 nov. 1993, Athènes, s. la dir. de Yanis SATTAS, Institut de Recherches Néohelléniques, F.N.R.S., 1996, p. 503-540; et "Une archéologie philhellène: les relevés architecturaux de l'expédition scientifique de Morée (1829-1838)", in: *La Grèce en révolte*.

par l'Académie des Beaux-Arts, la majorité des membres cédèrent à la mode romantique. Premier contact avec la Grèce, première image construite liée aux ruines que le passé littéraire homérique embellissait:

"À peine débarqués, les membres de la commission obéissaient plus encore peut-être à l'entraînement de ces nobles ruines qu'aux instructions qui leur avaient été données, (...). Il faudrait pouvoir les suivre pas à pas de découvertes en découvertes, d'enchantements en enchantements à travers ce passé que leur érudition et leurs talents allaient faire revivre."²¹

C'est le passé de la Grèce et non pas son présent qui intéressait les membres de la section artistique et, tout au long de leurs investigations, les vestiges antiques furent admirés, dessinés, et firent l'objet d'une réappropriation symbolique à travers le procédé de restauration. Les résultats de la mission, une publication de trois volumes grand in-folio présentent des planches où l'on retrouve la localisation de chaque ruine, des renvois aux textes anciens, et des relevés de monuments comportant les états actuels et les restaurations. Ce dernier procédé fut systématiquement utilisé pour la majorité des édifices étudiés:

"Les monuments du Péloponnèse, dans leur état de dégradation présentent plutôt des œuvres de décombres que des édifices debouts. Aussi nos architectes ont accompagné d'une restauration les ruines qu'ils ont retrouvées, ont indiqué pour éviter les équivoques ce qui est maintenant et ce qui est de reconstruction."²²

À ce niveau, la restauration est réalisée uniquement sur papier, selon la méthode des anciens²³ qui la définissent comme

"la conjecture la plus probable appuyée d'autorités, de la forme, de la figure et des proportions d'un monument, aujourd'hui en ruine, et de ce qu'il pouvait être au temps de sa splendeur."²⁴

La découverte du temple de Jupiter Olympien –édifice conçu par l'architecte Libon à l'intérieur duquel était placé le colosse de Phidias, chef-d'œuvre de la statuaire antique– a constitué un des résultats les plus appréciés de la mission. Cette expédition, observait Raoul-Rochette dans son *Rapport* présenté le 30 avril 1830 à la séance publique de l'Institut de France:

"n'eut-elle produit que la découverte du temple de Jupiter Olympien et la possession de quelques fragments des sculptures qui le décoraient, ce serait déjà un résultat si précieux que l'Institut pourrait, après y avoir contribué de plus d'une manière, s'en féliciter à plus d'un titre."

Delacroix et les peintres français (1825-1848), catalogue d'exposition, Musée national Eugène Delacroix, Paris, 8 oct. 1996-13 janv. 1997, Éd. de la RMN, 1996, pp. 75-81.

²¹ "Abel Blouet, sa vie et ses travaux", *L'Encyclopédie d'Architecture*, juil. 1854, p. 99.

²² Abel BLOUET, *op. cit.*, p. XX.

²³ Cf. Jean-Michel LÉNAUD, *Viollet le Duc ou les Délires du système*, Paris, Mengès, 1994, 225 p.

²⁴ Définition du mot donnée par les membres de la section Architecture de l'Académie des Beaux-Arts en 1824. Cf. Pierre PINON et François-Xavier AMPRIMOZ, *Les envois de Rome. Architecture et Archéologie*, Collection de l'École française de Rome, 1988, 455 p.

En effet, le temple de Jupiter à Olympie avait été désigné par la commission de l'Institut de France comme le premier et le principal objet des explorations des artistes français en Morée. Arrêtons nous un instant sur les travaux de fouilles engagés dans ce site afin d'en comprendre le déroulement. Entrepris d'abord par L. J. Joseph Dubois,²⁵ directeur de la section d'*Archéologie*, et son équipe, les travaux ont permis de découvrir les assises des deux colonnes du pronaos et quelques petits fragments de sculpture. Arrivé sur les lieux avec ses collaborateurs, Blouet prit en main les travaux, créant entre les membres des deux sections d'*Architecture* et d'*Archéologie* un léger dissentiment qui se dissipa par un partage des tâches. Alors que les fouilles de la partie antérieure de l'édifice étaient menées par l'équipe de Dubois, celles de la partie postérieure étaient prises en charge par l'équipe de Blouet. C'est dans cette dernière partie, d'ailleurs, que les découvertes furent fructueuses.

À l'aide des nombreux vestiges trouvés, Blouet devait rétablir les différentes parties de l'édifice. Pour cela, il eut recours à deux sources. D'abord, l'œuvre de Pausanias, *Périégèse*, dont la description "précise et circonstanciée" du temple lui offrait une source "aussi incontestable que des matériaux trouvés sur les lieux".²⁶ Ensuite, la comparaison faite entre le Grand Temple de Paestum et le temple de Jupiter à Olympie suggérait l'existence de concordances notables qu'il exploita. Ainsi, en se référant aux textes anciens et en procédant par analogie, Blouet confirmait la pertinence de la méthode des parallèles pour la reconstitution des parties manquantes du monument et sa restauration. Quelques années auparavant, Quatremère de Quincy,²⁷ sans fouilles préalables, avait présenté une restauration du temple de Jupiter Olympien dont la démarche se fondait uniquement sur les textes de Pausanias et sur les observations faites sur le Parthénon et le Grand Temple de Paestum. Blouet ne contesta pas cette restauration mais, en proposant la sienne, il la remettait en cause en apportant de nouveaux éléments apparus avec les fouilles réalisées sur place. La mission en Morée ouvrait ainsi de nouveaux champs d'investigation utiles et nécessaires pour le développement de l'archéologie française en y intégrant l'expérience du terrain.

La publication de la section artistique a abordé, en des proportions inégales, les églises byzantines, les ruines romaines et même certains fragments de sculpture du Moyen Âge; néanmoins, le passé de la Grèce antique a été privilégié. Les constructions étudiées étaient celles qui obéissaient aux critères d'ordre et d'harmonie qui étaient

"basées sur un principe de convenance, rigoureusement rempli, d'après l'emploi de matériaux simples et d'un usage facile, et d'après la plus heureuse combinaison".²⁸

²⁵ L.J. Joseph Dubois, conservateur des antiquités égyptiennes au musée du Louvre.

²⁶ Abel BLOUET, *Architecture et Sculpture...*, op. cit., 1^{er} vol., p. 64.

²⁷ Antoine C. QUATREMÈRE DE QUINCY, *Le Jupiter Olympien*, Paris, 1814.

²⁸ Abel BLOUET, *Architecture et Sculpture...*, op. cit., 1^{er} vol., p. XXII.

Alors que le premier volume se caractérise par les travaux accomplis sur le temple de Jupiter Olympien, le second commence par la restauration du temple d'Apollon Epicurius à Bassae, œuvre d'Ictinos à laquelle Blouet a consacré de nombreuses planches. Enfin, le troisième volume réserve une part importante au temple de Jupiter à Égine, lequel est présenté sous forme d'un édifice aux vives couleurs. Dans l'ensemble de la publication, divers détails d'architecture sont fournis, ainsi que des états actuels et restaurés des monuments.

Les travaux de la section artistique de l'expédition de Morée répondaient aux critères établis par l'Académie des Beaux-Arts. L'objectif principal visé par cette institution était de maintenir les jeunes architectes français dans le champ d'une culture architecturale véhiculant le mythe du temple grec comme symbole de l'antiquité gréco-romaine. Cependant, à travers les propos tenus par Blouet, se formulait un discours sur la nature et l'objet de l'architecture. En se situant contre "ceux qui ne voyaient dans les monuments antiques que des modèles à reproduire", Blouet redressait les tendances artistiques de son époque et dénonçait les abus de l'imitation. Il soulignait ainsi le rôle du modèle et remettait à jour l'art de bâtir selon les trois exigences fondamentales: le beau, le bon et l'utile, telles que définies par la nouvelle génération des architectes néo-grecs considérés aussi comme des "réformateurs"²⁹ partageant avec la majorité des intellectuels de l'époque, les idéaux de Fourier et de Saint-Simon.³⁰

II. L'exploration architecturale de l'Algérie (1840-1842)

À vingt-huit ans, l'architecte Amable Ravoisié entreprenait sa première mission importante en Grèce comme principal collaborateur d'Abel Blouet. Au cours du séjour de la section artistique en Morée, la fièvre, la chaleur et l'épuisement avaient gagné la majorité des membres qui durent rentrer en France plus tôt que prévu.

"Sur quatre collaborateurs, Blouet n'en avait pu conserver qu'un seul, M. Ravoisié, qui eut la force d'assister Blouet jusqu'à l'entier accomplissement de sa mission."³¹

De la Morée, Ravoisié avait rapporté des dessins dont la qualité artistique et technique fut particulièrement appréciée. Cette expérience acquise sur le terrain avait joué en sa faveur quand, en 1839, le moment fut venu d'envoyer une commission scientifique explorer sous différents aspects le territoire de l'Algérie

²⁹ Robin MIDDLETON et David WATKIN, *Architecture moderne: Du néo-classicisme au néo-gothique (1750-1870)*, Paris, Berger-Levrault, 1983, p. 220.

³⁰ Cf. Claude-Henri SAINT-SIMON, *Nouveau Christianisme, dialogue entre un conservateur et un novateur*, Paris, Bossange, 1825, 91 p.; Émile BARRAULT, *Aux Artistes. Du passé et de l'avenir des beaux-arts, doctrine de Saint-Simon*, Paris, A. Mesnier, 1830, 84 p.

³¹ "Abel BLOUET, ...", *L'Encyclopédie d'Architecture, op. cit.*, p. 100.

nouvellement conquis. L'administration considérant que l'exploration devait se dérouler dans une contrée difficile d'accès, le choix du personnel reposait sur les candidats présentant "une forte constitution, joignant un caractère résolu"³² et sur ceux qui étaient "prêts à braver, pour l'intérêt des sciences, les périls que l'administration s'efforcera, au surplus, d'éloigner d'eux".³³ La section artistique ainsi constituée conduite par Ravoisié, était composée des peintres et dessinateurs Morelet, Baccuet, Delamare et Longa. En fait, seuls Ravoisié et Delamare³⁴ ont joué un rôle important dans la description méthodique des monuments de l'Algérie. Si le premier, un ancien de Morée, avait suivi ses cours à l'École des Beaux-Arts de Paris et avait été l'élève de Pierre-Jules Delespine, le second était un militaire de carrière, capitaine d'artillerie, archéologue et dessinateur à ses moments de loisir.

L'exploration architecturale était considérée comme la première entreprise officielle en Afrique du Nord au cours de laquelle un spécialiste étudiait les monuments de l'Algérie. Cette démarche mettant en valeur les qualités du personnel chargé d'explorer l'Algérie était nouvelle dans un pays où l'objectif principal consistait en un contrôle militaire du territoire. Mais nous allons voir que la prise en compte des considérations architecturales n'était pas incompatible avec la volonté d'organisation de l'espace. C'est ce qui découle des deux rapports rédigés en 1833 et 1838 par la Commission académique de l'Institut de France à l'intention des membres de l'expédition scientifique.

Sur les traces de la Rome antique

Les membres de la section artistique devaient reconnaître en Algérie les ruines des monuments antiques de tout ordre et de tout âge. Le premier rapport lu dans la séance du 27 décembre 1833 par l'ingénieur géographe Athanase Walckenaer, mettait l'accent sur l'intérêt des monuments d'Afrique Romaine et attribuait un rôle important aux antiquités comme matériaux indiquant la distribution administrative ainsi que la situation géographique des villes à différentes époques. L'archéologie se concevait à travers ses rapports avec le système d'organisation spatiale et administrative du territoire, et le personnel savant sollicité au sein de l'expédition scientifique devait être non seulement familiarisé avec les dessins et les relevés d'architecture, mais également capable d'élaborer une carte, de tracer la direction des routes parcourues et de rétablir les anciens tracés des contrées. À cette étape, l'objectif principal à atteindre consistait en

³² *Tableau de la Situation des Établissements Français dans l'Algérie*, 1838, p. 113.

³³ *Ibid.*, p. 113.

³⁴ Cf. Monique DONDIN-PAYRE, *Le capitaine Delamare, la réussite de l'archéologie romaine au sein de la Commission d'Exploration Scientifique de l'Algérie*, Institut de France, Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, tome XV, Paris, De Boccard, 1994, 166 p.

l'élaboration d'une carte de l'Afrique septentrionale à partir d'une reconnaissance des vestiges antiques présents dans l'ensemble du territoire.

Le second rapport intitulé "Rapport sur les recherches archéologiques à entreprendre dans la province de Constantine et la régence d'Alger"³⁵ établissait comme le précédent des liens étroits entre l'histoire et la géographie. Rédigé en janvier 1838 par l'archéologue Désiré Raoul-Rochette et l'helléniste Charles-Benoît Hase, ce document formulait des recommandations archéologiques et architecturales précises et donnait des renseignements topographiques détaillés. Les instructions insistaient sur la localisation des sites antiques de l'Algérie à partir des descriptions fournies par les auteurs comme Pline, Tite-Live ou Strabon, et par les voyageurs modernes du XVIII^e siècle comme Thomas Shaw,³⁶ Jean-André Peyssonnel³⁷ ou René Louiche Desfontaines.³⁸ Afin d'éviter les incertitudes nombreuses caractérisant souvent les descriptions de ces voyageurs non formés pour produire des relevés précis, elles soulignaient l'intérêt de procéder à une comparaison de l'état des monuments au moment de la conquête avec leur situation antérieure.

La description méthodique et systématique était par conséquent la garantie d'une étude fiable des monuments et la qualité du personnel devant conduire la mission architecturale était mise en évidence: "Le savoir d'architecte doit être la première qualité qu'on exigera des personnes chargées de cette mission archéologique."³⁹ Seuls "d'habiles architectes" et non pas "des dessinateurs ou des peintres, habitués surtout à saisir le côté pittoresque des monuments"⁴⁰ peuvent entreprendre l'étude des "temples, tombeaux, arcs de triomphe, aqueducs, voies publiques, ponts, murs et enceintes de villes avec des bas-reliefs et des inscriptions" de l'Algérie.

Il s'agissait à travers les instructions de ce rapport de prendre en charge les monuments antiques indiqués par les voyageurs précédents et de procéder à une

³⁵ "Rapport...", *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1831-1838, tome XII, pp. 135-181.

³⁶ Thomas Shaw, chapelain de la factorerie anglaise d'Alger, y résida de 1720 à 1732. Il publia le *Voyage de M. Shaw dans plusieurs provinces de la Barbarie et du Levant, contenant des observations géographiques, physiques, philologiques, ... sur les royaumes d'Alger et de Tunis, sur la Syrie, l'Égypte et l'Arabie Pétrée ...*, La Haye, J. Neaume, trad. de l'anglais, 2 vol., 1743. (1^{re} éd. Oxford, 1738)

³⁷ Jean-André Peyssonnel, médecin, fut envoyé par ordre du roi en Barbarie en 1724 et 1725, pour faire des observations sur l'histoire naturelle de cette contrée. Cf. J.-A. PEYSSONNEL, *Voyage dans les régences de Tunis et d'Alger*, Lucette Valensi éd. Paris, La Découverte, 1987, 267 p.

³⁸ René-Louiche Desfontaines, membre de l'Académie des Sciences et professeur de botanique au Jardin du roi, voyagea entre 1783 et 1786 dans les régences d'Alger et de Tunis, il releva comme Peyssonnel des observations sur l'histoire naturelle, la géographie, les antiquités et les usages des habitants. Il publia *Flora Atlantica, sive Historica plantarum quae in Atlantide, agro Tunetano et Algeriensi crescunt ...*, Paris, L.G. Desgranges, an VII- an VIII, 3 vol.

³⁹ "Rapport...", *Mémoires de l'Académie ...*, op. cit., p. 180.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 180.

analyse méthodique, de tracer la carte de l'Afrique avec une "exactitude si voisine de la rigueur mathématique".⁴¹ Après avoir ouvert un chemin en Morée, la Commission académique engageait ses savants et ses artistes en Algérie sur les traces de la Rome antique et les encourageait à adopter une démarche fondée sur la méthode scientifique.

La mission d'Amable Ravoisié en Algérie

En Algérie, le crayon de l'architecte allait de pair avec le fusil du soldat. L'exploration architecturale obéissait aux conditions dans lesquelles se trouvait le pays et se limitait aux villes du Nord placées sous contrôle militaire. Conduite d'est en ouest, la section artistique évoluait dans les trois provinces principales de l'Algérie (Constantine, Alger et Oran) suivant ainsi l'implantation des établissements romains qui se caractérisent par la richesse des ruines. Devant l'abondance des vestiges jonchant le sol de l'Algérie et malgré les instructions précises dont était muni Ravoisié, les ruines romaines qui s'offraient à ses yeux et à son imagination constituaient pour lui le principal attrait de ce pays. Sa première réaction quand il arrive sur les lieux fut donc celle d'un architecte dont le regard était déjà sensibilisé au romantisme et à sa nouvelle appréciation esthétique des ruines. Ce premier sentiment dépassé, Ravoisié s'est attelé à l'organisation des campagnes d'exploration.

Ravoisié a effectué entre 1840 et 1842 plusieurs missions séparées par un intervalle d'environ trois mois, pendant lesquels il regagnait Paris pour donner forme à ses dessins. Suivons le un moment à travers sa première mission qui a duré environ six mois (du 20 mars 1840 à août 1840). C'est dans la province de Constantine, à Stora et à Philippeville, que commence véritablement son travail et qu'il produit un premier portefeuille complet contenant des dessins de monuments romains, plans, coupes, élévations et vues. Rusicada, il effectue un travail de restitution primitive des restes d'un amphithéâtre romain, de même qu'il reprend "avec la plus scrupuleuse exactitude (...) de beaux détails en marbre".⁴² Parallèlement à ces relevés, il se livre à un travail de reconnaissance sur l'ancienne voie romaine menant de Philippeville à Constantine.

À Constantine vers la fin du mois d'avril 1840, Ravoisié non seulement répertorie tout ce qui a été indiqué par les voyageurs précédents comme les ponts, les aqueducs et les citernes, mais il recueille aussi un grand nombre d'inscriptions qu'il découvre grâce à des fouilles entreprises sur des monuments dont la présence n'a pas été soupçonnée auparavant. Il effectue les relevés d'un arc de triomphe, d'un petit pont orné de pilastres corinthiens et de deux temples

⁴¹ *Ibid.*, p. 125.

⁴² Archives de l'Institut de France, Commission d'Algérie, correspondances et rapports, 1840.

dont les traces lui font supposer l'existence de l'*Acropolis de Cirta*.⁴³ Cette première mission s'achève après un séjour à Mila, à Djemila puis à Sétif. À la fin d'août, il rentre à Paris pour mettre en ordre les matériaux de cette campagne. En suivant le parcours de Ravoisié, nous nous apercevons que, très imprégné de la formation acquise à l'École des Beaux-Arts qui lui suggère une attention particulière pour l'architecture classique, il reproduit fidèlement les monuments antiques tout en déduisant à partir de leurs positions dans le territoire, une organisation spatiale spécifique.⁴⁴

Les résultats de sa mission, trois volumes grand in-folio, présentent les monuments caractéristiques de l'architecture antique de l'Algérie: des temples, des arcs de triomphe, des théâtres, des amphithéâtres, des aqueducs, des citernes, des inscriptions latines. Les principaux édifices sont étudiés selon différents niveaux de lecture: des vues d'ensemble, des plans et des élévations, des restaurations. Les planches consacrées à l'arc de triomphe de Djemila,⁴⁵ l'antique *Cuiculum* fondée par les Antonins, constituent un exemple significatif qui permet de mieux comprendre le mode d'élaboration du relevé d'architecture au XIX^e siècle. Élevé au début du III^e siècle à la gloire de Marc-Aurèle, cet arc de triomphe a fait l'objet d'une étude approfondie: plan et élévation restaurée, coupe et élévation latérale, détails et profils. Au point de vue technique, Ravoisié faisait appel à son savoir et aux outils que sa discipline lui fournissait. Pour procéder à sa restitution, il avait rassemblé les éléments disponibles sur place et travaillé d'après ceux qui faisaient encore partie du monument. Les chapiteaux et les bases des colonnes de l'arc de triomphe furent recomposés d'après ceux des pilastres, et des statues attestées par l'existence de niches creusées entre les colonnes furent dessinées à l'intérieur de celles-ci, Ravoisié leur attribuant un rôle d'éléments décoratifs. Cette tentative de restauration était fondée sur des hypothèses et posait des questions liées aux procédés employés pour la restitution des parties détruites d'un édifice. Au point de vue symbolique, elle représentait une formulation concrète et une possibilité de reconstitution du passé en faveur du présent.

Conçue à partir du programme politique énoncé par le ministre de la guerre et sur la base des instructions rédigées par la Commission de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, la mission exploratrice faisait donc intervenir les

⁴³ L'*Acropolis de Cirta* aurait été conçue pour des Grecs venus s'y installer. Pour appuyer ses dires, Ravoisié cite Strabon qui désignait Cirta comme "ayant été fortifiée par la nature et magnifiquement ornée de toutes sortes d'édifices et d'embellissements de toute nature, qu'elle doit principalement à Micipsa, qui y fit venir une colonie de Grecs"(XVII, p. 832)

⁴⁴ Cf. Nabila OULEBSIR, "Le monument: repère spatial et temporel en Algérie au XIX^e siècle", communication présentée aux journées scientifiques organisées par Bernard Lepetit et Christian Topalov sur le thème les *Temporalités urbaines: le monument*. Programme de Recherches Interdisciplinaires-Études urbaines, EHESS, Paris, juin 1994.

⁴⁵ Djemila, l'antique *Cuiculum*, est située à environ cent kilomètres de Constantine.

qualités artistiques et technique de celui qui l'entreprenait. Ravoisié, après avoir fait ses preuves en Morée, mettait à nouveau en pratique les outils de sa discipline en étudiant les monuments romains de l'Algérie sous le rapport historique et architectural. Cette démarche rompait avec les descriptions antérieures fournies par les voyageurs qui avaient signalé les vestiges de la civilisation romaine de cette contrée, mais dont les assertions avaient jeté des incertitudes sur des questions archéologiques importantes. Comme en Morée, la mission architecturale ouvrait le champ au développement de la science archéologique française, tout en engageant une réflexion sur l'architecture classique en Méditerranée.

III. La définition du paysage architectural

"Le propre des expéditions militaro-scientifiques du début du XIX^e siècle est d'associer des acteurs qui disposent tous: d'une pratique particulière de l'espace; de protocoles de description des territoires et de concepts spatiaux; d'une formation professionnelle à l'espace acquise dans des lieux de formation spécialisée différents."⁴⁶

Cette analyse des conditions institutionnelles et pratiques de l'élaboration des relevés d'architecture, a pour objet de déterminer le rôle assuré par les architectes français des expéditions scientifiques de Morée et d'Algérie dans la construction d'un espace commun de représentations. Peut-on définir les éléments du paysage architectural de la Méditerranée à partir des relevés produits par ces acteurs formés à l'École des Beaux-Arts de Paris et faisant un usage précis des techniques du dessin? Les images constituées concernent-elles la Grèce et Rome au temps de leurs splendeurs ou privilégient-elles la constitution d'une entité commune de la Méditerranée?

Afin de mener à bien ce type de mission, le gouvernement français choisissait les meilleurs savants et artistes sur les conseils de l'Institut de France. Les architectes envoyés en Morée et en Algérie ont fait l'objet d'une sélection rigoureuse qui justifiait l'engagement pris par l'État d'associer la science à la politique, les arts aux armes. De formation classique acquise à l'École des Beaux-Arts de Paris qui requiert une maîtrise des éléments de mathématiques, une excellente pratique du dessin linéaire et de la composition en architecture,⁴⁷

⁴⁶ Bernard LEPETIT, "Missions scientifiques et expéditions militaires: remarques sur les modalités d'articulation", in: *L'invention scientifique de la Méditerranée: Égypte, Morée, Algérie*, s. la dir. de Marie-Noëlle Bourguet, Bernard Lepetit, Daniel Nordman, Maroula Sinarellis, Paris, Éd. de l'EHESS, 1998, pp. 97-116.

⁴⁷ Le règlement du 17 avril 1819 de l'École Royale des Beaux-Arts divise l'École d'Architecture en deux classes. La première classe comprend les élèves exempts des concours d'essai et se complète

les architectes sélectionnés s'étaient distingués en obtenant des récompenses qui les avaient placés aux premiers rangs. Si le premier architecte, Blouet, reçut en 1820 la Grande Médaille d'Émulation,⁴⁸ et en 1821 le Grand Prix de Rome qui lui permit de séjourner cinq années comme pensionnaire à la Villa Médicis, le second, Ravoisié, obtint plusieurs mentions. En fixant le choix sur ces derniers,⁴⁹ les commissions académiques sollicitées à l'Institut de France pour organiser les missions artistiques s'assuraient de la bonne conduite des travaux menés en Morée et en Algérie conformément aux programmes établis en collaboration avec les autorités militaires.

La représentation de la France en Méditerranée devait donc s'appuyer sur des hommes qui seraient capables de contribuer sur le terrain au progrès des sciences et des arts et dont l'action serait perçue par l'opinion publique française et étrangère comme un geste légitime. Ainsi, en Morée, la publication de la section artistique obtint le suffrage des spécialistes et justifia par les résultats atteints le choix de ses membres

"en attribuant la gloire de leur travail à la France qui, après avoir délivré la Grèce des Barbares, voulut sauver les débris de sa splendeur artistique."⁵⁰

En Algérie, l'exploration architecturale devait reproduire les mêmes intentions en mettant des hommes habiles "en présence des monuments de toute espèce qu'il s'agit de reconquérir sur la Barbarie."⁵¹

L'envoi de spécialistes sur le terrain avait également suscité de nouveaux rapports entre les disciplines représentées dans les expéditions. Ainsi, les travaux menés sur les chantiers de fouilles ont favorisé la rencontre de l'architecture et de l'archéologie, dont la mise en œuvre s'est accompagnée de rivalités telles avec les couples Blouet/Dubois en Morée et Ravoisié/Delamare en Algérie. Au début du XIX^e siècle, l'archéologie comme étude scientifique d'un monument ou d'une classe d'objets posait ses premiers fondements et se constituait comme discipline

continuellement par des élèves choisis par concours parmi ceux qui ont obtenu des mentions dans la deuxième classe. Le règlement du 27 déc. 1823 stipule que l'aspirant à une place d'élève dans la section d'architecture doit justifier de son état d'étudiant en architecture, par l'attestation d'un artiste connu, professeur les beaux-arts du dessin (art. 2). à partir de 1824, ce règlement fut légèrement modifié en imposant de nouveaux concours et des examens. Cf. DAVID DE PENANRUN, ROUX et DELAIRE, *Les architectes élèves de l'École des Beaux-Arts, 1819-1894*, Paris, Chaix, 1895.

⁴⁸ *La Grande Médaille d'Émulation* est un prix décerné annuellement à l'élève qui compte le plus de valeurs en médailles obtenues dans les concours de composition d'architecture.

⁴⁹ Suite à leurs missions en Morée et en Algérie, Blouet et Ravoisié assurèrent d'importantes charges. Blouet fut élu membre de l'Institut de France et remplit consécutivement les fonctions d'architecte de l'Arc de Triomphe de l'Étoile à partir de 1832, d'Inspecteur général des prisons, d'architecte du château de Fontainebleau, de professeur à l'École des Beaux-Arts, etc. Ravoisié fut attaché à la direction de l'Algérie comme rapporteur près la Commission des Bâtiments civils de la colonie.

⁵⁰ Abel BLOUET, *op. cit.*, 1^{er} vol., p. XXII.

⁵¹ "Rapport sur...", *Mémoires de l'Académie ...*, *op. cit.*, p. 180.

autonome.⁵² De son côté, l'architecture, en crise dans les années 1830, cherchait des modèles et de nouvelles sources d'inspiration. Les missions conduites en Grèce et en Algérie permettaient, à travers la valorisation du passé antique de ces deux pays, de constituer un nouveau répertoire et les relevés réalisés sur place concernaient aussi bien l'une que l'autre discipline. Les conflits ressentis ont permis de définir les contours de l'archéologie, discipline en cours de constitution, et de renouveler la conception de l'architecture figée par l'académisme.

L'Antiquité comme référence

C'est le passé de la Grèce et non pas son présent que l'on mettait en évidence dans les investigations des membres de la section d'*Architecture* de l'expédition de Morée. En étudiant les monuments représentatifs de l'Hellade "qui décorèrent le territoire où les arts brillèrent d'un si vif éclat",⁵³ Blouet diffusait une doctrine esthétique qui concevait la Grèce à travers une image monumentale, signe de la "Grande architecture". Cette conception résultant de l'enseignement prodigué dans les écoles d'architecture était encouragée par Quatremère de Quincy qui, à la tête de l'Académie des Beaux-Arts, dirigeait par une réglementation rigoureuse les modalités d'enseignement ainsi que les travaux des jeunes architectes pensionnaires de la Villa Médicis.⁵⁴ Convaincu que la Grèce située à la porte de l'Orient détournait les jeunes pensionnaires des orientations fixées par la leçon académique, Quatremère de Quincy interdisait le voyage en Grèce⁵⁵ et limitait l'étude imposée d'après l'antique à des copies romaines. La représentation⁵⁶ de l'antiquité grecque en France au XIX^e siècle avait provoqué un conflit entre les anciens et les modernes, et à l'intérieur de celui-ci, l'Académie des Beaux-Arts concevait la référence à l'antique comme une recherche de modèles à imiter. De fait, les travaux de Blouet en Morée étaient fondés sur la recherche d'un modèle comme une source d'inspiration:

"En publiant une description des monuments de la Grèce antique dans un moment où quelques partisans du moyen âge présentent l'art à cette époque comme le seul à

⁵² Alain SCHNAPP, *La conquête du passé, aux origines de l'archéologie*, Paris, 1993; et "Le patrimoine archéologique et la singularité française", in: *Science et conscience du patrimoine*, Actes des Entretiens du patrimoine (Paris, 28-30 nov. 1994), s. la dir. de Pierre Nora, Paris, Fayard, 1997, pp. 73-81.

⁵³ Abel BLOUET, *op. cit.*, 1^{er} vol., p. X.

⁵⁴ Cf. *Paris-Rome-Athènes. Le voyage en Grèce des architectes français au XIX^e siècle*, Catalogue d'exposition réalisé par l'École des Beaux-Arts, Paris/Athènes, 1982, 436 p.

⁵⁵ C'est à partir de février 1845 que les pensionnaires de l'Académie de France à Rome furent "autorisés à étudier pendant quatre mois les Antiquités d'Athènes".

⁵⁶ Cf. Chryssanthi AVLAMI, *L'Antiquité grecque à la française: modes d'appropriation de la Grèce au XIX^e siècle*, thèse en histoire, Paris, EHESS, 1998.

étudier, nous n'avons pas espéré obtenir leur assentiment. Mais tout en admirant autant qu'eux les monuments de ce temps, nous avons pensé, au contraire, qu'il ne fallait exclure aucun modèle, (...). Étudions donc les modèles que nous ont laissés les anciens, non pour les copier servilement, mais pour en comprendre l'esprit et la pensée, et faire, s'il est possible, ce que les auteurs de tant de chefs-d'œuvre auraient fait de nos jours."⁵⁷

L'art d'Ictinos, de Libon et de Phidias, revisité par Blouet donne à sa démarche un caractère éclectique, mais, à travers sa volonté de développer une réflexion sur l'art de bâtir⁵⁸ et de composer le goût avec la raison, nous sommes plus en présence d'un éclectisme exercé avec méthode⁵⁹ à un moment où l'application de l'analyse scientifique aux études d'art était une révolution. Proche ami de Quatremère de Quincy, Blouet ne transgressait point les directives de ce dernier, mais il évoluait lentement et avec précaution⁶⁰ vers une approche différente de la création architecturale visant à repenser l'image traditionnelle de l'art antique. L'expédition de Morée, entreprise principalement militaire et politique, revêtit par le biais des travaux de la section d'*Architecture* une dimension nouvelle en intégrant les préoccupations d'un groupe de savants à l'intérieur des débats en cours en France sur la polychromie des temples grecs, sur le rôle du modèle et les abus de l'imitation.

Dix années plus tard, la recherche d'un modèle était aussi l'un des objectifs à atteindre par la section artistique de l'expédition scientifique de l'Algérie. La quête de l'antique dans l'étude des monuments obéissait cependant aux préoccupations liées à la colonisation et s'inscrivait à l'intérieur du projet de mise en place d'une société nouvelle conforme aux exigences d'une France moderne. En entreprenant sa mission en Algérie, Ravoisié devait rétablir certains faits historiques et apporter des éclaircissements sur des questions archéologiques, mais il devait également présenter des résultats concrets adaptables aux exigences de la colonisation:

"L'exploration architecturale de l'Algérie ne devait pas avoir pour unique objet l'étude des antiquités, soit puniques, soit romaines. Se renfermer exclusivement dans le champ de l'érudition, c'eût été n'atteindre qu'imparfaitement le but qui lui était assigné; elle devait avoir aussi un caractère d'actualité pratique: en fournissant des indications et des matériaux aux sciences qui s'occupent du passé, elle devait s'appliquer aux besoins présents, et demander des enseignements à l'expérience et au génie des populations modernes."⁶¹

⁵⁷ Abel BLOUET, *op. cit.*, 3^e vol., Paris, Firmin Didot, 1838.

⁵⁸ Les idées énoncées dans la publication de Morée furent développées durant son enseignement à l'École des Beaux-Arts et dans le supplément qu'il rédigea par la suite dans l'ouvrage de J. Rondelet. Cf. Abel BLOUET, *Traité théorique et pratique de l'art de bâtir de Jean Rondelet. Supplément*, Paris, Firmin Didot, 1847-1848, 2 vol.

⁵⁹ Cf. Françoise CHOAY, *La Règle et le modèle: sur la théorie de l'architecture et de l'urbanisme*, Paris, Éd. du Seuil, 1980, 374 p.

⁶⁰ Contrairement à l'architecte Henri Labrousse qui s'opposait farouchement à l'enseignement académique.

⁶¹ Amable RAVOISIÉ, *op. cit.*, 1^{er} vol., p. IV.

Les monuments antiques de l'Algérie ne furent pas étudiés, comme en Morée, avec l'intention de la part des architectes de retrouver la pureté des formes et la grandeur de conception, mais ils furent abordés comme une architecture secondaire permettant avant tout de rechercher "les moyens de colonisation employés avec tant de succès par les Romains, de connaître les formes de l'architecture coloniale, le choix des matériaux, et enfin l'importance des établissements de tout genre fondés loin de la métropole par les anciens maîtres du monde."⁶² Il s'agissait par conséquent pour Ravoisié de retrouver "les motifs qui ont guidé les fondateurs de ces utiles édifices dans le choix des localités, (...) la destination de la plupart de ces édifices, afin de tirer de ces indications des conséquences utiles pour les établissements nécessaires à l'installation d'une société nouvelle."⁶³ L'étude des monuments n'était plus perçue uniquement comme une science du passé; elle contribuait en Algérie à la construction du présent. Un présent qui, dans les années 1840, voyait s'imposer sous l'influence de Tocqueville et du maréchal Bugeaud l'idée de l'occupation totale de l'Algérie et, qui devait donc offrir aux populations françaises nouvellement installées dans ce territoire, les structures d'accueil adéquates: des routes, des écoles, des églises, des mairies, etc.

De la Méditerranée?

En Algérie comme en Morée, l'Antiquité semble constituer la seule référence possible pour évoquer le passé de ces deux pays. Première entreprise scientifique française en Méditerranée fondée sur la description méthodique et systématique des monuments, les travaux de Blouet et de Ravoisié s'inscrivent à l'intérieur d'un programme global. Si nous comparons les planches réalisées dans l'une et l'autre des deux publications, nous constatons des rapprochements nets et apparents, aussi bien dans le graphisme employé que dans l'image constituée. Nous pourrions même transposer certaines planches de l'une à l'autre en inversant judicieusement les intitulés des lieux. Nous nous y laisserions prendre facilement. Mais cela signifie-t-il que l'image fabriquée à travers le regard des architectes et les techniques du relevé est identique pour la Grèce et l'Algérie?

Fidèles appréciateurs de l'art antique, Blouet et Ravoisié ont parcouru ces deux pays avec un regard influencé par le romantisme qui aborde les ruines sous le mode poétique. Depuis l'apparition du goût des ruines et du pittoresque à la fin du XVIII^e siècle, les vues générales des monuments furent traitées par les architectes avec autant d'attention que les relevés d'architecture. Certaines planches de la publication de Morée, comme celle qui représente les ruines rassemblées à l'intérieur du *Temple d'Apollon à Bassae* (fig. 1), et celle du

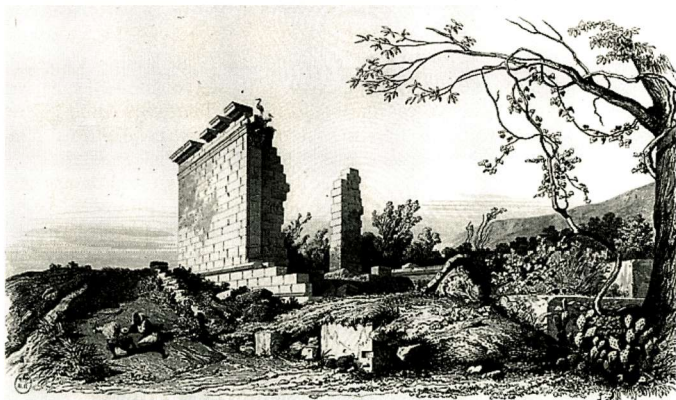
⁶² *Ibid.*, p. IV-V.

⁶³ *Ibid.*, p. V.



1. Temple d'Apollon à Bassae (Grèce).

(*Architecture et Sculpture, exploration scientifique de Morée, sous la direction d'Abel Blouet, Paris, éd. Firmin Didot, 1833, 2^e vol., planche 12).*



2. Temple du Forum de Djemila (Cuicul, Algérie).

(*Beaux-Arts, Architecture et Sculpture, exploration scientifique de l'Algérie, par Amable Ravoisié, Paris, éd. Firmin Didot, 1846, 1^{er} vol., planche 39).*



3. Temple de Jupiter à Olympie (Grèce). Restauration de la façade principale
(Architecture et Sculpture, exploration scientifique de Morée, sous la direction d'Abel Blouet,
 Paris éd. Firmin Didot, 1831, 1^{er} vol., planche 66).

Temple du Forum de Djemila (fig. 2), contenue dans la publication d'Algérie, invitent à l'imagination et à la contemplation. À Bassae comme à Djemila, les ruines gisant à même le sol constituent des vues à l'intérieur desquelles le dessinateur –ici l'architecte Ravoisié– introduit d'autres éléments afin d'accroître les contrastes. Pour le temple de Bassae, un ciel nuageux provoque une atmosphère particulière. Pour le temple de Djemila, la végétation donne aux ruines inscrites dans le paysage environnant une ordonnance pittoresque. Ayant participé aux deux expéditions, Ravoisié utilisait les mêmes procédés de représentation favorisant ainsi la constitution d'une image commune du paysage architectural.

Mais le dessin reste l'outil principal de l'architecte qui constitue "le trait d'union entre l'architecture et les mathématiques."⁶⁴ Le dessin d'architecture se conçoit au XIX^e siècle comme un dessin géométral, c'est-à-dire une projection rigoureuse.⁶⁵ À travers le plan, la coupe, les élévations, proposés dans les

⁶⁴ Tel que le définit Alberti, architecte et théoricien du XV^e siècle.

⁶⁵ Selon la conception de l'académicien Quatremère de Quincy et de Julien Guadet, professeur à l'École des Beaux-Arts.

publications de Morée et d'Algérie, les dessins géométraux expriment la qualité du bâtiment représenté en respectant toutes ses proportions. Quant au procédé de restauration, celui-ci est considéré comme un moyen permettant de mieux comprendre l'édifice que la simple reproduction des parties conservées. La planche de la restauration de la façade principale du *Temple de Jupiter à Olympie* (fig. 3) utilise le même graphisme que celui de la restauration de la façade principale du *Temple de forum de Djemila* (fig. 4): mise en évidence des sculptures dédiées aux divinités, représentation au trait fin des fûts de colonne, etc. Cette restauration constitue en fait, d'un point de vue symbolique, une tentative de restauration du passé en faveur du présent. Ici, le présent se profile nettement dans le passé, ou dirions-nous plutôt, le passé est un présent en glissement.⁶⁶

L'étude des monuments de la Grèce a mis en exergue le temple grec comme symbole de la grande architecture. L'image proposée est une image monumentale de la Grèce à son âge d'or. Les auteurs anciens comme Strabon et Pausanias ont servi d'intermédiaires dans cette réappropriation de l'architecture grecque devenue celle de l'Europe. Pour l'Algérie, les monuments étudiés témoignent d'une volonté de restituer un passé glorieux dans une perspective de filiation. L'Égypte, la Grèce et l'Italie furent souvent évoquées par Ravoisié comme des modèles parfaits de création architecturale. Deux images sont ainsi valorisées: celle de l'unité méditerranéenne et celle de la grandeur de Rome.⁶⁷ Cependant, la première image s'estompe au



4. Temple du Forum de Djemila (Cuicul, Algérie).
Restauration de la façade principale (*Beaux-Arts, Architecture et Sculpture, exploration scientifique de l'Algérie*, par Amable Ravoisié, Paris, éd. Firmin Didot, 1846, 1^{er} vol., planche 42).

⁶⁶ Cf. Bernard LEPETIT, "Le présent de l'Histoire", in: *Les Formes de l'expérience. Une autre histoire sociale*, Paris, Albin Michel, 1995. Reinhart KOSSELLECK, *Le Futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*, Paris, Éd. de l'EHESS, 1990 (éd. all. 1979).

⁶⁷ Cf. Nabila OULEBSIR, "Rome ou la Méditerranée? Les relevés d'architecture d'Amable Ravoisié en Algérie, 1840-1842", in: *L'invention scientifique de la Méditerranée ...*, op. cit., pp. 239-271.

profit de la seconde, et le rapport à Rome se manifeste plus nettement dans la sélection des monuments et la publication des planches. Le recours aux textes de Pline, de Tite-Live ou de Strabon renouait avec cette Afrique romaine, jadis fortement attachée au monde latin.

La caractéristique principale des explorations architecturales de Morée et d'Algérie est d'avoir établi un parallèle entre le présent du XIX^e siècle et le passé antique. Si les analyses ponctuelles des travaux accomplis ont montré l'importance de la référence à l'antiquité, l'analyse comparée des deux expéditions met en évidence, en revanche, une image de l'espace méditerranéen comme le lieu de rencontre des civilisations. Par la revendication de l'héritage de l'Occident représenté par l'héritage des civilisations antiques, grecque et romaine, s'accomplit la réappropriation au XIX^e siècle de la dimension patrimoniale de la Méditerranée.

PANAYOTIS TOURNIKIOTIS

LA LETTRE OU LA PIERRE:
GÉOGRAPHIE DES MONUMENTS DE MORÉE

Mon intervention se propose d'interroger les différences entre la géographie des monuments de Morée, telle qu'elle se présente chez Pausanias, chez les principaux auteurs de la fin du XVIII^e et du début du XIX^e siècles –ayant constitué la bibliographie d'Abel Blouet– puis chez Blouet lui-même et cela par rapport à la vision géographique du Péloponnèse chez Bory de Saint-Vincent. Le champ principal de l'analyse sera offert par le texte et les planches des trois volumes publiés par Abel Blouet.¹ C'est au travers de cette lecture que nous allons essayer de saisir la manière dont la Section d'Architecture s'en prend aux ruines elles-mêmes, en cheminant dans les contrées d'un lieu réel, et la manière dont elle se met à traverser la Morée, à la recherche d'un lieu imaginé.

La Section d'Architecture et de Sculpture de l'Expédition scientifique de Morée, dirigée par Abel Blouet, débarqua dans le Péloponnèse le 2 mars 1829. À cette date existait déjà une importante bibliographie des monuments de Morée. De plus, elle fut considérablement élargie jusqu'en 1838, quand fut achevée la publication des trois volumes de l'expédition. Abel Blouet lui-même a cité dans le texte de ces volumes les noms et parfois les ouvrages des auteurs qu'il a consultés. Son érudition laisse à supposer qu'il avait une connaissance approfondie de la plus grande partie de la bibliographie disponible à Rome ou à Paris. De surcroît, Blouet devait être bon connaisseur des travaux de son maître, Quatremère de Quincy, qui lui a offert les fondements théoriques de son introduction générale. Mais Quatremère de Quincy n'avait jamais visité la Grèce et ne la connaissait que par les livres. Blouet lui-même va fonder ses connaissances sur les apports littéraires de la Grèce antique.

¹ Abel BLOUET, *Expédition scientifique de Morée ordonnée par le gouvernement français. Architecture, sculptures, inscriptions et vues du Péloponnèse, des Cyclades et de l'Attique*, Paris, F. Didot, vol. 1: 1831, vol. 2: 1834, vol. 3: 1838. Pour une approche plus générale des travaux de Blouet, voir aussi mon intervention "Οι αρχιτεκτονικές μελέτες του Abel Blouet στη διάρκεια της Αποστολής και ο αντίκτυπος των μελετών αυτών στη Γαλλία" (Les études sur l'architecture menées par Abel Blouet pendant l'Expédition scientifique de Morée et leur répercussion en France), in: Mani, *Témoignages sur l'espace et la société. Voyageurs et expéditions scientifiques (XV^e-XIX^e siècle)*, Actes de colloque, Athènes, Institut de Recherches Néohelléniques, FNRS, 1996, pp. 553-568 (en grec; résumé français p. 715).

"Quiconque fait de la Grèce", écrivait-il en avertissement du deuxième volume, "l'objet de recherches savantes, doit consulter avant tout les poètes, les philosophes, les historiens et les voyageurs qui par leurs écrits ont illustré cette terre célèbre: quant à ceux qui veulent faire une étude spéciale de ses monuments, il leur suffira de lire Pausanias, pour trouver dans son ouvrage la plupart des renseignements qu'ils pourraient désirer obtenir. Il n'est pas, en effet, de voyageur plus exact que cet auteur: il n'est pas non plus de plus riche en détails intéressants."²

Mais il ne suffit pas à Blouet de traiter de cette littérature précieuse. Il lui faut aussi les apports des voyageurs et des savants contemporains. Il en fait usage selon le cas, pour mieux discuter les divers aspects des monuments du Péloponnèse.

Ses multiples références se distinguent en bibliographie générale et spécialisée. La bibliographie générale lui offre les éléments de la topographie et la description des itinéraires à suivre, la description des monuments connus, suivie de leur histoire et de l'expérience des visiteurs précédents. Pausanias est le plus souvent cité parmi les auteurs anciens, qui vont d'Homère à Thucydide et à Strabon. L'éventail des auteurs modernes comprend notamment des Anglais et des Français: Richard Chandler, Edward Dodwell, Choiseul-Gouffier, Tournefort, Pouqueville, Barthélemy, Chateaubriand, William Gell, mais aussi Coronelli, la *Chronique de Morée* ou Alexandre Soutzo, pour la révolution grecque. À côté de ces auteurs, dont la plupart avaient voyagé ou écrit avec Pausanias entre les mains, Blouet développe son appareil proprement architectural: Julien David Leroy, James Stuart et Nicholas Revett, pour la connaissance de l'architecture grecque elle-même, Quatremère de Quincy, Raoul-Rochette et même Hittorff, en 1838, dans le troisième volume, pour les principes théoriques de ses interprétations. En revanche, sa bibliographie spécialisée concerne les monuments et les sites archéologiques déjà fouillés ou simplement relevés par des architectes et d'autres amateurs, contemporains, de l'art antique. Cette bibliographie est donc focalisée sur les temples d'Égine et de Phigalie, celui de Sounion, les vestiges de Mycènes et le site d'Olympie. Nous y reviendrons par la suite.

Décidément, Blouet disposait de plusieurs sources; de plus, il passa neuf mois en Grèce à la recherche de ses monuments préférés. Nous allons essayer de rétablir les lignes directrices de sa quête et les éléments fondant la géographie des monuments de Morée qu'il a dressée dans les trois volumes de la Section d'Architecture. Pour ce faire, nous allons partir dans deux directions complémentaires:

1^o. Quelles sont les différences entre son itinéraire et celui de Pausanias, qui se présente, sans réserves, comme le guide par excellence de "ceux qui veulent faire une étude spéciale [des] monuments"?³ Mais aussi, quelles sont les

² Abel BLOUET, *Expédition scientifique de Morée.... op. cit.*, vol. 2, Avertissement.

³ *Ibid.*

différences entre son itinéraire et celui des principaux auteurs contemporains qu'il avait consultés avant son départ?

2^o. Quelles sont les différences entre la hiérarchie des monuments décrits par Pausanias et celle des monuments repérés par Blouet, ainsi que les rapports entre cette hiérarchie et la bibliographie dominante ou les préoccupations théoriques de ses contemporains?

Les trois volumes de la Section nous fournissent tous les éléments liés à l'itinéraire suivi en Morée. La structure du texte suit la structure du parcours:

"Arrivée en Morée. Rade de Navarin. (...) Route de Navarin à Modon. Modon, anciennement Mothone. Route de Modon à Coron. Coron, autrefois Colonides",⁴

et ainsi de suite jusqu'à la fin de l'ouvrage. La description de l'itinéraire est vraiment détaillée, y compris avec les distances en heures de marche, afin de fournir les éléments nécessaires à quiconque voudrait reprendre le même chemin. Cette pratique était déjà courante à l'époque. William Gell, cité par Blouet, avait publié dès 1810, suivant le même principe, son *Argolis: the Itinerary of Greece with a Commentary on Pausanias and Strabo and an Account of the Monuments of Antiquity at Present Existing in that Country*, puis en 1817 son *Itinerary of the Morea Being a Description of the Routes of that Peninsula*, traduit en français en 1828.⁵ Ce deuxième volume, véritable compagnon de route, à la manière de nos guides routiers contemporains, décrivait le réseau existant, les points d'arrêt, les distances et les repères indispensables. La carte jointe à ce volume, quoique élémentaire, fournissait déjà l'essentiel des indications nécessaires pour voyager en Morée.⁶ Blouet fournit dans sa propre carte de la Morée, des indications équivalentes.⁷ Il représente à la fois le parcours de son équipe et l'essentiel du réseau disponible à son époque.

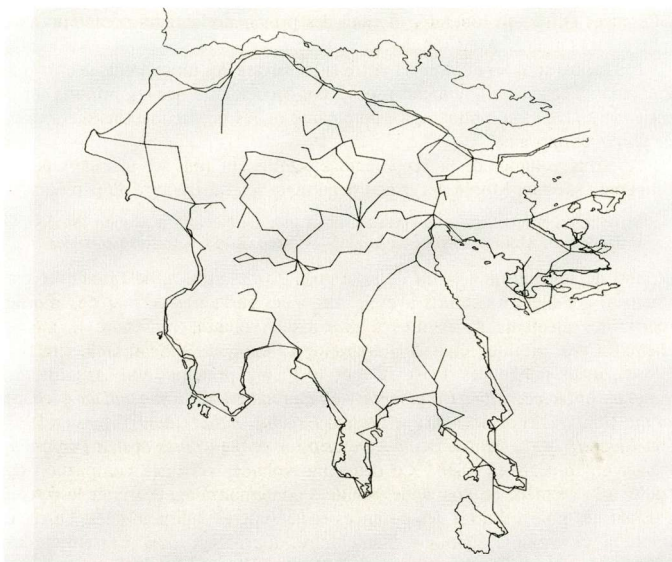
Contrairement à ce qui semble être un acquis, Pausanias ne permet pas de reconstituer par le texte seul une image du territoire qu'il a parcouru. Sa *Périégèse* est fondée sur un ensemble de nœuds, qui sont liés par la seule succession dans le cours de sa narration (fig. 1). Toutefois, les nœuds de Pausanias sont beaucoup plus nombreux que ceux de nos auteurs modernes: il ne subsiste que la partie représentant des sites exceptionnels et des établissements stables.

⁴ *Ibid.*, vol. 1, pp. 3 sq.

⁵ *Itinéraire de Morée ou Description des routes de cette péninsule*, Paris, Anselin, 1828.

⁶ Dans le tome *Géographie* de la Section des sciences physiques de l'Expédition, Bory de Saint-Vincent a présenté les deux cartes de la Morée dressées par Lapie et par Gell comme les plus fidèles avant celle établie par son équipe. (Bory de Saint-Vincent, *Expédition scientifique de Morée, Section des sciences physiques*, tome II, 1^{re} partie, *Géographie*, Paris, F.G. Levrault, 1834, p. 17). "Après la carte du colonel Lapie, parut à Londres celle qu'on connaît dans le monde savant sous le nom de Gell, et qui ne porte pas de date. Les contours en sont basés sur les mêmes documents; l'exécution, pour être d'un tout autre genre, n'en a pas moins son mérite; les itinéraires du voyageur anglais, dont un catalogue avait été précédemment imprimé, y sont soigneusement relatés, et partout où Gell a porté ses pas, on peut le suivre avec confiance" (*ibid.*, pp. 47-48)!

⁷ Blouet avait utilisé comme support la carte de Lapie.



1. Reconstitution de l'itinéraire suivi par Pausanias dans le Péloponnèse, d'après Νικόλαος Παπαατζής, *Παυσανίου Ελλάδος Περιήγησις*, vol. 2-4, Athènes, Ekdotiki Athinon, 1976-1980.

La carte de Blouet, comme celle de Gell, est formée de ces nœuds antiques repérés sur le territoire contemporain et des nœuds plus ou moins modernes mais décidément indispensables à la formation d'un réseau cohérent et praticable suivant la condition réelle des lieux. En effet, on ne s'écartait du réseau routier disponible, déjà établi au début du XVIII^e siècle suivant les besoins du commerce et des activités militaires, que pour aller à la recherche d'un monument particulier, comme le temple d'Apollon Epicurius près de Phigalie. Une grande partie de ce réseau avait des racines antiques, mais la structure moderne était évidente.⁸ C'est la raison pour laquelle nous reconnaissons, malgré les différences partielles, des itinéraires essentiellement superposés pour tous les voyageurs de la fin du XVIII^e et du début du XIX^e siècle (fig. 2, 3). Par conséquent, on ne doit pas s'intéresser à la carte des parcours suivis, mais à la hiérarchie des

⁸ Cf. Dimitris ANOYATIS-PÉLÉ, *Les communications terrestres dans la péninsule hellénique au 18^e siècle*, thèse de doctorat, EHESS, Paris, 1984, reprise en partie, en grec, dans Dimitris ANOYATIS-PÉLÉ, *Δρόμοι και διακίνηση στον Ελλαδικό χώρο κατά τον 18^ο αιώνα* (Routes et circulation dans l'espace grec au cours du 18^e siècle), Athènes, Éd. Papazissis, 1993.



2. Carte des routes de Morée en 1816, d'après William Gell, *Itinerary of the Morea being a description of the routes of that peninsula*, Londres, Rodwell and Martin, 1817. Nous avons rehaussé la ligne de l'itinéraire.

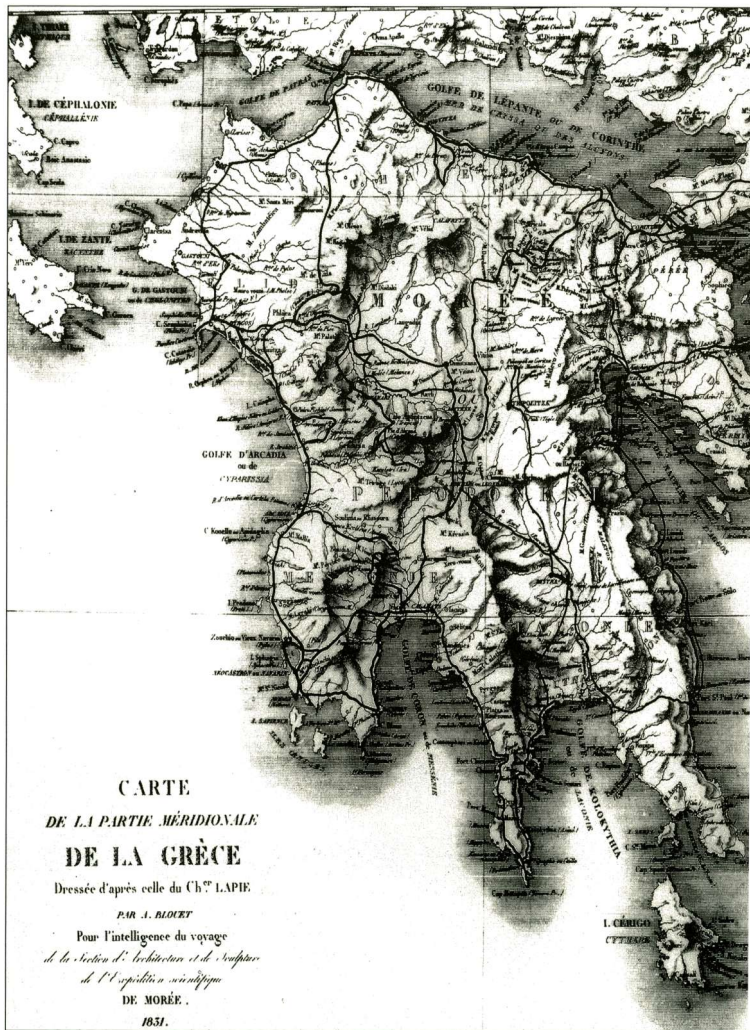
nœuds que propose chacun des auteurs. Cette hiérarchie des lieux dépend à la fois de ce qui est visible sur place et de ce qui est lisible dans les livres. En d'autres termes, elle dépend de ce que l'on cherche, en se référant aux auteurs de l'Antiquité par rapport à ce que l'on peut discerner sur place, soit en observant le visible, soit en consultant la population autochtone.

Blouet avait défini, en "avertissement" du second volume, l'objectif explicite de sa mission en Morée:

"rechercher les monuments d'architecture et de sculpture qui pouvaient encore s'y trouver. Tout ceux qui se sont offerts à nous, écrivait-il, ou que des fouilles bien dirigées nous ont fait découvrir, ont été examinés, mesurés et copiés avec la plus scrupuleuse exactitude. Lorsque nous avons cru qu'une restauration entière ou partielle de certains édifices pourrait en donner *une idée plus juste*, nous l'avons entreprise."⁹

Dans la structure du livre, la description de l'itinéraire suivi par les membres de

⁹ Abel BLOUET, *Expédition scientifique de Morée...*, op. cit., vol. 2, Avertissement. Nous soulignons.



3. Carte de Morée publiée par Abel Blouet (*Expédition scientifique de Morée*, Paris, Firmin Didot, vol. 1, 1831). Nous avons rehaussé la ligne de l'itinéraire.

la Section est scandée par une série de jalons, représentant les sites et les monuments qui ont fait l'objet d'une approche particulière, accompagnée de planches. Ces jalons successifs construisent la carte des "monuments d'architecture et de sculpture" trouvés pendant les neuf mois du séjour, ainsi que des villes ou des villages qui ont attiré la curiosité de l'architecte pour le pittoresque. Or, cette série, ayant suivi l'ordre géographique de l'itinéraire, ne pouvait être qu'aléatoire, du point de vue de l'art et de l'architecture. De plus, cette approche linéaire est fondée sur une position théorique fournie *a posteriori*, dans l'avertissement du troisième volume, publié en 1838:

"Il ne fallait exclure aucun modèle (...); en fait d'art tout ce qui est bien est bon à connaître et à étudier. Les bons exemples de tous les âges et de tous les pays offrent des leçons profitables à ceux qui savent partout discerner ce qui est bien de ce qui est mal."¹⁰

Les monuments successifs de l'expédition appartiennent donc à tous les âges qui précèdent la dite Renaissance des arts, qu'ils soient mentionnés ou non depuis Homère et Pausanias jusqu'aux auteurs les plus récents. De petites églises vaguement byzantines se juxtaposent aux vestiges de la plus haute antiquité, à quelques restes de l'époque franque ou à de simples fragments non identifiables. C'est exactement de la même manière linéaire que, en leur temps, Pausanias, Chandler ou William Gell en avaient parlé. Pourtant, ces monuments successifs sont manifestement ordonnés selon d'autres critères, explicites ou latents, qui tissent la structure véritable des discours tenus.

Dans le texte inaugural de Pausanias, la hiérarchie est plutôt liée aux légendes comme au vécu, souvent ritualisé, de la population qu'il a lui-même connue à son époque. Les édifices en tant que tels sont rarement décrits et ne s'offrent pas à nous de manière à permettre une mise en ordre raisonnée. Sans aucun doute, le site d'Olympie et la ville d'Athènes dominant, et de loin, dans la trame régulière de son récit. Il y consacre des chapitres entiers. Mais la description de la plupart des autres monuments admirés de nos jours ne dépasse pas la phrase, du moins ce qui concerne leur qualité d'édifice. Même limitées, ses indications étaient pourtant précieuses. En visitant les contrées de Phigalie, Pausanias raconte:

"On remarque sur cette montagne un endroit nommé Basses, où est le temple d'Apollon Epicurius, qui est tout en marbre, même le toit."¹¹

Cette description vraiment laconique, qui suffit à la fin du XVIII^e siècle pour qu'on se mette à la recherche de ruines oubliées, mais réputées splendides, était soulignée avec une insistance certaine:

"De tous les temples qui sont dans le Péloponnèse, c'est après le temple de Tégée celui qu'on admire le plus, pour la beauté du marbre et l'harmonie des proportions."¹²

¹⁰ Abel BLOUET, *Expédition scientifique de Morée...*, op. cit., vol. 3, Avertissement.

¹¹ PAUSANIAS, *Description de la Grèce*, trad. M. Clavier, t. IV, *Arcadie*, Paris, A. Bobée, 1820, p. 507. Il s'agit de l'édition citée par Blouet lui-même.

¹² *Ibid.*

Cependant ce genre de remarque se fait rare. De plus, l'imprécision prêtait parfois à confusion. C'est le cas pour Égine. Après avoir énuméré les édifices dignes d'être vus en ville, il ajoute: "En allant vers le mont de Jupiter Panhellénien, vous trouvez le temple d'Aphaea."¹³ Puis il se met à en raconter le mythe. Il a fallu attendre la fin du XIX^e siècle pour ne plus confondre ce temple, devenu célèbre peu avant l'arrivée de l'expédition, avec celui de Jupiter Panhellénien. La confusion venait de l'interprétation du texte lui-même par rapport à l'itinéraire suivi dans l'approche des lieux –Pausanias épargnait les détails– tandis que l'intérêt du temple en question ne dépassait en rien la simple mention de dizaines de temples énumérés dans les contrées de la Grèce, dont cinq en Égine.

Les voyageurs modernes, qu'ils s'appellent Choiseul-Gouffier, Chandler ou de tout autre nom, ayant reconstitué la trajectoire de Pausanias, se sont bornés à faire un état des lieux. Ils se sont mis à identifier ce qui restait debout de ce que Pausanias avait vu. Le temple d'Apollon à Phigalie, comme celui, dit de Jupiter, à Égine, ont gagné du premier coup l'éclat de la renommée, puisqu'ils étaient en très bon état. En revanche, le temple de Tégée, classé premier dans la *Périégèse*, ainsi que le fameux site d'Olympie, encore invisible sous les sables de l'Alphée, restaient en retrait. La rencontre entre les écrits de Pausanias et les lieux de Morée était encore superficielle. Elle n'a gagné une autre dimension qu'au début du XIX^e siècle, quand ont été fouillés –et pillés– les sites d'Égine et de Phigalie en 1811-1812, par une équipe de circonstance, puis le site d'Olympie, en 1829, par l'expédition française.¹⁴

Mais il est temps de revenir à Blouet. Sa relation linéaire des monuments jalons de Morée était soumise à deux normes complémentaires. D'abord, elle était liée à la prépondérance de l'esprit classique. Malgré la coexistence déclarée de tous les modèles, Blouet considère

"que les productions des beaux temps de la Grèce, par leurs formes si correctes, si simples, si faciles à comprendre et par conséquent si faciles à expliquer, seront toujours le type et la source véritable des meilleurs principes à suivre".¹⁵

Ensuite, la hiérarchie proposée par Blouet dépend de l'état des connaissances déjà intégrées, voire publiées, jusqu'à la dernière étape de la rédaction, et finalement, des réponses aux questions impatientes que se posaient des historiens et des architectes contemporains en France, notamment sur l'état des monuments du site d'Olympie et sur la polychromie.

En suivant les présupposés de son schéma, Blouet distingue trois catégories de monuments, plus une quatrième constituée de vues pittoresques du paysage

¹³ PAUSANIAS, *Description de la Grèce*, trad. M. Clavier, t.I, *Corinthie*, Paris, J.-M. Eberhart, 1814, p. 536. Édition citée par Blouet.

¹⁴ Abel BLOUET, *Expédition scientifique de Morée...*, op. cit., vol. 1, p. 61.

¹⁵ *Ibid.*, vol. 3, Avertissement.

habité. La distinction est à la fois qualitative et quantitative. Il est des monuments majeurs, des monuments importants et des monuments secondaires. Ceux de la première catégorie s'étendent sur plus de vingt planches. Les monuments importants de la deuxième catégorie demandent cinq à dix planches et ceux de la troisième catégorie n'en dépassent pas cinq. Toutefois, on ne peut se limiter au seul critère de la quantité de planches. En effet, Messène, les temples d'Olympie, de Phigalie, d'Égine et de Délos semblent faire partie de ce groupe. En réalité, on compte quatre monuments de la première catégorie: il s'agit des trois temples d'Olympie, de Phigalie et d'Égine, qui dominent les trois volumes de l'*Expédition*, et des monuments d'Athènes, constituant un groupe non traité du fait que ces monuments étaient déjà minutieusement étudiés par Stuart et Revett, et peut être plus encore du fait que, vu la situation fragile d'Athènes aux mains des Turcs, ceux-ci avaient naturellement refusé les relevés sur la forteresse et ses alentours. Messène doit être exclue de ce groupe, malgré les vingt-quatre planches qui lui sont consacrées, celles-ci ne représentant que plusieurs vestiges d'importance manifestement inférieure, comme le stade, les fortifications ou l'entrée de la ville. De même, on devrait exclure Délos, malgré ses vingt-trois planches. Celles-ci ne représentent que des fragments épars, sans autre lien que le site. Blouet lui-même a noté qu'

"il est difficile de se figurer une confusion pareille à celle des ruines de Délos; de tous les monuments il reste des débris, et il n'en est pas un peut-être, excepté le théâtre, dont on puisse déterminer avec exactitude la forme et la destination".¹⁶

La deuxième catégorie de ce classement inclut des monuments et des sites importants tels que ceux de Mycènes, de Mégalopolis, d'Épidaure, de Mistra, les temples de Sounion et de Némée. Enfin, la troisième catégorie inclut des monuments et des sites de toute sorte et de tout âge: une porte en marbre à Naxos, le théâtre antique et une tête colossale à Milos, le temple de Vénus à Égine, l'église grecque à Samari, des fragments de Merbaka ou de Vostitza, etc.

La bibliographie spécialisée qui appuie la présentation de ces monuments semble être un reflet direct de l'importance qui leur fut attribuée par Blouet. En effet, les monuments secondaires n'avaient pas fait l'objet de publication jusqu'à l'époque de la mission française. En revanche, les monuments importants avaient généralement été relevés, sinon restaurés par d'autres auteurs qui avaient déjà publié les principaux éléments de leurs études, à l'exemple de Stuart et de Revett pour le temple de Sounion, ou de Donaldson pour les sites de Mycènes et de Messène, ou pour le théâtre d'Épidaure. Enfin, les monuments majeurs avaient fait l'objet d'analyses approfondies par nombre d'auteurs.

À propos du temple d'Apollon à Phigalie, Blouet se réfère à l'ouvrage de Otto Magnus von Stackelberg, *Der Apollontempel zu Bassae in Arcadien*, publié en 1826 à Rome, et à celui de Thomas Leverton Donaldson, *The Temple of*

¹⁶ *Ibid.*, vol. 3, p. 4.

Apollo Epicurius at Bassae near Phigalia, publié en 1830 à Londres en tant que partie principale du cinquième volume des *Antiquities of Athens*.¹⁷

"L'ouvrage de M. le baron de Stackelberg (...), dit-il, nous a fourni une partie des renseignements que nous donnons. Cet ouvrage remarquable et enrichi de belles planches contient des recherches archéologiques sur le monument, et de savantes descriptions des bas-reliefs qu'il a pu voir. Après lui M. Donaldson publia en 1830 l'architecture du temple; dans l'un et l'autre de ces deux ouvrages se trouvent quelques fragments qui n'existent plus sur les lieux, et dont cependant nous avons profité pour compléter notre travail."¹⁸

En réalité, l'analyse de Blouet comporte un certain nombre d'éléments nouveaux, dont les détails de la construction, mais elle se limite, pour l'essentiel, au commentaire de ces deux ouvrages.

Le temple d'Égine fut traité de la même manière, à une différence près: Blouet renvoie

"aux éclaircissements publiés par MM. Scharnost, Lenormant, Stackelberg, deux voyageurs anonymes, et par la section des sciences physiques de notre expédition",¹⁹

ainsi qu'à Charles Robert Cockerell, mais il a surtout envoyé son collaborateur Félix Trézel à Munich pour étudier

"la reproduction de la façade complète du côté postérieur du temple, exécutée en relief dans le musée de Munich et ornée de toutes les peintures recomposées et restaurées d'après les investigations des hommes les plus judicieux",

voire Leo von Klenze et Johann Martin von Wagner.

"C'est au moyen de ce même travail que nous reproduisons le plus fidèlement possible, poursuit-il, que nous avons complété les nombreux matériaux que nous avons recueillis sur les lieux."²⁰

Ces références à la bibliographie comme à la reconstruction de Munich lui permettent de compenser "les dégradations du temps" qui ont "fait disparaître entièrement"²¹ les couleurs du temple. Une fois de plus, la bibliographie disponible vaut le monument lui-même. Les études faites sur le terrain par Blouet n'acquièrent leur pleine valeur que bien loin de ce lieu réel, à Paris, dans la bibliothèque de l'architecte, qui semble avoir la force de corriger les relevés et les observations directes.

Nous avons laissé pour la fin le temple de Jupiter Olympien, fouillé en 1829 par les membres de l'Expédition et déjà publié dans son premier volume, en

¹⁷ Cf. C.R. COCKERELL, W. KINNARD, T.L. DONALDSON, W. JENKINS, W. RAILTON, *Antiquities of Athens and other places of Greece, Sicily, etc. Supplementary to the Antiquities of Athens by James Stuart and Nicholas Revett*, Londres, Priestley and Weale, 1830.

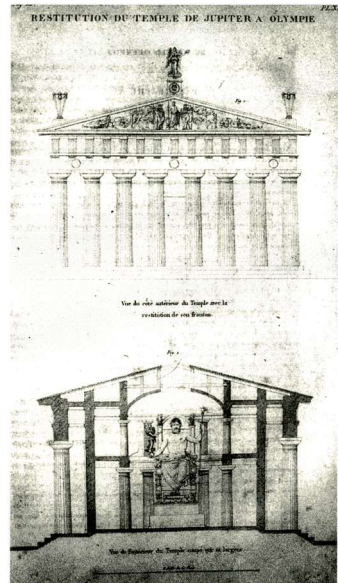
¹⁸ Abel BLOUET, *Expédition scientifique de Morée...*, op. cit., vol. 2, p. 6

¹⁹ *Ibid.*, vol. 3, p. 23.

²⁰ *Ibid.*, vol. 3, p. 23-25.

²¹ *Ibid.*, vol. 3, p. 25.

1831. L'opération en question suffirait en elle-même à saisir l'esprit des travaux entrepris par Blouet. Mais pour mieux la comprendre, il nous faut revenir en arrière et tenir compte de deux opérations précédentes. En 1813, la troisième classe de l'Institut, ensuite Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, envoya John Spencer Stanhope à Olympie. Elle était engagée dans une discussion vive sur l'existence d'une ancienne cité à Olympie, à la suite des arguments soutenus par certaines autorités dont, peut-on supposer, Quatremère de Quincy lui-même. Stanhope publia son *Olympia; or, Topography Illustrative of the Actual State of the Plain of Olympia and of the Ruins of the City of Elis*, en 1824, à Londres.²² La plaine a fait l'objet d'un relevé par triangulation; les ruines visibles étaient repérées; enfin, son attention était attirée par les vestiges d'un temple dorique, reconnu comme étant celui de Jupiter. Mais Stanhope n'avait pas entrepris de fouilles. Or, ce fut en 1814 que fut publié le grand volume de Quatremère de Quincy sur *Le Jupiter Olympien*.²³ Cet essai sur la restitution de la sculpture antique était d'une importance particulière, puisqu'il insistait sur la prise en compte effective des textes anciens dans la restitution des monuments disparus.



4. Quatremère de Quincy, Restitution de la façade et de la coupe transversale du temple de Jupiter à Olympie.

²² L'ouvrage est dédié à l'Académie. Ensuite, l'auteur écrit: "At the time of my departure from Paris in the year 1813, that Academy was engaged in a discussion as to the existence of an ancient city at Olympia. After having taken into consideration such arguments as classical authorities could furnish towards the elucidation of this question, they commissioned me to examine the spot with a view of ascertaining how far its actual state might warrant the conjecture, than an ancient city had formerly existed there. Other instructions I had received from individual members (...)" (p. 2).

²³ QUATREMÈRE DE QUINCY, *Le Jupiter Olympien ou l'art de la sculpture antique considéré d'un nouveau point de vue; ouvrage qui comprend un essai sur le goût de la sculpture polychrome, l'analyse explicative de la toreutique, l'histoire de la statuaire en or et ivoire chez les Grecs et les Romains, avec la restitution des principaux monuments de cet art et la démonstration pratique ou le renouvellement de ses procédés mécaniques*, Paris, F. Didot, 1814.

"C'est un besoin pour nous, écrivait Quatremère de Quincy, de connaître tout ce qui a été connu, de savoir et de voir tout ce qui a été su et vu. Notre curiosité s'irrite des obstacles que le temps lui oppose. Plus ses voiles s'épaississent sur le passé, plus nous avons d'ardeur à les soulever. Nous voulons restaurer toutes les ruines, réparer toutes les pertes; nous appelons l'érudition au secours de l'art; nous invoquons les puissances de l'imagination, pour ressaisir au moins quelque idée de ce que nous désespérons de revoir. À l'aide des descriptions, des parallèles, des analogies, nous recréons les images approximatives des monuments dont les écrivains ne nous ont transmis que le souvenir. Nous prétendons retrouver les routes de l'art, remonter à son origine, en décrire le cours et les embranchements; et lorsque nous sommes arrivés à ces régions où une nuit épaisse nous dérobe la vue des objets, nous aimons encore mieux y placer des fictions ou des fantômes, que de les laisser désertes."²⁴

Quatremère de Quincy, on le sait, s'intéressait à la restitution de Jupiter assis sur son trône. Mais, pour ce faire, il lui a été indispensable de proposer la restitution du temple dans son ensemble, ne serait-ce que pour donner des dimensions à sa statue (fig. 4). La restitution de ce temple était liée, d'après lui,

"à deux circonstances: l'une est l'exactitude que Pausanias a apportée dans la description de l'édifice; l'autre, est le parallèle que la connaissance exacte (...) du Parthénon d'Athènes, nous met à même d'établir entre deux monuments qui, comme on le verra, étaient pour ainsi dire calqués l'un sur l'autre. C'est à cette double circonstance que nous devons de pouvoir présenter ici une restitution fidèle du temple d'Olympie, explique-t-il, si par fidélité on veut bien ne pas entendre la précision mathématique, chose en soi la plus indifférente qu'il y ait en de telles matières, ni une certitude absolue sur ce qui regarde la disposition de quelques détails de l'édifice."²⁵

Par conséquent, on ne doit pas s'étonner de sa "restitution fidèle", qui présente un temple *octastyle* à la manière du Parthénon.

La présence de Blouet en Morée est vraiment placée sous le signe de ce débat sur le temple de Jupiter Olympien, qu'avait essentiellement suscité Quatremère de Quincy lui-même, au sein de l'Institut, puis de l'Académie. Il était en quelque sorte chargé de vérifier la restitution sur place, pour le compte à la fois de Quatremère de Quincy et de l'Académie. Ce n'est donc pas, semble-t-il, un hasard si Blouet se dirigea dès le début vers le site d'Olympie pour lancer des fouilles. Les résultats de ses travaux avaient été impressionnants. Le temple de Jupiter ressortit de terre et Blouet se mit à sa restauration. D'abord, il se mit à prouver la fidélité de Pausanias:

"De toutes les descriptions de Pausanias, il n'y en a pas une qui soit aussi circonstanciée et aussi précise que celle qu'il nous donne du temple de Jupiter à Olympie; et nous avons trouvé cette description si bien d'accord avec nos découvertes, qu'il ne nous a pas été possible de douter de son exactitude pour les parties qui nous manquent: aussi avons-nous scrupuleusement suivi cette description qui nous a semblé, pour ainsi dire, aussi incontestable que des matériaux trouvés sur les lieux."²⁶

²⁴ *Ibid.*, p. IV.

²⁵ *Ibid.*, pp. 256-257.

²⁶ Abel BLOUET, *Expédition scientifique de Morée...*, *op. cit.*, vol. 1, p. 64.

Blouet se propose, dès le commencement, de se fier au texte autant sinon plus qu'à la matière. Et de surcroît, il ne veut que reconnaître les mérites de la restitution proposée par Quatremère de Quincy :

"La grande connaissance de l'antiquité qui se trouve dans son Jupiter Olympien empêcheront nos lecteurs de croire que nous ayons l'intention de critiquer son travail en entreprenant après lui une restauration du temple de Jupiter; (...) bien loin d'avoir la prétention de le corriger, on verra qu'il nous sert d'autorité dans nos conjectures, et que nous adoptons entièrement les idées qui y sont émises, parce qu'elles sont le résultat de connaissances contre lesquelles les nôtres ne peuvent entrer en comparaison."²⁷

Toutefois, l'autorité de Quatremère de Quincy n'était pas suffisamment grande pour empêcher Blouet, en la passant cette fois sous silence, de proposer une restauration de temple *exastylo*, à la manière de celui de Thésée (fig. 5, 6). Les vestiges qu'il avait lui-même découverts ne lui laissaient plus le choix.

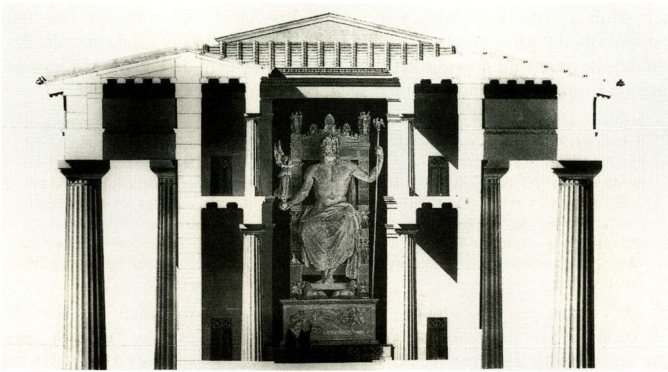


5. Abel Blouet, Restauration de la façade du temple de Jupiter Olympien.

Afin de vérifier les rapports qui existent entre ces matériaux trouvés sur place et la description de Pausanias, Blouet se mit ensuite à rapprocher "la description de ces matériaux avec le récit de l'auteur grec."²⁸ On ne serait pas étonné des différences qu'il a repérées; mais Blouet ne s'y arrête pas. Il se met d'abord à justifier la divergence des mesures:

²⁷ *Ibid.*

²⁸ *Ibid.*



6. Abel Blouet, Restauration de la coupe transversale du temple de Jupiter Olympien.

"L'auteur grec, qui n'était pas un architecte, voyageait probablement sans les instruments nécessaires pour prendre des mesures exactes, et (...) dans celles qu'il a prises, peut-être à la hâte, il a bien pu commettre quelque erreur."²⁹

Ensuite, il propose une explication du silence de Pausanias devant certaines parties du temple que les fouilles ont mises en évidence: "Il est (...) possible que ce pavement (...) n'existât pas encore du temps de cet historien."³⁰ Puis, en se mettant à la restauration elle-même, il ne peut qu'admettre la pénurie des éléments disponibles pour certaines parties de l'édifice. Mais il se tire d'affaire grâce à la bibliothèque:

"Le pavement en marbre blanc (indiqué par Pausanias), explique-t-il, a été combiné et restauré d'après celui du Parthénon et celui en pierre du temple de Phigalie. Pour la disposition du trône nous avons suivi autant que possible celle qui est indiquée dans l'ouvrage M. Quatremère de Quincy."³¹

Les fouilles ne lui ayant "fourni que peu de chose pour la restauration de la façade",³² il reproduit les proportions du temple de Thésée en fonction de la hauteur qu'avait rapportée Pausanias.³³ Bref, le temple décrit et le temple restitué d'après cette description écrite, ainsi que l'exemple des autres temples

²⁹ *Ibid.*, p. 65.

³⁰ *Ibid.*

³¹ *Ibid.*, p. 66.

³² *Ibid.*, p. 67.

³³ Cette référence inattendue et inexpiquée aux proportions du temple de Thésée pourrait être une astuce pour échapper au modèle sacré du Parthénon, proposé par Quatremère de Quincy, sans quitter Athènes ni les chefs-d'œuvre du siècle d'or.

déjà traités dans la bibliographie contemporaine, ont une autorité qui permettrait de corriger ou de compléter la réalité visible sur le terrain des fouilles. Le livre vaut plus que la pierre. Le raisonnement de Blouet, à propos de la polychromie du temple de Jupiter Olympien, ne peut que le confirmer:

"Quant aux parties de stuc que nous avons trouvées, et dont tout le monument devait être enduit, nous n'y avons vu aucune trace de couleur; le fond y est généralement blanc. Mais comme les observations de MM. Cockerell et Brönsdsted sur le Parthénon, celles de MM. Hittorff et Zante sur les monuments de la Sicile, et celles que nous avons pu faire de notre côté sur les mêmes édifices, et notamment sur le temple de Thésée, nous ont fourni des autorités suffisantes, nous avons indiqué sur quelques moulures des ornements, ainsi qu'on en voit à ces monuments, car les anciens les employaient ordinairement, afin de donner plus de richesses à ces parties."³⁴

La géographie des monuments de Morée, dressée par Blouet au sein de l'Expédition, semble fondée sur les apports de la bibliographie, beaucoup plus que sur la réalité du terrain visité. La prépondérance des temples d'Olympie, de Phigalie et d'Égine découle de l'autorité que ces temples avaient acquises en ce début de siècle, à la suite des publications détaillées qui avaient vu le jour dans la quinzaine d'années qui a précédé la mission. Blouet a préféré se fier à ces publications plutôt que de reprendre lui-même un travail, souvent difficile, dans les délais de cette Expédition. D'ailleurs, il n'était envoyé que pour chercher "les monuments d'architecture et de sculpture qui pouvaient encore s'y trouver".³⁵ Question de géographie. Mais d'une géographie qui dépasse rarement la vérification des écrits, anciens ou modernes. Il s'agit d'une approche décidément différente de celle qu'avait suivie la Section des sciences physiques, sous la direction de Bory de Saint-Vincent.³⁶ Celui-ci n'épargne pas les critiques envers la description de Pausanias et de ses contemporains qui s'y fiaient.

"On ne peut mieux comparer Pausanias, par rapport à la Morée, qu'à l'abbé Pons, par rapport à l'Espagne. On chercherait vainement chez l'un ou chez l'autre un détail topographique, un passage où soit mentionné le chiffre auquel s'élève la population d'une ville et de sa contrée, la description d'un site digne qu'on s'y complaise; on n'y trouve absolument rien sur la nature du sol, sur ses ombrages, ses productions agricoles ou sur les accidents qui le peuvent caractériser; en un mot sur quoi que ce soit qui donne quelque idée touchant la constitution physique et la physionomie des lieux; mais les plus petits temples ou niches à dieux, les plus mesquines chapelles ou ermitages écartés, sont soigneusement décrits par Pausanias et par l'abbé Pons, avec les statues des puissances célestes qu'on y encense, ou des saints pour qui l'on allume des bouts de chandelles; ce qui tient à l'architecture, et surtout à la sculpture, fût-elle en bois vermoulu, incapable d'arriver sur place même à la génération suivante, (...) enfin, les objets d'art les plus exigus s'y trouvent minutieusement signalés avec le nom de l'artiste plus ou moins connu, réel ou

³⁴ Abel BLOUET, *op. cit.*, vol. I, p. 68.

³⁵ *Ibid.*, vol. 2, Avertissement.

³⁶ J.-B. G. M. BORY DE SAINT-VINCENT, *Expédition scientifique de Morée, Section des sciences physiques*, t. II, 1^{re} partie, *Géographie*, Paris, F.G. Levrault, 1834.

supposé, auquel sont attribués des chefs-d'œuvre qui, s'ils nous étaient vendus, n'auraient peut-être d'autre mérite que leur vétusté. Le Grec est encore plus proluxe, s'il est possible, que l'Espagnol, notamment lorsqu'il consacre trois chapitres à la description du coffret de Cypselus, sur lequel M. Quatremère de Quincy a trouvé encore quelque chose à dire dans son Jupiter Olympien.³⁷

"Pausanias (...) semble se complaire à rechercher, pour les enregistrer chemin faisant, les traditions les plus ridicules et souvent les plus obscènes: deux ou trois mille ans de date ne les lui font pas révoquer en doute; il les adopte comme si les choses s'étaient passées d'hier ou même sous ses propres yeux, avec une crédulité qu'on ne trouverait plus guère aujourd'hui que chez cette espèce de populace qui fait toujours les pèlerinages de Saint-Hubert, de Saint-Jacques-de-Compostelle ou de Saint-Quinolet."³⁸

La différence entre le Pausanias de Blouet ou de Quatremère de Quincy et le Pausanias de Bory de Saint-Vincent correspond à la différence de leurs "géographies" respectives. Les triangulations de Bory, ses registres interminables de sommets, d'angles et de côtés, de degrés et de grades en latitude ou en longitude, ne font que mettre au jour une image de la réalité, une représentation, qui se veulent scientifiques, voire objectives et qui ne peuvent, par conséquent, que se passer de toutes les écritures qui les ont précédées, qu'elles soient fondées sur la représentation descriptive, analogique ou simplement imaginaire (fig. 7, 8). La restitution, d'après la description de Pausanias, du temple de Jupiter, l'analogie du Parthénon et des autres temples antiques, en Grèce ou en Sicile, appartient donc à un niveau discursif complètement différent, qui met en filigrane les contradictions inhérentes à la manière de voir et de penser la réalité au lendemain des Lumières.

Entre Blouet, qui lit le monde pour démontrer les livres et Bory de Saint-Vincent qui voudrait que le monde devienne livre, nous pouvons saisir la différence de la pierre et de l'écriture. C'est elle qui définit l'espace des ressemblances: l'espace de tout un monde réel devenu lettre, écriture, *γραφῆ*; un espace dont la géo-graphie, la topo-graphie, la biblio-graphie ne font que donner les descriptions et les images. Or, cette ressemblance des pierres, qu'elle soit l'œuvre de Blouet ou de Bory de Saint-Vincent, ne peut qu'appartenir à l'ordre du discours. Et de ce point de vue, les deux Morées différentes de l'Expédition scientifique appartiennent à la même formation discursive.

³⁷ *Ibid.*, p. 10.

³⁸ *Ibid.*, p. 11.

IOLI VINGOPOULOU

DESSINS ORIGINAUX CRÉÉS PAR PROSPER BACCUET
PENDANT L'EXPÉDITION SCIENTIFIQUE DE MORÉE

Un album à la Bibliothèque Gennadius

Incontestablement, les premières études et représentations scientifiques systématiques d'une partie de la Grèce sont dues aux travaux et aux publications de l'Expédition Scientifique de Morée. Le fruit des travaux de l'Expédition fut initialement publié en neuf volumes et accompagné de l'*Atlas* qui comprenait une partie du matériel iconographique collecté par ses membres officiels. L'œuvre picturale de l'Expédition est toutefois bien plus importante que celle qui fut finalement publiée. Tous les savants dessinaient en collectant un matériel qui leur était indispensable pour la rédaction des différentes sections, mais dont la totalité ne fut pas utilisée dans les publications.¹ Parmi les peintres qui participaient à l'Expédition, il y avait Prosper Baccuet.² Un assez grand nombre de paysages qui furent publiés dans l'*Atlas* provient de ses propres dessins. Aujourd'hui, une partie de ses dessins qui ne furent finalement pas utilisés ainsi que d'autres qui furent publiés sont conservés à la Bibliothèque Gennadius d'Athènes dans un album intitulé *Collection of 54 Original Drawings in pen or pencil, together with a rough sketch-map of Greece, made by P. Baccuet in 1829, with Annotations by Bory de Saint-Vincent*. Mon intérêt pour cet album est né à l'occasion de l'exposition sur le Magne organisée à la Bibliothèque Gennadius d'Athènes.³ La présentation de l'album au public ne se limitera pas à cet article,

¹ Στ. ΠΑΠΑΔΟΠΟΥΛΟΣ, Το Λεύκωμα Πειυτιέ της Συλλογής Στέφανου Βαλλιάνου (*L'Album Peytier de la Collection S. Vallianou*), Athènes, Édition de la Banque Nationale de Grèce, 1971, pp. 13-14, et Ch. PELTRE, "Les artistes et la vocation scientifique de l'Expédition de Morée", in: Y. Saïtas, éd., *Mani. Témoignages sur l'espace et la société – Voyageurs et expéditions scientifiques (XV^e-XIX^e s.)*, Actes du Colloque de Limeni Aréopoli, 4-7 nov. 1993, Athènes, Institut de Recherches Néohelléniques-FNRS, 1996, pp. 92-93.

² Sur la participation de P. Baccuet à l'Expédition, son style pictural et les gravures publiées dans l'*Atlas*, voir Ch. PELTRE, *Retour en Arcadie. Le voyage des artistes français en Grèce au XIX^e siècle*, Paris, Klincksieck, 1996, pp. 90-93, 95-97, 103-107.

³ Dans le cadre du programme culturel "Le Magne – Un itinéraire culturel" et de l'exposition de matériel historique ayant pour thème "Voyageurs dans le Magne, XV^e-XIX^e siècle" dans la Tour Tzanetaki à Gythion (juil. 1993-déc. 1994), on a réalisé, en collaboration avec Mme R. Polycandrioti, une deuxième exposition ayant comme sujet "Le Magne à travers les ouvrages rares de la Bibliothèque Gennadius".

mais sera bientôt complétée par son édition dont l'Institut de Recherches Néohelléniques de la Fondation Nationale de la Recherche Scientifique (IRN/FNRS), la Bibliothèque Gennadius et moi-même sommes chargés. Nous nous limitons ici à une première présentation de toutes les œuvres et à la publication de certains dessins comptant parmi les plus représentatifs de l'album.

L'album est constitué de 56 feuillets et, dans la première page, on trouve la référence du catalogue de vente aux enchères et des notes manuscrites de J. Gennadios au sujet de l'achat de cet ouvrage. Nous apprenons ainsi que l'ouvrage fut acheté à Paris en novembre 1905 et qu'il avait déjà un grand format. L'acquéreur note, entre autres choses: "Les dessins étaient sales et presque détériorés. Je les nettoyai et les rangeai très soigneusement, tout en conservant le même ordre. Il s'agit d'une addition inestimable à mon exemplaire de l'Expédition scientifique."

Sur ces 56 feuillets de 47 sur 30 cm sur lesquels sont collés des cartons dont la dimension varie, allant de la dimension maximum des feuillets à 9 sur 15 cm. La plupart des dessins ont été exécutés au crayon, certains à l'encre, parfois l'esquisse initiale au crayon a été poursuivie à l'encre et à deux ou trois reprises de la peinture à l'eau a été utilisée (aquarelles). Trois feuillets comportent aussi un dessin au verso. Outre le titre, l'année 1829 et le nom de P. Baccuet qui figurent sur tous les dessins, le plus souvent l'indication "Voyage en Grèce" et des notes, peu lisibles et pour l'essentiel toponymiques, complètent notre information au sujet de chaque dessin; ces notes sont ajoutées à la hâte tantôt par le peintre et tantôt à l'encre par Bory de Saint-Vincent.

Les sujets de ces dessins sont constitués par une grande variété de paysages du Péloponnèse du sud-ouest et du Péloponnèse central, cinq thèmes sur la Méditerranée occidentale, sept peintures de mœurs et coutumes et une simple carte du Péloponnèse. La plupart du temps, le peintre indique au moyen d'une numérotation alphabétique, qui est analysée au bas du feuillet, des toponymes, des monuments et d'autres renseignements à titre de rappel. Les paysages qui reviennent fréquemment sont ceux de la région de Navarin, de l'ancienne Pylos, de Sphactérie, de Méthoni et de Messène. Suivent des dessins du Magne, d'Arcadie, de Calamata, un de Monemvasie et un de Sparte. Les peintures des mœurs représentent la célébration de Pâques à Messène, des cavaliers, des danseurs et quelques figures isolées féminines et masculines.

Parmi les vingt-quatre œuvres de Baccuet publiées dans l'*Atlas* de l'Expédition, dix-sept sont presque identiques aux dessins de l'album de la Bibliothèque Gennadius et le dernier ne comporte pas les œuvres suivantes qui ont pourtant été publiées dans l'*Atlas*: "L'Ithomé et le vallon de Messène", "L'Ithomé et la vallée de Messène", "Scardamula et l'antique Cardamyle", "L'Ithomé et l'Evan", "Loutro près de l'Antique Thuria", "Pont de l'antique Gortius", "Chapelle byzantine bâtie dans l'ensemble d'un temple antique", "Tripolitza tel qu'il était lorsque la commission en visita les ruines", "Le Taygète

et Mistra" et la planche "Vue de Mistra".

Dans le recueil, les dessins libres du peintre présentent un intérêt remarquable. Ce sont des thèmes qui n'ont jamais été reproduits sous forme de gravures et qui n'ont jamais été utilisés par le peintre comme détails pittoresques orientaux dans ses œuvres publiées. Pourtant, ils restituent fidèlement, d'une part, la réalité grecque et, d'autre part, l'intérêt des peintres voyageurs pour la Grèce vivante. Il s'agit d'esquisses faites à la hâte qui immortalisent des scènes de la vie quotidienne: des femmes, un pope à dos d'âne, un mulet chargé, une fileuse, des jeunes filles portant une cruche sur l'épaule, des détails d'antiquités (chapiteaux, inscriptions, fragments de colonnes, statues), des cyprès, une fontaine, des formes masculines assises, des cavaliers, des danseurs. Dans ces esquisses, le paysagiste oublie la mode et la nécessité de sa mission, et s'abandonne au sentiment spontané du peintre qui cherche à saisir par le dessin l'instantané, la sensation fugitive, l'impression visuelle qu'il a éprouvée.

Prosper Baccuet participe, à partir de 1827, à toutes les expositions du Salon, notamment après son retour de l'Expédition en Grèce. Il nous reste donc à emprunter deux directions dans notre recherche. Il s'agit, d'une part, de chercher quels autres dessins de Baccuet ont une relation avec le matériel publié ou avec des œuvres non publiées. L'étude sera complétée en mettant en parallèle l'itinéraire de Baccuet et celui de Bory de Saint-Vincent à travers le texte de la *Relation*: Pylos et ses environs, Méthoni, Kyparissia, Bassae, Messène, Koron, Calamata, Magne, Tripoli, Caritaina, Sparte, le Magne, Monemvasie, Argos. Les commentaires sur chaque dessin se trouvent dans cette même *Relation*. Nous nous demandons, d'autre part, si les dessins exécutés faisaient partie des obligations du peintre membre de la mission ou si ses motivations étaient quelquefois personnelles. En comparant les dessins du peintre avec la description du lieu et du paysage tels qu'ils ont été mentionnés par Bory de Saint-Vincent, nous situerons le peintre dans le parcours des membres de la mission, dans l'espace, et nous découvrirons avec notre regard contemporain le paysage qui est apparu au peintre et l'a inspiré.

L'image est un moyen de communication et de découverte. C'est l'espace de l'autre avec les moyens de l'artiste. C'est en même temps le moi de l'artiste dans l'espace de l'autre. S'ensuivent la publication et l'exposition de l'œuvre, donc de l'artiste et des motifs qui l'ont conduit à la composition. Pour l'exposition d'un tableau, il n'y a pas de troisième main qui intervienne. Il existe toutefois un instant intermédiaire dans l'histoire de l'œuvre lorsqu'elle doit être publiée sous une autre forme artistique, la gravure par exemple. C'est l'intervention du graveur et des exigences de la gravure et de la publication. La stratégie et l'opportunisme de l'édition, la mode de l'époque, le courant culturel ou artistique s'insinuent dans le processus. À partir de là, le chercheur est aujourd'hui appelé à rechercher la vérité dans l'espace et l'objet d'inspiration de l'artiste ainsi que dans son produit, c'est-à-dire le dessin ou son dérivé final, la gravure. Mais pas seulement.

L'image et le dessin sont une partie de l'espace extérieur, de l'espace représenté, mais aussi du monde intérieur de l'artiste. Si l'image fonctionne toujours comme une langue commune entre les époques et les hommes et devient, par conséquent, l'instrument de toute étude d'évolution des phénomènes, le document photographique devient aujourd'hui le moyen de lectures interprétatives, à travers de multiples approches et comparaisons, sur l'espace et l'objet, sur le temps et l'inspiration de l'artiste et sur une réalité quelle qu'elle soit, qui doit témoigner et émouvoir le public. Le dessin, donc, la gravure lorsqu'elle existe et la photographie lorsqu'elle est possible sont liés par un rapport de dépendance et deviennent tous les trois des moyens de multiples révélations.

Les dessins de l'album de la bibliothèque Gennadius ne sont pas présentés dans un ordre qui correspond à l'itinéraire suivi par Baccuet en tant que membre de la mission scientifique. Dans la présentation suivante, nous avons préféré garder le titre original de chaque dessin et regrouper les sujets selon les régions qui ont été visitées et étudiées par les Français de la mission voyageant dans le Péloponnèse.

Carte du Péloponnèse

La carte est dessinée à la hâte et représente le sud de l'Italie, le Péloponnèse, la Grèce continentale et certaines îles des Cyclades. Très peu de toponymes sont indiqués, tels Pylos, Arkadi, Coron, Modon, Mistra, Sparte, Tripolitza, Argos, Hydra, Cerigo, Santorini, Naxio, Paros, Égine, Lepante, Messolonghi. La plupart d'entre eux figurent à la bonne place. Au large et à l'ouest de Zante, un voilier très petit et pâle a été dessiné.

Cinq sujets de la Méditerranée occidentale

Dessin n° 40: *Isola di Capri*, 41x25cm, crayon

La célèbre île rocheuse est représentée de l'ouest tandis que l'on distingue quelques-unes des constructions qui forment l'agglomération au sommet d'un groupe de rochers. Les clairs-obscur réussis restituent avec bonheur les cinq masses distinctes de rochers escarpés, tous reliés dans un ensemble impressionnant.

Dessin n° 41: *Cap Bon, Côte Afrique, Bizerte*, 41x25cm, crayon

Dans ce dessin hâtif, Baccuet représente l'îlot rocheux situé près de la ville côtière de Bizerte à l'extrémité septentrionale du continent africain. Deux petits voiliers sont ancrés près de la côte de l'îlot. À l'arrière-plan, à droite, on note sans beaucoup de détails, l'emplacement de la ville. Quelques toponymes sont indiqués.

Dessin n° 54: *Phare de Messino*, 40x24cm, crayon

Le peintre représente les caps dans le sens de la longueur. La masse du rocher principal sur la côte, l'allongement du cap avec de rares édifices et le phare à l'extrémité ont été rendus avec des ombres intenses, tandis que les quelques voiliers qui voguent aident à comprendre les dimensions. À l'arrière-plan, les masses des collines sont pâles. D'autres notes ou toponymes ne figurent pas sur le dessin.

Dessin n° 11: *Messino*, 44x28cm, crayon

Une vue plus rapprochée du cap où se dresse le phare de Messine en Italie. L'édifice presque circulaire est bien dessiné, les bâtiments sur le port sont distincts, tandis que, dans le golfe qui se forme à l'arrière-plan, on discerne quelques embarcations. Très peu de masses montagneuses ont été reproduites sur le reste du tableau. Il n'y a pas de notes ni d'autres toponymes.

Dessin n° 43: *Ischia*, 42x23cm, crayon

L'île volcanique à l'entrée du golfe de Naples en Italie est représentée de façon impressionnante avec ses côtes découpées et rocheuses, un hameau côtier et quelques bâtiments à deux endroits différents sur les versants des rochers.

Paysages surtout du Péloponnèse sud-ouest et du Péloponnèse central

Région de Navarin

Dessin n° 12: *Vue de Navarin prise en arrivant au col de Saint-Nicolo*, 44x28cm, encre

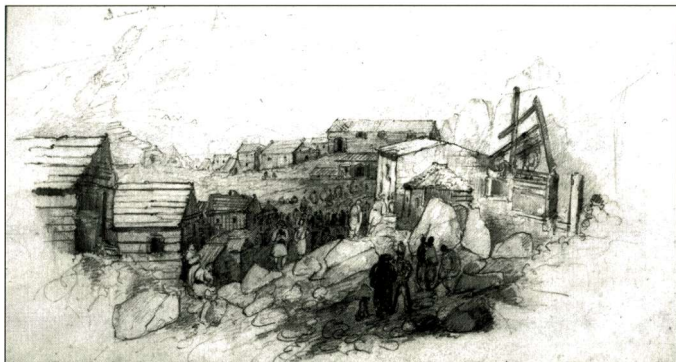
Dessin remarquable de la baie de Navarin vue de la route qui mène à Méthoni. Sphactérie limite à l'ouest la baie avec les masses verticales de ses rochers. Le château de Pylos ou Néokastro s'élève au centre du dessin tandis que la forme circulaire de l'aqueduc équilibre les navires de la flotte ancrés dans le port. Plus que les dessins de Bacquet qui furent réalisés à la demande de Bory de Saint-Vincent, cette œuvre impressionne par l'équilibre réussi des nombreux éléments que le peintre voulait représenter. L'endroit où le peintre s'est placé pour dessiner demeure encore l'emplacement d'où la vue est réellement impressionnante. Cette œuvre a été publiée dans l'*Atlas* de l'Expédition (pl. VII).

Dessin n° 22: *Navarin* 35x25cm, crayon (pl. 1)

Rare et unique représentation des installations près de la route conduisant à l'hôpital de la marine dans la région de Navarin. On distingue quelques baraques en bois et maisons en pierre qui s'ouvrent autour d'un espace libre. À l'extrémité de l'agglomération, on voit quelques tentes. Des figures humaines se

meuvent au centre de l'agglomération, masculines, féminines, ainsi que des soldats français. Il n'y a pas de notes de Bory de Saint-Vincent.

Dessin n° 23: *Intérieur de la citadelle ou la ville de Navarin*, 43x26cm, crayon
Intéressante représentation de l'agglomération dans la citadelle de Navarin entre les murs et l'acropole. Parmi les remparts avec les canons, on distingue de grandes maisons d'un étage avec des balcons en encorbellement et des arcades. Des constructions en pierre plus petites, des maisonnettes en pierre, des cabanes et des remises constituent l'agglomération parmi les ruines de murs, des constructions souterraines et des buissons.



1. Navarin.

Dessin n° 24: *Navarin, vu de la maison qui fut le sérail d'Ibrahim avec Sphactérie*, 45x27cm, encre

Ce dessin représente de l'endroit le plus élevé le rempart sud-ouest et l'espace aménagé autour de l'habitation qui fut le palais d'Ibrahim durant son séjour à Navarin. À l'arrière-plan, la partie sud de Sphactérie bouche l'horizon tandis que des navires de la flotte française sont ancrés dans le port.

Dessin n° 47: *Navarin en venant de Modon*, 45x29 cm, crayon

Vue plus rapprochée du même sujet que le dessin n° 12. Plus volumineux, le château occupe au centre la plus grande partie du dessin. À droite, le port, la forme circulaire de l'aqueduc et à l'arrière-plan, plus foncée, la masse de Sphactérie. Très peu de détails ont été achevés. À Sphactérie, on distingue plus nettement les murs antiques au sommet de la colline.

Dessin n° 49: *Navarin*, port, 45x30cm, crayon

Vue de l'agglomération et du château de Navarin, probablement d'un navire ancré dans le port. On distingue les cabanes et les édifices sur la côte en dehors de la citadelle. Du château a été dessinée la tour du côté de la mer et, à l'arrière-plan, l'aqueduc au-dessus de quelques tentes pâles. Il n'y a pas de notes de Bory de Saint-Vincent.

Dessin n° 51: *Entrée de la rade de Navarin en venant de Sicile*, 35x23cm, crayon

L'extrémité méridionale de Sphactérie dessinée au moment où le bateau longe les rochers pour entrer dans la baie. À l'arrière-plan, une partie du château sur la colline a été dessinée tandis que l'on distingue quelques navires dans le port. Il n'y a pas de notes de Bory de Saint-Vincent. Une variante du dessin a été publiée dans l'édition de la *Relation du voyage de la Commission Scientifique de Morée dans le Péloponnèse*, Paris/Strasbourg, 1836-1838, t. I, p. 84, n° 2, sous le titre "Rochers de l'entrée de Navarin au sud de Sphactérie".

Dessin n° 52: *Vue du camp de Yalova*, 45x30cm, crayon

Intéressante représentation du lieu de campement de l'armée française dans la région de Yalova, au nord de Pylos. Outre les tentes qui occupent la plaine, un long bâtiment en bois, l'hôpital, figure au premier plan. À gauche, sur un rocher, une chapelle. Un "agoyate" [cocher faisant des transports par le moyen de bêtes seulement, sans voiture] s'approche des installations. La baie est fermée au nord par l'ancienne Pylos et la falaise nord de Sphactérie.

Méthoni

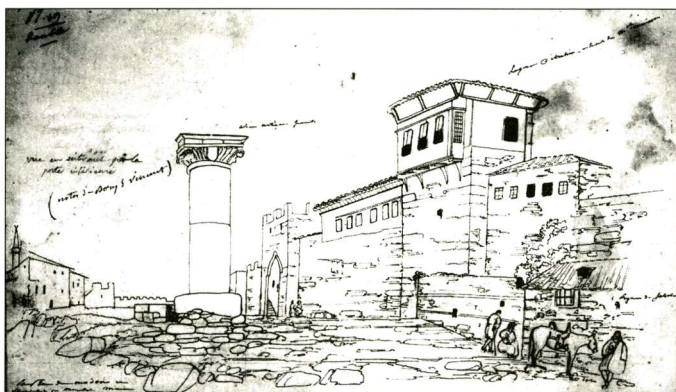
Dessin n° 14: *Phare de Modon*, 12x11cm, encre

Dans le dessin de la tour à l'extrémité sud du château de Méthoni, la différenciation des dimensions de l'édifice impressionne. L'allongement des murs des deux niveaux du phare ne correspond pas à ses dimensions réelles. Cette œuvre est plus travaillée que les autres, au point que le peintre a soigné les clairs-obscurs et les détails de l'édifice, tels que les ouvertures, les créneaux, le minaret de la mosquée, etc.

Dessin n° 16: *Intérieur du port de Modon*, 41x25cm, crayon

Ce dessin a été publié dans l'*Atlas* (pl. VIII) sous une forme légèrement différente en ce qui concerne l'angle. Le port qui est protégé par les murs du château a été dessiné hâtivement avec quelques détails, barques, pêcheurs, mouettes, bateaux ancrés, etc. Les murs maritimes en bon état aboutissent à la tour ou phare qui possède ici les proportions justes aux deux niveaux. Le bastion au premier plan a été dessiné avec soin par le peintre, tandis que le reste du dessin est demeuré à

l'état d'ébauche. Il n'y a pas de notes de Bory de Saint-Vincent, bien que cette œuvre ait été publiée dans l'*Atlas*.



2. Vue en entrant par la porte intérieure.

Dessin n° 17: *Vue en entrant par la porte intérieure*, 38,5x25cm, encre sur crayon (pl. 2)

Dessin de l'esplanade intérieure, juste après la porte, dans le château de Méthoni ou place de l'armée. L'image est fidèle et la gravure publiée dans l'*Atlas* de l'Expédition (pl. XIX) reproduit avec exactitude le dessin de Baccuet. Les Grecs, l'"agoyate" et les bêtes de somme diffèrent de ceux qui apparaissent sur la lithographie.

Ancienne Pylos

Dessin n° 7: (*Ancienne Pylos*) *vue prise de Zonchio ou vieux Navarin, vaisseaux égyptiens après la bataille de Navarin*, 44x30cm, crayon

Représentations des épaves de la bataille navale de Navarin deux ans après. Le peintre est inspiré par la barque au premier plan et complète son dessin avec les vestiges des flottes sur le rivage nord de la baie. La masse pointue de Saint-Nicolo, l'île de Sphactérie et les épaves des bateaux égyptiens sont suggérés. À l'arrière-plan, Néokastro.

Dessin n° 21: *L'antique Pylos, vue de Sphactérie aujourd'hui, Sphagia*, 45x26cm, crayon

Le rivage nord de la baie de Navarin aboutit au cap de l'ancienne Pylos. Le dessin

a été fait à Sphactérie et la masse du château trône au sommet du rocher. Les murs du château ont été nettement dessinés tandis que, au pied, le campement des Français a été hâtivement dessiné. Sur le versant figurent la grotte de Nestor et les ruines des remparts cyclopéens mycéniens.

Dessin n° 33: *Zonchio Vieux Navarin, ancienne Pylos*, 43x26cm, crayon
Nous pouvons supposer que ce dessin est postérieur au dessin n° 21. La mission est parvenue sur la côte, au pied de l'ancienne Pylos. Au sommet de la colline, l'acropole de l'ancienne Pylos a été nettement dessinée. Le peintre est parvenu à l'emplacement du campement, qui apparaît à gauche du dessin, avec un groupe de membres de la mission ainsi que de Grecs qui les accompagnaient.

Dessin n° 50: *Ancien Navarin, ou Pylos, grotte de Nestor*, 42x27cm, crayon
Nous pouvons supposer que ce dessin est postérieur au dessin n° 33. La mission a escaladé le rocher de l'ancienne Pylos et s'est rapprochée de la grotte de Nestor. Le peintre, manifestement impressionné par le paysage, a dessiné les masses verticales de l'acropole antique, les ruines des murs au sommet et une partie des remparts mycéniens qui étaient conservés.

Dessin n° 30: *Castro ou l'antique Pylos, pris de la plage de la grotte de Voïdokoilia*, 46x26cm, crayon
À cet endroit se forme la baie pittoresque de Voïdokoilia. Le peintre a choisi pour la reproduire un emplacement qui lui a permis de dessiner la baie au premier plan, la masse rocheuse de l'ancienne Pylos avec les remparts au sommet, d'indiquer la grotte de Nestor et, en même temps, d'enrichir le dessin par des détails pittoresques tels que la barque et les figures humaines sur le rivage. Sur la gravure publiée dans l'*Atlas* (pl. XI), l'endroit est reproduit en plus grand. La magie de la baie paisible au rivage découpé et le site aux nombreux éléments historiques ont été fidèlement rendus.

Dessin n° 48: *Vue navarienne, ou Zonchio, ancienne Pylos*, 43x30cm, crayon
Dessin hâtif inachevé fait sur la côte près de l'ancienne Pylos, où apparaissent au fond de la baie des débris des vaisseaux de la bataille navale de Navarin et au premier plan des tentes, des caïques, des bornes d'amarrage et des figures humaines.

Phigalie

Dessin n° 3: *Temple d'Apollon Epicourien* 39,5x 26,5cm, encre
Le temple d'Apollon Epicourios à Bassae tel qu'il apparaissait du sud-est. Le rendu des cannelures de la colonnade dorique est très soigné. De l'espace environnant, presque rien n'est représenté.



3. Temple d'Apollon Epicourien.

Dessin n° 42: *Temple d'Apollon Épicurien*, 23x31cm, crayon (pl. 3)

La même vue du temple d'Apollon Epicourios à Bassae, mais avec une légère différence dans l'angle de perspective. Les colonnes ont été, ici aussi, très soigneusement reproduites. Il s'agit d'un des rares sujets de Baccuet d'intérêt purement archéologique.

Kyparissia

Dessin n° 25: *Arcadia, du côté du midi, prise de la route de Philiatra*, 43x27cm, encre

Un dessin impressionnant d'Arkadia (aujourd'hui Kyparissia) montrant l'agglomération sur les versants de la colline, couronnée du château du même nom. La forteresse n'est pas bien détaillée. La côte qui se dessine au bord de la mer Ionienne avec les masses douces des montagnes a été rendue avec une remarquable fidélité. Le dessin a été publié dans l'Atlas de l'Expédition (pl. XIII) avec quelques compléments à l'édifice et aux détails figurant à droite, en bas.

Dessin n° 35: *Forteresse Arcadia*, 47x30cm, crayon

Dessin de la forteresse de Kyparissia au sommet de la colline du même nom. Des vestiges antiques de maçonnerie incorporés dans les murs, des bastions, des édifices et des tours ont été dessinés dans une disposition graduée formant un ensemble impressionnant.

Dessin n° 45: *Arcadia par le côté du nord prise de la route de Sidérokastrò*, 45x29cm, encre

Dans ce dessin, le peintre a saisi le paysage impressionnant non pas tant du point de vue de la forteresse et de l'agglomération que de la disposition des basses

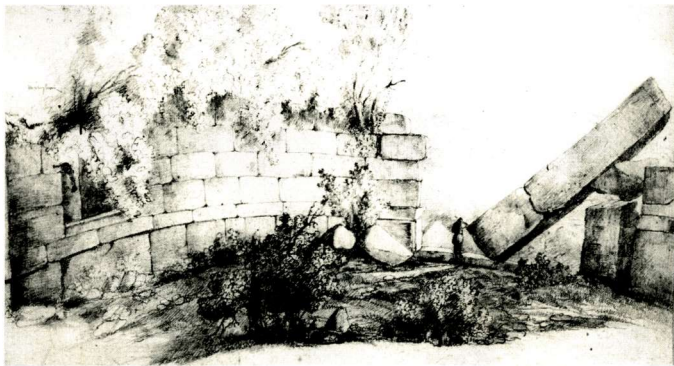
collines qui encadrent à l'est le site et de la côte qui se dessine en pente douce à l'ouest. Le dessin a été publié dans l'*Atlas* de l'Expédition (pl. XIV), où a été ajouté le plateau au premier plan avec un berger et son troupeau.

Région de Messène

Dessin n° 5: *Vallée de Messène vue des remparts de l'ouest*, 43x27cm, encre
 Les remparts de Messène avec quatre tours comme ils semblent délimiter le versant à l'ouest. Au sommet de la colline, le monastère de Vulcano. Deux des trois chasseurs qui apparaissent sur la gravure ont été hâtivement dessinés au crayon et sont peu distincts. Ce dessin a été fidèlement reproduit dans l'*Atlas* de l'Expédition (pl. XVI).

Dessin n° 37: *Porte du nord dite de Mégalopolis de l'enceinte de Messène*, 43x26cm, crayon (pl. 4)

Dessin impressionnant de la porte circulaire de Mégalopolis aménagée dans les remparts, dessinée de l'intérieur. Les assises antiques noyées dans la végétation sauvage remplissent le dessin, tandis que le personnage qui donne l'échelle, appuyé au linteau tombé, est remarquable.



4. Porte du nord dite de Mégalopolis de l'enceinte de Messène.

Dessin n° 46: *La Panagia de Vulcano ou couvent de Cyprés*, 42x26cm, crayon
 Le monastère de la Panaya au lieu dit Vulcano occupe le centre du dessin tandis que deux groupes humains sont mis en valeur: l'un se dirigeant à dos d'âne ou à pied vers le monastère, l'autre se tenant au sommet de la colline. L'église se distingue nettement parmi les cyprès qui l'encadrent.

Dessin n° 46v: *La Panagia de Voulcano ou couvent de Cyprés*, 42x26cm, crayon
Léger dessin de l'église du nouveau monastère de la Panaya à Voulcano. L'église, la chapelle, les bâtiments du monastère qui encadrent l'église, la cour et quelques détails des portes en marbre cintrées ont été dessinés de façon satisfaisante.

Coron et région du golfe de Messénie

Dessin n° 9: *Vue du camp à Pétalidi*, 44,5x30 cm, crayon et encre

Ce dessin hâtif représente la baie où se tient le campement de l'armée française à Pétalidi. Les ombres au premier plan sont presque achevées, tandis que les collines à l'arrière-plan ne sont suggérées que par leurs sommets. À gauche, on distingue une construction en pierre voûtée. Un peu plus loin, les drapeaux délimitent le camp dont les tentes ne sont pas très distinctes. Les deux figures, probablement des pêcheurs, et les deux barques dans la baie, l'une à voiles, l'autre avec des rameurs, prouvent le talent de Baccuet.

Dessin n° 53: *Porte de Coron en venant de Navarin*, 38x25cm, crayon (pl. 5)

Excellent dessin de la porte ouest du château de Koroni. Ce dessin a été publié dans l'*Atlas de l'Expédition* (pl. XIX, fig. 2) avec une légère modification en ce qui concerne le rendu des volumes et, naturellement, les personnages qui apparaissent à l'entrée du château.



5. Porte de Coron en venant de Navarin.

Dessin n° 26: *Le camp de Pétalidi*, 9x15cm, crayon

La construction en pierre voûtée dans le campement de Pétalidi, tandis qu'au premier plan on distingue les tentes. Dessin hâtif sans fond achevé et sans notes. L'appréhension rapide de l'endroit avec les volumes disposés et les détails avec les barques ancrées sont impressionnants.

Dessin n° 27: *Route de Nisi. Pont Vénitien*, 13x15cm, crayon

Dessin d'un pont de pierre vu de près, notamment l'arche. La maçonnerie et le torrent ont été dessinés rapidement mais bien. Ce dessin était destiné à devenir une vignette.

Calamata

Dessin n° 13: *Calamata par le côté du sud vu de l'entrée du Magne*, 40x21cm, encre (pl. 6)

Vue de la ville, du sud, bâtie en amphithéâtre sur les versants de l'acropole avec le château. Le pittoresque golfe paisible et les collines sont inachevées. Ce dessin a été publié dans l'*Atlas* de l'Expédition (pl. xx, fig. 2) sans aucun changement, pas même dans les détails.



6. Calamata par le côté du sud vu de l'entrée du Magne.

Dessin n° 20: *Calamata, ancienne Pharae*, 42x22cm, crayon

De nouveau du sud, autre vue de la ville, qui n'a finalement pas été choisie pour être publiée. Les sommets à l'horizon et les villages côtiers à proximité sont indiqués, mais la vue de la ville n'est pas aussi saisissante que dans le dessin précédent.

Région du Magne

Dessin n° 8: *Magne, Gorge de Magne*, 44x30cm, crayon

Représentation d'un ravin dans le Magne avec les rochers verticaux au premier plan. Ce paysage doit se situer près de la région de Calamata, non pas tant en raison de l'édifice (église) qui se profile à droite que de l'indication du lieu dans les notes du dessin.

Dessin n° 10: *Dolis dans le Canton de Zorriate dans le Magne*, 44x28cm, encre
Ce dessin représente le village de Dolis dans le Magne, vu du sud. Il a été publié dans l'*Atlas* de l'Expédition (pl. XXI). Il n'y a pas de différence entre les deux représentations, à part les figures humaines décoratives au premier plan et le voilier dans la baie.

Dessin n° 6: *Marathonisi*, 41,5x24cm, crayon
Vue de l'îlot de Marathonisi à Gythion, avec les édifices qui encadrent la tour Tzanétaki. Ce dessin a été publié dans l'*Atlas* de l'Expédition (pl. XXX) avec une infime différence dans la dimension des volumes et avec des détails supplémentaires, tels que les voiliers et les trois Grecs au premier plan.

Dessin n° 36: *Porto Caillo, pays Magniote*, 47x30cm, crayon
La représentation de la baie fermée a été enrichie par la célèbre rixe sur les hauteurs entre les familles adverses. Ce dessin a été publié dans l'*Atlas* de l'Expédition (pl. XXXIII). Sur la gravure, le dessin principal a été légèrement déplacé vers le second plan et l'accent a été mis sur la présence des Français sur la côte et dans leur caïque.

Dessin n° 28: *Pays Magniote*, 13x15cm, encre.
Détail impressionnant du paysage du Magne. Ravins, masse rocheuse avec des murs, maison à tour et édifice autour, ainsi qu'une tour pointue à l'arrière-plan. Dessin bien travaillé et fidèle de la région.

Karytaina

Dessin n° 31: *Caritena, par le côté méridional*, 47x30cm, encre
Très bon dessin du point le plus élevé du château de Karytaina. L'agglomération à droite du dessin, les édifices épars sur les versants, le rocher de l'acropole et la forteresse au sommet ont été rendus de façon assez détaillée. Ce dessin n'a toutefois pas été choisi pour la publication.

Dessin n° 44: *Caritena, tente de Colokotroni*, 45x30cm, crayon
Contrairement au précédent, ce dessin pâle montrant une vue plus étendue de Karytaina, avec la tente de Kolokotroni au premier plan à gauche et la forteresse à peine distincte, a été choisi pour être publié dans l'*Atlas* de l'Expédition (pl. XVI). Les masses des rochers et les chaînes de montagnes qui ont été reproduites sur la gravure ont été à peine dessinées.

Dessin n° 55: *Caritena*, 36x23,5cm, crayon
Dessin hâtif inachevé de la région de Karytaina vue d'un autre angle. La tour de Kolokotroni est indiquée. Le paysage alentour est simplement suggéré par des traits rapides sans beaucoup de détails.



7. Mégalopolis, Théâtre.

Mégalopolis

Dessin n° 29: *Mégalopolis, Théâtre*, 30x21cm, crayon (pl. 7)

Cette esquisse du théâtre antique de Mégalopolis est émouvante. On distingue une partie de l'orchestra circulaire, du mur de soutènement et quelques vestiges des gradins en pierre de la cavea.

Monemvasie

Dessin n° 34: *Malvoisie ou Monemvasie*, 45x30cm, crayon

Dessin d'intérêt remarquable: d'une part, ce n'est pas celui qui a été publié dans l'*Atlas* de l'Expédition et, d'autre part, cette vue n'existe pas en réalité. Lorsque le pont qui relie le rocher à la terre est visible de la mer, il n'est pas possible de voir l'agglomération avec le château et les édifices au sommet.

Région de Sparte

Dessin n° 56: *Pont de l'Eurotas*, 45x30cm, crayon

Pont enjambant l'Eurotas près de Sparte. Ce dessin est hâtif et ce sujet a été publié dans l'*Atlas* de l'Expédition (p. xxviii) sous une forme assez différente. Les arcs de décharge, l'angle de perspective du pont, le paysage alentour et les détails sur la gravure sont inspirés du dessin, mais ne le restituent pas fidèlement.

Sept dessins de mœurs et autres

Scène de bataille

Dessin n° 19: *Scène et bataille de Navarin*, 23x15cm, crayon

Reconstitution imaginaire d'un moment de la bataille de Navarin. Au premier plan, une mère serre son enfant dans ses bras tandis que, à l'arrière-plan, une rixe de cavaliers, dessinée hâtivement, est peu distincte. Il n'y a pas d'autre indication sur le paysage ou l'espace environnant. La figure féminine évoque des figures des œuvres des grands peintres philhellènes.

Célébration de Pâques

Trois tableaux composent ce sujet. Dans l'ordre:

Dessin n° 32: *Messène, Fêtes de Pâques*, 38x24 cm, crayon

Des danseurs formant un cercle sur un plateau et un groupe d'habitants de la région, assis ou debout, regarde à distance les danseurs. Dessin hâtif sans autres détails, si ce n'est le sommet du mont qui domine le site de Messène.

Dessin n° 38: *Fête de Pâques à Messène*, 21x13cm, crayon

Remarquable dessin où deux danseurs et une troisième figure assise représentant un musicien qui joue d'un instrument à cordes composent une œuvre qui prouve l'aptitude du peintre à saisir et à rendre l'instant, le mouvement et l'impression qu'a suscitée en lui la danse des Grecs en plein air le jour de Pâques à Messène.

Dessin n° 4: *Fête de Pâques grecque dans l'emplacement de l'antique Messène à Mavromati*, 30 x 47cm, crayon

Les deux œuvres précédentes réunies composent ce dessin où les figures coexistent. On distingue les murs antiques, les figures dansant en cercle et, à l'arrière-plan, le groupe qui regarde et célèbre la fête, le couple de danseurs exécutant des figures libres et le musicien, tandis que le campement de la mission et le reste de l'espace environnant sont dessinés à la hâte et sont peu distincts.

Cavaliers

Dessin n° 18: *Argos [cavaliers]*, 19x14cm, crayon

Petit dessin inachevé représentant deux cavaliers grecs au galop vers la gauche. Aucune autre indication en dehors du toponyme ne précise l'instant. De petites imperfections dans les proportions n'ont jamais été corrigées. Encore un autre dessin illustrant une scène de tous les jours qui a impressionné le peintre, lequel a réussi à la rendre.

Quelques figures féminines et masculines isolées / inscriptions, figures, paysage

Dessin n° 39: [Cactus, costumes, femmes, etc.], 29x22cm, crayon et aquarelle (pl. 8)

Dessins hâtifs inachevés représentant des formes féminines vues de dos, un "agoyate", un pope sur un mulet, des cactus et une figure féminine derrière, toujours avec une cruche, en costume de couleurs. Simples dessins d'un peintre qui a rencontré des gens humbles mais n'a probablement pas eu le temps, le désir, ou reçu l'ordre de les représenter de façon plus détaillée.



8. Cactus, costumes, femmes.

Dessin n° 39 v.: [Inscriptions, antiquités, colonnes, paysage et personnages], 29x22cm, encre et aquarelle

Inscriptions et antiquités à Kyparissia dessinées à l'encre, avec des notes. Paysage maritime au couchant avec les masses de montagnes qui se profilent, travaillé directement à l'aquarelle. Deux figures masculines grecques assises, en couleurs, complètent ce feuillet, rare échantillon des études du peintre et des sujets qu'il a voulu illustrer en dehors des dessins qu'il devait exécuter pour l'*Atlas*.

LE LIVRE *ENQUÊTES EN MÉDITERRANÉE,*
LES EXPÉDITIONS FRANÇAISES
D'ÉGYPTE, DE MORÉE ET D'ALGÉRIE

A ÉTÉ RÉALISÉ À L'IRN/FNRS,

PAR VASSO ANTONIOU, COMPOSITION, MAQUETTE

ASSISTANTE DE RÉDACTION:

MARINELLA KATSILIERI

IMPRIMERIE:

G. ARGYROPOULOS S.R.L.

ATHÈNES, NOVEMBRE 1999



MD0005976123

ISBN 960-7916-09-3